LVCIEN

DE LA

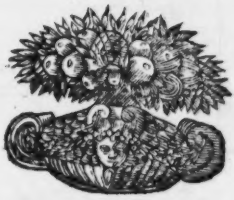
TRADVCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

PREMIERE PARTIE.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.



A COLOGNE,
Chez J. ELZEVIER, le jeune, proche la grand, place.

M. DC. IXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Treasure Room

Tr. R.
S88.7
L937L
v.1

A MONSIEVR
CONRART
CONSEILLER
ET SECRETAIRE DV ROY.

MONSIEVR,

Comme les choſes retournent à leur principe, & finiſſent ordinairement par où elles ont commencé, il eſtoit iuſte de conſacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en avoit eu les premices ; & Minucius

221960

Felix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en devoit faire l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit mettre au frontispice de cét Ouvrage, un nom qui banniſt toute la mauvaise opinion, que l'on en pourroit avoir; & que le libertinage de cét Auteur, fust effacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoûtez à cela, que ce Livre ne pouvoit honnestement paroistre en public sous d'autres auspices que les vostres, puisque vous avez tant contribué à le mettre au monde, & que vos bons advis sont cause qu'il voit le jour en un estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance; encore est-ce une reconnoissance interessée, puis qu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEVR, puisque c'est vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous devez avoir part au blâme ou à la loüange qui en pourra revenir; outre qu'elle trouvera assez de monstres à combattre à sa naissance, pour chercher un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé temerairement dans une querelle dont vous vous fussiez fort bien passé, ie vous veux donner des ar-

mes pour vous deffendre, & pour nous mettre tous deux à couvert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut rapporter à deux Chefs, au Dessein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cét Auteur, les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Ie veux donc répondre à ces deux objections, aprés avoir dit quelque chose de LVCIEN, qui servira à ma justification, & qui fera mieux voir les raisons que j'ay eues de le traduire.

Province de syrie.

LVCIEN estoit de Samosate capitale de la Comagéne, & n'estoit pas de grande naissance; Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire apprendre un métier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté favorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est rapporté au commencement de cét Ouvrage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat; mais qu'ayant en horreur les crialleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azile. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & qui composoit des Declamations & des Harangues sur divers sujets, &

221960

meſme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reſte point de ſa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie, & revint apres en ſon païs par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a veſcu une partie du temps à Athenes, auſſi en a-t'il pris les vices & les vertus. A la fin il ſe retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philoſophie ; c'eſt pourquoy il ſe plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en ſa vieilleſſe. Il a veſcu quatre-vingt dix ans ; depuis le regne de Trajan, & au deſſus, juſques par delà Marc-Aurele, ſous qui il fut en grande eſtime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait eſté déchiré par les chiens ; mais c'eſt apparemment une calomnie, pour ſe venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ſes railleries les premiers Chrétiens, non plus que les autres : Toutefois, ce qu'il en dit ſe peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur ſimplicité, qui eſt plûtoſt une loüange qu'une injure ; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Chriſtianiſme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit eſté Chrétien ; mais cela ne paroît point dans ce Livre : Il eſt vray qu'il ſçait

beaucoup de nos myſteres pour un Etranger ; quoy que le voiſinage de la Iudée & le commerce des Chrétiens, joint à ſa curioſité naturelle, luy ayent pû aquerir toute cette connoiſſance. D'autres le veulent faire paſſer pour un parangon de ſageſſe & de doctrine ; Mais outre l'amour des Garçons, où il a eſté ſujet ; & le peu de ſentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy eſt pas pardonnable d'avoir déchiré la reputation des plus grands Hommes, ſur le rapport de la Renommée, ou plûtoſt ſur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puiſſe excuſer, en diſant que ce n'eſt pas à eux qu'il en veut ; mais à ceux qui abuſent de leur nom, pour couvrir leurs vices ; on voit bien qu'il ne laiſſe échaper aucune occaſion d'en médire ; & qu'il leur donne toûjours quelque coup de dent en paſſant. Du reſte, la façon dont il traitte les matieres les plus importantes, fait aſſez voir qu'il n'eſtoit pas fort profond en la Philoſophie, & qu'il n'en avoit apris que ce qui ſervoit à ſa profeſſion de Rhéteur, qui eſtoit de parler pour & contre, ſur toute ſorte de ſujets. Mais on ne peut nier que ce ne ſoit un des plus beaux Eſprits de ſon ſiecle, qui a par tout de la mignardiſe & de l'agrément, avec une humeur

Bourdelot en ſa preface.

gaye & enjoüée, & cét air galant que les anciens nommoient vrbanité, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointes à son élegance & à sa politesse. Ie le trouve seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plûtost la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Declamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas tousiours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir.

Faute de jugem.

Mais c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës soit par mal heur ou par negligence; Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi iamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & ie doute qu'il y ait de meilleurs Livres

pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie ; & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres curieuses ; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Ie laisse à part, que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & qui ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver étrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes dotées qui ont fait des Versions Latines, les unes d'un Dialogue, les autres d'un autre ; & ie suis d'autant moins blâmable, que j'ay retranché ce qu'il avoit de plus sale, & adouci en quelques endroits, ce qui estoit trop libre ; par où j'entre en la justification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cét Auteur. Ie diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction, mais ie répons dans l'Argument ou dans ses Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la plus part des choses qui sont

icy, ne sont que des gentillesses & des railleries, qui sont diuerses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout comme celle du Iugement des voyelles, & deux ou trois autres, qui consistent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendues hors de là. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas étrange aux mœurs de la Grece, & qui sont horreur aux nostres. L'Auteur allegue à tous propos des vers d'Homere, qui seroient maintenant des pedanteries sans parler de vieilles Fables trop rebatuës, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui feroient à present un effet tout contraire à son dessein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'erudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agreable; autrement, ce ne seroit pas Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas supportable en la nostre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages il y a toûjours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas; aussi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulierement

quand les choſes ne ſont faites que pour plaire ; car alors on ne peut ſouffrir le moindre defaut ; & pour peu qu'on manque de delicateſſe, au lieu de divertir on ennuye. Ie ne m'attache donc pas touſiours aux paroles ni aux penſées de cét Autheur ; & demeurant dans ſon but, j'agence les choſes à noſtre air & à noſtre façon. Les divers temps veulent non ſeulement des paroles, mais des penſées differentes ; & les Ambaſſadeurs ont coûtume de s'habillier à la mode du païs où l'on les envoye, de peur d'eſtre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'eſt pas proprement de la Traduction ; mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduiſoient point autrement. C'eſt ainſi que Terence en a uſé dans ſes Comedies qu'il a priſes de Menandre, quoy qu'Aulugelle ne laiſſe pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la choſe. Ciceron en a fait autant dans ſes Offices, qui ne ſont preſque qu'une Verſion de Panetius ; Et dans celles qu'il avoit faites des Oraiſons de Demoſthene & d'Eſquinés, il dit qu'il a travaillé non pas en interprete, mais en Orateur ; qui eſt la meſme choſe que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que ie ne me

Sumptas ac verſas de Græcia. lib. 2. pro corona.

sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction elegante; Il y en a aussi où j'ay consideré plûtost ce qu'il falloit dire, ou ce que ie pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais ie me suis reſſerré preſque par tout, ſans deſcendre dans le particulier, qui n'eſt plus de ce temps cy. Ie ſçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui ſont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les penſées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'un Ouvrage ſoit bon, dont l'Auteur eſt encor en vie. Car ces ſortes de gens-là crierons comme ils faiſoient du temps de Terence.

Partim reliquit, alia expreſſit, &c.

Quod Græcum quidem mirè quàm ſuaue eſt, verti autem neque potuit neque debuit. *Aulugell. l. 9. cap. 9.*

Contaminari non decére Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre ſon Auteur, ni rien alterer de ſon ſujet; mais ie leur répondray avec luy,

Faciunt ræ intelligendo, vt nihil intelligant.

Ils perdent la raiſon à force de raiſonner. Car en l'accuſant ils accuſent les Au-

Qui cum hunc accuſant, Næuium, Plautum, Ennium Accuſant, quos hic noſter authores habet.

Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius, quàm iſtorum obſcuram diligentiam.

Que cet obſcuram diligentiam *dit bien le deffaut de ces Traductions ſcrupuleuſes, dont il faut lire l'Original pour entendre la Verſion!*

ciens, qu'il a pour garant; & dont il aime mieux imiter la negligence, que l'obſcure exactitude des autres.

Voilà, MONSIEVR, ce que j'avois à dire pour ma deffenſe. Ie laiſſe à voſtre courage & à voſtre addreſſe, ſans parler de voſtre zele & de voſtre affection, d'employer ces armes qui ſont plus fortes que luiſantes; ſi ce n'eſt aſſez de voſtre nom pour écarter les ennemis, & les empeſcher de ſe declarer. Quoy qu'il en arrive, j'en attribueray tout le ſuccés à la gloire de mon deffenſeur, & demeureray toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,
PERROT ABLANCOVRT.

TABLE

DES TRAITTEZ OU DIALOGUES DE LA I. PARTIE DE LUCIAN.

LE Songe de Lucien, Page 1
Contre un qui l'avoit appellé Promethée, p.6
Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe, p.10
Timon, ou le Misanthrope, p.22
Le suplement du jugement des voyelles est à la fin du second Volume.
L'Alcyon, ou la Metamorphose, p.41
Promethée, ou le Caucase, p.44

DIALOGUES DES DIEUX. p.52

Dialogue de Promethée & de Iupiter, *là mesme.*
Dialogue de Iupiter & de Cupidon. p.53
Dialogue de Mercure & de Iupiter. p.54

DES TRAITEZ, &c.
Dialogue de Iupiter & de Ganyméde, p.55.
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p.57
Autre, p.59
Dialogue de Vulcain & d'Apollon, p.61
Dialogue de Vulcain & de Iupiter, p.63
Dialogue de Neptune & de Mercure, p.64
Dialogue de Mercure & du Soleil, p.66
Dialogue de Venus & de la Lune, p.67
Dialogue de Venus & de Cupidon, p.68
Dialogue d'Hercule, d'Eſculape, & de Iupiter, p.69.
Dialogue de Mercure & d'Apollon, p.70
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p.71
Dialogue de Iunon & de Latone, p.72
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p.74
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p.75

Dialogue de Vénus & de Cupidon, p.76
Le Iugement de Pâris, p.77
Dialogue de Mars & de Mercure, p.85
Dialogue de Pan & de Mercure, p.86
Dialogue d'Apollon & de Bacchus, p.87
Dialogue de Mercure & de sa mere, p.89
Dialogue de Iupiter & du Soleil, p.90
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p.91.

DIALOGUES DES DIEUX MARINS, p.92.

Dialogue de Doris & de Galatée, *la mesme.*
Dialogue de Neptune & de Polyphéme, p.94
Dialogue de Neptune & d'Alphée, p.95.
Dialogue de Protée & de Menelaüs, p.96
Dialogue de Panope & de Galené, p.97
Dialogue de Neptune, d'vn Triton, &

d'Amymone, p.98
Dialogue de Zephire & de Notus, p.100
Dialogue de Neptune & des Dauphins, p.101
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite, p.102
Dialogue d'Iris & de Neptune, p.103
Dialogue du fleuue Xanthe & de la Mer, p.104
Dialogue de Doris & de Thetis, *là meſme.*
Dialogue du fleuue Enipée & de Neptune, p.105
Dialogue d'un Triton & des Nereides, p.106
Dialogue de Notus & de Zephyre, p.108

DIALOGUES DES MORTS. p.110.

Dialogue de Diogene & de Pollux, *là meſme.*
Dialogue de Creſus, &c. p.112
Dialogue de Menipe & de Trophonius, p.113.

TABLE
Dialogue de Mercure & de Caron, p 114
Dialogue de Pluton & de Mercure, p.116
Dialogue de Terpſion & de Pluton, p.117
Dialogue de Xenophante & de Callidemides, p.119
Dialogue de Cnemon & de Damnippe, p.120
Dialogue de Simyle & de Polyſtrate, *là meſme.*
Dialogue de Caron & de Mercure, p.122
Dialogue de Cratés & de Diogene, p.127
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal, p.128
Dialogue de Diogene & d'Alexandre, p.132
Dialogue d'Alexandre & de Philippe p.134
Dialogue d'Achille & d'Antiloque, p.136
Dialogue d'Hercule & de Diogene, p.137
Dialogue de Menipe & de Tantale, p.139.

Dialogue de Menipe & de Mercure, p.140
Dialoque d'Eaque, de Proteſilas, &c. p.141
Dialogue de Menipe & d'Eaque, p.143
Dialogue de Menipe & de Cerbere, p.146
Dialogue de Caron, de Menipe, & de Mercure, p.147
Dialogue de Mauſole & de Diogene, p.150
Dialogue de Therſite, de Nirée, & de Menipe, p.151
Dialogue de Menipe & de Chiron, p.152
Dialogue de Diogene, d'Antiſthene & de Cratés, p.153
Dialogue de Menipe & de Tireſias, p.156
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon, p.157
Dialogue de Minos & de Soſtrate, p.158

La Necromancie, p.160
Caron, ou le Contemplateur, p.163

TABLE

Des Sacrifices, p.188
Les Sectes des Philosophes à l'encan, p.195
Le Pescheur, ou la Vengeance, p. 212
Le Tyran, ou le passage de la Barque, p.235
De ceux qui entrent au seruice des Grands, p.250
Deffence du discours precedent, p.271
Hermotime, ou des Sectes, p.277
Herodote, ou Aëtion, p.307
Zeuxis, ou Antiochus, p.310
Harmonide, p.313
Le Scythe, ou l'Etranger, p.315
Comment il faut écrire l'Histoire, p.320
L'Histoire veritable, livre premier, p.341
L'Histoire veritable, livre second, p.358
Le suplement est à la fin du second Volume.

Le Meurtrier du Tyran, Declamation, p.382
Le fils desherité, Declamation, p.390
Phalaris, Declamation, p.403
Suite du Discours precedent, 408

TABLE DES TRAITEZ, &c.
Alexandre, ou le faux Prophete, p. 410
De la Dance, p. 432
L'Eunuque, ou Pamphile, p. 454
De l'Aſtrologie Iudiciaire, p. 459
Demonax, p. 464
Les Amours, p. 475

LVCIEN.

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT Sr D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN.

Ce discours est fait par l'Auteur dans une Assemblée, quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient comme une Idée de sa vie.

I'AVOIS prés de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere delibera avec ses amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me j'ettast dans les Lettres, à cause que pour y reüssir il faut beaucoup de temps & de dépense, pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on soit. Ils considéroient que ie n'étois pas riche, & qu'en apprenant quelque mestier il me fourniroit en moins de rien dequoy vivre, sans estre à charge à mon pere ny à ma famille. Cette opinion fut donc

ſuivie, & il ne reſta plus que d'en trouver un qui fuſt honneſte & utile tout-enſemble, & qui me donnât bien dequoy ſubſiſter. Apres en avoir propoſé pluſieurs qui furent diverſement condamnez, ou approuvez, ſelon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil ſur mon oncle qui eſtoit excellent Sculpteur ; Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déja quelque inclination? il jugeoit cela à me voir faire de petits ouvrages de cire, où ie ne reüſſiſſois pas mal, quoy que cela fût cauſe aſſez ſouvent de me faire donner le foüet. Cette propoſition ne me déplaiſoit pas, parce qu'il me ſembloit que la Sculpture n'étoit pas tant un métier, qu'un honneſte divertiſſement, qui me rendroit illuſtre parmy mes Camarades, lors que ie leur ferois preſent de quelque petite image des Dieux, ou d'autre choſe de ma façon. Cela fut donc reſolu avec quelque eſperance de ſuccés, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciſeau : Trace legerement, dit-il, quelque figure ſur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras: Car, comme dit un Poëte, c'eſt à demy fait que de bien commencer. Mais j'allay appuyer ſi lourdement le ciſeau ſur cette pierre qui eſtoit aſſez delicate, qu'elle ſe rompit: ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il ne pût s'empêcher de me donner quelques coups de foüet; tellemẽt que mon apprentiſſage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'avoit fait par envie, de peur que ie ne le ſurpaſſe un iour en ſon Art. Ma mere encore plus irritée, ſe met à luy dire des injures; cependant, le ſoir venu ie me couche, & ne fis que rêver toute la nuit, & me tourner de tous côtez. Il n'y a rien iuſqu'icy, Meſſieurs, qui ſoit digne de

voſtre attention, auſſi n'eſt-ce pas pour cela que ie l'ay alegué; mais pour vous faire part d'un ſonge que j'eus en ſuite, ſi clair qu'il pourroit paſſer pour une verité, de ſorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me ſembla de voir deux Dames, l'une groſſiere & mal-peignée, qui avoit les mains craſſeuſes, les bras retrouſſez, le viſage tout couvert de ſueur & de pouſſiere: Enfin, telle qu'eſtoit mon oncle, lors qu'il travailloit à ſon Art. L'autre, d'une façon honneſte & plus delicate, avec un viſage doux & riant. Aprés m'avoir tiraillé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party; à la fin elles remirent à mon choix la deciſion de leur differend, & la premiere commença ainſi: Mon fils, ie ſuis la Sculpture que tu viens d'embraſſer, & qui t'eſt connuë dés ton enfance; car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y ſont rendus celebres. Si tu me veux ſuivre, ſans t'aréter aux cajoleries de ma rivale, ie te rendray illuſtre; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuſte & vigoureux comme moy, tu remporteras une eſtime qui ne ſera point ſujette à l'envie, ny cauſe un iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut ſuborner. Du reſte, que mon habit ne te faſſe point de honte; c'eſt celuy de Phidias & de Polyclete & de ces autres grãds Sculpteurs, qui ſe ſont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on revere encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Conſidere combien en ſuivant leurs traces tu acquerras de gloire & de loüange, & de quelle ioye tu combleras ton pere & ta famille. Voila à peu prés ce que me dit cette Dame: mais groſſierement, comme parlent les Artiſans, quoy

qu'avec beaucoup de vigueur ; aprés quoy l'autre parla ainſi. Je ſuis l'Eloquence qui ne t'eſt pas inconnuë, encore que tu ne ſois pas en eſtat de la poſſeder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle ; mais ſi tu l'écoutes, tu ne ſeras iamais qu'un vil Artiſan, expoſé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour te maintenir, ſans pouvoir iamais obliger ni deſobliger perſonne; en un mot eſclave de ceux ſur qui ie te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on ſe contentera de t'admirer ſans envier ta condition ; Mais ſi tu me veux ſuivre, ie t'aprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'univers, & d'illuſtre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de ſçavoir, qui ſont ſes plus beaux ornemens, & par la connoiſſance du paſſé ie te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray un magnifique, comme celuy que tu me vois, & de pauvre & inconnu, ie te rendray illuſtre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les païs étrangers, j'y feray marcher ta renommée devant toy ; On te viendra conſulter comme un Oracle, & ſi-toſt que tu auras ouvert la bouche, chacun ſera attentif à ouïr tes ſentimens pour les ſuivre. Enfin, tu ſeras adoré & reſpecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions ſerviront d'exemple & de regle à la poſterité. Je te donneray meſme l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à iamais dans la memoire des hommes. Conſidere ce qu'eſtoit Demoſthene, & ce qu'il eſt devenu par mon moyen ; Eſquinés de pauvre garçon a eſté re-

cherché & conſideré par Philippe ; Socrate meſme qui avoit ſuivy du commencement ma rivale, ne m'eut pas plutoſt connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu ſçais que ie luy ay acquis une eſtime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richeſſes & de credit, pour ſuivre une pauvre inconnuë, qui eſt contrainte de travailler de ſes mains pour vivre, & de ſonger plutoſt à polir un marbre que ſoy-meſme ? Elle n'eut pas plutoſt dit cela, que touché de ſes promeſſes, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus, ie cours l'embraſſer, ſans attendre qu'elle eût achevé ſa harangue ; dequoy l'autre irritée, fut transformée en ſtatuë par la rage & le dépit, comme il arrive aſſez d'autres merveilles en ſonge. Alors l'Eloquence pour me recompenſer de mon chois, me fit monter avec elle ſur ſon Char, & touchant ſes chevaux aiſlez, me promena d'Orient en Occident, me faiſant repandre par tout ie ne ſçay quoy de celeſte & de divin, qui faiſoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena en ſuite dans mon païs couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience ; Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'euſſes privé ſans moy. Voilà la fin de mon ſonge. Mais il me ſemble que i'entens dire à quelqu'un, qu'il eſt bien long, & qu'il faloit que ce fût une nuit d'Hyver, ou celle que vantent les Poëtes qui donna la naiſſance à Hercule. Un autre ajoûtera, peut-eſtre, que ie me fuſſe bien paſſé de vous entretenir d'un ſonge, & que c'eſt abuſer de voſtre audience, & de l'honneur que vous me

Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

En la Retraite des dix Millois.

faites de m'entendre si favorablement. Mais Messieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de compter le sien en pleine Assemblée, lors qu'environné d'ennemis & privé de tout secours, il n'attendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais d'porter la jeunesse à l'amour de la Vertu, par cét exemple, & de l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carriere. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler son courage, qu'il jette les yeux sur moy, & qu'il voye ce que j'estois, quand ie suis party, & en quel estat ie suis revenu; Tel, que ie ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

CONTRE UN HOMME QUI l'avoit appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouvrages ne sont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que je suis ingenieux comme luy, j'ay peur que ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriver à la perfection du sien; & c'est beaucoup qu'elle ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux, di-

gnes du Caucaſe. C'eſt vous autres, Grands Orateurs, qui eſtes en ce point des Promethées; Vous qui animez vos Ouvrages de ce feu celeſte & divin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'eſt que les voſtres ſont d'or, & vous rapportent grand profit, & que les ſiens n'eſtoient que de bouë. Pour les miens, ce ſont des ſtatuës de plâtre qu'on fait voir en un iour de réiouïſſance, pour donner du plaiſir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-eſtre auſſi, que tu m'as appellé Promethée au ſens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon eſtoit un Promethée, mais que ce n'eſtoit qu'apres coup, pour dire, Qu'il manquoit de prevoyance, & qu'il ne s'aviſoit de ſes fautes qu'aprés les avoir faites, quoy qu'il luy reſſemblât du reſte. Que ſi c'eſt comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Promethées, ie trouve la raillerie delicate, & digne de ton païs, parce que mes ouvrages ſont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, peut-eſtre pour me flatter, que c'eſt à cauſe que mon invention eſt nouvelle, & que ie n'ay point eu de modelle, non plus que luy, ſur lequel ie me puſſe former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages, comme elle a fait le ſien, ce n'eſt pas aſſez pour moy qu'on en louë la nouveauté, ſi l'on n'y trouve les autres graces avec celles de l'invention. Car ſans cela, ie les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces: & ſi j'eſtois d'autre ſentiment, ie meriterois d'eſtre déchiré comme Promethée, mais par une douzaine de Vautours au lieu d'un, pour ne pas ſçavoir qu'une choſe qui ne vaut rien, eſt d'autant plus blâmable qu'elle eſt plus nouvel-

Les Atheniens eſtoient grands railleurs.

le. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un iour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouventa les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres, de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour recompense à un joüeur de flute qui avoit bien joüé devant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'union des deux contraires est plutost un monstre qu'un miracle ; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisiéme qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas asseurer que ie l'aye fait ; & ie crains plutost d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur un theatre ; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philoso-

phes marchãt ſur les nuës, tantoſt occupez à meſurer le ſaut d'une puce, pour ſe mocquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches ſotes & curieuſes. Cependant, i'ay eſté aſſez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & ie laiſſe aux autres à juger ſi j'y ay bien reüſſi, & ſi ie n'ay point tout gaſté, comme Promethée, en confondant les deux ſexes; ou trompé, comme luy les conviez, en ne leur ſervant que des os couverts de graiſſe. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en accuſe? Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hypogriphes, qui n'ont aucun eſtre que dans mon imagination, & que chacun peut former à ſa fantaiſie ſans avoir beſoin de les contrefaire? Mais quelques extravagans qu'ils ſoient, j'y ſuis trop engagé pour m'en dedire; outre que ce n'eſt pas à Promethée de hanger d'avis, mais à Epimethée.

C'eſt une eſpece de Satyre contre les vices de Rome, auſquels il oppoſe la douceur de la Philoſophie: & meſle parmy cela des invectives contre ceux qui abuſent de ce nom.

LUCIENA NIGRINUS. Ce ſeroit porter des Chouëttes à Athenes, comme dit le proverbe, que de parler de ſcience & de doctrine devant Nigrinus. Auſſi mon deſſein n'eſt-il pas, en luy adreſſant ce Dialogue, de faire montre de mon ſçavoir, mais de découvrir le ſien. Qu'on ne me reproche dõc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le ſçavoir plus retenus: car c'eſt l'admiration

C'eſt qu'il en avoit beaucoup.

de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay de la mienne.

NIGRINUS, ou les mœurs d'un Philosophe.

LYCINUS. QUe tu és devenu grave & severe depuis quelque temps! Au lieu de nous entretenir familierement comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si mépriſant.

L'AMI. C'eſt que de pauvre ie ſuis devenu riche, d'eſclave libre, de fou ſage.

LYCINUS. En ſi peu de temps?

L'AMI. Encore moins que tu ne penſes.

LYCINUS. Dy m'en la cauſe, afin de redoubler ma joye.

L'AMI. J'eſtois allé à Rome pour trouver quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les jours.

LYCINUS. Je le ſçay, & ſouhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-toſt que ie fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Philoſophe Platonicien Nigrinus, que ie deſirois entretenir il y avoit long-temps, & le trouvay dans ſon cabinet un livre à la main, environné de tous coſtez de portraits d'hommes illuſtres, avec une Sphere devant luy, & diverſes figures de Mathematique. Il m'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe & d'affections & après nous eſtre enquis l'un de l'autre, ſelon la coûtume, tant de noſtre ſanté que de nos occupations, ie luy demanday s'il ne vouloit point

retourner en Grece ; Mais il n'eut pas plûtoſt ouvert la bouche pour me répondre, que ie me ſentis comme charmé de la douceur de ſon Eloquence. Car il ſe mit à lotier la Philoſophie, & la liberté qu'elle donne, & à ſe rire des choſes que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richeſſes, & dit, Que c'eſtoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puiſqu'ils cauſoient tant de maux. Comme ie prestois l'oreille attentivement à ce diſcours, ie me trouvé agité de diverſes paſſions. D'un coſté j'eſtois honteux de l'affection que j'avois euë pour ces choſes: & de l'autre, ie me réjouïſſois de me voir delabuſé, de meſme que ſi i'euſſe paſſé des tenebres à la lumiere ; ſi bien que j'en oubliay mon mal d'yeux, pour ſonger à celuy de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'eſtois dans cette penſée lors que tu m'as abordé, & comme tranſporté dans le Ciel à la ſuite de ce Heros, ie mépriſois toutes les choſes du monde comme ſi c'euſt eſté de la bouë. Car comme on dit, que les Indiens, d'une nature chaude & bouïllante, n'eurent pas plûtoſt gouſté du vin, qu'il en devinrent tout-furieux ; ie me ſuis ſenty enyvré de ce divin Nectar, mais cette yvrognerie vaut mieux que la ſobrieté.

LYCINUS. Que je ſerois heureux de pouvoir goûſter avec toy d'un ſi celeſte breuvage ! Il me ſemble que tu ne peux refuſer honneſtement d'en faire part à ton Ami, qui a le meſme deſir & la meſme paſſion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'eſt pas beſoin de me preſſer davantage ; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouy, que tu n'en as de l'entendre: Et ſi tu ne m'avois importuné pour le ſçavoir, ie t'aurois

prié de le vouloir écouter. Car outre le plaiſir que j'auray à le redire, ie veux que cela me tiéne lieu de juſtification, pour faire voir que ce n'eſt pas ſans cauſe que ie ſuis transporté d'une ſi ſainte fureur. En effet, ie ſuis ſi touché des choſes que j'ay ouïes, que lors que ie n'ay perſonne à les conter ie m'en entretiens moy-meſme ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'abſence de leurs Maitreſſe s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës, & ſe plaiſent à repaſſer dans leur eſprit leurs paroles & leurs actions, comme ſi elles eſtoient preſentes; quelquefois avec tant d'attention qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyét, tant ils ſont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me conſole de meſme en l'abſence de Nigrinus, que ie regarde comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres ; Et il n'eſt pas ſeulement preſent à ma memoire, mais il me ſemble que j'entens ſa voix ; car, comme Periclés, il laiſſe un éguillon dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINUS. Ceſſe ce long preambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Je crains [illegible] comme ces mauvais Comediens, qui repreſentent mal de bonnes choſes, & de corrompre l'excellence de ſon diſcours, par la foibleſſe du mien. Mais ſi ie manque, ſouvien-toy que le Poëte n'eſt pas coupable de la faute des Acteurs, & que i'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peu-eſtre dit autrement. Du reſte n'atten de moy, non plus que d'un meſſager de Comedie, qu'un ſimple recit, & ſouhaite ſeulement que ma memoire ſoit fidelle, afin que ie n'oublie rien qui ſoit important ; car

je vais faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'és point preparé; & autres excuses semblables que les Orateurs ont accoûtumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que j'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ny m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauvais Comedien.

L'AMI. Je suis bien aisé que tu m'ayes prevenu & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros; en joüant son personnage foiblement.

LYCINUS, Ne finiras-tu point ton Prelude?

L'AMI. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulierement des Atheniens, qui nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont sienemis du luxe, qu'ils reforment jusqu'aux Estrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en vouluſt pas mocquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire; Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets,

il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ? Un autre se joüant sur le luxe de ses habits, Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent tant de fleurs ? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plûtost chargez que parez : si bien qu'en se mocquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pust fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout changé en son païs. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plûtost qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayãt pris un Bourgeois vestu d'une étoffe teinte contre l'Ordonnãce qui deffendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du païs, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soûtenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenable à celuy qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la nature. Mais ceux qui mesurent leur felicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dãs la flatterie & la servitude, esclaves des voluptez. Ceux là, dit il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hoste en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches. C'est là, dit il, qu'est

le ſejour du menſonge & de l'impoſture ; C'eſt là qu'on n'oit que des chanſons laſcives, & qu'on ne voit que des actions deshonneſtes. C'eſt là que la volupté entre par toutes les portes, dont il ſe fait comme un fleuve de delices, qui ſubmerge les vertus, & qui traîne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices ſemblables. Voilà quelle eſt la vie de Rome ; c'eſt pourquoy lors que j'eus quité la Grece pour y venir, je me repentis bien-toſt de cette reſolution, & creus avoir quité la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, diſois-je en moy-même, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour vivre icy dans le tracas & le tumulte ? pour ne voir que des flateurs, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des corrupteurs, & autre telle racaille ? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre comme on y vit? Après avoir donc reſvé quelque temps là deſſus, je deliberé de me retirer de la foule cõme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'étretenir en particulier auec Platon & la Philoſophie, quoy que pluſieurs tiennent cette vie lâche & oiſive. De là, comme de deſſus un theatre, je contemple tout ce qui paſſe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié ; mais l'une & l'autre me ſert d'inſtruction. Car s'il faut loüer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve tant de ſujet nulle part d'exercer ſa vertu, pour reſiſter à tous les plaiſirs deshonneſtes, à toutes les paſſions déreglées, à tous les alechemens de volupté, non pas en ſe faiſant lier comme Ulyſſe au maſt du Navire, ni en ſe bouchant les oreilles, comme luy au chant des Sirenes, mais en marchant

la teſte haute & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choſes paroiſſent davantage par l'opoſition de leurs contraires, le Vice donna luſtre à la Vertu, & l'on mepriſe davantage les biens periſſables, lors qu'on en reconnoiſt les deffauts; Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maiſtre eſclave, & l'amitié des hommes ſe changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus eſtrange, c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des choſes du monde, & que la Fortune ſe jouë de tout ce qui eſt icy bas, on ne laiſſe pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuſes richeſſes, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grand etaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous ſaluëñt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on ſe contente de les voir ſãs leur parler, comme on aſſiſte à des ſpectacles. D'autres, encore plus glorieux, ſouffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perſes, mais en leur baiſant la main, & embraſſant leurs genoux, le dos tout courbe, & les yeux baiſſez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaiſes, auſſi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il ſçache bien que tout cela n'eſt que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monſieur ſe tient debout à ſouffrir ces fauſſes adorations, & à ſe laiſſer tromper luy-même, & vous donne ſa main à baiſer, que j'aime encore mieux que ſa bouche. Ceux-là, pourtant, me ſemblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui ſe levent dés minuit pour eſtre de plus grand matin à ſe morfondre à leur porte, &

à ſouffrir la mauvaiſe humeur de leurs valets, qui leur diſent leurs veritez, & les appellent ſouvent par leur nom. Mais qu'elle eſt, aprés tout, la recompenſe de tant de peines & de veilles! ce n'eſt ſouvent qu'un miſerable repas où l'on endure mille affrons: & où l'on eſt contraint de faire & de dire mille choſe contre ſon ſentiment; Enfin, d'où l'on ſe retire toûjours ou mal-content, ou malade; de ſorte qu'il faut aller décharger ſon cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que ie trouve de plus plaiſant, c'eſt que quelques-uns n'ont pas ſeulement le loiſir d'eſtre malades, & ſont contraints de courir toute la ville, lors qu'il ſe faudroit mettre au lit. Mais ie n'ay garde de les plaindre; Car les flateurs, à mon avis, ſont pires que ceux qu'ils flatent, & ſont cauſe par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'inſolence des autres. Ce ſont eux qui corrompent leur modeſtie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richeſſes; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette ſervitude volontaire, les Grands leurs viendroient faire la cour eux-meſmes, & les prieroient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fuſt inutile. A quoy ſerviroient tant de mets ſuperflus ſur leurs tables, s'il n'y avoit perſonne pour en goûter, veu que ſouvent ils n'en goûtent pas eux-meſmes, & que l'abondance engendre le dégouſt? A quoy ſerviroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, ſi perſonne ne les venoit voir? Car ces choſes ne ſont pas ſi conſiderables par elles-meſmes, que par l'eſtime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'eſtre heureux en les poſſedant. Il faudroit donc pour rabaiſſer leur or-

gueil. opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir comme on fait, par de fausses loüanges. Encore ſeroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtiſans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profeſſion de Sageſſe ſoient les plus lâches flateurs, c'eſt ce qui eſt inſupportable. Car de quel œil pẽſez-vous que ie voye un Philoſophe déja ſur l'âge parmi la foule des Courtisãs, à la ſuite d'un Grãd, où faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maître? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine auſtere quand ils veulent faire des choſes qui en ſont indignes, & ne pas pratiquer le Vice ſous l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & ſont les plus inſolens dans la débauche, ſans parler de leur gourmandiſe & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enſeignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sageſſe à l'encan dans un marché; Il appelloit leurs Eſcoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit ſouffrir qu'un homme qui fait profeſſion de mépriſer les richeſſes, & qui les veut rendre odieuſes, méne une vie ſi contraire à ſa doctrine. Auſſi ne tiroit il point tribut de ſon ſçavoir, & ceux qui en avoient beſoin le pouvoient conſulter à toute heure, & y venir puiſer comme dans une ſource publique. Car il ſongeoit ſi peu à s'enrichir, qu'il negligeoit meſme ſon bien, & aidoit les pauvres tous les ans du reſte de ſon revenu. Il croyoit que la joüiſſance des choſes ne nous appartenoit qu'à proportion du beſoin que nous en avions, & que c'eſtoit une eſpece d'injuſtice de retenir le reſte. C'eſtoit un exemple vivant de ſobrieté &

de temperance, ſans excés dans ſon boire & dans ſon manger, regle dans ſes exercices, modeſte tant en ſes habits qu'en ſa contenance, quoy que d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ſes mœurs & de ſon eſprit. Il avertiſſoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu, de ſe foüetter ou déchiqueter la peau pour s'accoûtumer à la douleur, & diſoit que c'eſtoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'inſtruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point accabler la nature en la ſurchargeant, ni rompre un baſton que l'on vouloit redreſſer. J'ay veu un jeune homme, qui aprés avoir paſſé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azyle, & parut depuis plus réglé & plus modeſte. Il paſſoit de là à la reprehenſion d'autres vices, & la fureur des ſpectacles dont la paſſion a gagné juſques aux plus ſages; & touchoit le deffaut de ceux qui ont trop de ſoin de leurs funerailles, ajoûtant que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur teſtament, que ce qu'ils diroient ne leur puſt nuire, ni prejudicier. Mais ie ne pouvois m'empeſcher de rire de l'impertinence de ceux qui aprés avoir eſté ſots toute leur vie, pour l'eſtre encore aprés leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs eſclaves ſe tiendront prés de leur ſepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce ſont ceux-là meſmes qui

se traitent trop magnifiquement durant leur vi
qui répandent du vin dans les festins parmy le
odeurs, boive des parfums, se couronnent d
fleurs, veulent avoir des roses en Hyver ; Enfin
qui n'aiment les choses que hors de leur saison
& contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cel
faire un solécisme dans la Volupté, & comm
Momus trouvoit à redire que le Taureau eu
les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il le
devoit avoir au dessous, afin qu'il vit mieux o
il frappoit. il trouvoit mauvais qu'aimant les fe
teurs, ils ne les missent pas plûtost sous leur né
que sur leur teste. Il se mocquoit aussi de ceu
qui sont trop delicats dans leur boire & dans le
manger ; & disoit, Qu'ils se donnoient bien d
la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est
peu prés l'étenduë de nostre gosier, car devan
ni aprés ils ne sentoient rien. Il ajoûtoit, Qu'il
achetoient bien cherement ce petit passage pa
tant de chagrins & de maladie : Et qu'ils avoien
bien merité ce supplice, en meritant les solide
voluptez que l'on tire de la Philosophie, pou
des bagatelles. De là il venoit aux desordres d
ceux qui importunẽt tout le mõde dans les bain
publics par une foule de valets, & qui s'appuyen
sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient poin
de jambes, ou qui par la ruë, & dans les bain
mesme ont des gens qui marchent devant eux
pour les averrir où il faut mettre le pied, com
me s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est
une chose qu'on voit arriver tous les jours aux
plus Grands de Rome. Il disoit qu'il estoit ridi
cule de se servir de ses oreilles pour oüir, & de
ses mains pour manger, & d'avoir besoin des
yeux & des jambes d'autruy, pour se conduire.

Ou, ils se font porter en chaise comme dãs une biére.

comme ſi l'on eſtoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choſes, & autres ſemblables, avec beaucoup d'éloquence, ie demeurois attaché à ſon diſcours, ſans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, ie le regardois comme immobile, ſans pouvoir prononcer une parole, & j'eſtois tout en ſuëur & tout interdit. Car s'il m'eſt permis de philoſopher à mon tour, il me ſemble que le cœur de l'homme eſt comme un but où chacun viſe; mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour eſtre trop violens, paſſent à travers, ſans s'y arreſter; les autres pour eſtre trop foibles, n'y font point d'impreſſion: Mais ceux qui ſont meſurez à ſa portée; & frotez, non pas de venin ou de reſine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace inviſible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des bleſſures qui ne ſe gueriſſent jamais, & qui ſont ſi agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occaſion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui ſont épris des fureurs de la Deeſſe Cibéle, les diſcours de la Philoſophie n'émeuvent que les eſprits qui ſont diſpoſez à les recevoir.

L'AMI. Que tu me contes là des choſes divines & agreables! & que tu as fait en mon abſence un grand feſtin de Nectar & d'Ambroiſie! Si le plaiſir que tu as receu peut eſtre comparé à une bleſſure, à cauſe de l'impreſſion qu'il a faite ſur toy, ie puis dire que ie ſuis bleſſé d'un meſme me trait; & qu'en me racontant ton mal tu me

l'as communiqué: c'eſt pourquoy ſonge à trouv
un remede pour tous deux.

LYCINUS. Il faut avoir recours pour cela à cel
qui en eſt l'Autheur, comme Telephe à Achill
pour en recevoir gueriſon.

Il y a ici un Traitté intitulé LE IVGEMENT DES VOYELLES, qui eſt une plainte de l'E contre le T ſur quelques mots qu'il luy dérob comme par exemple on dit Thalatta *pour* Tha laſſa *par un caprice de l'V ſage ainſi que* chair *en Francois, pour* chaire. *L'Auteur prend de là occaſion de joüer ſur la rẽcontre des mots, mai comme cela n'a aucun rapport à noſtre langu il ne ſe peut trrduire; auſſi laiſſe-t'on ces mo en Grec dans la verſion Latine. Mais un d mes Neveux a compoſé un Dialogue à cet exemple qui ſe trouvera à la fin du livre.*

TIMON, OU LE MISANTHROPE.

DIALOGUE.

Où TIMON, JUPITER, MERCURE, & pluſieurs autres parlent.

C'eſt la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, ſans eſtre aſſiſté de perſonne quoy qu'il eût fait du bien à pluſieurs dans ſa fortune. Il s'en prend donc à Jupiter, qui touché de compaſſion, luy envoye la Dieu des Richeſſes, pour le tirer de la neceſſité où il eſtoit.

Sc. I. TIMON. O Jupiter, Protecteur de l'Hoſpitalité, de la Societé, de l'Amitié, & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te

donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers, lors qu'ils ne sçavent plus que dire. O toy, qui gresles, qui tonnes & qui foudroyes sur les impies; Qu'est devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables? Ils sont maintenant froids & éteins, & s'en sont allez en fumée. Salmonée te brave à cette heure impunement avec son faux tonnerre; Le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, és-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes, comme si tu estois sourd & aveugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettét tous les jours? Car lors que tu estois jeune & boüillant, tu ne faisois ni paix ni tréve avec les coupables, & en abimois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des deluges, comme tu fis du tẽps de Deucalion, que tu sauvas dans une petite nacelle du naufrage de l'Univers, pour reparer les ruïnes du Monde, & conserver quelque étincelle du genre humain Les hommes sont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'étoient alors, on ne te fait tantôst plus d'offrandes ni de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant aux jeux Olympiques; encore est-ce plutost par coûtume, que par zele ou par devoir. Enfin, on t'a presque depossedé, comme tu as fait ton predecesseur. Les voleurs te pillent tous les iours impunément, iusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solemnité des ieux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, vainqueur des Tirans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'aide, pour réveiller les

chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit rondre par de brigans! Quand te réveilleras tu d'un si long assoupissement illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Ce pour ne point parler des autres, puis que cela seroit jamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, après avoir mangé tous mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, après m'avoir adoré dans ma fortune? Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuient comme un oyseau de mauvais angure. Maintenant donc privé de tous biens & accablé de tous maux, ie suis contraint de philosopher icy avec la besche & le boyau. Tout l'avantage que ie tire de ma retraitte, c'est que ie ne vois point la prosperité des méchans qui n'est pas une petite felicité. Réveille-toy donc encore un coup, fils de Saturne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celuy d'Epimenide, & r'allumant ton foudre sur le mont Eta, écrase en les impies, si tu ne veux qu'on ne croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poëtique.

181. JUPITER. Qui est ce blasphémateur qui crie si haut du mont Hymete? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traittoit si magnifiquement le jour de ta feste.

JUPITER. Quoy, c'est luy! Dieux quel changement!

changement ! Comment un homme ſi riche, & qui avoit tant d'amis, a-t'il pû tomber tout à coup dans vne ſi honteuſe pauvreté ?

MERCURE. En faiſant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque ſujet de ſe plaindre ; & nous ne pouvons, ſans eſtre plus ingrats que ſes faux amis, l'abandonner ainſi dans ſon mal-heur, apres le ſoin qu'il a eu de nous dans ſa fortune. Mais accablé d'affaires de tous coſtez, & dépité contre les meſchans, dont le nombre croiſt tous les iours, iuſqu'à me donner de l'épouvante, ie ne regarde tantoſt plus la Terre ; outre que j'ay la teſte rompuë des diſputes des Philoſophes, qui m'empeſchent d'entendre les cris des autres, ſi bien que celuy-cy a eſté egaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laiſſer languir plus long-temps dans ſa miſere, prends avec toy le Dieu des Richeſſes, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chaſſer. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, ſi-toſt qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop bruſquement contre le Philoſophe Anaxagoras, qui vouloit perſuader à ſes diſciples que nous n'eſtions que des chanſons. Mais il ſe mit à couvert ſous l'autorité de Pericles, & cependant i'allay mettre en poudre le Temple de Caſtor & de Pollux, qui ne m'avoit fait aucun mal. En attendant ce ſera un aſſez grand ſupplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont mépriſé.

MERCURE. Qu'il eſt important de crier haut, non ſeulement dans vn Barreau, pour gagner ſa cauſe, mais encore en faiſant des vœux & des prieres ! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croiſez ſans rien dire, il eût eſté gueux toute ſa vie; maintenant par ſes cris & ſes imprecations, il a arraché meſme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy ſervira de rien; car voila le Dieu des Richeſſes, qui ne veut pas obeïr.

JUPITER. Pourquoy ?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-meſme.

PLUTUS. Voulez-vous que ie retourne en vn lieu où l'on ne me ſçauroit ſouffrir ? Envoyez-moy chez ces gens qui ſçavent ce que ie vaux, & con bien ie couſte à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupiſſent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il eſt aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais ie m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laiſſe libre, veu que tu te plaignois autrefois des uſuriers, qui t'enfermoient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeulement voir la lumiere, & te faiſoient ſouffrir mille geſnes. Tu diſois que c'eſtoit ce qui te rendoit pâle & defiguré, & ce qui eſtoit cauſe que tu ne tongrois qu'à t'évader. Tu meriterois donc, pour une ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en priſon perpetuëlle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaé, pour n'y vivre que d'intereſt & d'uſure, qui eſt un fort mauvais aliment. Tu blâmois auſſi les avares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en oſent iouïr; Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ratelier ne pouvoit manger du foin, ny ſouffrir que le cheval

en mangeaſt. Tu diſois qu'ils eſtoient ialoux d'eux mêmes, & ſe retranchoient leurs propres plaiſirs, ſans conſiderer que ce qu'ils aimoient ſeroit un iour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainſi de tes anciennes maximes?

PLUTUS. Si tu me veux écouter, tu trouveras que j'ay raiſon. Car les uns me laiſſent aller par negligence, & les autres m'épargnent par ſtupidité, faute de ſçavoir que s'ils ne m'employent, ie leur ſeray inutile, & qu'ils ſeront contraints de me quiter, avant que de s'eſtre ſervis de moy. Diroit-on qu'un homme aime ſa maiſtreſſe, qui l'abandõneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu eſtois amoureux, tu n'en uſois pas de la ſorte. D'autre coſté, de l'avoir en ſa puiſſance ſans en iouïr, cela eſt encore plus ridicule; cependant, c'eſt ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils ſont aſſez punis par leur vice, ſans que tu te mettes en peine de les punir; puiſque les uns comme des Tantales, meurent de ſoif au milieu des eaux; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir gouſté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLUTUS. C'eſt comme ſi tu m'envoyois verſer de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela eſt, il ſera bien-toſt à ſec, & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viſte; & que Mercure ſe ſouvienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre; car ie vois bien que j'en auray grand beſoin.

MERCURE. Partons; Qu'as-tu à clocher? és-tu boiteux auſſi bien qu'aveugle? Je le

PLUTUS. Je vay toûjours de la sorte quand on m'envoye chez quelqu'un ; c'eſt pourquoy ie n'arrive que fort tard, & ſouvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il eſt queſtion de retourner, ie vay viſte comme le vent, & l'on eſt eſtonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'eſt pas toûjours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors ſur mes jambes, mais on m'emporte ſur des crochets, & ce n'eſt pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui eſt auſſi Dieu des Richeſſes, comme ſon nom le témoigne. Car il fait paſſer en un moment de grands biẽs d'une main à l'autre ; Et tandis qu'un pauvre mort eſt ietté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, ſon heritier ſe creve de rire en me voyant, & laiſſe pleurer les autres qui bâilloient apres moy cõme de petites hirondelles, & n'ont avallé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le teſtament, on trouve pour heritier quelque lâche flatteur, ou quelque infame valet qui ſervoit aux plaiſirs de ſon maître, & qui change auſſi-toſt de nom, & en prend un magnifique, laiſſant ſes compagnons étonnez de ſa fortune, qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas pluſtoſt, qu'il en devient glorieux & inſolent, frappe l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre paſſion, qui conſume en peu d'heures ce que le deffunt avoit amaſſé avec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout ſeul, comment peux-tu

trouver le chemin, veu que tu és aveugle ?

PLUTUS. Aussi m'égare-je quelquefois, & prens-ie souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé, par exemple, Phocion ou Atistide, pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore, comment fais-tu ?

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que ie rencontre quelqu'un qui me saisit au colet, & qui te va remercier de sa fortune, ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy pust trouver un homme de bien, qui est une chose si rare ? mais comme les meschans sont en grand nombre, j'en rencontre toûjours quelqu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si vîte au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore pourquoy estant aveugle, pâle, deffait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te posseder ?

PLUTUS. C'est que la passion les empesche de voir mes defauts, & qu'ils sont éblouïs de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traines apres toy ? Cependant, ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracheroit plûtost les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toûjours à ma suite, & qui ne se sont pas plûtost emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-heur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne point quiter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu-és leger & glissant! Tu coules comme une anguille, quand on te presse; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en sçauroit depêtrer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez pres du mont Hymette. Descendons, & me prends par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison; car comme ie suis étourdy, j'irois peut-estre me jetter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frape contre une pierre?

MERCURE. C'est Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois! Le voila tout crasseux, & tout couvert de haillons! Mais quelles gens voy-je autour de luy? La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par le Travail, & la Pauvreté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où menes-tu celuy-cy, Mercure?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE'. Quoy! il me mépriſe ſi fort

luy qui me devroit maintenir, qu'il me veut ravir celuy que ie poſſedois, pour le livrer à mon ennemy, afin qu'aprés l'avoir corrompu par les délices, il me le rende en ſuite pour le guerir ? Eſt-ce là la recompenſe des ſervices que j'ay rendus à Timon, en luy oſtant ſes vices, & en l'inſtruiſant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainſi, & ſes ordres ſont inviolables.

LA PAUVRETE'. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-toſt ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il ſe ſouvienne que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de même. Tien, Mercure, ie te le rends ſain de corps & d'eſprit, ſage, laborieux, vigilant, mépriſant le luxe & la vanité, comme des choſes pernicieuſes ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis ; avançons.

TIMON. Qui eſtes-vous qui venez ainſi troubler ma ſolitude, & me détourner de mon ouvrage? Retirez-vous, que ie ne vous en faſſe repentir.

MERCURE. Tout beau, ie ſuis Mercure qui t'amene le Dieu des Richeſſes, de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Je ne me ſoucie, ny des Dieux ny des hommes, trompé par les uns & abandonné des autres ; & ie vais de ce pas rompre la teſte à cét aveugle, s'il ne ſe retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cauſe quelque malencontre.

MERCURE. Arreſte-toy, ſans te depiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teſte de ces folles promeſſes, & de ces vaines eſperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & ie ſeray aſſez heureux, pourveu que ie ne vous voye point.

MERCURE. Cela ſeroit bon, ſi nous eſtions hommes, mais nous ſommes des Dieux qui venons pour te ſoulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de ſe ſouvenir de moy; mais ie ne veux point recevoir celuy-cy, qui eſt la cauſe de tous mes maux. Car c'eſt luy qui m'a livré aux flateurs; qui m'a fait dreſſer des embûches; qui m'a rendu odieux & expoſé à l'envie; qui m'a rompu par les delices; & lors que ie ne me pouvois plus paſſer de luy, il m'a abandonné comme un traiſtre; Au lieu que la pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choſes neceſſaires & m'a appris à mépriſer les ſuperfluës. C'eſt elle qui m'a rendu maiſtre de moy-meſme, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enſeigné quelles eſtoient les veritables richeſſes, qui m'a mis en un eſtat tranquile, où ie ne crains ny une populace émuë, ny un Orateur corrompu, ny un Courtiſan flateur, ny un Tyran irrité; & où ie cultive ce chãp en paix, ſans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu és venu, Mercure, & remene cét aveugle à Jupiter; ie ſeray aſſez ſatisfait, quand il aura rendu les autres auſſi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne ſçait pas ſuporter la pauvreté cõme tu fais, ny crier ſi à propos pour eſtre delivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçoy les

biens qu'il t'envoye; il ne faut pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens ont fait des prieres qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veux-tu me permettre de me deffendre, sans me mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourveu que ce soit en peu de mots, & sans preambule; car ie suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dy-moy, ie te prie, en quoy puis-je t'avoir offencé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaisir, ie n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuellement des pieges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que ie ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crains point qu'il y retourne jamais, & demeure icy, puisque Jupiter te le commande; Continuë de fouïr, Timon, & tu trouveras un tresor.

TIMON. Il faut obeïr aux Dieux; mais considere, Mercure, que tu me vas rejetter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour

m'aquitter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'est-ce que ie voy? Veille-je, ou si ie dors? d'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez? Ne sont-ce point aussi des charbons? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embrasse apres une si longue absence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Jupiter & de Danaé; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouvrit son sein à une chose si aymable, & si precieuse. O Midas & Crœsus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égaler, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la pauvreté: car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire, & que ie vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plûtost en quelque petit coin du monde pour y vivre tout seul à nostre aise, & y bastir une tour pour enfermer nostre tresor. Car ie ne veux plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour un fantôme. Je ne veux plus avoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis; leur rencontre me sera funeste; ie mettray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ny paix ny treve avec eux. Quand ie sacrifieray, ie ne traiteray personne; Autant que j'ay esté liberal & complaisant, ie deviendray cruel & barbare. Si le

feu ſe prend quelque part, bien loin d'y porter de l'eau j'y porteray de l'huile; Si quelqu'un crie à l'aide en ſe noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Miſanthrope, c'eſt dequoy ie ne me ſoucie point, bien loin de m'en offenſer j'en feray gloire. Je ſeray bien aiſe, pourtant, avant que de me retirer, qu'on ſçache que ie ſuis riche, afin qu'on en creve de dépit. Mais qui l'a déja dit à tout le monde? On accourt icy de tous coſtez. Retirons-nous ſur cette montagne pour y eſtre plus en ſeureté. Toutefois, j'ayme mieux encor me communiquer pour ce coup, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager davantage ceux que ie voy, par le mépris que j'en feray. Qui eſt celuy-cy qui s'avance le premier? C'eſt le Paraſite Gnathon, qui me tendit n'a guere une corde, comme ie luy demandois du pain, ſans ſe ſouvenir des grands repas qu'il a faits autrefois chez moy. Je ſuis bien aiſe qu'il ſoit venu le premier, pour eſtre le premier puny.

Loup ga-rou & ennemy du genre humain.

f

Jr. 8

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toûjours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus meſchant & le plus ſcelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha! tu veux rire; Car tu as toûjours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous beuvions enſemble? Je ſçay une chanſon à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoy me frapes-tu ? Viens devant le Juge.

TIMON. Attens un peu, ie te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plûtoſt quelque choſe pour me guerir ; car l'argent eſt un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party.

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traitté ſi mal.

TIMON. Qui eſt cet autre tout pelé ? c'eſt Philiade, le plus cruel de tous mes vautours, qui apres avoir receu de moy juſqu'au mariage de ſa fille, me frappa l'autre jour que j'eſtois malade, au lieu de me ſoulager. Cependant, il ne ſe pouvoit laſſer de me loüer durant ma fortune, & de dire que j'eſtois plus beau que Narciſſe, & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon, il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raiſon de chaſtier ſon ingratitude. Pour moy, tu ſçais l'eſtime que i'ay toûjours fait de ta vertu, & ie n'euſſe pas manqué de te viſiter dans ta diſgrace, ſi ie n'euſſe ſceu que les malheureux n'appréhendent rien tant que le viſage de leurs amis, dans leur infortune ; mais ie t'apportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que j'ay appris que tu n'en avois plus de beſoin. Je n'ay pas laiſſé pourtant d'avancer, pour t'avertir de ſonger mieux à l'avenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton treſor. Il ne ſe faut point fier aux hommes de ce temps-cy ; l'In-

gratitude regne par tout. Mais tu n'as pas beſoin qu'on te faſſe des leçons, toy qui pourrois inſtruire les autres, & dont la vie peut ſervir d'exemple à toute la Poſterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons avertiſſemens; Mais approche un peu que ie te reſtonne.

PHILIADE. Dieux! il m'a rompu la teſte avec ſon boyau. Qui nous a amené ce fou? Eſt-ce là la recompenſe de mes bons avis!

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'approche avec un Decret à la main, qu'il a fait ſans doute à ma faveur. Car il ſe dit tout haut mon parent, quoy que n'agueres ayant à faire quelque diſtribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faiſoit pas ſemblant de me connoiſtre. Cependant j'ay payé autrefois une groſſe amende pour luy, ſans quoy il ſeroit pourry en priſon.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton païs, l'appuy & le ſoûtien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat aſſemblez, t'attendent pour paſſer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Epecratides, du Bourg de Colytte, ſurpaſſe tous les autres, tant en ſçavoir qu'en probité, & ne ceſſe de rendre ſervice à l'Eſtat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques, tant à la lutte, qu'à la courſe, & aux autres exercices.*

TIMON. Quel impoſteur! ie ne me ſuis iamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne ſçauroit mettre trop de choſes favorables en un decret. Ne m'interromps point. *Attendu*, dis-je, *qu'il a remporté en un même jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'eſt porté vaillamment en la journée contre les*

Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.

TIMON. Comment cela ? ie n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je loüe ta modestie, mais ie n'ay pû dissimuler la verité, *Attendu enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statuë d'or dans le Chasteau, pres de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur, & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées aujourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un iour de réjoüissance pour luy* C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Ami, son Parent, & son Disciple. Mais ie suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non ; mais ie le feray l'année qui vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. J'en doute ; Car auparavant, ie te casseray la teste, pour recompense de ta lâche & de ton infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui n'est pas Citoyen ? Mais ie te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Chasteau n'a point esté brûlé ni le Tresor pillé.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de baston

pour ton impoſture, mais ſans crier, que ie ne t'en donne un troiſiéme. Car il ſeroit honteux, apres avoir défait deux bataillons de Spartiates, que ie ne puſſe mettre à la raiſon un coquin. A quoy me ſerviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques? Qui eſt cet autre qui s'avance, c'eſt le Philoſophe Thraſyclés; Je le reconnois à ſa barbe de bouc, & à la hauteur de ſes ſourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ſes dents; ſans doute qu'il medite quelque harangue, car il retrouſſe ſes cheveux ſur ſon front. Qu'il reſſemble bien, en cet eſtat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis! C'eſt une choſe étrange qu'un homme ſi modeſte en apparence, & d'une mine ſi grave & ſi auſtere, apres avoir philoſophé tout le iour avec ſes Diſciples, n'ait pas pluſtoſt beu ſur le ſoir un grand hanap que ſon valet luy apporte, que tous ces beaux diſcours s'en vont en fumée, & il ne s'en ſouvient non plus que s'il avoit beu de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors ſe courbant ſur ſon aſſiette, comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne treuve jamais, il donne eſchet & mat à tous ſes plats, quoy qu'il ſe plaigne toûjours que l'on marge tout ſans luy, & s'empliſſant de vin & de viande, coudoye ceux qui ſont aſſis prés de luy à table; répand de la ſauſſe ſur ſa barbe & ſur ſes habits; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du feſtin, où il ne laiſſe pas en begayant de loüer la ſobriété & la continence, entre les bras de quelque Muſicienne. Mais de iour il ne le cede à perſonne en menſonge & en impudence, ſans parler de ſes uſures, & de cent autres vertus ſemblables; car c'eſt un parangon de ſageſſe & de doctrine.

Mais ie m'en vais l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLES. Je ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ny au souvenir de tes festins : Car ie ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand ie me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir, & avec cela ie dispute de la felicité avec Jupiter. Mais ie veux empescher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu jetteras ton argent dans la riviere, comme une chose superfluë, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulierement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien; car cette beface me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en aider quelque ami incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grande mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais approche auparavant, que ie te donne quelques coups de poing pour exercer ta patience; & de surcroist un coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans une ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez? Tien, en voilà encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est-ce cy? toute la ville accourt en foule; grimpons sur cette

montagne pour nous deffendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne ſera pas pour le moins ſans coup-ferir.

L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE.

DIALOGUE

DE CHERÉPHON, ET DE SOCRATE.

Il prend ſujet de parler de la puiſſance divine, ſur la fable des Alcyons, mais c'eſt pluſtoſt, à mon avis, ſelon l'opinion de Socrate, que ſelon la ſienne: ce qui fait douter à quelques-uns, ſi ce Dialogue eſt de luy.

CHEREPHON. QUEL ſon a frapé mon oreille? Qu'il eſt agreable! Il vient du coſté du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce eſtre? car les poiſſons ſont muëts, & les oyſeaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'eſt l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceïx ſon mary, fils de l'eſtoile du iour, ſe conſumoit en des regrets ſuperflus, lors que les Dieux touchez de compaſſion, la changerent en oyſeau, qui cherche encore ſur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer ſur la terre.

CHEREPHON. Quoy? c'eſt l'Alcyon? Je ne l'avois iamais ouy; mais ſa voix a veritablement quelque choſe de lugubre. Comment eſt-il fait?

car ie n'en ay iamais veu, quoy que j'en aye soüvent ouy parler.

SOCRATE. Il est fort petit ; mais sa gloire n'est pas petite ; car pour récompense de son amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait son nid, & qu'il couve ses petits, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyver. C'est aujourd'huy un de ces beaux iours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay des hier. Mais dy moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules ?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherephon, de iuger de la possibilité & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étenduë de la puissance divine à nostre foiblesse, puis-que l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'eternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois iours; telle qu'il sembloit que le monde dût abysmer. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme apres un si grand orage, que de changer une femme en oyseau ! Cõbien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures differentes ? & tu t'estonnes que Dieu de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconnuës ? Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous que le Ciel ne l'est au dessus de la terre ? Combien un homme surpasse-t'il un enfant tant en force qu'en adresse, iusques-là qu'un seul en battroit des millions ? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables, quel sera celuy du Createur

sur sa creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ny à iouër des instrumens, ne sçauroient faire ny l'un, ny l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçavent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'une matiere informe produit vne abeille, d'une adresse & d'un sçavoir admirable ; & d'un œuf, qui n'est point different d'un autre, en fait deux oyseaux tout differens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à estre fort retenus lors que nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receuë de mes peres & meres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, divine Alcyonne, & la recompense que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Chorephon ?

CHERIPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.

PROMETHE'E, OU CAUCASE.

DIALOGUE

DE VULCAIN, DE MERCURE, ET DE PROMETHE'E.

C'eſt un jeu de l'Auteur ; pour monſtrer que tout ce qu'on a feint de Promethée eſt ridicule, ce qu'il fait pour oſter l'autorité aux Fables, & par conſequent à la Religion des Payens, qui eſtoit fondée deſſus. Et c'eſt là le ſujet des Dialogues des Dieux, dont celuy-cy eſt comme la teſte.

MERCURE. VOICY le Caucaſe où il nous faut atacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui ſoit découvert de tous coſtez, pour rendre ſon ſuplice plus évident.

VULCAIN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſent venir détacher ; ny ſi haut, qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien à mon avis, vers le milieu de cette montagne, au deſſus de cét abiſme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui eſt voiſin.

MERCURE. Tu as raiſon ; car ils ſont tous deux eſcarpez, & inacceſſibles. Viença, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'attache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'un mal-heureux ; que l'on fait ſouffrir injuſtement.

MERCURE. J'en ſuis d'avis, pour nous faire met-

tre en ta place ? Est ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu és bien-aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des mal-heureux; çà, la main droite; coigne, Vulcain, de toute ta force : çà, la gauche, qu'on l'attache aussi. Voila qui va bien. Le Vautour descendra tantost pour te ronger les entrailles, en recompense de ta belle invention.

Son pere & son ayeul.

PROMETHE'E. O terre qui m'as engendré ! & toy Saturne & Japet, faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait !

MERCURE. Rien fait, miserable ! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour se reserver la meilleure part ? D'ailleurs qui t'obligeoit à faire l'homme, cét animal fin & cauteleux, & particulierement les femmes, & à voler ensuitte le feu du Ciel, qui estoit le partage des Dieux, & leur plus precieux tresor? Apres cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir.

Raillerie contre Jupiter.

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'estre nourry aux dépens du public dans le Prytanée? Que si tu estois de loisir, ie serois bien aise de disputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta personne. Prends un peu ta deffense, toy qui és si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'attacher icy, prés des portes Caspiennes, pour estre un spectacle d'horreur aux Scythes.

MERCURE. Tu t'aviſes un peu tard de te defendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien nous

faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton supplice. Cependant, ie seray ravy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu és un grand Sophiste.

PROMETHE'E. Parle le premier, puisque tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Jupiter, Vulcain sera nostre Iuge.

VULCAIN. Non pas cela, mesenant; mais plûtost ton accusateur & ton bourreau, pour avoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes; Aussi bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux, car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau, mais on sçait que c'est un de ses mestiers, aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps pour se preparer à une si grande accusation; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëmẽt tous les chefs; mais puisque tu en tõbes d'accord, & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus longs discours, & ce seroit folie de se mettre en peine de prouver des crimes que l'õ avouë. Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela suffit, ie vais entrer en ma deffence. Premierement, J'atteste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur; que pour n'avoir pas eu la meilleure part dans un

festin il veüille crucifier nõ pas un homme, mais un Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a servy dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent; car les honnestes gens, au lieu de s'en offenser, la tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger apres si cruellement, cela est indigne, ie ne dis pas d'un Dieu, ny du souverain des Dieux, mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes libertez, que restera-t'il que de se soûler comme des bestes; ce qui est tout à fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en dûst souvenir le lendemain, bien-loing de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ayt eu la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela mesler, comme on dit, le Ciel, & la Terre, & ne parler que de croix, de vautours, de rochers & de precipices! Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté, Que ne feroit-il point pour de grandes choses, puis qu'il en vient à ces extremitez pour un morceau de viande? Combien les hommes sont-ils plus iustes & plus raisonnables? Où en a-t'on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou si l'on les châtie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de poing; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'est une action barbare, & une cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où sans mentir j'ay eu quelque

honte de me deffendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuſer. Parlons maintenant du ſecond, qui concerne la creation de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprẽdre, & ſi l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque choſe, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu'il leur eſt plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchãs qu'ils puiſſent eſtre, que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la choſe de plus haut, il faut ſçavoir qu'il n'y avoit du cõmencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'eſtoit qu'un grand & vaſte deſert, couvert de foreſts épaiſſes. Car d'où viennent à vôtre avis, ces Champs & ces Jardins ſi bien cultivez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'invention humaine? Comme ie ſonge donc toûjours à quelque choſe d'utile & d'avantageux pour le public, ie détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les pétriſſant enſemble j'en fis un hõme à nôtre image, avec l'aide de Minerve. Voila tout mon crime. Mais dequoy les Dieux ſe plaignent-ils? en ſont-ils moins Dieux qu'ils n'eſtoient auparavant? Car à voir comme Jupiter ſe tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne ſe revoltent contre luy, cõme ont fait autrefois les Geans? & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les deffaire, luy qui a rangé les Titans à la raiſon? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mõ invention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui eſtoit alors en friche, & qui maintenant eſt cultivée

tivée & fournie de mille choſes utiles à la vie; car elle ne produit rien d'elle-même que de ſauvage. La Mer même eſt en quelque ſorte adoucie par la Navigation, les Iſles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Feſtes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Jupiter. Encore, ſi l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Promethée? ce qui fait aſſez voir que j'ay negligé mon intereſt particulier, pour celuy du public. Conſiderez encore qu'une felicité ſans témoins n'eſt qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde ſeroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant perſonne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoiſſons les choſes que par comparaiſon, la grandeur de nôtre fortune nous ſeroit inconnuë s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de ſi grands biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie devois attendre des recõpenſes. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des inceſtueux, & des adulteres. Et n'y en a-t'il point parmy nous? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits! Vous direz, peut-eſtre, que nous avons plus de ſoin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs neceſſitez. Et qui a iamais veu un Paſteur ſe plaindre de la fecondité de ſon troupeau, à cauſe de la peine qu'elle luy donne. Car ſi cela eſt penible, cela eſt auſſi utile & honorable; outre que cela nous ſert d'occupation, & qu'autrement nous demeurerions les bras croiſez:

Ou, en ſe trouvez vous beaucoup.

sans rien faire, que nous souler de Nectar & d'Ambroisie Mais ce qui me fache le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hõmes sont ceux qui ne s'en sçauroiẽt passer, & particulierement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les iours en cent façons pour en iouïr, & non contens de les caresser, en font des Déesses. Quelqu'un pourra dire que j'ay eu raison d'avoir fait l'homme, mais que ie le devois faire d'une autre sorte, & non pas semblable à nous. Et pouvois-ie choisir un plus beau modelle que celuy que ie sçavois tout parfait ? Eussiez-vous voulu que i'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eust pû nous rendre aucun service ? Que vous estes injustes! Vous prenez bien de la peine, pour gouster d'une Hecatombe, d'aller iusques chez les Ethiopiens irreprehensibles, & vous crucifiez celuy qui est cause que vous avez des Autels & des Hecatõbes. Mais c'est assez de cela, parlõs maintenant du larcin du feu. Et premiérement, vous l'ay-je derobé, pour l'avoir donné aux hommes? n'est-ce pas la nature de cét element de se cõmuniquer sans se perdre? C'est donc une ialousie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand i'aurois derobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois point fait tort. On ne fait rostir ny boüillir l'ambroisie; au lieu que les hommes en ont besoin tous les iours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des Sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'estes iamais plus aise, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste? Ie iuge par là que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'ayez des-

C'est une Ecritheie qu'Hermes leur donne.

fendu au Soleil de leur envoyer sa lumiere, qui est un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos tresors, & de dissiper vostre bien. Voila tout ce que i'avois à dire pour ma deffence. C'est à vous d'y répondre si vous pouvez; mais ie demande la replique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à un si impudent Sophiste, tu es bien heureux que Jupiter ne t'a point ouy; car ie suis asseuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te deffendre. Mais dy moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sçû ce qui te devoit arriver?

PROMETHE'E. Je l'ay bien sçû Mercure: mais j'ay sçû aussi que ie serois delivré par un Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust déja arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourveu que tu ne fisses point les pars.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reverras encore, car Jupiter me délivrera pour un service important que ie luy rendray.

MERCURE. Quel est il?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis: mais ie ne veux point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Alons Vulcain, ie voy déja l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & voudrois que le liberateur fust aussi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue precedent : du reste, une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHE'E & de JUPITER.

PROMETHE'E. DElivre-moy, Jupiter, ie n'en puis plus.

JUPITER. Que ie te dêlivre méchant ? Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, & pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maître dans un festin ?

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours?

JUPITER. Ce n'est pas la centiéme partie de ce que tu as merité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore un un coup.

PROMETE'E. A quoy cela serviroit-il? as-tu oublié où est le Caucase ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire?

PROMETHE'E. Si ie te dis où tu vas, me croiras-tu ?

JUPITER. Pourquoy non ?

PROMETHE'E. Tu vas coucher avec une Nereïde.

JUPITER. Et puis, qu'en arrivera-t'il ?

PROMETHE'E. Il naîstra de vous un enfant qui te depoſſedera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Deſtins t'en menacent, c'eſt pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour ce coup, puis-que tu as ſi bien deviné. Que Vulcain te détache pour recompenſe.

DIALOGUE
DE JUPITER, ET DE CUPIDON.

CUPIDON. PArdonne-moy, Jupiter, ſi j'ay failly, ie n'y retourneray plus ; faut-il tenir ſa colere contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon, plus vieux que Japet, & plus ſubtil que Promethée.

CUPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me repreſentent toûjours de la ſorte ? mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter.

JUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, ſans qu'une ſeule ſoit amoureuſe de moy ſi bien qu'il me faut tous les iours trouver mille inventions pour en ioüir.

CUPIDON. C'eſt qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par reſpect de t'aprocher.

JUPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t'il pas eſté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CUPIDON. C'eſt qu'il eſt beau & galant, &

avec tout cela, Daphné ne s'eſt iamais pû reſoudre à l'aymer, tant l'amour eſt une choſe libre. Que ſi tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, ie ne doute point que tu ne leur donnaſſe dans la veuë; mais il faudroit pour cela quiter ton foudre & ton Egide.

Jupiter. Voudrois-tu que ie fiſſe des choſes indignes de Jupiter?

Cupidon. Ne ſois donc point amoureux.

Jupiter. Je le veux eſtre, mais ſans toutes ces foibleſſes; toutefois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

de Mercure & de Jupiter.

Jupiter. COnnois-tu Io?

Mercure. Qui, la fille d'Inaque?

Jupiter. Elle meſme; Junon l'a transformée en geniſſe, par ialouſie, pour m'empeſcher de l'aymer, & l'a donnée en garde à un monſtre qui ne dort jamais; car comme il a cent yeux, il y en a toûjours quelqu'un qui veille. Mais tu es adroit pour m'en deffaire; Va le tuër en la foret de Nemée, où il garde cette belle; & apres ſa mort, tu ameneras Io par mer en Egypte où elle ſera adorée ſous le nom d'Iſis. Je veux qu'elle preſide aux vents & aux flots, & qu'elle ſoit la Patrone des Nautonniers.

DIALOGUE

de JUPITER & de GANYMEDE.

JUPITER. BAiſe-moy, mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que ie n'ay plus ny bec, ny ongle.

GANYMEDE. Et que ſont-ils devenus? N'es-tu pas venu fondre ſur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? Comment és-tu devenu homme?

JUPITER. Je ne ſuis ny homme ny aigle, mais le ſouuerain des Dieux, qui me ſuis ainſi transformé pour te poſſeder.

GANYMEDE. Es-tu Pan? mais tu n'as ny cornes, ny jambes veluës, ny flute, qui ſont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en connois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non; mais nous ſacrifions tous les ans à celuy-cy, un bouc à l'entrée de ſa caverne; & pour toy, ie croy que tu-és quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enlevent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu iamais ouy parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu un Autel conſacré ſur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire?

GANYMEDE. Quoy! c'eſt toy qui fait tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon pere ſacrifie tous les ans un belier? & que t'aurois-ie fait pour m'enlever? peut-eſtre qu'à cette-heure mes brebis ſont mangées du loup.

JUPITER. Tu ſonges encore à tes brebis, maintenant, que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux?

GANYMEDE. Comment ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

JUPITER. Non ; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crains point, tu demeureras toûjours icy.

GANIMEDE. Je ne le veux pas, laisse-moy aller, & ie te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nôtre troupeau.

JUPITER. Que tu-es simple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton païs, sans te soucier de leur colere ; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage tu vivras de Nectar & d'Ambroisie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si ie veux iouër qui me tiendra compagnie ? car i'avois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

JUPITER. Cupidon iouëra avec toy aux osselets ; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? y a-t'il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Echanson des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras gousté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, seray-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non, mais avec moy, car c'eſt pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne ſçaurois-tu coucher ſeul?

JUPITER. C'eſt qu'il y a du plaiſir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy ſert la beauté quand il faut dormir?

JUPITER. Cela rend le ſommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe fâchoit toûjours quãd ie couchois avec luy, & diſoit que je ne faiſois que remuër & parler toute la nuit, & que ie luy donnois des coups de pied; de ſorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la ſorte; car ie te baiſeray alors tout mon ſaoul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, ie dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autre fois; Maintenant Mercure qu'on l'emméne, & qu'on luy faſſe boire l'Immortalité, afin qu'il nous ſerve d'Echanſon: mais aprends luy auparavant à preſenter le gobelet.

DIALOGUE
DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. DEpuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me careſſes plus comme auparavant.

JUPITER. Es-tu jalouſe d'un ſi ſimple & ſi innocent garçon? Je croyois qu'il n'y euſt que les femmes qui ne puſſent mettre en mauvaiſe humeur.

JUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ny d'une façon plus honneste. Car ie vous prie, est-ce une chose bien-seante au Maitre des Dieux de se metamorphoser tous les iours, tantôt en or, tantost en taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres? Mais encore ne transportes-tu pas des Maitresses dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiés toûjours pres de toy, sous pretexte d'en faire ton Echanson, comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hebé & Vulcain fussent las de faire leur charge & qu'on ne pût prendre à un besoin, le Verseur d'eau? D'ailleurs, tu ne prends iamais de sa main le verre, que tu ne le baises luy même en presence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiser t'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire sans avoir soif, & seulement pour avoir un pretexte de le baiser; quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire apres luy, & le baiser en quelque sorte en beuvãt. Il te faisoit beau voir l'autre iour, joüer avec luy aux osselets sans ton foudre ny ton Egide! Je sçay tout, ne pense pas m'en faire acroire.

JUPITER. Quel mal y a-t'il à baiser un bel enfant, & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar? Si tu en avois gousté, tu ne me ferois plus ces reproches.

JUNON. Ce sont-là des discours de Pederaste, il faudroit que i'eusse bien perdu l'esprit pour aprocher ma bouche de celle d'un petit efeminé.

JUPITER. Tout efeminé qu'il est, il m'est plus agreable que.....Ne m'en fais pas dire davantage, & cesse de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conseille de l'épouser pour me

fâcher encore plus ; Souvien-toy comme tu me traites pour luy.

JUPITER. C'eſt que tu voudrois que ton boiteux nous ſerviſt à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couvert de ſuye & de ſueur, & que ie le baiſaſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui és ſa mere. Penſez qu'il ſeroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymède, qui eſt ſi beau, & ſi mignon, & ce qui te fâche le plus, de qui les baiſers ſont plus doux que le Nectar.

JUNON. Maintenant, que ce beau Fils eſt icy, ie mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empeſchoient pas qu'avec plaiſir tu ne priſſes le verre de ſa main.

JUPITER. Ta jalouſie ne fait qu'accroiſtre ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſervir par Vulcain, ſi tu n'es pas bien aiſe de voir Ganymede, mais pour moy, ie veux qu'il me preſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baiſers. Ne pleure point, mon mignon, ie feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.

AUTRE DIALOGUE

de JUNON & de JUPITER.

JUNON. QVi penſes-tu que ſoit Ixion!

JUPITER. Vn fort galand homme, & de bonne compagnie; car ſans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'eſt un inſolent qui n'eſt pas digne de cet honneur.

JUPITER. Qu'a-t'il fait? Je le veux ſçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t'il voulu caresser quelque Deesse? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

JUNON. Il s'est addresse à moy-meſme. Je ne prenois pas garde du cõmencement à son amour; mais à la fin voyant qu'il avoit tousiours l'œil sur moy,& qu'il soûpiroit de temps en temps,& laissoit couler des larmes; qu'il beuvoit apres moy lors que j'avois bû,& en beuvant me regardoit, & baisoit le verre, ie m'apperçus de sa folie,mais j'eus honte de te le dire,& crûs que cela se passeroit.A la fin il a esté si insolẽt que de m'en parler;Alors bouchant les oreilles,pour n'en rien entẽdre,ie suis venuë icy te le dire tout courant, afin que tu en fisses un châtiment exemplaire.

JUPITER. Voilà un hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Jupiter.Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré;mais c'est moy qui en suis cause,pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des mêmes viãdes,ils ont les mêmes desirs, & conçoivent de l'amour pour des beautez immortelles?Tu sçais quel Tiran c'est que l'Amour.

JUNON. Il est vray qu'il est bien ton maistre, & te mene bien,comme l'on dit,par le nez. Mais ie voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion: C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté; Car tu as couché autrefois avec sa femme, & en as eu Pirithoüs.

JUPITER. T'en souvient-il encore? Sçais-tu quel est mon dessein? Ce seroit un trop grand supplice de le bannir pour jamais de nostre presence; mais puis qu'il pleure & soûpire, ie suis d'avis....

JUNON. Quoy ? que ie couche avec luy ?

JUPITER. Non pas cela ; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

JUNON. Ce seroit le recompenser, au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela te feroit-il ?

JUNON. Il croiroit m'embrasser & l'affront en retomberoit sur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé ; car quand nous formerions une nuë à ta ressemblance, ce ne seroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdroit de reputation.

JUPITER. Si cela arrive, ie le precipiteray dans les enfers, où attaché à une rouë, il ne fera que tournoyer, sans prendre jamais aucun repos.

JUNON. Ce supplice ne seroit pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. APollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il est beau & sousrit à tout le monde ? Il fait assez voir ce qu'il sera un jour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant ? luy qui est plus vieux que Japet en malice.

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il n'fait encore que de naistre ?

APOLLON. Demande-le à Neptune dont il a

emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'épée, ſans parler de moy, dont il a dérobé l'arc & les flêches.

VULCAIN. Quoy ? un enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verrás ce qu'il ſçait faire s'il t'approche.

VULCAIN. Il eſt déja venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t'il rien pris ?

VULCAIN. Non, que ie ſçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les trouvera dans ſes langes.

VULCAIN. Quoy, il eſt déja ſi adroit ce petit-voleur ! Je croy qu'il a apris à dérober dans le ventre de ſa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cauſe, il ſera un jour grand orateur, & meſme bon luteur, ſi ie ne me trompe ; car il a déja donné le croc-en-jambes à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiſer, il luy déroba ſon Ceſte, & eût emporté le foudre de Jupiter, s'il n'euſt eſté trop chaut, & trop peſant ; mais il luy enleva ſon ſceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il eſt auſſi muſicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un inſtrument de la coquille d'une tortuë, dont il jouë en perfection, juſqu'à me rendre jaloux, moy qui ſuis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas meſme la nuit, & qu'il va juſqu'aux enfers, pour faire toûjours quelque butin ; car il a une verge

de grande vertu, dont il r'appelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'eſt moy qui la luy ay donnée pour luy ſervir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour recompenſe.

VULCAIN. Je ſuis bien aiſe que tu m'en faſſe ſouvenir, ie les vais chercher dans ſon berceau.

DIALOGUE

de VULCAIN & de JUPITER.

VULCAIN. VOicy une coignée bien tranchante que ie t'apporte, Que veux-tu que nous en faſſions?

JUPITER. Fend-moy la teſte en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir ſi ie ſeray aſſez ſot pour l'entreprendre; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

JUPITER. A me fendre la teſte par la moitié. Je ne ris point, & ſi tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra; Frape ſeulement de toute ta force; car la teſte me fend de douleur, & ie ſouffre les meſmes maux, que ſi j'eſtois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prend garde que nous n'allions faire quelque ſottiſe; Car ie ne t'accoucheray pas ſi doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe ſeulement, ſans rien craindre, & me laiſſe faire le reſte.

VULCAIN. C'eſt bien malgré moy; mais qu'y ſçait-on? il faut obeïr. Grands Dieux! Je ne m'étonne pas ſi tu avois mal à la teſte, y ayant

une femme enfermée, & encore une Amazone avec la lance & le bouclier ; C'eſt ce qui te rendoit ſi colere. Mais qu'elle eſt belle ! Donne-la moy pour recompenſe de t'avoir délivré ſi heureuſement, puis qu'elle eſt déja en âge d'eſtre mariée.

JUPITER. Je le veux ; mais tu auras bien de la peine à la reſoudre à t'épouſer ; car elle veut demeurer vierge toute ſa vie.

VULCAIN. Laiſſe-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourveu que j'aye ton conſentement.

JUPITER. Ne t'y frotte pas ſi tu es ſage.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. NE ſçauroit-on parler à Jupiter ?

MERCURE. Non, il eſt empeſché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Eſt-ce qu'il eſt avec Junon ?

MERCURE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc : avec Ganymede ?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a t'il ? ie le veux ſçavoir.

MERCURE. Il ſe trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui ſuis ſon frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ? eſtoit-il hermaphrodite? Je ne m'en eſtois pas apperceu, ny qu'il euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Auſſi n'eſt-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la teſte ? comme quand il accoucha de Minerve ? Il a le chef bien fecond.

MERCURE. Non, à la cuiſſe.

NEPTUNE. Comment cela ? accouche-t'il par tous les endroits du corps?

MERCURE. Junon, par jalouſie, a perſuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher avec luy dans toute ſa gloire ; ſi bien que le feu de ſon foudre s'eſt pris au lambris de la chambre, & l'a conſumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, c'eſté de ſauver l'enfant ; car elle eſtoit groſſe ; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuiſſe de Jupiter, où il a achevé ſon terme. Il vient preſentement de s'en delivrer, & eſt encore tout debile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t'on fait de l'enfant ?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyſſe, pour eſtre nourry par les Nymphes du païs, qui l'ont nommé Dionyſius du nom de ſon pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainſi Jupiter eſt le pere & la mere de cet enfant ?

MERCURE. Il eſt vray ; mais ie n'ay pas le loiſir de t'en dire davantage ; car ie vais de ce pas querir de l'eau, & le reſte dont ont beſoin les accouchées.

DIALOGUE

de MERCURE & du SOLEIL.

MERCURE. ARreste, Soleil, par l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit; Que les heures détellent tes chevaux, esteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges. Est-ce que j'ay manqué à mon devoir; que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs?

MERCURE. Non pas cela; mais pour achever le heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin: Maintenant pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naistra des espines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres: & tout cela, pour bastir ce beau Heros!

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas non

plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de ce changement.

DIALOGUE

de VENUS & de LA LUNE.

VENUS. DEquoy t'accuse-t'on, belle Courriere ? d'arrester quelque fois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter un chasseur, & pour le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas mesme sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust ravy pour le posseder ; quoy que depuis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois & de luy couper les aisles, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins ; mais quoy ! il ne s'en souvient plus, si-tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau ? car cela serviroit de quelque consolation.

c'est qu'il estoit la moitié de l'année aux enfers

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours ; mais il est vray que ie ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main sur son coude, & de l'autre laissant negligemment tomber ses traits. Alors

deſcendant ſans faire bruit, & marchant ſur la pointe des pieds ; de peur de l'éveiller, ie gouſte, en approchant, le doux parfum de ſon haleine. Tu devines aſſez le reſte, car tu ſçais ce que c'eſt que d'aimer ; mais il eſt vray que ie meurs d'amour.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. REGARDE ce que tu fais, petit fripon, ie ne parle point des deſordres que tu cauſes dans le monde ; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes Jupiter en cent façons ; Tu fais deſcendre la Lune en terre ; Tu arreſtes le Soleil dans les priſons de Climene ; ſans parler des affrons que tu me fais à moy même qui ſuis ta mere. Mais tout cela ſeroit peu, ſi tu ne t'eſtois auſſi attaqué à celle des Dieux, que tu fais courir toute forcenée ſur le mont Ida, tranſportée d'amour pour ſon Atys, & s'enquerant de luy aux foreſts & aux rochers ; montée ſur un char qui eſt traiſné par des Lions, & ſuivy de ſes Corybantes, qui ne ſont pas plus ſages qu'elle. Car les uns ſe font des inciſions au coude ; les autres courent tout échevelés par des precipices ; Ceux-cy ſonnent du cor, ces autres du tambour & des cymbales ; ſi bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Deeſſe, ſi elle retourne quelque jour en ſon bon ſens, ne venge ſur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en ſa fureur, & ne te faſſe déchirer par ſes Lions, ou bien par ſes preſtres qui ſont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ni les uns ni les autres; car ses Prestres sont trop efteminez, & j'ay apprivoisé ses lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui est beau? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy?

VENUS. Que tu es malin! mais qu'il te souvienne de ce que j'ay dit.

DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCULAPE & de JUPITER.

JUPITER. N'Avez vous point de honte devous entrebattre comme des coquins, & de vous quereler jusqu'à la table de Jupiter?

HERCULE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe devant moy?

ESCULAPE. Non pas Charlatan; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, Imposteur, que tu vaudrois mieux que moy? Est-ce pour avoir été frappé de la foudre pour ton beau sçavoir: car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, apres avoir esté brûlé tout vif sur le mont Etna comme un criminel.

HERCULE. C'a esté volontairement lors que j'eus purgé l'Univers de monstres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces affronteurs, qui sçavent quelques se-

crets! par où ils se font admirer ?

ESCULAPE. Tu-as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la brusture lors que tu montas icy tout échaudé. Mais ie n'ay iamais esté comme toy, esclave d'une Impudique, qui te faisoit filer, & te soufletoit lors que tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué ma femme, ny mes enfans, comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & ie te feray faire une culebute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque excellent que tu sois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, si vous ne vous arrestez, ie vous mettray tous deux dehors par les épaules : Qu'Esculape passe le premier, puis qu'il est le plus ancien.

DIALOGUE.

de MERCURE & d'APOLLON.

MERCURE. QV'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si mal-heureux en amour ?

MERCURE. Quel mal-heur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois ?

APOLLON. Non ; mais comme ie joüois au palet avec luy, Zephyre ialoux de nostre amitié,

emporté le palet & luy en a cassé la teste. Je l'ay poursuivy vainement, iusqu'aux Montagnes; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour, j'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe ; Toutesfois, pour me consoler, j'ay fait naistre de son sang une fleur, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais ie ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu-as tort, Apollon ; Car ceux qui aiment les choses mortelles, se doivent resoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE.

D'APOLLON & de MERCURE.

MERCURE. C'Est une chose étrange, Apollon, que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Deesses, & ie ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de suye & de sueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en estonner, & principalement à un Amant infortuné comme moy, qui suis un peu mieux fait que luy, pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse ; lors qu'il te faudra coucher, nous nous trouverõs tout seuls ; tandis qu'un miserable courtaut de boutique tout estropié, caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut servir de quel-

que consolation ; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite : Mais moy de deux personnes que j'ay servies, l'une a mieux aymé estre changée en arbre, que de me souffrir ; & j'ay tué l'autre, par mal-heur, en me joüant. Mais, dy-moy ; comment ces Deesses ne sont-elles point jalouses les unes des autres ?

Oulagrace.

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme ?

MERCURE. S'il les sçait ? il n'en faut point douter ; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens, & particulierement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piege.

MERCURE. Je ne sçay ; mais ie voudrois y estre pris.

DIALOGUE

de JUNON & de LATONE.

JUNON. VEritablement, Latone, tu as fait de beaux enfans à Jupiter.

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

JUNON. Il est vray qu'il est estropié ; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichi le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille,

fille, d'un courage masle, contre la bien-seéance de son sexe, va iusqu'en Scythie esgorger ses hostes, plus cruelle mille fois que les Scythes; & ton fils est de tous mestiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a estably des Bureaux de prophetie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il se mesle de predire l'avenir, & surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont toûiours quelque porte de derriere, pour évader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçavent que ce grand Prophete n'a pas sceu qu'il tuëroit son Hyacinthe, & que Daphné le fuiroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'esonne donc qu'on t'ait preferée à Niobe, & que tes enfans ayent esté iugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta ialousie ne peut souffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eust esté escorché en la place de Marsyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine lune, qu'Actéon fut devoré par ses chiens, pour l'avoir veuë toute nuë; de peur qu'il ne fait le trompette, aussi bien que le temoin de sa laideur. Car pour sa pretenduë virginité, ie n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage femme, comme elle fait, sans quelque experience.

LATONE. Il te sied bien, Junon, d'estre alterée, estant compagne du lit & du thrône de Jupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors

qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posseder.

DIALOGUE

D'APOLLON & de MERCURE.

APOLLON. QV'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le recit de cette avanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour, & epioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé travailler à son fourneau. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maitresse; mais le Soleil les a découverts, & en a averty Vulcain; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a envelopez dans ses rets. Venus toute confuse, tâchoit à couvrir sa nudité; Mars cherchoit à se depestrer; mais comme il a veu qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé échaper?

MERCURE. Bien-loin de cela; il a appellé tous les Dieux, pour estre témoins de son deshonneur. Cependant, ces pauvres Amans se voyant pris comme au trebuchet, baissoient la veuë & se

couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce fot ne rougit-il point de publier ſon infamie ?

MERCURE. Il eſt le premier à en rire ; Mais pour te dire la verité, j'enviois la bonne fortune de Mars, d'eſtre ſurpris couché avec la plus belle de toutes les Deeſſes, & lié auec elle par des chaînes qui ne ſe pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy ! tu voudrois eſtre pris de la ſorte ?

MERCURE. Qui en doute? Vien les voir en cét eſtat, & ſi tu n'es de mon avis, ie blâmeray ta froideur, ou louëray ta continence.

DIALOGUE

de JUNON & de JUPITER.

JUNON. I'AUROIS honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & effeminé comme le tien, toûjours en la compagnie de certaines femmes furieuſes, & qui ſont plus mâles que luy ; Enfin il reſſemble mieux à tout autre qu'à ſon pere.

JUPITER. Mais cét effeminé a conquis la Thrace & la Lydie, & aſſujetty les Indes, apres en avoir fait le Roy priſonnier, avec tous ſes Elephans. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'il a fait tout cela en ſautant & danſant avec des femmes, au ſon du tambour & de la flûte, & le plus ſouvent yvre ; Que ſi quelqu'un a oſé parler de ſes myſteres, il l'a pris dans ſes ceps & la mere meſme a deſchiré ſon enfant. Cela n'eſt-il pas

Aeſchyl. & Euripid.

grand, & digne de Jupiter ? D'ailleurs, s'il eſt voluptueux & débauché, cela ne fait tort à perſonne ; Que ne feroit-il point eſtant ſobre, puis-qu'il fait de ſi grandes choſes eſtant yvre ?

JUNON. Ne viendras-tu point loüer auſſi l'invention de la vigne, apres avoir veu les maux qu'elle cauſe, & qu'elle couſta la vie au premier, à qui il fit ce beau preſent ?

Icare.

JUPITER. Ce n'eſt pas le vin qui fait ces deſordres, mais l'excés ; car en le prenant moderément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'eſt la jalouſie qui te fait parler, & le ſouvenir de Semele ; puis-que tu blâmes indifferemment ce que ſon fils a de plus beau.

DIALOGUE

de VENUS & de CUPIDON.

VENUS. D'Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les Dieux, & moy-meſme qui ſuis ta mere, & que tu ne peux rien ſur Pallas, comme ſi pour elle ton carquois eſtoit ſans fleſches, & ton flambeau ſans chaleur ?

CUPIDON. C'eſt que ie l'aprehende.

VENUS. Mais Mars eſt bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point ?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à ſon ſecours ; au lieu que Pallas me regarde de travers ; & un iour qu'il m'arriva de l'approcher, Si tu me touches, dit-elle, ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & eſt effroyable avec ſon caſque & ſon bouclier, où l'on voit briller la

teſte de Meduſe, coëffée de ſerpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ny Jupiter ny ſes foudres; les Muſes mêmes qui n'ont ny foudre ny Gorgone, ſont à l'épreuve de tes traits.

CUPIDON. C'eſt que ie les reſpecte, & qu'elles ont quelque choſe de venerable, outre qu'elles me divertiſſent par leurs chanſons, & qu'il n'y auroit point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t'elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teſte.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la chaſſe, qui la fait broſſer par les foreſts, où ie ne la ſçaurois ſuivre: Mais pour ſon frere, quoy qu'il ſoit excellent Archer....

VENUS. Je ſçay bien ce que tu veux dire; Que tu l'as ſouvent bleſſé de tes dars.

LE IVGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

de JUPITER, MERCURE, PARIS, & des trois Deeſſes.

JUPITER. PRENS cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau paſteur de Troye, qui paiſt ſes troupeaux ſur le mont Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Juge de la beauté, parce qu'il eſt beau & amoureux. Les belles, il eſt temps de partir; car ie ne veux point eſtre Juge, entre ma femme & mes filles, puis-

qu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, ſans offenſer les deux autres ; & ie voudrois, s'il ſe pouvoit, que toutes trois remportaſſent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre ; car outre que Pâris eſt fils de Roy, & parent de Ganimede, il eſt ſi ſimple & ſi peu malicieux, que vous ne devez point apprehender de paroiſtre devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, ie ne refuſerois pas meſme Momus pour Juge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puiſſe eſtre ; car que pourroit-il reprendre en la Deeſſe de la Beauté ; Mais il faut qu'il agrée auſſi à mes rivales.

JUNON. Nous prendrions à un beſoin Mars pour Arbitre, quoy que ce ſoit ton galand.

JUPITER. Es-tu de meſme ſentiment, Minerve ? Quoy ! tu rougis, & baiſſes la veuë ? mais la pudeur ſied bien aux filles ; & ie vois bien que tu en és contente auſſi. Partez donc, à la bonneheure, & que les mal-heureuſes ne s'en prennent point à leur Juge ; car vous ſçavez que vous eſtes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie, ie paſſeray le premier pour vous conduire, & vous me ſuivrez ſans vous arreſter. Du reſte, ne craignez rien, Je connois Pâris, il eſt honneſte homme, & ne vous fera point d'injuſtice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy, eſt il marié ?

MERCURE. Non ; mais ie croy qu'il a une maiſtreſſe ſur le mont Ida ; toutefois, c'eſt quelque fille groſſiere & mal-appriſe ; qu'il n'aime pas trop, à mon avis, mais pourquoy fais-tu cette queſtion ?

VENUS. Je rêvois à autre choſe.

PALLAS. Tu t'acquittes mal de ta commiſſion, Mercure, d'entretenir celle-cy ſeparement.

MERCURE. Ce n'eſt rien; Elle me demandoit ſeulement ſi Pâris eſtoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela?

MERCURE. Je ne ſçay; Elle dit qu'elle l'a fait ſans deſſein.

PALLAS. Eſt-il marié en effet?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Eſt-ce un ſimple vilageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

MERCURE. Je penſe qu'eſtant jeune, & fils de Roy, il ſeroit bien-aiſe de ſe ſignaler dans les batailles.

VENUS. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute ſeule? Venus n'eſt pas de ces humeurs querelleuſes, & qui ſe fâchent de tout.

MERCURE. Il n'y a pas auſſi de ſujet de s'en fâcher; car elle me demandoit la meſme choſe que vous; & ie luy répondois de meſme. Mais tout en deviſant, nous voicy arrivez en Phrygie. Voila le mont Ida que ie découvre, & vôtre Juge auſſi, ſi ie ne me trompe.

JUNON. En quel endroit? ie ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, ſur la pente de ce coſteau. Voila ſon troupeau & ſa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas ſortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec ſa houlette qui les raſſemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop?

JUNON. Je le voy, ſi c'eſt luy.

MERCURE. C'eſt luy-meſme. Mais puis-que nous ſommes ſi prés, deſcendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veux. Maintenant que nous ſommes deſcenduës, que Venus marche devant; Car elle doit ſçavoir le chemin, eſtant venuë icy ſouvent, chercher ſon Anchiſe.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'eſt moy qui vous conduiray; Car il me ſouvient, quand Jupiter eſtoit amoureux de Ganymede, que ie venois ſouvent icy voir ce que faiſoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleva, ie volois autour de luy pour le ſoûlever, & ce ne doit pas eſtre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en ſouvient bien, il joüoit de la flûte ſur ce roc, prés de ſon troupeau, lors que Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir, & mordant de ſon bec ſa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout étonné, & tournant la tête pour le regarder. Alors, l'amaſſay ſa flûte qui eſtoit tombée, dans la frayeur; Mais ſaluons voſtre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Paſteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui ſont ces Dames que vous menez dans ces deſerts? Elles ſont trop belles & trop delicates, pour broſſer parmy ces haliers.

MERCURE. Ce ne ſont pas des Dames, Paris, ce ſont des Déeſſes. Tu vois devant toy, Venus, Pallas & Junon. Pour moy, ie ſuis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes? Ne crains rien, nous ne ſommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'un different qu'ont ces Deeſſes pour la beauté, parce

que tu es sçavant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit au tour de cette pomme.

PARIS. Que je voye ? *C'est pour la plus belle.* Grands Dieux ! comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plûtost un courtisan, qu'un villageois. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chévres, je m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez divines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veuë demeure attachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, je suis tellement ébloüy de tant de clartez, qu'il me semble que je n'ay pas assez de deux yeux, & je voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler, outre que l'une estant femme de Jupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas seur de se mesler de leur different.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses ordres sont inviolables.

PARIS. Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur malheur, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puisqu'on ne s'en peut deffendre ; mais je voudrois bien sçavoir si on les veut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui es le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela eſt, ie les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, voſtre Juge le commande, & tandis qu'il vous regardera, ie tourneray la teſte de l'autre coſté.

Il fait allusion aux pierreries qu'elle mettoit leur donne.

VENUS. Tu as raiſon, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës; ie te vais montrer que ie n'ay pas ſeulement quelque partie du corps agreable; comme mes rivales; mais que ie ſuis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait ſa ceinture; car c'eſt une magicienne, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas auſſi venir parée & ajuſtée en Courtiſane, mais ſe laiſſer voir toute nuë & ſans artifice.

PARIS. Elle a raiſon; oſtez voſtre ceinture.

VENUS. Que Pallas oſte donc ſon caſque, dont l'horrible creſte eſt capable d'épouvanter un berger; Craint-elle que ſes yeux bleus ne ſoient pas aſſez forts ſans armes?

PALLAS. Tien, voila mon caſque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

JUNON. Haſtons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux! Que de beautez & de merveilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majeſté; & qu'il paroiſt bien que l'une eſt fille & l'autre femme de Jupiter! Mais que la derniere a d'apas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes! Ah c'eſt trop de felicité pour un mortel. Toutefois, ie les veux voir encore ſeparément; car en les voyant toutes enſemble, on eſt ſi confus, que l'on ne ſçait que choiſir.

VENUS. Je le veux.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres ſe retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reſte encore quelque choſe à conſiderer; C'eſt le prix de la victoire; car ſi tu me l'adjuges, ie te feray Roy de toute l'Aſie.

PARIS. Je ne ſuis point ambitieux; mais ie ne vous feray point d'injuſtice. Retirez-vous; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faveur, ie te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere eſt en paix; mais vous n'avez rien à craindre, ie ne me laiſſe corrompre ni par promeſſes, ni par preſens, reprenez vos habits & vos armes; Que Venus s'avance.

VENUS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds juſqu'à la teſte; car ie n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau comme tu-es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, ſans venir aux Villes ni aux Aſſemblées, & paſſer la fleur de ton âge parmy les beſtes dans des ſolitudes. Car à quoy te peuvent ſervir ces arbres & ces deſerts, & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne devrois-tu pas avoir déja une maiſtreſſe, non pas quelque païſane malfaite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe, telle qu'eſt maintenant Helene, l'honneur de ſon ſexe, comme Pâris l'eſt du ſien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'avoit veu une fois, ie ſçay qu'elle quitteroit tout pour te ſuivre. N'en as-tu jamais oüi parler?

PARIS. Non; mais ie ſerois bien aiſe d'en apprendre quelque choſe.

VENUS. Elle eſt fille de cette Belle, dont Jupiter amoureux, ſe changea en Cygne pour la poſſeder.

PARIS. Et comment eſt elle faite ?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'eſt pas noire eſtant née d'un Cygne, ny groſſiere, eſtant éclose de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veuë lutter toute nuë, à la façon de ſon païs, tu ſerois épris de ſa gentilleſſe & de ſa grace. On a déja entrepris des guerres pour l'amour d'elle ; car Theſée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis, elle eſt creuë en beauté avec l'âge, & a attiré ſur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans l'ont recherchée ; mais Menelaüs a eſté preferé à tous ſes rivaux ; toutefois ie te la donneray, ſi tu veux.

PARIS. Comment cela, ſi elle eſt mariée ?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce ſont là des tours de mon meſtier, mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu ? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Grece ſous pretexte de voir le païs, & ſi toſt que tu ſeras arrivé à Lacedemone, Helene te voudra voir ; laiſſe-moy faire le reſte.

PARIS. Cela me ſemble incroyable, qu'elle veüille quitter ſon mary & ſa patrie, pour ſuivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aymable, & l'autre amoureux, j'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en ſon cœur. Après cela, nous en viendrons à bout aiſément ; car ie te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne ſçay ce qui en arrivera ; mais ie brûle déja de la voir, & il me ſemble que je voyage en Grece, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'emmeine à Troye ; & j'enrage que

tout cela n'eſt déja fait.

VENUS. Ne te haſte point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que ie ſois gaye en ta compagnie; autrement nous ne ferions rien qui vaille: Mais apres cela, nous celebrerons enſemble tes nopces, & ma victoire.

PARIS. Mais ſi tu me trompois auſſi?

VENUS. Veux-tu que ie t'en jure?

PARIS. Non; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien, ie promets de te donner cette belle pour maiſtreſſe; d'eſtre moy-meſme ta guide, & de conduire toute l'entrepriſe.

PARIS. Et tu ameneras auſſi les deux Amours & les Graces?

VENUS. Et le Deſir meſme, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te ſouvien de tes promeſſes.

DIALOGUE

de MARS & de MERCURE.

MARS. AS-tu oüi la rodomontade de Jupiter, Que ſi nous le faſchions il jetteroit une chaiſne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à ſoy les hommes & les elemens, par un ſi violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne ſeroient pas ſi forts que luy? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous enſemble nous ne le vainquions pas, il me ſemble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on ſçait qu'il eut bien de

la peine à ſe retirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraint, pour ſe ſauver, de faire mille tours de ſoupleſſe. Encore ſi Tetis ne luy euſt amené Briarée, qui le délivra avec ſes cent bras, je ne ſçay ce qui en fut arrivé, & s'il n'euſt point eſté pris avec toute ſa force & ſon adreſſe.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage; car il n'eſt ſeur ni à toy de dire ces choſes, ni à moy de les entendre.

MARS. Je ſçay bien à qui je m'adreſſe, & que c'eſt à une perſonne qui ſçait auſſi bien ſe taire que parler.

DIALOGUE

de PAN & de MERCURE.

PAN. BOn-jour, mon pere.

MERCURE. Bon-jour, mon fils: mais qui es-tu qui m'appelles ainſi? car à voir comme tu es fait, tu reſſembles mieux à un Bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la ſorte. Ne te ſouvient-il plus de cette belle fille que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te mordre les doigts? c'eſt Penelope la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainſi cornu, avec une barbe, une queüe, & des pieds de Chevre?

PAN. C'eſt que tu t'eſtois métamorphoſé en Bouc, pour la ſurprendre.

MERCURE. Il m'en ſouvient; mais j'ay honte de l'avoüer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur ; car outre qu'on m'adore en Arcadie où ie poſſede mille troupeaux ; Je ſuis illuſtre dans la Muſique, & j'ay fait paroiſtre ma valeur en la Bataille de Marathon ; ſi bien que les Atheniens m'ont donné pour recompenſe une grotte ſous leur forteresſe, où ſi tu viens jamais, tu verras comme j'y ſuis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en eſtonne pas, car qui voudroit d'un animal fait comme toy.

PAN. C'eſt qu'eſtant de complexion fort amoureuſe, ie ne me pourrois paſſer d'une ſeule femme.

MERCURE. Tu careſſes donc les Chévres?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Bacchantes ſont amoureuſes de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que ie deſire, pour recompenſe de t'avoir donné la vie ? C'eſt que tu ne m'appelles jamais ton pere; mais ne laiſſe pas de m'embraſſer pour ce coup. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON & de BACCHUS.

APOLLON. QUi croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fuſſent freres, eſtant ſi differens & d'humeur & de viſage ? Car l'un eſt le plus petit & le plus puiſſant des Dieux ; & des deux autres, le der-

nier n'eſt ni maſle ni femelle, & le premier eſt un vergalant.

BACCHUS. Cette diverſité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les jours on en voye d'auſſi grande entre ceux qui ſont nez de meſme pere & de meſme mere.

APOLLON. Ce n'eſt pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les meſmes plaiſirs & les meſmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ſes hoſtes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grece; cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle ſe plaiſe à ces cruautez? C'eſt pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occaſion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape eſt un étrange maſle, car comme je paſſois chez luy à Lampſaque, il me voulut en faire la nuit, après m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu?

BACCHUS. Je te dis luy la cheſſe en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien; car il n'y avoit point d'apparence de rendre des faveurs pour des careſſes. Et puis tu as vaincu ton homme; car tu es auſſi beau garçon.

BACCHUS. Et toy auſſi, [illegible] qu'il n'as qu'à te voir [illegible]

APOLLON. [illegible] avec ma perruque blonde [illegible] & des fleches; & comme tu vois [illegible] eſt difficile de me prendre pour [illegible]

DIALOGUE

de MERCURE & de SA MERE.

MERCURE. Y A-t'il un Dieu dans le Ciel, qui ſoit plus malheureux que moy.

MAYA. Ha! mon fils, ne parles point ainſi.

MERCURE. Pourquoy non? puiſque j'ay tout ſeul plus d'affaires, que tous les autres Dieux enſemble. Premierement, il me faut lever dés le point du jour, pour nettoyer la ſale du feſtin, & celle des aſſemblées. Apres cela, il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ſes ordres, & les porter deçà & delà. Je ſers de Maiſtre d'Hoſtel, & quelquefois d'Eſchanſon; au moins, faiſois-je ce meſtier, avant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'eſt que la nuit meſme, lors que tout le monde ſe repoſe, il me faut aller mener un convoy de morts aux enfers, & aſſiſter à leur jugement, comme ſi tout le jour, je n'eſtois pas aſſez occupé à faire le meſtier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & de pluſieurs autres ſemblables. Caſtor & Pollux ſe repoſent tour à tour, mais moy je ne repoſe jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne ſont pas fils de Deeſſe, comme moy; mais nez de chetives & miſerables mortelles, ſe donnent du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout preſentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'on me renvoye à Argos vers Danaé; encore m'a-t'on dit que je viſſe, en paſſant, Antiope & en Beocie, mais je l'ay refuſé tout à plat, & quelquefois je voudrois eſtre vendu

pour eſclave, afin de changer de maiſtre.

MAYA. Quitte cette penſée, mon fils, il faut obeïr d ſon pere, & travailler tandis qu'on eſt jeune. Haſte-toy d'executer ſes commandemens; car tu ſçais qu'il eſt colere, & que les Amoureux ſont impatiens.

DIALOGUE

de JUPITER & du SOLEIL.

JUPITER. QU'as-tu fait, malheureux, d'avoir donné ton char à conduire à un jeune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre; de ſorte que ſi ie ne l'euſſe abattu d'un coup de foudre, c'eſtoit fait du genre humain?

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, ie l'avouë, pour n'avoir pû éconduire un fils, ny ſouffrir les larmes d'une maiſtreſſe, mais ie ne croyois pas qu'il en dût arriver tant de mal.

JUPITER. Ne ſçavois-tu pas bien qu'elle eſtoit la fougue de tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinſſent à quitter leur route, tout eſtoit perdu?

LE SOLEIL. Je le ſçavois bien; c'eſt pourquoy ie mis moy-meſme Phaëton ſur mon char & luy donnay toutes les inſtructions neceſſaires; mais les chevaux n'ayant pas ſenty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a eſté ébloüi de la ſplendeur de la lumiere, & épouvanté de l'abyſme qu'il voyoit ſous ſes pieds. Mais il eſt aſſez puny, & moy auſſi, par ſon ſupplice.

JUPITER. Oüy bien luy; mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendreſſe d'un pere;

mais c'eſt à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, ie te feray ſentir que le feu de mon tonnerre eſt bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les ſœurs de Phaëton l'enſeveliſſent ſur les bords de l'Eridan où il eſt tombé, & pour recompenſe, ie les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour ſymbole de leurs larmes. Du reſte, r'habille ton char, dont le timon eſt rompu, & l'une des roües fracaſſée, puis reprens ta route, que tu auras aſſez de peine à garder apres un ſi funeſte accident; mais ſouvien-toy de ce que i'ay dit.

DIALOGUE

D'APOLLON & de MERCURE.

APOLLON. NE me ſçaurois-tu apprendre à connoiſtre Caſtor & Pollux? car ie m'y trompe toûjours, à cauſe de leur reſſemblance.

MERCURE. Celuy qui eſtoit hier avec nous, c'eſt Caſtor.

APOLLON. Comment les peux-tu diſcerner, eſtant ſi ſemblables?

MERCURE. Pollux a le viſage meurtry des coups qu'il a receu à la lute, & particulierement de Bebryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaiſir de m'apprendre cette particularité; car voyant à chacun ſa moitié d'œuf, ſon cheval blanc, ſon javelot, & ſon eſtoille, ie les confondois toûjours; mais dy-moy, Pourquoy ne ſont-ils pas tous deux à même temps dans le ciel?

MERCURE. C'eſt qu'ayant eſté ordonné que des deux fils de Leda, l'un ſeroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainſi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'eſt un grand obſtacle à leur amitié, car ainſi ils ne peuvent jamais ni ſe parler ni ſe voir. Mais encore, quel meſtier font-ils? car chacun de nous a le ſien. Je ſuis Prophete, mon fils Medecin, ma ſœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempeſte.

APOLLON. C'eſt un meſtier bien neceſſaire, pourveu qu'on s'en acquitte bien.

DIALOGVES
DES DIEUX MARINS.

Le ſujet de ces Dialogues eſt le même que celuy des precedens, qui eſt de ſe vire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE
de DORIS & de GALATE'E.

DORIS. ON dit que Polypheme eſt amoureux de toy, Galatée, Tu as là un beau galant?

GALATE'E. Ne t'en mocque point, Doris, tel qu'il eſt, il eſt fils de Neptune.

DORIS. Quand il ſeroit fils de Jupiter, la

naiſſance ne fait rien à la beauté. Il eſt velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

GALATE'E. Le poil eſt ſigne de force, & ſon œil ne luy ſied pas mal au milieu du front; outre qu'il en void auſſi bien que s'il en avoit deux.

DORIS. Il ſemble à t'oüir parler, que tu ſois l'Amante plûtoſt que l'aimée?

GALATE'E. Non pas cela; mais ie ne puis ſouffrir ta jalouſie ny celle de tes compagnes. Car ſous ombre que paiſſant ſes troupeaux ſur le mõt Etna, comme nous folatrions ſur le rivage, il me trouva plus belle que vous, cela vous fait crever de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité, de croire qu'on puiſſe eſtre jalouſe de toy non plus que de luy; Qu'as-tu de conſiderable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? Il t'a trouvé belle parce que tu reſſemblois à ſon beurre & à ſon fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge meſlé parmy. Si tu t'és iamais veuë dans la mer quand elle eſtoit calme, tu as pû reconnoiſtre tes defauts. *Comme qui diroit de lait.*

GALATE'E. Avec tout cela, j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ny berger ny matelot qui en voulut. D'ailleurs, cét Amant eſt excellent Muſicien.

DORIS. Ne parle point de ſa muſique, Galathée, nous l'oüîmes l'autre iour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'étrange Muſicien! & la plaiſante lyre qu'il avoit, faite de la carcaſſe d'une teſte de cerf, où les cornes ſervoient de cheuilles! L'Eco, toute babillarde qu'elle eſt, avoit honte de luy répondre; car ſa voix & ſon inſtrument n'eſtoient iamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en ſon ſein, par mignardiſe, vn petit

Ours velu comme luy ; Qui ne t'envieroit un Amant si accomply ?

GALATE'E. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est bien fait.

DORIS. Je n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en avoir ; mais ie ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, dévore ses hostes. Puissiez-vous vivre long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

DIALOGUE

de NEPTUNE & de POLYPHEME.

POLYPHEME. AH ! mon Pere, vengez-moy de cét estranger, qui est venu loger chez-moy, & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils ?

POLYPHEME. *Personne* ; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Vlysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois ; c'est le Prince d'Itaque, qui retourne du siege de Troye. Mais comment a-t'il osé se prendre à toy ; car il n'est pas estimé vaillant ?

POLYPHEME. Comme ie ramenois le soir mon troupeau, ie trouvay des voleurs dans ma caverne, & en fermay l'entrée auec une piece de rocher ; puis en appercevant quelques-uns à la lueur du feu, qui se cachoient, Je les devoray, car des voleurs ne meritoient pas un plus favorable traittement. Alors, ce fourbe me donna d'une

liqueur traitreſſe ; dont ie n'eus pas plûtoſt bû, qu'il me ſembla que ma grotte tournoit c'endeſſus-deſſous ; & dans cét etourdiſſement, le perfide prenant ſon temps, me creva l'œil, avec vn bâton brûlé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fuſſes bien yvre, pour ne te pas éveiller du coup ! Mais comment ſe pût-il ſauver, & détourner du roc qui fermoit l'entrée de ta caverne ?

POLYPHEME. Je l'ôtay moy-meſme, pour l'attraper au paſſage, tant j'eſtois tranſporté de fureur ; mais il échapa ie ne ſçay comment ſous le ventre de quelque beſte, comme elles paſſoient l'une apres l'autre, car ie ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton ſecours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis ; mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit ſi mal-traité, & que j'eus répondu *Perſonne*, ils creurent que i'eſtois fou, & s'en allerent ; ainſi ce méchant évada, & ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'il crioit en ſe retirât, que Neptune même ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Conſole-toy, le traître n'échapera pas ; car il eſt encore en mon pouvoir, eſtant dans l'eſtenduë de mon Empire. Mais ie te trouve bié mal-adroit de t'eſtre laiſſé ainſi éborgner.

DIALOGUE
de NEPTUNE & D'ALPHE'E.

NEPTUNE. D'Où vient, beau fleuve, que tu paſſes dans la mer, ſans meſler tes eaux avec les ſiennes, non plus que

si tu estois de glace; Semblable à ces oiseaux, qui se plongent en un endroit, pour reparoistre en un autre ?

ALPHE'E. C'est un mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas; car tu as autrefois aymé.

NEPTUNE. Et de qui és-tu amoureux ? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphe, ou de quelqu'une des Nereïdes ?

ALPHE'E. Non; d'une fontaine.

ALPHE'E. D'Aretuse.

NEPTUNE. C'est une belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'est elle que ie vay chercher.

NEPTUNE. Va; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie & elle de Sicile ?

ALPHE'E. Tu és trop curieux, & moy trop pressé, pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retarder un Amant, qui va trouver sa Maitresse. Haste-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, mesle-toy si bien avec elle, que vous ne fassiez tous deux qu'une mesme source.

DIALOGUE
de PROTE'E & de MENELAÜS.

MENELAÜS. IE ne trouve pas étrange, Protée, qu'un Dieu marin comme toy se change en eau, ny mesme en plante, mais de devenir

tenir feu, cela me paroiſt incomprehenſible; car encore pour lion, cela ſe pourroit mieux ſouffrir.

PROTE'E. Il ne laiſſe pas d'eſtre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAÜS. Je le ſçay bien; car j'en ſuis témoin moy-même; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y avoit de la tromperie, & tu és un Charlatan, qui fais des tours de paſſe-paſſe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choſes ſi évidentes? Que ſi tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu ſentiras bien toſt la chaleur.

MENELAÜS. L'experience en ſeroit un peu dangereuſe.

PROTE'E. Ne ſçais-tu pas ce qui arrive au Polipe, de prendre la couleur des choſes auſquelles il s'attache; de ſorte que les pescheurs mémes ont de la peine à le discerner;

MENELAÜS. Je l'ay ouy dire; mais ie trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTE'E. A qui croiras-tu, ſi tu ne crois à tes yeux?

MENELAÜS. Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car ie ne puis concevoir comment une même choſe peut eſtre le feu & l'eau.

DIALOGUE
de PANOPE & de GALE'NE.

PANOPE. VIs-tu hier ce que fit la Déeſſe Thetis en Theſſalie, aux nopces de Thetis & de Pelée?

GALA'NE'. Je n'y estois pas ; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme ; mais encore que fit cette querelleuse !

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite estoient allez coucher la mariée, & que les uns beuvoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses, la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin, ietta dans la sale une pomme d'or, qui alla tomber, comme à dessein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amassée vit qu'il y avoit escrit autour, *C'est pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, se tûrent ; car qu'eussent-elles fait en la presence de trois grandes Divinitez ? Mais ces Deesses commencerent aussitost à s'entequereller pour l'avoir ; & si Jupiter, qui estoit present, ne leur eust impose silence, ie croy qu'elles en fussent venuës aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different, & les renvoya à Pâris pour les juger.

GALA'NE. Et qu'en est il arrivé ?

PANOPE. Je n'en sçay rien ; mais il est aisé à juger que nul ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en est la Deesse.

DIALOGUE

de NEPTUNE, d'UN TRITON, & d'AMYMONE.

LE TRITON. UNe belle fille vient tous les iours puiser de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou quelque personne de condition ?

LE TRITON. C'eſt une des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle ſeule ? Il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; ſi bien qu'il faut qu'elle ait toûjours la cruche à la main ; car tu ſçais que la ville eſt fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir ; Attelle mes chevaux à mon char ; ou plûtoſt ameine un des Dauphins de mon écurie, ce ſera plûtoſt fait. C'à que ie monte, n'abandonne point l'écrié, & lors que nous ſerons arrivez, ie me mettray en embuſcade tandis que tu feras le guet ; mais ne manque pas de m'avertir lors que tu la verras paſſer.

LE TRITON. La voila qui vient.

NEPTUNE. Dieux ! qu'elle eſt belle, & en la fleur de ſon âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'eſt, ſans doute, quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enlevent des filles pour les vendre. Au ſecours. Laiſſez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taiſez-vous, belle Amymone, c'eſt Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traiſne-t'il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal, & de toutes vos ſœurs vous ſerez la ſeule qui ne puiſerez point d'eau apres vôtre mort, dans une cruche percée ; mais frapant de mon trident ce rocher, ie feray naître une fontaine en vôtre place.

DIALOGUE

de Zephire & de Notus.

Notus. CEtte geniſſe que tu vois, qui paſſe en Egypte, ſous la conduite de Mercure, eſt une des maitreſſes de Jupiter.

Zephire. Il eſt vray, mais c'eſtoit alors une belle fille, que la jalouſie de Junon a depuis transformée de la ſorte.

Notus. Et Jupiter l'ayme-t'il encore en cét état?

Zephyre. Ouy, & nous a deffendu de ſouffler qu'elle ne fuſt arrivée, car elle doit accoucher en Egypte, & ſon fils ſera Dieu, & elle Déeſſe.

Notus. Une geniſſe, Déeſſe?

Zephire. Ouy, & la Déeſſe des Nauronniers. Nous ne ſouflerons plus que par ſon ordre.

Notus. Allons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ſes bonnes graces.

Zephyre. La voila paſſée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris ſa premiere forme?

Notus. C'eſt un miracle, Zephyre; elle n'a plus rien de geniſſe, & Mercure qui l'a changée, a changé auſſi de figure, & a pris celle d'un chien.

Zephyre. Retenons nôtre curioſité; cela ne ſe fait pas ſans myſtere, & Mercure ſçait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIALOGUE

de NEPTUNE & des DAUPHINS.

NEPTUNE. IE vous ayme, Dauphins, de continuër vostre amour & vôtre fidelité, vers le genre humain.

UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, si avant eſte hommes, nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus, de vous avoir ainſi metamorphoſez apres ſa victoire; Il ſe devoit contenter, à mon avis, de vous aſſujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion: car pour Melicerte, ie ſçay que vous le paſſaſtes à Corinte, lors qu'il fut precipité, avec ſa mere, en bas des rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion eſtoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de ſon Art, il demeuroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fut devenu riche, il luy prit envie de retourner en ſon païs, pour y faire montre de ſes richeſſes. Apres s'eſtre donc embarqué dans un navire, les matelots, gens ſans foy & ſans humanité, le jetterent dans la mer pour avoir ſon bien; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire ſon oraiſon funebre, & de chanter quelque elegie ſur ſa lyre; puis, s'eſtant lancé dans la Mer, avec ce qu'il avoit de meilleur, les Dauphins, qui eſtoient accourus à la douceur de ſon harmonie, le ſauverent, & ie le portay moy-même ſur mon dos, iuſqu'à Tenare.

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ſes chanſons, & vous loüe de l'amour que vous avez pour la muſique.

DIALOGUE

de NEPTUNE & d'AMPHITRITE.

Helle. NEPTUNE. QVE la mer où eſt tombée cette belle, s'appelle de ſon nom *l'Helleſpont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du païs auront ſoin de luy dreſſer un tombeau.

AMPHITRITE. Il me ſemble que nous ſerions mieux de l'enſevelir icy; car ſon mal heur & les cruautez de ſa maraſtre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le ſein des flots, & il ne ſeroit pas honneſte de l'enterrer dans le ſable. C'eſt aſſez qu'elle ait cette conſolation dans ſon infortune, que ſa maraſtre aura le meſme deſtin qu'elle, & pourſuivie par Athamas, ſe jettera dans la Mer, en bas du mont Citheron, avec ſon fils Melicerte.

Ino.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'eſtre conſervée en faveur de Bacchus, dont elle a eſté la Nourrice.

NEPTUNE. Il eſt vray que Bacchus a merité cette grace; mais elle ne la merite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'eſt-elle laiſſe tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que ſon frere s'y eſt bien tenu?

Phryxus.

NEPTUNE. Il n'eſt pas eſtrange qu'un homme ſe tienne mieux à cheval qu'une fille; outre qu'el-

le a eſté épouvantée de l'abiſme qu'elle voyoit ſous ſes pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui eſtoit ſa mere ne l'aydoit-elle en cette rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter ſon deſtin.

DIALOGUE

D'IRIS & de NEPTUNE.

IRIS. IVPITER te commande d'arreſter cette Iſle qui flote ſur la mer Egée, apres avoir eſté détachée de la Sicile par la tempeſte.

NEPTUNE. Pourquoy cela ?

IRIS. Pour ſervir aux couches de Latone, qui eſt en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la terre ne ſont pas ſuffiſans pour luy rendre ce ſervice ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir ; Si bien qu'il ne reſte que cette Iſle qui n'eſtant pas alors au monde, n'eſt point obligée au ſerment.

NEPTUNE. Arreſte à ma voix, Iſle flotante, pour ſervir à la naiſſance de deux jumeaux qui feront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront paſſer l'acouchée. Pour le ſerpent qui la pourſuit, il ſervira de trophée à ces jeunes Dieux, dés le point de leur naiſſance. Va dire à Jupiter que tout eſt preſt, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGUE

du fleuve Xanthe, & de la Mer.

Xanthe. Reçoy-moy dans ton ſein, mere des Fleuves, pour éteindre le feu qui me devore.

La Mer. Qui t'a ainſi mal-traité, pauvre Xanthe?

Xanthe. Vulcain, pour avoir deffendu les miſerables Troyens contre la fureur d'Achile, qui les moiſſonnoit ſur mes bords; Car me débordant par la multitude des corps morts, je faillis à l'engloutir, dequoy Vulcain irrité vômit contre moy tant de flâmes, qu'il ſeicha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poiſſons; & i'eus bien de la peine à me ſauver en l'état où tu me vois.

La Mer. Pourquoy te prenois-tu auſſi à Achile?

Xanthe. Voudrois-tu que i'euſſe trahy des peuples qui me reverent?

La Mer. Et voudrois-tu auſſi que Vulcain eût abandonné le fils d'une Deeſſe qu'il aime?

DIALOGUE

de Doris & de Thetis.

Doris. Dequoy pleures-tu, Thetis?

Thetis. De l'horreur du ſpectacle que ie viens de voir. Acriſe ayant enfermé ſa fille, avec ſon enfant dans un coffre, a commandé

qu'on les jettaſt tous deux dans la mer.

DORIS. D'où vient un commandement ſi cruel ?

THETIS. De ſa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empeſcher qu'on ne la vît ; lors que Jupiter changé en pluye d'or s'eſt coulé ie ne ſçay comment a travers les tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuſe pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly ; Mais le pere impitoyable, ſans écouter prieres ni larmes, a repouſſé cette petite creature qui luy tendoit ſes bras innocens, comme ſi elle euſt imploré ſon aſſiſtance, & qui ſoûrit maintenant aux vagues, qui ſont preſtes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche auſſi bien que toy ; mais ſont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit coffret nage ſur l'eau, prés de l'iſle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pescheur, pour le ſauver du naufrage.

THETIS. Je le veux, car ie n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE.

du FLEUVE ENIPE'E & de NEPTUNE.

ENIPE'E. ESTOIT-IL iuſte, Neptune, d'emprunter mon nom & ma reſſemblance pour abuſer de ma maiſtreſſe ?

NEPTUNE. Tres-juste, Enipée ; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour ?

ENIPE'E. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion ; & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPE'E. Ouy, tant qu'elle a creû que c'estoit moy ; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer ; & j'enrage qu'un autre ait eu le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu as tort de faire le jaloux, apres avoir fait le cruel. Une autre fois sois moins dédaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si precieux en amour.

DIALOGUE

D'UN TRITON & des NEREIDES.

TRITON. CE monstre marin que vous aviez envoyé pour devorer Andromede, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'est-il servy de sa fille, comme d'un appast pour le surprendre ?

TRITON. Non ; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoistre le service que nous luy avons rendu en le sauvant des flots avec sa mere ; mais encore, comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ? tout ſeul & ſans compagnie, à une avanture ſi perilleuſe, & par un chemin ſi dangereux ?

TRITON. Il eſtoit allé par l'air avec des aiſles que Minerve luy avoit preſtées.

IPHIANASSE. Mais comment s'eſt-il pû garantir de leur veuë qui eſtoit mortelle ?

TRITON. A la faveur du bouclier de cette Déeſſe, où voyant comme dans un miroir l'image de Meduſe qui dormoit avec ſes ſœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teſte ; puis s'eſt ſauvé. Mais comme il paſſoit au retour ſur les coſtes d'Ethiopie, il a veu Andromede ſur le point d'eſtre devorée par le monſtre, & touché d'amour & de pitié, pour cette belle Infortunée, il a petrifié le monſtre d'un des regards de Meduſe, apres l'avoir étourdy d'un coup de ſabre. En ſuite, délivrant la pucelle, qui eſtoit attachée ſur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à deſcendre par ces precipices, & l'a ramenée à ſon pere, qui pour recompenſe la luy a donnée en mariage.

Caſſiope mere d'Andromede, s'étoit eſtimée plus belle que les Nereïdes.

IPHIANASSE. J'en ay une extréme joye ; car apres tout, qu'avoit fait cette pauvre fille, pour ſoûffrir un ſupplice ſi cruel ? Eſtoit-elle coupable de la vanité de ſa mere ?

TRITON. Non ; mais la mere eût eſté punie par le ſupplice de ſa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injuſtes compenſations ; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui eſt maintenant aſſez punie, par l'apprehenſion qu'elle a euë de perdre ce qu'elle aimoit.

DIALOGUE

de NOTUS & de ZEPHIRE.

NOTUS. IE n'ay jamais veu sur mer vn si beau spectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as tu veu, Zephyre?

ZEPHYRE. Non, ie soufflois du costé des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans des Grisons & des Negres.

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion; Connois-tu le Roy Agenor?

ZEPHYRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTUS. C'est d'elle que ie veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descenduë avec ses compagnes, pour s'ebatre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter dessus, car il paroissoit fort doux & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plûtost une si douce charge, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrestant son voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras du rivage.

ZEPHYRE. Est ce là tout ce beau spectacle? Jupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

NOTUS. C'est que tu n'entens pas le reste,

Auſſi-toſt la mer eſt devenuë calme, les vents ont retenu leur haleine ; mille petits amours ſont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, ſans mouiller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hymenée, ſuivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées ſur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folaſtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant, qui repreſentoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée ſur deux Tritons dans une conque marine, répandoit des fleurs ſur cette Belle. Ce ſpectacle a duré depuis la coſte de Phenicie juſqu'en Crete, où Jupiter n'a pas pluſtoſt mis le pied, qu'il a repris ſa premiere forme, & tenant par la main ſa maiſtreſſe, l'a menée dans l'antre Dictéen, toute honteuſe ; Tu devines aſſez le reſte. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'eſt diſſipée, & les vents ont recommencé à ſouffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

Zephyre. Que ie t'envie un ſi beau ſpectacle, dont le recit me ravit en admiration.

DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose au sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veuille moquer de l'opinion des Payens touchant l'état des morts apres cette vie, il prend de là occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGUE

de DIOGENE & de POLLUX.

DIOGENE. IE te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumiere, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son saoul, s'il n'a assez ri là haut. Car encore y a-t'il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient apres cette vie; mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy luy qu'il apporte toutes ses bibes; parce qu'il en aura bien à faire; & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je?

DIOGENE. C'est un vieux pele qui porte un méchant manteau tout rompu, & repetassé. Tu le trouveras à Athenes ou à Corinthe, qui se mocque de tout, & particulierement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est

pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que ie die auſſi quelque choſe de ta part aux Philoſophes.

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quittent leurs vaines diſputes, & leurs argumens ſophiſtiques, & qu'ils ceſſent de s'enquerir de la nature des choſes, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que ie ſuis un ignorant, & que ie n'entens pas la Philoſophie.

DIOGENE. Di-leur que ie leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les grands, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoy, fous que vous eſtes, vous tourmentez-vous apres de vaines grandeurs & amaſſez-vous talens ſur talens, comme ſi vous ne deviez jamais mourir? puis quand il les faudra quitter, vous ſerez inconſolables. Ne manque pas auſſi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ny force, ny beauté, ny adreſſe, ny cheveux blonds, ny yeux doux, ny incarnat aux jouës & aux levres; En un mot, rien que cendre & que pouſſiere.

POLLUX. Il n'eſt pas fort difficile de faire auſſi ce meſſage.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & ſe tourmenter, Qu'ils ceſſent deſormais leurs plaintes; parce qu'icy bas tout eſt égal, & que les riches n'y ſont pas plus conſiderez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay leur reproche de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne ſont plus ce qu'ils eſtoient autrefois, & qu'ils ont bien degeneré de la gloire de leurs Anceſtres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene;

car ie ne le souffrirois pas; mais ie m'acquitteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puisque tu le veux; mais qu'il te souvienne du reste.

DIALOGUE

de CRESUS, de MENIPE & de PLUTON; Où d'autres parlent aussi.

CRESUS. NOus ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contrains de déloger.

PLUTON. Que el mal vous peut-il faire étant mort?

CRESUS. Lors qu'il nous entend regreter nôtre felicité, à l'un ses tresors, ou les grandeurs, & à l'autre ses delices, il se mocque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton, Car j'ay en horreur leur infamie; comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vescu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur mollesse & leur lâcheté.

PLUTON. Leur felicité estoit assez considerable, pour la regretter.

MENIPE. Tu resves, Pluton, de les vouloir flatter dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein; mais ie ne puis souffrir de division dans mon Empire.

MENIPE. Quand ie me tairois, le ſouvenir de leur felicité paſſee les tourmenteroit aſſez, auſſi bien que l'image de leurs crimes.

CRESUS. N'as-tu point de honte de nous venir offenſer, juſqu'en la preſence de Pluton?

MENIPE. C'eſt vous qui en devriez avoir, de vous eſtre fait adorer comme des Dieux, ſans conſiderer que vous eſtiez hommes & mortels comme les autres, & que toute voſtre felicité devoit paſſer comme un ſonge. C'eſt donc avec raiſon que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez jamais perdre.

MIDAS. Ah mes treſors!

CRESUS. Ah mes grandeurs!

SARDANAPALE. Ah mes délices!

MENIPE. Courage, voilà une agreable muſique pour un Philoſophe. Mais afin de rendre plus complette l'harmonie, ie vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-meſme*; Car ſi vous euſſiez bien connu voſtre foibleſſe, & la vanité des choſes du monde, vous ne ſeriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

de MENIPE & de TROPHONIUS. en preſence d'Amphiloque.

MENIPE. POURQUOY eſt-ce qu'apres voſtre mort on vous a baſty des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROPHONIUS. Sommes nous reſponſables des ſottiſes que fait le peuple?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIUS. C'est à Amphiloque à te répondre ; car pour moy ie suis un Heros, qui ay droit de predire l'avenir ; On diroit que tu n'as jamais esté à Lebadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si authentique.

Couvert d'un linge & tenant un gasteau à la main.

MENIPE. Il n'est pas necessaire d'y avoir esté, ni d'avoir fait toutes les singeries que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu-és mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture; Mais ie te conjure par ta prophetie, de me dire ce que c'est qu'un Heros, car ie n'en sçay rien.

TROPHONIUS. C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme, ou plûtost un composé de tous les deux.

MENIPE. Si cela est, où est ta partie divine?

TROPHONIUS. En Beocie, où elle rend des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces mysteres; car il me semble que ie te vois icy tout entier.

DIALOGUE

de MERCURE & de CARON.

MERCURE. CONTONS ensemble, Maître Batelier, que nous n'ayons quelque different, lors que nous aurons oublié tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON, Contons, ie le veux.

MERCURE. Premierement, une petite ancre de vingt-cinq sols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant, sur ma foy, & la courroye où est attachée la rame, deux carolus.

CARON Jette; Vingt-cinq sols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, une éguille à racommoder les voiles, quatre sols & un double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & une corde à remuër les voiles, le tout ensemble, dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voilà tout, si ie ne me trompe; mais quand est-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arrivoit quelque bon temps, comme peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage, & ie pourrois frauder la gabelle, & trouver dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, ie demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de t'avoir mon argent?

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'ayme mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriver ces mal-heurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à present, aux anciens? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plus part du temps blessez, & ce ne sont maintenant que de petits foireux, passes & deffaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la plus part ont esté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en étonne pas; car on a assez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'étonne donc pas auſſi que ie te recommande ce que ie t'ay preſté.

DIALOGUE
de PLUTON & de MERCURE.

PLUTON. COnnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent apres ſa ſucceſſion ?

MERCURE. Oui ? ce Sicionien ?

PLUTON. Luy-meſme. Je te prie de le laiſſer encore en vie, juſqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir ſon bien.

MERCURE. Cela ſeroit injuſte de le voir ſi long-temps vivre, & les autres mourir ſi ieunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-iuſte ; car pourquoy veulent-ils eſtre ſes heritiers ſans eſtre ſes parens ni ſes amis ? N'eſt-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public, pour ſa ſanté, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fuſt déja mort ? Je te prie qu'il ſoit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce ſeroit le châtier comme ils meritent ; mais il eſt vray qu'il les jouë admirablement bien de ſon coſte, faiſant à toute heure ſemblãt de mourir, quoy qu'il ſe porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs preſens & leurs careſſes ; de ſorte qu'à la fin, ie crains qu'ils ne deuiennent pauvres par trop d'enuie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de ſon âge, comme Iolas, & pour eux qu'ils ceſſent de partager ſes treſors en ſonge, & quittent toutes leurs vaines eſperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, ie te les ameneray tous l'un apres l'autre dans peu de temps ; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, Que le bon-homme survive à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGUE

de TERPSION & de PLUTON.

TERPSION. EST-IL iuste, Pluton, que ie meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theorite qui en a plus de quatre-vingt dix, soit encore en vie ?

PLUTON. Tres-iuste, Terpsion ; car celuy-là est digne de vivre qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pieges à leur amy, pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas iuste que celuy qui ne peut plus jouïr de ses biens, les laisse à celuy qui en peut user ?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que ie condamne ; car les plus vieux, ce me semble, devoient mourir les premiers, & les autres en suite, sans laisser vivre par exemple un vieux goutteux qui a perdu l'usage de tous les sens, & n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuste & vigoureux comme moy.

C'eſt mettre, comme on dit, la charruë devant les bœufs, ou, ſi tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur ſource. Si l'on ſçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoy eſtes-vous ſi ardens auſſi, à deſirer le bien des autres; & pourquoy vous donnez-vous en adoptiõ aux vieillars, pour nous faire rire apres quand ils viennent a vous mettre en terre? Car c'eſt un plaiſir de voir de jeunes gẽs comme vous, devenir amoureux de vieillards & de vieilles decrepites, & leur faire mille careſſes; ſur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'eſt pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font ſemblant de les haïr, pour ſe faire rechercher, & puis à la mort les rapellent à leur ſucceſſion, ſelon l'ordre de la Raiſon & de la Nature; ſans vous laiſſer pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'eſt ce qui me fait encore enrager apres ma mort; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courtiſer Theocrite, qui faiſoit ſemblant à toutes heures de mourir, avec ſon raſlement & ſa courte haleine? ce qui m'obligeoit à redoubler mes preſens, pour debuſquer mes rivaux, & ie croy en verité que cela eſt cauſe de ma mort; car ie ne dormois ni nuit ni jour, & ie m'aperçeus bien que ce ſouvenir le faiſoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Theocrite, Vi joyeux j'uſqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût auſſi devant luy.

PLUTON. Et Philon meſme & Melante ; Ils mourront tous l'un apres l'autre de rage & de deſeſpoir.

TERPSION. Cela me conſole, Vi long-temps, Theocrite.

DIALOGUE

de ZENOPHANTE & de CALLIDE'MIDE'S.

ZENOPHANTE. COMMENT és tu mort, Callidemides? car pour moy tu ſçais que ie me crevay en un feſtin chez Dinias, qui eſt une belle fin pour un Paraſite.

CALLIDE'MIDE'S. Je le ſçay, mais mon avanture eſt bien plus tragique : tu connois le vieux Theodore.

ZENOPHANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faiſois la cour ?

CALLIDE'MIDE'S. Luy même. Il m'avoit promis de me faire ſon heritier ; mais ennuyé de l'attente, ie voulus l'empoiſonner, & gagnay ſon Echanſon, qui par mal-heur fit un *qui pro quo*, & m'empoiſonna pour luy. Cela fit bien rire ce bonhomme lors qu'il eut découvert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renverſe.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du ſujet, car ie ne me puis tenir d'en rire juſqu'en l'autre monde, quoy que ie n'y aye point d'intereſt. Tu t'és égaré mon amy, en voulant prendre le plus court, au lieu que tu fuſſes arrivé plus ſeurement par le droit chemin, quoy que peut-eſtre un peu plus tard.

DIALOGUE
de CNEMON & de DAMNIPE.

CNEMON, VOILA le proverbe arrivé de la chevre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si miserablement pris au piege que j'avois tendu moy-mesme & laissant pour successeur un homme que ie n'aymois point, au preiudice de mes heritiers legitimes!

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir sa succession ; & pour l'engager, ie luy montray mon testament, où ie le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par mal-heur, ie suis mort le premier, quoy qu'il eust déja un pied dans la fosse, & il joüit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui devorent la prove avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la prove & l'hameçon, mais le pêcheur même, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme apres ma mort.

DIALOGUE
de SIMYLE & de POLYSTRATE.

SIMYLE. ENFIN, tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de prés de cens ans.

POLYSTRATE.

POLYSTRATE. Aquatre-vingt dix-huit, Simile.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que ie suis mort ?

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjoüir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez-moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs étrangers. J'avois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE. Es-tu devenu quelque Prince apres ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle ? car lors que ie mourus tu n'estois qu'un vieux chassieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que i'estois, & l'on m'eust encore plus aymé, si j'eusse este plus decrepit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enigmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les iours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah ! ie t'entends ; on te cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray ; mais ie ne laissois pas de regner, & pour témoigner mon pouvoir, tantost ie fermois la porte à l'un, tantost ie fai-

sois bon uiſage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs ſervices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laiſſé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets ; car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

POLYSTRATE. De vingt-ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. Ce n'eſt pas ce que tu penſes ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le careſſe à ſon tour, & les plus Grands ſe trouvent à ſon lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne ſi l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta ſucceſſion ne l'ayent pas euë.

DIALOGUE

de CARON & de MERCURE.
Où pluſieurs autres parlent.

CARON. VOyez, Meſſieurs, où nous en ſommes ; Nous n'avons que cette méchante nacelle, qui fait eau de tous coſtez ; cependant vous venez en foule, avec grand équipage ; ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne ſçavent pas nager ; car ſi le bâteau vient une fois à pancher de coſté ou d'autre, nous voila tous au fonds de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour paſſer heureuſement & ſans danger ?

CARON. Je vous le diray; il faut laiſſer tout ce bagage à l'autre bord, encore eſt-ce tout ce que vous pourrez faire, que de paſſer en cét état. Aſſis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laiſſe entrer perſonne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'eſt bien dit, qui eſt celuy-cy qui marche le premier?

MENIPE. C'eſt moy. Tien, voila ma beſace & mon bâton, qui eſt tout mon vaillant; car pour mon manteau, ie ne l'ay pas ſeulement apporté. *Philoſophe Cynique.*

MERCURE. Entre, Menipe, tu és galant-homme, & t'aſſis au haut bout auprés du Pilote, pour obſerver la contenance de chacun. Mais qui eſt ce beau fils?

UN MORT. Charmolée de Megare, de qui le baiſer valoit deux talens. *Lucian. 4. livre.*

MERCURE. Quitte-là tous ces baiſers, mon amy, & ces joües vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant; Entre maintenant que tu és libre. Mais qui eſt ce fanfaron, avec ſa pourpre & ſon diadême, qui nous regarde de travers?

UN MORT. Lampique Roy des Gelons.

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cét appareil, mon amy? *Lieu de Sicile.*

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchaſt tout nud, & ſans équipage?

MERCURE. Un Roy? non, mais bien un mort; Quitte tout cela.

UN MORT. Laiſſe-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoiſſe.

MERCURE. Nullement, il faut tout quitter, ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautez, & tes violences; Monte à cette heure,

que rien ne t'empesche. Mais qui est ce grand paillard que voicy ?

UN MORT. Le luteur Damasias.

MERCURE. Tu-as raison ; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices; mais tu as trop d'embonpoint pour un mort; tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voila tout ; ie ne differe plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu és leger. Et toy aussi, Craton, quitte ces richesses, ce luxe, ces vanitez ; & laisse sur le bord tes ancestres, & ta noblesse ; & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statuës, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe : Car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeïr.

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes; hé! mõ amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

UN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon païs, pour luy avoir gagné une bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cét autre, avec sa mine grave ? on diroit qu'il resve profondement, & son sourcil me fait peur.

MENIPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plûtost un imposteur & un charlatan ; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux ! combien de doutes, d'impertinences, de resveries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embroüillées, de curiositez inutiles, d'exactitude en des choses de neant? Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy, son ambition, son avarice, ses débauches? Quite tout cela, & ton arogance, & ton effronterie, & ta colere ; car il faudroit une Galere à trente rames pour te porter.

MENIPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe de boue, qui pese plus de soixante onces, tant elle est large & touffuë.

MERCURE. Tu as raison ; mais qui la coupera, car ie n'ay point de ciseaux ?

MENIPE. Moy sur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plûtost avec une scie, pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage ; tu és plus humain, de la sorte !

MENIPE. Veux tu que ie luy oste aussi un peu de la hauteur des sourcils ?

MERCURE. Je le veux; car il les releve par dessus son front

MENIPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy ?

MENIPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quite donc aussi, Menipe, ta liberté, ton indifference, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pese pas trop, & sert de divertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur ? Qu'il quite aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces sorties ennuieuses, ces digressions

hors de propos, ces figures pueriles, ces periodes rondes & carrées, ces frequentes antitheſes, ces hyperboles exceſſives, ces termes poëtiques & empoulez. Voila qui va bien; délie le bateau, tire l'eſchelle, leve l'anchre, déplie les voiles, dreſſe le gouvernail. Voguons, Qu'avez-vous à pleurer, ſots que vous eſtes, & particulierement ce Philoſophe?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fuſt immortelle.

MENIPE. Tu en as menty, ce n'eſt pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler comme tu faiſois, à la table des Grands, ny courre le Bordel toute la nuit, la teſte entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain preſcher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voila ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'és-tu point fâché d'eſtre mort?

MENIPE. Comment le ſerois-ie, que ie ſuis venu icy ſans mander? Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'eſt que les uns ſe réjoüiſſent de la mort du Tyran, les autres applaudiſſent à Diophante qui fait l'oraiſon funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui trainent par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres à ſes enfans. D'autre coſté, la mere de Damaſias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais perſonne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-toſt les chiens & les corbeaux s'entrebattre, à qui me ſervira de

tombeau, & faire un beau charivary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, ie te loüe d'estre ainsi ferme & resolu. Mais puis que vous veila passez, allez vous presenter devant vôtre Juge, tandis que Caron & moy irons querir le reste des morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure; Mais avançons, que tardons-nous? on ne sçauroit éviter le jugement, & l'on ne parle icy que de roües, de gibets, & de vautours. On verra bien-tost ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE

de CRATE'S & de DIOGENE.

CRATE'S. As-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui avoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ny moins vieux que luy, avoit accoustumé de dire, *Il faut que ie t'enterre, ou que tu m'enterres*? Car ils s'estoient entredonnez par testament tout leur bien; & les Devins, aussi bien que les Oracles, asseuroient tantost l'un & tantost l'autre, qu'il survivroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé?

CRATES. Qu'ils sont tous deux morts à même temps, & que leur succession est écheuë à des gens de qui les Devins ny les Oracles n'avoient point parlé.

DIOGENE. Que j'en suis aise! Nous ne nous amusions pas à ces sottises-là pendant nôtre vie, & ie n'ay iamais souhaitté la mort d'Anthistene, pour avoir son baston qui estoit d'un fort oli-

vier, ny toy la mienne, pour avoir ma beſace & mon tonneau.

CRATE'S. C'eſt que chacun ſe contentoit de ce qu'il avoit ; & qu'il me ſuffiſoit d'heriter de tes vertus, comme tu avois fait de celles de ce grand homme, qui eſt un treſor beaucoup plus precieux, quoy qu'il ne ſoit pas ſi recherché. Ca-vous ne voyez perſonne qui nous vienne faire la cour pour ce ſujet; au lieu que chacun court apres les grandeurs & les richeſſes.

DIOGENE. Je ne m'en étonne pas ; car ils ont l'ame corrompuë par les delices, & eſtant vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu ; Semblables au tonneau percé des Danaïdes ; Mais ils ne manquent pas de grifes ny de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous avons auſſi cette conſolation que nous emportons avec nous nos treſors ; au lieu qu'ils laiſſent les leur là-haut, & qu'on leur oſte icy iuſqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le paſſage.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE & D'ANNIBAL.
Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. ARESTE. Carthaginois, c'eſt à moy à paſſer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos ſoit nôtre Juge !

ANNIBAL. Je le veux.

MINOS. Qui eſtes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux grands hommes; mais quel eſt voſtre different?

ALEXANDRE. A qui paſſera le premier; Cet Affriquain eſt ſi inſolent, que de me diſputer la préſeance, à moy qui ay eſté Monarque de toute l'Aſie, & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ſes raiſons, que dis-tu à cela, Annibal?

ANNIBAL. Que ie ſuis heureux d'avoir à parler devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur, & qui n'aura pas tant d'égard à l'apparence, qu'à la verité. Je dis donc, que celuy qui s'eſt eſlevé comme moy par ſes propres forces, & qui ne doit qu'à luy-meſme ſa fortune, doit eſtre preferé à celuy qui tire ſa gloire de ſes Anceſtres. Car eſtant paſſé d'Affrique en Eſpagne avec une poignée de gens, ie me rendis d'abord illuſtre par ma valeur; & apres la mort de mon beau-frere, ayant eu le commandement des Armées, ie domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis, traverſant les Alpes, ie conquis toute l'Italie juſqu'à Rome, apres avoir gagné trois grandes batailles, & tué pour un iour tant d'ennemis, que ie meſuray au boiſſeau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay ſur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choſes ſans me dire fils de Jupiter, ny vouloir paſſer pour un Dieu. Mais ce qui eſt de plus cõſiderable, c'eſt que ie n'ay pas eu affaire à des Armeniens, ni à des Medes, qui fuïent avant le combat, & qui abandonnent la victoire à qui a la hardieſſe de l'attendre; mais aux nations

les plus belliqueuſes, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Univers. D'ailleurs, ie n'ay pas fait toutes ces conqueſtes avec des troupes aguerries de longue-main, ny avec des ſoldats de mon païs; mais avec une armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'un ſceptre, mais ſimple bourgeois de Carthage. Alexandre, au contraire, ayant receu de ſon pere avec un Empire une armée qui eſtoit invincible, a eu beſoin encore de fortune pour dompter un Prince voluptueux & des nations éfeminées; & depuis, corrompu par ſa victoire, a dégeneré de ſes Ancêtres, & s'eſt fait adorer comme un Dieu, apres avoir tué de ſa main ſes meilleurs amis, & envoyé les autres au ſupplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant eſté rapellé en Affrique, pour m'oppoſer à Scipion, j'ay obeï comme le moindre des Citoyens; & depuis, condamné injuſtement, j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oubliois une partie de ma gloire, que j'ay fait toutes ces choſes ſans le ſecours des Lettres ny des Sciences, & ſans avoir eu pour precepteur Ariſtote. Que ſi Alexandre pretend quelque avantage par ſon Diademe, cela eſt bon à l'égard des Perſes & des Macedoniens, mais non pas de moy, qui ne ſuis pas né ſon ſujet, & qui ay remporté la gloire de ſage & de vaillant Capitaine; mais de qui la fortune n'a pas ſecondé toûjours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre?

ALEXANDRE. Que ma renommée ſuffiroit pour me donner l'avantage, ſi ie ne voulois l'emporter par la force de la raiſon, auſſi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume

de mon pere chancellant & ébranlé par sa chute, j'ay sceu l'affermir par le supplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruïne de Thebes. En suite, élû General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre devant moy; & traversant l'Hellespont j'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy mesme, & moissonné pour un iour tant de lauriers, que la barque de Caron ne fut suffisante pour passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En suite, pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, j'ay assujetty toute l'Asie, jusqu'aux Indes, & les Indes mesmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, j'ay traversé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si apres avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur est pardonnable, & à moy aussi de l'avoir souffert à l'établissement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, à qui un banni dispute la presseance, apres estre mort esclave d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que j'ay fait toutes ces conquestes en lion & à force ouverte; au lieu qu'Annibal n'a jamais agi que par fraude, & a-este dompté à la fin par ses propres armes, aussi cruel envers les vaincus, que ie leur ai été clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches, apres les delices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Jamais mes plaisirs n'ont soüillé la gloire

de mes armes & j'ay attendu à triompher que ie n'euſſe plus d'ennemis. Je pourrois dire pluſieurs autres choſes pour ma deffence ; mais ie rougirois d'employer plus de paroles, pour une cauſe ſi juſte. Il ne reſte plus qu'à prononcer ſur ce different.

SCIPION. Arreſte, Minos, j'ay quelque choſe à repreſenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que ie le cede à Alexandre, & que ie le diſpute à Annibal.

MINOS. Tu as raiſon ; tu paſſeras devant luy, & Alexandre devant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

de DIOGENE & d'ALEXANDRE.

DIOGENE. HE quoy ! Alexandre, tu es mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'eſt pas étrange, eſtant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter eſtoit donc un impoſteur, de dire que tu eſtois ſon fils, & ta mere nous en faiſoit accroire, en diſant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'eſt qu'il n'y a pas trop d'aſſurance aux femmes, ny aux oracles ; mais ie le ſouffrois, parce que cela imprimoit plus de reſpect & d'obeïſſance dans l'eſprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire ?

ALEXANDRE. Je ne sçay, car ie n'ay pas eu le loisir d'en disposer ; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

DIOGENE. C'est qu'il me souvient du temps que la Grece te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Jupiter ; mais où es-tu enseveli ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois iours que ie suis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du païs.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage apres ta mort, & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quitte ces sottes vanitez, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais ie voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souvient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures, pauvre sot, Aristote ne t'a t'il point apris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là Diogene, du plus lâche de tous mes flateurs ? ha ! ne m'oblige point, ie te prie, à publier ses deffauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extréme que j'avois pour les Lettres ; tantost me cajolant sur ma beauté, & tantost sur mes richesses, qu'il mettoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'eust point de honte de les demander, ny de les recevoir. Voila ce que

j'ay profité à ſa doctrine, de prendre pour biens des choſes qui ne le ſont pas, & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guerir, puis qu'auſſi bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde? Va boire cinq ou ſix grands traits du fleuve Lethé, juſqu'à ce que tu ayes perdu le ſouvenir de tous tes biens imaginaires. Auſſi bien voila Clite & Calliſthene, avec une foule de malcontens, qui s'apreſtent à te tourmenter; Fuy, pour le moins apres ta mort, & bois tout ton ſaoul; car c'eſt le ſeul moyen de guerir.

DIALOGUE

D'ALIXANDRE & de PHILIPPE.

PHILIPPE. IL faut que tu confeſſes maintenant que tu es mon fils; car tu ne ſerois pas mort eſtant fils de Jupiter?

ALEXANDRE. Je le ſçavois bien dés là-haut; mais ie croyois cette opinion favorable à mes deſſeins.

PHILIPPE. Quoy! de te laiſſer ainſi piper aux flateries de tes courtiſans?

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'oſaſt reſiſter.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eu affaire qui fuſſent ſi redoutables? Il falloit attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille ſous Clearque ont fait fuïr des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, eſtoient-ils à mé-

priſer ? Je ne les ay pas vaincus pourtant en ſemant des diviſions parmy eux, ni en corrompant leurs Chefs, & manquant de parole à tous, mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur, apres les avoir domtez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coûtumes des vaincus, & t'eſtois fait adorer comme un Dieu, ſans ſouffrir qu'on me loüaſt en ta preſence, ce qui fut cauſe de ſa mort. Il ajoûtoit que tu-as expoſé Lyſimachus aux Lyons, & fait mourir tes autres amis par des crimes ſupoſez ; pour ne point parler des amours de Roxane & des careſſes d'Epheſtion. Je n'ay trouvé qu'une choſe digne de moy dans l'hiſtoire de ta vie, c'eſt de t'eſtre abſtenu de la femme de Darius, & d'avoir eu ſoin de ſa mere & de ſes filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie ſautay tout ſeul en bas du rampart dans la Ville des Oxydraques ?

PHILIPPE. Cette action eſt plus digne de blâme que de loüange. Ce n'eſt pas que ie n'eſtime le courage en un Prince, & que ie ne ſois bien aiſe de le voir l'épeé à la main à la teſte de ſes troupes ; Mais, il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantaſſin ; outre que cela nuiſoit à la reputation de tes armes, de voir un Dieu ſanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu és mort, combien penſes tu qu'il y en a qui ſe moquent de tes impoſtures ? Dailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminuë beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des preſtiges, ceux que tu ne pouvois

vaincre par la force; outre que tout cela, quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des forteresses, qu'ils avoient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'est une chose étrange que tu ne sois pas encore défait de ces sottises, & que tu veüilles faire le fils de Jupiter jusques dans les Enfers. Apprens pour le moins à estre sage apres ta mort.

DIALOGUE

D'ACHILE & de D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. QUe disois-tu n'aguere à Ulysse, Que tu aymerois mieux estre valet de quelque pauvre laboureur, qui n'auroit pas son saoul de pain, que de regner icy parmy les Ombres? Que cela est indigne du disciple de Phœnix & de Chiron, & qu'il sent bien plus son lâche Phrygien, que son Achille, qui preferа une mort glorieuse à une vie pleine de delices!

ACHILLE. Ha! fils de Nestor, C'est que je ne sçavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en dit Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ny force, ny beauté, ny industrie; Je ne voy point que les Troyens m'y apprehendent, ny que les Grecs m'y reverent. Tout y est égal & envelopé de mesmes tenebres; Ce qui me fait souhaiter de revivre, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILOQUE. Il faut obeïr aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la

Nature. Tous les Grands hommes ſont morts, auſſi bien que toy.

ACHILLE. Tu eſſayes en vain de me conſoler, Antiloque ; Je ne ſçay comment le ſouuenir de la vie me donne des regrets, & à toy auſſi. Mais tu-és plus ſage que moy pour diſſimuler, ſi ce n'eſt plûtoſt lâcheté de ne s'oſer plaindre, quand on ſouffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'eſt reſolution, Car à quoy ſervent toutes ces plaintes? ne vaut-il pas mieux porter ſon mal en patience, que de ſe faire moquer de ſoy par des regrets inutiles?

DIALOGUE

D'HERCULE, & de DIOGENE.

DIOGENE. N'EST-CE pas-là Hercule ? C'eſt luy, ſans doute. Je le connois à ſa peau de lyon & à ſa maſſuë, ſans parler de ſon arc ni de l'avantage de ſa taille. Mais comment eſt-il mort eſtant fils de Jupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant touſiours eſté triomphant & victorieux, tu-as eſté à la fin domté par la mort ? Je te ſacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raiſon ; Car Hercule eſt au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne ſuis que ſon ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là? peut-on eſtre en même temps au Ciel & dans les Enfers ?

HERCULE. Je t'ay déja dit, que ce n'eſt pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Eſt-ce que tu as pris ſa place, pour joüer icy bas ſon perſonnage ?

HERCULE. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui eſt ſi exact, t'a-t'il pû prendre pour un autre ?

HERCULE. Il a eſté déçeu par la reſſemblance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'eſt en effet que la meſme choſe ; & j'ay peur, au contraire, que ce ne ſoit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu-és bien inſolent de me contredire. Ne crains-tu point que ie te faſſe ſentir quel perſonnage ie repreſente ?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un mort, & particulierement n'eſtant qu'vne ombre ? Mais di-moy, lors que tu eſtois la-haut, eſtois-tu déja l'ombre d'Hercule, ou ſi vous n'eſtiez tous deux qu'une meſme choſe, qui s'eſt partagée apres la mort ?

HERCULE. Quoy qu'on ne ſe pûſt empeſcher de reſpondre à un ſi impudent Sophiſte, ie te diray que ce qui eſtoit né d'Amphitryon eſt mort, & c'eſt cela que ie ſ[illegible] ; mais ce qui eſtoit né de Jupiter eſt dans le [illegible]el.

DIOGENE. Je t'entens, c'eſt qu'Alcmene eut deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'eſtoient qu'un.

DIOGENE. Cela eſt difficile à comprendre, deux Hercules en un ſeul, l'un mortel & l'autre immortel, ſi ce n'eſt comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne ſommes-nous pas tous compoſez de l'ame & du corps ? Qui empeſche donc que l'une ne monte au Ciel, qui eſt le lieu de ſon

origine, & que l'autre ne descende icy?

DIOGENE. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule; mais tu n'és que son ombre, & tu serois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisiéme sur le mont Oëta où tu as esté bruslé.

HERCULE. Je vois bien que tu és un grand Sophiste; mais qui és-tu?

DIOGENE. Diogene, & non pas son ombre; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts & me mocque d'Homere & de ses Fables.

DIALOGUE

de MENIPE & de TANTALE.

MENIPE. QUAS-TU à pleurer, Tantale: & quel tourment souffres-tu dans ce lac où tu habites;

TANTALE. Je meurs de soif, Menipe.

MENIPE. E's tu si paresseux, que de ne te pouvoir baisser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en aproche, & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tost écoulée.

MENIPE. Cela est étrange! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps? Car ce qui avoit faim & soif, est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger.

TANTALE. C'est mon suplice, Menipe, que mon ame ait la mesme alteration que mon corps.

MENIPE. Je le veux croire, puisque tu le dis: mais encore qu'elle est ton apprehension?

Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort apres celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon suplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu resves Tantale, & si tu as besoin de boire c'est de l'ellebore, pour guerir un mal contraire à la rage, d'aprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'és pas le seul des morts, qui ne boit point; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une soif extrême, sans se pouvoir desalterer.

DIALOGUE
de MENIPE & de MERCURE.

MENIPE. OU sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre moy tout, Mercure; car ie ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menipe, mais regarde de ce costé-là, tu y verras Nirée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Leda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPE. Pour le moins, monstre-moy Helene ; car ie ne la sçaurois reconnoistre.

MERCURE. Cette carcaſſe que tu vois, c'eſt Helene.

MENIPE. Quoy? c'eſt pour cela que toute la Grece s'embarqua ſur mille Navires, & que tant de braves gens perirent, & tant de Villes furent ruinées?

MERCURE. C'eſt que tu ne l'as pas veuë en ſa beauté; car ie ſuis ſeur que tu n'aurois point craint d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles ſont paſſées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles ſont en leur luſtre, tout le monde les admire?

MENIPE. C'eſt ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honneſtes gens ne ſe ſoient pas apperçeus qu'ils entreprenoient de ſi grands travaux, pour une choſe de ſi peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir de philoſopher, Menipe, choiſy un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire paſſer le reſte des Ombres.

DIALOGUE

D'ACQUE, de PROTESILAS, de MENELAÜS, & de PARIS.

ACQUE. POURQUOY eſt-ce, Proteſilas, que tu te jettes ſur Helene, & que tu l'étranples?

PROTESILAS. Par ce qu'elle eſt cauſe de ma ort, & de ce que ma femme eſt demeurée veu; & ma maiſon imparfaite.

ACQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs,

qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu és mort.

PROTESILAS. Tu as raison; c'eſt à toy que j'en veux, miſerable.

MENELAUS. Ce n'eſt pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hoſpitalité m'eſt venu enlever ma femme, & meriteroit d'eſtre mal traité, non ſeulement par les Grecs, mais par tous ceux qui ſont morts au ſiege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que ie t'étrangle, puis que tu és cauſe de la mort de tant de gens; Tu ne m'échaperas point.

PARIS. Tu as tort, Proteſilas, de traiter ſi mal un amoureux comme toy, & l'eſclave d'un meſme Dieu. Ne ſçais-tu pas que c'eſt luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaiſt?

PROTESILAS. Il eſt vray que ce petit Dieu d'amour eſt cauſe de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuſer auſſi en diſant, qu'il n'y a que toy proprement qui ſois cauſe de ta mort; puis qu'oubliant ta maiſtreſſe, que tu ne faiſois que d'épouſer, tu t'allas jetter devant tous les autres pour aquerir de la gloire, & fus le premier tué à la deſcente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de ſujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuſer le deſtin qui l'avoit ainſi ordonné.

EAQUE. Prens-t'en donc à eux, & laiſſe ceux-cy en repos apres leur mort.

DIALOGUE

de MENIPPE & d'EAQUE,
Où plusieurs autres parlent.

MENIPPE. IE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQUE. Il seroit difficile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbere, Caron, Phlegeton, & le marais que tu-as passé.

MENIPPE. Je sçay tout cela, & que tu-és le portier des Enfers, J'ay veu mesme Pluton & les Furies; mais montre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

EAQUE. Voilà Agamemnon, Achile, Diomede, Vlysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere! en quel état sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoistre. En un mot, rien que cendre & que poussiere. Mais qui est celui-cy, Eaque?

EAQUE. C'est Cyrus & Cresus en suite; puis Sardanapale, & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le mont Athos, & enchaisné l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Cresus? Dieux! comme il est fait & Sardanapale! ie te prie que ie luy donne vn coup de poing.

EAQUE. Tout beau; Tu luy romprois la teste qu'il a extrémement delicate, à cause que ce n'estoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que ie te montre aussi les Philosophes?

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien, voilà Pytagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse dor ?

PYTAGORE. Non; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des féves, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'aperçois point icy de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon, Thalès, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sepe en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme vn gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures ?

EAQUE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Ethna, tout échaudé.

MENIPE. Dieu te gard Maistre Pantoufler, qui t'a meu de te jetter tout vif dans cette fournaise ?

On luy donne des pantoufles d'airain.

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPE. Di plûtost que c'estoit orgueil, vanité, presomption, pour faire croire que tu estois immortel lors qu'on ne te trouveroit plus; Voilà ce qui ta consumé toy & tes pantoufles. Mais tu fourbe n'a servy de rien; car on t'a veu apres ta mort. Ce n'est pas tout; Où est Socrate?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE.

MENIPE. Je serois bien-aise de le voir, si c'est prés d'icy.

EAQUE. Voy-tu cette teste chauve?

MENIPE. C'est un signe commun à tous les morts.

EAQUE. Je te dis ce camus.

MENIPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menipe?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athenes?

MENIPE. Force gens sont les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu sçais comme Platon & Aristipe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy?

MENIPE. Tu-és trop heureux pour ce regard; car on croit que tu-as esté un homme admirable & qui as tout sçeu, quoy que pour te dire la verité, je croy que tu ne sçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui sont ceux-là qui sont pres de toy?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coûtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je fisse icy de plus agreable? mais assis-toy là prés de nous.

MENIPE. J'aime mieux aller prés de Cresus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets; car cela me fait crever de rire.

EAQUE. Et moy, ie m'en vais aussi, de peur que quelque mort ne s'évade pendant mon absence, Adieu ; une autre fois tu verras le reste.

DIALOGUE

de MENIPE & de CERBERE.

C'est que Menipe estoit un Philosophe Cynique.

MENIPE. Dis-moy, Cerbere, puisque nous sommes camarades, En quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car comme tu-és Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort resolu, & vouloit passer pour homme qui n'apprehende point la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces tristes lieux, il fut effrayé de l'épaisseur de leurs tenebres, & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme un enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'étoit donc un imposteur, qui ne mépriſoit pas la mort, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il témoigna de la resolution pour ne point paroistre souffrir à regret une necessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans jusqu'à ce passage ; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene avant toy, car vous n'estes point venus icy par force, ni en rechignant ; mais d'une façon libre &

gaye, comme s'il n'y eust eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE

de CARON, de MENIPE, & de MERCURE.

CARON. PAye le Batelier, maraut.
MENIPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.
CARON. Çà, un double pour le passage.
MENIPE. Comment veux-tu que ie t'en donne si ie n'en ay point?
CARON. Y a-t'il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double?
MENIPE. Moy.
CARON. Je t'étrangleray, mal-heureux, pour mon argent.
MENIPE. Et moy, ie te rompray la teste à coups de baston.
CARON. Je t'auray donc passé pour neant?
MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut, puisqu'il m'a amené icy.
MERCURE. Cela seroit bon, que ie pavasse pour les morts, apres avoir eu la peine de les conduire!
CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.
MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si ie n'ay point d'argent?
CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter?
MENIPE. Et quand ie l'aurois sçeu, me pouvois-je empescher de mourir?

CARON. Quoy ! tu seras le seul qui te vanteras d'avoir passé la barque de Caron pour rien?

MENIPE. Non pas pour rien ; car j'ay tiré à la rame & à la pompe, sans te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque.

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

Poit plat & amer.

CARON. Monstre ce que tu-as dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou quelque œuf couvé.

CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure, qui ne fait qu'abeyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent?

MERCURE. Tu ne sçais qui tu as passé, Caron, c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si ie te r'atrape jamais !

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGUE

de PLUTON, de PROTESILAS, & de PROSERPINE.

PROTESILAS. HA! Pluton, & toy fille de Cerés, ne rejettez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui és-tu, qui parle ainsi ?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu ?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'eſt une priere que font tous les morts, & que perſonne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'eſt pas l'amour de la vie qui me fait parler ; mais le deſir de voir ma maîtreſſe, que ie laiſſay dans ſa chambre nuptiale, pour me hâter de partir avec les Grecs; & ie fus ſi mal-heureux que d'eſtre tué par Hector à la deſcente du Navire; L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & ie voudrois la pouvoir encore entretenir vn moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve Léthé comme les autres?

PROTESILAS. J'en ay beu, mais le mal eſtoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais ie ne puis ſouffrir l'atente; Tu ſçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu as autrefois aimé.

PLUTON. Que te ſervira-t'il de la revoir un moment, pour la reperdre pour toûjours?

PROTESILAS. Peut-eſtre que ie la perſuaderay de venir avec moy, & par ce moyen ie croiray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'eſt pas iuſte Protesilas, & ne s'eſt jamais fait.

PROTESILAS. C'eſt qu'il ne t'en ſouvient plus; car tu rendis à Orphée ſon Eurydice, & à Hercule Alceſte, qui eſtoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroiſtre devant elle en l'eſtat, où tu la ferois mourir de peur? Et penſes-tu qu'elle te vouluſt regarder, ni qu'elle te peut reconnoiſtre.

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut & de le fraper de sa verge lors qu'il sera arrivé au monde, pour luy faire reprendre sa premiere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puis-que Proserpine le veut, j'y consens. Remene celui-cy, Mercure; mais qu'il se souvienne qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

DIALOGUE

de MAUSOLE & de DIOGENE.

DIOGENE. POurquoy fais-tu tant le dédaigneux & le mépriſant, comme ſi l'on n'eſtoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce que j'ay eſté Roy, Diogene, & que j'ay commandé un grand païs, ſans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs j'ay un ſuperbe tombeau dans Halicarnaſſe, enrichy de figures taillées dans le marbre, de ſorte qu'il y a peu de temples qui égalent mon ſepulcre; Apres cela, n'ay-je pas raiſon de faire le vain?

DIOGENE. Quoy? pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume & ton ſepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & ſi tu veux prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcaſſe n'eſt pas differente de la mienne. Pour ton ſepulcre, c'eſt à ceux d'Halicarnaſſe à s'en vanter, & à le montrer aux Etrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais ie ne voy pas à quoy il te peut ſervir, ſi ce n'eſt à t'accabler ſous ſa peſanteur.

MAUSOLE. Comment? tout cela me ſeroit inutile ; & Mauſole ne ſeroit en rien different de Diogene?

DIOGENE. Si fait bien ; car Mauſole pleurera ſa felicité paſſée, & Diogene s'en rira. Il parlera de ſon ſepulcre, conſtruit par ſa belle Artemiſe, & Diogene ignorera s'il a un ſepulcre ; car cela luy eſt indifferent, mais il ſe ſouviendra qu'il a laiſſé une memoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puiſſe mener, plus haute mille fois que ton ſepulcre, miſerable Mauſole, & plus durable que luy, quand il ſeroit baſty ſur un roc.

DIALOGUE

de THERSITE, de NIRE'E, & de MENIPE.

NIRE'E. VOicy Menipe qui jugera lequel de nous deux eſt le plus beau.

MENIPE. Il faut ſçavoir premierement qui vous eſtes.

NIRE'E. Nirée & Therſite.

MENIPE. Lequel de vous deux eſt Nirée, & lequel Therſite? car ie ne le ſçaurois diſcerner.

THERSITE. J'ay deſia cet avantage, qu'avec ma teſte pelée & pointuë, nous ſommes ſi ſemblables, que noſtre Juge ne nous a pû reconnoiſtre ; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te ſemble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, ſans doute, qui ſuis fils de Caropps & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au ſiege de Troye.

MENIPE. Mais mon ami, tu n'as point aporté ta beauté en l'autre monde ; & s'il y a quelque

difference en ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un efféminé.

NIRE'E. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut.

MENIPE. C'est un songe que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois; mais ce que tu és maintenant.

NIRE'E. Quoy! ie ne suis pas encore plus beau que luy?

MENIPE. Voulez-vous que ie vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas un d'entre les morts; car il n'y a point de distinction.

DIALOGUE
de MENIPE & de CHIRON.

MENIPE. I'AY oüi dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu avois souhaité la mort; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une chose si peu aymable?

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien-aise de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car ie ne faisois tous les jours que la mesme chose, boire, manger & dormir; le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPE. Mais comment supportes-tu la mort, apres avoir quité la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a une certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaist pas, comme dans un Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit; outre qu'on

cét avantage icy bas, qu'on n'eſt pas tourmenté de faim ni de ſoif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes inſenſiblement dans le defaut que tu as voulu éviter; Car ſi tu t'és laſſé de la vie parce que tu faiſois tous les jours la meſme choſe, tu te laſſeras, à plus forte raiſon, de la mort, où tout eſt ſemblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe?

MENIPE. Ce que font les Sages, Se contenter de ſa condition, & croire qu'il n'y a rien d'inſupportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGUE

de DIOGENE, d'ANTISTHENE, & de CRATE'S.

DIOGENE. PUIS QUE nous ſommes de loiſir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils diſent.

ANTISTHENE. Je le veux; car c'eſt un plaiſir de voir les uns pleurer & les autres ſuplier qu'on les relâche, ou ſe roidir en deſcendant contre celuy qui les méne.

CRATE'S. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la deſcente. Nous eſtions grand nombre; mais les plus aparens eſtoient Arſacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Iſmenodore. Le dernier avoit eſté tué par des voleurs prés la montagne de Citheron, comme il alloit à Eleuſine, & avoit encore les mains toutes ſanglantes des coups qu'il avoit receus;

Auſſi ſe lamentoit-il étrangemẽt,& regretoit ſes enfans qu'il laiſſoit encore jeunes,s'accuſant d'une extréme imprudence, de ce qu'ayant à paſſer par des lieux que la guerre avoit deſolez, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eût quantité de vaiſſelle d'or & d'argent. Arſacés eſtoit un venerable vieillard, qui ſe fâchoit fort d'aller à pied contre la couſtume des Parthes; & qui eût bien voulu qu'on luy eût amené ſon cheval qui avoit eſté tué avec luy. Car comme il couroit à toute bride devant les autres, en une bataille contre le Roy de Capadoce, un ſoldat Thracien s'avançant, mit un genou en terre afin de ſe tenir plus ferme,& deſtournant de ſon bouclier le coup que luy portoit Arſacés,donna de ſa pique dans le poitral de ſon cheval,de telle roideur,qu'il perça homme & cheval tout enſemble, l'impetuoſité de ſa courſe ayant redoublé la force du coup Pour Oronte, il avoit les jambes ſi foibles, qu'il ne ſe pouvoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples,accouſtumez à aller a cheval;de ſorte qu'en metant pied à terre, on diroit qu'ils marchent ſur des épines; Il bronchoit donc à chaque pas ſans qu'on le pût faire avancer;ſi bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger ſur ſes épaules,& de le porter juſqu'au bateau, ce qui me faiſoit rire.

ANTISTHANE. Pour moy, quand ie deſcendis icy, ie ne voulus point me meſler parmy la foule,mais laiſſant les autres crier & ſe plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de paſſer plus commodement. Cependant voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les avantures de vostre passage ; mais les miennes sont bien plus plaisantes ; car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Piree, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes étrangeres, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort passe & fort maigre, & le second s'estoit tué pour une Courtisanne ; Quoy que la cause de leur mort ne me fust pas incõnuë, ie ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux ; & comme Damis accusoit son fils, ie luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-mesme, puisqu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les délices. Je dis à l'Acarnanien qu'il avoit grãd tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit tousiours paru invincible à ses ennemis ; & ie gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eût dû vivre eternellement, pour le laisser à des étrangers qui ne le touchoiẽt de rien ; Mais nous voicy tantost arrivez à la décente. Remarquons de loin ceux qui viennent : Dieux ! combien en voilà qui se tourmentent, iusqu'à ces vieillards tout décrepits, tant ils sont amoureux de la vie ! Je ne voy que les enfans qui ne pleurent point ; mais interrogons ce vieux bon-homme que voicy ; Qu'as tu à pleurer, mon amy ! est-ce que tu croyois estre immortel ; ou que tu regrette quelque grande felicité ?

UN MORT. Non, j'estois un pauvre pescheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

UN MORT. C'eſt qu'elle eſt agreable ; & la mort hideuſe.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance. Que dirons-nous de ces jeunes gens qui ayment la vie, ſi celui-cy la regrette lors qu'il devroit ſouhaiter la mort, comme un azyle à ſa vieilleſſe ? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant ſi prés de la porte, que nous voulions nous évader.

DIALOGUE
de MENIPE & de TIRESIAS.

MENIPE. IL n'eſt pas aiſé maintenant de ſçavoir ſi tu-as eſté aveugle, car tout le monde l'eſt icy ; mais ſi tu-as eſté maſle & femelle, comme on nous le veut faire croire, di-moy, je te prie, quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme, car elles ſont les maiſtreſſes & ne vont point à la guerre, n'ont ni procés ni querelle à demeſler, ni aucune autre fâcheuſe affaire.

MENIPE. Mais ne te ſouvient-il point de la Medée d'Euripide, qui deplore leur condition & le mal qu'elles ſouffrent en accouchant ? A propos, n'a'-tu jamais accouché.

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette queſtion?

MENIPE. Par curioſité, ſans aucun deſſein de t'offenſer.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais je n'eſtois pas ſterile.

MENIPE. Eſtois-tu homme & femme tout

enſemble, ou ſi un ſexe a ſuccedé à l'autre; & cela s'eſt-il fait peu à peu, ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Eſt-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPE. Eſt-il deffendu d'en douter ? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que diſent les Poëtes, ſans oſer s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en beſtes ny en arbres, puis que tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons cela une autre fois; Mais di-moy maintenant, quand tu eſtois femme, ſi tu ſçavois l'avenir, ou ſi tu-és devenu homme, & prophete en meſme temps?

TIRESIAS. Que tu ſçais peu de mes nouvelles! Il ſemble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur different, & que Junon m'aveugla, mais Jupiter me donna le don de prophetie pour recompenſe.

MENIPE. N'es-tu point encore deffait de ces fables ? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE
D'AIAX, & D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. SI ta fureur t'a couſté la vie, lors que tu faiſois le moulinet ſur un troupeau de moutons, comme ſi c'euſſent eſté des hommes: pourquoy t'en prens-tu à Ulyſſe, & pourquoy ne le voulus tu pas voir l'autre jour qu'il deſcendit aux Enfers, pour conſulter Tireſias?

AIAX. C'eſt qu'il eſt cauſe de ma mort, pour m'avoir diſputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir eſtre le maiſtre par tout, ſans qu'on t'oſaſt rien conteſter?

AIAX. Non; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naiſſance; Toy-meſme me les cedois, qui eſtois plus grand ſeigneur qu'Uliſſe, & tous les autres, hormis ce faquin, à qui j'ay ſauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint expoſer en public, comme ſi chacun eût eu droit d'y pretendre; au lieu de te les donner comme à ſon couſin germain.

AIAX. Je ne deuois m'attaquer qu'à celuy qui me les conteſtoit.

AGAMEMNON. Mais Uliſſe eſt excuſable, s'il a eu de la paſſion pour la Gloire, dont tous les honneſtes gens ſont amoureux; & tu ſçais qu'il remporta la victoire, au jugement meſme de nos ennemis.

AIAX. Je ſçay bien qui en fut la cauſe, mais il ne ſe faut pas attaquer aux Dieux: Toutefois, je n'aymerois pas Ulyſſe, quand meſme ils me le commanderoient.

DIALOGUE

de MINOS & de SOSTRATE.

MINOS. QU'On plonge ce Voleur dans le Pflegeton, & qu'on faſſe déchirer ce Sacrilege, à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de ſon long pres de Tityé, pour eſtre rongé comme luy par des vautours.

Mais vous autres belles ames; allez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'ecouter.

MINOS. Que ie t'écoute, méchant! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins!

SOSTRATE. Il est vray; mais il faut voir si j'ay merité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment? ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres?

SOSTRATE. Les Destins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux loix des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dés le point de la naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée; sur tout, s'il a esté contraint d'obeïr.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement; & lors qu'un valet aporte un present de la part du Maistre, à qui a-t'on l'obligation, ou au maitre, ou au valet?

MINOS. Au maitre, car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu as tort de me punir & de recompenser ceux cy, puis que nous n'avons fait les uns & les autres qu'executer l'ordre du Destin?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher; mais tu meri-

terois d'estre puny non seulement comme un Voleur, mais comme un Sophiste qui controle les actions des Dieux. Toutesfois délie ce pauvre diable, Mercure; mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'il ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.

LA NECROMANCIE.

DIALOGUE

de MENIPE & de PHILONIDE.

Il se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure; mais il se mocque en passant, de la magie, & de ses ceremonies ridicules & extravagantes.

MENIPE. IE te salüe, Portique, superbe entrée de mon Palais, que ie te contemple avec plaisir, depuis que ie suis de retour à la lumiere!

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menipe? C'est luy sans doute; Mais quel estrange équipage, & que veut dire cette massuë, cette lyre, & cette peau de lyon? Il faut que ie l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir?

MENIPE. *Ie sors des portes des Enfers, & de la sombre demeure des morts, où l'on habite loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grands Dieux! nous n'avions pas sçeu que Menipe estoit mort, & le voilà ressuscité.

MENIPE. Tu te trompes, *l'Enfer m'a receu tout vif dans ses entrailles.*

PHILONIDE. Hé! mon amy, qui ta meû d'entreprendre un si étrange voyage?

MENIPE. *Le feu boüillant de la jeuneſſe.*

PHILONIDE. Quitte un peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, di-nous d'où vien cét habit extravagant, & quel a eſté le ſujet d'un voyage ſi peu agreable.

MENIPE. *Vn important ſecret m'a conduit en ces lieux,*
Pour conſulter là bas l'ombre de Tirésie.

PHILONIDE. Tu reſves de parler ainſi poëtiquement à tes amis, & par Rapſodies.

MENIPE. Ne t'en étonne point, Philonide; Car comme ie ne fais que de quiter Euripide & Homere, j'ay l'eſprit encore tout plein de leurs rimes tragiques & empoulez, & il me ſemble que les Vers me naiſſent à la bouche. Mais dimoy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faiſoit lors que tu en és party, on vole, on ſe parjure, on preſte à uſure.

MENIPE. Miſerables, qui ne ſçavent pas ce qui eſt ordonné contre les riches dans les Enfers, dont les decrets ſont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t'il quelque choſe d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui ſont icy?

MENIPE. Ouy certes, & tres importans; mais il n'eſt pas permis de reveler ces myſteres, de peur qu'on ne nous accuſe d'impieté devant le tribunal de Rhadamante.

PHYLONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuſe pas ce ſecret à ton amy, qui le ſçaura bien cacher, & qui eſt initié luy-meſme dans les myſteres.

MENIPE. Tu m'impoſe une charge bien rude,

Philonide ; mais pour l'amour de toy il faut taſcher de s'en acquiter ; Il eſt ordonné que les riches qui tiennent leurs treſors enfermez comme un autre Danaé...

PHILONIDE. Ne paſſe pas outre, que tu ne m'ayes dit le ſujet de ton voyage, & qui t'a ſervy de guide ; apres tu conteras tout d'un temps ce que tu as veu & ouï dans les enfers ; car comme tués curieux, tu n'auras ſans doute rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obeïr ; car le moyen de refuſer quelque choſe aux prieres d'un amy. Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occaſion qui me le fit entreprendre. Comme j'eſtois encore jeune, & que j'entendois les Poëtes parler des guerres & des diviſions, non ſeulement des Heros, mais des Dieux mêmes ; & conter leur larcins, leurs inceſtes, leurs adulteres, & leurs violences ; ie m'imaginois que tout cela eſtoit non-ſeulement veritable, mais juſte, comme eſtant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en eſtois ſenſiblement touché. Mais lors que ie fus devenu grand, & que ie vis les loix qui diſoient tout le contraire, & qui puniſſoient les voleurs, les ſéditieux, & les adulteres ; ie fus en grand peine, ne ſçachant quel party prendre. Car d'un coſté ie ne pouvois m'imaginer que les Dieux puſſent faire des injuſtices ; & de l'autre, ie ſçavois que les Legiſlateurs n'euſſent pas deffendu ces choſes s'ils les euſſent trouvées raiſonnables. Dans cette incertitude, ie crûs qu'il eſtoit à propos de conſulter les Philoſophes, comme les Sages du monde, & les Precepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais ie m'apperçeus bien-toſt que j'eſtois tombé d'un pe-

tir mal en un plus grand. Car apres avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, ie trouvay qu'il y avoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus reglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me réjoüir, & disoit que le souverain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il faloit suër, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & avoit tousiours dans la bouche ce mot d'Hesiode, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le costeau. Celui-cy estoit d'avis de mépriser les richesses & en tenoit la possession non seulemẽt indifferente, mais dangereuse; Cét autre les mettoit hardiment entre les biens. Apres, combien de contrarieté parmy eux pour les choses de la Nature? L'un pose un vuide; l'autre des atomes; celui-cy des idées; celui-là des substances incorporelles, avec une foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'avançant des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant avoir tous raison; si bien que vous ne sçavez que répondre à celuy qui dit qu'il est froid, ni à celuy qui dit qu'il est chaud; quoy que vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en même temps. J'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teste tantost d'un costé, & tantost d'un autre, sans sçavoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insuportable, c'est que considerant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser les richesses, sont les plus avares, n'enseignent

que pour de l'argent, & ont tous les jours des procés pour leurs uſures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais ſur tout, ils crient preſque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'atachent qu'à elle, & ſont plus voluptueux que les autres. Déchû donc de l'eſperance de trouver la verité par leur moyen, j'eſtois plus en peine que jamais, & ſi quelque choſe me conſoloit, c'eſtoit de voir, que ceux qu'on eſtimoit les plus ſages, n'eſtoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant cõme ie reſvois la deſſus jour & nuit, il me prit envie d'aller en Babylone, conſulter quelque Mage des diſciples de Zoroaſtre, parce qu'on diſoit que par des charmes & des ſortileges, ils ouvroient la porte des Enfers, & faiſoient entrer & ſortir qui il leur plaiſoit. Mon deſſein eſtoit de conſulter Tireſias, qui eſtant ſage & prophete tout-enſemble, me pourroit enſeigner mieux que nul autre, qu'elle eſtoit la meilleure vie, & celle qu'un honneſte homme devoit choiſir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui avoit de longs cheveux & une grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulût être mon guide dans une entrepriſe ſi hazardeuſe. Il me prit, & me lava dans l'Euphrate un mois entier, ſelon le cours de la Lune, commençant au lever du Soleil, le viſage tourné vers l'Orient, & barbottant une longue oraiſon, cõme ces Sergens enrollez qui parlent ſi viſte & ſi mal qu'on ne les entend point. Je penſe toutefois qu'il invoquoit les dèmons. Apres avoir fait toutes ſes conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, ſans regarder perſonne par le chemin. Cependãt il ne me donnoit à manger que du gland,

& à boire que du laict & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuve Coaſpés : Nous avions la terre pour lit, & le ciel pour couverture. Lors que ie fus bien preparé de la ſorte, il me mena ſur le minuit à la riuiere du Tigre, & m'y ayant bien lavé & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & pluſieurs autres choſes, barbottant touſiours cette longue oraiſon. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'eſtre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faiſant marcher à reculons. Le reſte de la nuict fut employé à nous preparer au départ. Il mit donc une longue ſoutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette maſſuë, de cette lyre, & de cette peau de lyon, avec ordre ſi l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menipe, mais Ulyſſe, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoy celatie n'en voy pas la raiſon.

MENIPE. C'eſt qu'il croyoit que nous paſſerions mieux ſous le nom de ces Heros ; qui eſt connu dans les enfers, que ſous le noſtre. Le jour venu nous deſcendîmes à la riviere pour nous embarquer; Car il avoit preparé un bateau & des victimes, avec les autres choſes neceſſaires pour le ſacrifice. Apres que nous eûmes chargé nôtre petit fait, nous entrâmes triſtes & dolens, comme dit le Poëte, & quitant à regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué long-temps, que nous deſcendîmes dans le lac où l'Euphrate ſe perd, & de-là dãs une terre deſerte & ſi couverte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre ſous la conduite du Mage, & apres avoir creuſé une foſſe, nous y égorgeâmes nos victimes, & eſpanchâmes le

ſang tout autour. Pendant tous ces myſteres, il tenoit une torche allumée, & invoquoit enſemble tous les demons; les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proſerpine, entremeſlant parmy ces diſcours de grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine teſte, & non plus entre ſes dents, comme auparavant. Tout à coup la foreſt tremble, par la force de l'enchantement, la terre ſe fend, & l'on entend de loin les cris de Cerbere. L'enfer peu à peu ſe découvre, avec le lac brûlant, le fleuve de feu, & le manoir de Pluton, qui trembloit juſques ſur ſon trône. Nous entrons par cette ouverture, & trouvons Rhadamante à demi-mort de frayeur, Cerbere aboyant, & tout preſt à nous devorer, mais ie l'endormis aiſement au ſon de ma lyre. Comme nous fûmes à la barque de Caron, nous faillîmes à ne point paſſer, tant elle eſtoit pleine; Ce n'eſtoit que gens bleſſez, l'un à la jambe, l'autre à la teſte, comme au retour d'un combat. Mais auſſi-toſt qu'il nous vit, & qu'il apperceut la peau de lyon & la maſſuë, s'imaginant que j'eſtois Hercule, il nous fit faire place, & nous paſſa à l'autre bord. En ſuite, il nous monſtra le chemin. Mitrobarzanés marchoit devant, parce qu'on ne voyoit goute, & ie le ſuivois pas à pas, le tenant par le bord de ſa robe, tant que nous arrivâmes dans un pré qui eſtoit tout planté d'aſphodeles, où nous fuſmes incontinent environnez d'ombres murmurantes. Nous paſſons outre, juſqu'au tribunal de Minos, qui avoit à ſes coſtez les demons, les peines, & les furies, avec une longue chaine de coupables. Ce n'eſtoit qu'adulteres, maquereaux, maltotiers, flateurs de Cour,

hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquilité de nostre vie. On voyoit à part les usuriers, pâles, goutteux, hydropiques, avec chacun une chaine au col & un maillet de fer du poids de six vingt livres. Nous demeurâmes là quelque temps à entendre leurs deffenses; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils? ne m'envie point ce plaisir.

MENIPE. Te Souvient-il de ces ombres que sont les corps, lors qu'ils sont opposez au Soleil? Ce sont là nos accusateurs apres nôtre mort & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, apres les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux destinez aux suplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, detestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souvenus qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux, & dépoüillez, qui osent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cét état, & m'aprochant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, ie les faisois souvenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient, à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & qui estoient repoussez par leurs valets, jusqu'à ce qu'il plust à Monsieur de sortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui caressoit les uns d'un clin d'œil, & les autres

d'un souris,& pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaida là une cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faveur. Car comme Denis le Tyrã estoit accusé de crimes atroces, par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Philosophes Stoïques; Aristipe le Cyrenien vint à la traverse, & comme il est respecté là-bas,& en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, sur le point d'estre dévoré par la Chymere, en disant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux destinez aux suplices, où c'estoit une chose effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des foüets & le bruit des chaisnes. Ils estoient tous pesle-mesle, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves,& tous de differentes peines; les uns dans le feu ou sur la roüe, les autres déchirez par Cerbere, ou par la Chimere, & tous detestoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-uns de nôtre connoissance qui se cachoient & tournoiét la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant,& avec des respects & des soûmissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lors que nous nous souvenions de leur orgueil & de leur presomption. On faisoit grace aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vismes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphe, Ixion, Tantales, & cét enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De-là, nous passâmes aux champs Elysées, qui est le sejour des bien heureux, où nous vismes une autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les uns secs & uiez, qui s'en vont presque en fumée, comme

comme dit Homere : D'autres jeunes & plus entiers, particulierement les Egyptiens, à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à cõnoitre, car on diroit que tous les morts se ressemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien prés, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchez tous ensemble, grands & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrhias, ni Thersite d'avec Nirée; car ils n'avoient plus les marques qui les faisoient reconnoitre. Ce n'estoient que des carcasses qui guignoient par le trou des yeux, & montroient de grandes dens dechárnées. Considerant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit une Comedie, dont la fortune est le Poëte, qui dõne à chacun le personnage qu'elle veut; à l'un, celuy d'un Monarque, ou d'un faquin; à l'autre, celuy d'une jeune beauté, ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquefois une même personne change de condition, comme Cresus de Roy devient esclave, & Meandre successeur de Policrate, passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques fots & opiniastres, aprés veulent conserver leur habillement, veulent conseruer leur dignité, & se tâchent quand on les dépoüille, comme si la Comedie devoit toûjours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam, & tantost Agamemnon, & devient esclave, aprés avoir esté Cecrops ou Erecthée. En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'est

plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de Menacés; mais Pol fils de Clariclés, de quelque méchant village, où Satyre fils de Theogiton, qui n'eſt pas de meilleur lieu. Voila comme vont les choſes du monde.

PHILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de ſtatuës, avec ces ſuperbes inſcriptions; ne ſont-ils pas plus eſtimez là-bas que les autres?

MENIPE. Non, mon ami; car ſi tu avois veu Mauſole avec ſon Mauſolée, tu te creverois de rire; Il eſt jetté là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à ſon tombeau ſi ſomptueux, que d'eſtre accablé ſous ſa peſanteur. Car lors qu'Eaque diſtribuë les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ſes jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien davantage ſi tu voyois les Satrapes mendiant là-bas, & eſtant contrains pour vivre, de faire le métier de Harangeres, ou d'aprendre la Grammaire à des grimaux, bafoüez & ſouffletez comme des coquins. Pour moy, ie ne me pouvois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire des vieilles ſavates en un coin; & d'autres demander l'aumône aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choſes, & preſque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPE. Celui-cy ſe promene comme il faiſoit à Athenes & contrôle tout le monde, eſtant d'ordinaire avec Palamede, Neſtor, Ulyſſe, & les autres grands cauſeurs du temps paſſé, qui ſe plaiſent à ſon entretien. Il ſemble avoir encore les jambes enflées du poiſon qu'on luy a donné

Pour Diogene, il s'amuſe à perſecuter Midas & Sardanapale, auprés deſquels il a choiſi ſa demeure & s'éclate de rire lors qu'il leur entẽd regretter leur felicité, demeurant tout le jour couché ſur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; ſi bien que ces pauvres miſerables, pour n'avoir pas toûjours la teſte rompuë, ont fait reſolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. C'eſt aſſez de ces choſes; dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPE. Tu-as bien fait de m'en faire ſouvenir; car j'ay failly à l'oublier, quoy que ce fuſt le ſujet principal de mon diſcours. Comme j'étoit donc là-bas, le Magiſtrat fit publier l'Aſſemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me meſlay parmy la foule. On y traitta diverſes matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur inſolence & de leur preſomption. Alors un des principaux de l'Aſſemblée ſe levant, leut ce Decret: *Sur ce qui nous a eſté repreſenté, que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les bafoüent & mal-traitent; il a ſemblé bon au Senat & au Peuple, qu'aprés leur mort, leur corps ſoit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle paſſe inceſſamment d'aſne en aſne, pour eſtre battuë & chaſſée par les pauvres, comme ils les ont battus & chaſſez pendant leur vie, juſques à ce que le terme ſoit accomply de deux cens cinquante mille ans, aprés lequel il leur ſera permis de ſe retirer. Vn tel fils, fils d'un tel, d'un tel païs, & d'une telle tribu a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leuë, le Magiſtrat l'approuva

le Peuple le ratifia. Cerbere en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui se passa ce jour là dans l'Assemblee, aprés quoy j'alay faire mes affaires, & consulter Tiresie, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors se roidissant d'une façon ridicule, comme c'est un petit vieillard aveugle, tout contrefait, il me dit d'une voix greslé, Mon fils, je voy bien que tu as frequenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçavoir; mais il n'est pas permis de le reveler, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le Tribunal de Radamanthe. Ha! mon petit bonhomme, luy dis je, ne me laisse pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots comme s'il eut eu pitié de moy, il me tira à part, & s'approchant de mon oreille: La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy quittant-là toutes ces chimeres des Philosophes, & ces vaines speculations sur la fin & le principe des choses, & tenant pour certain que tous ces beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures; songe à vivre & à te réjoüir. Cela dit, il se déroba, & rentra dans son pré d'Asphodelle; & moy parce qu'il se faisoit tard, je dis au Mage, qu'il estoit temps de se retirer, & de reprendre nostre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, j'en sçay un plus court, & me prenant par la main il me mena en une contrée plus obscure, où me montrant du doigt un foible rayon de lumiere, qui passoit à travers une fente; C'est-là, dit-il, l'Oracle de

Trophonius, & le chemin par où l'on décend de la Beocie dans les Enfers ; Remonte par-là, & tu seras incontinent en ton pays. Moy, tout réjoüy, ie pris congé du Mage, & grimpant du mieux que ie pûs par ce trou, ie me suis trouvé, ie ne sçais comment, à Lébadie.

CARON, OU LE CONTEMPLATEUR. DIALOGUE.

DE CARON ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une façon tres agréable.

MERCURE. DEQUOY ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle es-tu venu icy haut chercher la lumiere ? Tu n'avois pas accoûtumé de te mêler des choses du mõde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent ; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes A l'exemple de ce jeune Thessalien, *Protesilas.* j'ay demandé de pouvoir estre un jour obtenu du navire ; & en ayant obtenu la permission, ie suis monté jusqu'icy, tres-heureux de pouvoir rencontré, car ie suis seur que tu me montreras tout.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir. Comicar j'ay quelque commission de la part de Jupiter, & tu sçais qu'il est colere & que si ie tardois trop, il me pourroit laisser pour jamais avec vous dans les Enfers ou me prenãt par un pied comme il fit Vulcain me precipiter en bas du Ciel pour faire rire

en ſuite les Dieux, lors que je leur verſerois à boire tout clopinant.

CARON. Quoy! tu abandonnerois ainſi ton ancien ami, & ton camarade, errant par le monde ſans guide? Souvientoy que je ne t'ay jamais fait tirer la rame ni la pompe; en paſſant la Barque, quoy que tu ſois fort & robuſte; Mais en arrivant là-bas tu te couches de ton long ſur le tillac, & dors tout ton ſoul, ſi ce n'eſt que tu rencontre quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que ie ſuis, il faut que i'empoigne la rame, & que ie vous paſſe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, ie te prie, mon petit Mercure; car comme les autres chancellent dans les tenebres, ie ſuis tout ébloüi à la lumiere.

MERCURE. Tu as envie de me faire battre; mais on ne ſçauroit éviter ſon mal-heur, ni rien refuſer à ſon ami. N'attens pas, pourtant, que ie t'aille montrer tout; il faudroit pour cela un ſiecle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car perſonne ne paſſeroit cependant; & Eaque, qui eſt le maltotier des Enfers, demanderoit diminution; mais il faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'eſt à toy à voir ce qu'il faut faire; car ie ſuis tout neuf en ce pays-cy.

MERCURE. Il nous faut choiſir quelque montagne d'où l'on puiſſe tout voir; Si tu pouvois monter au ciel, ce ſeroit un grand abregé; car tu contemplerois aiſément tout de là haut; mais comme tu converſes inceſſamment parmy les Ombres; tu n'es pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON. Tu ſçais ce que ie dis là bas à ceux qui paſſent la Barque, lors qu'ils ſe veulent mêler de me donner leur avis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempeſte, ils veulent auſſi-toſt qu'on baiſſe les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais ie leur commande de ſe tenir cov, & de me laiſſer faire. De meſme à preſent, fay tout ce que tu jugeras à propos, ſans m'en demander mon avis, comme ſi tu eſtois le pilote, & que ie fuſſe le paſſager, car ie t'obeïray en tout & par tout.

MERCURE. Tu as raiſon; Je feray ce qu'il faudra; il ne reſte plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucaſe ſera-t-il aſſez haut, ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le mont Olympe? Mais cela me fait ſouvenir d'un deſſein que ie te veux communiquer, car j'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'eſt à moy d'obeïr.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée, qui n'eſtoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirẽt de déraciner le mont Oſſa, & de le mettre ſur l'Olympe, & celuy de Pelion par-deſſus, afin de s'en ſervir comme d'échelle pour monter aux cieux; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette temerité. Pour nous qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par eſcalade, ie ſuis d'avis ſeulement que nous roullions ces montagnes l'une ſur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penſes-tu que nous ſoyons aſſez forts tous deux pour cela.

MERCURE. Pourquoy non; crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans?

CARON. Je ne dis pas cela; mais pour en

venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'eſt que tu es groſſier, mon amy; & que tu n'as pas lû Homere. Car en trois mots, ce galant homme fait une échelle de montagnes par où l'on peut grimper au ciel aiſément, & je m'étonne que tu trouves cela étrange, veu que tu ſçais qu'Atlas ſeul nous porte tous, & le ciel meſme, & qu'Hercule prit un jour ſa place pour le délaſſer.

CARON. J'ay oüi dire cela auſſi-bien que toy; mais s'il eſt vray ou non, ie m'en rapporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il eſt tres-veritable, Caron; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Travaillons donc premierement à déraciner le mont Oſſa, puis nous mettrons deſſus Pelion au ſommet feüillu. Regarde comme nous avons toſt fait, & poëtiquement. Je vay monter le premier, pour voir s'ils ſeront aſſez hauts. Grands Dieux! nous ne ſommes encore qu'au bas du ciel; Je découvre à peine à l'Orient, l'Ionie & la Lydie; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Iſle de Crete au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le mõt Eta, & mettre encore le Parnaſſe par deſſus.

CARON. Je le veux; mais prens garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajoûté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crains point, mon ami, tout ira bien; Tranſporte l'Eta, & roule deſſus le Parnaſſe. Voilà qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main; car la montée eſt un peu haute, pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'eſt ta curioſité,& non pas moy qui te donne toute cette peine ; car on ne peut tout voir,& demeurer dans ſa chãbre;çà la main, & prends garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culebute. Courage ! te voilà en haut, auſſi bien que moy,le mont de Parnaſſe eſt fourchu,tu te mettras ſur un coupeau & moy ſur l'autre,pour eſtre plus à nôtre aiſe,& nous conſiderõs ce que nous voudrõs tout à loiſir. Que vois-tu?

CARON. Je voy une grande plaine,& un grand lac qui l'environne,avec des rivieres plus groſſes que le Phlegeton & le Cocyte;je voy auſſi de petits animaux qui ſortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là ce ſont des villes, & ces animaux,des hommes,qui te paroiſſent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait,d'entaſſer montagne ſur montague; car on n'apperçoit pas diſtinctement de ſi loin, & mon deſſein n'eſtoit pas de voir des villes & des foreſts comme dans la carte ; mais de connoiſtre ce qui ſe paſſe dans le monde,& comme on s'y gouverne ; car ce matin,lors que tu m'as rencontré ie riois d'une avanture aſſez plaiſante Quelqu'un prié à ſouper chez ſon voiſin,a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver ; mais là deſſus il eſt tombé une mile qui luy a caſſé la teſte ; N'y avoit-il pas de-quoy rire,de luy voir promettre ſi hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir? Il nous faut donc deſcendre, pour conſiderer les choſes de plus prés.

MERCURE. Demeure,ie ſçay une recette pour éclaircir la veuë,que i'ay appriſe auſſi d'Homere; nous verrons s'il eſt auſſi bon Empirique qu'Architecte Mais prens garde,quand ie l'auray faite le bien voir,afin qu'il n'y faille plus retourner.

I'eſtray le bandeau qui te couvroit les yeux,
Tu verras aiſement les hommes & les Dieux.

Qu'eſtce ? ne vois-tu pas bien à preſent?

CARON. A merveilles; Un lynx eſt aveugle au prix de moy; Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veux-tu que ie t'interroge auſſi en vers, pour montrer que ie ne ſuis pas ſi ignorant que tu penſes?

MERCURE. Et où les aurois-tu apris, pauvre Batelier?

CARON. Tu ne ſçaurois t'empeſcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouy Homere làbas débagouler ſes Raptodies? Car comme ie le paſſois, il s'émût une tempeſte, excitée ſans doute par quelques Vers qui eſtoient contraires à la navigation; de ſorte que Neptune, en colere, jetta ſon trident comme s'il eut voulu peſcher à la ligne, & fit une ſi grande tourmente que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit un mal de cœur à Homere qui luy fit vuider tout ce qu'il avoit dans le corps avec Scylle, Caribde, & Polypheme.

MERCURE. Ie ne m'étonne pas qu'il ne te ſoit reſté quelque choſe d'une ſi grande evacuation; mais ſi tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc ſans tant de façon, qui eſt celuy-cy qui paſſe tous les autres tant en force qu'en grandeur?

MERCURE. C'eſt Milon Catoniate, à qui la Grece applaudit dans les ſpectacles, pour luy avoir veu porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé! mon ami, qu'ils auront bien plus de raiſon de m'applaudir, lors que ie le por-

teray moy-même, aprés que la mort, cet Athlete te invincible, l'aura terraſſé. Il ſe lamentera alors au ſouvenir de ces acclamations. Maintenant tout glorieux, il ne ſonge pas à nous.

MERCURE. Comment y ſongeroit-il en un état ſi vigoureux?

CARON. Laiſſons-le là, il nous donnera aſſez de plaiſir, lors que bien loin de porter un bœuf, il ne pourra pas porter un moucheron. Mais qui eſt-ce autre plein de majeſté? il ſemble étranger à ſon habit?

MERCURE. C'eſt Cyrus fils de Cambiſes qui a tranſporté l'Empire des Medes aux Perſes. Il vient de dompter les Aſſyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Creſus Roy de Lydie, afin de ſe rendre maiſtre de l'Univers.

CARON. Et où eſt Creſus?

MERCURE. Regarde cette forteresſe à triple mur? C'eſt Sardes, capitale de ſon Empire. Le voilà aſſis ſur un trône d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils diſent?

CARON. Je le veux.

CRESUS. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant toy tous mes treſors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, je te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crain rien, il ne dira point de ſottiſe.

SOLON. Il y en a bien peu, Creſus, qui meritent ce nom, mais de tous ceux que j'ay connus, Biton, & Cleobis me ſemblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Preſtreſſe d'Argos, qui moururent tous deux en

meſme temps, aprés avoir trame leur mere ſur un char dans le temple.

CRESUS. Et bien que ceux-là ſoient les plus heureux ; qui ſont les autres ?

SOLON. Tellus, cet illuſtre Athenien, qui mourut pour ſon païs, aprés avoir bien vécu.

CRESUS. Et moy, maraut ne te ſemble-je point heureux ?

SOLON. On ne peut juger de la felicité de l'homme qu'aprés cette vie, lors qu'il a fourni heureuſement ſa carriere.

CARON. Courage Solon, tu es un brave homme de faire ma barque, juge de ce different. Mais qui ſont ceux-là que Cresus envoye ſi chargez, & qu'eſt ce qu'ils portent ſur leurs épaules ?

MERCURE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour recompenſe de ſes oracles trompeurs qui le feront bien-toſt perir ſur, il eſt extremement ſuperſtitieux.

CARON. Quoy ! ce jaune rougiſſant c'eſt de l'or ? Voilà la premiere fois que j'en avois veu, aprés en avoir tant oüi parler.

MERCURE. Voilà, mon ami, le ſujet de tant de querelles, de combats, de trahiſons, de larcins, de meurtres, d'empoiſonnemens, de parjures, de dangers ſur mer & ſur terre.

CARON. Quoy ! pour cela il ne reſſemble pas mal à du cuivre, car j'en voy, comme tu ſçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le paſſage. Mais ie ne voy point l'avantage qu'a ce metal ſur les autres, ſinon qu'il eſt plus peſant, & qu'il fait courber ces crocheteurs ſous le faix.

MERCURE. On ne fait pas eſtat du cuivre, parce qu'il eſt trop commun, mais l'un & l'autre ſe tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'etranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & ſe mõque de la vanité de ce Roy barbare; mais il ſemble qu'il luy veüille dire quelque choſe. Eſcoutons.

SOLON. Dis-moy, Creſus, crois tu qu'Apollon ait beſoin de ces treſors?

CRESUS. Pourquoy non? il n'a point de pareilles offrandes dans ſon temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuſerie dans le ciel, qu'on y ait beſoin des richeſſes de la Lydie.

CRESUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire?

SOLON. Dis-moy y croit-il auſſi du fer?

CRESUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque?

CRESUS Pourquoy?

SOLON. Si tu veux répondre ſans te mettre en colere, tu le ſçauras. Quel eſt le meilleur de ce qui conſerve, ou de ce qui eſt conſerve?

CRESUS Ce qui conſerve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer?

CRESUS. De fer.

SOLON. Et ſi tu n'en as point on tranſportera tous tes treſors en Babyſonne.

CRESUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point, mais tu vois par là que le fervaut mieux que l'or.

CRESUS. Voudrois-tu que je fiſſe revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer?

SOLON Non, car Apollon n'en a que faire, & ceux-ci ſeront la proye de quelque Pirate, ou de quel-

que Conquerant, qui s'en servit ôt mieux que luy.

Cresus. Tu portes envie à mes richesses, & leur fais toujours la guerre.

Mercure. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'étonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité; mais il regrettera bien-tost de ne l'auoir pas crû, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au supplice; car j'entendis n'aguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes, & qui disoit que Cresus seroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reine des Massagettes; La vois tu monté sur un cheual blanc, toute preste à triompher, & d'autre costé Cambyses le Successeur de Cyrus, qui apres auoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra en rage pour auoir tué le bœuf Apis?

Caron. Il y aura bien alors de quoy rire; mais on n'oseroit les regarder maintenant au milieu de leur pompe & de leur gloire.

Mercure. Qui croiroit que l'un seroit mené dans peu sur un echafaut, & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang, avec ces reproches, *Soule-toy du sang dont tu as toujours esté si alteré.*

Caron. Mais qui est celuy-là avec un manteau de pourpre & un diadême, à qui son Cuisinier donne un anneau d'or qu'il a trouué dans le ventre d'un poisson?

Mercure. C'est Polycrate Tyran de Samos qui se croit parfaitement heureux & qui ne sçait pas qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Satrape Orcés, qui l'attachera à un gibet; car j'ay oüi dire tout cela à Cloton.

Caron. Courage, ma fille, pend les uns & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les éleve que pour les preci-

piter de plus haut, afin que la cheute en ſoit plus grande. Je riray alors tout mon ſoul quand je les verray dans ma nacelle, ſans tout cet equipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arrivera; mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent; les uns font la guerre, les autres plaident; les uns triomphẽt, les autres mendient?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie bien pleine de trouble & de miſere. On diroit de leurs villes que ce ſont des ruches d'abeilles, car chacun a ſon eguillon dont il pique ſon voiſin; mais j'en voy comme les gueſpes & les frélons qui mangent le bien d'autruy ſans rien faire. Mais qu'eſt-ce que cette nuë obſcure qui les environne?

MERCURE. Ce ſont les diverſes paſſions qui les agitent, & particulierement la crainte & l'eſperance, dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flate & les releve, les laiſſant a la fin comme des Tantales, qui bâillent apres un bien qui s'enfuit. Vois tu les Parques qui filent d'enhaut les deſtins, où ils tiennent attachez par de petits filets, ſemblables à des toiles d'araignées, & demeurent ſuſpendus pour quelque temps? Mais lors que le fiet vient à rompre ils tombent avec grand bruit, ſur tout quand ils ſont montez fort haut. Car cet autre qui n'eſt gueres eſlevé, quand il viendra à tomber il n'y aura que ſon voiſin qui l'entende. En vois-tu dont le filet eſt attaché a celuy de leur compagnon? C'eſt ſigne que leur vie dépend de la ſienne, & celuy qui a le plus long fil ſera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela eſt tout à fait plaiſant.

MARCURE. Encore plus que tu ne penſes, & particulierement quand on conſidere leurs occupations & leurs exercices, & cõme la mort vient trancher leur vie & leurs eſperances. Vois-tu ces bourreaux & ces miniſtres, la peſte, la guerre, la famine, ſans conter une infinité d'autres maladies, à quoy ils ne longẽt point durant la proſperité, mais l'adverſité les reveille tous avec des gemiſſemens & des plaintes. Que s'ils conſideroient de bonne heure qu'ils ſont mortels, & qu'aprés avoir demeuré quelque temps en vie, il la faudra quitter comme un ſonge, ils ſeroient beaucoup plus ſages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il ſemble que le preſent durera toujours, lors que l'un de ces miniſtres de la mort leur vient ſignifier l'arreſt du deſtin, ils ne ſont pas conſolables. Que penſes-tu que feroit celuy qui baſtit un Palais, & qui preſſe les ouvriers, s'il croyoit mourir avant qu'il fut achevé? Et celuy qui ſe réjoüit de ce que ſa femme luy a fait un fils, & qui veut qu'il porte ſon nom, s'il eſtoit adverty qu'il ne paſſera pas l'âge de ſept ans, comment ſe deſeſpereroit-il, au lieu d'en faire des feux de joye? Mais le mal eſt qu'il regarde celuy de ſon voiſin qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au bûcher, ou qui a fait mourir ſon pere de deſeſpoir par ſes debauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'uſuriers, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & avant que d'avoir joüi de leur bien, ils ſont appellez par ces triſtes Officiers de la mort?

CARON. Je vois tout cela, & ſonge en moy-meſme, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies qui leur ſont cõmunes avec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là dõc ſont malheureux, ie laiſſe à juger ce que ſont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy ie compare les pauvres mortels, à ces boüillons d'écume que font les torrens, dont les uns plus petits, les autres plus gros, ſe groſſiſſent encore de la ruïne des autres, juſqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-meſmes par leur exceſſive groſſeur.

MERCURE. Je trouve cette comparaiſon pour le moins auſſi bõne que celle d'Homere, qui les compare à des feüilles; mais ie m'eſtonne qu'étant ſi fragiles, ils faſſent de ſi grands deſſeins, & qu'ils ſe tourmentent ſi fort pour de vains honneurs & des dignitez paſſageres.

CARON. Veux tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils ſongent deſormais à vivre cõme des gens qui doivent mourir. O fous que vous eſtes! pourquoy courez-vous ſans ceſſe après les vanitez? vous ne durerez pas eternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet uſurier quitte ſes treſors, cet amoureux ſa maiſtreſſe, cet ambitieux ſa dignité. Si ie leur crois cela & autres choſes ſemblables, crois-tu qu'ils n'en devinſſent pas plus ſages?

MERCURE. O mon ami! tu ne ſçais en quel fait l'erreur & la paſſion les ont mis. Ils auroient

les oreilles sourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulisse ne les avoient au chant des Siréne's. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teste à force de crier. Il est vrai qu'il y en a qui entendẽt un peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là?

MERCURE. Il seroit superflu, car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire; Les vois tu qui se retirent en un coin pour en rire tout seuls à leur aise? car ils sont haïs des sots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & meditent de bonne heure leur retraitte.

CARON. Courage, Messieurs, Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apprens-moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la teste, où sont les sepulchres où l'on les met aprés leur mort?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont prés des villes, enrichis de petites colomnes & de pyramides? ce sont leurs sepulchres.

CARON. Pourquoy s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres? J'en voy, ce me semble, qui dressent leur bûcher auprés, & qui creusent une fosse où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir; mais ils se persuadent que les ames reviennent des enfers humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient ils manger qu'ils n'ont plus de corps? Mais tu le sçais mieux que moy; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des

affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensez vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas; celuy qui a un superbe tombeau est comme celuy qui n'en a point: On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille qu'à Therſite. *Cela eſt pris d'Homere.*

MERCURE. Puis que tu m'en fais souvenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achille; Le vois-tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Retée?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques; Mais montre-moy un peu ces villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycéne, Cleone & Troye meſme; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long temps que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté; Mais voilà la grande Babylone avec ses Tours, que bien tost on cherchera aussi dans ses ruines. Pour Mycéne, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer; car ie sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé si hyperbolyquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes ruïnées, car les villes ont leur destin aussi bien que les hommes; & ce qui est de plus étrange, les fleuves meſmes, comme celuy d'Inachus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere! quelle hyperbole d'avoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, la bien bastie! Mais tandis que nous parlons, qui sont ceux là qui se battent?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretüent pour le lieu meſme qui leur

ſert de champ de bataille. Vois-tu le General Odrades à demi mort, qui dreſſe luy-meſme ſon trophée ?

CARON. O la grande folie, de ne pas ſçavoir que quand chacun d'eux poſſederoit le Peloponeſe tout entier, il n'obtiendroit pas d'Eaque plus d'un pied de terre aprés ſa mort; & pour ce champ là, il ſera tantoſt aux uns & tantoſt aux autres, qui renverſeront ſouvent ce trophée avec la charuë.

MERCURE. C'eſt ainſi qu'il en arrivera; Mais il eſt temps de décendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embaraſſer pas les Geographes lors qu'ils les trouveroient à dire. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commiſſion. Adieu, ie t'iray bien toſt revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaiſir, Mercure, & ie te mettray toute ma vie au rang des bienfaiteurs. Dieux qu'eſt-ce des pauvres mortels! Rois, lingots, ſacrifices, combats, & de Caron pas un mot.

DES SACRIFICES.

Il ſe mocque de la Religion des Payens & de leurs myſteres, & particulierement de l'abus des ſacrifices.

IL n'y a perſonne ſi mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs feſtes, leurs ceremonies, & leurs ſacrifices, & qu'elle opinion ils ont des Dieux, ſans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut conſiderer premierement, s'ils meritent le nom de Religieux, plûtoſt que d'Impies, d'avoir

de si lâches sentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veüille estre cajollée, & qu'elle se fâche quand on luy rend pas de vains honneurs, & des services inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriverẽt autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calidoniens avec leur meurtre & la mort de Meleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'õ l'avoit oubliée en un sacrifice; Et il me semble que ie la voy toute seule dãs le Ciel, qui se plaint & se desespere tandis que les autres font bõne chere chez Æthé. Si cela est, les Ethiopiens doivent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Jupiter est bien ingrat, veu qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car cõme il vend ses faveurs & qu'il ne donne rien pour neant, il y a apparence qu'il recõpense bien ceux qui le servent. L'un achette de luy la santé par le sacrifice d'un bœuf, l'autre la royauté par une hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour devenir riche; Cet autre neuf pour pouvoir retourner en son pays, où sa fille même, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut un alors, qui racheta pour quelque temps le sac de Troye par un sacrifice de douze bœufs, sãs cõter un voile qu'il donna en offrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demãder, ou tout au plus qu'ũ chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chryses Prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'õ le mépriſe, aprés avoir mis en credit ton Temple, &

brûlé le premier sur ses Autels, les cuisses des taureaux & des chevres. Apollon donc touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses flèches, & se perchant sur les navires, frappe d'un trait pestilenciel non seulement les hommes, mais les bestes mêmes. Puisque nous sommes sur son sujet voyons tout d'un temps ce que la Religion luy attribuë; Je laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe, mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & contraint pour vivre de se loüer à Admette en Thessalie, & en Phrygie à Laomedon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des briques, ils bastirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas pas là une belle histoire & bien honorable pour un Dieu? mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Jupiter. Car les Poëtes, aprés avoir invoqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne châtra le Ciel dont il estoit fils, afin de regner en sa place, & devora ses enfans comme Thyeste, pour empécher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en avoit fait à son pere Que Jupiter fut dérobé par sa mere, qui supposa pour luy une pierre, & qui l'exposa en Créte, où il fut nourry par une chevre, comme Téléphe par une biche, Cyrus par une chienne, & Romulus par une louve. Ils ajoustent, qu'il deposa aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle & qu'il épousa plusieurs femmes, & sa sœur la derniere, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fecond amoureux, il remplit le Ciel d'or-

fans, tant bâtards que legitimes, se changeant tantoſt en taureau, tantoſt en cygne, tantoſt en aigle, & quelque fois encor, pour joüir de ſes amours: enfin en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de ſon cerveau, comme Bacchus de ſa cuiſſe, où il le mit pour achever ſon terme, aprés l'avoir tiré du ventre de ſa mere, qu'il n'étoit qu'à demy formé, c'eſt pourquoy il luy falut faire une inciſion pour accoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils diſent preſque la meſme choſe de Junon, qu'elle engendra Vulcain toute ſeule, ſans la compagnie de de ſon mary, & que ce malotru ſorgneur qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jetté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'Iſle de Lemnos, où il ſe fut rompu le col ſans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garantirent du deſtin d'Aſtianax; Cela n'empécha pas pourtant qu'il ne ſe rompit une jambe dont il ſera boiteux toute ſa vie. Encore cela n'eſt il rien à l'égard du malheureux Prometée, qui pour avoir eſté trop charitable envers les hommes, fut attaché par Jupiter ſur le mont Caucaſe, où une aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il eſt deſormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mére des Dieux comme elle eſt, de ſe promener par la Phrygie avec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie à ſe faire Eunuque? Aprés cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endimion & de la Lune? Mais quittons là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il eſt d'airain; mais qu'en y en-

trant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la nôtre; Que le plancher y eſt d'or, & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui ſont comme les Portiers, & Iris avec Mercure qui ſervent de valets de pied. Aprés vient la forge de Vulcain, qui eſt pleine de toute ſorte de feux d'artifices, & enſuite le palais des Dieux qu'il a fait de ſes propres mains, & celuy de Jupiter qui eſt ſon chef d'œuvre. Or les Deitez aſſemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques, ſe courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un ſacrifice, afin d'en venir humer la graiſſe, & boire le ſang autour des Autels comme des mouches. Car autrement ils ſont reduits à leur ordinaire, de nectar & d'Ambroſie, qui ne doivent pas eſtre ſi excellens que chantent les Poëtes, puiſqu'ils les quittét pour du ſang & de la graiſſe. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chaſſé pour ſon caquet, & l'autre pour ſa laſcivete, & depuis ce temps-là le Ciel a eſté comme inacceſſible au genre humain. Voilà l'hiſtoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y eſt conforme. On leur a conſacré d'abord des foreſts & des montagnes, & enſuite des plantes & des oyſeaux, aſſignant a chacun le ſien. Apres cela, les hommes ſe les ſont partagez, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon, les Atheniens Minerve, comme le mot Grec le teſmoigne, les Mygdoniens Cybelle, les Ephefiens Diane. Junon eſt allée demeurer à Argos; & Venus à Paphos & à Cytere. Ceux de Crete reconnoiſſent Jupiter pour leur Citoyen,

citoyen, & de plus montrent ſon ſepulchre; cependant nous ſommes ſi ſots de croire que c'eſt luy qui tonne, & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il eſt mort & enterré. On leur a auſſi bâti des Temples pour leur demeure, & dreſſé des ſtatuës, faites de la main des plus grands Sculteurs, qui ſans les avoir jamais veus, que ie ſçache ont fait Jupiter barbu, Apollon ſans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerve avec des yeux bleus, & ainſi du reſte. Cependant le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce ſoit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Tracе; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a tranſporté du ciel en terre, pour garder la ſolitude de Piſe, où il eſt aſſez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque ſacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'eſt pas tout, car aprés leur avoir conſtruit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aſperſions & les Oracles, le Laboureur y mene ſon bœuf, le Berger ſa brebis ou ſa chevre, un autre y porte un gâteau ou de l'encens; mais le pauvre qui n'a rien, en eſt quitte pour faire la reverence. Lors que la victime eſt couronnée, on conſidere bien attentiuement ſi elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre ſon temps & ſa peine, & ce qui eſt de plus fâcheux ſon argent; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la preſence de Dieu. Elle jette des cris mourans qui ſont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il eſt écrit ſur la porte; Que perſonne n'entre dans le lieu des Aſperſions qu'il n'ait les mains pures. En ſuite, le Sacrificateur tout ſanglant ouvre l'eſtomach de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyphéme, en tire le cœur, puis arroſe de ſang la

Ou pour leur haſter la main.

tour de l'Autel, & fait le reſte de la ceremonie: Car allumant du feu, il y porte la chevre avec ſa peau, & la brebis avec ſa laine; La graiſſe monte au Ciel en un globe de fumée, où elle ſe perd dans les nuées. Les Schites mépriſant ce culte comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane, qui ſe plaiſt à répandre le ſang humain. Mais cela n'eſt encore rien, à mon avis, au prix de ce que ſont les Egyptiens, car c'eſt là veritablement qu'on voit des choſes toutes celeſtes & toutes divines; Jupiter, avec la teſte d'un Belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chevre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que ſi vous voulez ſçavoir ce que cela ſignifie, vous trouverez des Preſtres ras & tonſurez, avec des Propheres & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit, *hors d'ieq Prophanes*, Que les Dieux pour ſe ſauver des mains des Geans, ſe vinrent cacher en Egypte, ſous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'Image en memoire de cette avanture. Et de peur que vous n'en doutiez, cela eſt écrit il y a plus de dix mille ans, dans le livre des ceremonies. Les victimes y ſont de meſme qu'ailleurs, hormis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en ſe frappant l'eſtomac. Quelques-uns ſe contentent pour tout ſacrifice de les enterrer après qu'elles ſont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui eſt leur grand Dieu, perſonne ne fait tant d'état de ſa chevelure, eût-il la peruque de Niſus, qu'il ne la faſe eu ſigne de deüil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on deſtine touſjours le plus beau à cet office. Ces choſes-là, & autres ſemblables, (

sont tous les jours, & sont cruës du peuple ignorant; mais elles sont si fortes qu'elles n'ont point besoin d'estre refutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES A L'ENCAN.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Autheurs.

JUPITER. QV'on range ces Sieges, & qu'on nétoye par tout, tandis qu'on aura soin de porter les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent, & appelle les marchans à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & a l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant on luy fera credit pour un an en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des achepteurs. il ne nous faut pas laisser morfondre. Par où commencerons nous?

JUPITER. Par la Secte Italique; Fay décendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pitagore, descendez, & faites tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voici une vie celeſte & divine; qui l'achetera? Qui veut eſtre plus grand que l'homme ? Qui veut connoiſtre l'harmonie de l'Univers, & revivre aprés ſa mort ?

UN MARCHAND. Voilà de grandes promeſſes, & le perſonnage a bonne mine; mais que ſçait-il principalement?

MERCURE. L'Arithmetique, L'Aſtronomie, la Geometrie, la Muſique, la Magie, la Science des Prodiges, tu vois un Prophete accomply.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCURE. Pourquoy non?

LE MARCHAND. D'où es tu?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu etudié ?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du païs.

LE MARCHAND. Si je t'achette que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais je te feray ſouvenir de ce que tu as ſçeu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela.

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ſes ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle ſoit déja nette, comment l'inſtruiras-tu ?

PYTAGORE. Par le ſilence ; Tu ſeras cinq ans ſans parler.

LE MARCHAND. Và t-en inſtruire le fils de Cetus ; Je veux eſtre homme & non pas ſtatuë : Mais encore, que feras-tu aprés ce long ſilence?

PYTAGORE. Je t'enſeigneray la Geometrie, & la Muſique.

LE MARCHAND. Cela eſt plaiſant qu'il faille eſtre Violon, avant que d'eſtre Philoſophe ! Et aprés cela, que m'apprendras-tu ?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la ſçay déja.

PYTAGORE. Comment conte-tu?

Le Marchand. Un, deux, trois, quatre.

Pytagore. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'eſt dix, le triangle parfait; & noſtre ſentiment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, je n'ay jamais rien oüi de plus merveilleux, ni de plus divin!

C'eſt que 1. 2. 3. 4. ſont dix.

PYTAGORE. Aprés cela, tu ſçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le feu, leur forme, leurs qualitez, & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont une forme.

PYTAGORE. Ouy & tres-viſible; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne ſe pourroient mouvoir. Aprés tu ſçauras que Dieu eſt un nombre, & une harmonie.

Le Marchand. Tu nous contes d'étranges choſes!

Pytagore. Bien plus; tu es autre que tu ne parois, & il y a en toy pluſieurs hommes.

Le Marchand. Que dis-tu, ie ne ſuis pas celuy qui te parle?

Pytagore. Tu és le meſme à cette heure, mais tu as eſté un autre jadis, & paſſeras à l'avenir en d'autres perſonnes, par une revolution perpetuelle?

Le Marchand. Je ſeray donc par ce moyen, immortel. Mais c'eſt aſſez de ces choſes: dequoy vis-tu?

Pytagore. Je ne mange rien qui ait vie; mais de tout le reſte, horſmis des féves.

Le Marchand. Pourquoy ne manges-tu point de fèves ?

Pytagore. Parce qu'elles ont quelque chose de divin. Premierement, elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu en prens une verte & que tu luy ôtes la cosse; D'ailleurs estant cuites & exposées à la Lune un certain nombre de nuits, elles se changent en sang; mais ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en sert à Athenes pour eslire les Magistrats.

Le Marchand. Certes tes discours sont plus qu'humains; mais deshabille-toy; car ie te veux voir tout nud. Grands Dieux! il a une cuisse d'or; ce n'est pas un homme, mais un Dieu: il faut que ie l'achette à quelque prix que ce soit: combien en veut-on?

Mercure. Trois cens livres.

Le Marchand. Je les donne.

Iupiter Ecry son nom, & de quel pays il est.

Mercure. C'est un Italien, des environs de Crotone & de Arente, mais il n'est pas seul, ils sont plus de trs cens qui l'ont acheté en commun.

Iupiter. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

Mercure. Icy, Diogene: Voicy une vie mâle & courageuse, une vie libre; qui l'achetera?

Le Marchand. Tout beau, Sergent, on ne vend point un homme libre: Ne crains-tu point qu'on te fasse un procez criminel dans l'Areopage?

Mercure. Il ne se soucie point qu'on le vende; car en quelque état qu'il soit, il est toûjours libre.

Le Marchand. Que pourroit-on faire d'un si malotru animal, si l'on n'en fait un folloyeur, ou un porteur d'eau?

C'eſt qu'il portoit un méchant manteau tout rapetaſſé, avec un bâton & une beface.

Mercure. Non, mais un portier, car il aboye comme un chien, & en porte le nom.

Le Marchand. Mais d'où eſt-il? & que ſçait-il faire?

Mercure. Tu luy peux demander.

Le Marchand. Je crains qu'il ne me morde; car il grince les dents, & me regarde de travers: Vois-tu comme il fronce le ſourcil, & comme il leve le baſton.

Mercure. Ne crains point, il eſt apprivoiſé.

Le Marchand. De quel pays es-tu, mon ami?

Diogene. De tout pays.

Le Marchand. Comment cela?

Diogene. Je ſuis citoyen de l'Univers.

Le Marchand. Quel eſt ton but?

Diogene. D'imiter Hercule.

Le Marchand. Que n'as-tu donc comme luy la peau de lyon, car ton baſton ne peut ſervir de maſſuë;

Diogene. Ce méchand manteau me ſert de peau de lyon, & ie fais la guerre comme luy à des monſtres qu'on nomme les paſſions, afin d'en purger l'Univers.

Le Marchand C'eſt un beau deſſein, mais qu'elle eſt ta profeſſion?

Diogene. Je ſuis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

Le Marchand. Dieu te gard, maiſtre Heraut, ſi t'achete, que m'apprendras-tu?

Diogene. Je t'arracheray à tes delices & t'enfermeray avec la pauvreté; Enſuite, ie te feray tuë,

travailler, coucher sur la dure, & manger de tout; Que si tu as de l'argent, tu le jetteras, si tu m'en crois, dans la riviere: Du reste, tu ne te soucieras ni de parens ni de patrie, & tout ce qu'on en dit te passera pour une fable. Aprés, quittant la maison de ton pere, tu habiteras quelque vieille masure, ou quelque sepulchre, ou si tu veux, comme moy un tonneau. Ta besace sera tout ton revenu: Elle sera toûjours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité avec Jupiter. Que si l'on te foüette, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

Le Machand. Il faudroit pour cela, avoir la peau d'une huitre à l'écaille, ou d'une tortuë.

Diogene. Tu feras ce que dit Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouver à redire à tout; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrongné, la mine barbare; enfin toute la façon farouche & sauvage; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité; vivre dans les lieux les plus frequentez comme s'il n'y avoit personne; & estre tout seul parmy la foule. Choisir toûjours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuye de vivre, avec un grain d'arsenic tu t'envoyeras en l'autre monde. Voilà la beatitude que je te prescris.

Le Marchand. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

Diogene. Mais elle est facile, & l'on n'a be-

soin pour cela ni de livres, ni de preceptes; D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire ; car tu deviendras en moins de rien tres-celebre, fusses-tu moins qu'un Savetier, ou qu'vn Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela, & ie ne sçay quel metier tu ferois bien, si ce n'est celuy de Batelier ou de Harangere, où l'on est accoustumé à dire & à recevoir des injures. Toutesfois si l'on en veut deux carolus, les voilà.

MERCURE. Donnez, aussi bien nous tardoit-il d'en estre defait, car il ne faisoit que nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu ?

JUPITER. Aristippe, cet illustre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & delicat, qui l'achetera ? Qui veut mener vne vie douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne chere, qu'il achete ce beau mignon,

UN MARCHAND. Qu'il s'avance & qu'il nous die ce qu'il sçait faire; s'il m'accommode ie l'acheteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas, car il est yvre, & il auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye ?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! quelle cassolette ! Mais dis-moy ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre ?

MERCURE. A faire raillen à table, & à danser apres boire, c'est le fait de quelque riche debauché ; car il entend la sausse & le ragoust ; en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a tou-

jours esté pourry à Athenes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faisoient grand estat.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine?

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fais le retirer, & en appelle un autre, ou plutost ces deux contraires, car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Heraclite & Democrite, descendez. Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux quelle antipathie! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire; Qu'as-tu à rire, mon amy?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy! Tu te moques ainsi des hommes, & des choses humaines?

DEMOCRITE. Oüy, car il n'est rien de solide, tout est vanité; l'homme n'est qu'un concours d'atômes, & le joüet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravagant: Mais quelle impudence! Ne cessera-il jamais de rire? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dis-moy mon amy, qu'as-tu à pleurer?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout à fait deplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à une vicissitude perpetuelle, le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance, sa grandeur que

passé, sa force qu'infirmité. Je regrette le passé, le present m'ennuye, l'avenir m'epouvante, ie veux dire la fin du monde & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde?

HERACLITE. Un enfant qui joüe aux osselets, & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des enigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que ie ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'avoir, & ne se souciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un est fou gaillard, & l'autre melancolique; ie ne veux ni l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeurent.

JUPITER. Appelle cet eloquent Athenien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez; voicy une vie sage & reglée; qui l'achetera?

LE MARCHAND. Que sçais-tu faire?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'és pas mon fait, car j'ay besoin d'un Precepteur pour mon fils, & il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant? car ie ne suis pas amou-

reux du corps, mais de l'esprit, & quand nous coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de deshonneste.

Le Marchand. Cela est un peu sujet à caution.

Socrate. Je te le jure par le Chien & le Platane.

Le Marchand. Les plaisans Dieux!

Socrate. Quoy! le Chien ne te semble pas un Dieu? & ne sçais tu pas ce qu'est Cerbere dans les Enfers, & Anubis en Egypte, sans parler du Chien celeste?

Le Marchand. Tu as raison, je n'y pensois pas; mais encore quelle est ta doctrine.

Socrate. J'ay formé une Republique en idée, & me gouverne selon ses loix.

Le Marchand. Dis-m'en quelqu'une?

Socrate. Premierement, les femmes y sont communes, & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

Le Marchand. Et que deviendront les loix contre l'adultere.

Socrate. Ce ne sont que des chansons.

Le Marchand. Et pour les garçons, quel est ton sentiment?

Socrate. Que leur baiser soit la recompense de la vertu.

Le Marchand. Voilà une belle recompense! mais encore quels sont tes principaux dogmes.

Socrate. Les idées, qui sont les exemplaires eternels de tout ce qui est au monde; Car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

Le Marchand. Et où sont-ils?

Socrate. Nulle part, car s'ils eſtoient quelque part ils ne ſeroient point.

C'eſt que les natures univerſelles comme l'homme, le chien, &c. ne ſubſiſtent point ſeparément, & en ſe ſingulariſant ſe détruiſent, c'eſt à dire perdent leur univerſalité.

Le Marchand. Ie ne voy point ces exemplaires eternels, dont tu me parles.

Socrate. C'eſt que tu es aveugle des yeux de l'eſprit, mais ie voy des idées de toutes choſes, & toy & moy inviſibles : En un mot, ie voy tout double.

Le Marchand Tu dois eſtre habile, puiſque tu es ſi clairvoyant : Il faut que ie t'achete. Combien me couſtera-t-il ?

Mercure. Mille eſcus.

Le Marchand. Je les payeray au premier jour.

Mercure. Ton nom ?

Le Marchand. Dion de Syracuſe.

Mercure. Emmene-le à la bonne heure.

Jupiter. Un autre.

Mercure. Epicure, c'eſt à toy qu'on en veut : voicy le diſciple de ce grand rieux & de ce grand débauché, ſinon qu'il eſt un peu plus impie que tous deux enſemble ; Du reſte, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

Democrite Ariſtipe.

Vn Marchand. Combien en veut-on ?

Mercure. Cinquante francs.

Le Marchand. Les voilà ; Mais que ie ſçache auparavant ce qu'il aime.

Mercure. Les choſes douces & ſucrées.

Le Marchand. Voilà qui va bien ; ie luy acheteray des figues.

Mercure. C'eſt ce qu'il luy faut.

Jupiter. Fais venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

Mercure. Tu as raiſon, car toute la place l'attend. Icy Chryſipe. Voicy une vertu conſommée, ou plutoſt la vertu meſme ; Le cenſeur & le grand

critique des actions humaines, qui eſt luy tout ſeul toutes choſes.

Va Marchand. Comment l'entends-tu ?

Mercure. C'eſt qu'il eſt luy ſeul ſage, riche, eloquent, beau, juſte, & ainſi du reſte.

Le Marchand. Il eſt donc auſſi de tous métiers?

Mercure. Il le ſemble.

Le Marchand. Dis-moy, mon ami, ne ſeras-tu point fâché de ſervir ?

Chryſippe. Non ; car cela n'eſt pas en noſtre pouvoir, & ce qui n'eſt pas en noſtre pouvoir, eſt indifferent.

Le Marchand. Je ne t'entends point.

Chryſippe. Quoy ! tu ne ſçais pas qu'il y a des choſes principales ?

Le Marchand. Encore moins.

Chryſippe. C'eſt que tu n'as pas la faculté comprehenſive, & que tu n'es pas accouſtumé à nos termes ; Mais quand tu auras appris la Philoſophie, tu ne ſçauras pas ſeulement cela, mais ce que c'eſt qu'accident, & accident d'accident.

Le Marchand. Apprens-moy ce que cela ſignifie ; car ces mots m'etonnent.

Chryſippe. Rien n'empeſche que tu ne le ſçâches; ſi quelqu'un venoit à eſtre bleſſé à une jambe, dont il fuſt déja eſtropié, la premiere bleſſure ſeroit un accident, la ſeconde un accident d'accident.

Le Marchand. La grande ſubtilité ; mais ne ſçais-tu rien d'avantage !

Chryſippe. Je ſçay faire des filets à prendre les hommes.

Le Marchand. Comment s'appellent-ils ?

Chryſippe Des ſyllogiſmes.

Le Marchand. Il faut que ce ſoit vn ouvrage fort ſubtil.

Chryſippe. Voicy quel il eſt ; As-tu un fils ?

Le Marchand. Pourquoy ?

Chryſippe. Si un crocodile l'avoit pris, & qu'il euſt promis de le rendre, pourveu qu'on luy pûſt dire ce qu'il a reſolu d'en faire, Que répondrois-tu ?

Le Marchand. Je ne ſçay, réponds pour moy, ie te prie, de peur qu'il ne le devore.

Chryſippe. Ne crains rien ; ie t'apprendray d'autres choſes bien plus ſubtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moiſſonneur, le Dominant, l'Electra, & le Maſqué.*

Le Marchand. Quelle eſt cette Electra ?

Chryſippe. La fille d'Agamemnon ſi celebre, qui ſçait en meſme temps une choſe, & ne la ſçait pas : Car elle ſçait qu'Oreſte eſt ſon frere, mais elle ne ſçait pas, que celuy qui eſt preſent eſt Oreſte. Pour le Maſqué il eſt tout à fait incomprehenſible. Répons-moy : Tu connois ton pere ?

Le Marchand. Qui en doute ?

Chryſippe. Qui te le preſenteroit maſqué, que répondrois-tu ?

Le Marchand. Que ie ne le connois point.

Chryſippe. Tu connois donc ton pere, & ſi tu ne le connois pas ?

Le Marchand. Nullement ; car qu'on le démaſque ie le connoiſtray : Mais encore quel eſt le but d'une ſcience ſi admirable ? Et lors que tu y ſeras arrivé, comment vivras-tu ?

Chryſippe. Selon Nature ; Mais il faut bien travailler auparavant, & s'uſer les yeux ſur de vieux manuſcrits tout griffonnez ; lire de gros commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela on ne ſçauroit eſtre ſage ſans eſtre purgé le cerveau trois fois avec de l'ellebore.

Le Marchand. Cela eſt grand & genereux; mais d'eſtre un paſle uſurier comme tu es, cela eſt-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a une vertu conſommée?

Chriſipe. Oüy, car il n'appartient qu'au ſage de faire profiter ſon argent.

Le Marchand. Pourquoy?

Chryſipe. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des conſequences, & que l'intereſt eſt une conſequence du principal. Par meſme raiſon, il peut tirer l'intereſt de l'intereſt, comme d'une conſequence on en tire une autre; Et cela ſe prouve par ce ſyllogiſme hypothetique. Si le premier luy appartient, auſſi fait le ſecond. Or le premier luy appartient, Ergò le ſecond.

Le Marchand. Il faut dire la meſme choſe de l'argent que tu prens pour inſtruire la jeuneſſe; Que le ſage peut faire profiter de tout, & meſme de la vertu?

Chryſipe. Tu l'entends; mais ce n'eſt pas à cauſe de moy que ie le prends, c'eſt à cauſe de mon diſciple; Car comme il eſt plus honneſte de donner que de recevoir, ie ne refuſe pas d'eſtre le preneur, afin qu'il ſoit le donneur.

Le Marchand. Mais vous dites le contraire, Que le diſciple eſt le preneur & le maiſtre le donneur en l'inſtruiſant?

Chryſipe. Tu fais le railleur, mais prends garde que ie ne te perce à jour d'une demonſtration.

Le Marchand. Et qu'en arrivera-il?

Chryſipe. Honte, ſilence, confuſion, car ſi ie veux preſentement ie te changeray en pierre.

Le Marchand. Comment cela; es-tu un Perſée?

CHRYSIPE. Voicy comment; la pierre eſt vn corps.

LE MARCHAND. Il eſt vray.

CHRYSIPE. Vn animal eſt vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu és animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu-és pierre?

LE MARCHAND. Nullement? mais je te prie, rends moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il eſt aiſé. Nulle pierre n'eſt animal; Tu es animal, Ergo tu n'es pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commençois déja à ſentir du froid aux jambes, & aurois peur d'eſtre petrifié comme Niobe; Cela ſera cauſe que je t'acheteray. Combien en veut-on?

MERCURE. Cent quatre liures.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es-tu ſeul?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y ont part.

MERCURE. Ils ſont en grand nombre, & bien capables du *Moiſſonneur*; car ils ſont forts & robuſtes. *Argument dont il a parlé.*

JUPITER. Ne t'amuſe point, Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho: Peripateticien, décendez, Voicy le beau, le riche, le ſçauant, le doux, le ſage, le moderé; en un mot, convenable à la vie humaine, & qui plus eſt, double.

LE MARCHAND. Comment cela?

MERCURE. Il ſemble autre dedans que dehors, c'eſt pourquoy ſi tu l'achettes ſouvien-toy de diſtinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels ſont ſes principaux dogmes?

MERCURE. Qu'il y a trois ſortes de biens, ceux du corps, de l'eſprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela eſt humain. Combien me coûtera-t-il?

MERCURE. Cinq cens liures.

LE MARCHAND. C'eſt beaucoup.

MERCURE. Ce n'eſt pas trop; car il ſemble auoir de l'argent caché, & tu ne te ſçaurois trop haſter de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encherisſeurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un moucheron; juſqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer; quelle eſt l'ame des huiſtres, & mille autres curioſitez.

LE MARCHAND. Dieux! qu'il eſt ſubtil.

MERCURE. Il ſçait bien encore d'autres choſes plus curieuſes, Comment ſe forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme eſt un animal riſible, & non pas l'aſne, qui ne ſçait ni rire, ni baſtir, ni nauiger.

LE MARCHAND. Voilà un ſçauoir admirable, & ſur tout bien neceſſaire. Tien; voila ton argent.

JUPITER. Que reſte-t-il?

MERCURE. Le Sceptique. Décendez, Pyrrhon, il ſe faut haſter, car la preſſe s'écoule. Qui veut celuy-cy?

UN MARCHAND. Moy: Mais dy auparauant, que ſçais-tu Pirrhon?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien;

PYRRHON. Parce que je ne ſçay pas ſeulement s'il y a quelque choſe au monde.

LE MARCHAND. Et ne ſuis-je pas ?

PYRRHON. Je ne ſçay.

LE MARCHAND. Et toy.

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaiſante incertitude! Et que veulent dire ces balances?

PYRRHON. C'eſt pour peſer les raiſons de part & d'autre, & apres auoir bien peſé & conſideré tout, ie trouve que je ne ſçay rien.

UN MARCHAND. Es-tu auſſi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien auec ordre ?

PYRRHON. Tout; hormis que je ne pourſuis point un fugitif. *La Verité qui s'enfuit.*

LE MARCHAND. Pourquoy?

PYRRHON. Parce que je ne ſaurois apprehẽder.

LE MARCHAND. Je le croy; car tu-es aſſez peſant; mais encore quel eſt le but de ton ſçauoir? *Il iolle ſur le mot d'apprehẽder, qui ſignifie conceuoir & prendre, en termes de chicane.*

PYRRHON. Ne voir, ni n'ouïr, ni n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy! eſtre ſourd & aueugle?

PYRRHON. Et avec cela, perdre le ſens & la raiſon, & n'eſtre en rien diferent d'un vermiſſeau.

LE MARCHAND. Tu merites que l'on t'achette pour ta rareté, comme une piece de cabinet; Combien en veut-on?

MERCURE. Trente liures.

LE MARCHAND. Les voila. Hé bien! que dis-tu maintenant; n'es-tu pas à moy?

PYRRHON. Je ne ſçay.

LE MARCHAND. Cela eſt pourtant vray, l'argent eſt compté, & la marchandiſe livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point, & tiens toûjours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut ſuivre; car je t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le ſçait?

LE MARCHAND. Le Sergent & les aſſiſtant.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy ;

LE MARCHAND. Je te le feray tantoſt bien ſçavoir en te faiſant travailler à coups de baſton.

MERCURE. Suis le, ſans tant conteſter : A demain, Meſſieurs , que nous vendrons la vie des bourgeois & des artiſans , & autres de moindre eſtoffe.

LE PESCHEUR, OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET DES PHILOSOPHES.

Où pluſieurs autres parlent.

Il s'excuſe de ce qu'il a dit contre les Philoſophes, comme n'ayant eu deſſein que de parler de ceux qui abuſent de ce nom.

SOCRATE. DONNE, donne, à bons coups de mottes & de pierres, ſur cét impoſteur : Prenons garde qu'il ne nous eſchape; Boute Platon, Boute Chryſipe; Choquons tous enſemble; Que le baſton & la beſace s'entre-ſuivent contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné perſonne. Qu'eſt ce, Ariſtipe, tu languis. Que le ſouvenir de l'injure qu'il t'a faite , ſerve à t'animer à la vengeance. C'eſt à ce coup, Diogene , qu'il faut mettre le baſton en œuvre , & monſtrer ce que tu ſçais faire. Courage, Ariſtote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous le tenons , meſchant , tu ne nous eſchaperas pas.

On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu as offenſez ? De quelle mort le ferons-nous mourir? mais ce n'eſt pas aſſez d'une mort, il faut qu'il en ſouffre pluſieurs, pour reparation de ſon crime; autrement la Juſtice qui proportionne la peine au delict, ne ſeroit pas ſatisfaite.

PLATON. Je ſuis d'auis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, apres l'avoir bien foüetté ; Que t'en ſemble, Empedocle?

EMPEDOCLES. Qu'il ſe faut jetter tout vif dans la fournaiſe du mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plûtoſt en pieces, comme Penthee ou Orphée, afin que chacun en ait ſa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Meſſieurs! ie vous en conjure au nom de la Philoſophie.

SOCRATE. Point de pardon mon ami, Il n'y a point de ſocieté entre l'homme & les beſtes farouches.

LUCIEN. Suivez plûtoſt le conſeil d'Homere: *Prenez la rançon du captif & le laiſſez aller.*

PLATON. Tu as beau dire; tu ne nous eſchaperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, i'auray recours à Euripide: *Ne rejettez point les prieres du miſerable, qui implore voſtre aſſiſtance.*

PLATON. Mais il dit en un autre endroit; Que celuy qui a fait le mal, ſe doit reſoudre à le ſouffrir, & que la fin de la calomnie eſt l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'eſchaper, dites-moy pour le moins ce que i'ay fait?

PLATON. Tu le demande, meſchant, aprés nous avoir vendus comme eſclaves; nous qui ne ſom-

mes pas seulement libres, mais qui affranchissent les autres! Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, apres avoir obtenu de Plutõ un jour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas jusqu'à Pytagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine, car je suis asseuré que vous ne me ferez point de mal pourveu que vous me vouliez écouter. Jettez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plûtost pour en lapider ceux qui le meritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vestes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha! ne traittez pas si mal vostre bien-faiteur, qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a iamais oüi parler d'une si grande insolence? A la fin il nous fera croire que nous luy sommes obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle apparence y a-t-il que ie vous aye voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que ie sçais & ce que ie vaux, puisque c'est dans vos livres que i'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que i'ay cueilly toutes ces fleurs? Il faudroit que ie fusse plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses, apres avoir appris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

Thamiris & Euripe. Ou, de lancer le javelot.

PLATON. C'est-là un trait de ta Rhetorique; car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable, que tu te sers de nos ar-

mes contre nous-mêmes, & que tu iettes des pierres dans un jardin où tu-as cueilly des fleurs.

Lucien. Je n'euſſe iamais crû que de ſi Grands hommes ſe fuſſent laiſſez tranſporter à la colere ſur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas ſans m'oüir, & faites qu'on juge noſtre procez par les formes de la Juſtice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu; & puis, vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous enſemble, & ie répondray à tous les chefs de voſtre accuſation & acquieſceray au iugement quel qu'il puiſſe eſtre. Que ſi ie gagne ma cauſe, ie ne veux point d'autre recompenſe, ſinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

Platon. Encore que ce ſoit donner moyen d'échaper à un impoſteur, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourveu que ce ſoit devant un Juge qui ne nous ſoit point ſuſpect. Qui prendrons-nous?

Lucien. La Philoſophie.

Platon. Mais elle ne peut eſtre Juge & partie tout enſemble; car c'eſt elle que tu as offenſée en noſtre perſonne.

Lucian. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cauſe, que je ne craindrois pas de prendre pour Juges mes ennemis.

Platon. Que ferons-nous, Meſſieurs? nous ne pouvons refuſer des offres ſi raiſonnables.

Socrate. Il le faut prendre au mot, & luy donner audiance; Car ſi nous le condamnons ſans l'oüir, nous ouvrons une large porte à la calomnie, & je ne ſçaurois que répondre à mes accuſateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

Platon. Tu as raiſon; Allons trouver la Philoſophie, & luy demander juſtice.

Lucien. Courage, Meſſieurs, voila qui eſt bien plus raiſonnable que ce que vous vouliez tantoſt faire. Mais où eſt-elle? car je ne vous celle point qu'il y a long-temps que ie la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui ſe vantoient de ſçavoir le lieu de ſa demeure, & qui s'offroient de m'y mener; mais i'ay connu à la fin qu'ils ne le ſçavoiẽt pas mieux que moy. Quelquefois i'ay eſté en des lieux, où l'on diſoit qu'elle eſtoit, & i'en voyois ſortir des perſonages fort venerables. Mais en entrant ie n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtiſane plâtrée & fardée, qui cachoit ſon affererie ſous une feinte negligence; mais ſes actions la faiſoient aſſez connoître & démentoient ſes paroles; car elle aymoit les cajoleries & les preſens, & faiſoit plus d'eſtat des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parût fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens ſous la robe. Je me retiray de bonne heure, de peur d'eſtre pris de ſes filets, & i'eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fantôme.

Platon. Il eſt vray que ſa demeure n'eſt pas connuë de tout le monde, mais elle doit paſſer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pécile. La voy-tu qui en vient avec une façon douce & modeſte? On diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche gravement.

Lucien. J'en voy pluſieurs qui ont ſa démarche & ſa contenance; mais nous la reconnoiſtrons bien à ſes diſcours, & encore mieux à ſes actions.

La Philoſophie. Qu'eſt-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là bas, que vous eſtes

estes venus icy? Qui est cét homme que vous trainez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

Platon. Non, mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre attaqué à toy, que tout l'Univers respecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples?

La Philosophie. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions; Ne voyez-vous pas que ie souffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre; car comme les vens allument un flambeau au lieu de l'éteindre, les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celuy-cy?

Platon. La Renommée nous a apporté jusqu'aux enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

La Philosophie. Il ne faut pas le condamner sans l'oüir; Que répons-tu à cela, mon ami.

Lucien. Que j'ay eu bien de la peine, diuine Fille du Ciel, a les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

Platon. Tu la cajoles maintenant, détestable, aprés l'avoir venduë au plus offrant pour deux carolus?

La Philosophie. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veüille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

Lucien. Tu le sçauras tantost, aprés nous

avoir oüis ; Allons seulement à l'Areopage, ou plûtoſt à la forteresſe, pour découvrir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la ville.

La Philoſophie. Attendez-moy au Pecile, mes Compagnes, ie reviendrai bien-tôt vous trouver.

Lucien. Qui ſont elles ?

La Philoſophie. Celle que tu vois ſi robuſte, c'eſt la Vertu, la Science marche devant, & la Vérité la ſuit.

Lucian. Où eſt la verité ? ie ne la vois point.

La Philoſophie. C'eſt qu'elle ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nuë & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là tu la verras à demy.

Lucien. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne lès meines-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il eſt difficile ſans elles de nous bien juger, & que ie veux prendre la verité pour mon Avocat.

La Philoſophie. Suivez-moy, mes cheres ſœurs, car vous avez quelque intereſt à la cauſe.

La Verité. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que ie ſçais ce qui en eſt, & que je ne me meſle plus des choſes du monde.

Lucian. Mais tu es neceſſaire à la juſtification d'un innocent.

La Verité Que la Liberté vienne donc avec moy, pour m'aſſiſter au jugement d'une perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle, & que la Raiſon demeure.

Lucien. Nous en avons beſoin auſſi ; car nous avons à faire à des gens qu'il eſt difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toûjours quelque échapatoire.

La Verité. Qu'elle vienne donc, & quelle

amene avec soy la Demonstration. Suivez-moy toutes, puis-que vous estes necessaires au jugement.

Aristote. Quoy ! nostre adversaire se veut servir contre nous de la verité ?

La Philosophie. As-tu peur qu'il ne la corrompe?

Platon. Non; mais il est fort artificieux.

La Philosophie. Il ne sçauroit rien faire en presence de la Vertu, qui tient la balance, mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

Lucian. Parrhesiade, fils d'Alethion, & d'Eparxiclée.

La Philosophie. Quel est son pays ?

Lucian. La Syrie prés de l'Euphrate ; Quoy! tu t'en étonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourveu que la doctrine le soit.

La Philosophie. Il est vray; mais qu'elle est sa profession? car il est besoin de le sçavoir.

Lucian. C'est de dire la verité librement, & de convaincre l'orgueil & l'imposture. *C'est à peu prés ce que son nom signifie.*

La Philosophie. Tu fais un métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

Lucian. Il le paroist bien; car ie suis en danger pour ce sujet, & comme j'aime la simplicité & la verité, autant que ie hay le mensonge & l'arrogance, ie trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

La Philosophie. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles; c'est pourquoy elles ne doivent point estre separées.

Lucian. Tu le sçais mieux que personne, di-

vine Fille ; mais il eſt vray que j'abhorre les méchans autant que j'ayme les gens de bien.

La Philoſophie. Puis que nous voicy devant le Temple de Minerve, que la Preſtreſſe range les ſieges, tandis que nous entrerons pour faire nôtre priere.

Lucian. Je te prie grande Deeſſe, comme tu découvres tout du haut de ton Temple, de m'aider à découvrir la fourbe & l'impoſture. Su ſçais combien tu en vois tous les jours qui ſe parjurent, il eſt temps que tu les chaſties. Que ſi tu vois que le menſonge l'emporte ſur la verité, donne-moy pour le moins ton ſuffrage pour contrebalancer celuy des autres.

La Philoſophie. Nous voila aſſis, commençons; Que les Philoſophes choiſiſſent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne ſçauroient parler tous enſemble ? Et quand il aura achevé, l'accuſé parlera à ſon tour.

Les Philoſophes. Qui prendrons-nous ? C'eſt à toy Platon à nous deffendre, car tu as l'eſprit ſublime ; les raiſons fortes & preſſantes, accompagnées de delicateſſe & des autres graces de ton pays. Raſſemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis. & tes envieux, car celuy-cy eſt pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhetorique, & particulierement l'Ironie qui t'eſt ſi familiere, avec ces interrogations frequentes & agreables. Dy, ſi tu veux que Jupiter monte ſur ſon Char aiſlé pour prendre vengeance des coupables.

Gorgias, Polus, Prodicus. Hippias.

Platon. Je ne ſuis pas aſſez fort pour une ſi grande accuſation, prenez plûtoſt Diogene, ou quelqu'autre Philoſophe accoûtumé à dire des

injures ; car il n'eſt pas tant queſtion icy d'élegance que de vehemence & de force.

Diogene. C'eſt moy qui ſeray l'accuſateur, puiſque c'eſt moy auſſibien qu'il a traitté le plus mal, & qu'il n'eſt pas beſoin de grand diſcours où la choſe parle de ſoy-meſme.

Platon. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui ſont entre nous, mais d'un affront qui nous eſt fait en commun ; c'eſt pourquoy n'abandonne point noſtre cauſe pour plaider la tienne. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir ſi nous ſommes tels que celuy-cy nous a dépeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'eſtime qu'on a de toy.

Diogene. Ne craignez point, Meſſieurs, ie n'oublieray rien qui ſerve à noſtre deffence, & ne trahiray point voſtre cauſe. Si la Philoſophie même, comme elle eſt d'une nature douce & paiſible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie ferois voir à ce galant que ie ne porte pas en vain vn baſton.

La Philoſophie. Il le faut vaincre par la raiſon, & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, voila l'eau verſée, & toute la compagnie attentive a oüir ce que tu diras. *Coûtume ancienne d'horloges d'eau.*

Lucien. Puis qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Juges.

La Philoſophie. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties ?

Lucien. Non ; cela ne ſervira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

La Philoſophie. Je te trouve bien genereux ; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

Diogene. Ie ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie, ni à representer les services que tous ces Grands personnages que voicy ont rendus au genre humain, il n'y a point d'apparence de perdre en loüanges superfluës, le temps qu'on nous a dõné pour faire nos plaintes, puis qu'il n'y en a pas trop pour une si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le bareau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures & de nous exposer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'aprobation du peuple, qui n'aime rien tant que la médisance, & qui est bien aise de voir déchirer la reputation des plus Grands hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas un si grand crime de railler en particulier, en un jour de réjoüissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute une compagnie d'honnestes gens, comme fait celuy-cy, pour reciter un volume d'invectives contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraitter ses disciples, & qu'il se sert du Dialogue nostre favory contre nous-mesmes, ayant corrompu jusqu'à Menipe, l'un de mes secta-

Teste de Barbus.

teurs, pour se mocquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un chastiment exemplaire, si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, aprés avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulierement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, ie ne sçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez ; & nous nous addressons à toy pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empescher qu'à l'avenir on ne nous mépriſe, & qu'aucun ne soit si osé que de rien entreprendre de semblable.

Les Philosophes. Courage, Diogene ; Voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

La Philosophie. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se défendre.

Les Philosophes. Que dira-t il ?

Lucien. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & qu'il en a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce, dont j'ay pourtant si peu de honte, que ie le veux dire moy-mesme, parce que cela servira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas

à moy, mais à ceux qui en ſont cauſe par leurs vices. Pour reprendre la choſe de plus haut, dés que j'eus remarqué le menſonge, l'imprudence, & les criailleries du bareau, avec les autres vices de la chicane, Je la quittay promptement, pour me jetter entre les bras de la Philoſophie comme en un port ſalutaire; Car elle meine une vie tranquille, éloignée du trouble & de la diſcorde, & ſes preceptes ſont tres-ſaints, pourveu qu'on les veüille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que j'eus donc reconnu que pluſieurs n'aimoient pas tant la Philoſophie pour elle-même, que pour la gloire & pour le profit, & qu'ils ſe contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philoſophes, ſans en avoir l'effet; j'entray en colere de leur voir profaner ce ſacré nom, & ne pus ſouffrir que des ſinges contrefiſſent les hommes, ni qu'un aſne couvert de la peau d'un lion vouluſt paſſer pour ce qu'il n'étoit pas. Mais ce qui me fâchoit le plus, c'eſt qu'on vouloit rendre la Philoſophie complice de leurs deffauts, & accuſer de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne ſçavoit plus de quelle façon ils avoient vécu, cela rendoit la calomnie plus plauſible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy apprendre à vous diſtinguer de ces infames; mais vous ne le pouvez ſouffrir, & vous me traînez en Juſtice pour ce ſujet. Dites-moy, Meſſieurs, ſi ie voyois quelqu'un qui revelaſt les miſteres, ſerois-ie impie de le reprendre? Ne voyez vous pas que les Intendans des

jeux font foüetter souvent en leur presence les Acteurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune ; sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne joüent pas bien leurs personnages ? Car de faire mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger ; mais il n'est pas pardonnable de deshonorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenances deshonnestes : Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire ; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans passion, n'estimer Bien que ce qui est honneste; & cependant, ils courent aprés les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus coleres que de petits chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des liévres, plus flateurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choüettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesme aux Courtisans, par leurs lâches flateries; & contraints par la violence du vin, ils font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & qu'il possede tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se fâchent quand on les refuse, qui est une chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadême. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font

PAGINATION INCORRECT

un grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou qu'il les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent mûets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se joüent ensemble, mais si quelqu'un vient à jetter un os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte apprit des singes à danser, à quoy ils reüssirent admirablement, parce que cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, jusques à ce qu'un Bourgeois qui vouloit rire, s'avisa de jetter des noix dans la sale, où ils dansoient; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruërent dessus pesle-mesle, sans avoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublierent le personnage qu'ils representoient, pour joüer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont ie parle; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'apparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien; mais ils en sont plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voilà ce que j'avois à dire pour ma defense; & ie prens à témoin la verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

La Philosophie. Retirez-vous; qu'on aille aux

opinions. Que vous en ſemble, mes Compagnes?

La Verité. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie baiſſois la veuë de honte, & euſſe voulu eſtre bien loin, parce que j'en reconnoiſſois pluſieurs à ſes diſcours, tant il les a bien dépeins, & penſois voir ce qu'il rapportoit.

La Vertu. Il m'eſt arrivé la meſme choſe.

La Philoſophie. Qu'en dites-vous, mes Diſciples?

Les Philoſophes. Que bien loin d'eſtre noſtre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bienfaiteurs, puis qu'il a ſoin de noſtre reputation, & qu'il veut conſerver l'eſtime que nous avons acquiſe durant noſtre vie. Nous avons fait juſtement comme ceux de Troye, qui preſſerent tant de Comediens qui paſſoient par leur païs, de leur joüer quelque Tragedie, qu'ils leur repreſenterent leurs propres malheurs. Qu'il raille deſormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Philoſophes, nous l'avoüerons plutoſt que de le contredire.

Diogene. Pour moy, ie luy en ſçay bon gré; & non ſeulement ie me repens de ce que i'ay dit contre luy; mais ie veux eſtre ſon amy à l'avenir.

La Philoſophie. Je le declare abſous tout d'une voix, & le repute pour mien.

Lucien. Il reſte encore quelque choſe à faire apres ma juſtification, c'eſt de châtier les coupables; car ie veux eſtre leur accuſateur.

La Philoſophie. Que le Syllogiſme les appelle.

Le Syllogiſme. Paix, écoutez; Que tous les Philoſophes viennent au Palais pour ſe defendre, en preſence de la Philoſophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

Lucien. Il y en a peu qui ſe preſentent; car

ils redoutent la Vertu, & apprehendent que la Verité ne découvre leurs defauts ; outre qu'ils sont répandus à cette heure par la Ville pour chercher quelque lipée franche, mais ie sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun une piece d'argent & un pain; & ceux qui auront la plus grande barbe, auront de surcroist un cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu, pourveu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes; mais celuy qui remportera le prix de la dispute, aura pour recompense un talent. Grands Dieux, comme ils accourent en foule, & comme ils se pressent de tous costez pour entrer. On diroit d'un essain d'abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & besaces, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu, ou confondu dans la foule : mais certes il y devroit avoir quelque signe pour les reconnoistre; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la vertu, quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

Les Philosophes Nous y donnerons ordre une autre fois ; Escoutons ce qu'ils veulent dire.

Platoniciens. C'est à nous à recevoir les premiers.

Pytagoriciens. Nullement ; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

Peripateticiens. C'est plutost aux Peripatti-

ciens, puis qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur félicité.

Stoïciens. Si cela eſt, les Stoïciens ſont preferables, parce qu'ils le ſçavent mieux faire profiter que les autres.

Epicuriens. Le cabat de figues pour le moins nous appartient; car nous mettons le ſouverain bien dans la volupté.

Academiciens Et à nous le prix de la diſpute; car il n'y en a point qui ſçachent mieux diſputer que les Academiciens.

Stoïciens. Il faudroit que les Stoïciens n'y fuſſent pas; car ils ne le cedent à perſonne en opiniâtreté.

Academiciens. Mais vous eſtes attachez à de certaines maximes, que vous eſtes obligez de défendre, au lieu que n'en ayant point, nous pouvons diſputer contre les autres, & contre nous-meſmes.

La *Philoſophie.* Ceſſez de vous entrebattre; & vous autres Cyniques; quittez ce baſton, ou ne vous en ſervez qu'à marcher. Ce n'eſt pas de cela dont il s'agit; mais de diſcerner les bons & les mauvais Philoſophes, pour recompenſer les uns & punir les autres. Qu'eſt-ce là? ils s'écoutent tous & craignent la touche. Qu'on amaſſe cette beſace que ce Cynique a jettée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui eſt dedans; ſans doute que ce ſont des bribes, ou de vieux bouquins.

Lucien. Nullement; mais de l'argent, des dez, un miroir & des parfums, avec un petit coûteau de ſacrifice.

La *Philoſophie.* Et avec cela, il a la hardieſſe de crier contre le luxe?

Lucien. Voilà comme ils ſont faits preſque

tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoiſtre les méchans ? C'eſt à la Verité d'y travailler, pour empécher que le menſonge ne triomphe d'elle.

La Verité. Puis que tu témoignes tant de paſſion pour moy, prends avec toy la raiſon, & allez enſemble faire une reveuë generale. Vous amenerez tous les Philoſophes dans le Pritanée, où l'on couronnera les uns & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui portera l'empreinte d'un renard ou bien d'un ſinge.

La Philoſophie. C'eſt bien dit ; mais pour les reconnoiſtre, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ſes petits ; mais à la gloire, aux plaiſirs & aux richeſſes. Ceux qui pourront les regarder fixement, ſans eſtre ébloüis de leur éclat, ſeront declarez legitimes, & les autres jettez en bas comme des bâtards.

Lucien. Mais comment les pourrons-nous attraper? Je ſuis d'avis que la Preſtreſſe du Temple nous preſte cette ligne que quelque pecheur a conſacrée à la Deeſſe, & nous mettrons au bout un peu d'or ou quelque friandiſe pour les ſurprendre.

C'eſt un quartier d'Athenes qu'on met dans la forteresſe

La Preſtreſſe. La voilà.

La Philoſophie. Que veut-il faire de cette ligne? Il la jette du coſté de la ville, a-t-il envie de peſcher des pierres dans le Pelagiſque.

Lucien. Taiſez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier Je voy venir une grande dorade; mais non, c'eſt un chat de mer, qui eſt en embuſcade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous eſtre favorables ; le voila qui bâille aprés l'hameçon, il ſent l'or, il le ſuit, il l'avale, il eſt pris; Tirons-le en haut ; Que le ſyllogiſme nous

ayde; Je le tiens. Grands Dieux! quelles dents! pendons-le par les oüies, & retirons l'or de sa gueule; Quoy! il l'a déja avalé? faisons-luy rejetter pour en prendre d'autres; Que dis tu, Diogene, connois-tu le compagnon? Il est de ton vivier.

Diogene. Je le renie pour mien.

Lucien. Combien penses-tu qu'il vaille? Il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

Diogene. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Rejettons-le, & essayons d'en avoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

Lucien. Ne crains point, ils sont legers comme du vent; mais qui est celui-cy, large & plat? C'est un Turbot. Le voilà qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

Platon. Quoy! maraut, tu donnes sur l'or?

Lucien, Que veux-tu qu'on en fasse?

Platon. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

Diogene. Peschons encore.

Lucien. I'en voy approcher vn tout rayé d'or qui court à la proye, mais il a découvert l'hameçon, il tourne queüe; Toutefois, le voila qui revient tant il est gourmand; il mord; il est pris.

Diogene. De quelle espece est-il?

Lucien. Demande-le à Aristote.

Aristote. Je ne le connois point.

Lucien. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

Diogene. J'en voy plusieurs qui vont en foule; prenons un filet; car ils sont difficiles à attraper;

Il raille des effets de la Philosophie Stoïque.

& picquent de tous costez; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arrestes. Jette la ligne, mais garnis-là de plomb par en bas, de peur qu'ils ne la coupent, & qu'ils ne s'en aillent avec la proye.

Lucien. Grands Dieux ! comme ils s'entrebattent pour la prendre, lés uns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voila un de pris; Dis-nous qui tu és ? Je suis plaisant d'interroger un poisson qui est muet ; il le faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en son nom.

C'est que Chryson en Grec signifie or.

Chrysipe. Il est trop gourmand, ie ne le connois point.

Lucien. Tu as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous étrangle.

La Philosophie. C'est assez, aussi bien nostre amorce est trop precieuse, pour la hazarder davantage, & le proverbe ne veut pas qu'on peche avec un hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renvoyons les Philosophes, puisque voilà tantost le jour écoulé ; cependant la Raison & Parrhesiade feront la reveuë que j'ay dit.

Lucien. Allons ; mais où irons-nous premierement ? sera-ce à l'Academie ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée ?

La Raison. Il n'importe ; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud, que de couronnes.

LE TYRAN, OU LE PASSAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCURE,
Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. CLOTHON, tout est prest, la sentine est vuidée, le mast dressé, les voiles tenduës, les armes attachées, il n'y a plus qu'à lever l'anchre ; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'avons rien gagné, quoy que nous deussions avoir déja fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais haste ; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jotier des instruments, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi un de ses métiers. Apres cela, il vient faire le galand, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fut pas à nous pour moitié.

Clothon. Vous verrez qu'il est empeschè là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

Caron. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas accoûtumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodel.

le & de la viande pour les morts, le reſte n'eſt rié que tenebres; au lieu que tout eſt beau & riant là haut, & qu'on y a tout ſon ſoul de nectar & d'ambroiſie. Auſſi diroit-on quand il ſort d'icy, que c'eſt un priſonnier qui ſe ſauve, & quand il faut revenir, c'eſt le Diable, on ne le ſçauroit ravoir.

Clothon. Ne te mets point en colere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chaſſe devant luy ainſi qu'un troupeau de mourons; mais il me ſemble que j'en voy un qui eſt lié, & un autre qui ſe creve de rire, & qui aide à les chaſſer. Qu'as-tu Mercure, d'eſtre ainſi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

Mercure. Qu'aurois-je; ſinon qu'il m'a fait courir tout le jour apres ce miſerable qui s'enfuyoit, & qui eſt cauſe que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

Clothon. Qu'avoit-il ainſi à fuir?

Mercure. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce ſoit quelque Prince, car il regrette une grande felicité.

Clothon. Et penſoit-il pouvoir vivre, ayant achevé ſa fuſée.

Mercure. S'il le penſoit? Voy-tu ce galand homme, avec ſon baſton & ſa beface, ie croy que ſans luy il en fut venu à bout; car depuis que ma ſœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que ſe debattre, & roidir des jambes pour s'empeſcher d'avancer. Quelquefois il tâchoit de me flechir par ſes prieres, & par ſes larmes, & me faiſoit de grãdes promeſſes; mais je ſçay trop bien mon métier. Cependant, il a ſi bien fait qu'il s'eſt dérobé de nous tellement qu'eſtant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il

s'eſt trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le ſourcil, & me regardant de travers ? Ne ſçaurois-tu, m'a-t il dit, t'empeſcher de dérober même les morts? Sçay-tu pas bien que ce n'eſt pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous ſçauroit, ni corrompre, ni ſurprendre? Alors, tout confus, comme tu peux penſer, je me ſuis ſouvenu de ce qui eſtoit arrivé par le chemin, & retournant ſur mes pas, i'ay rencontré ce galand qui n'eſtoit qu'à deux doigts de la lumiere.

Clothon. Cependant, nous t'accuſions de pareſſe, ſans conſiderer que le meſſager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

Caron. Qu'attendons-nous à partir ? Eſt-ce que nous n'avons pas eſté aſſez long-temps ſans rien faire?

Clothon. Tu-as raiſon, embarque, tandis que ie prendray mon regiſtre, & me mettant à la deſcente, ie demanderay à chacun ſon nom, ſon village, & ſa maiſon. Mercure aura ſoin de les ranger à meſure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme ie n'ay rien à leur demander.

Mercure. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceux qui ont eſté expoſez.

Caron. Voila une belle marchandiſe, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont eſté bien pris ſur le Vert ? Je voudrois bien ſçavoir pourquoy ils ſont venus au monde, pour en partir auſſi toſt.

Mercure. Tay-toy ? Que veux-tu apres cela, Clothon ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point eſté pleurez à leur mort?

Clothon. Tu veux dire ces vieillards? Charge-

les, aussi bien ne sçauroient-ils marcher; & je ne les veux point interroger, car je n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait, il y a cent ans. Ha! bonnes gens? Ils ne répondent rien: Je pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

Mercure. Ils sont tout flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui sont seichez sur la branche. En voila quatre cens moins deux.

Clothon. On diroit de raisins secs; Amene en suite les blessez? Qui est-ce qui vous a ainsi accoûtrez, mes amis? Mais j'auray plûtost fait de le regarder sur mon livre: Il en devoit mourir hier quatre vingts-quatre, en un combat chez les Medes, & parmy eux Gobare, fils d'Oxyarte.

Mercure. Les voila.

Clothon. Et ces sept amoureux qui se sont tuez par desespoir, avec le Philosophe Theagene pour une Courtisane de Megare?

Mercure. Les voicy tout contre.

Clothon. Ceux qui se sont entretüez pour regner, y sont-ils? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme & son galand.

Mercure. Les voila aussi.

Clothon. Amene en suite les pendus & les roüez, avec ces seize, qui ont esté tuez par des voleurs sur le grand chemin.

Mercure. Les voilà tous percez de coups; Veux-tu aussi les femmes?

Clothon. Oüy, & ceux qui sont periz sur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés: Mais où est ce Philosophe Cynique, qui devoit s'empoisonner pour venir en poste en l'autre monde?

Le Cynique. Me voicy, Clothon, que t'avois-

je fait pour me laiſſer ſi long-temps en vie? Ma fuſée n'eſtoit-elle pas encore achevée ? Car i'ay tâché pluſieurs fois de la rompre ſans en pouvoir venir à bout.

Clothon. Nous t'avions laiſſé en vie pour inſtruire les autres, & pour les guerir de leurs vices; mais entre à la bonne-heure.

Le Cynique. Non pas, s'il te plaiſt, que celuy-cy ne ſoit entré, car i'ay peur qu'il ne nous eſchape, & qu'il ne t'émeuve à compaſſion par ſes prieres, & par ſes larmes.

Clothon. Tu ne me connois pas bien ; Je ſuis une mau-piteuſe, avec qui il n'y a rien à gagner: Mais qui eſt-il?

Le Tyran. Le Tyran Megapenthés.

Clothon. Fay-le entrer.

Le Tyran. Je te prie, Clothon, que ie puiſſe retourner en vie pour quelques heures, je reuiendray apres ſans mander.

Clothon. Que veux-tu aller faire là-haut?

Le Tyran. Achever mon Palais, qui eſt demeuré imparfait.

Clothon. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera.

Le Tyran. Que j'aille pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon threſor?

Clothon. Il eſt déja trouvé, Megaclés s'en eſt ſaiſi.

Le Tyran. Quoy ! cét infame, que i'ay épargné par mépris !

Clothon. Luy-meſme; il vivra encore quarante ans, & joüira de tes Concubines, & de ton bien.

Le Tyran. Tu me fais tort, Clothon, de livrer ce que j'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

Clothon. Hê maraut ! n'eſtoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir, apres avoir égorgé ſes enfans en ſa preſence !

Le Tyran. Mais il eſtoit maintenant à moy.

Clothon. Il eſt vray; mais le temps de le poſſeder eſtoit paſſé.

Le Tyran. Eſcoute un mot à l'oreille, je te donneray mille talens d'or.

Clothon. Où ſont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de ſon plein gré.

Le Tyran. Que n'attendois-tu que j'euſſe achevé de dompter les Piſidiens, & de mettre ſous contribution toute la Lydie, pour graver ſur mon tombeau mes grandes & immortelles actions.

Clothon. Ce n'eſtoit pas là l'ouvrage d'un jour, il t'eut falu plus de vingt années.

Le Tyran. Je te donneray caution du retour: Veux-tu au lieu de moy mon favory?

Clothon. On ne meurt point par Procureur: Mais n'eſtoit-ce pas luy, meſchant, que tu ſouhaitois tant de laiſſer en vie?

Le Tyran. Cela eſtoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

Clothon. Il ſera bien-toſt icy, ne t'en mets point en peine, car ton ſucceſſeur le fera mourir.

Le Tyran. Acheve de redoubler mon ſupplice, & me dis le reſte de ce qui arrivera aprés ma mort.

Clothon. L'un de tes valets épouſera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

Le Tyran. Qui ! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté!

Clothon. Luy-meſme. Pour ta fille, on la con-

te déja entre les Concubines du nouveau Prince : D'ailleurs on a briſé toutes tes ſtatuës, & ton nom eſt en opprobre, & en execration à ta Patrie.

Le Tyran. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défenſe, & qui témoigne quelque reſſentiment de ces injures?

Clothon. Et avois-tu des amis? ou as-tu merité jamais d'en avoir ? Toutes les careſſes qu'on te faiſoit, c'eſtoit ou par crainte ou par eſperance; & ce n'eſtoit pas toy qu'on aymoit, c'eſtoit ta fortune.

Le Tyran. Mais ce n'eſtoit que vœux & que ſouhaits pour ma proſperité, lors que je tombois malade : Chacun deſiroit de mourir, & de me laiſſer en vie ; Ils ne juroient tous que par moy.

Clothon. C'eſt pourtant l'un d'eux qui t'a empoiſonné. Te ſouvient-il du dernier coup que tu bus hier chez Hippias?

Le Tyran. Quoy ! ce coup qui eſtoit un peu amer? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

Clothon. Tu perds le temps en des queſtions inutiles, il faut partir.

Le Tyran. Une choſe me tuë, Clothon, & me fait ſouhaiter de revivre pour m'en véger. Comme j'avois la mort entre les dents, un de mes valets monta ſur le ſoir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes concubines pres de moy, la jetta par terre, & la des-honora à ma veuë, aprés avoir fermé la porte ſur luy. En ſuite, ſe tournant vers, mon lit: Ha! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu battu injuſtement ? Là deſſus il me cracha au nez, & ſe mit à me ſoufleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on

oüir monter quelqu'un, & ma concubine fit la pleureuse. Que ſi ie les pouvois tenir ?

Clothon. Ceſſe de les menacer, & viens rendre compte de tes actions.

Le Tyran. Y a-t-il quelqu'un aſſez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

Cloton. Un Roy non, mais bien un mort : Tu auras tantoſt à faire à un Iuge qui ne t'épargnera pas.

Le Tyran. Que ie retourne donc en vie, quand ce ſeroit pour eſtre eſclave.

Clothon. Où eſt ce Philoſophe Cynique avec ſon baſton, & toy, Mercure, tirez-le enſemble par les pieds & par la teſte.

Mercure. Suy-moy, coquin ; Tien Caron, ie t'en charge, attache-le bien au maſt du navire, qu'il ne puiſſe eſchaper.

Le Tyran. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puiſque j'ay eſté Roy ?

Le Cynique. Je ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu és. Si tu n'és plus ſage, ie traiteray mal ta Royauté.

Le Tyran. Quoy ! un Cynique aura la hardieſſe de me braver ; un coquin, que j'ay failly à faire pendre, parce qu'il ſe meſloit de contrôler mes actions !

Clothon. Qu'on l'attache pour punition au maſt du vaiſſeau.

Micyle. Et moy ; Ne ſonge-t-on point à me paſſer, ou ſi l'on mépriſe ma pauvreté ?

Clothon. Qui es-tu ?

Micyle. Le Savetier Micyle.

Clothon. Quoy ? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le faire encore ſur terre ? Eſt-ce que tu eſtois las de vivre ?

Micyle

PAGINATION INCORRECT

Micyle. Ecoute, la plus venerable de toutes les Deesses: Jamais la promesse du Cyclope ne m'a plû d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé: D'ailleurs, il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence; parmy les jeux, les plaisirs & la bonne chere; & il a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choses sont si glissantes, qu'on ne s'en sçauroit détacher. Ceux qui sont par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuvent empêcher de tourner la teste vers le monde, comme un amant passionné vers sa maistresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'arreste; ni tresors, ni grandeurs, ni voluptez, j'étois toûjours prest à partir, & ta sœur ne m'a pas plutost fait signe, que j'ay jetté là mon tranchet & mes savates, pour accourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me decrasser ni à oster la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu as veu, & en arrivant, j'ay esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que ie ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, ie voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

Clothon. Il est vray qu'il y a long-temps que ie te voy rire, Dy-m'en le sujet?

Micyle. Je te le diray, Comme ie demeurois prés du Tyran, & que ie contemplois de

plus prés sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, tant il estoit au dessus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadême, il m'a semblé ridicule; & ie me suis ry de moy-mesme, d'avoir iugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. Quand ie considére aussi cét usurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir ioüi de ses richesses, & qui les a laissées en proye à un ieune débauché, qui s'en donne par les joües: Je ne puis m'empécher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme ie l'ay veu pasle & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses écus. Mais que ne partons-nous, reservant cét entretien pour le passage?

Clothon. Monte, que l'on tire l'anchre.

Caron. Où veux-tu aller? que tout est plein, attens à passer une autre fois.

Micyle Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & ie m'en plaindray à Rhadamante. Mal-heureux que ie suis, ils partent sans moy! ie les suivray à la nage, aussi-bien n'ay-ie pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs ie n'ay pas dequoy payer le batelier.

Clothon. Arreste, il n'est pas permis de passer de la sorte.

Micyle. J'iray encore plus viste que vous.

Clothon. Aprochons-nous plutost pour le prendre Tens-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

Caron. Où voulez vous qu'il se mette?

Mercure Sur les épaules de ce Tyran.

Clothon. Tu as raison? Monte & foule aux

pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

Le Cynique. Te peut-on dire la verité, Caron; ie n'ay rien pour te donner; car ie n'ay apporté que mon baſton & ma beſace, mais ie m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de ſujet de te plaindre de moy.

Caron. Tien, il faut tirer d'une mauvaiſe paye ce qu'on peut.

Le Cynique. Diray-je en paſſant quelque chanſon pour nous deſennuyer?

Caron. Je le veux? Si tu en ſçais quelque bonne.

Le Cynique. Fay-donc taire ceux-cy, qui me rompent la teſte de leurs cris.

Les Morts. Ah ma vigne! ah ma maiſon! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richeſſes!

Mercure. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'eſt pas permis de paſſer la barque de Caron ſans larmes.

Micyle. Que veux-tu que j'y faſſe: Je n'ay rien à regretter.

Mercure. Encore faut-il donner quelque choſe à la coûtume.

Micyle. Ah, mes vieux ſouliers! Je ne vous verray plus! Je ne ſeray plus tout le jour à me morfondre dans une ruë, expoſé à toutes les injures du temps & des laquais, ſans manger depuis le matin juſques au ſoir! Qui eſt-ce qui heritera de ma poix & de mes alefnes? Mais ie ſuis las de crier, nous voila tantoſt à bord.

Caron. C'à, que chacun mette la main à la bourſe. Tu ne tires rien, Micyle?

Micyle. Que veux tu que ie tire, si ie n'ay rien? A peine sçay-ie de quelle couleur est l'argent, ni si la monnoye est ronde ou carrée.

Caron. O l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait! Encore ay-ie peur que celuy-cy n'amene la coûtume de ne rien payer: Décendez viste, que j'aille passer les asnes, & le reste des animaux.

Clothon. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entretuez pour les bornes de leurs Estats.

Mercure. Allons, mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

Micyle. Grands Dieux, quelle obscurité! Où est maintenant le beau Paris? On ne sçauroit discerner icy la brune d'auec la blonde; car tout y est de mesme couleur, & ie ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique?

Le Cynique. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

Micyle. J'en suis content, donne-moy la main. Te souvient-il des mysteres d'Eleusine? il me semble que cecy y a beaucoup de rapport.

c'est qu'on y représentoit Cerés de la sorte.

Le Cynique. Tu as raison, en voicy un qui s'avance la torche au poing, avec un regard furieux; Sans doute, c'est quelqu'une des Furies.

Mercure. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre par dessus le marché.

Tisiphone. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

Rhadamante. Fay-les approcher; & toy, Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi-bien icy bas que là haut.

Le Cynique. Ie te prie, Rhadamante, que ma cauſe ſoit appellée la premiere, car ie veux accuſer ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on ſçaura comme j'ay vécu.

Rhadamante. Qui es tu?

Le Cynique. Un Philoſophe Cynique.

Rhadamante. Avance-toy; Crie, Mercure, ſi quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Perſonne ne parle, deshabille-toy, pour voir ſi il n'as point quelque tache de peché.

Le Cynique. Regarde, me voila tout nud.

Rhadamante. Ie n'en voy que trois ou quatre, encore à demy éfacées: mais voila quelque marque de brûlure, on diroit que tu y as mis le feu.

Le Cynique. Ce ſont les reſtes des pechez que j'ay faits avant que d'avoir embraſſé la Philoſophie: mais ie les ay effacez depuis peu à peu.

Rhadamante. Tu as uſé d'excellens remedes, car il n'y paroiſt preſque plus: Va dans les champs Elyſées, jouïr du repos des bien-heureux: Mais qu'on appelle auparavant la cauſe de ce Tyran, puis qu'il en veut eſtre l'accuſateur.

Micyle. Hé! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne; me voila déja des-habillé.

Rhadamante. Qui es-tu?

Micyle. Le Savetier Micyle.

Rhadamante. Il eſt vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas meſme les marques de brûlure de ce Philoſophe, va-t-en avec luy; qu'on appelle la cauſe de ce Tyran.

Mercure Megapenthés fils de Lacydas, où es-tu ; c'eſt à toy qu'on en veut ? Il tourne la tête de l'autre coſté, & ne fait pas ſemblant de nous entendre : Tiſiphon traine-le par les cheveux. Que l'accuſateur parle.

Le Cynique. Il n'eſt pas beſoin de grands diſcours pour le convaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches ; Toutefois, ſi tu veux pour la forme, ie diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ni avant que d'y eſtre parvenu; Mais apres qu'il s'en fut rendu maiſtre, avec une bande de voleurs & d'aſſaſſins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens ſans aucune forme de procés, & s'eſtant enrichy de leurs dépoüilles, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de diſſolutions. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour ſon orgueil & ſon inſolence, à ont eſté à un ſi haut point, qu'il ſe ſeroit plus aiſé de regarder le Soleil en plein midy, que de le contempler en ſa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux ſupplices pour tourmenter les miſerables, & n'a pas épargné ſes propres amis, les uns à cauſe de leur vertu, les autres pour avoir leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront cõtre luy, mais les voila tous venus.

Rhadamante. Que répons tu à cela ?

Le Tyran. Que les meurtres ſont veritables, mais ce qu'il a dit des voluptez eſt faux.

Le Cynique. Je ne veux point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ſes debauches, & le lict où il les a commiſes.

Mercure. La Lampe & le Lict de Megapenthès, aprochez ?

Rhadamante. Qu'a-t-il fait en voſtre preſence.

Le Lict. Toutes les ſaletez imaginables, que j'ay honte de publier.

Rhadamante. Ton ſilence les dit aſſez. Que la lampe parle.

La Lampe. Celles qu'il a faites de iour me ſont inconnuës ; mais la nuit, j'ay voulu quelquefois m'éteindre pour ne les point voir ; car il aſſoüillé en cent façons ma lumiere.

Rhadamante. C'eſt aſſez ; Qu'on le deshabille ? Dieux ! il eſt tout couvert de vices : Quel ſupplice trouverens-nous aſſez grand pour le punir ?

Le Cynique. J'en ſçay un dont perſonne ne s'eſt encore aviſé.

Rhadamante. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

Le Cynique. Qu'il ne boive point de l'eau du fleuve d'Oubly, comme les autres.

Rhadamante. Pourquoy ?

Le Cynique. Parce que le ſouvenir de ſes crimes luy ſera un bourreau perpetuel.

Rhadamante. Tu as raiſon, qu'on l'attache près de Tantale, & que la conſideration de ſa felicité paſſée ſerve encore à le tourmenter.

DE CEVX QVI ENTRENT AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulierement celles qu'endurent les gens de Lettres.

IE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grands, quand même on y entreroit comme ami, si l'on peut appeller amitié une si dure servitude. Car ie sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-mesme; mais pour l'avoir apris de ceux qui avoient passé par cette épreuve. dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir sondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc attentivement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teste rasé dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vents, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouvernail emporté, le mast rompu, les voiles déchirées, ostent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Pollux,

qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus démesler son intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord ; mais ils disoient que le calme fut bien-tost suivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à soufrir tout le temps de leur navigation, jusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauverent à peine tous nuds, aprés avoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que ie devinois aisément, & que ie te veux representer avec le reste, parce que ie te voy brûler d'envie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours, dans une compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient presens ayant commencé à loüer cette condition comme la plus heureuse, parce que non seulemẽt on faisoit bonne chere sans qu'il en coûtât rien, on estoit logé magnifiquement, traîné en caroſſe, aimé des plus grands de Rome, mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empescher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait fait tomber dans le precipice, sans t'en avertir ie te veux representer une partie des maux qui sont attachez à cette profession, & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Aprés, tu y jetteras si tu veux à corps perdu, sans que ie m'en soucie beaucoup, puisque ie me seray acquitté de mon devoir, & que j'auray déchargé ma

conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulierement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grands pour estre à leurs gages, puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traitez que les autres. Et en cela ie ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer: ce que ie ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la verité trop librement; puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur mal-heur, mais eux-mesmes. Je ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ny les autres ames lâches qui ne sçauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles: car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traittement, ils ne m'ecouteroient pas quand ie leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que j'écris, afin de les affranchir s'il se peut. Pour cela j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni neccessaires, afin de leur oster toute sorte de pretexte & d'excuse. La premiere qu'ils alleguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, pour lequel éviter on peut tout faire & tout souffrir. Ils ont donc tous dans la bouche le mot de Theognis, *Qu'il n'est rien de plus foible que les plus forts courages*, & alleguent tout ce que [illegible]. Enfin les plus lâches esprits ont pris

inventer contre-elle, pour en faire peur aux hommes. Il eſt certain que s'ils ſe pouvoient par là mettre à couvert de la neceſſité pour toute leur vie, ils ſeroient excuſables de chercher un azile pour ſe défendre contre un ſi grand ennemy : mais le remede eſt pire que le mal, & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure touſiours, & la cruelle neceſſité de ſervir, parce qu'on dépenſe chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur ſervice, encore ſouvent ne ſuffit-il pas. L'autre raiſon eſt, qu'ils n'embraſſeroient pas cette profeſſion, s'ils en avoient d'autre; mais comme ils ne ſont plus en âge d'aprendre, ils ſont contrains de ſubir le joug de la ſervitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de ſubſiſter, & ſi ce qu'ils gagnent ne leur couſte gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artiſans pour l'avoir; Car ce ſeroit le comble de la felicité, de pouvoir vivre à ſon aiſe ſans rien faire. Mais le contraire ſe trouvera veritable, puis qu'il leur naiſt tous les iours de nouveaux maux, à qui les forces du corps & de l'eſprit ne ſont pas capables de reſiſter. Nous en parlerons lors que nous repreſenterons le reſte de ce qu'ils endurent ; il ſuffira preſentement de montrer, que ce n'eſt pas là la veritable cauſe du mal : mais l'éclat trompeur des richeſſes qui leur donne dans la veuë, & les ebloüit. Ils croyent que la felicité conſiſte dans le luxe, & ſe promettent des montagnes d'or, qu'ils ne poſſederont iamais qu'en longe. Ce n'eſt donc pas tant la neceſſité qui les preſſe, que le deſir des choſes vaines & ſuperfluës, qui les rend eſclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui ſçavent que l'amour s'éteint par la joüiſſance,

entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent toujours ce qu'elles n'accordent jamais; les Grands recompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent, pour faire durer leur servitude. O, il est ridicule de toûjours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable: Car ie ne les blâmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embrassoient que son idole. Les Compagnons d'Ulisse, charmez d'une volupté presente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'est à peu prés ce que font ceux qui voilent leur servitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy ie renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coustoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possedast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet veritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & qu'elle est la catastrophe de la tragedie. Premierement, on peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien sûr & travailler auparavant; s'habiller au dessus de sa condition, & de la façon qu'ils aiment le mieux pour ne leur pas mettre devant les yeux des objets qui leur soient desagreables; les suivre par tout, avec mille incommoditez; se trouver le matin à leur lever, souffrir la mauvai-

Il y a au Grec, de la couleur.

humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portiers, à qui il faut meſme donner de l'argent pour retenir voſtre nom. Avec tout cela, Monſieur ſera pluſieurs jours ſans vous regarder ; Que ſi vous eſtes ſi heureux qu'aprés un long temps il vienne à jetter les yeux ſur vous, & à s'abaiſſer juſqu'à vous parler, alors vous croyez que voſtre fortune eſt faite. Cependant, vous faites rire ceux qui ſont preſens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de travers, & qui vous prennent pour un lourdaut, ou pour un faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des perſonnes de condition: car ce que vous appellez pudeur, un Courtiſan l'appelle lâcheté & foibleſſe. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-meſme de trop de timidité. Enfin, aprés beaucoup de travaux, non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour devenir eſclaves; ſi la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous ſoit favorable, ou vous reçoit à faire preuve de voſtre eſprit, vous ne manquez pas de prendre pour voſtre ſujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez ; Car les Grands ſont bien aiſes d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agiſſoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la geſne, pour faire quelque choſe de grand & d'achevé, de peur de tromper ſon attente, outre qu'eſtant rebuté une fois, perſonne aprés cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour ſurpaſſer vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur ſemble ne pas approuver ce que vous avez fait, ou le loüer foiblement & l'écouter avec negligence. Mais vous eſtes tout

transporté, lors qu'il soûrit & qu'il fait mine de l'entendre avec plaisir. Considerez cependant, quel creve-cœur c'est à un honneste-homme, qui est quelquefois déja sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vôtre jeunesse; car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez, Que personne ne vous traverse; Que le maître vous goûte; Que sa femme y consente, Que vous avez l'approbation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la roue, car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il estoit à propos, pour tant de peine que vous aviez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement vne couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception, permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa servitude. Vous vous parez, cependant & mettez vos beaux habits, pour assister à ce festin où vous devez perdre vostre liberté. Il faut

bien prendre vos mesures, pour n'arriver ni trop tost ni trop tard ; car l'un est incivil & l'autre importun. Le maistre, apres vous avoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous serez contraint de vous y mettre apres plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord ; quelquefois par ordre du maistre, pour remarquer si vous ne jetterez point quelques regards à la dérobée sur sa femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissez un peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pedant qui n'avez pas accoûtumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous serve, ou avez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diverses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de vostre condition en la comparant à la sienne; tantost vous benissez vostre fortune d'être prest à joüir de cette félicité, & à faire des jours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là dessus, on se met à boire & trinquez, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, & vous donnant quelque titre qu'il croira vous

Ou, quelqu'un au lieu de luy.

estre agreable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour un sot ou pour un pedant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison, qui voyent traitter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état pour sçavoir parler une autre langue que la nostre. Attens, dit l'un, cela ne durera pas long-temps, c'est un balay neuf, qu'on jettera bien-tost derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, apres quoy ie le verray aussi bien que nous regretter sa condition. L'autre ajoûte, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulument, & qu'il songe ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accoûtumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas son saoul de pain. En un mot; vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin, car on n'y parle que de vous; & l'on se prepare déja à vous faire piece. D'autre coûté comme vous avez plus bû & mangé que de coûtume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal-seante. Cependant comme le festin continuë, & qu'il arrive tous jours mets sur mets, & spectacles sur spectacles? car le maistre du logis est bien-aise d'étaler devant vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un besoin que le feu prist à la maison,

Coûtume ancienne.

ou qu'il survint quelqu'autre accident, qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas s'il faut ainsi dire ce qui se passe, ny n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que vous soyez contraint, par bien-seance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaitté, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viãdes que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoûtez à cela le dégoust qui suit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomac que vous avez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empêchent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous avez pris un siege, car on ne parle pas à vous autrement, ce Seigneur commença ainsi: Vous voyez, Monsieur, l'état de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice; vous en devez user de mesme, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de reservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon coffre, & à qui ie donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis qu'il faut quelque chose de certain pour vôtre entretenement, quoy que ie sçache bien que ce n'est pas ce qui vous anime, & qu'il ne faut pas grand' chose à un homme de Lettres, ie vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dé-

penſes à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des preſens que vous recevrez icy, qui ſeront pourtant aſſez conſiderables pour les mettre en ligne de compte, ni des faveurs que vous pouvez juſtement attendre. Ces paroles démontent toutes vos eſperances, & vous precipitent du faiſte de la gloire où vous penſiez eſtre monté, dans l'abiſme du neant. Vous demeurez donc quelque temps ſans repartir, tant que flatté de l'eſprit d'une recompenſe incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant que tout eſtoit à vous, quoy que ce ne fut qu'un compliment; vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien preſcrire, & que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainſi, & vous preſſe de le dire, & ſur voſtre refus, il prie un de ſes amis de le faire, aprés luy avoir fait encore quelque preambule ſur la grandeur & la neceſſité de ſa depenſe. Alors ce galant-homme, nourry toute ſa vie dans les flatteries de la Cour, commence par le bon heur que ce vous eſt d'avoir obtenu une place ſi enviée, & d'eſtre dans la maiſon & dans l'amitié d'un des plus grands de Rome. Il dit que vous eſtes trop heureux, pourveu que vous le ſçachiez connoiſtre? Qu'il ſçait pluſieurs perſonnes de Lettres tres-celebres qui donneroient beaucoup pour cela, bien loin de demander quelque choſe, à cauſe de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là deſſus il propoſe quelque appointement fort leger, particulierement ſi l'on a égard à voſtre eſperance, & vous eſtes obligé de vous en contenter, pour ne point conteſter honteuſement ſur des gages comme un valet; outre qu'il n'eſt plus temps de reculer, & que vous eſtes pris. Vous

Eſtrennes, &c.

passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous, joint qu'on a quelque respect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vôtre connoissance, comme si vous aviez fait une grande fortune, & admiré des sots qui vous voyent entrer librement dans le balustre, quoy que vous soyez bientost las de cét honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens, & de juger de vostre bon-heur par l'opinion d'autruy. Vous aidez mesme à vous tromper, & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arrive, & que vous reconnoissiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de si insupportable en cette condition? Premierement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancestres si vous en avez quelqu'une, & compter ce jour-là pour le dernier de vostre liberté, & le premier de vostre servitude. Ne vous offensez pas du mot, puis que vous souffrez bien la chose, & tenez pour asseuré que vos services ne seront pas encore si agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaise grace, n'y estant pas accoustumé. Cependant, le souvenir de vostre liberté vous reviendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelquefois, & porter plus impatiemment vostre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclave pour n'estre pas né en Bithynie, &

n'avoit pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point de besoin, puis que vous vous estes vendu vous-mesme, & que vous avez couru toute la ville pour chercher un maistre. Ajoûtez à cela qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour recevoir vos gages, quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy, miserable, Car ie dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas; si vous aviez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crieriez-vous pas contre la Fortune? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude, n'implorieriez-vous pas le secours des Loix, & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre? Cependant pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à un si haut prix? Vous la rendez esclave elle-même, avec la vertu & la sagesse, & n'avez point de honte de les mêler parmi la canaille, & de leur apprendre à begayer une langue étrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassez, où vous estes contraint de boire plus que vostre saoul, quand il leur plaist, & de louër ce qui ne vous plaist pas, pour vous lever le lendemain dés le point du jour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville avec vos bas crottez du soir. Estiez-vous reduit à une si grande necessité, que d'estre contraint pour vivre de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou si vous avez ché-

Ou, vos jambes.

ébloüi de l'éclat trompeur des Richeſſes, & charmé par l'odeur de la Cuiſine ? Vous portez donc maintenant tout à loiſir la peine de voſtre intemperance, & comme un ſinge attaché à un billot, vous ſervez de joüet aux autres, tandis que vous vous eſtimez heureux, pour manger tout vôtre ſaoul de figues: Où ſont tous ces beaux diſcours de Sageſſe & de Vertu? vous les avez mis en oubli, auſſi bien que voſtre patrie & voſtre race. Encore ſeroit-ce peu, ſi voſtre ſervitude n'eſtoit que honteuſe, & que la peine n'y fut pas jointe à l'infamie. Mais conſiderons un peu ſi vos travaux ſont ſuportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premierement, la paſſion que ce Seigneur avoit témoigné d'abord pour les Lettres, n'eſtoit qu'une paſſion feinte; car comme dit le Proverbe, *Qu'a de commun l'aſne avec la Lyre* ? Penſez-vous qu'il ſe ſoit jamais rompu la teſte pour découvrir la Sageſſe de Platon, ou l'éloquence de Demoſthene ? Qui auroit banni du cœur des Grands l'avarice & l'ambitiõ, il n'y reſteroit que le luxe, l'ignorance, la molleſſe & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu avoir un Philoſophe à ſa ſuite ? parce que cela faiſoit à ſa vanité, & qu'il en acquerroit la reputation d'habile homme. C'eſt pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plûtoſt que pour ta doctrine. Il veut paſſer pour ſçvant, ou du moins pour homme qui aime les belles lettres, & qui ſe connoiſt aux bonnes choſes; c'eſt pourquoy il te fait ſuivre par tout, ſans te donner un ſeul moment de relaſche Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne ſçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaiſie, pour faire voir qu'il donne tout ſon temps à l'étude, &

à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & trotter apres luy pour le suivre, jusqu'à qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu-es dehors à t'entretenir tout seul. & prens un livre à la main, que tu lis debout, faute de siege. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour souper sur le minuit du reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coûtume des Grands, qui méprise ceux qui sont à eux, & qui caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie : Car tu ne bois plus de mesme vin, ni ne manges des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu es de la maison. Que s'il y a quelque morceau delicat, n'attens pas que l'on t'en serve, si tu n'es bien des amis de celuy qui tranche : où l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Promethee fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment ; de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin delicieux tandis que vous ne beuvez que du gingiet ; Encore n'en avez-vous pas tout vostre saoul ; car souvent les valets ne font pas

ſemblant de vous entendre, & tournent la teſte de l'autre coſté, quand vous demandez à boire. Mais en recompenſe, ils vous ſervent toûjours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoûtés à cela pluſieurs autres déplaiſirs, ſur tout quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau ou d'un Violon que de vous; ſi bien que vous vous retirez à part tout triſte, & maudiſſez le Deſtin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne ſçavez pas ſeulement faire un bon conte, & eſtes meſme à charge lors qu'on ſe veut réjoüir. En un mot, ſi vous voulez tenir voſtre gravité vous eſtes inſupportable; & ſi vous voulez faire le plaiſant, vous devenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit faire rire dans un perſonnage de Tragedie. Vous en venez donc juſqu'à ſouhaitter d'eſtre Poëte au lieu de Philoſophe, & à un beſoin Aſtrologue ou Magicien, à cauſe de l'eſtime que vous voyez faire de ces gens là chez les Grands, à qui ils compoſent des chanſons d'amour, & promettent des grandeurs & des richeſſes. Au deffaut de cela, vous eſtes contraint de plier & de baiſſer la teſte, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux ou mecontent pour vous perdre, & pour vous accuſer de ne trouver pas que le page de Madame chante bien, ou joüe bien de la lyre, qui eſt un crime *Ou, danſe* irremiſſible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en loüanges exceſſives & affeſtées, & crier avec un goſier ſec comme les grenoüilles des champs. Car on attend toûjours de vous quelque flatterie delicate, qui témoigne voſtre eſprit & voſtre complaiſance. Mais

ce que ie trouve de plus étrange, c'eſt de vous voir ainſi à jeun, couronné & parfumé comme ces ſepulcres autour deſquels on fait bõne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre côté, quand le maitre de la maiſon eſt un peu jaloux, vous n'eſtes pas en ſeureté ſi vous n'eſtes tout à fait déſagreable, & eſtes contraint de baiſſer les yeux à table comme les Courtiſans du Roy de Perſe, de peur d'eſtre percé d'un coup de fléche tout en beuvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles qui voyent & qui entendent, non ſeulement ce qui ſe paſſe, mais ce qui ne ſe paſſe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouvez dormir, vous faites reflection là-deſſus, vous dites en vous-meſme; Miſerable que ie ſuis, qu'elle felicité ay-ie quittée pour me plonger dans un gouffre de mal-heurs? Que ſont devenuës toutes ces belles eſperances dont i'entrenois ma réverie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la ſervitude, & pour le repos ie trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-ie pour moy, aprés avoir tant veſcu pour autruy? on me traine par tout emmuſelé comme un Ours, & ie ſers de joüet à tout le monde, & de ſupplice à moy-meſme. Là deſſus l'heure ſonne, il faut retourner à ſon travail ordinaire, aprés s'eſtre graiſſé les jointures, afin de les avoir plus ſouples. Cependant, cette vie ſi contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraine aprés ſoy pluſieurs maladies; mais il ne faut pas laiſſer de faire bon viſage, & de tâcher à vaincre ſon mal. Car ſi vous venez à vous relâcher tant ſoit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exemter de voſtre devoir; de ſorte que vous

devenez

devenez à la fin pâle & transi comme un mort. Voila les maux de la ville; Que s'il faut aller à la campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arrivant à l'hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le coiffeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lict, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui avint à un Philosophe Stoïque qui demeuroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, qui allant aux champs, le fit asseoir prés de son Mignon. Premierement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosophe; Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à un besoin eut porté une coiffe pour se garder du hasle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eût empêché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivât quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosophe Stoïque il estoit devenu Philosophe Cynique, & il falut boire la raillerie de peur de l'accroire en se defendant, & de se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Philosophe deja sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras

Thesme Petis.

un petit chien qui passoit la teste par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à lescher sa barbe où il estoit resté peut estre quelque goute de sauce du soir precedent. On dit qu'il pissoit mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petis dans son manteau. Voila les affrons que les gens de Lettres sont contrains d'endurer chez les Grands, où l'on les accoûtume peu à peu à tout souffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de declamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne harangoit pas à l'eau, mais au vin ; Toutefois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se mesle d'écrire en prose ou en vers, ce vous est vn nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouvrages, mesme pendant le repas, & il se faudra admirer quand ils seroient pleins de solecismes, & prendre sans fautes pour des figures de Rhetorique ; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des envieux ou pour des traîtres. D'autres veulent passer pour beaux ; qu'il faut traitter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagreables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes font les sçavantes, & veulent avoir des Docteurs auprés d'elles pour les entretenir tandis qu'elles se coiffe, ou qu'elles dinent. Car s'il arrive alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait une lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable present aux estren-

il a égard à la coûtume ancienne des horloges d'eau, dõt on se servoit dans le barreau.

C'estoit comme les Sialeres parmy nous.

nes, il faudra pour action de graces leur faire un Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne sont-ils pas contens. Ajoûtez à cela que pour estre payé de ses appointemens, qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Threlorier ou à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-temps auparvant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire; si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de mal-heur, vous estes exposé à l'envie & à la medisance: Car comme le maître commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déja defait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous attendez de luy quelque recompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre & pour vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors de tous vos services il ne vous reste que la goute, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçaviez, si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune; sinon que vous estes déja sur l'âge, & ressemblez

à ces vieux chevaux uiez de travail, dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se iustifier, fust-ce celuy de magie, & on le croira aisement, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la pluspart ne pouuant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant pour se faire estimer, d'avoir quelques secrets défendus, & l'on croit facilement les mesmes defauts de ceux qui ont la mesme hardie & la mesme lâcheté. Ajoûtez à cela, que le maistre de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne reveliez les secrets de sa famille, comme chez les Grands il y a toûjours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos travaux que la Gourmandise, qui est un monstre insatiable, qui à la fin vous devorera lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cebes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'antiquité; mais à leur defaut je tâcheray de m'en aquiter. Figure-toy la Fortune sur un trône éleve, environné de rochers & de precipices, & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils sont ébloüis de son eclat & de ses lumieres. L'Esperance richement parée se presente à eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Servitude, derriere elle, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & aprés les avoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie, les empoignant les traine en bas, nuds, honteux & dépoüillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte,

ſuivis du Repentir qui les livre au deſeſpoir, & c'eſt la fin du Tableau. Voilà la peinture des Ambitieux ; Conſidere ſi tu veux ſuivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour ſortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu faſſes, ſouvien-toy du ſage qui dit, *Qu'à tort nous accuſons le Deſtin de nos malheurs, dont nous ſommes cauſe nous-meſmes.*

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

C'eſt une Apologie pour ſoy meſme, ſur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre ſemblable, il ſemble avoir contrevenu à ſes maximes.

IL y a long-temps que ie conſidere, illuſtre Sabinus, ce que tu peux penſer de me voir entrer au ſervice de l'Empereur, aprés avoir tant crié contre ceux qui entrent au ſervice des Grands. Car ie m'imagine que tu ne t'es pû empécher de rire, & de dire ainſi en toy-meſme, Quoy ! apres avoir tant blâmé la ſervitude, s'y jetter volontairement ! A-t-il perdu le jugement ou la memoire, de démentir ainſi ſes paroles par ſes actions ? Il faut qu'il ait eſté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cauſe qu'elles étoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promeſſes, pour le faire changer d'avis à ſon âge, & renoncer à la liberté qui luy eſtoit ſi naturelle. Voilà à peu prés ce que tu as dit, à quoy tu ajoûteras peut-eſtre un conſeil d'ami. Tu ſçais, me diras-tu, que ton Diſcours a eſté publié il y a long-temps,

& eſtimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulierement des perſonnes doctes. Car outre qu'il eſt bien écrit, il explique clairement & agreablement la plus grande partie des défauts qui ſe rencontrant dans cette profeſſion, & contient des preceptes tres-ſalutaires pour empécher les gens de Lettres de tomber en un endroit aſſez gliſſant, & dans un piege capable d'attraper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-meſme, ſonge à ſuprimer de bonne heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il ſe peut, à boire de l'eau du fleuve Lethé à tous ceux qui l'ont veu & oüi, de peur qu'on ne te reproche la meſme choſe qu'à Bellérophon, d'avoir eſté toy-meſme l'inſtrument de ton malheur. Car, pour te dire la verité, ie ne voy point de couleur pour te défendre, & ie te trouve bien empéché de repondre à ceux qui diront, Que tu parles comme un Ceſar, mais que tu n'agis pas de meſme, & que tu n'és libre qu'en paroles, mais que tu és eſclave en effet. Ou bien l'on dira que ce n'eſt pas ton ouvrage que tu as lû, & que tu t'és paré des plumes d'autruy comme la Corneille d'Eſope; ou que tu as fait comme ce Legiſlateur des Crotoniates, qui apres avoir fait des loix ſanglantes contre l'aduitere, fut trouvé couché avec ſa belle-ſœur, & ſe l'ança hardiment dans le feu, quoy qu'on vouluſt changer ſon ſupplice en un exil, & qu'il eut l'amour pour excuſe, qui eſt une paſſion qui triomphe des plus ſages. Ainſi, apres avoir décrié le ſervice des Grands, tu y entres en ta vieilleſſe, & és d'autant moins excuſable que ta ſervitude eſt volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie,

Ie hais le ſage qui n'eſt pas ſage pour luy meſme.

Bellérophon porta les lettres qui contenoient ſa mort.

Solathe.

& de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la presentation des personnages des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des faquins; ou au Singe de Cleopatre, qui aprés avoir dansé avec aplaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces aclamations pour courir aprés des noix qu'on luy jetta. Ainsi ayant voulu faire le Legislateur & donner des Loix aux plus Grands hommes, tu as montré que tu n'étois rien moins que cela, & que tu n'avois goûté la Philosophie que du bout des levres. Tu portes donc justemẽt la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en servitude, aprés avoir insulté si hautemẽt aux malheureux que la pauvreté contraint de servir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit un remede indubitable contre la toux, & en étoit tourmenté luy-mesme. Voila à peu prés ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que ie réponde, aprés avoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier; sinon ie te supplieray comme un grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entrainent par force où il leur plaist; ou si quittant cette défence, comme trop foible & trop commune, Je nieray que ce soit pour la recompense que ie me sois mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si ie dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajoûter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler

mon crime au lieu de le diminuer, ſi bien qu'il ne reſte plus que de rejetter ma faute ſur la neceſſité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide. Que ie voy bien que ie fais mal, mais que i'y ſuis contraint par la pauvreté, dont les éguillons ſont ſi poignans, que Theognis pardonne à celuy qui ſe noye ou ſe precipite pour les éviter. Voila, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur; Mais ne crains pas que i'employe de ſi foibles armes pour me défendre. La Famine ne ſera jamais ſi grande dans Argos, qu'on y ſoit contraint d'aller cultiver les deſerts de l'Arabie, ni moy ſi mauvais Orateur, que d'avoir recours à une ſi lâche defenſe. Prenons donc une autre route, & conſiderons enſemble, s'il n'y a point quelque difference entre le ſervice des Grands & celuy du Prince. Certes ces choſes ſont auſſi éloignées que le ciel l'eſt de la terre: Car encore qu'il y ait par tout du ſervice & de la recompenſe, la choſe n'eſt pas ſemblable. L'un eſt un triſte eſclavage, l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner ſans blâmer tous les Magiſtrats & les Gouverneurs des Provinces auſſi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des apointemens du Prince pour le ſervice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choſes toutes diverſes, ſous pretexte qu'on ſe ſert d'un meſme terme pour les exprimer, ni mettre en meſme claſſe tous ceux qui tirent quelque recompenſe du Public pour leurs travaux & leurs veilles, autrement on en viendroit juſqu'à s'attaquer à la perſonne meſme de l'Empereur, comme ie diray tantoſt. Auſſi n'ay-je compris dans ma cenſure que les gens de Lettres, car encore qu'ils ſoient aux Grands comme

nous ſommes au Prince, & reputez de leur maiſon comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si ie voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, ie dirois, que bien loin de ſervir, ie fais la charge du Prince en Egypte, & ſuis l'arbitre de la Province, en compoſant & decidant les differens des particuliers, & veillant à l'obſervation des Loix dõt j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, ie ne reçoy pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'uy parlé, mais des appointemens tres-conſiderables. Ajoûtez à cela, qu'en m'aquittant bien de ma charge ie pourray paſſer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent eſclaves toute leur vie. Mais ie paſſe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a perſonne qui ne travaille en quelque ſorte pour la recõpenſe, & que le Prince meſme n'en eſt pas exemt. Car ſans parler des tributs qu'on luy paye, qui ſont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dreſſe, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, ſont le ſalaire & la recompenſe de ſes ſoins & de ſes veilles; de ſorte qu'on pourroit dire; ſi ce n'étoit trop entreprendre, que ſon employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la meſme proportion que du petit au grand. Veritablement, ſi j'avois poſé pour fondement, comme quelques Philoſophes; que le ſage ne doit rien faire, on auroit ſujet de m'acuſer d'avõir contrevenu à mes Loix & peché contre mes maximes; mais ſi l'on doit s'employer à quelque choſe, comme perſonne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'ocuper qu'à rendre ſervice à ſon Prin-

ce & à son païs? Ajoûtez à cela, que ie ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques reveurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-mesme, sans estre un inutile fais de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc un employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'estude que j'avois faite toute ma vie, & où ie puis dire que j'avois acquis quelque reputation. Et veritablement, ie ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que ie faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus celebres Rheteurs, & recevois de grandes recompenses de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me justifier auprés de toy, à cause de l'estime que ie fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippocride ne se soucie point, comme dit le Proverbe Gr[illegible]

Il y a icy un traitté, sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a coûtume de dire le soir, comme qui diroit bon soir ou Adieu, pour bon iour, ou Dieu vous gard; Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allegations, qui sont renfermées dans la proprieté des termes Grecs, & qui n'ont point de rapport à nostre façon.

HERMOTIME, OU DES SECTES.

Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre que toute leur felicité n'est qu'une chimere, & que personne n'y est parvenu.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET D'HERMOTIME.

LYCINUS. A Te voir aller si viste, Hermotime, avec ton livre sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe ; Car tu remuës les lévres & faits des gestes de la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question épineuse ou quelque argument captieux, pour n'estre pas mesme inutile pendant le chemin, & faire toûjours quelque progrés dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous est si precieux. Car comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & difficile. Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considerable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la felicité de l'homme.

LYCINUS. C'est une chose de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon avis, en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les

écoles,& à tranſcrire des leçons,toûjours courbé ſur un livre avec un viſage pâle & défait, & ne repoſant pas meſme durant la nuit. Car ie croy que tu ne rêves à autre choſe en dormant,ce qui me fait juger, comme i'ay dit,que tu n'és pas bien loin du but,ſi tu n'y es déja arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus,& tu ſçais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Heſiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par un ſentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas aſſez ſué & travaillé en l'eſpace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne ſuis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé,comme dit le meſme Poëte,a fait la moitié de l'ouvrage; ſi bien qu'on peut dire que tu és déja vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, ie n'avance gueres,parce que la montée eſt âpre,& difficile, & que ie n'ay perſonne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINUS. Ton maiſtre n'eſt il pas capable de t'enlever iuſques-là par ſes diſcours,comme par la chaine d'or de Jupiter; car il y a long-temps qu'il eſt au ſommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois déja atteint; mais comme ie veux m'élever, ma nature baſſe & terreſtre me ramene contre bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, ſans perdre iamais de veuë ſon objet, pour s'animer davantage, ſur tout ayant un bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il

eſperance d'y arriver? ſera-ce aprés les prochains myſteres, ou du moins aprés la grande feſte de Minerve?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court, Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc! à la premiere Olympiade?

HERMOTIME. C'eſt bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le ſouverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la ſeconde, ou tu aurois bien peu de courage de n'y pouvoir parvenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuſeroit encore par le chemin. Le roc ſur lequel elle habite eſt-il plus haut que celuy d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps?

HERMOTIME. Ces choſes n'ont point de rapport, Lycinus; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les uns ſont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper ſe ſont laſſez auſſi-toſt? Quelques-uns eſtant montez juſqu'au milieu, ſont retombez en bas par leur peſanteur naturelle; Mais ceux qui ont aſſez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui ſe rencontrent dans une ſi longue carriere, joüiſſent aprés d'une ſouveraine beatitude, & regardent le reſte des hommes comme des fourmis, tant ils ſont élevez au deſſus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux! Hermotime, comme tu nous ravales! tu nous fais plus petits

que des Pygmées ; Il semble que tu triomphes desia dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

Hermotime. Plût à Dieu que ie fusse aussi heureux pour arriver à la Beatitude où i'aspire; mais il y a encore bien du chemin.

Lycinus. Ne saurois-tu iuger à peu prés le temps qu'il faut pour cela?

Hermotime. Non, mais peut-estre que dans vingt ans....

Lucinus. Vingt ans ! c'est beaucoup.

Hermotime. La recompense aussi n'en est pas petite.

Lycinus. Je le croy ; mais as-tu lettres de vivre iusques-là, desia vieux & caslé comme tu es? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle ? ou si ton Docteur est Prophete aussi-bien que Philosophe, pour t'asseurer que tu arriveras à bon port apres de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur un peut-estre.

Hermotime. Ne parlons point de cela ; & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la felicité.

Lycinus. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là veu que tu n'y as iamais esté ?

Hermotime. Je croy mon maistre, qui le sçait.

Lycinus. Et que dit-il encore ? la Beatitude est-ce un tresor, ou quelque chose de semblable ?

Hermotime. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe!

LYCINUS. Mais quel plaiſir eſt-ce donc, ſi ce n'eſt la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'eſt la Force, la Iuſtice, la Sageſſe, la Temperance; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut ſçavoir. Pour les richeſſes, les honneurs, & les plaiſirs, il s'en faut dépoüiller, comme fit Hercule ſur le mont Eta de ſa dépoüille mortelle, n'emportant avec ſoy que la parcelle de la divinité, toute pure & ſans mélange, aprés avoir eſté purifiée par le feu. Ainſi épuré par la Philoſophie, & dépoüillé de tout ce qu'on avoit de terreſtre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y ioüir d'une felicité éternelle, ſans ſe ſoucier des choſes du monde; non plus que la bouë, & mépriſant ceux qui les eſtiment.

LYCINUS. Par Hercule Etéen, Hermotime; tu as de hauts ſentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y ſont arrivez ne deſcendent-ils iamais du ſommet où elle habite, pour converſer icy-bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toûjours perchez là-haut, ſans ſe ſoucier du reſte?

HERMOTIME. Ouy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richeſſes, ni volupté, car ils ſont affranchis de la tyrannie des paſſions.

LYCINUS. S'il m'eſtoit permis de dire la verité; Mais ie ne croy pas qu'il ſoit honneſte de rechercher trop curieuſement la vie de ces Grands hommes.

HERMOTIME. Pourquoy? dy hardiment ce qu'il t'en ſemble.

LYCINUS. Avec toute ta permiſſion, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crains rien, nous sommes seuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre chose, ie t'ay laissé dire ; Mais lors que tu as dit que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient affranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes, mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? je me suis souvent de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux ; Veux-tu que ie te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoy non ?

LYCINUS. C'est ton maistre, qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans une vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME C'est Dion.

LYCINUS. Luy mesme, pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au colet, & l'a traîné en Justice ; & si on ne luy eut osté des mains ce pauvre garçon, ie croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoy ne la paye-t'il pas aussi ?

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a depoüille sur le mont Eta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extremité ?

HERMOTIME C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraînent-il après soy là-haut, pour joüir ensemble de la Beatitude.

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loiſir de t'entretenir plus long-temps; il faut que ie me haſte, de peur de perdre ma leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, ſi on en doit croire l'affiche qui eſt ſur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINUS. C'eſt que ton Philoſophe fit fier la débauche chez un de ſes amis, qui celebroit le jour de la naiſſance de ſa fille, & aprés avoir bien bû & philoſophé, il ſe prit de parole avec le Peripateticien Euthidême, qui ſoûtenoit opiniâtrement les choſes qui ſont conteſtées entre vous; de ſorte qu'il cria juſqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teſte, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il ſe mit donc au lict au retour, aprés avoir ſerré les viandes, qu'il avoit données à garder à ſon valet, qui eſtoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien eſcroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, aprés avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne ſçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINUS. Ton maiſtre; quoy que ce n'ait pas eſté, comme l'on dit, ſans coup ferir. Car comme l'autre eſt querelleux & opiniaſtre, & qu'il ne ſe vouloit pas rendre à ſes raiſons, il luy a jetté à la teſte une coupe grande comme celle de Neſtor, dans laquelle il faiſoit raiſon, & luy a fait un grand abreuvoir à mouches, & par ce moyen eſt demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traitter les opiniâtres.

LYCINUS. Il eſt vray; car pourquoy irriter un ſage qui eſt roy de ſes paſſions, & principalemẽt

ayant un grand verre à la main : Mais puis que tu-es de loisir, Hermotime, ie te conjure de me dire qui t'a meu d'embrasser la Philosophie ; car tu me persuaderas, peut-estre, d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flattes. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années ie pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu prés celuy que tu as.

LYCINUS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des preceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoy non ? dés à present si tu as quelque doute tu n'as qu'à le proposer; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diverses Sectes.

LYCINUS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement, elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me semble est une.

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & pour découurir le droit chemin parmy tant d'autres qui égaroient. Apillon t'a t'il servi de guide, comme il fit autrefois à Cherephon,

car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy eſt propre?

HERMOTIME. Je ne l'ay point conſulté pour ce ſujet.

LYCINUS. Eſt-ce que tu n'as pas crû la choſe digne de conſolation, ou que tu as penſé pouvoir bien choiſir tout ſeul? Car il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ce que tu és maintenant, ſage à demy, ou tout à fait; mais ce que tu eſtois alors, c'eſt à dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay cru eſtre aſſez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la verité qui eſt ſi cachée? enſeigne-moy ton ſecret, afin que j'en puiſſe faire autant.

HERMOTIME. J'ay ſuivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Eſlections, pour ſçavoir qui en avoit le plus?

HERMOTIME. Non; mais tout le monde dit que les Epicuriens ſont voluptueux; les Peripateticiens pointilleux & avares; les Platoniciens vains & glorieux, les Pythagoriciens ſuperſtitieux, les Cyniques ſales & effrontez, il n'y a que les Stoïciens qui faſſent profeſſion d'une vertu mâle & ſolide, qui ſoient ſeuls ſages, riches, juſtes, & tout ce qui leur plaiſt.

LYCINUS. Mais ſont-ce les autres qui diſent cela d'eux, ou eux-meſmes; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Juges en leurs propre cauſe.

HERMOTIME. Ce ſont les autres.

LYCINUS. Qui? les Peripateticiens, les Platoniciens & les autres Philoſophes

Hermotime. Non, mais le peuple.

Lycinus. Prens-garde que tu ne me trompes & ne me veüilles pas enſeigner la verité, car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choſes ou il ne connoiſt rien?

Hermotime. Je ne l'ay pas pris pour Juge, mais moy-meſme; car voyant la gravité & la modeſtie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay crû leur Secte la meilleure.

Lycinus. Mais n'as-tu pas remarqué auſſi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur avarice, & crois-tu que pour eſtre vertueux ce ſoit aſſez d'aller veſtu ſimplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que nous prenions deſormais ces marques pour celles de la ſageſſe, & que ſi l'on n'eſt comme eux réveur & melancolique, on ne ſoit pas raiſonnable? Tu dis cela, ſans doute, pour méprouver, & pour voir ſi ie ſeray aſſez ſot pour te croire.

Hermotime. Pourquoy?

Lycinus. Parce que ce ſont les ſtatuës qu'on juge par l'exterieur, & ſelon les diverſes manieres, on reconnoiſt celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias, mais s'il falloit juger des Philoſophes par là, que feroit un pauvre aveugle qui ne connoiſt rien à la mine?

Hermotime. Nous n'avons pas affaire à des aveugles.

Lycinus. Non; mais il eſt queſtion de trouver une marque certaine & indubitable, qui ſoit commune à tous, & par où l'on puiſſe diſcerner le pretexte & l'apparence, d'avec la verité. Toutefois puiſque tu le veux, Que les aveugles ſoient exclus de la Philoſophie, quoy que cela

leur dût ſervir de conſolation pour la perte de leurs yeux : Mais pour les autres, quand ils ſeroient les plus clairs-voyans du monde, comment pourroient-ils juger de l'interieur par la mine? Car la ſageſſe n'eſt pas une choſe qui paroiſſe au dehors, mais qui eſt renfermée au dedans, & qui ſe met en évidence par le diſcours, & par des effets ſemblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes diſent que ce Dieu eut un jour conteſtation avec Neptune & Minerve touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour ſon chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maiſon, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'eſt pas beſoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcain de n'avoir pas fait une feneſtre au cœur de l'homme, pour voir ſi ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il penſe. Mais il en parloit en Aveugle ; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'apperçois pas ſeulement les penſées & les deſſeins, mais la bonté & la malice des hommes.

Hermotime. Tu railles ; J'ay choiſi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

Lycinus. Mais ne me veux tu pas communiquer ton ſecret pour m'empêcher de perir comme les autres ?

Hermotime. Rien ne t'agréra de tout ce que ie te diray.

Lycinus. Ce n'eſt pas cela, mais tu ne veux rien dire qui m'agree. Toutefois, puiſque tu diſſimule, & que tu m'envie ce bon-heur, de crainte peut-eſtre que ie ne devienne plus habile

que toy; ie tâcheray de trouver tout ſeul la verité & de faire le choix le plus iuſte & le plus équitable qui me ſera poſſible.

HERMOTIME. J'en ſuis content ; car ce ſera ſans doute quelque choſe digne d'eſtre ſçeu.

LYCINUS. Ne te mocque point de moy, ſi mon invention eſt un peu groſſiere, puis-que tu ne veux pas dire la tienne Poſons que la Vertu ſoit une ville dont les habitans ſont parfaitement heureux ; & comme ton maitre, doüés de force, de juſtice, de ſageſſe, de temperance, en un mot ſemblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni envie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les querelles & les diviſions parmy les hommes, en eſt banny ; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui ſont les peſtes de la ſocieté humaine ; de ſorte qu'on y meine une vie heureuſe & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui ſont la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas ſouhaiter d'eſtre citoyen d'une ſi divine Republique, ſans ſe ſoucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puiſſe venir à bout ?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit eſtre là le but de tous nos deſſeins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne ſe ſoucier ni de femmes, ni d'enfans, ni de patrie ; mais eſſayer par un genereux effort de les entraîner après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plûtoſt le manteau pour eſtre plus lé-

bres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuſe la porte pour eſtre nus, & ſans équipage. J'ay oüi autrefois un vieillard diſcourir de cette contrée, & me convier à le ſuivre, avec promeſſe de m'y faire recevoir pour Citoyen, mais ie ne le voulus pas croire, ou par jeun eſſe, ou par ignorance, dont ie ne ſuis pas à me repentir; car ie ſerois deſia pour le moins aux faux bourgs. Il diſoit, entr'autres choſes, s'il m'en ſouvient bien, que tous les habitans de cette ville eſtoient étrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du païs; mais que chacun y eſtoit bien venu ſans diſtinction de richeſſe, de naiſſance, ou de dignité, pourveu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir ſurmonter toutes les difficultez qui ſe recontrent dans une ſi longue carriere, car ſi-toſt qu'on eſt arrivé, on eſt égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le meſme deſir, Hermotime, & il n'y a rien que ie ne fiſſe pour cela; mais comme elle eſt inviſible, & reculée des yeux des hommes, ainſi que tu dis aprés Heſiode, on a beſoin d'un bõ guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui ſe vantent de le ſçavoir, & qui promettent d'y mener, mais ils tiennẽt des routes toutes contraires. Les uns vous conduiſent par des lieux agreables, où vous trouvez du frais & de l'õbre; les autres par des deſerts & des rochers; où vous eſtes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de ſoif & de laſſitude. Chacun crie neantmoins, que ſon chemin eſt le meilleur, & qu'il meine droit à la felicité; quoy qu'ils aboutiſſent à des

lieux differens: Et quelque route que vous teniez vous trouvez toujours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & qui vous convie d'y entrer, & dit que c'eſt le droit chemin, & que tous les autres vous égalent. C'eſt ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diverſité de chemins; car on ne ſçait lequel ſuivre.

Hermotime. Je te veux tirer de doute, Lycinus; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont eſté.

Lycinus. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides ſont auſſi incertains que les voyes; car celuy qui ſuit Platon, dit que le ſien eſt le meilleur; l'Epicurien & le Peripaticien tout de meſme; tu en diras autant des Stoïques; chacun loüe celuy qu'il a ſuivi, mais ie ne puis ſçavoir qui a raiſon. Je voy bien qu'ils ſont tous arrivez quelque part; mais ſi c'eſt à la ville que nous cherchons, c'eſt ce que ie ne ſçay point; & peut eſtre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athenes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'eſprit ou de bon-heur, pour bien adreſſer; & il eſt dangereux de laiſſer aller ſes pas à l'avanture, & de mettre au hazard une choſe d'où dépend noſtre felicité, outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin, car depuis qu'on eſt une fois embarqué dans un Vaiſſeau, on eſt contraint de ſuivre la route.

Mermotime. Quoy que tu puiſſes faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de plus aſſeurez que les Stoïques & tu n'as qu'à ſuivre la piſte de Zenon & de Chryſipe, pour arriver à Corinthe.

Lycinus.

LYCINUS. Celuy qui ſait Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime ; ſi bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui ſeroit ridicule, ou n'en croire pas un, ce qui eſt plus ſeur, juſqu'à ce qu'on aie découvert la verité. Car preſe qu'ignorant le meilleur chemin, je ſuive le voſtre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas ſujet de me dire, Que t'avons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner ſans nous oüir, & pour embraſſer à noſtre prejudice le party d'un nouveau venu ? Que leur répondray-je, je, à ton avis ? ſera-ce aſſez de dire, J'ay crû Hermotime qui eſtoit mon amy ? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoiſſent point cét Hermotime, & ne ſçavent qu'il eſt, mais qu'il ne faloit pas ainſi ajoûter foy à un homme qui ne connoiſſoit qu'une Secte, encore peut-eſtre ne la ſçavoit-il pas trop bien, ni condamner toutes les autres, ſans avoir examiné leur doctrine. Que les Legiſlateurs veulent qu'on entende les deux parties, avant que de prononcer ſur leur different, & quand on ne le fait pas la Sentence eſt nulle, & il eſt permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajoûteront-ils, n'eſtant jamais ſorty de ſon païs, diſoit que tous les hommes ſont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'affirmer ce qu'il ne ſçait point ? Prens donc garde qu'on ne te condamne, d'affiner qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, ſans avoir examiné les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes, ſans eſtre jamais ſorty d'Ethiopie. *Zeno.*

HERMOTIME. Mais pour avoir ſuivi la doctrine des Stoïques, je n'ignore pas celle des autres Philoſophes ; car la regle du bien aprend à connoiſtre le mal, & au meſme temps que mon Docteur me dictoit ſon opinion, il me reſa-

tois celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne se tai-
ront pas, & diront. Tu as un étrange amy, Lyci-
nus, qui croit à nos ennemis touchant les choses
qui nous concernent, sans considerer que par er-
reur ou par malice ils peuvent déguiser la veri-
té, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux
nos opinions que nous-mesmes. Si quelqu'un
voyoit un Athlete s'exercer tout seul avant le
combat, & donner en l'air des coups de poin, le
prononceroit-il pour cela victorieux & ne le
diroit-il pas que pour réporter la victoire, il fau
avoir terrassé son ennemy? Voila ce que te diront
les Philosophes; mais Platon, qui a esté en Sicile
y ajoûtera peut-estre l'exemple de Gélon &
Syracuse, qui fut long-temps sans sçavoir qu'
avoit l'haleine mauvaise, jusqu'à ce qu'une Cour
tisane le luy apprit. Alors, il alla trouver sa fem
me, tout en colere, & luy dit des injures de
qu'elle luy avoit celé si long-temps un defaut,
il eût pû apporter quelque remede. Mais el
s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les homm
faits de la sorte, n'ayant jamais pratiqué q
son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui
veu que les Stoïques, ignore avec raison comm
sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, je te prie, l'Ethi
pien & la femme de ce Tyran, & considero
ensemble si la chose n'est point comme je d
N'est-il pas vray que si je disois que deux
deux sont quatre, ils ne seroit pas besoin d
sembler tous les Arithmeticiens du monde, po
sçavoir si j'aurois raison, puis qu'il ne se pour
faire autrement, quand tous les Mathematici
diroient le contraire?

LYCINUS. La chose n'est pas semblable, Herm

time, car tu confons des choſes qui n'ont point de rapport, & compare ce qui eſt certain & dubitable avec ce qui ne l'eſt pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutaſt que deux fois deux fuſſent quatre, au lieu que les Philoſophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Prens donc garde que tu n'argumentes mal, car tandis qu'on eſt en diſpute quelle Secte eſt la meilleure, tu vas l'attribuër tout d'un plein ſaut à la tienne.

HERMOTIME. C'eſt que tu ne prens pas bien ce que ie dis: Poſons que deux hommes ſoient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque vaiſſeau ſacré, les faudra-t-il foüiller tous deux ſi on le trouve ſur le premier? ie croy que non. Ainſi, il n'eſt pas beſoin de chercher ailleur, ce qu'on rencontre chez les Stoiciens.

LYCINUS. La choſe n'eſt pas encore ſemblable. Car premierement, deux hõmes ne ſont pas ſeulement entrez dans le Temple, mais pluſieurs; ſi bien qu'il n'eſt pas neceſſaire que l'un deux l'ait abſolument. D'ailleurs, il n'eſt pas bien certain quelle eſt la choſe qu'on a priſe; car tous les Prêtres du Temple n'en ſont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas ſeulemẽt de la matiere, les uns diſent qu'elle eſt d'or; les autres d'argent ou de cuivre, c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire de les foüiller tous pour le ſçavoir, & quãd on auroit trouvé quelque piece ſur le premier, il ne faudroit pas laiſſer de deshabiller les autres, parce qu'on ne ſçait pas aſſeuremẽt ſi c'eſt celle-là qu'on a perduë, & que le vaiſſeau ſacré n'a aucune marque pour le faire reconnoiſtre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt que tous ont quelque choſe de divers prix. Mais il te faut eclaircir cela par un autre exẽple. As-tu jamais aſſiſté aux Jeux de la Grece?

HERMOTIME. Ouy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Ieux Olympiques, j'eſtois à la gauche des Iuges, pour voir de plus prés ce qui ſe paſſoit.

LYCINUS, Sçais-tu comme on fait pour aparier les combattans ?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y preſidoit, on prenoit des feüilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui ſe faiſoit autrefois, mais ce qui ſe fait maintenant.

Quand le nombre des combattans eſt pair.

HERMOTIME. On prend une urne, dans laquelle on met des balottes de la groſſeur d'une feve, où il y a écrit un A, ou un B, ou quelqu'autre lettre ſemblable, & toûjours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un aprés l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne; mais le Heraut étendant ſa verge les empéche de lire, juſqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Auſſi-toſt l'un des Juges, ou quelqu'autre, car il ne m'en ſouvient pas bien, prend la balotte, de chacun, & aparie ceux qui ont les lettres ſemblables: Que ſi le nombre des Athlettes eſt impair, celuy qui a la lettre unique ſe bat contre le vainqueur, qui n'eſt pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui eſt déja laſſé.

LYCINUS. Arreſte; Voila ce que ie voulois. N'eſt-il pas vray qu'on ne ſçauroit reconnoiſtre celuy qui a la lettre vnique que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dérobé le vaiſſeau; ou quel eſt le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous: On ne peut connoiſtre

quelle eſt la meilleure de toutes les Sectes, ſans les avoir toutes épluchées ; puiſque ſi l'on en a oublié quelqu'une, ce ſera peut-eſtre celle-là qui aura trouvé la verité. C'eſt ainſi que pour dire quel eſt le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus ; or c'eſt la beauté ſouveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINVS. Et ſçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine? car ſi cela eſtoit, tu nous delivrerois d'une grande peine ?

HERMOTIME. Il ſeroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou ſi nous tacherons de faire nous-meſmes ce que perſonne n'a encore fait, de tout voir & examiner? Si ce n'eſt que ce que nous avons dit y repugne, que depuis qu'on s'eſt une fois embarqué dans un vaiſſeau, il faut, en dépit qu'on en ait, ſuivre ſa route, & qu'on n'arrive nulle part, quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Theſee, le fil d'Ariadne, pour nous démeſler de ce labyrinthe.

LYCINUS. Suivons le conſeil de cét Ancien, de demeurer ſur la défiance, ſans adoûter foy à tout ce qu'on dit ; & comme un bon Juge, donnons audience à toutes les parties l'une aprés l'autre.

HERMOTIME. C'eſt bien fait.

LYCINUS. A qui nous adreſſerons-nous le premier ? Veux-tu que ce ſoit à Pythagore ? Combien penſes-tu qu'il faille de temps pour apprendre ſa doctrine ? ſeras-ce aſſez de dix ans,

sans y comprendre les cinq années du silence;
mais il en faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure; sans
parler de Stoïques, puis que tu as tantost dit qu'à
peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer
que je n'en prens pas trop, il ne faut que te res-
souvenir combien tu connois de Philosophes de
toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans,
qui publient tout-haut qu'ils ne sont encore que
des novices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui
ne faisoit pas profession de tout sçavoir, mais de
ne sçavoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en
prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déja qu'il est im-
possible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc? faudra-t-il
renoncer à nostre maxime, de ne se point déter-
miner qu'on ne les ait toutes épluchées? Car si
nous faisions autrement, nous marcherons en té-
nebres, & broncherons à chaque pas prenant la
premiere chose qui se presentera, pour la verité.
Voire de la bien connoistre, & quand nous l'au-
rons rencontrée, nous ne sçaurons pas asseure-
ment si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs men-
songes qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Ly-
cinus, & je croy que je n'en sortiray aujourd'huy
chez moy à mal-heure, veu que je pensois
estre déja bien avant dans la recherche de la Ve-
rité, & je voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut
prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde,
ou plûtost à la Nature, qui ne t'a pas donné d'a-
sez bons yeux, ni une assez longue vie pour
découvrir. Je te diray seulement, qu'elle n'a pas

tant d'éclat que le menſonge ; mais qu'elle parle plus librement ; ce qui la rend ſouvent importune. Conſidere que tu t'és voulu mettre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais ſi tu aymois une ſtatuë, & que ie t'euſſe fait voir que tu n'en ſçaurois joüir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé ?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philoſophie ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela ; mais ſeulement que pour bien faire il faut reconnoiſtre & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'és tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Je ne ſçay que répondre, puis qu'il faudroit pour cela vivre autant que le Phénix, & qu'on ne ſe peut fier à des gens qui ne ſont pas d'accord entr'eux, & qui ſe déchirent les uns les autres, ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais ſi cela eſt, tu és donc le ſeul qui as découvert la verité ?

LYCINUS. Je ne ne dis pas cela, mais que ie l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me ſemble, qu'encore qu'il fut neceſſaire d'examiner toutes les Sectes, pour ſçavoir quelle eſt la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela, puiſque, comme dit le Proverbe, on peut iuger d'un echantillon de toute la piece, comme Piſias iugea de la grandeur du lyon à voir ſa griffe. Ainſi, en connoiſſant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on ſçauroit bien à peu pres ceux qui ont raiſon, ſans une recherche ſi curieuſe.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie, & ton exemple ne conclud rien : Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du lyon par sa griffe, s'il n'eust jamais veu de lyon, comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui il est, si l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçavoir ce qui est honneste, où consiste la felicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin, & les principes des choses, tu ne peux sçavoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Devin à chaque proposition, pour sçavoir si elle est vraye, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux ie te donneray une invention plus facile & de moindre depence, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule; mais comme ceux qui veulent achetter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouvent un bon ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques goutes, Qui empêche de faire la mesme chose dans la Philosophie.

LYCINUS. Que tu és glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu échappes; mais tu n'as

rien fait, parce que tu compares encore des choſes qui n'ont point de rapport, & que l'une eſt un Tout dont les parties ſont ſemblables, & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philoſophie, ſi ce n'eſt que les Philoſophes, comme les Cabaretiers, alterent & boroüillent leur marchandiſe, & vendent à faux poids & à fauſſe meſure. Prens garde que la Philoſophie ne ſoit plûtoſt comme un doux poiſon, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raiſon humaine eſt un abyſme, où l'on ſe perd, quand on le veut ſonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choſes, il ne faufſt pas tant d'avances, il faudroit toûjours pour cela un jugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que ſes choſes ſont tellement broüillées & confuſes, qu'on prend ſouvent le menſonge pour la verité, à cauſe qu'il luy reſſemble. D'ailleurs, s'il faut arriver à la felicité par la connoiſſance, voila premierement tous les enfans qui en ſont bannis, puis, toutes les femmes, qui ſont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles ſe gouvernent, occupées apres les ſoins du ménage, ne leur permet pas de penetrer dans ces myſteres. Il en faudroit encore bannir tous les Bourgeois & les artiſans, qui ne ſont pas capables d'une ſi haute recherche; ſans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoiſſance des Lettres ni de la Philoſophie. Il ne reſteroit donc que fort peu de gens, encore ceux là ne ſont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la felicité humaine doit eſtre une choſe facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoû-

tez à cela, que les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pecheurs, qui aprés avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'aprés avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Verité n'est point quelqu'autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut il pas faire que tous se trompassent au compte ? De mesme, en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu ; l'autre dans la Volupté ; celuy-cy dans le Sçavoir ; celuy-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela ? Mais nous nous hastons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il faloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvée.

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas asseuré de l'avoir ?

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perduë d'étudier en la Philosophie ?

LYCINUS. Il le semble ; Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, & je dis que pour cela il faudroit un [illegible] la vie de l'homme ; sans par-

ler des affaires & des maladies, qui l'occupent ou qui la traverſent : Apres ; qu'il faut un jugement tres-exquis ; enfin, qu'il eſt meſme incertain ſi l'on peut trouver la Verité. Il faroit donc beſoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous apriſt à la connoiſtre ; autrement, le premier impoſteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répanduë ſur une table, que l'on conduit du doig où l'on veut, ou comme une girouëtte qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu as raiſon ; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enſeigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en és plus éloigné que jamais ; car aprés avoir trouvé quelqu'un qui faſſe profeſſion de diſcerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajoûter foy, eſtre aſſeuré qu'il ne ſe trompe point. Et qui prendrons-nous pour celui-là ? car pour juger d'un habile homme, il faut eſtre auſſi habile que luy ; & celuy-là aura beſoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonſtrations qu'on publie, ne ſont ni certaines ni évidentes, & trouvent ſouvent des choſes douteuſes par d'autres qui le ſont encores plus. Ainſi bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans un rond, on ſe retrouve toûjours au lieu d'où l'on eſt party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay priſe juſqu'à cette heure, eſt inutile ?

LYCINUS. J'en ſuis bien fâché, mais j'en ſais bien des compagnons, ce qui te doit ſervir de quelque conſolation ; car tous les Philoſophes ſe tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des deſirs & des deſſeins au deſſus de leur portée. Tu fais donc comme un homme

qui se plaindroit de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un songe agreable. Car lors que les Philosophes se promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier; si leur valet leur vient demander quelque chose des neceſſitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les tiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantoſt, n'eſt guere differente des Chimeres & des Hippogriffes, & autres fictions poëtiques, qui plaiſent à l'eſprit par la nouveauté. Comme donc Medée devint amoureuſe de Jaſon, ſans l'avoir veû, tu t'és paſſionné pour une choſe que tu ne connoiſſois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cauſe de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui ſe l'eſt imaginé, a eſté aſſez adroit pour le perſuader aux autres; & perſonne ne s'eſt aviſé de tourner la teſte, pour voir s'il eſtoit dans le chemin, mais il a ſuivy avec aveuglement la trace de ceux qui l'ont devancé; outre que chacun s'ennuye de ſa condition, & croit toûjours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous ſommes ſi promts, que ſans nous enquerir davantage ſi ce qu'on nous dit eſt veritable, nous nous laiſſons aller inconſiderement à la premiere opinion qui ſe preſente, & ſommes emportez apres par la conſequence des choſes, comme ſi nous avions accordé une fois que deux fois deux ont cinq, on concluroit enſuite que quatre fois deux ſont ſix, & ſemblables abſurditez. C'eſt ainſi que fait le Mathematique, qui apres avoir baſty ſur des fondements qui ne ſont point d'une ſolidité ſans la geo, un point, qui ne ſe peut diviſer, croit que le reſte qu'elle

enſeigne ſont des veritez infaillibles. Ainſi, aprés avoir accordé les principes de chaque Secte, nous ſommes contrains de croire les conſequences qu'on en tire, encore qu'elles ſoient fauſſes. Cependant, nous vieillifſons dans noſtre erreur, ſans obtenir ce que nous cherchons, ni découvrir l'impoſture, & ceux qui la reconnoiſſent ont honte de ſe dedire en leur vieilleſſe, & de confeſſer qu'ils ſe ſont trompez; & occupez toute leur vie à des fadaiſes. Car s'ils avoüoient leurs fautes, ils ne ſeroient plus reſpectez comme auparavant. Que ſi nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardieſſe de l'avoüer, celuy-là merite veritablement le titre de Philoſophe; les autres ſont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguiſent. Mais poſons que la Philoſophie Stoïque ſoit la meilleure, encore faudra-t-il conſiderer ſi nous pouvons arriver au but qu'elle nous propoſe, & ſi ce n'eſt point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on ſera ſeul rich, ſage, ſçavant, roy de ſes paſſions; mais nous l'apprendrons mieux, ſi nous pouvons trouver quelqu'un qui y ſoit parvenu. En connois-tu de la ſorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoy donc ſe donner tant de peine pour arriver en un lieu, où ni toy, ni ton maiſtre, ni le ſien, ni pas un de leurs devanciers ne ſont arrivez? Tu ne ſçaurois dire qu'il ſoffit d'en approcher; car celuy qui eſt à la porte, n'eſt pas plus dedans, que celuy qui en eſt cent lieuës; mais il a ſeulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus prés ce qui luy manque. D'ailleurs, ie veux que tu ſois fort proche, il y a déja tant de temps que tu tra-

vailles,& tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années : As-tu lettres de vivres jusques-là, à l'âge où tu es. Mais posons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en joüiras-tu ? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim en travaillant, toûjours à acquerir de l'appetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action ; c'est à dire, à vivre justement, sagement, fortement ; mais vous autres Stoïciens, & quand je dis vous je pense dire les plus grands de tous les Philosophes, laissant là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus ; & celuy qui y est le plus sçavant, & estimé le plus habile. Ainsi quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous attachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin jusqu'au soir.

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie après un fantosme, quoy que vous pensiez faire une chose fort utile ? Dy-moy, je te prie, vous droits-tu estre semblable à ton Precepteur, à la reserve de la science, aussi colere, aussi querelleux, aussi avare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veux-tu que je te die à ce propos ce que repondit l'autre jour un simple Bourgeois à un Philosophe qui est suivy de toute la jeunesse ? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses écoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois estoit ecoulé, son oncle prenant la parole : C'est, luy dit-il, de croire que mon ne-

veu t'ait fait une grande injure, ſi n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas ſi-toſt donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as apris: ce que nous deſirions le plus ſa mere & moy, lors que nous le miſmes entre tes mains, c'eſtoit de le rendre plus vertueux, & il n'eſt rien moins que cela. Car il a violé la fille de noſtre voiſin, & couroit fortune de la vie, ſi l'on n'euſt accommodé l'a faire pour de l'argent. En ſuite il a batu ſa mere, qui l'avoit ſurpris cõme il emportoit quelque choſe de la maiſon, pour fripponner avec ſes camarades. Il n'y a que le menſonge & l'effronterie, & autres vertus ſemblables où il a fait grand progrés, car il eſtoit beaucoup plus ſage & plus modeſte, quand nous te l'avons donné; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eut apris à ſe corriger de quelques-uns de ſes défauts, que cent ſottiſe, dont il nous rompt la teſte tous les jours, Qu'un Crocodile a pris un enfant, qu'il a promis de rendre pourvû qu'on luy die ce qu'il a reſolu d'en faire; Que s'il eſt jour il n'eſt pas nuit; & autres ſemblables fadaiſes Enfin il ne ſçait rien de ce qu'on ſçait, ou qu'on ne veut pas ſavoir, & croit quand il ſçaura tout cela, que rien n'empéchera qu'il ne ſoit parfaitement ſage, & qu'il ne conſidere le reſte des hommes que cõme des ſourmis ou des mouches. Comme on reprochoit dõc cela a ce Philoſophe, il repondit que la Philoſophie luy avoit ſervi de bride, & que s'il ne ſe apriſe, au lieu qu'il n'a fait que batre ſa mere, il l'eût peut-eſtre tuée; Qu'il faut dire de lui ce que diſent les nourices quand elles envoiẽt leurs enfans à l'ecole. *Que s'ils n'y font point de bien ils feront point de mal:* Que pour luy il avoit fait ce qui eſtoit de ſon devoir, & qu'on le fit inter-

roger par un Philosophe de leur secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empêcher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te dise? ie suis si touché de tes raisons, que ie regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer, mais de prendre pour toy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & qui s'estoit mépris au compte. Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à conter celles qui restoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi-bien il en estoit passé, une infinité de semblables avant qu'il se mist à conter. Contente-toy donc desormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particuliere que j'aye contre les Stoïques; au contraire, j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus reglée, & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sottises, & plût à Dieu que ie pusse oublier tout ce que j'en ay appris. J'prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme

fit Chryſipe, quoy que pour un different ſujet. Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir détrompé, il me ſemble que tu m'es apparû comme les étoiles de Caſtor & de Pollux, pendant la tempeſte. A peine que ie ne me faſſe couper les cheveux, comme ceux qui ſont échappez du naufrage; ie fuiray à l'avenir la rencontre d'un Philoſophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.

HERODOTE, OU AETION.

Il ſe ſert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour juſtifier ſa conduite.

QU'on ſeroit heureux de pouvoir imiter Herodote, ie ne dis pas en toutes ſes perfectiõs car ce ſeroit un trop grand ſouhait; mais ou en la beauté du diſcours, ou en la gravité des Sentences, ou en la delicateſſe de ſa langue Jonique, ou enfin en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroiẽt entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il ſortit de ſon pays, peut eſtre imité aiſément. Car aprés avoir deliberé en ſoy-meſme des moyens qu'il tiendroit pour ſe rendre illuſtre, il crut qu'il ſeroit trop long de courir par toutes les villes, & ſe preſentant aux jeux Olympiques, où toute la Grece eſtoit aſſemblée, il recita ſon hiſtoire avec tant d'aplaudiſſement, qu'on donna le nom de Muſes à ſes livres! Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il paſſoit. Voila celuy qui a ſi dignemẽt chanté nos victoires, & celebré les avantages que nous avons

remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'aprobation generale dans une seule assemblée, & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grece pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suivy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit Grec, & ensuite par plusieurs autres, qui se sont signalez de même par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'aleguer les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy acquit tant de reputation, que celuy qui presidoit aux ieux luy dõna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merveilleux tableau, direz-vous, pour elever un Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. C'est une chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baisse les yeux de honte, pour la presence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petits amours folâtrians voltigent autour, dont les uns lévent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince, les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le presentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa couronne, en la compagnie d'Ephestion, qui tient un flambeau à la main, & qui s'apuye sur un beau garçon qui représente l'Hymenée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits Amours qui folâtrent avec ses armes. Les uns portent

Prodicus Ceus, Anaximenes Chius, Perlus Agrigentinus.

Proxenidi.

lance, tout courbé comme des porte-faix ſous un fardeau trop peſant; les autres ſon bouclier, ſur lequel il y en a un d'aſſis, qu'il meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre eſt en embuſcade dans ſa cuirace, qui les attend au paſſage pour leur faire peur. Et cette galenterie n'eſt pas inutile, mais elle ſert à faire voir l'humeur belliqueuſe d'Alexandre, qui, au milieu des plaiſirs n'abandonnoit pas le ſoin de la guerre. Voila la deſcription de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte repreſentation d'un mariage, en produiſit un veritable. Maintenant pour en faire l'application, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion ie voulant faire connoiſtre à mon entrée dans la Macedoine, ſans courre par tout en une ſaiſon fâcheuſe, j'ay choiſi cette illuſtre Compagnie, qui n'eſt pas compoſée d'une vile populace, comme celle qui ſe trouve à des jeux, mais des plus Grands perſonnages de toute la Grece; & n'eſt pas aſſemblée dans les deſerts de Piſe ſous des huttes & des cabanes, mais dans une ville magnifique, où elle repreſente comme les Etats de la Province, ſi bien qu'elle ne cede en rien en la ſolemnité des jeux Olympiques. A la verité, ſi vous me comparés à ces deux Heros, ie ſeray fort peu de choſe; mais en me conſiderant ſeparement, ie meriteray peut eſtre quelque eſtime.

Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens.

ZEUXIS, OU ANTIOCUS.

C'eſt comme une Apologie de ſa façon d'écrire dont il y a déja quelque choſe dans le Traité contre celuy qui l'avoit appellé Promethée.

COmme ie me retirois l'autre jour, après vous avoir lû mõ ouvrage, pluſieurs de ceux qui l'avoient oüi m'aborderent, & m'ayant ſalüé fort civilement, me reconduiſirent chez moy, avec des loüanges qui me faiſoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient d'avantage dans ma façon d'écrire, c'eſtoit la nouveauté de l'invention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché; Car ils n'avoient point de ſujet de vouloir flatter un étranger comme moy, de qui'ils n'avoient rien à eſperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatoüillaſſent l'oreille, me laiſſoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils ſembloient n'admirer en mes ouvrages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanſon, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, eſt bonne quand elle eſt nouvelle. Je diſois donc en moy-meſme. Quoy! n'ay-je aucun avantage par deſſus les autres, que de ne pas ſuivre leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la delicateſſe dans mes penſées; de la vigueur dans mon expreſſion; de l'ordre & de la conduite dans tout mon diſcours? Voila ce qui eſt digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui ne doit eſtre eſtimée que comme la bordure du tableau.. Je vous veux

conter, à ce propos l'hiſtoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut iamais, & qui ne s'amuſoit point à repreſenter des choſes ordinaires comme les autres, mais tâchoit touſiours de montrer l'excellence de ſon Art ſur de nouveaux ſujets. Entre tous ſes grands deſſeins, celuy qui m'a le plus touché c'eſt la Cẽtaure, dont j'ay veu une copie à Athenes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit ſur mer avec pluſieurs autres raretez de la Grece. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me ſera poſſible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les deſcriptions, mais parce que l'étonnement qu'elle me donna a ſervi à me la mieux imprimer dãs l'eſprit. C'eſt une Centaure couchée ſur l'herbe, dont la partie animale eſt étenduë par terre, & celle qu'elle a de femme eſt élevée à demy & appuyée ſur le coude. Elle alõge les pieds de derriere, & trouſſe ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre, comme font les chevaux quand ils ſe veulent redreſſer. Elle ſe panche un peu ſur le coſté pour donner à teter à ſes petits, dont elle tient un entre ſes bras, qu'elle alaite avec ſes mamelles de femmes, & l'autre eſt pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, eſt le Centaure comme en ſentinelle, qui ne paroiſt qu'à demy, & leur montre un fãon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il ſemble ſoûrire, il a neãtmoins la mine farouche & la perruque affreuſe, outre qu'il eſt preſque tout velu. Mais ſa femme, auſſi mignõne qu'il eſt ſauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Theſſalie, qui n'ont point encore été domptées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles

droites & pointuës comme on les peint aux Sa
res. Des deux enfans, l'un eſt ſauvage & ve
comme le pere, l'autre plus doux & plus humai
& tous deux regardent, en alaitant, le lionce
que leur pere éleve par deſſus ſa teſte, comm
pour leur faire peur. Je laiſſe aux Peintres à a
mirer le docte mélange des couleurs auſſi bie
que leur applicatiõ, la iuſteſſe des proportions,
delicateſſe des ombres, & la hardieſſe du deſſi
mais ce qui me toucha le plus, fut l'induſtrie
l'ouvrier, d'avoir ſeu méler ſi adroitement de
natures toutes contraires, que le paſſage de l'u
à l'autre eſt imperceptible. Ce chef-d'œuvre
vit d'abord tous ceux qui le virent; mais comm
Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'inventi
ſans prendre garde à ce qui eſtoit plus conſider
ble, il l'oſta en colere du lieu où il l'avoit
pour le faire voir. Avant que d'aproprier
exemple à mon ſujet, i'en veux encore rappor
un autre d'Antiocus Soter à la bataille qu'il do
na contre les Galates. Comme ce Prince vi
grand nombre & le bel ordre des ennemis,
deſeſpera de la victoire, & ſe preparoit deſia
Theodotus le Rhodii. retraite, ou à faire quelque méchant accom
dement, lors que l'un de ſes Capitaines le raſſ
Voyant donc la Cavalerie ennemie qui ve
fondre ſur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit p
donner paſſage aux chariots, il lâcha ſi à pro
les Elephans qu'il avoit cachez exprés derri
les bataillons pour donner plus de terreur,
la Cavalerie & les chariots épouvantez, ſe
verſerent ſur leurs gens de pied, ſi bien que de
nant là deſſus on en fit un carnage effroya
Mais comme les M[illegible] ſ'en ſentirent felici
Antiocus de ſa victoire, & po[illegible] l'air

cris de ioye : N'avez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'une bataille, que vous devez plustost à la fortune qu'à vôtre valeur ? de sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant Il seroit temps de faire l'aplication de ces deux Histoires si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, c'est ce dont ie faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçavez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accomply dans un ouvrage ; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.

HARMONIDE.

Il se iustifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour avoir son approbation.

UN grand joüeur de flûte demandoit un jour à son maistre, apres avoir apris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car ie ne desirerois pas dit-il, joüer aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas s'il n'y avoit point de gloire à aquerir; & ie dis des Musiciẽs ce qu'on dit de la Musique, *que celle qu'ō n'entẽd point est inutile.* Timothée repondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le maistre & le disciple Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible

de joüer devant tout le monde, il faloit tâche
de gagner l'eſtime de ceux qui eſtoient capable
d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accou
tumé de s'en fier aux autres, comme dans les ſpe
ctacles chacun aplaudit aux Acteurs, mais pe
ajugent la victoire. Harmonide ne ſçeut profite
de cét avis; car la premiere fois qu'il monta ſu
le Theatre public, il expira pour l'avoir voul
prendre d'un ton trop haut, & mourut ſans eſtre
couronné. Mais cela ne s'adreſſe pas ſeulement à
luy, c'eſt à tous ceux qui ſe veulent rẽdre illuſtre
dans quelque profeſſion que ce ſoit. Je me ſuis
donc preſenté à vous, pour me faire connoiſtre
comme à celuy qui a l'aprobration generale, &
de qui les ſentimens ſont la regle de tout les au
tres. Les Rois de Lacedemone n'avoiẽt que deux
voix dans le Conſeil, mais vous les avez toutes
& vos réponſes ſont autant d'oracles, qu'on re
vere d'autant plus qu'ils ſont toûjours clairs &
ſalutaires. C'eſt ce qui me raſſure dans la gran
deur de mon deſſein, outre, que ie penſe eſtre
vous en quelque ſorte, puis que ie ſuis d'une vil
le dont vous avez pris la protection, & que vous
avez cõmblée de vos faveurs tant publiques que
particulieres. S'il arrive donc que ie n'aye pas
aſſez de voix pour remporter le prix, Ajoûtez
voſtre ſuffrage, comme celuy de Minerve; Aus
bien ſi ie n'avois voſtre approbation, celle des au
tres ne me ſufiroit pas; & ſans elle, ie compte pour
rien toute ma gloire. C'eſt vous qui devez appren
dre à la poſterité ce qu'elle doit croire de mes
ouvrages, & ie m'adreſſe à vous comme aux
Dieux, pour confirmer la reputation que les
hommes m'ont donnée, afin que i'aye plus d'aſ
ſurance de paroiſtre deſormais en public; car
n'

n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.

LE SCYTHE, OV L'ETRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent, car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANACARSIS n'est pas le premier qui vint de Sythie pour apprendre les Sciences à Athènes, car Toxaris y avoit esté avant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmy eux une marque de grandeur; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son païs, mais il s'habitua à Athènes; & quelque temps apres sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de deïfier, aussi bien que les Scythes, qui dépeschent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamoixis. Car comme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'un Senateur de l'Areopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Atheniens, que pour faire cesser la peste, il faloit arrouser de vin l'entrée des maisons; ce qu'on fit, & la peste cessa. Soit que la vertu de cette divine liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sçavant dans la Medecine, eust

C'est qu'ils l'y sacrifioient tous les ans un homme.

quelque secret là dessus qui n'est pas connu à
tout le monde : Tant y a que par forme de re-
connoissance, on immole depuis, tous les ans,
un cheval blanc sur son sépulcre, d'où cette fem-
me le vit monter ; car son nom fut reconnu par
l'Epitaphe, quoy qu'à demy effacée. Mais qu
voyoit un Scythe gravé sur la colonne, avec un
arc tendu en une main, & un livre en l'autre, & le
livre & l'arc se voyent encore avec plus de la
moitié du corps ; le reste a esté consumé par le
temps. Ce tõbeau est assez pres du Dipyle à main
gauche en allant à l'Academie, & n'est pas fort
magnifique, mais du reste ne manque iamais
de fleurs ni de courõnes ; Car on dit que ce Hero
guerit encore de la fièvre, ce qui n'est pas etran-
ge, apres avoir guery toute une ville de la peste.
Mais pour venir au sujet pour lequel ie l'ay ale-
gué, Toxaris vivoit encore lors qu'Anacarsis vint
à Athènes, & le rencontra un iour par la ruë tout
interdit, comme un étranger qui ne sçait pas les
mœurs du païs, & n'en entend pas la langue ; de
sorte qu'il se repentoit d'estre venu, & se pre-
paroit déja au retour. Il ne luy fut pas difficile
de le reconnoistre, tant à son habit que parce qu'
c'estoit un des grands Seigneurs d'entre les Scy-
thes, si bien qu'il l'aborda, & luy demanda si
n'estoit pas Anacarsis, ce qui le surprit tellement
qu'il laissa couler des larmes de joye, de trouver
un homme de connoissance en un païs étranger.
Il luy demanda donc son nom, ne le pouvant
connoistre à cause de sa longue absence, ou
qu'il estoit vestu à la Grecque, la barbe rase,
sans épée, & qu'à son discours & à sa façon, il
l'eût pris pour un Athenien, tant il estoit chan-
depuis son depart. Comme il se fut nomm

Anacarsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui avoit quitté son païs & sa famille, pour se venir établir en Grece, où l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime ; & sur la reponse, sçachez, luy dit-il, que je suis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Province, où j'ay beaucoup souffert depuis ma venuë, servant de joüet aux petis enfans par la nouveauté de mon habit, sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'aprendre les loix & les coûtumes du païs, & me donner la connoissance des grands hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est avoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si-tost quitter la Grece, après avoir tant pris de peine pour y venir ; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoistre ; Je te donneray seulement un secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçavoir. Il y a un illustre vieillard en cette ville qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conversé avec les Sages du païs si bien que les Atheniens l'ont choisi pour leur Legislateur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux avoir la connoissance, tu verras en luy toute la Grece, puisque c'est comme un abregé de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas davantage, dit Anacarsis, à me le faire connoistre, & me mener de ce pas chez luy, mais je crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, je t'assure du contraire, & qu'il sera bien aise d'obliger un étranger comme toy, say moy, seulement, & vien

faire preuve en sa personne, de la courtoisie &
la generosité des Grecs. Mais le voila tout à pro-
pos qui s'avance tout rêveur, abordons-le. Reçoy
ce present de ma main, Solon. Voicy l'un des
plus grands Seigneurs de mon païs, qui l'a quitté
pour te venir voir, & pour apprendre de toy les
loix & coûtumes de la Grece. Si ie te connois
bien, tu ne tromperas point son attente ni la
mienne, & d'un honneste Scythe tu en seras un
honneste Athénien. Sçache, Anacarsis, que tu as
en Solon Athénes & toute la Grece, & que si tu
peux obtenir son amitié, tu ne seras plus étran-
ger, mais connu & cheri de tout le monde, tant
il y a de perfections renfermées dans ce sage
homme. Sa conversation te fera oublier ta patrie,
& si tu cherches un amy comme tu dis, tu trou-
veras icy le but & l'accomplissement de ton de-
sein; car c'est un modelle de vertu, & l'image
vivante de la Philosophie. Rens graces aux
Dieux de ce que tu as trouvé un si grand tresor,
& ne te plains plus de la fortune, ni ne regrette
les maux que tu as enduré en ton voyage. Il fe-
roit long de dire combien ce present plut à So-
lon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises.
C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans
une parfaite intelligence, & qu'il apprit à Ana-
carsis tout ce qu'il sçavoit, & luy donna la co-
noissance des plus grands personnages de la
Grece. D'autre costé, Anacarsis ne le pouvoit
quitter un moment, tant il estoit charmé de
son sçavoir & de sa vertu; de sorte qu'il appri
en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se ren
dit très-illustre, chacun croyant que s'il n'eust
quelque ressemblance aux mœurs de Solon,
n'en eust pas fait son amy. Il est donc le se

des Barbares qui a eſté initié dans les myſteres, & fait citoyen d'Athénes, ſi l'on en veut croire Theoxéne. Auſſi ne retourna-t-il en ſon païs, comme ie croy, qu'aprés la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarſis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'eſt qu'il m'eſt arrivé la meſme choſe qu'à luy, & ne croyez pas que ie die par vanité. Car les Syriens ne ſont pas moins honneſtes gens que les Scythes, & ce n'eſt pas en nobleſſe ni en grandeur que ie me veux comparer à Enacarſis; mais en ce que ie me trouvay tout ſurpris, en arrivant icy; tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la ſplendeur de ſes habitans; de meſme que Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le Palais de Menelatis. Car comme j'avois envie de me faire connoiſtre par quelque ouvrage; puiſque ie ne pouvois mieux faire paroiſtre mon eſprit qu'en ce lieu? & que ie manqueroient de ceux qui eſtoient le plus en eſtime, pour m'adreſſer à ceux & pour implorer leur protection; ie ne trouvay pas ſeulement un Toxaris, mais pluſieurs; qui aprés m'avoir dit le grand nombre d'honneſtes gens dont cette ville eſtoit remplie, m'aſſeurerent qu'il y en avoit deux principaux tant en nobleſſe qu'en credit, qui pouvoient diſputer de ſçavoir & d'éloquence avec les plus grands perſonnages de la Grece, & eſtoient également cheris & eſtimez de tout le monde. Pour leur courtoiſie & le reſte de leur vertus, il n'eſt point beſoin, dirent-ils, que vous en parliez; car vous les reconnoiſtrez aſſez d'eux-meſme. Il ſuffit de vous dire que l'un eſt le pere & l'autre le fils, & que le premier peut eſtre

compare legitimement à Solon, à Pericles ou
Ariſtide, & l'autre Alcibiade ; puis qu'il a com
me luy les façons aymables & attravantes, ſan
parler des avantages de ſa taille & de ſa bonn
mine. Toute la difference qu'il y a, c'eſt que l
Grece ſe repentit d'avoir aimé l'autre, & que l'a
mour qu'on a pour celuy-cy augmente tous le
iours avec ſon eſtime. Enfin, c'eſt l'honneur d
ſon païs, & les delices de tout le monde. Si-tol
qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacu
en admiration ; ſi bien que vous n'avez rien
d'ſirer ſi ſon pere & luy viennent une fois
vous recevoir dans leur amitié. J'atteſte les Dieu
que voila quel eſtoit le ſentiment general, mai
ie n'ay plus que faire du témoignage des autre
aprés l'avoir reconnu moy-meſme, & ie trouv
ſeulement qu'on n'en a pas aſſez dit. Il ne fau
donc point tarder davantage à gagner leurs bon
nes graces, puiſque leur amitié nous doit ſervi
d'abry contre la tempeſte, comme les eſtoiles d
Caſtor & de Pollux ſi favorables aux Nautonnier

COMMENT IL FAVT ESCRIRE L'HISTOIRE.

Le titre ſert icy d'Argument.

ON dit que ſous le regne de Lyſimach
les habitans de la ville d'Abdere furen
tourmentez d'une fiévre chaude tres-violente
qui finiſſoit le ſeptieſme iour par une perte d
ſang ou une ſuëur. Mais ce qu'il y avoit de pl
étrange, c'eſt que tous ceux qui en eſtoient a
teins recitoient des Tragedies, & particulier
ment l'Andromede d'Euripide, d'un air gra

& d'un ton lugubre,& toute la ville eſtoit pleine de ces Comediens faits à la haſte, qui tout hâves & defigurez, s'écrioient, *O amour, Tyran des Dieux & des hommes!* && joüoient le reſte du rôle de Perſé fort melancoliquement ; ce qui dura juſqu'à la venuë de l'Hiver qu'un grand froid emporta toute cette frenesie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Arquelaüs qui eſtoit en grande vogue en ce temps-là, avoit joüé cette Tragedie avec applaudiſſement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Eſté ; de ſorte que pluſieurs au retour du theatre ſe mirent au lict,& le con, refaiſoient le lendemain, ayant l'eſprit encore tout plein de ſes termes tragiques & empoulez. Vne maladie aſſez ſemblable a gagné depuis peu nos beaux eſprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées en ſuite ſur les Barbares, ne ſe peuvent tenir, non pas de joüer des Tragedies,car il ne ſeroit pas deſagreable d'oüir reciter de beaux vers, mais d'ecrire l'Hiſtoire ; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides ; ce qui juſtifie le dire de cét Ancien, *Que la guerre eſt mere de tout*, puis qu'elle produit meſme les Hiſtoriens. A l'exemple donc de Diogene, qui à la venuë de Philippe voyant les Corinthiens employez,les uns à reparer leurs brêches,les autes à nettoyer leurs armes, s'amuſoit à rouler ſon tonneau,pour n'eſtre pas le ſeul oiſif dans une ville ſi occupée: J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dãs la Comedie un perſonnage muët,ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne ſuis pourtant pas ſi temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Hiſtoire,ie craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque ecueil caché ſous les

Il vouloit dire la diſcorde des Elemens.

ondes, qui briſa mon freſle vaiſſeau. Je veux
ſeulement donner quelque avis à ces nouveaux
Ecrivains, quoy que la pluſpart ne croyent pas
en avoir beſoin, & qu'ils ſe figurent qu'ils n'y a
qu'à ſçavoir s'expliquer paſſablement pour de-
venir bon Hiſtorien. Mais tu ſçais bien le con-
traire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de
choſe plus difficile, ſi l'on veut travailler, comme
dit Thucidide, pour l'Eternité. Je ſçay bien que je
ne feray pas plaiſir à ceux qui ont déja publié
leur ſouvrages, avec les aclamatiõs accoûtumées;
mais cela leur pourra ſervir une autrefois à de-
crire les guerres étrangeres, puis qu'en l'état
qu'eſt maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien
qui l'oſe choquer. Que s'ils ne veulent pas rece-
voir inſtruction, ie ne m'en ſoucieray pas beau-
coup, & quand tous les Abderites auroient la fiè-
vre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or
comme tous les preceptes concernent ce qu'on
doit faire & ce qu'on doit éviter, ie commence-
ray par ceux-cy, ſans m'étendre aux autres qui
ſont communs à toutes les productiõs de l'eſprit
& qui concernẽt l'ordre, la penſée & l'expreſſion;
mais ie me renfermeray dans ceux qui ſont pro-
pres à noſtre ſujet. Premierement, quelle faute
ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au
lieu de rapporter ſimplement les choſes comme
elles ſe ſont paſſées, ils s'etendent dans le blâme
ou la loüange des Chefs, & font une Satyre ou un
Panegyrique au lieu d'une Hiſtoire, ſans con-
derer que ces choſes ſont éloignées l'une de l'au-
tre, comme le ciel l'eſt de la terre. Celuy qui loüe
n'a autre but que de rejoüir, & ne ſe ſoucie pas de
faire au preiudice de la verité; mais le moin-
dre menſonge corrompt la nature de l'Hiſtoire

& fait d'une verité une fable. L'Hiſtoire ne s'accorde pas plus avec la Poëſie, qui n'a pour bornes que la fantaiſie du Poëte, dont la raiſon s'appelle fureur. Mais elle eſt plus chaſte & ne peut employer les ornemens de la Poëſie, non plus qu'une honneſte femme ceux d'une Courtiſane; d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le ſecours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens qui tranſportent l'ame & qui la mettent hors de ſon ſiege. Si vous y meſlé donc trop d'ornemens, vous la rendez ſemblable à Hercule veſtu des habits d'Omphale, qui eſt la derniere extravagãce. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe quelquefois employer les loüanges avec grace; mais elle y doit eſtre fort retenuë, & ſe ſouvenir touſiours que ſon but n'eſt pas de plaire, mais d'inſtruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui ſont à preſent, que pour la poſterité. Ceux-là donc s'abuſent qui diviſẽt l'Hiſtoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela y comprennent le loüanges. Car l'Hiſtorien ne doit avoir pour but que l'utilité qui ſe tire d'une narration veritable, & s'il meſle quelque agrement dans ſon ouvrage, il ne faut pas que ce ſoit pour en corrõpre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui ſent trop la flaterie dégouſte un honneſte homme au lieu de le rejoüir; & c'eſt celuy-là qu'on ſe doit propoſer de contenter ſans ſe ſoucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'eſprit s'en riront, parce qu'ils ſçavent que la perfection de chaque choſe conſiſte dans la nature, & que ſi vous l'en tirez, vous faites un monſtre, au lieu d'un miracle. Ie laiſſe à part que les loüanges ne ſont d'ordinaire agreables qu'à ceux qu'on loüe, encore faut-il pour

plaire qu'elles sont bien delicates ; mais elles
sont insupportables à tout le monde, lors qu'elles
contiennent des hyperboles excessives & des flat-
teries manifestes. Plusieurs, neanmoins, qui ne
les sçavent pas appreſter, & n'ont pas la grace de
l'agencement, se contentét d'assembler plusieurs
choses incroyables, sans leur donner seulement la
teinture de la verité; mais bien loin de plaire ils
fâchent mesme ceux qu'ils cajollent, s'ils ont tãt
soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristo-
bule, l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant un
jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire,
la bataille contre Porus, où il méloit des flateries
extraordinaires, Alexandre qui navigeoit alors
sur l'Hydaspe, jetta le livre dans la riviere, & luy
dit qu'on luy en devroit faire autant, d'estre si ef-
fronté que d'attribuer de faux exploits à Alexa-
dre, comme s'il n'en avoit pas assez fait de veri-
tables. Colere bien juste & bien conforme à une
autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Ar-
chitecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa
ressemblance, & faire que d'une main il tinst une
ville, & de l'autre il versast un fleuve. Aussi de-
puis ne se servit-il plus d'Aristobule, apres avoir
reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir
y a-t'il d'entendre de fausses loüanges, si l'on
n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on
les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si
cela corrigeoit leurs deffaut, ou qu'elles en fus-
sent plus saines, pour avoir le teint meilleur dans
leur tableau. Cependant, la plus part des Histo-
riens modernes font cette faute, sans se soucier
de la posterité à qui ils rendent leur Histoire sus-
pecte par ce deffaut. Si l'on doit donc y mesler de
l'agrement, il faut, comme i'ay dit, que ce soit de

celuy que la verité eſt capable de recevoir,& non pas de faux ornemens, comme i'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Hiſtoriens;& ie te prie de ne point eſtimer ce que ie diray incroyable,pour eſtre ridicule;car ie t'en ferois ſerment à un beſoin, s'il eſtoit honneſte de iurer dans un livre. L'un commence ſon Hiſtoire par l'invocatiõ des Muſes,&les prie de favoriſer ſon deſſein; & pour achever,comme il a commencé, il cõpare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perſe à Therſite,ſans cõſiderer qu'il luy feroit beaucoup plus d'hõneur de cõparer ſon ennemy à Hector, pour rẽdre ſa deffaite plus illuſtre.Il ajoûte à cela une loüange de ſoy-meſme & de ſa patrie, pour montrer qu'il eſt digne d'eſcrire l'Hiſtoire, & marque en paſſant que ſi Homere l'euſt fait, il euſt ſauvé un grand procés aux Grammairiens, qui s'entrebattent maintenãt ſur ce ſujet. Il finit ſon exorde par une proteſtation de ravaler les avantages des ennemis,& de relever les noſtres,& entre ainſi en matiere. *Car ce malheureux Volateſſe fit la guerre à l'Empereur pour la raiſon qui s'enſuit.* Un autre grãd imitateur de Thucydide cõmence ainſi ſon Hiſtoire,à ſon exemple,*Crepereius Calpurnianus citoyen de la ville de Popee,à écrit la guerre des Parthes & des Romains cõmençant dés ſon origine.* Apres un ſi beau commencemẽt,il eſt facile de iuger du reſte. Car il fait dire mille extravagãces à un certain Orateur de Corbo,& envoye la peſte à ceux de Nifibe, pour n'avoir pas voulu embraſſer noſtre party ; emprunte tout de l'hiſtoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athenes. Il paſſe d'Ethiopie en Egypte & aux Eſtats du Roy de Perſe, où il le laiſſe tout à propos qui enterroit les Atheniẽs à Ni-

sibe, iugeant assez ce qu'il pourroit dire aprés u
si beau commencement. N'est-ce pas là une bel
façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il
dit, pour l'appliquer à un sujet tout different! B
content de cela, il mesle dans son Histoire
termes Latins des armes & des machines, &
le pont & *le fosse*, comme on fait en cette Lãgue
qui est une chose biẽ agreable aux oreilles Gre
ques. Un autre a fait la sienne comme un Iour
de quelque Soldat ou de quelque Vivãdier d'
mée, en quoy il est plus excusable que les autre
car si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut to
jours servir de memoire à un Historien. Mais
inscription est trop superbe pour un si maigre
crivain. *L'Histoire Parthique de Callimorphe,
decin des Hastaires de la sixiéme legion.* Sa Pré
ce n'est pas moins extravagante. Car il soustie
que c'est au Medecin d'écrire l'Histoire, pa
qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere
Sciences, & le protecteur de Muses, & entrem
parmy les mignardises de la langue Ionique
termes bas & populaires. Mais pour dire quel
chose des Philosophes, un d'entr'eux dont ie
le nom par respect, passe tous les autres en ex
vagance. Car il soûtient d'abord qu'il n'appar
qu'au Sage d'écrire l'histoire, & pour le prou
il entasse argument sur argumẽt, en toutes les
gures, entremeslant parmy des propositions r
cules, des flatteries grossieres & pedantesq
Mais ce qui est de plus intuportable, c'est qu'il
au commencement, que l'Empereur aura
avãtage par dessus les autres Princes, que les
losophes seront ses Historiens; ce qu'il eut
plus honneste de laisser penser aux autres qu
le dire. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui c

mence de la sorte,pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Ie viens à parler des Perses & des Romains.* Et en suite. *Car il faloit que quelque malheur arrivast à ceux.là.* Et aussi. tost,*Ores que les Grecs appellent Oxyroés.* & autres sotises semblables.Un autre,illustre par son éloquence,& grand imitateur de Thucydide,s'il ne le surpasse mesme,se plaist à décrire toutes les villes, les champs,les fleuves & les montagnes, pour dõner plus de clarte,comme il pense,à son Histoire ; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes,& toute la glace du Septentrion.A peine un livre luy suffit à decrire le bouclier de l'Empereur,ou brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens,avec ses regards de travers.Il compare son baudrier à l'arc-en-ciel Combien employe-t'il de paroles à dépeindre la Veste de Vologese , avec la bride de son cheval, & la chevelure ondoyante d'Osroés au passage du Tygre,d'où il le fait sauver dans un autre ombragé de myrtes,de lauriers &de lierre, qui sont un couvert à l'épreuve des rayõs du Soleil?Ne sont-ce pas là des particularitez bien necessaires?mais cela vient de ce qu'ils ne sçavẽt pas ce qu'il faut taire,& ce qu'il faut exprimer,& de ce qu'ils ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits,ni de les décrire ; Sẽblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maistre,qui ne sçavent pas encore comme il faut porter un manteau,& qui se crevent de souppe pendant le repas,sans toucher aux viãdes delicates.Celuy.cy se plaist aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges ; Car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement,& qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tombe-

rẽt par terre. Pour le nombre des morts il supa
se meſme ce qui en eſt porté dans les lettres d
l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut ſoixante
dix mille deux cens trente-ſix des ennemis,
qu'il n'y en eut que deux de morts du coſté des
Romains, & neuf de bleſſez; ce qui eſt tout enſ
ble incroyable & ridicule. Mais pour paroiſtre
plus élegant, & ne point corrõpre comme l'autre
la pureté de la lãgue Grecque par des termes ba
bares & étrãgers; il dit *Cronus* pour *Saturnius*,
Frontin pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, &
autres ſemblables impertinẽces. Touchãt la mo
de Severien il dit que tout le mõde s'eſt trompé
& qu'il mourut de faim & non d'un coup d'épée
comme on a crû; ſans cõſiderer que pluſieurs de
meurent juſqu'au ſeptiéme jour ſans manger, &
qu'il n'en fut que trois; ſi ce n'eſt qu'Oſroés fu
demeuré expirés ſept jours ſur le chãp de bataille
en attendant que ſon ennemy fuſt mort de faim.
Mais que dirons-nous de ceux qui ſe ſervent de
termes poëtiques dãs leur Hiſtoire, comme s'il
chauſſoient d'un pied un eſcarpin, & un cothurne
de l'autre, pour joüer enſemble la Comedie & la
Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur
ouvrage, comme s'ils alloient dire quelque choſe
de grand & de merveilleux, & ne diſent que des
choſes ordinaires, avec un ſtile bas & rampant; ce
qui me fait ſouvenir de ces tableaux où l'õ peint
Cupidon avec un maſque d'Hercule, ou de quel
qu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'en
iours les mõtagnes furẽt enceintes, & qu'elles n'ac
coucherent que d'une ſouris.* Car il faut garder par
tout l'vnité du caractere, & ne pas meſler des
haillons parmy la pourpre, ni mettre ſur un nain
une teſte de geant. Quelques-uns font un corps

sans teste, & pensent se sauver par l'exemple de Xenophon, qui commence ainsi sa Retraite des dix mille, *Darius & Parisatis avoient deux fils*; mais ils ne sçavent pas qu'il y a des Narratiõs qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie le montreray tãtost. Encore peut-on excuser les deffauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions non, pas de quelques lieuës, mais mesme de iournées entieres; cela n'est pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus est une Colonie des Edesséens dãs la Mesopotamie, à deux journées de l'Eufrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporta ma patrie avec ses tours & ses ramparts, & dit que Samosate est baignée de l'Eufrate & du Tigre, comme s'ils couloient sous ses murailles; quoy qu'il ne faille pas grãd discours pour te persuader que ie ne suis ny Parthe ny Caldéen. Enfin, il travaille si negligẽment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a iamais veu personne qui ait esté en Syrie. Il ajoûte une plaisante particularité de Severien, quoy qu'il die l'avoir apprise de ceux qui s'estoient sauvez de la bataille, qu'il cassa des cristaux qu'õ luy avoit dõnez, & qu'un morceau s'en couppa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans avoir recours ni au fer ni au poison, cõme à des morts trop ordinaires. En outre, il fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponnese. Car ie ne sçay comment ils en veulent tous à cét malheur, quoy qu'il n'ait jamais pensé à eux ni à la deffaite d'Armenie. Aprés avoir donc enseveli son Heros magnifiquement, il fait monter sur le sepulcre un rival de Pericles en eloquence, *Ou, virtus.*

c'eſt à dire un Centurion nommé Afranius Sil
qui dit tant de choſes,& ſi lugubres,qu'il m'a fa
pleurer à force de rire, ſur tout lors qu'il ſe la
mente amérement à la fin de ſa harangue,au ſo
venir des bons morceaux qu'il avoit mangez à
table,&des grãds coups qu'il y avoit bûs. Et po
finir cõme Ajax, il tire ſon épée apres toutes ſ
lamentations, & s'en donne à travers le corps
grand tort veritablemẽt,car il devoit mourir p
la main du bourreau, aprés une ſi méchante ha
gue. Cependant, l'Auteur dit,que toute l'aſſiſta
ce étonnée d'une ſi belle action,commença à b
tre des mains & à élever iuſqu'au ciel cét Af
nius par ſes loüanges. Et veritablement, il
loüable de s'eſtre ſouvenu de la bõne chere qu'
luy avoit faite, & de n'en avoir pas eſté ingra
la mort. Mais ie voudrois qu'auparavãt pour no
épargner la peine de lire tant de ſottiſes, il e
étranglé ſon Hiſtorien. Quelques-uns,ſans s'a
ſter aux choſes eſſentielles,s'amuſent à nous c
ter des particularitez ridicules ou inutiles. Co
me ſi quelqu'un ayant entrepris de décrire la ſ
tuë de Jupiter Olympien, commençoit par c
brodequins,ou s'amuſoit à nous dépeindre ſa b
ſe,ſans toucher au reſte. Car l'un d'eux ne dit q
trois mots de la bataille,& s'étẽd ſur le recit d'
cavalier Maure,qui s'ecarta par des rochers p
trouver de l'eau, & ayant rencontré des païſa
qui dinoient, ſe mit à table avec eux, ap
avoir eſté reconnu par un de ces vilageois q
avoit eſté en Mauritaine, où il avoit un frere q
portoit les armes. Il ajoûte à cela des co
à dormir debout, Que ce païſan fut à la ch
en ce païs-là, où il vit des trouppeaux d'E
phans,& faillit à eſtre dechiré par un lyon, Q

acheta de grands poissons à Cesarée; de sorte que ce bel Historien laissant à part le recit d'une si fameuse bataille, & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre, s'amuse à contempler un vilageois qui achete du poisson dans un marché, & si la nuit ne fust survenuë, ie pense qu'il eust soupé avec luy, car le souper estoit prest. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eut perdu ces beaux memoires,& que ce cavalier Maure n'eust pas eu soif à la bataille, où qu'il s'en fust retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances; Qu'une bateleuse les vint trouver d'un village voisin; Qu'ils se firent des presens les uns aux autres, & que le cavalier donna au païsan sa lance, & le païsan au cavalier l'agraphe de son saye, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cét Historien & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines; mais qu'ils se sont piquez aux épines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans jamais avoir esté en Sirie & en Armenie, dit que les yeux sont plus fidelles que les oreilles, & parant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a oüi, mais ce qu'il a veu. Mais il a si bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux un signe de la multitude parce qu'un seul dragon en produit mille; Que ces dragons, dis-je, sont fort grands, & naissent en Perse un peu au dessus de Liberie, & que l'õ les atache au bout d'une pique, où l'on seme par tout l'épouvente; puis quand on vient aux mains on les délies, & on les jette à la tête des ennemis, dequoy plusieurs des nôtres furent devorez ou étouffez. Il ajoûte qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'étoit sauvé de

Mot d'Herodote.

bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans ce
la nous auriõs perdu un bel Historien, qui est tõ
moin oculaire de tant de merveilles, & qui a exe
cuté de sa main plusieurs beaux faits d'armes; il
a esté mesme blesse, mais je pense que ça est
sur le chemin de Lerne à Corinte d'où il estoit.
Cependant, il lisoit toutes ces choses en presence
des Corinthiẽs qui sçavoient qu'il n'avoit pas seu
lement veu la bataille en peinture; Car il ne co
noist ni les armes, ni les machines, ni les termes
de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Vn autre
Ou, mots. décrit en moins de cinq cẽs vers tout ce qui s'est
passé en tant de Provinces, & a l'insolence de
prendre le nom d'Historien, avec un titre pre
que aussi grãd que son livre, *Les victoires remporta
tées nouvellemẽt sur les Partes par les Romains, en
Armenie en Mesopotamie & en Medie. Par Ana
chianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à
Apollon*; car je croy qu'il vainquit à la course en
sa jeunesse. Vn autre a fait l'Histoire par forme
de Prophetie, où il décrit la prise de Volegéses,
la mort d'Osroés qu'il fait exposer aux lions, &
natre en suite nostre triomphe. Non content de
cela, il bâtit une ville dans la Mesopotamie
d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire;
mais il est en peine s'il la nommera Iréne ou Ni
cée, en signe de la paix ou de la victoire. Il pro
met d'écrire en suite l'histoire des Indes, & la na
vigation de l'Océan, & ce ce n'est pas une simple
promesse; car il a déja fait passer le fleuve Indus
la troisiéme legion, avec une troupe de Gaulois
de Maures, sous la cõduite de Cassius. Mais de sça
voir ce qu'ils feront, & comment ils soustiendront
le choc des Elephans cela est encore incertain,
il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume

de Musiçã, ou de la la Republique des Oxydraques. Ils sont, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sotises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes: *Des victoires Partiques, tant de livres.* Vn autre plus plaisãmẽt, *Les Plathoniciques de Demetrius de Sagalasse.* Ce que je n'alegue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celuy qui évitera ces escueils & autres semblables, sera en état de faire quelque chose de bõ, & de prẽdre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oste l'un pose l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenãt que le chãp est défriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jetter la bonne semence, & de faire voir que tu-és capable d'instruire, aussi bien que de railler. Ie dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premierement une adresse naturelle à s'expliquer, & à discerner le mensonge d'avec la verité, qualitez qui ne s'acquierent point par l'art, mais qui sont comme des presens du ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte, car on ne sçauroit dõner de l'esprit à celuy qui n'en a point. Ce seroit un secret plus grãd que la pierre philosophale, de pouvoir transformer les esprits & faire d'un lourdaut un habile homme. La science ne dõne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence seulement ce qu'on a; & mon dessein n'est pas de rẽdre tout le mõde capable d'écrire l'histoire, mais d'empescher ceux qui le sont de s'égarer. Car pour avoir de l'esprit, on ne laisse

Ou, Mutiriji.

pas d'avoir besoin d'art & de preceptes, comm
pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'avo
bonne voix, si l'on ne la sçait conduire. Il fau
outre ce que j'ay dit, avoir quelque connoissan
des affaires du monde, & des choses de la guerre.
On ne sçauroit rien faire d'un homme qui n'a
veu, & qui est obligé d'en croire les autres, Mais
sur tout, il ne faut estre attaché à un autre par
Car il ne faut pas faire cõme ce Peintre qui pei
gnoit un Monarque de porfil, parce qu'il n'avo
qu'ũœil, mais il le faut representer tout entier. q
le respect de sa patrie n'épêche point de dire l
pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a fa
tes; car l'Historien non plus que le Comedien
n'est pas coupable des malheurs qu'il represen
Si pour les déguiser ou les passer sous silence, o
pouvoit reparer les désordres, Thucydide n'
roit pas manqué d'un trait de plume de raser l
fortifications des ennemis, & de rétablir les
faires de sa ville; mais les Dieux méme n'ont
le pouvoir de changer les choses passées, Le
voir donc de l'Historien est de les conter com
elles sont avenuës, ce qu'il ne peut faire lors q
est dépendant d'un Prince ou d'une Republiq
de qui il a quelque chose à esperer ou à crain
Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il d
faire plus d'état de la verité, que de son inter
ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il d
sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il d
avoir toûjours pour but le jugement de la po
rité, s'il ne veut remporter le titre de flateur, p
tost que d'Historien. On dit à ce propos qu'A
xandre dit un jour à Onesicrite, qu'il voudr
bien aprés sa mort retourner en vie pour quel
temps, afin de voir le sentiment qu'on auroit

luy, & comment on prendroit les choſes qu'il avoit faites. Car ie ne m'étonne pas, dit-il, qu'on me loüe, maintenant que les uns m'aprehendent, & que les autres tâchent de gagner mes bonnes graces. C'eſt pour cela que quelques-uns tiennẽt qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit apres ſa mort; mais les fictions des Poëtes ne ſont point ſujettes à ces maximes, & ne relevent que de leur fantaiſie. Ie veux donc que mon Hiſtorien aime à dire la verité, & qu'il n'ait point ſujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'eſperance, à l'amitié ni à la haine; ne ſoit d'aucun païs, ni d'aucun parti, & qu'il appelle les choſes par leur nom, ſans ſe ſoucier ni d'offenſer, ni de plaire. C'eſt ce qu'a fait Thucidide, quoy qu'il vint Herodote en ſi grande eſtime, qu'on donnoit le nom des Muſes à ſes Livres. Car j'aime mieux, dit-il, déplaire en diſans la verité, que de plaire en contant des fables, parce qu'en deplaiſant ie profiteray, & ie nuiray en voulant plaire. Voila quel doit eſtre le iugement d'un bon Hiſtorien. Pour ſon ſtile, il veut qu'il ſoit clair & naturel ſans eſtre bas: Car comme nous luy propoſons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; auſſi faiſons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ſes figures, qui ſont comme l'aſſaiſonnement du diſcours, ne ſoient ni trop hautes, ni trop recherchées; ſi ce n'eſt lors qu'il veut décrire une bataille ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler ſon ſtile, & deplier, s'il faut ainſi dire, les voiles de l'eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve par à la meſure des choſes dõt il parle, & ſon ſtile doit eſtre exemt d'entouſiaſme, & de toute fureur

De le peuple entende, & les doctes loüent.

poëtique. Car y a danger en s'élevant trop, q
la teſte ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en f
fictions; C'eſt pourquoy il doit marcher bride e
main, & conſiderer que l'excez & le menſon
ſont les deux plus grands vices de l'Hiſtoire. S
veut donc s'élever, que ce ſoit par les choſes plu
toſt que par les paroles; car il vaut mieux que ſo
ſtile ſoit ordinaire, & que ſa penſée ne le ſo
pas, que de rendre ſa penſée foible, & ſon ſtil
trop élevé, ou de ſe laiſſer emporter à l'eſſor d
ſon imagination. Que ſes periodes ne ſoient
trop longues, ni trop étudiées; ſon ſtile ni tr
nombreux, ni trop negligé, parce que l'un ſe
la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut a
que ſes penſées qu'elles ayét plus de ſolidité q
d'éclat, & approchent plus du raiſonnement d'
ſage politique, que de la pointe d'un Declam
teur; Que ſes ſentences ne ſoient ni trop freque
tes, ni trop détachées; mais qu'elles ſe trouv
comme enchaſſées dans le corps de ſon ouvra
Quand à ce qui concerne les choſes qu'il d
écrire, il ne faut pas mettre à l'aventure, m
les ranger avec ſoin, & conſulter ſouvent ce
qui ont eu part aux affaires; ſinon, ſuivre les
lations les plus veritables, & qui paroiſſen
moins paſſionnées, ou qui ont moins de ſujet
l'eſtre. En quoy il faut beaucoup d'adreſſe à l'
ſtorien, pour diſcerner les endroits & les per
nes d'où elles viennent, & n'ajoûter pas foy
gerement à tout ce qu'on dit, mais examiner
raiſons qu'ō a de dire la verité ou de la taire. L
qu'il aura ſes memoires preſts, ou la plus gra
partie, il bâtira le corps de ſon Hiſtoire, &
gencera en ſuite plus poliment, tant pour les
roles que pour les choſes. Du reſte il ſera con

le Jupiter d'Homere, qui jette tantoſt la veuë ſur le cãp des Grecs, & tantoſt ſur celuy des Troyens, & decrira ſeparemẽt les actions des deux partis, ſi ce n'eſt dans le recit des batailles, où l'on eſt contraint ſouvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuſe pas à décrire les actions des particuliers, ſi elles ne ſont fort illuſtres, & qu'il s'attache au gros, ſans ſe ſoucier du reſte. Qu'il conſidere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la diſpoſition de leurs troupes, & qu'ils rendent s'il ſe peut raiſõ de tout. Quãd on viẽt aux mains, qu'il remarque ce qui ſe fait de part & d'autre, & qu'il n'oublie pas le vaincu pour parler toûjours du vainqueur. Qu'en toutes choſes il garde la mediocrité & la bien-ſeance, & qu'il ne s'emporte en jeune hõme, ni ne laiſſe ſon lecteur, ou obſcurciſſe ſa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laiſſer une choſe quand il aura haſte, pour ne point interrompre le fil de l'Hiſtoire; mais qu'il y revienne aprés, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il ſuive le vainqueur par tout, ſans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que ſon diſcours reſſemble à un miroir fidelle, qui rend des objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il ſuive ſimplement ſes memoires, ſemblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de ſa ſtatuë; mais luy donne ſeulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le ſecret de ſon art conſiſte à bien mettre en œuvre ſa matiere; & il a remply parfaitement ſon caractere, & ſatisfait à ſon devoir, quand le lecteur penſe

voir ce qu'il lit, tant il est bien representé.
commencera quelquefois sans exorde, lors que
chose n'aura point besoin de preparation, &
contentera de rapporter le sommaire des cho
qu'il doit dire. Mais lors qu'il se voudra ser
d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choses, à r
dre son auditeur attentif, & docile, sans se sou
de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bou
ce que j'ay dit, en montrant qu'il doit traitter
choses grandes & necessaires, & qui regarde
particulierement l'interest de ceux à qui il pa
comme fait Herodote, quand il dit, Que c
pour conserver le souvenir des victoires rem
tées par les Grecs sur les Barbares & Thucyd
Que la guerre qu'il entreprend de decrire e
plus considerable de toutes celles dont il n
reste quelque memoire, & contient de plus gr
& de plus memorables évenemens. Il ser
beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en p
poser les causes d'abord, & l'on jugera que
exorde est petit ou grand, selon que les ch
qu'il aura à décrire seront petites ou grandes
passera à sa narration doucement & insensi
ment, & gardera toutes les perfections qu'en
gne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brie
té, la facilité, l'égalité, se souvenant toûj
que l'Histoire n'est qu'un long recit. Il faut p
dre gardé pourtant qu'elle ne soit pas comp
de plusieurs narrations consuës ensemble,
qu'elles soient fonduës en un mesme corps;
ne faut pas seulement qu'elles se touchent;
qu'elles se tiennent. Que l'agencement des ch
& des paroles en releve l'éclat, sans affectat
Pour la brieveté, elle est utile par tout, pri
palement lors qu'on a beaucoup de chose à

& ne doit pas eſtre ſeulement dans les paroles, mais dans les choſes. Car il faut paſſer en trois mot les moins importantes, & n'eſtre étendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a meſme dont il ne faut point parler du tout; car chacun eſt curieux de ſçavoir toutes les particularitez des grãdes entrepriſes, c'eſt pourquoy on n'y ſçauroit eſtre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on ſoit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un feſtin bien apreſté, où l'on ne ſert pas indifferemmẽt toutes ſortes de viandes, mais ſeulement les plus delicates. Car l'Hiſtoire n'eſt faite que pour conſerver la memoire des choſes memorables, & non pas des autres. Il faut auſſi que l'Hiſtorien ſoit fort retenu dans ſes deſcriptions, & qu'il paroiſſe que ce n'eſt pas par un vain deſir de faire paroître ſon eſprit, mais pour éclaircir ou embellir ſon ſujet. Car elles ne ſont pas propremẽt du corps de l'Hiſtoire, quoy qu'elles y apportent beaucoup de clarté; de ſorte qu'elles ne doivent pas eſtre étenduës au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, biẽ que Poëte, peut ſervir de regle; car en la deſcente d'Vliſſe aux Enfers, il ne s'amuſe point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Hiſtorien en euſt remply ſon ouvrage, aprochant beau juſqu'aux lévres de Tantale, & faiſant faire voiſieurs tours à Ixion ſur ſa rouë. Thucydide y eſt auſſi fort retenu. Car ſoit qu'il décrive la forme d'un ſiege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viſte, & eſt encore moins étendu dans la deſcription des villes, & du port de Syracuſe. Que s'il paroiſt long dans celle de la veſte, on remarquera en y prenant garde de prés, que c'eſt la multitude des choſes qui l'arreſte, &

qu'il ſe haſte tant qu'il peut. Quand on ſ
parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce q
eſt convenable tant à ſa perſonne qu'à la ch
ſe dont il s'agit : Et quoy qu'il ſoit permi
en cét endroit d'étaler ſon éloquence, il fa
toûjours que ce ſoit avec jugement, & ſa
affectation, & ſur tout, dire clairement ce qu'o
veut dire. Pource qui eſt du blâme & de l
loüange, il faut prendre garde que voſtre Hiſto
re ne puiſſe paſſer pour un Panegyrique, ni m
pour une Satyre, comme celle de Theopompe.
Il ne faut donc blâmer ni loüer qu'en paſſant
& ſe ſouvenir qu'il n'y a point de plus beau h
negyrique des Grands hommes que leurs actio
parce qu'il leur eſt particulier, & qu'il ne ſ
roit convenir aux autres. Lors qu'il ſe pre
tera quelque choſe d'incroyable, ie ſuis d'a
qu'on le die, mais ſans l'aſſurer, & laiſſant à ch
cun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un m
il ſe faut toûjours repreſenter ce que j'ay d
qu'on écrit pour la poſterité, & faire comme c

Voſtre Ouidien. Architecte qui bâtit la tour du Phare. Car a
avoir achevé ſon ouvrage, qui eſt une des m
veilles du monde, il grava ſon nom ſur une p
re, qu'il enduiſit de mortier, & écrivit deſſus
luy du Prince qui regnoit, ſçachant bien q
ſeroit détruit par le temps, & qu'on verroit a
paroiſtre le ſien qui dureroit autant que les

Il fait allu-ſion à ce qu'il a dit de Diogene. cles. Voila la regle qu'on doit ſuivre pour b
écrire l'Hiſtoire, ſi on le fait ie n'auray pas p
du mon temps ; ſinon, j'auray roulé en v
mon tonneau.

L'HISTOIRE VERITABLE.

LIVRE PREMIER.

I. Dessein de l'Auteur. II. Son embarquement suivy de son arrivée dans une Isle de l'Ocean. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venuë en l'Isle des Lampes. V. Son engloutissement & son sejour dans la baleine. VI. Combat des Isles flottantes.

COMME les Athlétes n'ont pas seulement soin du travail mais du repos; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir apres plus frais à l'estude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le delassant sur quelque sujet agreable, & où l'instruction soit meslée avec le plaisir. C'est ce que j'ay tâché de pratiquer en cet ouvrage, ou parmy plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay meslé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Historiens, sans épargner mesme les Philosophes, qui n'ont pû s'empêcher de nous debiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctesias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni veuës ni oüies; & Iambule a composé une Histoire assez ingenieuse des merveilles de l'Ocean, sans avoir guere plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de même & conté diverses aventures qu'ils disoient leur, estre arrivées dans leurs voyages, parmy lesquels ils ont entremeslé la description de divers ani-

I. *Dessein de l'Auteur.*

maux mõſtrueux,de cruautez inoüies,de mœu
tout à fait barbares & ſauvages ; à l'exẽple d'H
mere,qui fait décrire à Vlyſſe chez Alcinoüs,
captivité des vens, la figure enorme des Cyc
pes, la cruauté des Antropophages,avec des t
tes à pluſieurs teſtes, & la metamorphoſes de
compagnons par les charmes d'une ſorciere, t
autres ſemblables réveries qu'il debitoit au pe
ple groſſier des Phéaques. Mais ie ne le tro
pas étrange à un Poëte accoûtumé à dire des f
bles,puis que nous voyons tous les jours la m
me choſe arriver aux Philoſophes ; ie m'étõ
ſeulement que les Hiſtoriens ayent pretendu
là nous en faire accroire. Cependant il m'a
envie,pour n'eſtre pas le ſeul au monde qui n
pas la liberté de mentir, de compoſer quel
Roman à leur exemple,mais ie veux en l'avoü
me montrer plus iuſte qu'eux,& cét aveu me
vira de iuſtification. Je vais donc dire des ch
que ie n'ay iamais ni veuës ni oüies, & qui
eſt, qui ne ſont point, & ne peuvent eſtre,
pourquoy qu'on ſe garde bien de les croire.

II. Embarquement de l'Autheur, & ſon arrivée dans une Iſle de l'Ocean.

Un iour, touchez d'un noble deſir de
& d'aprendre des choſes nouvelles, nous
embarquâmes cinquante que nous eſtions,
un vaiſſeau bien équipé, & fourni d'un
Pilote ; & cinglaſmes des Colonnes d'He
dans la mer Atlantique,pour découvrir la
deur de l'Ocean, & voir s'il y avoit que
peuples au delà. Aprés avoir vogué un io
une nuit ſans perdre la terre de veuë, t
coup au lever du Soleil il s'éleva une ſi fur
tempeſte, qu'on ne pouvoit pas ſeulement
ſer les voiles; ſi bien qu'il faluſt ſe laiſſer al
gré du vent, qui aprés nous avoir bien

par l'espace de soixante & dix neuf iours, nous
jetta à la fin dans une Isle fort haute, & couverte
de bois, dont les bords estoiét assez calmes. Nous
y decendimes pour nous remettre du travail de la
mer, & nous estant reposez quelque temps sur le
rivage, nous entrâmes plus avant dans le païs
pour le reconnoistre, aprés avoir laissé trente de
nos compagnons pour la garde du navire. Nous
n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une
forest, que nous trouvâmes une colonne d'airain,
sur laquelle estoit écrit en caractéres Grecs, que
le temps avoit à demy effacez, *Hercules & Bacchus ont esté iusques icy*. On voyoit encore leurs
pas imprimez sur le roc, dont un qui étoit le plus
grand, avoit prés d'un arpent de l'ongueur, ce
qui nous fit juger que c'estoit celuy d'Hercule.
Aprés avoir reveré des lieux si fameux par la ve-
nuë de ces Heros, nous continuâmes nostre rou-
te, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que
nous arrivâmes à un ruisseau, dont la liqueur
sentoit comme d'un excellent vin Grec, & qui étoit
large en quelques endroits qu'il pouvoit porter
un vaisseau. Ce nous fut un nouveau gage de la venuë
de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais
comme nous remontions vers sa source, pour
découvrir la cause d'une si grande merveille,
nous trouvâmes de vignes chargées des raisins,
au pied desquelles couloit ce large ruisseau, le-
quel fourmilloit de poissons qui avoient tous la
couleur & le gousst de vin, & en les ouvrant, on
les trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroient
comme ceux qui en goûtoient, & nous fûmes
contrains de les réperer avec des poissons d'eau
douce pris dás une riviere voisine. Lors que nous
eûmes traversé la premiere, nous découvrismes

d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste jusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coiffures estoient faites de pampres & de grapes entrelassées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Persan; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles jettoient des cris, comme si cela leur eust fait mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser, & de nous toucher à la main: mais leurs baisers enyvroient, & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes, demeurerent pris par les parties criminelles; & comme s'ils eussent esté enterez ensemble commencerent à prendre racine, & à pousser des reietons. Effrayez d'un si grand prodige nous courûmes à nostre vaisseau conter à nos compagnons étonnez, une si pitoyable avanture.

III. Voyage au gloue de la Lune.

Après nous estre donc pourveus d'eau & de [illegible] dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit [illegible] leurs bords; & le lendemain dés la pointe du jour nous fismes voile par un doux vent, qui se changea sur le midy en une bourasque si violente, que nostre vaisseau fut enlevé par un tourbillon [illegible] qu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept iours & sept nuits, tant que nous abordâmes au huitiéme en une grande Isle ronde & luisante qui estoit suspenduë en l'air, & ne laissoit pas d'être habitée. Du iour on ne voyoit rien; mais la nuit passoient autour quantité d'autres Isles brillantes

Plus de 100. lieuës.

de diverse grandeur & lumiere,& une terre au dessous couverte de fleuves, de mers,de forests, & de montagnes; ce qui nous fit juger que c'estoit la nostre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmilleres.Lors que nous fûmes plus avant dans le païs, nous fûmes pris par les Hipogryphes C'estoient des hommes, montez sur les Grifons aisiez qui avoient trois testes. Je ne sçaurois mieux depeindre leur grandeur, qu'en disant, que leurs aisles estoient plus longues & plus grosses que le mast d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'estrade,pour voir ceux qui entroient & qui sortoient,& lors qu'ils trouvoient des estrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en sa presence,il jugea que nous estions Grecs, à nostre habit,& demanda comme nous avions fait pour venir en son païs, & traverser une si vaste estenduë. Nous luy fîsmes le recit de nostre avanture, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion,& qu'il avoit esté enlevé la nuit en dormant,& fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le païs où nous estions. Il adiousta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous seroit bonne chere, & ne nous laisseroit manquer de rien; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil,nous pourrions demeurer en paix avec luy & jouïr de la felicité. Nous luy demandâmes qui estoient ces peuples,& le sujet de leur different ? Il nous dit que c'estoit un païs habité comme la Lune, & que Phaëton en estoit Roy, & le vouloit empescher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour,qui estoit une Isle deserte & inhabitée.Mais ie veux, dit-il, l'aller planter sur

A cheval sur des Grifons.

ſa mouſtache,& ſi vous voulez eſtre de la partie & venir avec moy,ie vous donneray à chacun un des Griſons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choſes neceſſaires, pour demain qui eſt le jour du depart. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à ſouper, & le lendemain de grand matin que toutes ſes troupes furent aſſemblées, il les rangea en bataille,parce que les Coureurs rapportoient que l'ennemy paroiſſoit. Il avoit bien cent mille homme de cheval, dont il avoit quatre-vingts milles Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, ſans l'infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres ſont de grands oiſeaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, ſur leſquels eſtoient montez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y avoit trente mille Pſyllotoxotes de l'étoille de l'ourſe, & cinquante mille Anémodromes: Les premiers montez ſur de grandes puces groſſes comme douze Elephans, & les autres portez ſur les aiſles du vent. Car retrouſſant leurs robes qui leur pendent juſqu'aux talons, ils en vſent comme de voiles,& ſervent ordinairement d'infanterie legere dans le combat.On attendoit ſoixante & dix mille Strutobalanes,& cinquãte mille Hippogeranes,des Aſtres qui ſont au deſſus de la Capadoce,& l'on en contoit des choſes étranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'eſt pas beſoin de les rapporter. Voila qu'elle eſtoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de teſte fait de la coquille d'un limaçon, & une cuiraſſe à écaille d'écoſſe de feve, qui ſont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne.Leurs boucliers & leurs épees eſtoient ſemblables aux noſtre.

Qui ont les aiſles d'herbes. Qui combatent avec des aulx Qui jettent des grains de mil. Que le vent fait courir, Paſſereaux glans. Montez ſur des grües.

Quand les armées furent en presence, Endymion se plaça à l'aisle droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanopteres eurent l'aisle gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce païs-là cõme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la Lune iusqu'à l'étoile du iour, ce qui se fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'infanterie, commãdée par Nycterion fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, avec les Hippomyrmeques, qui sont des hommes montez sur des fourmis ailees qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combatent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille A l'aile droite estoient les Aërocopes presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands moucherons, & sons tous Archers. Derriere estoient les Aërocordaques, qui ne combatẽt qu'a coups de trait, & sont fort vaillans & de grand service, quoy qu'ils ne lancent que des raves, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmy eux un poison mortel, & qui engendre aussi tost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycetes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glans ailez. On atten-

A cheval sur des fourmis.

Moucherõs Aeriens. Sautant en l'air.

Tige champignons.

Chesnes glands.

doit des profondeurs de la voye de laict, mais il n'y vint que des Néphélocentaures, & pluſt à Dieu qu'ils ne fuſſent pas venus, car ils furent cauſe de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leurs pays à feu & à ſang. Comme on vint aux mains, aprés avoir levé les enſeignes & fait braire les aſnes, qui ſont les trompettes de là haut, les deux armées s'affronterent terriblement, & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put ſouſtenir le choc de nos Hippogryphes, qui les pourſuivirent vivement, & en firent un grand carnage; mais leur aile droite eût l'avantage, & les Aëroconopes pouſſerent nos gens iuſqu'à noſtre Infanterie, qui retablit le combat, & les mit en fuite, aprés qu'ils eurent apris la deffaite de leur aile gauche. Il y eût donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous coſtez dans les nuës, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba meſme à terre, & ce fut peut-eſtre par une ſemblable avanture, qu'Homere dit qu'il pleût du ſang à la mort de Sarpedon, quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, erigerent deux trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la deffaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs rapportent qu'on voyoit paroiſtre les Néphélocentaures, qui eſtoient des monſtres aſſez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine eſtoit auſſi grande que le Coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme un gros navire. Ils eſtoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nom-

Cent autres mots.

bre en eſtoit ſi grand, qu'il ſurpaſſe la creance. Lors qu'ils eurent appris la deffaite de leurs gẽs, ils envoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & ſe rangerent en bataille. Aprés ils vinrent fondre ſur les noſtres qui eſtoient en deſordre, & épars çà & là dans la pourſuite, ou pour le bagages, & les ayant deconfits pourſuivirent Endymion iuſqu'au globe de la Lune ſans avoir pû ſauver qu'une partie de ſes Hippogryphes. Ils renverſerent en ſuite nos trophées, & coururẽt tout ce grand eſpace qui s'etend depuis le globe de la Lune juſqu'a l'étoile du iour. C'eſt là que ie fus fait priſonnier, avec deux de mes compagnons Sur ces entre-faites arriva Phaëton, qui fit dreſſer de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derriere le dos, avec une iambe d'aignée. Il ne voulut pas aſſieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvalatiõn, un double mur fait de nuées épaiſſies; de ſorte qu'elle ne recevoit plus la lumiere du Soleil, & eſtoit dans une éclipſe perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy envoya offrir tribut & des oſtages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais apres avoir mis l'affaire en deliberation, il ſe relâcha, & la paix fut concluë aux conditiõs. Que le mur ſeroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argẽt: Que Endymion laiſſeroit libre les autres Aſtres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ſes ſucceſſeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux ſiens, dix mille muids de roſe, & donneroient autant de leurs ſujets pour oſtages. Que l'étoile du iour ſeroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient eſtre compris

Ou, un morceau de iambe.

dans la paix, le seroient. Ces articles furent gra-
vez sur une colonne d'ambre, qui fut plantée s
les confins de deux Empires. Du costé du Sole
signerent Pyronide, Therite, & Phlogie; & d
l'autre Nector, Menie, & Polylampe. Ainsi l
paix fut faite, le mur démoli, & nous remis
liberté. Lors que nous fûmes de retour, nos co
pagnõs nous coururent embrasser avec larmes
Endymion, pour nous obliger à demeurer av
luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais ie n
m'y pûs resoudre; qu'il me vouluſt donner s
fils en mariage, pour la raison que ie diray
toſt; & comme il nous vit opiniâtrez au reme
il nous traita splendidemẽt l'espace de sept
& nous congedia. Mais avant que passer outre,
ne s ra pas hors de propos de raconter icy
merveilles du païs. Premierement, il n'y a p
de femmes, & l'on n'en sçait pas même le no
On se sert au lieu d'elles de jeunes garçons
qu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent
enfans dans le gras de la iambe, qui s'enfle q
ils ont conceu, & lors qu'ils veulent accou
on y fait une inciſion. Je croy que c'eſt d
que vient le mot Grec de Gaſtrocnimie, p
que la iambe sert de ventre. L'enfant est mor
venant au monde, mais en l'exposant à l'a
commence à respirer. Il y en a une autre es
qui naiſſent comme des plantes, ce qui se
en cette sorte. On coupe le testicule droit
homme, & on le met en terre; Au bout
quelque temps, il naiſt un grand arbre ch
qui porte des glands d'une coudée de hau
lesquels on ouvre lors qu'ils sont meurs, &
en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont poi
parties naturelles, & s'en attachent lors q

en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lors qu'un homme devint vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils usent tous de mesme viande, qui sont des grenoüilles rôties sur les charbons ; car l'air en est tout rempli ; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'approchent des tisons, lors qu'elles rotissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuvage est de l'air pressé dans un verre, dont il sort de la liqueur cõme de la rosee. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là ; mais ils ont un trou sou le jarret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauves, au contraire du païs des Comedes où ils ayment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais un peu au dessus des genoux. Ils n'ôt point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt ; mais il naist à tous sur le croupion, comme une espece de choux cabus, touſiours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quãd ils se couchent. Ils ont une étrange propreté, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort clere, & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du laict qui se prend apres comme du fromage, en y mesſlant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresle ; si bien que lors qu'il gresle parmy nous, c'est que le vent secouë les vignes en ce païs-là. Le ventre leur sert de poche ; & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme une gibeciere, & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches

C'est qu'il est sans boyau.

portent des habits de verre, & les pauvres de cu-
vre; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand
il est moüillé se garde comme de la laine. Je
peux qu'on ne me croye pas si ie parle de leurs
yeux car cela surpasse la creance. Ils s'ostent &
s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs
ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs
voisins; car l'on en fait des tresors, & celuy qui
en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles
sont de fœüilles de platane, hormis à ceux qui
naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux
merveilles dans le palais du Roy; un puits qui
n'estoit pas fort profond, où en descendant on
entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; &
un miroir au dessus, où en regardant on voyoit
tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes
amis & ceux de ma connoissance; mais ie ne sçay
s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas
croire, quand il y aura esté il me croira.

IV. Arrivée en l'Isle des Lampes.

Après avoir pris congé du Roy & de toute sa
Cour, nous fismes voile à travers les vastes plai-
nes de l'air; mais avant que de partir, il me fit
present de deux robes de crystal, & de cinq ca-
letton, avec une armure toute complette de cui-
de feves; mais ie perdis tout cela dans le vent
de la baleine. Nous fusmes escortez par un regi-
ment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cin-
cens stades, & courûmes beaucoup de païs, mais
nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'estoile du
iour, pour faire aiguade. On commençoit à l'ha-
biter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque,
laissant le Soleil à main gauche, commençant
à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent
estoit contraire; quoy que nous l'eussions bon
dessus, à cause que le pays que nous voyions estoit
fort beau & arrousé de pluseurs fleuves. Il

Nephelocentaures qui eſtoient à la ſolde de Phaëton, vinrent fondre ſur nous en cét endroit, penſant que nous fuſſions encore ennemis, mais ils ſe retirerent lors qu'ils ſeurent que la paix eſtoit faite. Nous ne laiſſaſmes pas d'avoir grand peur, parce que nous avions renvoyé deſia noſtre eſcorte. Aprés avoir vogué toute la nuit, & le iour ſuivant, nous arrivaſmes ſur le ſoir en l'Iſle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle eſt ſituée entre les Hyades & les Pleiades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fumes décendus, nous ne trouvâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantoſt à la place, tantoſt ſur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple, les autres grandes & reſpendiſſantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient enſemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prierent même d'entrer chez elles & de nous refraichir; mais nous ni voulûmes ni boire ni manger, de peur de ſurpriſe. Le Palais du Roy eſt au milieu de la ville où il rend iuſtice toute la nuit, & chacun eſt oblige de s'y trouver, pour rendre compte de ſes actions. Celles qui ont fally ne ſouffrent point d'autre peine, ſinon qu'on les eteint, qui eſt une eſpece de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raiſons & leurs excuſes, & y vimes iuſqu'à la lampe de noſtre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partimes le lendemain, & voguant prés

V

Engloutiſſemens

de l'Auteur, & son seiour dans la Baleine. Voyez les Remarques.

des nuës, vimes la ville de Nephelococcygie, qui nous donna de l'admiration, mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent estoit contraire. Coronus fils de Cottyphion en estoit Roy, ce qui nous fit souvenir du Poëte Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois iours après, nous découvrîmes clairemẽt l'Ocean. mais nous ne voyons plus de terres, que celles que nous avions laissées dãs le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatriéme, sur le midy, le vent s'estant appaisé, nous descendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plûtost, que nous commençames à faire bonne chere de ce que nous avions, & parce qu'il faisoit un grand calme, nous nous baignâmes mesme dans l'Ocean. Mais comme souvent un petit rayon de bonne fortune est le presage d'un grand mal heur, nous n'eûmes pas voguez deux jours, qu'au trosiéme, au lever du Soleil nous vimes nager force poissons & quantité de baleines; dont il y en avois une d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'escume tout à l'entour. Elle avoit les dents longues & pointuës comme des clochers, & blanches comme de l'yvoire. Lors que nous la vimes venir nous la gueule ouverte, nous nous recommandames aux Dieux, & nous embrassâmes l'un l'autre pour n'estre pas separez même dans la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec nostre navire, mais de bonne fortune, autant qu'elle pût nous écraser, nostre vaisseau coula heureusement dans l'intervalle de ses dents. Comme nous fusmes dans ce gouffre, nous ne voyons rien d'abord, mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule,

Ce mot n'est pas au Grec, mais ie m'en sers pour la commodité de l'expression.

vimes un grand & large monſtre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poiſſons qu'elle avoit avalez, des carcaſſes d'hommes & d'animaux, des balles de marchandiſe, des anchres & des maſts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui eſtoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit meſme une foreſt de toutes ſortes d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Aleyons, & autres oyſeaux de riviere, qui avoiẽt fait leurs nids dans le bois. Aprés avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fiſt ſoûtenir le vaiſſeau qui panchoit; puis ayant allumé du feu nous nous mimes à table; car nous avions quantité de poiſſon de toute ſorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain eſtant éveillé, comme la baleine ouvroit la gueulle, nous voyiõs tantoſt le Ciel, tantoſt des Montagnes, tantoſt des iſles; car nous la ſentions remüer de tous coſtez en un inſtant. Lorſque nous fûmes accoûtumez à un ſi triſte ſejour, ie pris ſept de mes cõpagnons avec moy, & entrez dans la foreſt pour découvrir le païs. Nous n'eûmes pas fait ſept cens pas, que nous trouvâmes un petit Temple dedié à Neptune, comme le témoignoit l'inſcription enſuite pluſieurs ſepulchres, & une fontaine fort claire aſſez proche. Nous oüiſmes meſme aboy d'un chien, & vîme de loin de la fumée, qui nos fit juger que le païs étoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dreſſoient un petit jardin, & y faiſoient venir de l'eau de la fontaine

pour l'arouſer. Joyeux & étonnez tout enſemble, nous nous arreſtâmes aſſez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'eſtoient pas moins ſurpris que nous. Aprés quelque ſilence de part & d'autre, le vieillard nous demanda ſi nous eſtions des Dieux marins ou des hõmes? Pour nous, dit-il, nous avons eſté autrefois au monde, mais nous flotons maintenãt dans la baleine, ſans ſçavoir au vray ce que nous ſommes; car il ſemble que nous ſoyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous ſommes de pauvres étrangers qui fuſmes hier engloutis avec noſtre navire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez ici pour nous conſoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'eſtions pas ſeuls dans cette miſere. Faites-nous donc, s'il vous plaiſt, le recit de vôtre avẽture, & puis vous ſçaurez la noſtre. Ce ne ſera pas, dit-il, ſans avoir mangé auparavant, & en diſant cela, il nous prit par la main & nous amena dans ſa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit. Lors que nous fuſmes raſſaſiez, il nous preſſa de luy dire qui nous eſtions, & comment nous avions eſté engloutis. Nous luy contaſmes donc tout ce qui nous eſtoit arrivé depuis nôtre embarquement, dequoy il parût fort étonné, & nous dit qu'il eſtoit de l'Iſle de Cypre, & qu'eſtant allé avec ſes fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé heureuſement juſqu'en Sicile, d'où ils avoient eſté emportez par la tempeſte dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaiſſeau, dont nous avions pû voir le debris dans le vẽtre de la baleine. Que tous les autres eſtoient morts, à la reſerve de ſon fils & de luy, & qu'aprés leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient bâty la chapelle que

nous avions veuë, & cultivoient enſemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils vivoient avec des fruits ſauvages & du poiſſõ. Qu'il y avoit des vignes au païs dont le vin eſtoit tres-excellent, & que nous avions pû voir une fontaine dont l'eau étoit tres fraiche & tres bonne. Qu'ils s'eſtoient accommodez chacun un lict de branches d'arbres avec quelques autres petits meubles neceſſaires; avoient allumé du feu, & s'occupoient à la chaſſe, & quelquefois à la peſche, à travers les oüies de la baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là à un eſtang ſalé qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils ſe baignoient quelque fois, & où y peſchoient auſſi, parce qu'il y avoit force poiſſon. Qu'il y avoit vingt ſept ans qu'ils vivoient dans cette miſere, & que la vie leur ſeroit encore ſuportable, ſans les habitans du païs qui eſtoient ſauvages, & leur faiſoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y-a-t il icy encore d'autres gens que nous. Oüy, dit-il, & qui ſont faits d'une façõ effroyable; Car à l'extremité de l'Iſle vers l'Occident habitent les Tariçanes, qui ont le viſage d'écreviſſe & le reſte d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre coſte à main droite, ſont les Tritonomendettes, ſemblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reſte de chats. Ceux-là ne ſont pas ſi méchans que les autres. A la gauche, ſont les Carcinoquires & les Cynocephales qui ſont alliez enſemble. Au milieu, les Pagourades & les Pſitopodes, nations vaillantes, & excellentes à la courſe. Vers l'Orient, à l'embouchure du noſtre, le pays eſt preſque deſert, à cauſe qu'il eſt ſouvent inondé. Neantmoins, j'y ay étably ma demeure, & y vis en quelque aſſeurance,

Comme ſalez ou confits.

Il fait alluſiõ aux Tritons.

Mains de Canets.

Teſtes de Chien.

Pié leger.

moyennant cinq cens huitres que ie paye de tribut aux Pſittopodes. Voila l'état du pays. Il faut conſiderer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous deffendre de tant de monſtres. Combien ſont-ils, luy dis-je? plus de mil, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arreſtes de poiſſõs. Puis qu'ils ſont deſarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & apres les avoir défaits, nous habiterons le païs sãs crainte. Nous reſolûmes donc de les combattre, & retournâmes à noſtre navire, pour faire les apreſts neceſſaires. Nous commẽçâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous eſtions nez libres, & mal-traittâmes leurs Députez. Les Pſittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous eſtions preparez a les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuſcades, avec ordre de ne ſe point lever que les ennemis ne fuſſent paſſez, afin de les charger en queüe, car nous les attẽdions de pied ferme avec le reſte. Le cõbat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent ſoixante & dix des ennemis, ſans perdre qu'un de nos camarades, avec le Pilote qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arreſte de poiſſon. Nous pourſuivimes les autres juſqu'à leurs cavernes, & tout le reſte du jour & la nuit ſuivante, demeurâmes ſur le champ de bataille, où nous dreſſâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin.

Sous la conduite de Polamir.

Sur le bruit de cette defaite, le reſte des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dés le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aiſle droite, les Cyno-

cephales la gauche, les Carcinoquires eſtoient au milieu, il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurerent chez eux, ſans vouloir eſtre de la partie. Nous les vinmes rencontrer prés du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui reſonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aiſément, parce qu'ils eſtoient nuds, & ſans armes, de ſorte que nous les pourſuivimes juſqu'à la foreſt. Auſſi-toſt ils envoyerent rechercher noſtre alliance, & ſur nôtre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant apris cette nouvelle, ſe ſauverent dans la mer à travers les ouïes de la baleine. Apres cette victoire nous demeurâmes maitres du païs, nous occupant à la chaſſe & aux exercices du corps, cultivant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs, renfermez dans une priſon large & ſpacieuſe, qui ne ſongeroient qu'à paſſer le têps, & à ſe rejoüir. Comme nous eûmes veſcu de la ſorte plus d'un an & demy, enfin le cinquiéme jour du neuviéme mois, environ le ſecond baillement du monſtre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui ſervoit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & coûrumes en ſon embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervale de ſes dents, nous vîmes des Geans, grands comme des Coloſſes, qui conduiſoient ces Iſles, comme l'on fait des navires. Je ſçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laiſſeray pas de le dire, parce qu'il eſt veritable. C'eſtoient des Iſles longues & étroites, qui n'eſtoient pas fort hautes, & qui pouvoient avoir cent ſtades de tour. Il y avoit

environ trente hommes sur chacune, sans cõpter ceux qui estoient employez pour la deffence; à ces trente hommes estoient rãgez de part & d'autre comme les forçats d'une galere, & ramoient avec des grands pins feüillus. Derriere, sur une eminence, estoit le Pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé à la prouë, il y avoit environ quarante hommes tous armez, semblable à nous, horsmis que leur cheuelure estoit de feu, ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile, car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le siffler du Comite qui faisoit mouvoir les rames tout d'un temps, comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord, mais sur la fin il en parût environ six cens, qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de briſées, & d'autres coulées à fons, mais plusieurs se maintinrent bravement jusqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la prouë faisoient merveilles de bié attaquer & de bien défendre. Les vainqueurs sautoient dãs celles des vaincus, pour les empescher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse, sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de main de fer, ils jettoient de grands polypes attachez les uns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la foreſt; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eût pas esté un combat navale. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huistres & des tortuës, grosses comme des pieces de rocher, l'un des Generaux s'appelloit Bolocentaure, & l'autre

Cent autres vents, bouveur de mer.

Thalassopotés ; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy avoit enlevé plusieurs troupeaux de Dauphins, qui estoit le sujet de leur different. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fonds cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du sien que des ennemis; car il avoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Apres, il dressa un trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme une grande Isle, ou plûtost comme le continent, & appendit à Neptune une des Isles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre autour du monstre, auquel ils avoient attaché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant enseveli leurs morts, partirent avec des cris de joye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa aux combat des Isles.

L'HISTOIRE VERITABLE

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venuë aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. l'Isle des Songes. V. Diverses avantures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusques à son arrivée aux Antipodes.

I. Continuation du voyage de l'Auteur.

APrés ces choses, ne pouvant endurer un plus long sejour dans la Baleine, il nous print envie de faire un trou au côté droit pour nous exposer ; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six pieds sans trouver le fonds, nous abãdonnâmes l'entrepriſe, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle bailla sept jour entiers sans en sentir rien, mais sur la fin du septiéme, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueulle auſſi-toſt, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onziéme jour, nous apperçûmes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort mauvais ; si bien que le lendemain nous luy traversâmes la gueule avec de groſſes poudres, pour l'ẽpeſcher de la refermer ; sans quoy nous eſtions tous perdus. Cependant nous donnâmes ordre à noſtre départ, & fîmes nos proviſions, prenant l'étranger pour noſtre pilote. Le troiſiéme jour nous tirâmes nôtre vaiſseau par l'intervale de ſes dents, & le decêdîmes tout doucement dans la mer. Apres montant ſur

le dos du monstre, nous sacrifiâmes à Neptune, près du trophée des Isles flotantes, & ayant demeuré là trois iours, à cause du calme, nous fismes voile le quatriéme. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la derniere défaite, cõtre lesquels nostre vaisseau alloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à soufler, il fit un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contrains de détendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fismes un trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, cõme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau, & mettant la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquiéme iour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, tant que nous abourdâmes en une petite Isle deserte, où nous descendimes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y trouvâmes deux Taureaux sauvages, qui avoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouvâmes une mer de laict, qui avoit au milieu une petite Isle de fromage, où nous sejournâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Isle, & buvant du laict des raisins: car ils ne portẽt point de vin. La Princesse Tyro fille de Salmonée, en estoit Reine, & avoit receu cette faveur de Neptu-

Tyro, sa famille & sa mort, en Grec.

Galatée, veut dire laict.

ne pour recompense de sa chasteté. Il y avoit aussi un Temple dedié à Galatée, comme il paroissoit par l'inscription.

Venuë de l'Autheur aux Isles Fortunées.

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours nous en partîmes le sixiéme par un bon vent, & deux jours aprés passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, horsmis qu'ils avoient des piés de liege, ce qui les soûtenoit sur l'eau. Ils s'approcherent de nostre navire, & nous saluant en nostre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liége qui estoit leur patrie. Aprés avoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en allerent en nous souhaittãt une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plûtost quittez, que nous decouvrîmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la leur sur un grand liege tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroistre beaucoup de feux, & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Herodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trouvons en arrivant de grands ports, larges & tranquilles, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bord estoient couverts de bois odoriferans, où l'on oyoit retenir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zephirs. Car les feüilles agitées par un doux vent, rẽdoient un son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plûtost des cris de rejoüissance, comme dans un festin, où les uns chantent & les autres dansent au son du flajolet ou de la lyre. Estonnez de tant de merveilles,

De vents violentes &c.

nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas plûtoſt, que les gardes nous lierent avec des chaines de roſes & nous menerent vers le Prince, apres nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous eſtions dans l'Iſle des bien-heureux qui eſtoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avoit trois cauſes à plaider avant la nôtre. La premiere eſtoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour ſçavoir s'il ſeroit receu en la cõpagnie des Heros, aprés s'eſtre tué luy meſme en fureur. La ſeconde eſtoit un different amoureux de Theſée & de Menelaüs, à qui demeureroit Heleine. Et la troiſiéme, une diſpute de preſeéance entre Alexandre & Annibal. Aprés beaucoup de conteſtation, Ajax fut receu, moyennant quelques priſes d'Ellebore, pour leſquelles on le renvoya à Hippocrate. Heleine fut ajugée à Menelaüs, à cauſe des longs travaux qu'il avoit ſoufferts pour elle, outre que Theſée avoit d'autres femmes; comme l'Amazone & Aridane. Alexandre fut preferé à Annibal, & on luy dõna un ſiege à coſté du vieux Cyrus. Apres cela, nous fûmes oüis, & l'on nous demãda d'abord, pourquoy nous avions oſé profaner ces lieux ſacrez de noſtre preſence mortelle? Sur noſtre réponſe, l'on nous fit retirer, & Rhadamante, de l'avis de Caton & d'Ariſtide, remit à nous punir de noſtre curioſité, apres noſtre mort, & cependant nous permit de voir les raretez du païs, & de nous entretenir avec les bien-heureux: Auſſi-toſt, nos chaines tomberẽt d'elles-meſmes, & l'on nous conduiſit à la ville, pour aſſiſter à leur feſtin. Nous fûmes tous ravis en entrãt, de voir que la ville eſtoit d'or, & les murailles d'émeraudes, avec le pavé marqueté d'ebeine, &

Parce qu'elle avoit eſté femme de l'un & de l'autre.

d'yvoire ; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre precieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toute de Cinamome, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'edifice estoit de cryſtal, & les bassins où l'on se lavoit de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables ; Ils ne laissent pas de boire & de mãger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestuë de la ressemblance du corps ; car si on ne les touche, on ne sçauroit decouvrir qu'ils n'en ont point ; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toûjours à l'âge où il meurent, horsmis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vens que les Zéphirs ; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la recolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de

moudre. Il y a trois cens ſoixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel ; & cinq cens d'huile de ſenteur, mais plus petites ; avec pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Eliſe, à la fraicheur d'un bois qui l'environne, où l'on eſt couché ſur des fleurs, & les vens portent des viandes. Sur les tétes pendent de grands arbres de cryſtal, qui portent des verres de toutes ſortes, & l'on ne les a pas plûtoſt pris qu'ils ſont pleins de vin. On n'eſt point en peine de ſe faire des guirlandes, car les petits oiſeaux qui voltigent autour en chantant, répandent ſur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voiſines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum tant des ſources de ſenteur, que du fleuve dont la ville eſt ceinte, leſquelles répreignent à l'aide des vens, & verſent ſur l'aſſiſtance une liqueur tres-precieuſe. On ne ceſſe de chanter pendãt le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulierement ceux d'Homere, qui eſt auſſi parmy les Heros au deſſus d'Vlyſſe. Les danſes ſont compoſées de filles & de garçons, & les maiſtres de muſique ſont Eunome, Arion, Anacreon & Steſicore, dont le dernier eſt reconcilié avec Helcine. Apres qu'ils ont finy leurs chanſons, paroiſt un ſecond chœur de Muſiciens, compoſé de ſerins & de roſſignols, qui avec les Zéphirs, font un concert tres agreable. Dans ce qui fait principalement la felicité des bien-heureux ; c'eſt qu'ils y a deux ſources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit un grand trait avant que de ſe mettre à table, & qui le tient gay le reſte du jour. Difons maintenant ceux qui ſont les plus eſtimez dans cette Iſle, & qui tiennent le premier rang par-

my les ombres. Premierement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siege de Troye, horsmis Ayax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus, les sept Sages, horsmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palaméde & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il luy fait forces caresses. Rhadamante l'a souvent menacé de le mal-traitter, s'il ne quittoit son ironie; mais il a de la peine à s'en defaire, tant il est dangereux de faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit sa Republique, & qu'il vivoit selon les Loix qu'il y avoit établis. Aristipe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Esope qu'il n'y soit, & ils s'en servent cõme de bouffon. Pour Diogéne, on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la Courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danser, & faire mille extravagances, sur tout quand il a bû. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le cõteau, & sont occupez à defricher le chemin de la Vertu. Ie n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils deliberent toûjours, & qu'ils ne se peuvent resoudre; On doute mesme s'ils croyent des Enfers & des Champs Elisées. Mais, à mon avis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte

de jugement, & mettre l'Vnivers en confuſion. Voilà les plus illuſtres de l'autre monde ; mais on y revere principalement Theſée & Achille. Les femmes y ſont communes, & en cela, ils ſont tous Platoniciens. On ne s'abſtient pas meſme des garçons ; Il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les toucheroit point, encore croit on qu'il ſe parjuroit. Aprés avoir eſté deux ou trois iours en ce païs-là, j'aborday Homere, & le priay de me dire d'où il eſtoit, parce que c'eſtoit une des plus grandes queſtions qui fuſt parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embroüillé ſur ce ſujet, que luy-meſme n'en ſçavoit plus rien, mais qu'il croyoit eſtre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cauſe qu'il y avoit eſté donné en oſtage. Je luy demanday en ſuite, s'il avoit fait les Vers qu'on luy attribuë ? Il me dit que oüy, ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis auſſi pourquoy il avoit commencé ſon Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'eſtoit fait ſans deſſein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odyſſée avant l'Iliade, comme pluſieurs croyent. Pour ſon pretendu aveuglement, je ne luy en parlay point, parce que je vis bien le contraire. Je luy faiſois pluſieurs autres demandes, lors qu'il eſtoit de loiſir, & il me répondoit à tout ſur le champ, principalement depuis qu'il eût gagné ſon procez contre Therſite, qui l'accuſoit de calomnie ; mais il fut renvoyé abſous à l'ayde d'Vlyſſe qui plaida ſa cauſe. Sur ces entrefaites arriva Pythagore, aprés avoir achevé toutes ces revolutions, & paſſé par diverſes metempſycoſes ; car il avoit

Zenodote & Ariſtarque.

eſté metamorphoſé par ſept fois, & douroit encore s'il ſe feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu, parce qu'il avoit tout un coffé d'or. Empedocle vint auſſi tout grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque inſtance qu'il en fit, de peur qu'il ne fuſt travaillé de mélancolie. Aprés quelque temps on celebra les ieux qu'on nomme *des Trépaſſez*, où Achille & Theſée preſiderent, celuy-cy pour la ſeptiéme fois, & l'autre pour la cinquieme. Il ſeroit long de rapporter icy tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Huraclides, vainquit Viyſſe à la lute, & Epée combattit à coups de poin contre Ariſ, dont le ſepulcre eſt à Corinthe, ſans que pas un euſt l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace; Je ne ſçay plus qui vainquit à la courſe; Homere remporta de bien loin le prix de la Poëſie; mais Heſiode auſſi fut couronné. La couronne eſtoit faite de plumes de Pân, & c'eſtoit le prix de tous les jeux. Comme on en ſortoit, la nouvelle vint que les Enfers s'eſtoient revoltez ſous la conduite de Phalaris & de Buſide, accõpagnez de Diomède, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Iſle des bien-heureux, apres avoir rompu leur fers, & tué leurs gardes. Auſſi toſt Rhadamante mit les Heros en bataille ſur le bord de la mer, ſous le commandement de Theſée, d'Ajax & d'Achille; car le ſecond eſtoit déja retourné en ſon bon ſens. Aprés un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien auſſi à l'autre droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Auſſi euſt il pour recompenſe un beau jardin au faux-bourg où il tenoit Academie, qu'on appeloit l'*Academie des Morts*.

A vû ſi re.

Anciens brigands.

les vaincus furent renvoyez aux Enfers, pour y eſtre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna ſon livre en partant; mais ie le perdis avec le reſte de mon équipage. Il commençoit ainſi ſon Poëme, *Ie chante des Enfers les combats redoutables.* Aprés la victoire on fit un grãd feſtin ſelon la coûtume, où l'on ne ſervit que des fèves c'eſt pourquoy Pythagore ne s'y trouva point. En ſuite, il arriva de nouvelles aventures; Cinyre fils de Sintare, noſtre Pilote qui eſtoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne peut eſtre long-temps caché; car ils ſe faiſoient mille careſſes à table; quelquefois aprés le repas s'égaroient tout ſeuls dans la foreſt. A la fin, ils ſe reſolurent de ſe retirer en quelqu'une des Iſles voiſines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons ſans nous en rien dire, parce qu'ils ſçavoient bien que nous le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'execution de leur deſſein, & cinglerent en haute mer, ſans que perſonne s'en appeçût. Mais Menelaüs s'eſtant eveillé en ſurſaut, & ne trouvant plus prés de luy ſa femme, ſe mit à crier, & courant en bas du lict alla eveiller ſon frere Agamemnõ, & vint avec luy faire ſes plaintes à Rhadamante. Le jour venu deux qu'on avoit envoyez à la découverte, rapporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer Diaquãte Heros ſur un vaiſſeau d'Alphonſe fait tout d'une piece, & les envoya aprés. Ils firent ſi grande diligence qu'ils les atteignirẽt ſur le midy, avant qu'ils puſſent prendre terre nulle part, les ramenerent au port, remarquant leur vaiſ-

seau avec des chaines de roses ; car il n'y en a point de plus fortes dãs toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desesperoit, s'arrachant les cheveux, & baissant la veuë de honte Rhadamante, aprés avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y estre chastiez de leurs crimes, puce que l'Isle des bien-heureux est exempte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour eviter des pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agreable sejour, pour r'entrer dans de nouveaux mal-heurs; mais les Heros me consolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprés d'eux aprés ma mort. I'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers ; plus loin est celles des Songes ; & en suite, Oggie où demeure Calypso ; mais tu ne la sçaurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages ; puis vous retournerez en vostre païs ; apres de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine de Mauve, & me la presentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affection. Il me commanda aussi quand ie serois arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une epée, ni manger de lupins, ni m'approcher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans, & me dit qu'en observant bien ces choses, ie serois reçu dans l'Isle des bien heureux apres ma mort. Alors ie fis mes prepara-

Raillerie contre Pythagore.

tifs pour mon départ, & allant dire Adieu à Homere, ie le priay de me faire un quadrain, que ie gravay ſur une colonne prés du port; Il contenoit ces mots.

Lucien favory des Dieux
A veu ces hautes deſtinées,
Et hors des Iſles fortunées
Retourne en ſon pays, joyeux.

Aprés avoir demeuré là le reſte du iour, & pris congé des Heros, ie partis le lendemain; & ils me vinrent conduire juſqu'à mon vaiſſeau, où Ulyſſe me tirant à part, me donna une lettre pour Calypſo, ſans que ſa femme en viſt rien. Radamante envoya avec nous le pilote Naufilion, pour empeſcher qu'on ne nous arreſtaſt en quelqu'une des Iſles voiſines, & témoigner que noſtre deſſein eſtoit de tirer plus loin.

III.
L'Iſle des Enfers.

Au ſortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en un puãt & épais, qui diſtiloit de la poix au lieu de roſée. On ſentoit de loin une odeur de ſoufre & de bitûme, avec une exhalaiſon comme de corps morts qu'on roſtit. Parmy cela retentiſſoiẽt les coups de foüet, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'aborâmes qu'à une de ces Iſles qui eſtoit toute bordée d'écueils & de precipices, & par dedans ce n'eſtoit qu'une roche seiche & aride; ſans eau & ſans aucune verdure. Aprés avoir grimpé cõme nous pûmes par un ſẽtier rude & épineux, nous arrivâmes au lieu des ſupplices, qui étoit tout ſemé de pointe d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de feu, l'autre de boüe, & le troiſiéme de feu, mais un feu rapide comme un torrent, & ſujet aux tempeſtes comme la mer. On y voyoit des poiſſons comme des tiſons ardens, & d'autres plus petits

comme des charbons qu'on nommoit de pe
tes lampes. On n'y pouvoit aborder que par un
porte fort étroite qui estoit gardée par Timon l
Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous l
conduite de nostre guide, & vîmes tourmenter
plusieurs Roys & particuliers, dont il en avoit
quelque uns de nostre connoissance. Cinyre y
estoit pendu par les parties naturelles, & tout
noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous
montroient tout pour de l'argent, & qui discou-
roient sur la vie de chacun, & sur la nature du
supplice. On tourmentoit principalement les
menteurs, & ceux qui avoient imposé à la po-
sterité par leurs écrits fabuleux, comme Ctesias
& Herodote, ce qui me donna quelque consola-
tion, parce qu'il n'y a guerre de vice dont ie me
sente moins coupable. Après cela nous sortîmes,
ne pouvant plus souffrir la puantur, ni l'horreur
du lieu, & prenant congé de nostre guide, nous
retournâmes à nostre vaisseau.

IV. L'Isle des Songes.

Nous n'eûmes pas navigé beaucoup, que l'Isle
de Songes nous apparut, mais obscurément com-
me les songes ont accoûtumé. Car elle sem-
bloit s'éloigner à mesure que nous en appro-
chions; mais enfin l'ayant attrappe, nous y entrâ-
mes par le havre du Sommeil, & y décendîmes
sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une
forest de pavos & de mandragore, qui estoit pleine
de hibous & de chauves-souris; car il n'y a
point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit
un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux
fontaines d'une eau dormante. Le mur de la
ville estoit fort haut & de couleurs changeantes
comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes,
quoy qu'Homere n'en mette que deux. Les deux

premieres regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & melancoliques ; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'yvoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Déesse qu'on y adore ; & en suite, celuy du Coq. Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans, Taraxion & Plutocles, engendrez de la fantaisie & du néant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge & l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'interprete des songes est le Prophete & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens, les uns beaux & de belle taille ; les autres petits & contrefaits ; Ceux-cy riches à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie. Ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous trouvâmes plusieurs de nostre connoissance, qui nous conduisirent chez eux & nous traiterent splendidement, & aprés la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nostre départ. Quelques-uns nous menerent en nostre païs, & nous tinrent le mesme iour. Nous demeurâmes là trente nuits ; car on ne comte point autrement ; & tout ce temps-là nous ne fismes que manger & dormir ; mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire & quittons le port.

Trois iours aprés nous arrivâmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder le détache- Avan-

turæ ex travagantis.

tay la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe nous euſt fait quelque ſupercherie, & n'y trouvay que ce mots, LETTRE D'ULISSE A CALYPSO. *Ie ne vous eus pas plûtoſt quittée que ie fis naufrage, & ne me ſauvay qu'a peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheques. Comme ie fuſſe retour chez moy, ie trouvay ma femme galantiſſée par des gens qui mangeoient mõ bien, & apres les avoir tuez, ie fus aſſaſſiné par Telegone que i'avois eu de Circé. Maintenant, ie ſuis en l'Iſle des Bien-heureux, où ie regrette les plaiſirs que nous avons eus enſemble, & voudrois eſtre touſiours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faiſiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'échapper, ſoyez aſſurée de me revoir. Adieu.* Il ajoûtoit à cela quelque choſe en noſtre faveur. Nous n'eûmes pas eſté fort loin que ie trouvay la grote de Calypſo, telle qu'Homere l'a décrite, où elle travailloit en tapiſſerie. Elle n'eut pas plûtoſt lû la lettre qu'elle ſe prit à pleurer, & nous prit d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverſes queſtions pendant le repas, s'enquerant fort ſi Penelope eſtoit auſſi belle & auſſi chaſte que la Renommée la publioit. Nous luy répondimes ce que nous vîmes qu'elle auroit de plus agreable, & apres avoir pris congé d'elle, nous retournaſmes à noſtre vaiſſeau, & paſſâmes la nuit ſur le rivage. Le lendemain dés le matin nous fiſmes voile par un grand vent, & aprés avoir eſté batus de la tempeſte deux jours entiers, au troiſiéme nous fûmes attaquez par des Barbares qui navigeoient ſur de grandes citrouïlles longues de ſix coudées. Car lors qu'elles ſont ſéches ils les creuſent, & ſe ſervent des grains au lieu de pierres dans le cõbat & de

Ou, en laine.

fueilles au lieu de voile, avec un mast de roseau. Apres un rude combat, nous vîmes paroistre sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plûtoſt apperceus qu'ils nous quiterent, pour les aller rencontrer, parce que c'eſtoient leurs ennemis. Auſſi toſt nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, ſans ſçavoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers ſeroient les maiſtres. Car outre qu'ils eſtoient en plus grand nombre, leurs vaiſſeaux eſtoient plus forts, eſtant faits de la moitié d'une coque de noix, qui ſont groſſes & dures en ce pays-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdu de veuë, nous penſâmes nos bleſſez, & nous tinmes ſur nos gardes de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes attaquez par quelque vingt hommes, qui eſtoient à cheval ſur des Dauphins, leſquels ſautoient & henniſſoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent pres de nous ils ſe ſeparerent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancerent des yeux de cancres, qui eſtoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous aſſommer. Nous les repouſſâmes à coups de trait juſques dans leur Iſle, qui eſtoit deſerte & ſterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de corſaires. Sur le minuit qu'il faiſoit grand calme, nous rencontrâmes un nid d'alcions d'une ſi prodigieuſe grandeur, que la mer faillit à nous ſubmerger, du ſeul vent de ſon aile, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Apres l'avoir reconnu nous y deſcendîmes, & trouvâmes qu'il eſtoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs,

dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prest à éclore, & on les entendoit déja crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu eloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nostre navire, commença à chanter, & à deployer les aisles; nostre Pilote qui estoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de nostre vaisseau jetta des fruits & des branches. Etonnez de tant de merveilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous visines une foreſt de Peins & de Cyprés, qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fût la terre ferme, mais en abordant nous trouvâmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ny passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire; nous tirâmes nostre navire en haut, à force de cables, qui haussant les voiles, coulâmes sur le faiſte qui estoit touffu comme sur de la glace. Cela me fit souvenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Bocagere*. Lors que nous eûmes passé la foreſt qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nostre navire comme nous l'avions monté, & navigâmes sur une mer claire & unie jusqu'à ce que nous arrivâmes à un precipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu un abysme, où nous fussimes à tomber. Mais nous plîmes en haste les voiles, & apres avoir jetté la veuë de tous côtez, nous apperçûmes comme un pont de eau qui regnoit la superficie de deux mers, & passâmes dessus dans vn autre Ocean.

Ou, en relief.

Ou, la navigation.

Cela a quelque rapport au detroit de Magellan.

C'eſtoit vne mer douce & paiſible, où nous découvriſmes d'abord une petite Iſle qui eſtoit facile à aborder, & y décendiſmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aiſément; mais comme nous cherchions des vivres, nous oüiſmes des mugiſſemens aſſez proches, & y accourûmes penſant que ce fut un trouppeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'eſtoient des Sauvages, qui avoient la teſte de Taureau, comme on peint parmy nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous pourſuivirent de ſi prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reſte ſe ſauva à la courſe. Lors que nous fûmes arrivez à noſtre vaiſſeau, chacun s'arma en diligẽce pour tirer vengeance de cette injure, & r'avoir nos camarades; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces, & qu'ils ſe les diſtribuoiẽt cõme des morceaux de viande. Nous donnons deſſus de furie, en tuons cinquãte, & en faiſons deux priſonniers. Comme nous n'avions rien à manger, pluſieurs eſtoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens, mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faiſoit beſoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poiſſons ſecs, & des legumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds, parce que ceux de devant s'vniſſoient en un. Apres avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poiſſons, & voler quantité d'oiſeaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes

VI. *Autres aventures extravagantes.*

à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de pla
sans nageurs ; C'estoient des gens couchez sur l
dos avec un bâton entre les jambes, qui servo
comme de mast, ou estoit attachée une petit
voile qu'ils conduisoient avec la main, & se
guoient ainsi sur l'Ocean. D'autres estoien
assis sur des liéges, & traînez par des daupin
qui les promenoient comme en carosse sur l'eau
Ils ne nous firent point de mal, mais s'aproche
de nous admiroient nostre façon de naviger
tant que nous faisions la leur. Sur le soir nou
abordâmes en une petite Isle habitée par des fe
mes qui avoient le pied d'asnon ; mais du reste
estoient tres belles & vestuës en Courtisanes
avec des lõgues robes traînãtes pour cacher le
defaut, ce qui nous empescha de le découvrir d'
bord. Elles nous reçûrent fort bien & nous m
nerent chez elles ; mais ie n'y allois qu'en trem
blant, & me défiois de leurs caresses. Et de fai
i'apperçus chez l'une en entrant des carcasses d
des ossemens de morts, ce qui m'obligea à me m
nir sur mes gardes, & à prẽdre ma racine de Mo
ve selon l'ordre de Rhadamante, pour le prier de
m'assister en cette occasion. Aprés mettant l'
pée à la main, ie me saisis de mon hostesse, & l
contraignit de me dire qui elles estoient. Ell
m'avoüa qu'elles estoient des femmes marin
qui égorgeoient les etrãgers aprés avoir eu leu
compagnie, & les mangeoient. Aussi l'ayant lie
ie mõtay sur le haut de la maison & appellay mes
camarades, qui ne furent pas plûtost venus qu
ie leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme el
les apperçut elle se changea en eau, mais trem
pant mon épée dedans, ie la retiray toute sa
glante. Aprés, nous nous en courûmes à nos

Voyez les Remarques.

navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous decouvrîmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire les actions de graces aux Dieux, & à déliberer de ce que nous avions à faire. Les uns enoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer fort-toſt pour tâcher de regagner noſtre patrie, puiſque nous avions rencontré ce que nous cherchions: Les autres de laiſſer noſtre vaiſſeau ſur le rivage, & d'entrer plus avant en terre-ferme pour découvrir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette conteſtation il s'éleva tout à coup une tempeſte qui briſa noſtre navire, & chacun ſe ſauva comme il pût avec ſes armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau Monde. Je décriray aux Lecteurs ſuivans les merveilles que j'y ay veuës.

Le ſupplement de cette Hiſtoire eſt à la fin du ſecond Volume.

LE MEURTRIER DU TYRAN

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuër le Tyran, ne le trouvant point tue son fils, & luy laiſſe son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tuë de déſeſpoir. Le Meurtrier demande le prix propoſé à celuy qui tuëroit le Tyran. On luy conteſte. Voicy ce qu'il dit.

MEESSIEURS. Je ne demande qu'une récompenſe du meurtre de deux Tyrans, quoique ie ſois le ſeul de tous ceux qui ont fait de ſemblables actions, qui en ay tué deux d'un ſeul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du déſeſpoir. C'eſt moy qui ay mis fin à la tyrannie. C'eſt mõ épée qui a tué les Tyrãs ; Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moy-meſme celuy qui ſe pouvoit deffendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à ſon fils. Ie devrois donc remporter double recompenſe, & voicy qu'on m'en conteſte une ; & ie ſuis ſur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalouſie d'un particulier, & d'eſtre le ſeul mécontent parmi l'allegreſſe publique. On viole pour moy les loix que j'ay conſervées, & ce n'eſt pas tant par l'amour du bien public cõme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis qu'on veut venger leur mort ſur celuy qui en eſt l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bien-fait, & de voſtre

délivrance, repaſſez un peu dans voſtre eſprit les maux que vous avez ſoufferts de la tyrãnie. Vous n'eſtiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux; l'un deja veil & caſſé, que l'âge avoit rẽdu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux, & en eſtat de faire des crimes. En un mot, la domination du pere eſtoit beaucoup plus ſuportable que celle du fils; puis qu'il n'eſtoit, ni ſi violent dans ſes paſſions, ni ſi rude dans ſes châtimens, ni ſi ardent dans ſes convoitiſes. On diſoit meſme qu'il n'eſtoit pas enclin de ſon naturel à la cruauté; mais qu'il y eſtoit porté par ſon fils, qu'il aymoit vniquemẽt, comme il l'a montré à la mort. Auſſi luy obeïſſoit-il en tout & par tout, & n'eſtoit que l'exécuteur de ſes volontez. Car encore qu'il portaſt le nom & le titre de Souverain, c'eſtoit ſon fils qui regnoit, & il eſtoit en quelque ſorte le Tyran de ſon Pere, comme ſon Pere eſtoit le noſtre. C'eſtoit luy qui raviſſoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'eſtoit luy qui pilloit & qui ſaccageoit nos maiſons; les exils & les tourmẽs eſtoient le fruit de ſon ambition & de ſes vengeances. Car lors que les paſſions des hommes ſont autoriſées du nom du Prince, elles n'ôt aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'eſt de voir qu'il eſtoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par ſon moyen elle devenoit eternelle. Apres la mort du Tyran, il reſte encore quelque eſperance de ſortir de ſervitude; mais les plus ſages deſeſperoiẽt à jamais de la liberté, voyant un ſucceſſeur, qui empeſchoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point eſtonné mon courage, & ſans conſiderer le peril, je l'ay afronté tout

ſeul, non pas tant ſeul neanmoins, puiſque
vois avec moi ma fidele épée. Je n'ay point cr
d'acheter au prix de ma vie voſtre liberté; ca
n'y a point d'apparence de dire la miẽne, veu q
ne me reſtoit aucune eſperance d'en échap
Aprés avoir donc tué une partie des Gardes,
repouſſé l'autre, aprés avoir franchy tous les
ſtacles qui s'oppoſoiẽt à mon paſſage, ie marc
droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plus
coups celuy qui ſe pouvoit deffendre; & lors q
je vis par ſa mort voſtre délivrance achevée,
crûs qu'il n'eſtoit pas digne de mon courage d
taquer un vieillard foible & ſans deffenſe, & l
laiſſay faire à luy-meſme une action qui m'
deſhonoré en la faiſant. Je viens donc tout
ſemble vous annoncer & vous apporter la liber
Goûtez en paix le fruit de mes dangers & de
gloire. Le Palais eſt abandonné, il n'y a plus
Tyran. Vivez deſormais ſelon vos loix, & adm
niſtre la juſtice comme auparavant. Vous dev
tout ce que vous avez à mon courage & à m
épée, ne leur deniez pas une juſte recompenſe
Ce n'eſt pas que ie ne ſçache biẽ que la Verta
point d'autre recompenſe qu'elle-meſme; ma
vous ne devez pas deſhonorer une ſi belle actio
par ingratitude, de peur qu'elle ne paroiſ
moindre ſi elle n'eſt couronnée. Mais que d
encore celuy qui s'oppoſe à un ſi juſte deſſei
Que ie n'ay pas tué le Tyran? Je luy demand
rois volontiers s'il reſte encore quelque cho
à faire; ſi ce n'eſt pas moy qui ay monté au P
lais, repouſſé les Gardes, tué le fils de ma mai
& le pere de mon épée. Y a-t-il quelqu'
encore qui commande, qui menace, qui tyra
niſe? Quelqu'un des Tyrans eſt-il eſchapp

Rien de tout cela. La ville eſt en paix, la liberté recouvrée, les loix rétablies, la Tyrannie abatuë, Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les maris ſont ſans crainte. La ville celebre la delivrance. Qui eſt cauſe de tout cela? Quelqu'un ſe montre; Je luy cede cet honneur? Que ſi perſonne ne paroiſt, pourquoy refuſera-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en joüit? Mais quoy? les loix ne promettent la recompenſe qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'eſt pas moy qui l'ay tué; Et qu'importe que ie l'ay tué de ma main ou de la ſienne? Cela ne revient-il pas à un, & n'ay-je pas accomply le deſſein du Legiſlateur, qui eſtoit d'abolir la Tyrannie, ſi j'ay tué celuy ſans qui le Tyran ne pouvoit vivre? Ne regardez pas, Meſſieurs, comme il eſt mort, mais qui eſt cauſe de ſa mort; car c'eſt ce qui a merité la recompenſe. Et qui en eſt cauſe que moy: Si ie l'avois tué par la faim ou par le poiſon, me pourroit-on diſputer le prix, ſous ombre que ie ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on deſire? & dans une cauſe ſi favorable dénera-t-on la reconnoiſſance à ſon bienfaiteur, par une interpretation trop ſcrupuleuſe? Il me ſouvient que nos loix, ſi ie ne les ay pas oubliées depuis qu'elles ne ſont plus en uſage, condamnent à la mort l'auteur, auſſi bien que l'executeur du crime. Il s'enſuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, ſoit par ſoy-meſme ou par l'entre-miſe d'autruy, merite une égale recompenſe. Car on ne peut pas attribüer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon deſſein. Euſſé-je laiſſé là le plus foible pour m'a-

taquer au plus fort, pouvois-je redouter ce
n'eſtoit point à craindre, apres avoir executé
qu'il y avoit de plus perilleux ? Dira-t-on que
luy qui eſt mort n'eſtoit pas le Tyran, parce
n'en portoit pas le nom? Ne ſçait-on pas bié
eſtoit pluſtoſt le ſeul Tyran, puis-qu'il eſto
ſeule cauſe de la Tyrannie. D'ailleurs, le Ty
luy meſme eſt mort, dequoy vous plaignez-v
& pourquoy demãdez-vous encore quelque c
ſe aprés le recouvrement de voſtre liberté? V
voyez que la Loy ſe contente de la fin ſans ſ
cher trop curieuſement les moyens? Pourq
voulez-vous eſtre plus habiles que le Legiſlat
Si quelqu'un avoit chaſſé le Tyrã, vous luy ac
deriez la récompenſe comme à voſtre Lib
teur, quoy qu'eſtant chaſſé il pût encore reve
Maintenant non ſeulement le Tyran eſt m
mais la Tyrannie eſt éteinte. Conſiderez je
prie cette action, depuis le commencement
qu'à la fin, pour voir ſi j'ay obmis quelque c
de mon devoir. Vous m'avoüerez qu'il falo
de la reſolutiõ & de l'amour de la partie, po
preſenter à une mort toute certaine, & entre
dre ſeul de tuër un Tyran au milieu de ſon P
& de ſes Gardes? Si je ne l'avois qu'entrepri
le meutre en execution, je meriterois quelq
compenſe? Mais je ne dis pas, Ie l'ay entrep
Ie dis je l'ay executé; I'ay affranchy mon p
I'ay rétably le gouvernement populaire. Te
qu'il y avoit de difficile à l'entrepriſe, je l'ay
& accõply de ma main: Car la difficulté n'
pas à tuer un vieillard, qui ne ſe pouvoit d
dre; mais à démolir les remparts de la Tyra
à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes, à défa
force, ſon tout, ſon ſouſtien. Deſire-t-on

que choſe de moy, apres cela? Ne ſuis-je pas tout ſanglant ? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de noſtre liberté. Si dans ce glorieux deſſein j'avois ſeulement tué un des Miniſtres du Tyran, ie meriterois quelque ſalaire ? Mais ce n'eſt pas ſon ſerviteur que j'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus inſupportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous raviſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi ie vous demandois la recompenſe, vous auriez de la peine à me répondre, & voſtre conſcience me l'accorderoit, ſi voſtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi ie vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort, & que le fils ſoit vivant, vous répondriez que vous aymez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt donc une marque que j'ay plus fait, que ſi j'avois tué le Tyran, & cependant vous m'en refuſez la recompenſe. Mais ie ſoûtiens que j'ay fait ce que la loy deſire, & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la ſienne; non d'un ſeul coup, comme il eût bien voulu apres tant de crimes, mais de mille morts; en voyant devant ſes yeux tout percé de coups, ſon fils, ſon eſpoir, ſon amour, celuy qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il ſouhaittoit ſeul de laiſſer en vie. Voila les coups qui l'ont tué, voila les coups que peut recevoir un pere; voila une mort digne de ſa vie. Car un Tyran n'eſt pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il ſente la mort pour punition de ſes crimes; autrement ce luy ſeroit une faveur plutoſt qu'un ſupplice. Mais celuy-cy outre l'afection des peres, la mort

encore son fils par interest, comme celuy sans lequel il ne pouvoit subsister, estant exposé de tous costez aux embûches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eût pas obligé à se tuër, le desespoir l'eût fait mourir, n'estant plus en asseurance apres sa mort. Voilà les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il est mort par moy, sans enfans, sans appuy, sans esperance. Il a mené un dueil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est le plus cruel & le plus juste pour un Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un si beau coup! Quelqu'un dit-il que c'est la sienne? Ô compagne de ma gloire, on te mépriſe apres une si belle action! on te croit indigne de recompense! Quand je ne la demanderois que pour toy, apres avoir servy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit denier sans injustice: mais combien est-elle plus deuë à celuy qui l'a employée contre l'un, & qui t'a preste à l'autre pour se défaire? Vous la devez donc conſerver dans vos Archives comme le gage & l'instrument de vôtre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme une chose divine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant sa mort. Comme je perçois le fils de plusieurs coups, & que je blessois à dessein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à son aide, car il ne le pouvoit plus secourir, mais à sa vengeance. Je me retiray alors pour luy laisser achever le reste. Lors qu'il fut arrivé & qu'il eut veu son fils vanique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, je t'ai perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton mur-

trier ? Qu'il m'acheve. A qui me garde-t il : mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort ? Non, c'eſt qu'il ſçait qu'il m'a déja tué en ta perſonne. En diſant cela il demande une épée, parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que ſon fils ſeroit en vie, & trouvant la mienne il l'arrache du cœur de ſon fils où ie l'avois laiſſée à deſſein, & s'écrie, O épee, il eſt temps que tu me conſoles apres m'avoir affligé. Vien tarir la ſource de mes larmes ; Vien m'enlever à ma douleur ; Vien ayder ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plût à Dieu que tu m'euſſes trouvé le premier ; ie fuſſe mort laiſſant un heritier de mon ſceptre & de ma douleur, qui euſt alleuré ma vengeance & la ſienne. Mais maintenant ie meurs ſans conſolation. Apres avoir dit cela il ſe donna de mon épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler pluſieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de ſupplices ! combien de recompenſes duës & meritées ! Enfin, vous avez veule fils étendu, tout robuſte & vigoureux ; le pere veautré dans ſon ſang ; victimes que mon bras a immolées à voſtre ſalut. Mon épée eſt encore auprés pour ſervir de témoin de la gloire de la mienne. La vengeance eût eſté moindre, ſi la choſe ſe fût paſſée autrement. Le danger a été pour moy ſeul, la gloire & le profit pour vous tous. J'ay voüé le premier perſonnage de la Tragedie, le fils le ſecond, le pere le troiſieme ; mais mon épée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

Vn fils deshérité par son pere aprend la Medecine & le guerit comme il estoit devenu furieux. Le pere le rappelle à sa succession, mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le déshérite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa défense.

CE n'est pas une chose nouvelle, Messieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut étendre son pouvoir sur la Medecine, ou leur rendre esclave de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut executer tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus étrãge, que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice, plûtost que celle de mon Art, dans la cure des maladies? Plût à Dieu, Messieurs, que la Medecine pût guerir, non seulement la fureur, mais la colere, mon pere ne retomberoit pas si souvent, & je ne serois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis sa guerison sa colere s'est augmentée du debris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & qu'il se porte bien pour tous les autres. Il me déshérite pour la seconde fois & l'on diroit qu'il ne me rappelle que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas là une belle recompense

pour l'avoir guery d'une maladie incurable? Car, Messieurs, ie n'ay point attendu son commandement, ie me suis presenté de moy-mesme pour le guerir, lors que i'ay crû le pouvoir faire, quoy que i'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'appelle à sa succession que ie luy vous luy desobeï, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede? Pourquoy veut-il que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grãds dans les maladies, on me puisse imputer un crime, & me rendre responsable des événemens qui sont au pouvoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si ie ne reüssis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait; Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, ie suis fâché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie: Mais ie ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la sauver, & il me semble que je n'ay pas merité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis qu'il me desherite la seconde pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle ie suis accouru à son secours apres mon exheredation, fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il est temps de repondre à ses objections. Car ie ne veux pas qu'il me puisse appeller avec quelque couleur enfant perdu & desobeïssant? Lors

qu'il me chassa de chez luy ie crûs que ie ne
pouvois mieux défendre de ses reproches & ju
stifier mon innocence, qu'en vivant de sorte
qu'il ne pû trouver à redire à ma conduite ;
bien que ie ne hantay que d'honnestes gens, &
ne m'adonnay qu'à choses honnestes. Car ie me
doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne
manqueroit pas de m'imputer quelque crim
pour se justifier, & deja plusieurs jugeoient par
la violence de sa colere qu'il n'estoit pas éloigné
de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque
iour vtilement, s'il avoit besoin de mon secours,
j'appris la Medecine, & entrepris de grands voya
ges pour m'instruire en cette profession. A mon
retour, ie trouvay ce que j'avois appréhendé, mon
pere furieux, & abandonné des Medecins, qui
ne connoissoient pas la cause de son mal. En cet
te extremité, sans me souvenir de l'injure qu'il
m'avoit faite, ni attendre qu'il me rapelast à
l'estat où il estoit, ie fis ce qu'un bon fils devoit
faire, & recherchay la cause de son mauvaiss trai
ment, plûtost sur les principes de fureur, qui
estoient alors inconnus, que sur le defaut de
fection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede
pour ne point choquer les maximes de nôtre
Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent
qu'on decouvre la cause du mal avant que de
travailler à le guerir, & qu'on prenne garde s'il
n'est point de ceux qu'on nomme incurables,
pour ne point perdre son temps & sa peine, &
hazarder sa reputation. Comme j'eus donc re
marqué qu'il restoit encore quelque esperance,
& que le mal n'estoit pas sans remede, j'entre
pris sa guerison, contre l'advis de plusieurs qui
craignoient que s'il en mesarrivoit on ne me

portaſt ſa mort. Ma belle mere eſtoit preſente toute craintive, non qu'elle ſe defiaſt de moy, mais du ſuccés, à cauſe de la grandeur de la maladie, dont elle ſçavoit toutes les cauſes & les ſymptômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convaleſcence, & reconnoiſſant l'obligation qu'il m'avoit, me rappella à ſa ſucceſſion, ſans prendre l'advis de perſonne, & me nommoit par tout ſon ſauveur. Auſſi chacun me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle mere ne pouvoit diſſimuler la joye qu'elle avoit, de voir ſon mary guery contre ſon attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honneſtes gens, ie remarquay quelque ſecret mecontentement dans le viſage de quelques uns, à qui mon exheredation eſtoit plus avantageuſe que mon rappel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'eſtoit pas une ſimple fureur, mais un mal qui paroiſſoit couvé de long temps, qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veuë du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit ſeulement parler, qui eſt la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que ie ne la pouvois ſecourir, & que tous mes remedes eſtoient inutiles. Mais mon pere, ſans s'enquerir de la grandeur du mal ni de ſon origine, agit contre les principes de mon Art, que j'en entreprenne la gueriſon, & ſur mon refus il s'emporte contre moy, & impute mes excuſes à malice, alors que ie me veux iuſtifier il s'irrite d'avantage, comme on fait dans les tranſports de la paſſion. Mais ie luy veux répondre icy, tant pour ma

défence que pour celle de la Medecine, & i
commenceray d'abord par les loix qui ne lu
donnent plus le meſme pouvoir qu'auparavan
Car comme le Legiſlateur ſçavoit que pluſieurs ſ
laiſſoient tranſporter à la colere pour de tres-fo
bles ſujets, & ſur le rapport d'une femme ou d'u
valet, faiſoient des choſes dont ils ſe repentoien
apres tout à loiſir, il n'a pas voulu donner au
peres une puiſſance abſoluë, & ſans limites, mai
a eſtably des Juges pour examiner les cauſes d
l'exheredation, & empécher qu'ils ne puiſſen
opprimer leurs enfans injuſtement. Il ne veut
donc pas qu'on les condamne ſans les oüyr, n
entendre leurs défences. Mais avant que de veni
là, Conſiderez, Meſſieurs, s'il a encore droit d
me desheriter, & ſi cette facilité n'eſt point con
ſommé par la premiere exheredation. Car com
me il ne m'a engendré qu'une fois, il ſemble qu'il
n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois, encore
faut il que ce ſoit pour des cauſes legitimes, pa
ce que ſon authorité n'eſt point infinie, & qu'il
ne faut pas rendre les Loix eſclaves de la paſſion
des hommes. Il eſtoit à propos de donner un
fois au pere cette liberté; mais depuis que par
un acte authentique il avoüe un enfant pour ſien
& qu'il approuve ſa conduite, il eſt obligé de per
ſiſter en ſon jugement, ſans pouvoir changer
toute heure, ny abuſer du pouvoir que les Loix
luy donnent Car le Legiſlateur pourroit dire qu'il
eſtoit méchant & digne d'eſtre desherité, pour
quoy le rappellez-vous? faut-il ſe moquer des
Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou abſol
vent voſtre fils ſelon que bon vous ſemble?
Ne permettez donc pas, Meſſieurs, que celui
qui a condamné ſon premier jugement par ma

rappel, me desherite une seconde fois, & reprend la puissance paternelle dont il a desia une fois usé avec tant d'iniustice. Il est permis d'appeller des jugemens, où l'on tire au sort des Juges; mais quand on est tombé d'accord soy-même d'un Juge, il faut aquiescer à la sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou de laisser le fils que la Nature luy a donné; mais aprés l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, ie soutiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouvoir départir à sa fantasie. Car ce n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contẽte pas de desheriter un fils, mais on le desavouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est iuste que vous soyez mon pere, puis-que vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand ie ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous doit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes une fois determiné. Combien plus quand celuy qui estoit vostre fils, l'est devenu une seconde fois par vostre iugement. Si i'étois né vostre esclave & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rappeller à servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurẽt en leur vigeur. Mais Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez ie vous prie, quel est le fils qu'il reprime. Je ne diray pas que lors qu'il me desavoüa mois sans sçavoir, & que depuis ie me suis ren-

du considerable en ma profession. Que j'estoi
alors ieune,& que ie suis à cette heure en un â
exempt des fautes de la jeunesse. Mais lors qu'i
me chassa la premiere fois il n'avoit receu de
moy aucune faveur;Maintenant il chasse son bie
faiteur,à qui il ne peut nier qu'il ne soit redeva
ble de son salut.Quelle ingratitude de desherite
celuy qui l'a guery lors qu'il ne luy estoit plus
rien , & qui l'a traité de pere lors qu'il n'estoit
plus son fils ? D'ailleurs, le service que ie luy a
rendu n'est pas un service vulgaire ; car encore
qu'il ne sache pas en quel estat il estoit alors,
Vous sçavez tous,ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit,
ce qu'il souffroit , lors que ie le suis venu guerir
& comme estant abandonné , s'il faut ainsi dire,
des Dieux & des hommes,ie l'ay mis en estant de
se pouvoir presenter en Iustice.Mais il est aisé de
luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où il
maintenant sa femme Car s'il me hait pour ne l
vouloir pas guerir de la fureur,quelle obligation
m'a-t'il de l'en avoir délivré? & pourquoy ne re
moigne-t'il autant de reconnoissance qu'il fa
paroistre d'ingratitude ? Si-tost qu'il est revenu
à soy il me fait appeler en Iustice , & l'on dit
que ie ne l'ay sauvé que pour me perdre; & pou
reprendre la haine qu'il avoit conceuë contre
moy.C'est une belle reconnoissance,pour un ma
lade qui a recouvré sa santé,d'éprouver ses forces
contre son Medecin. Vous rendez-vous, Mes
sieurs, complices d'un si grand crime ? Luy pe
mettez-vous d'opprimer son bien-faiteur , & d
faire perir celuy qui l'a fait revivre:Si j'avois fa
depuis quelque chose contre luy,la grandeur de
bien-fait qu'il a receu de moy devroit le fai
oublier , & les fautes passées contre balancer

fautes presentes. Sur tout le service que ie luy ay fait estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que ie luy puis faire. Car ie croy avoir un droit particulier sur celuy que i'ay sauvé, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puis-que la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'un continuel supplice. Cecy sert encore à ma deffense, de voir que lors que ie n'étois plus son fils & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plûtost à ne le pas faire, ie m'y suis offert volontairement, & l'ay si bien fait que j'en suis venu à bout. Par là i'ay effacé hautement toute la mauvaise opinion qu'il pouvoit avoir de moy, esteint sa colere par ma soûmission, vaincu son inimitié par mes services, rompu son exheredation par ma pieté, & temoigné ma fidelité en un danger si pressant & dans une conjoncture si delicate. Combien pensez-vous que i'ay souffert de peines à estre toûjours auprés de luy, à prendre le temps & les occasions favorables à sa guerison, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine, & il arrive souvent que la violence du mal & le dégoust des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais i'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faveur, sans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourrir de viandes convenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauvaises humeurs; ce qui est facile dans les autres maladies, mais les furieux ne se peuvent traiter. Souvent qu'on

croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gaster ; & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, soufrir tant de caprices, courre tant de dangers, combattre un si grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature ? Pour moy, Messieurs, i'ay obeï à leurs justes loix après avoir receu la plus grandre injure qu'un fils puisse recevoir ; Tandis qu'il violoit les droits du sang, ie les gardois. O pere qui hais injustement ! O fils qui aime avec plus d'injustice ! car ie me blâme moy méme de ce que j'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont accoutumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse, comme l'Ouvrier fait son ouvrage. Il méprise donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter un fils sans sujet & celles de la Nature qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au mõde. Mais non seulement il n'aime pas comme un pere doit aimer son fils, il n'aime pas comme on doit aimer son bienfaiteur. Prodige estrange de haïr celuy qui nous aime, chasser celuy qui nous soit faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut aimer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la suit, c'est qu'il est mauvais interprete de leurs maximes.

Ie pense avoir assez bien montré que celuy qui a une fois avoüé un fils pour sien, ne le peut plus rejetter ; & quand il le pourroit faire, qu'il ne le feroit pas iuste de traiter de la sorte son bienfaiteur. Venons maintenant à la cause de l'in-

dication, & conſiderons ſi elle eſt juſte : Car quand meſme il ſeroit permis de traiter un fils de la ſorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toûjours faire ſans ſujet; autrement les Loix n'auroient pas établi des Juges pour examiner les cauſes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles ſont. La premiere choſe que mon pere a faite depuis qu'il eſt retourné en ſanté, c'eſt de caſſer ce qu'il avoit fait contre moy. J'eſtois alors ſon fils, ſon tout, ſon ſauveur ; Depuis cela qu'ay-ie fait qui me puiſſe faire perdre cette qualité ? Luy ay-je manqué de reſpect ? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque inſolence, qui ſont les cauſes ordinaires des exheredatiõs ? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade ſans qu'il y ait de ma faute ; Vous voulez que ie la gueriſſe; ſuis-ie le Dieu de la Medecine ? Mais ſi vous ne le faites, ie vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle eſt la nature de la choſe que vous me commandez. Car les Loix comme n'ay-je ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ny ne m'obligent à vous obeïr en tout & par tout. Il y a des choſes où ie vous puis deſobeïr ſans crime. Si ie vous abandonnois eſtant malade, ſi ie n'exigeois vos ordres dans la conduite de ma vie, ſi ie diſſipois mon bien, & autres choſes ſemblables, vous auriez juſte ſujet de vous plaindre ? Mais vous n'avez aucun pouvoir ſur les choſes qui ſont de ma profeſſion. Le pere d'un Peintre ou d'un Muſicien, ne peut contraindre ſon fils de peindre ou de chanter à ſa fantaſie, ſur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre ſon métier. J'ay appris la Medecine ſans vous, ie l'ay exercée ſans vous,

& vous n'en ſçauriez encore rien, ſi ie ne vo
avois guery. Chacun eſt libre dans l'exercice d
ſa profeſſion, & ie le dois eſtre d'autant plus da
la Medecine, que cét Art eſt plus utile à la vi
Il ne faut pas qu'une ſcience ſi ſalutaire & ſi d
vine depende du caprice & de la tyrannie des hō
mes. Ne ſoûmettons point à la ſervitude des loi
une doctrine que les Dieux nous ont laiſſée, e
qui a pour but la conſervatiō du genre humain
Quand ie vous aurois donc répondu tout cou
ie n'en feray rien; ie pourrois peut-eſtre biē gu
rir ma belle mere, mais ie ne le veux pas; vou
s'auriez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas ét
dié en Medecine pour les autres, mais pour moy
Ce n'eſt pas vous qui me l'avez fait apprēdre. O
doit perſuader, & non pas commander au Medi
cin. Ses ſervices ne s'obtiennent pas par menace
mais par prieres. C'eſt un Art à qui les peuple
ont accordé de grands privileges. Voilà ce que
vous pourrois répondre que ie tiendrois de vo
mon ſçavoir; mais vous n'y avez rien contribu
& c'eſt une injuſtice de vouloir tirer tribut d'u
choſe que i'ay appriſe, lors que ie n'eſtoit pl
voſtre fils, & par conſequent que vous n'eſtie
plus mon pere. N'eſt-ce pas aſſez que ie l'a
employée pour voſtre ſalut? Où eſt l'argent q
vous avez dépenſé pour me l'apprendre? Où ſo
les Maiſtres que vous m'avez donnez? Où ſo
les drogues que vous m'avez achetez? Rien
tout cela. Eſtant chaſſé & abandonné de vo
i'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy,
vous voulez iouïr tyranniquement de ce q
i'ay acquis par mon travail, & où vous n'av
rien contribué que de la haine & de l'averſio
& de l'injuſtice. Soyez content des graces q

vous eu avez reçuës, lors qu'un iuſte reſſentiment me ſolicitoit au contraire; Eſt-il raiſonnable que mon bien-fait m'aſſujettiſſe à vos caprices, & que pour vous avoir guery ie devienne voſtre eſclave?

Voilà ce que ie vous pourrois dire legitimement, quand ce que vous me commandez ſeroit en mon pouvoir; Mais quel eſt voſtre commandement? Gueriſſez ma femme de la fureur. Pourquoy? parce que vous m'en avez guery. Pour faire voir la foibleſſe de ce raiſonnemẽt, ie vous diray, Meſſieurs, que tous les malades ne ſe reſſemblent pas, & ne doivent pas eſtre traitez de meſme; & que ce qui a guery l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes ſoient compoſez de meſme matiere, ils ne ſont pas de meſme temperament, c'eſt pourquoy ils ſont ſujets à diverſes maladies, & dans une même maladie à divers ſymptômes. Les uns ſont tres-faciles à guerir, les autres ſont tout à fait incurables. Un même grain de froment ſemé en diverſes terres rapportera diverſement; Il en eſt de meſme des maladies. Mais mon pere ſans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guery un malade peut guerir tous les autres. Il ne ſçais pas que les corps des femmes ne ſont pas ſemblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diverſité, tant à cauſe du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes cõme plus delicates & plus foibles ne ſouffrent pas ſi bien les remedes, & ſont plus ſujettes aux maladies, & particulierement à la fureur; car comme elles ont plus de legereté, de foibleſſe & d'inconſtance, elles ſortent plûtoſt des bornes de la raiſon. Quand vous dites donc,

Gueriſſez de la fureur, ajouſtez, ma femme; ſans confondre toutes ſortes de fureurs ; & garder la diſtinction que vous voyez dans la Nature. Car apres avoir conſideré l'état de la maladie, il faut conſiderer celuy du malade. S'il eſt froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne donner les remedes qu'apres avoir examiné toute ces choſes, ſi lon a envie de reüſſir. Il y a pluſieurs eſpeces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & particulierement dans les femmes; la haine, l'envie, la jalouſie, la colere, le chagrin, le dépit: car pour peu que ces paſſions ayent trop de violence ou de durée, elles ſe tournent en fureur. Peut eſtre que c'eſt quelque choſe de ſemblable qui eſt arrivé à ma belle mere. Tous les Medecins trouvẽt le mal incurable pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir ? D'ailleurs quand il ſeroit moindre je n'y entreprendrois pas la cure ſi facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnaſt lieu à la calomnie. Mais elle eſt en un eſtat que tous les Medecins du monde ne la ſçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas deſirer que j'en entreprenne la guerriſon, ſi vous avez tant ſoit peu de ſoin de mon intereſt & de mon honneur. Que pour cela vous me deshéritez, je ne vous ſoutiendray aucun mal ; mais ſi le voſtre vous repreſente comme la recherche eſt frequente & dangereuſe dans ces maladies, que voulez vous que je faſſe ? Je n'attens point voſtre réponſe ; car quoy que vous faſſiez, je vous ſeray touſiours bon fils. Ie ne ſans mentir, je crains que voſtre colere ne ramene voſtre fureur. Il n'y a que trois iours que vous eſtes guery, & vous vous abandonnez aux paſſions qui ont cauſé voſtre mal.

PHALARIS.

Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'eſt une eſpece de declamation comme les precedentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez ici pour conſacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy ſur le rapport de la Renommée. Car il deſire particulierement de conſerver ſa reputation auprés de vous, qui eſtes comme les Conſeillers & les Aſſeſſeurs du Dieu, & il croit que voſtre ſentiment a de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque choſe de noſtre Prince, avant que de vous parler de ſon offrande, Phalaris eſt né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illuſtre; & aprés avoir eſté élevé dans tous les honeſtes exercices de ceux de ſon âge & de ſa condition, a eſté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'eſt conduit ſi bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de ſon adminiſtration. Mais comme il a appris que ſes ennemis & ſes envieux luy dreſſoient de ſecrettes embuſches, & qu'ils cherchoient toutes ſortes de moyés de le perdre, il fut contraint pour ſa ſeureté, de ſe rendre maître de Sicile tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire ceſſer les diviſions, qui regnoient au

grand prejudice de la Republique. Son deſſe-
quoy que hardy, fut approuvé de pluſieurs pe-
ſonnes d'honneur & de condition qui y con-
tribuerent de tout leur pouvoir, & il ne fu
ſuivi d'aucun meurtre ni banniſſement, ou a-
tres ſemblables violences qui ont coûtume
de ſe pratiquer à l'établiſſement d'un nouve
Empire. Il ne ſe vengea pas meſme de ceux qui
avoient conſpiré contre luy, mais croyant les pg-
gner par la douceur, aprés les avoir vaincus par la
force, il leur pardonna le paſſé, & en admit plu-
ſieurs a ſes conſeils & a ſa table, apres avoir pris
& donné la foy reciproquement. Enſuite pour re-
former les deſordres qui s'eſtoient gliſſez dans
l'état, il regla les revenus publics, qui eſtoient
mal diſpenſez par la malice ou la negligence de
ceux qui en avoient l'adminiſtration, & fit en ſi
qu'il y eut de l'argent de reſte pour les choſes qui
ne ſervent qu'à la magnificence ou à l'ornement.
Il eut ſoin aprés de l'Inſtruction de la jeuneſſe; il
donna ordre à ce que les vieillards goûtaſſent la
paix le repos & la tranquilité de la vie; retint le
peuple en ſon devoir, par des largeſſes & des ſpe-
ctacles, & ne fit aucune concuſſiõ ni violẽce. Enfin, il deliberoit de quitter l'Empire & de rẽdre la
liberté à ſes Citoyens, lors qu'il apriſt que ſes ca-
nemis & à ſes envieux cõſpiroient cõtre luy. Ils
faiſoient amas d'hommes & d'argẽt, qu'ils ſe no-
tifioient de l'alliance de leurs voiſins, & que
avoient envoyez des Deputez juſques à La-
demone & à Athenes. Comme la choſe eſtoit
le point de l'execution, il en fut averty en ſon
par l'aſſiſtance des Dieux, & découvrit en ſuite
conſpiration par pluſieurs indices. Mettez
en ſa place. Meſſieurs, & conſiderez ce
devoit faire dans une ſi fatale conjoncture.

voit-il pardonner une seconde fois à des ingrats
& à des traître, & leur tendre, s'il faut ainsi dire,
la gorge, ou bien assurer sa vie & son Empire,
comme il fit par la punition des coupables. Il les
envoye donc querir, & apres les avoir convaincus
par leur propre confession, il les châtie comme
meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a
été obligé de prendre des Gardes, & d'assurer sa
vie par le supplice de ceux qui lui étoiét suspects
& qui brassoient quelque trahison contre luy. Ce
pendant, le peuple qui ne regarde que les effets,
sans s'enquerir de la cause, appelle sa Justice,
cruauté, comme si la punition des coupables
n'estoit pas plûtost un action de clemence, puis-
qu'elle conserve les innocens, & assure la vie
des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux
mauvais Princes, fait que l'on hait mesme les
bons, tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont
gouverné les Peuples avec toute sorte d'equité
& de justice. Ce n'est donc pas par la faveur
que qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais
gouvernement, mais par la raison qu'on a d'être
severe, autrement vous seriez injuste de punir
les impies & les sacrileges. Vous voyez com-
bien les Legislateurs employent de temps à par-
ler des peines & des supplices, comme le reste
estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires
à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui
sont autour d'eux que de faux amis ou des en-
nemis couverts, & qui commendent à des gens
qui n'obeïssent que par force. Car la rebellion
est comme un hydre dont on n'a pas plûtost coupé
une teste qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on n'y
met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la
victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé

une fois à exercer la seuerité, il la faut conti
si l'on ne se veut resoudre à perir. Mais on s
vient que par force à cette extremité, & je
croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de
plaire à entendre des cris & des injures, plus
que des benedictions & des loüanges. Combien
fois auons-nous veu le nostre pleurer & gem
dans le suplice des criminels, & déplorer sa co
dition de ce qu'il estoit contraint de souffrir
les jours ce qui leur faisoit souffrir vne fois
d'estre toute sa vie en de continuelles apreh
sions de la mort. Car du reste, il est si éloigné
vouloir perdre les innocens, qu'il aymer
mieux perir luy-mesme en laissant viure les co
pables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de
plaisir à vn homme bien né de faire le mal
de le soufrir; & je ne sçay s'il ne vaut point mi
mourir vne fois, que d'estre tous les jours
peine de se défendre. Mais il n'y a personne
n'aime mieux conseruer sa vie que celle de
ennemis, sur tout quand il ne les peut conser
qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cepend
Phalaris en a conseruè plusieurs, apres les
conuaincus manifestement. I'en appelle à
moin Acathe, Timocrate, & Leogoras qu'il a
uez les pouuant perdre. Mais si vous voulez
noistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir
luy à ceux qu'il est contraint de mal traitter,
aux autres qu'il traitte auec toute sorte d'hu
nité. Car il y a des gens le long de la coste,
l'auertissent des Etrangers qui arriuent, a
qu'il les puisse receuoir selon leur merite, &
Sages de la Grece n'ont pas dedaigné de
venir voir & de rechercher son amitié. T
moin Pytagore qui s'est retiré d'auprés de

uec autant d'eſtime de ſa vertu, qu'il auoit oüi
de blâme de ſa cruauté, & qui a eu pitié de le voir
contraint d'exercer la juſtice ſi ſeverement. Pen-
ſez-vous qu'un hõme qui traitte ſi bien les étrã-
gers, ſe plût a mal-traitter ſes Citoyens ſans ſu-
et. Voila ce que nous auions à repreſenter pour
ſa juſtification. Quant à ce qui concerne ſon of-
rande, vous devez ſçavoir que Perilaüs qui ne le
onnoiſſoit comme vous que par le rapport de la
renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire
e plus grand plaiſir que d'inventer quelque nou-
eau ſupplice; & comme il eſtoit excellent Scul-
teur il fit un Taureau d'airain d'ũ artifice admi-
able; ſi bien que le Prince s'écria ſi-toſt qu'il le
t, que c'eſtoit une offrande digne d'Appollon.
ais Perilaüs prenant la parole, ſi tu ſçauois, dit-
, pourquoy je l'ay fait, tu ne parlerois pas de la
orte. Enferme dedans un coupable, & mettant le
u deſſous, tu entendra mugir le Taureau, qui
a la ſeule choſe qui luy manque pour imiter
arfaitement la Nature. A ces mots, le Prince
avoit en horreur une ſi deteſtable invention,
fit enfermer luy-même dans ſon Taureau pour
faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore
vie, pour ne point ſoüiller par ſa mort une
rande qu'il vouloit conſacrer aux Dieux, il la
ina pour Apollon, & fit graver deſſus cette
oire. Receuez donc ce preſent, Meſſieurs, &
mettez au lieu le plus apparent du Tẽple, pour
ument de la pieté & de la Juſtice de noſtre
ce. Il fera encore d'autres preſens, ſi Apollon
conſerve long temps en vie, & le déliure com-
il fait des embuſches de ſes ennemis; mais le
grand plaiſir qu'il luy puiſſe faire, eſt de
mpeer à l'avenir de voir tant de peines & de

On mettoit dedãs quelque inſtrument pour cela.

ſupplices; Voila, Meſſieurs, ce que nous avi
à vous dire de ſa part & de la noſtre, & que no
atteſtõs pour veritables. Que s'il eſt permis à
Subjets d'intercceder pour leur Prince, nous vo
conjurons, Meſſiurs, en vertu de noſtre allian
car nous ſommes comme vous originaires d
Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qu
recherche voſtre amitié, aprés vous en avoir do
né divers témoignages tant en public que
particulier. Recevez donc ſon offrande; & la co
ſacrant à Apollon, faites des vœux pour lu
pour nous, puiſque vous ne le pouvez refuſ
ſans faire tort à Phalaris & à voſtre Dieu.

SUITE DU DISCOURS PRECEDENT.

*C'eſt la harãgue d'un Preſtre de Delphe, pour
ger les autres à recevoir le preſent de Phalaris.*

MESSIEURS, Quoyque ie n'aye ni amit
ni alliance auec Phalaris & avec les Agr
gentins, ni aucun ſuiet particulier d'embra
leurs intereſts, ie ne croy pas qu'on puiſſe refu
leur offrande, qui eſt un chef d'œuvre de l'A
& le témoignage de la pieté & de la Juſtice d
Prince, tant en ſa conſecration qu'en la puni
du coupable. Je croy donc qu'en cette ren
tre une plus longue deliberation ſeroit crim
nelle, puis que ce n'eſt pas un moindre crime
refuſer les offrandes qu'on fait aux Dieux, que
dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy
en qualité de Preſtre & de Citoyen de Del
prens part à la gloire d'Apollon & de ſon T

e ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empê-
ier les marques du zele & de la connoissance
'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, &
ire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre
e la conscience des hommes. En un mot, si l'on
aise cette offrande, personne n'en voudra plus
re. Car qui voudra s'exposer à un refus, & cour-
fortune de passer pour impie, en donnant des
rques de sa pieté. C'est condamner Phalaris
s crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son
esent; Cependant, vous sçavez qu'ils nous sont
core inconnus, & qu'il ne faut pas juger des
ands sur le rapport de la Renommée. Je sçay
n que celuy qui a parlé devant moy s'est fort
porté contre les cruautez & contre les autres
ices de ce Prince; mais il ne les peut sçavoir
y-mesme que par des bruits qui sont faux
incertains, puis qu'il n'a jamais veu celuy dont
parle, ni n'a esté en son païs. Et quand ils se-
ient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la
alité de Prestres pour prendre celle de Juges,
à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien
mal gouvernées, mais à recevoir les offrandes
on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite
genre humain, pour avoir soin de ce qui nous
che. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere,
r prouver que nous demeurons parmy des ro-
rs & des precipices, & que tout ce païs seroit
triste desert sans la pieté des hommes qui
ticnnent faire des vœux & des sacrifices. Ce
-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui
s fait joüir sans peine de toutes les richesses
la terre, cõ ne si nous habitions un païs fertile,
que nous fussions dãs le siecle d'or d s Poëtes.
serrons à nos enfans un tresor si precieux,

comme nous l'avons receu de nos Peres, & ne
minuons point pas trop de scrupule la gloire
les revenus d'un Tẽple, où il n'eſt point fait
mention de memoire d'homme, qu'on ait jam
refuſé de preſens ni de victimes. Il n'appart
qu'aux Dieux de juger de la conſcience des h
mes, puis qu'il n'y a qu'eux qui en connoiſſ
tous les reſſorts, & toutes les cachettes. Il n'
pas queſtion icy de Phalaris ni de ſon Taure
mais de tous les vœux & de toutes les offra
qu'on fera jamais dans tous les ſiecles. Vo
voyez les immenſes richeſſes que ce Temp
amaſſées depuis le temps qu'il eſt libre d'y v
J'ay peur qu'en voulant faire les Cenſures, v
n'ayez plus dequoy cenſurer. Je ſuis donc d'
qu'on reçoive cette offrande ſuivant la coût
de nos Anceſtres, qui eſt conforme à noſtre in
reſt à celuy du Dieu.

Pseudomanſes.

ALEXANDRE, OU LE FAU
PROPHETE.

*C'eſt l'hiſtoire d'un impoſteur qui vivoit
temps de Lucien.*

C'eſt ainſi qu'il s'appelloit.

TU ne m'impoſes pas une petite charge,
cher Celſus, de vouloir que ie t'écrive
vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'eſt
moins illuſtre que celle du grand Alexan
puis que l'un ne s'eſt pas plus ſignalé par ſes
les actions, que l'autre par ſes impoſtures. J
laiſſeray pas toutesfois de l'entreprendre po
complaire, & tâcheray de m'ẽ acquiter au m
mal qu'il me ſera poſſible, pourveu que m

assez de bonté pour suppléer à mes défauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule ie travailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisse comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs avoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilenies, & toy de m'y convier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'estre celebré dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque ie me défendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictete, qui n'a point estimé indigne de son sçavoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, & d'un brigand, non pas de forests ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deserts, mais qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par la description, il estoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les siens, mélez si adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans defaut; mais pour son esprit, grands Dieux! il eût mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans ses mains. Du reste plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus méchans & les plus scelerats qui ayent jamais esté au monde. Cependant, écrivant un iour à son gendre Rutilianus, il

se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un enfant auprés de luy. Non pas que ie le vueille comparer à un si méchant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit faussement de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy, Enfin, figure-toy un abregé de toute sorte de fourbes, de mensonges, & d'impostures, accõpagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couvert, qu'on ne sortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau & fort pauvre en sa jeunesse, il se prostituoit à tout le monde, & particulierement à un Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets tant pour faire aymer ou hayr, que pour decouvrir des thresors, attraper des successions, perdre ses ennemis, & autres choses semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cét Egyptien, dont parle le Poëte, sçavoit plusieurs secrets tant pernicieux que salutaires, estant du païs d'Apollonius Tyanéus, & de ceux qui l'avoient frequenté, & qui sçavoient toute son histoire. Tu vois de quelle école étoit sorty ce charlatan, & que ce n'étoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, & capable de luy rendre service; il prit plaisir à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçavoir, & fit aprés son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, & que son docteur fut mort

Thyan.

sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. S'étant donc allié d'un Croniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrerent une vieille qui faisoit encore la belle, & qui estoit bien aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suivirent jusques-là, de la Bithynie, vivant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grands serpens, qui sont si privez qu'ils tettent les femmes, & se joüent avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias, ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux qui est la source & l'origine de toutes les avantures que je vais d'écrire. Car ces deux méchans esprits pourveus des qualitez que j'ay dites, s'étant vnis ensemble pour mal-faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la superstition, ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent un Oracle, dont le succés surpassa même leur esperance. Ils furent quelque temps à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son païs, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'establissement

Qui couroit avec un serpent.

d'une nouvelle religion. Car la pluſpart des Paphlagoniens, & particulierement ceux qui demeurent par de là le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent aprés le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prennent pour un homme deſcendu du Ciel. Cét avis ayant eſté ſuivy ils cacherent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui eſt à Calcedoine, & écrivirent deſſus qu'Eſculape viendroit bien-toſt avec ſon pere, établir ſa demeure en la ville dõt ie viens de parler. Puis ayant fait en ſorte que ces lames fuſſent trouvées, la nouvelle s'en répandit auſſi-toſt par tout le Pont & toute la Bithynie, & particulierement au lieu deſigné, de ſorte que les habitãs decernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuſer les fondemens. Cependant Coconas dreſſoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut empoſé de la morſure comme ie croy, d'une vipere, & incontinẽt aprés Alexandre prit ſa place, avec une longue chevelure bien peignée, une ſaye de pourpre rayée de blanc, couvert d'un ſurplis par deſſus, & tenant en ſa main une faux comme Perſée, de qui il ſe diſoit deſcendu du côté de ſa mere. Car ces miſerables Paphlagoniens, quoy qu'ils euſſent connu ſon pere & ſa mere qui eſtoient de pauvres gens, eſtoient ſi ſots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il ſe diſoit fils de Podalire, qui devoit eſtre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de cette impoſteur. Il debita un autre Oracle de la Sibylle qui portoit, *Que ſur les bords du Pont Euxin, prés de Sinope, il viendroit un Liberateur d'Auſonie*, & entremeloit cela de termes my-

Ville de la Paphlagonie. Fourberie des anciens Prophetes Apollon.

Coconas d'un ſerpent mordu.

ques & en broüillez. Alexandre donc venant en
sa patrie, après toutes ces predictions, estoit suivy
& reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur divine, & par le
moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit,
qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement; ce que les sots attribuoient à
la force du Dieu qui le possedoit. Il avoit preparé
long-temps auparavant une teste de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par
le moyen d'un crin de cheval, pour s'en servir
avec le serpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le
principal personnage de la Comedie. Lors qu'il
voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple,
& ayant trouvé de l'eau, soit de source ou bien
de pluye, il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naître. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une escharpe
dorée, pour couvrir sa nudité, tenant en sa main
gauche un faux & branlant sa longue chevelure comme
font les Prestres de Cybelle. Puis montant sur un
autel élevé, il commença à dire que ce lieu étoit
heureux, d'estre honoré de la naissance d'un Dieu.
A ces mots toute la ville qui étoit accourüe à ce
spectacle dressa l'oreille, & commença à faire des
vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des
termes barbares en langue Juïve ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En suite il
courut vers le lieu où il avoit caché son œuf
d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Esculape, & à
prier celuy-cy à descendre & à se montrer aux
hommes. A ces mots, il enfonce une coupe

dans l'eau, & en retire cét œuf mysterieux, qui tenoit un Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contempler ce beau mystere, lors qu'ayant cassé cét œuf, il en sortit un petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de joye, entremeslez de benediction & de loüanges. L'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nôtre imposteur retourne au logis, tout courant, tenant en sa main Esculape né d'un Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & suivy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy iusques à ce que Dieu fût devenu grand, & un iour que toute la Paphlagonie y estoit accouru, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut jusqu'en bas, il s'assit sur un lict en son habit prophetique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son cou, & trainant une longue queuë tant il estoit grand; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge qui avoit la figure humaine; ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres idiots, à qui il avoit deja osté la cervelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Esperance estoient capables seules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeuroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit on en sortoit par une autre porte, comme les soldats d'Alexandre, à la mort. Ce spectacle dura quelques iours, & se

C'est qu'il estoit fils de Corone, qui figuroit Corneille.

nouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque perſonne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas ſ'étonner ſi des barbares groſſiers & ignorans y eſtoient ſurpris, veu que les plus fins ne ſçavoient que dire en voyant & touchans un dragon qu'ils avoient veu naiſtre, & qui eſtoit crû en un inſtant à une ſi prodigieuſe groſſeur, & portoit la figure humaine. Il euſt falu un Epicure ou un Democrite pour reconnoiſtre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philoſophes qui eſtoient ſçavans dans la Nature, & qui auroiēt bien veu qu'il y avoit de la fourbe, quand meſme ils ne l'auroiēt pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y acouroient en foule ſur le rapport de la renommée. Ajoûtez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des ſtatuës d'argent & de cuivre faites apres le naturel. On publioit meſme un oracle qui prediſoit ſon nom, & l'appelloit *Glycon le troiſiéme ſang de Iupiter qui aportoit la lumiere aux hommes*: Car noſtre impoſteur voyant l'occaſiō favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui aprés la mort de ſon pere Amphiraüs eſtant chaſſé de Thébes, ſe retira en Aſie, où il prediſoit l'avenir aux Barbares pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponſes luy-meſme dans un certain temps, & qu'on écrivit ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le ſanctuaire du Temple, qui eſtoit déja conſtruit, il faiſoit appeller d'ordre par un Herault tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponſe du Dieu. La fourbe n'eſtoit pas difficile à reconnoiſtre à un homme d'entendement,

mais des sots ne s'appercevoient pas qu'il decachetoit en particulier les billets, & aprés avoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, il les rendoit cachetez comme auparavant Car il y a plusieurs moyens de lever un cachet sans rompre la cire & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une subtilité pour un miracle. Premierement avec une éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre sans rien defaire du cachet: & apres qu'on a leu ce qu'on veut, on le remet de la mesme sorte. Il y a une autre invention qui se fait avec de la chaux & de la colle, ou avec un mastic composé de poix, de cire, & de bitume, mêlez avec de la poudre d'une pierre fort transparente, dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre on imprime la figure du cachet, aprés l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas neccessaire de décrire puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empécher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toujours par quelque réponse obscure ou ambiguë, suivant la coûtume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournoit les autres de leur entreprise, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des succés

Poix Terrestre.

sions, il differoit toûjours d'y répondre, & les remettoit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prieroit: car il en parloit au nõ de Dieu. Cependant, il prenoit environ dix sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une somme tres-considerable, parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingts mille par an. Car le peuple étoit si friand de ces sottises, comme on est curieux de nouveauté, & de sçavoir l'avenir, qu'une mesme personne faisoit quelquefois douze ou quinze demandes à dix sols piece, n'estant pas permis d'en mettre deux en un billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à son profit; Car il avoit sous luy plusieurs Officiers, dont les uns mettoient les Oracles en vers, les autres les souscrivoient, les cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient, & chacun tiroit pension à proportion de son service. D'ailleurs, il avoit des espions & des emissaires dans les Provinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, asseurant qu'il prédisoit à l'avenir, faisoit retrouver ce qui estoit perdu, découvroit les tresors, gueriſſoit les malades, & plusieurs autres choses semblables. On y accouroit donc de toutes parts avec des victimes & des presens, tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par un Oracle de faire du bien à son Ministre, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy. Lors que plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe, & particulierement les Philosophes de la secte d'Epicure, il tâcha de les intimider, en criant que tout le païs se remplissoit de Chrestiens & d'Impies, qui temoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du

croyent pas aux Dieux.

Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans un bourbier, & chargé de chaines. Car il luy en vouloit sur tout pour avoir mieux découvert qu'aucun autre, toutes les fourberies & les impostures qui se glissent dans le monde, sous pretexte de religion. Mais Platon, Chrysippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulierement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas un des habitans. Mais un iour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconsul, il se fit mocquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'estomach, & encore en termes si ridicules, qu'on ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeut que répondre. Cependant, il montroit souvent le serpẽt à ceux qui le vouloient voir, mais il tenoit la teste cachee dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulierement la queuë. Un jour voulant rafiner sur son imposture, il dit qu'Esculape répondroit visiblement, & celà s'appelloit *des réponses de la propre bouche du Dieu*. Ce qui se faisoit par le moyen de quelque artere de gruë qui aboutissoient à la teste du Dragõ faite de linge, & qui servoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chãbre; mais cela ne se faisoit pas tous les iours, & estoit seulement pour les personnes de condition. Celle qu'il rendit à Severien, touchant l'entrepri-se d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy predisoit la victoire; mais aprés sa deffaite il en subti-

tua un autre, qui le detournoit de cette entrepri-
se. Car il estoit assez insolent pour corriger les
Oracles qui avoiēt mal reüssi; & s'il arrivoit qu'il
eût promis la santé à un malade, & qu'il vint à
mourir, il en publioit un tout cōtraire. Mais pour
gagner les bonnes graces de Male, de Claros, &
de Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trō-
peurs que les siens, il commandoit de les consul-
ter, sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vou-
loit esquiver quelque demande. Voila ce qui se
passa dans les lieux proche de sa demeure. Mais
lors que la Renommée en fut répanduë en Italie
& à Rome, chacun y accourut ou y envoya, & par-
ticulierement les Grands & ceux qui avoient le
plus de credit auprés du Prince, dont le principal
étoit Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs
occasions, & étoit fort homme de bien, mais ex-
traordinairement superstitieux, iusques à se met-
tre à genoux devant toutes les pierres qu'il ren-
controit en son chemin, sur lesquelles on avoit
fait quelque effusion, ou jetté quelque guirlan-
de. Il faillit donc à quitter l'Armée qu'il com-
mandoit, pour y accourir, & y dépescher Cou-
riers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il en-
voyoit n'estoient que des valets, ils se laissoient
tromper aisement, & aioûtoient de nouveaux
mensonges aux anciens, pour rēdre leur rapport
plus recommandable, ce qui ne faisoit qu'accroi-
tre sa passion & redoubler sa fureur. Cependant,
comme il estoit amy des plus grands de Rome, il
leur contoit ce qu'on luy avoit rapporté, & y mé-
loit encore du sien, comme on a de coûtume,
pour faire la piece plus belle; desorte qu'il rem-
plit toute la ville de ces prestiges, & en engagea
plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune.

Ils furent fort bien reçus du Prophete, qui leur
divers presens, afin qu'à leur retour ils disent
bien de luy, & qu'ils publiassent ses loüanges. Il
servoit d'une autre fourbe ; c'est qu'aprés avo
leu leurs demandes, s'il en trouvoit quelqu'u
trop hardie, il retenoit le billet, sans y faire
ponse, pour avoir cõme un gage de la fidelité
celuy qui l'avoit donné, qui par ce moyen eto
contraint de le caresser au lieu de s'en plaind
Je veux mettre icy tout d'un tẽps quelques-u
des répõses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Se
gneur l'eut interrogé quel precepteur il don
roit à son fils, il répondit par ambages à la fa
des Oracles, *Pythagore & Homere*. Mais l'enf
estant mort quelque temps aprés comme il é
en peine de deffendre son Oracle, Rutilianus
doit luy-mesme à se tromper, & asseuroit q
avoit predit la mort de son fils, en luy donn
pour Precepteurs des gens qui n'estoient plus
monde. Une autre fois comme le mesme luy
demandé, suivant la doctrine de Pythagore,
qu'il avoit esté avant que d'estre ce qu'il estoit
ce qu'il seroit un iour, il luy répondit qu'il a
esté Achille, puis Menandre, & qu'il devien
un rayon du Soleil, aprés avoir vescu cent qua
vingts ans; mais il mourut de mélancolie à
xante & dix contre la promesse de l'Oracle, q
que s'en fût un des plus authentiques. Comm
songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille, q
disoit avoir esté de la Lune, devenuë amour
de luy aussi bien que d'Endymion, & luy com
da de l'épouser. Alors Rutilianus sans delib
davantage la fit venir & l'épousa, aprés avoir
molé des Hecatombes à sa belle-mere, cõm
eust déja esté de la trouppe des immortels. A

un si grand succés, nostre imposteur medita de plus hauts desseins, & depeschoit par tout des Couriers avec des Oracles; predisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur envoyer des remedes cõtre tous ces accidens. Il publia aussi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour servir de preservatif contre la contagiõ qui estoit alors tres violence, & on le voyoit écrit sur les portes des maisons, comme un remede souverain contre ce mal; mais par mal-heur ces maisons-là furẽt les premieres attaquées, pour s'estre negligées peut-estre sur une vaine confiance. Il avoit plusieurs personnes dans Rome qui luy mãdoient le sentiment des principaux, & qui l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il eût le loisir de preparer sa rẽponse. Il avoit établi aussi une espece de societé ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverses ceremonies, qui duroient l'espace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se mocquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure* Alors il marchoit le premier, en criant, *Hors d'icy Chrestiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on celebroit les nopces de Latone avec la naissance d'Apollon & le mariage de Coronis, suivy de la venuë d'Esculape. Le second jour on solennisoit la nativité de Bacchus, & le troisiéme, le mariage de Podalire & de la mere de nostre Prophete, où l'on alumoit des torches, dont toute la ceremonie emprontoit le nom. On y representoit aussi les

On le nomme Dadu, comme qui diroit les torches.

amours du Prophete & de la Lune, d'où naiſſ
la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au m
lieu de la ceremonie cõme un autre Endymi
Alors décendoit du plancher une belle Dame q
repreſentoit la Lune. C'eſtoit la femme d'un d
Maiſtres d'Hoſtel du Prince, qui auoit l'inſ
Où, Intendant. lence en la preſence de ſon mary de venir baiſ
& embraſſer noſtre impoſteur, & peut-eſtr
qu'ils euſſent paſſé outre s'il n'y euſt point e
tant de lumiere, car ils ne ſe haiſſoient pas l'u
l'autre. Il r'entroit une autrefois avec ſes habi
Pontificaux, dãs un grand ſilence, puis crioit tou
à coup *Io Glycon:* A quoy répondoit un excellen
chœur de Muſiciens, *Io Alexandre*, ſuivis de Hé
rauts Paphlagoniens, qui étoient de gros coquin
qui ſentoient l'ail, & qui portoient des chauſſ
res de peaux. Cependant, comme la proceſſion
paſſoit avec des torches & des gambades myſt
rieuſes, il découvroit de temps en tẽps une cuiſ
ſe d'or pour contrefaire Pythagore, par le moy
comme ie croy, d'un calleçon doré qui reluiſ
ſoit à la clarté des flambeaux. Cela émut une
grande queſtion entre deux Philoſophes, s'il n'
voit point l'ame de Pythagore cõme il en avoi
la cuiſſe; Mais elle fut remiſe à la deciſion de l'O
racle, qui répondit que l'ame de Pythagore naiſ
ſoit & mouroit de temps en temps, mais que celle
du Prophete eſtoit immortelle, & de celeſte ori
gine. Quoy qu'il deffendit l'amour des garçon
comme vn crime deteſtable, il commanda aux
villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en en
voyer, pour conſulter l'Oracle, & chanter les
loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les
trois ans des enfans de bõne maiſon & des mieu
faits de la jeuneſſe, dont il ſervoit à ſes plaiſir

& avoit étably une plaisante coustume, qu'on ne l'osoit baiser en le saluant lors qu'on avoit plus de dix-huit ans ; de sorte qu'il ne baisoit que de jeunes garçons qu'on appelloit pour cela les enfans du baiser,& donnoit sa main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire,qui venoit à faveur de voir caresser sa femme & ses enfans, & quelques-unes se vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio, dont on reconnoistra l'esprit par celuy de ses demandes;car ie les ay luës moy-mesme chez luy. *Demande.* Dymoy,Glycon,qui és-tu:*Reponse.* Je suis le nouvel Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-mesme, ou quelqu'autre qui luy ressemble ? *R.* Il n'est pas permis de reveler ces mysteres. *D.* Combien veras-tu d'années à rendre des Oracles ? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu en suite ? *R.* Dans la Bactriane & les païs voisins, pour honorer aussi les Barbares de ma presence. *D.* Les Oracles de Claros de Delphes & de Didyme, sont-ils de vrais Oracles ? *R.* Ne desire point de sçavoir les choses deffenduës. *D.* Que seray-je aprés cette vie ? *R.* Chameau, puis cheval, & enfin Philosophe, & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit ami de Lepidus, il le voulut persuader par un Oracle de le quitter, comme Lepidus estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un iour à perdre un Epicurien qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens

par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte, avoit conseillé à un homme du païs d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province comme coupables de la mort de son fils, qui vigeant sur le Nil, en remontant vers sa source, laissa persuader d'aller jusques aux Indes, sans rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils vinrent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils crûrent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui accusa comme i'ay dit, devant le Proconsul de Galatie, à la persuasion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint qui iustifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouvant souffrir ces iustes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans un certain Democrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy, ie ne l'euss: pas trop plaint ; car pourquoy hazarder sa vie, pour detromper des fous qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses, il appelloit par ordre tous ceux qui avoient presenté leurs demãdes, & un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles ; Alors s'il répondoit du tout contraire à quelqu'un qu'il allast à la male-heure, personne ne vouloit plus recevoir cét hõme, ny communiquer avec luy ; on luy refusoit toute assistance, & il faloit qu'il vuidast le païs. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité, &

Iusqu'à la ville de Clysma ou Arsinoé, où il y a un canal qui va dãs la mer Rouge.

erge mieux une ame de ſes ordures, que toutes
s ceremonies de la purification. Car non ſeu-
lement elle nous guerit de nos paſſions, mais elle
ous delivre de toute ſuperſtitiõ, & des vains fan-
ſmes qui nous épouvante. Ayant donc trouvé
elivre, comme j'ay dit, il le bruſla publiquement, apres avoir debité un Oracle qui le commandoit, & jetta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les menſonges. Comme il eut entré à la Cour par le moyen de ſon gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele qui faiſoit la guerre en Allemagne, par lequel il luy commandoit de jetter deux lions dãs le Danube avec pluſieurs ceremonies, ſur l'aſſurance d'une paix prochaine qui ſeroit procedée par une inſigne victoire. Ces lions traverſant le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent apres les Romains furent défaits par les Barbares, & faillirent à perdre Aquilée, apres avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour ſe ſauver ſe ſervit de l'artifice d'Apollon contre Creſus, & dit qu'il avoit bien predit la victoire; mais qu'il n'avoit pas adjoûté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous coſtez, & que la petiteſſe de la ville où il eſtoit, ne pouvoit pas contenir une ſi grande multitude, & encore moins la nourrir, il inventa des Oracles de nuit, car c'eſt ainſi qu'on les nommoit; ce qui ſe faiſoit en cette ſorte. Apres avoir reçu les demandes il ſe couchoit deſſus, & eſtoit averty la nuit en ſonge à ce qu'il diſoit, de la réponſe qu'il devoit faire, qui eſtoit touſiours, ou ambiguë ou obſcure, particulierement quand la demande eſtoit bien recherchée. Car ſans courre fortune de découvrir

Aux Quades & aux Marcomans.

sa fourbe en voulant lever le cachet, il répondo
tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant q
sa réponse étoit plus Oracle de la sorte, outre q
cela estoit de grand revenu. Car il avoit auprés
lui des interpretes, qui pour le grand profit qu'i
faisoient, luy donnoient chacun tous les ans u
talent de recompense, au lieu de recevoir de lu
quelque appointement. Quelquefois lorsqu'il n'
avoit personne pour le consulter, il forgeoit de
Oracles pour étonner les sots, comme celuy qu
dit: *Cherche l'esclave en qui tu te cõfies le plus, e
pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, i
soüille ta couche; & de peur que tu ne le déco
sa fẽme & luy te prepare du poison & l'ont cach
sous ton chevet, dequoy ta servãte Calypso est i
plice.* Qui est le Democrite qui n'y eut esté trom-
pé, aprés tant de circonstances ? mais il s'en fa
moqué aussi tost, lors qu'il eût découvert la fou
be. Si on l'interrogeoit en langue étrangere,
differoit sa répõse pour la pouvoir faire en la la
gue mesme, & quand il n'avoit personne en m
pour cela, il répondoit en la sienne, comme il fi
une fois lors qu'il dit, *Retourne en ton pays; m
celuy qui t'a envoyé a esté tué aujourd'huy par
voisin Dioclés, & les assassins sont pris.* Ecou
maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus
moy-mesme. Un jour que ie m'estois enquis d
Dieu pour une demãde bien cachetée, si son Pro
phete estoit chauve, il me répondit par un Orac
de nuit, *Malach fils de Sabardalach estoit un ma
tre Atis.* Une autre fois ayant écrit une même d
mande en divers billets, qu'on luy porta de dive
lieux, afin qu'il ne se défiast de rien, il m'ordon
à l'un de me froter de Cyrmide & de la roste
Latone ; ayant esté trompé par celuy qui l

porta le billet, qui luy dit que ie cherchois un remede pour le mal de coſté. Cependant ie luy demandois qu'elle eſtoit la patrie d'Homere. En un autre, ſans avoir plus d'égard à Homere ni à ſa patrie, il me deffendit d'aller par mer, pour avoir été trompé de meſme, par le valet qui preſenta le billet, qui luy dit que ie ne m'équerois du chemin que ie devois tenir pour retourner en Italie. Ie fis pluſieurs autres inventions pour découvrir ſon impoſture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & de le payer comme s'il y en eut eu pluſieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun rapport entr'eux ni avec la demãde. Cependant comme il eut appris la fourbe, & que i'avois eſſayé de détourner Rutilianus de ſon alliance, il conçût une haine mortelle cõtre moy, & luy répondit par un Oracle, cõme il le conſultoit touchãt ma perſonne. *Que i'aymois les beaux garçons & les plaiſirs défendus.* Mais l'eſtant allé voir depuis en la cõpagnie de deux ſoldats que le Gouverneur de la Province qui étoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fiſt quelque outrage; ſi-toſt qu'il eut appris ma venuë il m'envoya prier de l'aller trouver, & me reçeut fort civilement; Toutefois comme ie le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures, ie luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiſer, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui eſtoient preſens, d'autãt plus que ie le ſaluay par ſon nom, ſans le traitter de Prophete. Mais pour luy, il ſupporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que ſon Dieu ſçavoit apprivoiſer les eſprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde il ſe plaignit à moy de l'avis que

Ou, pour m'accompagner juſqu'à la mer.

j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois
de choquer un homme qui pouvoit faire ma
tune. Je fis serment de prester l'oreille à ce
cours, pour me sauver du danger qui me me
çoit, & sortis assez bien d'avec luy, ce qui
na encore plus toute l'assistance. Ensuite voul
m'embarquer, il m'envoya divers presens, & m
fournit une barque & des rameurs, ce que ie cr
qu'il faisoit pour achever de me gagner par ce
faveur; mais lors que ie fus en pleine mer & q
ie vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit av
les matelots, i'entray en quelque defiance, d'a
tant que ie n'avois qu'un de mes gens avec m
ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon
re. Je m'enquis donc du sujet de leur differen
il me dit qu'estant déja vieil, & ayant toûjou
vécu en homme de bien, il ne vouloit pas sur
fin de ses jours se soüiller d'une méchãte actio
& exposer sa femme & ses enfans apres sa mor
la vengeance divine. Et cõme ie le pressois da
tage, il avoüa qu'il avoit ordre de me jetter d
la mer. Sur cét avis ie mis pied à terre à Egiale
dont Homere fait mention dans son Poëme, &
y trouvay des Ambassadeurs du Bosphore qui
alloient en Bithynie de la part du Roy Eupato
porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empe
reur, si bien que leur ayant conté mon avanture
ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me
rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela i
luy declaray une guerre ouverte, & j'estois sur le
point de me porter pour denonciateur cõtre luy
avec plusieurs autres, du nombre desquels étoient
les disciples du Philosophe Timocrate d'Hera
clée; mais le Gouverneur de la Province me pri
instamment de n'en rien faire, & me dit q

quand i'aurois découvert toutes ſes impoſtures, il eſtoit trop ami de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute ſon hiſtoire, quelle inſolence fut ce âluy de demander à l'Empereur qu'il changeaſt de nom à ſa ville, & la nõmaſt Jonopolis, & qu'on fit des médailles où la figure du ſerpent fuſt empreinte d'un coſté, & la teſte de l'autre, avec les armes d'Eſculape, & la race de Perſée, dont il ſe diſoit deſcendu du côté de ſa mere. Enfin, apres avoir predit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Eſculape à l'âge de cent cinquante ans, il perit miſerablement avant qu'il en eût ſoixante & dix, d'un ulcere venant à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnu qu'il eſtoit chauve, en luy appliquant quelques remedes ſur la teſte pour en appaiſer la douleur. C'eſt la catastrophe de Charlatan, qui fut la juſte ſupplice de ſes crimes. Il ne reſtoit plus qu'à luy faire un Epitaphe & luy donner un ſucceſſeur digne de luy; mais ceux de ſa Secte s'en eſtant remis à Rutilianus, il ſe reſerva le don de le predire quand il ſeroit mort, ſans vouloir rien donner du reſte. Il y avoit parmi eux un vieux Medecin nommé Petus, qui faiſoit en cela une choſe indigne de ſon âge & de ſa profeſſion. Voila l'abregé de la vie de cet impoſteur, que j'ay entrepris de pour contenter ta curioſité, & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra ſervir pour detromper pluſieurs à qui il avoit impoſé durant ſa vie. Je n'ay pû refuſer cela à ton amitié, qui l'eſtime que ie fais de ta vertu, ſans parler de ta haute ſuffiſance, & de l'amour que tu as pour la verité.

DE LA DANCE.

DIALOGUE.

DE CRATON ET DE LYCINUS.

C'eſt une Apologie de la Dance, & particuliérements des Balets.

LYCINUS. COMME tu as condamné la Dance par un long & grave diſcours, que tu as dit qu'elle eſtoit plus digne de la molleſſe des femmes, que du courage maſle des hommes, nous accuſant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choſes de neant; J'en veux entreprendre la deffence, pour te faire voir comme tu es éloigné de la raiſõ, de blâmer ainſi une des plus douces choſes de la vie. Mais il te faut pardonner, ſi faiſant profeſſion d'une vertu morne & auſtere, tu ne ſçais ce que c'eſt des divertiſſements qui relâchent l'eſprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'étant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Sçavans & les occupations des Sages, pour voir danſer un Baladin, au ſon de la flûte ou de la lyre, avec des poſtures laſcives, & des contenãces deshonneſtes, & repreſenter les amours & les avãtures de quelque éfeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui ſont des choſes indignes d'un honneſte homme. Cela me fit pitié lors que j'appris que tu te donnois tout entier à ces ſpectacles, & que tu quittois l'étude des Anciens & des Philoſophes

our demeurer assis tout le iour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatoüiller l'oreille avec une plume. Car si tu ayes les divertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plutost la Tragedie & la Comedie, qui relâchent l'esprit avec quelque sorte d'instruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre devant les Juges graves & severes, & ie te conseillerois plutost de le nier tout à plat que de t'embrasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te délivrer de l'enchantement de ces Sirénes, qui dressent des embûches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enlever comme Ulysse fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

Lycinus. Que tu-és devenu severe, Craton? mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaisir que ie reçois de la douceur des spectacles, il est comme un festin qu'on fait à mes yeux, dont ie reviens toûjours au logis plus sage & plus prudent.

Craton. Tu-és d'une étrange humeur de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperez, qui ne croyent pas seulement estre malades.

Lycinus. Dy-moy, Craton; condamne-tu ces choses-là sur le rapport de la Renommée, ou bien les as veuës toy-mesme; car il n'est pas juste de blâmer ce qu'on ignore?

Craton. C'est justement ce qu'il me faudroit avec ma mine grave & mes cheveux blancs,

de demeurer assis tout le jour parmi de jeu gens & des femmes, à voir dancer un bouffon, à loüer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas plaisir dont tu n'as jamais goûté ; mais ie ne pardonne pas de le condamner si absolument le rapport d'autruy. Que si tu veux te prester moy pour quelques heures, & relâcher un peu de gravité, ie m'assure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dansera point de balets que tu n'ailles long-temps auparavant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement, que de mettre ta felicité en des choses infames & deshonnestes.

LYCINUS. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures, ie t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cét exercice, où l'esprit & les yeux trouvent de quoy se divertir si agreablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique?

CRATON. Je n'y pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur ; si tu veux toutesfois ie demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourveu que tu vueilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela ; ie te feray bien tost voir que la Dance n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premierement il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naissance avec l'Amour. Témoin le bal mesuré des Astres, & les diverses conjonctions des Etoiles fixes

Le plus ancien des Dieux.

fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris ſon origine cét Art divin, qui s'eſt augmenté avec le temps, & a aquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui ſe p ût à cét exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile: car en ſautant & danſant ils ſauverent la vie à Jupiter que ſon pere vouloit devorer, ſi bien que le Monarque des Cieux doit ſon ſalut à la Dance; mais c'eſtoit alors un exercice militaire qui ſe faiſoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. En ſuite les plus honneſtes gens la cultiverent en Crete, de ſorte qu'elle devint le paſſe-temps, non ſeulement du peuple, mais des perſonnes de condition. Auſſi eſt-ce par forme de loüange qu'Homere appelle Merion bon danſeur. Car il y fut ſi ſçavant qu'il en eſtoit eſtimé non-ſeulement des Grecs, mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en avoit meilleure grace ſous les armes, & que cela redoubloit ſon adreſſe & ſon agilité. Je pourrois alleguer pluſieurs autres excellens danſeurs de ce temps là; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrique, qui eſt une Dance qui ſe fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que ſa beauté & ſa valeur. Les Lacedemoniens qui ont eſté les plus illuſtres de toute la Grece, aprés avoir appris cét Art de Caſtor & de Pollux, le cultiverent avec tant de ſoin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en danſant au ſon de la flûte; de ſorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Dance & à la Muſique. Auſſi leur jeuneſſe ne s'y exerçoit elle pas moins qu'aux armes, & la Dance valoit tous les exercices. Car alors un joüeur de

Curétes Corybantes.

figure se mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en joüant & dançant, & ils le suivoient en bel ordre, avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en avoit une autre qui disoit, *Avancez le pied, mes enfans, & trepignez à qui mieux mieux*, comme si elle eût voulu donner des preceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Dance qu'ils appeloient *Hormus*, qui estoit un branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Dance avec des postures mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoient encore une autre Dance qui se faisoit nud-pieds, sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne, ni des deux sauteurs ou baladins qui marchent à la teste, & qui font des sauts perilleux. Vne autre troupe de jeunes gens dansent encore au mesme endroit à une nopce, comme si l'on n'eust pû rien depeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Pheaques, ie ne m'étonne pas qu'il les represente si adonnez à la Dance, puis qu'il represente en leur personne une vie delicieuse; Aussi est-ce qu'Vlysse admire principalement, que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient une d'estat, que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom; & s'appeloient *Proorquestes*, comme qui diroit, *qui menent la Dance*. Cette Inscription se lit encore sous leurs Statues aussi bien que celle-cy, *A l'honneur d'un tel pour avoir bien dancé au cõbat* c'est à dire, pour avoir

Ou, le combat.

bien fait à la bataille. Je passe sous silence les festes & autres telles solemnitez qui ne sont jamais sans Dance, pour avoir esté instituées par d'excellens Danceurs & Musiciens, comme Orphée, Musée, & quelques autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût estre initié dans les mysteres, sans la Dance & la Musique. Je ne parle point aussi des Orgyes, pour ne point divulger les mysteres de Bachus; mais tout le monde sçait qu'on appelle *desfauster*, quand on les revele. En Délos on ne fait point de sacrifices sans la Dance & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Dance au son de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom là à leurs Chansons. Mais pourquoy parler des Grecs, puisque les Indiens mesmes adorét leS oleil, non pas en baisant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dançant, cõme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au cõbat en dançant, & avant que de tirer leurs fléches, qui sont rangées autour de leurs testes en forme de rayons, ils sautent & dancent pour estonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente un excellent Danceur qui faisoit mille postures differentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux sçavoient tout contrefaire & tout imiter, si adroittement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence aussi qu'Impouse qui se changeoit en tant de formes, *Fantosme ancien.* estoit une excellente Danceuse. Mais il ne faut pas oublier la Dãce sacrée des Prêtres de Mars, qu'on appelle pour cela *Salens*, qui est un Sacerdoce

de Rome tres-auguſte, & tenu par les princi-paux de l'Empire. La fable meſme de Priape n'eſt pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens diſent que c'eſt un Dieu belliqueux, & comme ie croy l'un des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais ruſtique & groſſier, quoy que robuſte & vigoureux; luy apprit la Dance avant l'exercice des Armes, cõme ſi ç'euſt eſté un prelude de la guerre: Et pour recompenſe, on luy conſacre la dixme des deſpoüilles qui ſont voüées à ce Dieu. Toutes les feſtes de Bachus, comme tu ſçais, ne conſiſtent qu'en ſauts & en Dances; & c'eſt par là qu'il a donté les Lydiens, les Myrrheniens, & les Indiens, nations tres-puiſſantes & tres-belliqueuſes. Auſſi les trois ſortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sycinnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres qui ſont les Miniſtres de ce Dieu. Prens donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir cõdamner une choſe ſi divine & ſi myſterieuſe, qui ſe pratique en l'hõneur des Dieux, & par les Dieux, qui a pour Auteurs les Dieux meſmes, ſans parler du plaiſir & du profit qui nous en reviens. Mais ie m'etonne qu'un homme comme toy qui revere Homere & Heſiode, ait la hardieſſe de la condamner; car tu ſçais l'eſtime qu'ils en font, & que celuy-cy la conte parmy les choſes les plus agreables, comme l'Amour, la Muſique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehenſible, attribüant la douceur à la Muſique, qui eſt ſa compagne inſeparable. En un autre endroit il la met en paralele de la guerre, diſant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adreſſe à chanter & danſer, comme ſi ces divines qua-

sitez estoient un present du Ciel ; aussi faut il beaucoup de naturel pour y reüssir. Dailleurs, il semble avoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la paix & en la guerre, & faire la Dance & la Musique le symbole de la paix. Hesiode, comme tu sçais, dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses, au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; si bien que blâmer la Dance, c'est presque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au jugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loüé la Dance comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais il l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cét exercice. Et veritablement il eût eu tort de le condamner, luy qui ne dedaignoit point de se trouver dãs les assemblées des Musiciennes, & qui fréquentoit la Courtisane Aspasie. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle est, car il ne l'a veuë qu'en son enfance, ie m'assure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordace & quelquefois le Sycinnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, puisque tu les as preferées d'abord à la Dance; examinons les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits pour paroistre plus gros aussi bien que plus grand, representer un Heros ou un Dieu, & bâiller avec un grand masque comme s'il vouloit devorer les spectateurs ? Ce n'est pas tout, car il se contourne & se demene comme un furieux,

Ou Batelleuses.

Il a déja parlé de la Musique.

Cothurne.

& chante des complaintes qui seroient supportables en la personne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle apparence de voir Hercule avec sa peau de lyon & sa massuë, fredonner ses travaux sur un Theatre ? Ce que tu reprens donc en la Dance, en disant que c'est plutost le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a toûjours plus de femmes que d'hommes. Ajoûtez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ses masques, au lieu que celuy du danseur, aussi bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois un mesme baladin chantoit & dansoit; mais comme on vit que le mouvement empéchoit la respiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & dancer les autres. Pour le sujet de la Piece il est commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diversité & de changement dans les Balets, & s'il faut aussi plus d'erudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix estably pour cét exercice comme pour les autres, ie croy que c'est qu'on la trouvoit au dessus de la recompense, ou qu'on a crû qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion; quoy que la plus illustre ville d'Italie & celles qui ont tiré leur origine de la Grece, y ayent ajoûté à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plusieurs choses, afin que ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie sçay que d'autres devant moy ont composé des livres sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, a-

Cela est prouvé par la suite.

Calvisi.

leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroiſtre leur lecture. Mais mon deſſein n'ayant eſté que de montrer le plaiſir & l'utilité qu'on peut tirer de cét exercice, particulierement depuis le ſiecle d'Auguſte, ie me ſuis contenté de parler des Dances les plus communes, ſans rechercher pedanteſquement celles qui ne ſont plus en vſage, comme *le ſaut de la Grue*, & autres ſemblables. Ce n'eſt donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui ſe fait dãs la debauche, où l'on voit ſauter & gambader des païſans au ſon de la fluſte, qui eſt une Dance penible & laborieuſe, qui ſe pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont ie veux parler. Auſſi Platon dãs ſes Loix aprouve les unes & condãne les autres, les diviſant en vtiles, agreables, & en banniſſant les des-honneſtes.

Voila ce que i'avois à dire touchãt la Dance en general, ſans m'étendre davantage dans le particulier. Je repreſenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danceur, pour faire voir, que cét Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danceur de Balet, qui eſt celuy dont j'entẽs parler, ſçache pluſieurs choſes, comme la Poëſie, la Geometrie, la Muſique, & la Philoſophie meſme; quoy qu'il n'ait pas beſoin du Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverſes poſtures & contenãces. en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apelles pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme Calcas il ſçache le preſent, le paſſé, & l'avenir, & qu'il les ait toûjours

prests en son esprit, pour les pouvoir represente
dans l'occasion. Mais il doit sçavoir particulier
ment expliquer les conceptions de l'Ame, & dé
couvrir ses sentimens par les gestes & le mouve
ment du corps. Enfin il doit avoir ce que Thuc
dide attribuë à Periclés, le secret de voir par tou
ce qui convient, qu'on appelle *le Decorum*, afin de
s'en bien acquitter ; & avec cela estre subtil, in
ventif, judicieux, & avoir l'oreille tres delicat
Pour la matiere, l'histoire ancienne ou plûtost la
fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc
qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis
le Cahos & la naissance du monde, jusqu'à la reine
Cleopatre ; car cette science embrasse toute
cette étenduë ; mais il doit representer principa-
lement les Fables les plus celebres. Comme Satur-
ne châtra son pere, la bataille des Titans, la nais-
sance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de sa
mere, la supposition d'une pierre, la prison de Sa-
turne, le partage des trois Freres, la revolte des
Géans, le larcin de Promethée & son supplice, la
formation de l'homme, la force de l'un & de
l'autre amour En suite le mouvement de l'Isle de
Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du
Serpent, les embûches de Tieye, le milieu de la
terre trouvé par le vol des Aigles, le deluge de
Deucalion, l'Arche où furent conservées les re-
ques du genre humain, les pierres qui repeu-
rent le monde, le demembrement d'Iacchus, la
fourbe de Junon, l'embrasement de Semele, les
deux naissances de Bachus, Tout ce qui se dit de
Minerve, de Vulcain, & d'Erichton, avec le differ
touchant le païs d'Athénes, & le premier jug-
ment de l'Areopage. Puis toutes les Fables de ce
païs là, & particulierement les avâtures de Ce-

Le Cul.

qui cherche sa fille, l'hospitalité de Celée, l'invẽ- *Proserpi-*
tion de l'Agriculture de Triptolemе; comme Ica- *ne.*
re plãta le premier la vigne, la calamité d'Erigo-
ne; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye,
de Thesée & de son pere; l'enlevement de Medée
& sa retraite en Perse; les filles d'Erectée & de
Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en *Egée.*
Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Phyllis
ni Acamas, ni le premier ravissement d'Helene,
ni l'entrepriſe de Castor & de Pollux contre la
ville d'Athenes, ni la mort d'Hipolyte, ni le retour
des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire
d'Athenes, que i'ay déraché de son corps pour
servir d'exemple. Aprés, vient celle de Megare,
Nisus, Sylla, le cheveu de pourpre, le passage de
Minos, son ingratitude envers sa bienfactrice.
Puis Citheron, les calamitez des Thebains & des *Ou le flo-*
Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui *quet.*
le couche, les dents du Serpent, les hommes qui
en naquirent, le changemẽt de Cadmus en Dra-
gon, la structure des murs de Thebes au son de la
lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa *Niobé.*
femme, sa punition, son dueil, son silence; En
suite les tristes avantures d'Acteon, de Panthée,
& d'Edipe; Hercule & tous ses travaux, avec le
meurtre de ses enfans. Corinthe ne manque pas
aussi de sujets. Glauque, Créon, & devant eux
Bellerophon & Stenobée; le combat du Soleil &
de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des
enfans de Nephelé par l'air sur un belier, la rece-
ption que font les Dieux marins à Inon & à Me-
licerte. Apres, l'histoire des Pelopides, Mycenes
& tout ce qui s'y passe, & auparavant Inacus,
Argus, Astrée, Thyeste, Erope, la Toison d'or,
les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon;

le ſupplice de Clycemneſtre. Et plus haut encor
l'entrepriſe des ſept Princes contre Thebes,
recueil qu'on fait aux gendres fugitifs, d'Adraſte
l'Oracle qui fut rendu ſur leur ſujet, la ſepulture
des morts interdite, & pour cela la mort d'Ar
gone & de Menecée. Ce qui s'eſt paſſé à N
mée ; Hypſipile & Arquemore, & avant tout ce
la la priſon de Danaé, la naiſſance de Perſée,
combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy
attachée l'hiſtoire d'Ethiopie; Caſſiopée, Andro
mede, Cephée, que la credulité des hommes
placez dans le Ciel aprés leur mort. Il n'ignore
ra pas auſſi l'hiſtoire des deux freres Danaüs &
Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans.
Lacedemone a les amours d'Hyacinthe, où Zé
phire eſt rival d'Apollon ; le meurtre de ce beau
fils d'un coup de pâlet, la fleur iſſuë de ſon ſang,
& les caracteres de douleur qu'elle porte en
prains, la reſurrection de Tyndare, ſuivie de la
colere de Jupiter contre Eſculape, le voyage de
Pâris depuis le jugement des trois Deeſſes, l'ac
cueil qu'on luy fit chez Menelaüs, le raviſſement
d'Heleine. Car l'hiſtoire de Troye eſt jointe
celle de Sparte, & fournit de ſoy une ample matie
re, puis-que tous ceux qui s'y ſont trouvez, peu
vent faire chacun un ſujet à part, que le Pantomi
me doit avoir preſent, cõme i'ay dit, à ſa memoi
re, & particulierement ce qui eſt arrivé depuis le
raviſſement d'Heleine, juſqu'au retour des Grecs,
comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée.
La fable d'Oreſte n'eſt pas éloignee de ce ſujet,
ſon avanture chez les Scythes, ni ce qui eſt arri
auparavant, je veux dire la demeure d'Achille
my des filles en l'Iſle de Scyre, la folie ſuppo
d'Uliſſe, avec l'abandonnement de Philoctete

Toutes les erreurs de ce Heros, Circé, Calypso, Telegone, Eole & ses vents, avec le reste iusqu'à la mort des galans de Penelope; Et devãt cela les embûches dressées à Palamede, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du même nom. L'Elide aussi n'en fournir pas moins, Enomaüs, Myrtile, Saturne, Jupiter, les premiers athletes des jeux Olympiques; Mais il y a une grande moisson de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauvage de Galisto depuis sa grossesse, l'yvrognerie des Centaures, la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crête nous y trouverons Europe, Pasiphae, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phedre, Androgée Dedale, Icare, Glaucus, la Prophetie de Polyide, Tale de Crête gardien d'airain de l'Isle. En Etolie on trouve Althée, Meleagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirénes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcméon fut passée Nesse, la jalousie de Déianire, suivie de l'embrasement d'Hercule sur le mont Oëta La Thrace vient apres, avec Orphée & sa mort, sa teste qui parle, & qui nage sur la lyre, Hemus, Rhodope, le supplice de Lycurgue. Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pelias, Iason, Alceste, la Colchide des Argonautes Argos & sa Carene parlante, les avantures de Lemnos, Eté, le songe de Medée, le démembrement de son frere, & le reste de ses traverses, puis Laodemie & Protesilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde, iusqu'en Perse. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret

C'est qu'il portoit des tables d'airain.

de Tantale, l'espaule de Pelops servie aux Dieux en un festin, au lieu de laquelle ils en remirent une d'yvoire. En Italie, l'Eridan, Phaeton & ses sœurs changées en arbres, qui distilent l'Ambre. De là en Affrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Espagne, Geryon, & l'enlevement des bœufs d'Erythie. En Phenicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sache aussi toutes les metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux de femmes en hommes, comme de Cenée, Tiresias & autres. Il apprendra mesme les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes; Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dãs le corps des animaux; mais particulierement leurs amours & leurs metamorphoses. En suite toute la tragedie des Enfers, le supplice des méchans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thesée & de Pirithoüs conservée iusques-là. Enfin tout ce qu'on invente Homere, Hesiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voilà un petit abregé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir comme j'ay dit tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de l'protocole ny d'Interprete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'avoüa le Philosophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que

n'eſtoit qu'une ſuite de la Muſique, à laquelle on avoit ajoûté des geſtes & des poſtures, pour faire mieux entendre ce qu'on joüait ; mais qu'elles eſtoient le plus ſouvent vaines & ridicules, & qu'on ſe laiſſoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geſte & de l'harmonie. Alors un illuſtre Pantomime du tẽps de Neron, qui avoit le corps excellent & ſçavoit fort bien ſon métier, le pria de ne le point condamner ſans l'avoir veu ; & faiſant ceſſer les voix & les inſtrumens, il repreſenta devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où eſtoit exprimé le Soleil qui les découvroit, Vulcain qui leur dreſſoit des embûches, les Dieux qui accouroient au ſpectacle, Venus toute cõfuſe, Mars étonné & ſuppliant, & le reſte de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philoſophe s'écria qu'il luy reſſembloit voir la choſe meſme, & non pas ſa repreſentation, & que cét homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous ſommes ſur ce ſujet, je te veux rapporter tout d'une ſuite le témoignage d'un barbare de ce tẽps-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin danſer avec tant d'adreſſe, qu'encore qu'il n'entendiſt rien de ce qu'õ chantoit, il ne laiſſoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire preſent de ce Pantomime : Et comme Neron s'etonnoit de cette demande, C'eſt, dit il, que i'ay pour voiſins des Barbares, dont perſonne n'entend la langue, & celuy-cy ſervira de truchement, & leur fera entendre par geſtes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cét Art eſt de contrefaire ſi bien ce qu'on joüe, qu'on ne faſſe ni geſte ni poſture qui n'ait

du rapport à la choſe qu'on repreſente, & ſur tout qu'on garde le caractere de la perſõne, ſoit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le ſentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq maſques & cinq habits preparez pour un balet, & ne voyant qu'un danceur, demanda qui feroit les autres perſonnages: Et comme il fut appris qu'il les joüeroit tous luy ſeul. Il faut donc dit-il, que dans un ſeul corps il ait pluſieurs ames. C'eſt pour cela que les Romains les ont appellez Pantomimes & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils ſoit comme un Polype, pour prendre toute ſorte de couleurs, & changer de face ſelon la diverſité des affaires.* En un mot, cet Art fait profſion d'exprimer les mœurs & les paſſions des hommes, & de contrefaire tantoſt le joyeux, tantoſt le triſte, tantoſt le doux, tantoſt le colere, & les deux contraires preſque en un même moment. Les autres choſes qu'on voit & qu'on entend ſont unes, c'eſt à dire ne repreſentent qu'une ſeule idee; mais le Pantomime eſt tout ſeul pluſieurs choſes, il a du plaiſir à voir la multitude & la diverſité de ſon appareil, & comme on a joint au bruit des pieds & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Muſique. Dans les autres choſes les fonctions du corps & de l'eſprit ſont differentes; mais icy elles ſõt unes, & l'on n'y fait aucun geſte qui n'ait ſa raiſon. C'eſt pourquoy un Ancien diſoit que les Pantomimes avoient les mains ſavantes, & il les alloit voir pour s'inſtruire, & un autre Philoſophe voyant dancer un Balet, Grands Dieux! dit-il, de quel plaiſir m'eſtois-je privé juſqu'alors par trop de ſcrupule. Que s'il eſt vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irraſcible, le concupiſcible, & le raiſonnable, le Pantomi-

Qui imitant tout.

La flute, le chalumeau Ou la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Muſiciens. Les beaux Mytilenien. Timocrate ſon precepteur.

me les repreſente tous trois, iraſcible quand il contrefait le furieux, le concupiſcible quand il fait l'Amant paſſionné, & le raiſonnable quand il joüe une paſſion moderée, ou plûtoſt cette derniere qualité eſt répanduë par tout, comme le ſens de l'attouchement par tout le corps. D'autre coſté, quand il a toûjours pour objet ce qui eſt beau pour ne rien faire au cõtraire, ne confirme-t'il pas l'opinion d'Ariſtote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire meſme que ſon ſiſtéme a quelque choſe de la Philoſophie de Pythagore. Ajouſtez à cela que cét Art raſſemble en un l'utile & le delectable, qui eſt le dernier point de la perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y eſt d'autant plus vtile, qu'il eſt joint au delectable. Car combien ce ſpectacle eſt-il plus agreable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & ſe veautrer dans la boüe ou dans la pouſſiere; ce que l'on contrefait quelquefois dans les Ballets, mais avec moins de danger, & plus d'agrement. Car tous ces tour de ſouplelſe, ces ſauts, ces pirouïettes, ces culebutes, ces divers mouvemẽs du corps réjoüiſſent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus ſouples & le corps plus vigoureux, qui eſt tout l'avantage qu'on peut tirer de la lute & d'autres ſemblables exercices. Comment donc, cét Art ne ſeroit-il pas tres-loüable, qu'il exerce en meſme temps le corps & l'eſprit, réjoüit les yeux & les oreilles, à l'aide de la Poëſie & de la Muſique & inſtruit les ſpectateurs. Car qu'y a-t'il de plus doux, de plus aymable, & de plus melodieux tout enſemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t'il de plus plein d'inſtruction que les Fables anciennes, au

récit desquelles vous voyez tout le theatre agi
d'amour ou de haine, de dépit ou de colere,
d'horeur ou de compassiõ Ie ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & une chose aussi rare que de trouver en une mesme personne la douceur & la majesté. Quant aux perfectiõs du corps, ie desire, qu'il soit selon la maniere de Polyclete, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignerent un jour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut quand Hector viendroit, & que ce n'estoit là qu'Astianax. Une autre fois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'eschelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles. A un gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il prist garde de ne pas rompre l'echafaut; Et à un maigre & deffait, qu'il songeast à se guerir, & non pas à danser. Ou souplesse.

Ie remarque ces choses pour faire voir combien sont ridicules ceux qui blasment les choses dont ils ne sçavent pas la raison, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cét exercice, & en ont reconnu les deffauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout ensemble, pour se pouvoir arrester tout court & tourner en un instant, ce qu'il a de commun avec le luteur, cõme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sõt plus fidelles que les oreilles, parce qu'on croit plûtost ce qu'on voit que ce qu'on oit: mais icy, il faut le iugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'il

Amant s'y peut guerir de ſa paſſion, & un mélancolique de ſa triſteſſe ; & il eſt ſi naturel qu'on y pleure & qu'on y rit ſelon les divers ſujets qu'on repreſente. Ceux de Pont & d'Ionie ſont tellement touchez de la fable de Bachus, quoy qu'elle ſoit ridicule, que toutes les fois qu'on la joüe, ce qui arrive ſouvent, ils paſſent les jours entiers à voir ſauter des Tyrans, des Satyres & des Coribantes, & les principaux ſe piquent plus d'eſtre les Acteurs de ces fadaiſes, que de leur nobleſſe et de leur dignité. Aprés avoir veu les vertus du Pantomime, conſiderons maintenant ſes défauts; j'ay déja dit ceux du corps, voicy les autres. Pluſieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns ſe troublent en changeant, & déçeus par la reſſemblance, repreſentent une choſe pour l'autre, comme celuy qui mal-ſõdoit les calamitez de Thyeſte avec l'hiſtoire de Saturne, à cauſe qu'elles ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ſes enfans ; & celle de Glaucé & de Semele, à cauſe du feu, dont l'une & l'autre eſt conſumée. Mais l'Art n'eſt pas reſponſable des fautes de l'artiſan, & il faut blâmer ceux qui peſchent contre les regles, & loüer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites; mais il faut pour bien faire ; que chacun ſe reconnnoiſſe dans la diverſité des perſonnages qu'il repreſente, & qu'il penſe voir en luy comme en un miroir. Car lors on ne ſe peut contenir d'aiſe, & l'on rencontre ce qui eſt ſi difficile à trouver, de ſe connoiſtre ſoy-meſme ; ſi bien qu'on revient du ſpectacle tout inſtruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde ſur tout à garder la bien-ſeance, ſans s'emporter trop avant.

Car il y a un vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut representer, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps joüant Ajax le furieux, s'emporta de sorte qu'on eust dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coûtume, pour faire plus de bruit, & arrachât l'instrument d'un Musicien il en donna un tel coup sur la teste à celuy qui representoit Ulysse, qu'il l'eut assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant le peuple qui ne sçait point garder de bornes, estoit ravi de cette extravagance, qu'il faisoit cét postures ridicules, comme s'il eut esté fou luy-mesme, tant l'autre luy avoit bien imprimé la passion qu'il representoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit apprehender avec raison qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dés qu'il fut revenu de son transport, il en eut tant de regret qu'il en tomba malade, & comme on le vouloit obliger à redancer son Balet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de ses rivaux representa en suite le mesme sujet sans tomber dans la mesme faute, ni sortir des bornes de la representatiõ ce qui fut approuvé de tout le monde. Voila ce que j'avois à dire

pour juſtifier ma paſſion. Que ſi tu veux un jour prendre part à ce divertiſſement, tu n'en ſeras pas peut-eſtre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Ulyſſe que ſes charmes ſont impuiſſans; Au contraire, ton eſprit ſera tout tranſporté, & tu ſeras ſi amoureux de ce doux poiſon, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorphoſer en animal, il te rendra plus excellant; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'eſt déja arrivé; car il me ſemble que tu m'as diſſilé les yeux; & que ie commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré juſqu'à preſent. Souvien-toy donc de me rendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que j'aye part auſſi bien que toy, au plaiſir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un ſi agreable divertiſſement.

Il y a ici un Dialogue intitulé Lexiphanés, *contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point comme nous diſons*, Phebus *&* Galimatias. *Mais outre que le Phebus de noſtre langue ne ſe rapporte point à celuy de ce temps-là, ce Dialogue eſt ſi obſcur que les plus Doctes meſmes n'y trouvent gouſtent; c'eſt pourquoy ie ne l'ay point traduit.*

L'EUNUQUE, OU PAMPHILE

DIALOGUE.

DU PAMPHILE ET DE LYCINUS.

C'eſt le recit d'une diſpute de deux Philoſophes Peripateticiens pour une chaire de Profeſſeur, dont l'on vouloit exclure l'autre à cauſe qu'il eſtoit Eunuque.

PAMPHILE. QU'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu ſois bien gai de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire.

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lors que tu ſçauras le plaiſant procez qui eſt entre deux Philoſophes.

PAMPHILE. Cela eſt déja ridicule, que des Philoſophes ayant procez enſemble; en tout cas cela ne devroit point troubler la tranquilité de leur eſprit, ni émouvoir leurs paſſions.

LYCINUS. Ils ſont bien éloignez de cela; car ils ſe ſont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Eſt ce pour quelqu'une des choſes qui ſont controverſées entr'eux, ou ſi c'eſt quelque nouveau different.

LYCINUS. Ce ſont deux Philoſophes de même Secte qui diſputent publiquement avec aigreur en la preſence des principaux de Rome devant leſquels ils devroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy qu'elle eſt leur diſpute, afin que i'en rie à mon tour, ſans me tenir plus long-temps en haleine.

LYCINUS. Tu ſçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philoſophie pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & il s'agiſſoit de recevoir un Profeſſeur dans celle des Peripateticiens qui eſt vacante. *Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens &c.*

PAMPHILE. Je le ſçay; car celuy qui l'eſtoit eſt mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voila l'Haleine pour laquelle ils combattoient; & il n'y avoit pas dequoy le trouver étrange, n'eſtoit qu'il ne ſied pas bien à des Philoſophes qui preſchent le mépris des richeſſes, de ſe battre pour du revenu, comme s'il s'agiſſoit de deffendre la Religion ou le ſepulcre de leurs Anceſtres. Car ce qu'ils conſideroient n'eſtoit pas l'inſtruction de la jeuneſſe, mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richeſſes indifferentes, & les mettent au moins entre les biens.

LYCINUS. Il eſt vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la défenſe de leurs loix & des coûtumes de leurs Anceſtres; mais il y a un particulier dans la diſpute, qui la rend bien agreable. Pluſieurs Champions ſe ſont preſentez à ces jeux funebres; mais les deux principaux qui paroiſſoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, etoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat à commencé par des eſcarmouches aſſez legeres, où chacun a ſoûtenu la doctrine de ſon Maitre, ſans que pas un ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclés laiſſant là ſon Ariſtote, a tourné toutes ſes forces contre

son ennemi, & s'est mis à le decrier, & à reve-
ler ses deffauts; & l'autre pour se revancher, en
fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas étrange; car
il faut avoir égard aux mœurs, aussi-bien qu'à la
doctrine, dans l'institution de la jeunesse; & si j'en
estois crû, on preferoit le plus homme de bien
au plus habile.

LYCINUS. Je suis de mesme sentiment. Mais
ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après
s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Diocles a
reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas di-
gne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque,
& à plus forte raison de remporter le prix propo-
se aux Philosophes; & que si l'on faisoit bien, les
Eunuques seroient exclus, non seulement de tou-
tes les charges publiques, mais des mysteres des
Dieux & des Assemblées, comme des monstres
dont la rencontre, seule est funeste. Il s'est donc
fort étendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il
n'estoit ni masle ni femelle, qui est un prodige
dans la Nature.

PAMPHILE. Voila un crime tout nouveau
qu'un autre appelleroit un mal-heur; mais que
répondu Bagoas à une si grande objection? car la
chose commence déjà à me faire rire.

LYCINUS. Il est demeuré long-temps sans par-
ler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; on a
dit que les Eunuques sont plus sujets à ces pas-
sions que les autres, & sa confusion paroissoit visi-
blement sur son visage; Mais à la fin il a répondu
d'une voix grefle Que Diocles avoit tort de vou-
loir exclûre des hommes d'une profession qui ad-
mettoit mesme les femmes, & a allegué les exem-
ples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime,

celuy d'un Eunuque Gaulois qui a eſté fort illuſtre du temps de nos peres, dans la Philoſophie Academique. Mais Dioclés eſtoit ſi animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raiſons ; & ie croy qu'il eut exclus ce Gaulois meſme, s'il eût eſté preſent malgré ſa reputation & ſa gloire. Car il alleguë force railleries des autres Philoſophes tant Stoïques que Cyniques qui ont joüé ſur ce deffaut. Voilà la queſtion qui ſe preſentoit à juger. *Si un Eunuque peut eſtre receu à Philoſopher, & particulierement à enſeigner la Philoſophie.* Dioclés ſoûtenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe ; l'autre répondoit ; qu'il ne s'agiſſoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'eſprit ; & qu'on devoit ſimplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos l'autorité d'Ariſtote, qui devoit eſtre de grand poids en cette matiere ; lequel avoit fait une eſtime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, juſqua luy ſacrifier cõme à un Dieu. Il ajoûtoit que les Eunuques bien loin de devoir eſtre exclus de l'inſtitution de la jeuneſſe y étoiẽt plus propres que les autres, pour être exempts du ſoupçon dont Socrate même ne s'étoit pû garentir. Il tournoit auſſi contre l'autre ſes railleries & diſoit que ſi la barbe eſtoit ſi cõſiderable en cét endroit, un bouc devoit eſtre preferé à un Philoſophe. Là deſſus un de la troupe ſe levant, Meſſieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'eſt point Eunuque ; mais il a eſté contraint de le contrefaire pour ſe ſauver d'un adultere où il a eſté pris ſur le fait ; ſi bien qu'à preſent que le danger eſt paſſé, ie croy qu'il avoüera ce qu'il eſt. A ces mots il s'eſt fait un éclat de rire dõt le docteur

tout confus, n'a ſçeu s'il devoit confeſſer ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comedie eſt aſſez belle, mais qu'en eſt il arrivé?

LYCINUS. Que les Juges ne ſe pouvant accorder ont remis la choſe à la deciſion du Senat ou de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépoüillaſt Bagoas, comme ont fait les eſclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il eſtoit capable de philoſopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy accordaſt le congrés avec quelque Courtiſane en la preſence de l'un des Juges. Cependant l'un inſtruit ſon accuſation, & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoy qu'il fait contre luy; l'autre tâche à ſe montrer homme, & met en œuvre toutes ſes facultez naturelles pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout, s'il peut faire voir qu'il eſt bon étalon, comme la marque d'un bon Philoſophe, & un argument au genre demonſtratif. Cela me fait ſouhaiter que mon fils que ie deſtine à la Philoſophie, ait cette partie-là excellente plûtoſt que le jugement ou la memoire, afin de pouvoir eſtre un jour grand Philoſophe.

Ou, une demonſtration.

DE L'ASTROLOGIE IUDICIAIRE.

Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre qu'il y a des choses bien chimeriques, & qui ne sont pas de son caractere.

MON dessein n'est pas de traitter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des predictions qu'on en peut tirer pour l'vtilité de cette vie; sans donner pourtant ni principe ni doctrine, mais seulement quelques remarques & quelques observations sur ce sujet. Ie m'étonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font pas d'état de celle-cy. Car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois qui ont été cheris des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en pas avoir assez de lumiere, & lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie, non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont decouverte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'éprouvent pas, comme nous, le changement des saisons, outre que c'est une na-

tion fort subtile; & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçavoir. Apres avoir dõc remarqué les faces differentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cause, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils étudierẽt en suite le cours & la nature des autres Planettes, & leur donnerẽt des noms, non seulemẽt pour les discerner, mais pour marquer leurs diverses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons; la reglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont representé chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diversité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se servoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui observerent les proprietez du Belier, adorerẽt le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils reverent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeste; & dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les predictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adõnez plus que tous les autres à cette discipline si bien qu'ils veulent qu'on les croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apprise d'Orphee qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obscurement, & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la loy sur laquelle il célebroit les Orgies & chãtoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept

cordes qui repreſentent les ſept Planettes ; c'eſt pourquoy les Grecs l'ont placée dãs le Ciel apres ſa mort,& appelé une conſtellation de ſon nom. Auſſi le peint-on aſſis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux qui ſont l'image des feux celeſtes. On dit auſſi que Tirésias eſtoit grãd Aſtrologue, & qu'on la figuré maſle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre ſexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeſte, les Grecs avoient déja grande connoiſſance de l'Aſtrologie ; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celuy qui y ſeroit le plus ſçavant, Thyeſte leur découvrit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris occaſion de dire qu'il avoit un Belier d'or; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile; ce qui le fit preferer à ſon rival. J'ay le meſme ſentiment de Bellerophon,& ie ne croy pas qu'il ait iamais eu de cheval aîlé; mais bien que ſon eſprit guindé dans le Ciel, y a remarqué pluſieurs belles choſes touchant les Aſtres. Il en eſt de meſme à mon avis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air ſur un Belier d'or, & ie croy que Dédale & ſon fils ont eſté ſçavans dans l'Aſtrologie, & que l'un pour s'eſtre perdu dans cette Science a donné lieu à la fable. Peut-eſtre auſſi que Paſiphaé pour avoir ouï l'autre diſcourir du Taureau celeſte, & des autres Aſtres, devint amoureuſe de ſa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle eſtoit devenuë amoureuſe d'un Taureau, dont elle avoit joüy par ſon moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science,& qui ſe ſõt exercez chacun ſur diverſes parties, les uns ayant obſervé le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil ou de quelque autre Planette, avec leurs diverſes influences, cõme Phaëton & Enoy-

De ceux du Ciel.

mion dont le premier laiſſa cét art imparfait par
ſa mort,& l'autre s'en acquitta ſi bien, qu'on dit
qu'il joüit de ſes amours, & qu'il coucha avec la
Lune. C'eſt ainſi qu'on fait naiſtre Enée de Venus
Minos, de Jupiter, Aſtalaphe, de Mars, Autolyque,
de Mercure, parce qu'ils ſont nez ſous ces Planet-
tes: Et comme on retient toûjours quelque choſe
de ſon aſcendant, Minos a eſté Roy, Enée, beau;
Aſtalaphe, vaillant, & Autolyque, voleur. Jupiter
auſſi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a precipité
dans les Enfers, comme le croit le peuple igno-
rant; mais on a feint le premier, à cauſe de ſon
mouvemẽt lent & tard.ſ; & la profondeur de l'air
a eſté priſe pour l'abyſme des Enfers. Il eſt aiſé de
voir par les vers d'Heſiode & d'Homére que les
Fables anciennes s'acordent avec l'Aſtrologie,
comme quand celuy-cy parle de la chaine d'or de
Jupiter, & des dars du Soleil que ie crois eſtre
l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que
Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la
Dance, & du cercle luiſant de ſon Eſcu. Car tout
ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, &
de la façon dont il fut decouvert, eſt pris de l'A-
ſtrologie; à quoy a donné lieu le frequent con-
cours de ces deux Planettes. En un autre endroit
il décrit les effets de ces deux Aſtres, attribuant à
Venus les plaiſirs de l'amour, & à Mars ceux de la
guerre. Les anciens ſçachant bien ces choſes, ſe
ſont fort adonnez aux predictions qui ſe tirent
des eſtoiles. Car ils n'entreprenoient rien de con-
ſiderable ſans conſulter quelque Devin, ſoit qu'il
fût queſtion de prendre femme, ou de faire quel-
qu'autre choſe d'importance. Les Oracles même
ont du rapport à l'Aſtrologie. La Vierge qui
rend les réponſes à Delphes, ſignifie la Vierge ce-

leſtes,le Dragon qui ſifle ſous le trepié,le Dragon du Ciel ; le Temple de Didyme , les deux Jumeaux. En un mot,la divination eſt une choſe ſi ſainte & ſi ancienne , qu'Vlyſſe dans ſes longues & perilleuſes erreurs voulut décendre aux Enfers,non par une ſimple curioſité , mais pour y conſulter Tirésias qui eſtoit grand Aſtrologue,ſur l'eſtat de ſes affaires.Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit , il creuſa une foſſe , & y égorgea des victimes ; & lors qu'il ſe vit environné d'ombres murmurantes, parmy leſquelles eſtoit celle de ſa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le ſang dont elles paroiſſoient fort alterées , que celle de Tirésias n'euſt bû la premiere,afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lycurgue ce grãd Legiſlateur des Lacedemoniens, forma ſa Republique ſur le modelle des Aſtres,& défendit à ſes Citoyens de marcher au combat avãt la pleine-Lune , parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Aſtrologie , eſtans ſi fots que de croire qu'ils ſont nez avant la Lune. Voila comme nos Anceſtres ont eſté curieux de cette Science ; mais maintenant,les uns diſent , Qu'il eſt impoſſible de connoiſtre l'avenir,parce que toutes choſes ſont incertaines , & peuvent arriver diverſement; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel , & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes , ni ne ſe mélent de nos affaires,mais ſe remuëñt par neceſſité. Les autres ſoûtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tãt ſcrupuleuſe qu'inutile , parce que les choſes ne ſe peuvent éviter,quand elles ſe pourroiẽt prévoir, mais ie repondray aux uns & aux autres que les choſes veritablement ont leur cours neceſſaire

dans le Ciel, mais que les effets en viennent juſqu'à nous. Car ſi la courſe des chevaux & le mouvement des hommes, ſont capables de remuër des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de ſi grands globes ſera-t-il ſans effet ; Le moindre feu produit de la chaleur que nous reſſentons, quoy qu'il brûle neceſſairement, & ſans avoir égard à nous, & pourquoy ne ſentirions-nous point les influences des Aſtres ? Il eſt vray que l'Aſtrologie ne change pas la nature des choſes, & n'empeſche pas qu'elles n'arrivent ; mais les predictions agreables donnent de la joye, & l'on peut plus aiſément remedier aux maux qu'on prevoit, outre qu'ils ne ſurprennent pas tant, & qu'ils ſont plus faciles à ſupporter. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant cette partie de l'Aſtrologie.

DEMONAX.

C'eſt la vie d'un Philoſophe qui eſtoit du temps de Lucien.

NOTRE Siecle n'a pas eſté depourveu de perſonnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps que pour ceux de l'eſprit. Straton le Béocien que les Grecs appeloient Hercule, peut ſervir d'exemple de l'un, & le Philoſophe Demonax de l'autre. Car ie les ay connus tous deux, & j'ay vécu long-temps avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre livre où j'ay décrit ſa taille, ſa force, & ſa façon de vivre toute ſauvage. En effet il demeuroit à découvert ſur le Parnaſſe, & ſe nourriſſoit de vian-

champeſtres, ſans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nettoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Théſee, ouvert le paſſage à travers les lieux inacceſſibles, & rendu des rivieres navigables. Pour l'autre, i'ay entendu de mettre icy comme une idée de ſa vie, afin d'en conſerver la memoire, & porter la poſterité à l'imitation de ſes vertus; car il ne l'a cedé à nul un des Philoſophes de ma connoiſſance. Il eſtoit de l'Iſle de Cypre, d'une maiſon aſſez illuſtre & opulente, mais comme il auoit l'eſprit encore plus grand que ſa fortune, il mépriſa tout, pour s'adonner à la Philoſophie. Il n'y fut porté de perſonne, quoy qu'il ait vécu familierement avec Agatobule. Demétrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclée, qui eſtoit un autre grand Philoſophe, ſans parler de ſon eſprit & de ſon éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richeſſes pour ſuivre le chemin de la Vertu, il conſerva toute ſa vie une grande liberté, tant en ſes paroles qu'en ſes actions, & mena vie exemplaire & irreprehenſible. Il paſſa par les Lettres humaines, avant que de ſe jetter dans la Philoſophie, & ne ſe contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais il en voulut ſçavoir le fond. Il avoit accoûtumé ſon corps au travail, tant pour en eſtre plus vigoureux que pour ſe pouvoir paſſer des autres, & comme il vit qu'il ne pouvoit plus profiter à ſoy-meſme, il ſortit volontairement de la vie, laiſſant beaucoup à parler de ſoy aux plus grands perſonnages de la Grece. Il n'embraſſa point de Secte particuliere; mais prenant ce qu'il trouvoit de bon en chacune, il laiſſa indécis laquelle il eſtimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faiſoit plus d'eſtat de Socrate que des

Ou bafty de ponts.

autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast davantage Diogéne. Mais c'estoit sans vanité, & sans envie de se faire admirer, car il vivoit du reste comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux coûtumes de son païs. Il n'afectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agreable en son entretien, & delicat en ses railleries, de sorte que ses disciples n'apprehendoient pas la severité de ses reprehensions, encore qu'ils ne mépriſaſſét pas ſes avis, & qu'ils en fiſſent bien leur profit. On ne le voyoit jamais criailler ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lors qu'il faloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & tâchoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'homme de faillir, & celuy du sage de pardonner & de redresser ceux qui faillent. Dans cette sorte de vie il n'avoit besoin de personne, & chacun avoit besoin de luy. Il avertissoit ses amis qui estoient dans une haute condition, de ne se point fier à une chose si fresle que la fortune, ni s'en orgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des sots, & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'elles ne pouvoient long-temps durer, & que la coûtume adoucissoit les choses les plus rudes, & apprivoisoit iusques aux maux. Il se plaisoit à reconcilier ceux qui estoient mal ensemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne voulussent point pardonner. Il fit un iour une belle harangue au peuple dans une sedition, & en ramena plusieurs

leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit à tout ce qu'il faisoit ; & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses lévres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible, & si quelque chose troubloit sa tranquilité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand tresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis, & se pouvoit dire plûtost amy de tout le monde ; car il ne refusoit son secours à personne, & croyoit que dés-là qu'on estoit homme, on avoit droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il aymoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tãt grands que petits l'avoient en singuliere veneration, & ils n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de vivre, & eut des accusateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardimẽt en public pour se deffendre, en l'estat d'un hõme qui ne craint rien & répondit tantost fort doucement & tantost plus rudement que la coûtume le portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on le met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve, il dit que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine,

Vestu de blanc & couronné.

qu'il n'avoit pas desiré de les sçavoir, parce qu'il n'eut jamais pû empescher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauvais, pour y encourager ou en detourner les autres. Cela appaisa le peuple, & luy fit jetter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses réponses promptes & aiguës. Favorinus ayant appris qu'il se mocquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouver & luy demanda, qui c'estoit qui se mocquoit de luy. Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demãdé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie : En vertu, dit-il, de ce que je suis né hõme. Un autre fois interrogé quelle secte il embrassoit de toute la Philosophie? Quitte, dit, répondit-il, que je suis Philosophe; & se retira en ioüriant. Et comme l'autre luy eut demãdé dequoy il rioit. Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point. car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux rapporter ses paroles, *Si Aristote m'appelle au Lycee, j'iray; si Platon à l'Academie, je le suivray; si Zenõ au Portique j'y demeureray. si Pythagore me veut, je me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'appelle. Un jeune Seigneur Macedonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument sophistique pour se mocquer de luy, il luy répondis par un équivoque qui taxoit sa reputation? dequoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme; Tu l'és donc, dit-il? Com-

Sydonius.

me il se mocquoit d'un Athlete qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la teste: & comme on luy crioit qu'il allast trouver le Preconsul: Non dit-il, mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu, en luy disant qu'elle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là dessus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'etoit luy, sans en donner les marques: Garde bien, luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu. Comme un Senateur Romain luy montroit son fils qui étoit fort beau, mais effeminé. Il est fort beau, dit il, & digne de toy, mais il ressemble à sa mere. Il appelloit un Cynique qui alloit vestu d'une peau d'Ours, Arcesias au lieu de l'appeler par son nõ. Quelqu'un luy demãdant en quoy consistoit la felicité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'estoient; l'appelle libre, repliqua-t'il, celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut il faire, dit-on? Il est bien aisé, ajousta-t'il, car si l'on considere de prés les choses du mõde, on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop, & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique. Ni toy l'homme dit-il. Comme un Philosophe se mettoit en peine de prouver les Antipodes, il le prit par la main & le mena à un puits, où luy montrant son ombre renversée: N'est-ce pas comme cela, luy dit il, que tu crois les Antipodes? Un imposteur se vantoit de sçavoir un secret pour avoir tout ce qu'il

Ou, effacherie.

C'est signifier un Ours.

vouloit, il le mena chez un boulanger, & tirant une piece d'argent, prit un pain & dit Voila tout mon secret. Herodote ce celebre Rhecteur pleurant son fils, qui estoit mort avant l'âge, & ne voulant point recevoir de consolation, il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que c'estoit. Que tu l'ailles trouver, dit-il. Un autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourveu qu'il luy peust nommer trois hommes de son âge, qui neussent jamais pleuré personne. Et comme il n'en pouvoit trouver. Ne te plains donc pas, dit-il de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se mocquoit de ceux qui affectent des mots anciens & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as-tu point de hôte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que ie te parle celuy d'a present? Comme un de ses amis luy disoit, Alons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils : Penses tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy? Voyant un jour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos : Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'on parle une langue que l'autre n'entend point? Agathocles le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps? Si tu és le premier, dit-il, tu n'és pas le seul? & si tu és le seul, tu n'és pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Cethegus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit un grand monstre : Ouy bien un monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit pleurer

C'est qu'un pleurant il haïssoit la mort.

le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre precepteur du Prince, il dit, que c'étoit raison avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demãdant si l'ame n'estoit pas immortelle ? Ouy, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coûtume de dire, parlant d'Herode le Rhecteur qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils, que Platon avoit raison de dõner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eust eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquemẽt aux Atheniens, pourquoy ils vouloiẽt exclure les Barbares de leurs mysteres, veu qu'Eumolpe qui les avoit instituez, étoit Barbare luy-même. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ses amis luy dit qu'il serviroit de pasture aux poissons. Aussi m'en ont-ils servy, dit-il. Un iour un mauvais declamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer, luy ayant répõdu qu'il declamoit tous les iours en son particulier, C'est que tu declames devant un sot, ajousta-t'il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bõne-auanture ? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te sçauroit trop donner ; sinon, on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escrimant contre un pieu fiché en terre, selon la coûtume des Romains, luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien, dit il, parce que tu n'as qu'un pieux pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se demeler sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car cõme quelqu'un luy eut demãde si l'on b ûloit mille livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée ; Il le faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pe-

Ou fils.

sera le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa lan-
gue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait ci-
toyen Romain; I'aymerois mieux, dit-il, qu'il l'eut
fait citoyen d'Athenes. Il dit à un Senateur qui se
glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit porté
son habit devant luy. Estant dans le bain, comme
il apprehendoit de mettre le pié dãs une cuvette
d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit, Il ne s'a-
git pas icy, dit il, de mourir pour sa Patrie. Com-
me quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de
l'autre monde; Attens que i'y aye esté, dit-il, pour
t'en dire des nouvelles. Un Poëte impertinent
s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui por-
toit que la terre avoit le corps, mais que l'esprit
s'estoit envolé dãs le Ciel; Ie voudrois qu'il y fut
déja, dit il. Comme il s'appuyoit sur un bastõ
pour la debilité de son âge, quelqu'un luy dema-
da ce qu'il avoit, C'est, dit-il, que Cerbere m'a
mordu. Voyant un Lacedemonien en colere qui
batoit son valet; Cesse, dit-il de te rendre sembla-
ble à luy. Une laideron nommé Danae, ayant un
procez, & sollicitant les Juges pour tâcher de les
corrompre; Accommode-toy, luy dit-il, avec
ta partie. car tu n'és pas Danae fille d'Acrise.
Il en vouloit particulierement à ceux qui philo-
sophoient par vanité, & comme un Cynique
croit qu'il etoit disciple d'Antisthene, de Crates
& de Diogene; Non pas, dit il, mais d'Hyperide.
Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au
lieu de se battre legitimement; Ce n'est pas sans
cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des
lions. Un Proconsul voulant châtier un Cy-
nique qui le blâmoit de trop de delicatesse,
parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le
corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que

veux-tu, dit-il, que ie luy faſſe s'il y retourne? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy; par où il reprenoit plus aigrement le Proconſul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup ſans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il faloit faire pour ſe bien acquiter de ſa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeaſt du miel, comme un mets trop délicieux pour un Philoſophe; Penſes tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des ſots, Ayant veu au Pecile une ſtatuë de cuivre, qui n'avoit qu'une main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire l'honneur que luy avoient dénié les Atheniens. Comme un Philoſophe boiteux ſe promenoit dans la Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Peripatetitien. Epictete luy conſeillant de ſe marier, & diſant que cela n'eſtoit pas contraire à la profeſſion d'un Philoſophe; Donne-moy, luy dit-il, une de tes filles en mariage. Il dit à un mechant homme qui contrefaiſoit le Philoſophe & parloit toûjours des Categories, Qu'il en eſtoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de dreſſer un Amphitheatre pour les combats des Gladiateurs, ainſi qu'on avoit fait à Corinthe, Il faut auparavant, dit-il, abattre l'Autel de la miſericorde. Ceux d'Elide luy voulant dreſſer une ſtatuë; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos anceſtres, qui n'en ont point dreſſé à Socrate ni à Diogene. Ie luy ay ouï dire une fois à un Iuriſconſulte, que les Loix eſtoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les mechans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toûjours à la bouche ce mot d'Homere,

Voyez les Remarques. C'eſt à dire ſe promenant.

C'eſt qu'il n'étoit pas marié.

Categorie ſignifie en Grec accuſation & reprehenſion.

Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens.

PAGINATION INCORRECT

Qu'un Lâche & un vaillant meurent l'un comme l'autre.

Qu'un sot & un habile-homme meurẽt tous deux d'une mesme mort ; & disoit que Thersite dans ses harangues semblоit un Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes; Il dit qu'il les estimoit tous;mais qu'il reveroit Socrate, admiroit Diogene, & aimoit Aristipe. Il vescut prés de cent ans,n'estans iamais triste ni malade, & servant ses amis quãd ils avoient besoin de luy,sans leur estre à charge, ny faire tort à personne. Les Atheniens & toute la Grece l'avoient en si grãde estime, que les Magistrats se levoient lors qu'il passoit,& chacun se taisoit quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil,il logeoit où il se trouvoit, & on l'estimoit à bon-heur, comme si l'on eust receu un Dieu. Les Boulangers mesme s'entrebattoient à qui luy donneroit du pain;& les enfãs luy presentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Un jour qu'il s'estoit fait une emute dans l'assemblee du peuple, tout le monde s'arresta quand il parut;ce que voyant, il se retira sans rien dire,parce qu'il avoit fait ce qu'il desiroit. Comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme,il dit à ceux qui estoient presens,ce que le Heraut crie aprés les jeux: *Qui se peut retirer, le spectacle est achevé*, & mourut faute de manger, sans rien perdre de sa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa sepulture ; Si personne ne m'ensevelit, dit il, la pourriture m'ensevelira : Mais quoy répondit-on, te laisseras-tu manger aux chiens & aux oiseaux;Ie le feray pour le moins, dit-il, utile à quelque chose aprés ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grand appareil: Tout

monde voulut y aſſiſter, & les Philoſophes le porterent eux-mêmes ſur leurs épaules. Il fut longtemps regretté, juſqu'à reverer comme une choſe ſacrée, la pierre ſur laquelle il s'aſſeoit. Voilà ce que j'avois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme un échantillon de ſa gloire.

LES AMOURS.

DIALOGUE.

DE LYCINUS ET DE THEOMNISTE.

Ce Dialogue conſiſte principalement en deux Harangues ; En l'une on ſoûtient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'eſt l'amour honneſte, ſelon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tâche malicieuſement, ſous ce pretexte d'introduire le ſale amour ; mais l'autre opinion y eſt ſi bien deffenduë, que cela ne peut corrompre perſonne ; & ſert plûtoſt à faire voir que ce vice n'a que la paſſion pour ſe deffendre. Car toutes les raiſons en ſont chimeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. TU m'as tout réjoüi, Theomneſte, par tes diſcours amoureux. Car comme l'eſprit ne peut eſtre toûjours tendu, & occupé à des choſes ſerieuſes, j'avois beſoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agreable que celuy-là. S'il te ſouvient donc

encore de quelques-unes de tes aventures, ie te
conjure par la Mer des Amours, de m'en faire
part, puis que nous chemons aujourd'huy la feste
d'Hercule, qui eſt un Dieu amoureux auſſi-bien
que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois plûtoſt, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyver ſur les campagnes, que le nombre de mes amours; Et l'on diroit que Cupidon a lancé ſur moy tous ces dards; car ie paſſe toujours d'amour en amour, & j'en ay fait un nouveau avant que d'eſtre défait du premier; ou plûtoſt d'un ſeul il en renaiſt pluſieurs, comme des teſtes de l'Hydre, ſans qu'Iolas meſme me pût ſoulager. Auſſi le feu qu'on t'allume inceſſamment ne s'éteignit jamais; & il ſemble que l'amour eſt comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, ſans en eſtre jamais raſſaſié. Je doute quelquefois ſi ce n'eſt point un effet du courroux des Dieux, & ſi ie n'ay point offenſé Venus & Cupidon, comme ces illuſtres coupables qui ont reſſenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Theomneſte ſe fâcheroit d'eſtre né homme, & d'aimer ce qui eſt beau, & il chercheroit des remedes pour ſe guerir d'une maladie ſi agreable! Tu devrois plûtoſt benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point deſtiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un ſale & indigne trafic, & aux inquietudes du Marchand & du Pilote, mais à une vie delicieuſe, dont les tourmens meſmes ſont doux, & où l'on paſſe continuellemẽt de l'amour à la joüiſſance, & de la joüiſſance à l'amour, ſans aucune interruption de plaiſir ni de delices; puiſqu'il y en a meſmes dans les deſirs & les eſperan-

ces. Tandis que tu me faiſoiois ce long recit, ie voyois nager tes yeux dãs la volupté, & le ton de ta voix ſe changer ; ce qui me faiſoit aſſez connoiſtre que tu n'avois pas ſeulement aymé ces choſes, que tu en aimois encore le ſouvenir. S'il te reſte donc quelque particularité à conter, comme à Ulyſſe de tes longues & agreables erreurs, fais-en icy un ſacrifice à Hercule, pour rendre ſon ſervice accomply, & celebrer pleinement ſa feſte.

THEOMNESTE. C'eſt un Dieu carnaſſier, Lycinus ; qui n'ayme pas les ſacrifices qui ne fument point ; mais puis que tu veux ſolemniſer cette feſte par des diſcours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure, & qui t'ont reveille ſur le point du jour ; & tirant ſa muſe de ſes exercices ordinaires, fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaiſt le plus de l'amour des femmes ou de celuy des garçons: car comme tu n'es engagé ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy qui ſuis piqué ſur le jeu, & qui aime éperduëment tout ce qui eſt beau.

LYCINNS. Penſes-tu que ce diſcours n'ait rien de ſerieux ? Ce n'eſt pas mon avis ; & il me ſouvient encore d'une diſpute que j'oüis il n'y a pas long-temps ſur ce ſujet, où ie vis combattre deux champions avec tant de force & d'adreſſe, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire ; & ſi tu veux ie te feray le recit de leur combat. Ils n'eſtoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre paſſion, mais chacun avoit la ſienne particuliere, & condamnoit celle de ſon voiſin.

Cela ſera expliqué plus bas.

THEOMNESTE. Que ie serois heureux d'entendre une si agreable dispute ! Je vais m'asseoir vis à vis de toy, & ne me leveray point que n'ayes achevé.

LICINUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, ie m'embarquay sur un brigantin, où ie fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions euë ensemble. Lors que i'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay sur mer, & m'assis prés du Pilote. Mon dessein n'est pas de conter par le menu toutes les avantures de nostre navigation ; mais aprés avoir rasé la coste de Cilicie & de Pamphilie, d'une viteſſe incroyable, à l'aide des vens & des rames, & traversé avec difficulté, les Isles de Quelidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grece ; nous entrâmes dans la mer Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nostre voyage ; & lors que nous fûmes arrivez à Rhodes, nous resolûmes d'y sejourner, pour nous remettre du travail de la mer ; si bien que les Matelots tirant à sec leur navire, dresserent leurs petites Cabanes sur le rivage. Pour moy, ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit preparé vis-à-vis du Temple de Bachus, & en passant ie contemplay avec plaisir les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme ie me promenois sous le portique de ce Temple, & considerois tout à loisir ses diverses peintures, me remettant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui

eſtoient preſens m interpretoient, lors qu'il y
voit quelque myſtere caché; Il m'arriva au ſor-
ir de là un des plus grands plaiſirs qui puiſſe ar-
ver en un païs étranger, qui eſt de rencontrer
uelque perſonne de cõnoiſſance. Car ie trouvay
ux de mes anciens amis, que tu as veus ſouvẽt
y avec moy, le beau Caricles de Corinthe, qui
toûjours ſi bien peigné & ajuſté pour plaire
x Dames; & l'Athénien Callicratidas, beaucoup
oins coquet, cõme celuy qui a en teſte l'amour
s garçons, iuſqu'à faire des imprecation con-
e Promethée, tant il abhorre les femmes. Du
ſte, grand Advocat & ſçavant dans les affaires.
is qui aime la lute & les autres exercices, pour
ecenter, à mon avis, ſa paſſion. D'auſſi loin
ils me virent, ils coururent m'embraſſer, &
s prirent chacun, ſelon la coûtume, de pren-
leur logis. Je m'en deffendis le mieux que
us; & pour les mettre d'accord, ie leur dis
ils viendroient tous deux ce jour-là manger
s moy, & qu'enſuite j'irois chez eux, parce
ie voulois eſtre à Rhodes trois ou quatre
rs. Je fis donc l'hoſte le premier jour, Calli-
idas celuy d'aprés, & Caricles le troiſiéme.
remarquay en la maiſon de chacun des preuves
leur paſſion. Car l'Athenien n'avoit chez luy
de beaux garçons; & ſi-toſt qu'ils devenoient
nds & barbus, il les envoyoit en ſes terres pour
iniſtrer ſon bien. Mais Caricles n'eſtoit
y que par des femmes, & l'on voyoit à peine
z luy un homme, ſi ce n'eſtoit quelque
ſant ou quelque vieux Cuiſinier, qui ne pou-
donner de jalouſie. Cependant il y avoit
ſjours entr'eux quelque different ſur ce ſujet,
j'avois aſſez de peine à appaiſer. Comme ie

leur eus dit mon deſſein, ils voulurent eſtre à
la partie, ayant envie de voir l'Italie auſſi bien
que moy; & lors que nous fûmes arrivez à Cni-
de, nous reſolûmes d'y décendre pour voir le Tã-
ple & la Venus de Praxitéle, avec les autres ran-
tez du païs. Nous y abordâmes doucement & ſans
peine, cõme ſi la Deeſſe même eût conduit nôtre
vaiſſeau. Les autres en arrivant, eurent ſoin de ſe
pourvoir de ce qu'il eſtoit neceſſaire: mais pour
nous, nous courûmes toute la ville, riant de la li-
cence du peuple; qui eſtoit grande comme dans
un lieu conſacré à Venus. Aprés avoir veu le Por-
tique de Soſtrate, & les autres curioſitez de la vil-
le, nous vinmes au Temple de la Deeſſe, Cari-
clés, & moy fort gayement; mais Callicratidas à
regret; & l'on voyoit bien qu'il eut preferé le
Cupidon de Teſpie, à la Venus de Gnide. Dés que
nous fûmes à l'entrée du Temple nous vîmes
des marques de la preſence de la Déeſſe. Car la
partie du parvis qui eſt découverte, au lieu d'eſtre
pavée à l'ordinaire, eſtoit remplie d'arbres fruc-
tiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, par-
my leſquels eſtoient entremeſlez quelques plan-
nes & quelques cyprés pour avoir de l'ombre.
Là fleuriſſoit le myrte, conſacré à la Deeſſe, &
le laurier meſme, quoy que ſon ennemy. Chaque
arbre eſtoit entortillé de lierre, ou de pampre,
chargez de raiſins, qui faiſoient un bel ombra-
ge; outre que Bachus & Venus s'accordent fort
bien enſemble, & font un mélange tres-agreã-
ble. Sous ces arbres eſtoient dreſſees des tentes
pour le peuple (car on y voyoit peu d'hon-
neſtes gens) ſous leſquelles pluſieurs ſe réjoüiſ-
ſoient, & prenoient des plaiſirs cõformes au lieu.
Aprés avoir admiré toutes ſes merveilles, nous

entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la ſtatuë de la Deeſſe, qui ouvroit à demy les leures, comme une perſonne qui ſourit. Elle eſtoit toute nuë depuis les pieds juſqu'à la teſte; mais comme ſi elle eut oublié ce qu'elle eſtoit, elle cachoit d'une main ce qu'il ſemble que Venus ne devroit point cacher. Du reſte, l'induſtrie de l'Artiſan s'étoit efforcée de ſurmõter ſa matiere; ſi bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un ſi beau corps. A ce ſpectacle Cariclés s'écria comme hors de ſoy: O Mars, mille fois heureux d'avoir eſté ſurpris couché avec cette Deeſſe, & qui plus eſt, lié avec elle par des chaines qui ne ſe pouvoient rompre. Et là deſſus approchãt, il étẽdit le cou le plus qu'il put pour la baiſer. Cepẽdãt, Callicraditas demeuroit froid & penſif; mais comme le Sacriſtain nous eut fait entrer par une fauſſe-porte, qui eſtoit de l'autre coſté, pour voir la ſtatuë de toutes parts, il écria plus fort que Cariclés; Dieux! que ces épaules ſont bien tournées! ces flancs charnus! ce derriere ni trop gros ni trop petit! ces cuiſſes fines & biẽ proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymede verſe le Nectar à Jupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laiſſa couler des larmes, ſoit de compaſſion, ou de dépit. En ſuite ayant apperçû quelque tache à la cuiſſe de la Deeſſe qui paroiſſoit d'autant plus que le reſte, eſtoit d'un marbre blanc & poly; ie crus que c'eſtoit un deffaut de la pierre, comme il arrive aſſez ſouvent, veu que les plus grandes beautez meſme ne ſont pas ſans quelque legere imperfection qui ne rehauſſe l'é-

clat, au lieu de ſe diminüer ; & admiray l'adre
de l'ouvrier, d'avoir ſçeu cacher ce deffaut en
endroit où il n'eſtoit pas ſi incommode. Mais
Sacriſtain, ou plûtoſt la Sacriſtine ; car on t
que c'eſt une femme, nous fit un diſcours q
nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune hom
d'illuſtre naiſſance, mais dont l'infamie a fait pe
dre le nom, pouſſé de quelque mauvais genie,
vint à s'embraſer de l'amour de cette ſtatuë. I
paſſoit donc tout le jour dans le Temple à la co
templer, ayant toûjours les yeux fichez ſur elle,
& murmuroit tout bas des plaintes amoureuſes,
comme pour exaler ſon feu, & adoucir le tou
ment qu'il enduroit. En ſuite il jettoit des dez;
quand il avoit bien rencontré, il la ſalüoit pr
fondément, comme pour la remercier de cette fa
veur; mais ſi la fortune luy eſtoit contraire, il fa
ſoit des imprecatiõs contre la ville & contre ſo
meſme, comme ſi tous les mal-heurs du mo
luy fuſſent arrivez, & tâchoit à corriger ce
chance par une meilleure. Sa paſſion continua
toutes les parois du Temple, & tous les arbres q
l'environoient, ne parloient que de ſon amour.
mettoit Praxitéle au deſſus de Jupiter, & donn
tout ce qu'il avoit en offrande à la Deeſſe. On c
d'abord que c'eſtoit par devotion ; mais à la
tranſporté de fureur, il ſe cacha la nuit dans
Temple, & l'on découvrit le lendemain ce
marque de violence de ſa paſſion, ſans qu'il par
plus depuis, ſoit qu'il ſe fut precipité en bas
rochers, ou dans la mer. Comme la Sacriſtine
achevé ſon recit. La ſtatuë donc d'une femm
s'écrie Caricles, eſt capable de dõner de l'amou
Et que ne fera point l'original ? Pour m
ie preferois une de ſes nuits, au Sceptre
Jupi

Jupiter. Nous ne ſçavons point encore, répon-
Cillieratidas en ſouſriant, ſi arrivant à Theſ-
, nous ne trouverons point pluſieurs hiſtoires
mblables de la ſtatuë de Cupidon. Aprés quel-
e conteſtation de part & d'autre, ie les obli-
y à une conference reglée. Car il n'eſt pas
core temps, leur dis-je, de retourner au navire,
nous ne pouvons employer plus agreablement
ſtre plaiſir. Quittant donc ce Temple où plu-
urs pelerins abordent entrons ſous quelqu'un
es cabinets pour decider voſtre different, à la
rge que le vaincu ſera contraint d'acquieſcer,
s importuner plus le vainqueur. Ils approuve-
t tous deux mon avis, & nous ſortîmes tous
ſemble, moy fort content, & eux triſtes & ré-
urs, comme s'il eût eſté queſtion de diſputer
prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fû-
s arrivez à l'endroit le plus épais; Voicy le
mp de bataille, leur dis-je, où ſe doit termi-
voſtre different. Nous y entendrons chanter
Cigales ſur nos teſtes; & en diſant cela, ie
place au milieu d'eux, pour ſervir comme
Juge, & m'aſſis avec le ſourcil d'un Senateur
l'Areopage. Cariclés qui devoit parler le pre-
, paſſant la main ſur ſon front, demeura quel-
temps à rêver, puis commença ainſi: Je t'in-
e, grande Déeſſe, qui preſides en ces lieux
z. Toy que les Graces accompagnent, & à
tout ce qu'il y a de beau au monde doit ſa
ſtance comme ſa perfection. Les diſcours d'a-
r ont beſoin particulierement de ton aſſi-
ce, puiſque tu en és la mere. Vien verſer ſur
langue ce doux Nectar qui charme nos *La perſuaſion.*
rs, & ce ie ne ſçay quoy qui ravit tout le
de en admiration. Vien défendre la cauſe de

ton ſexe & la tienne, contre des monſtres q
veulent renverſer l'ordre de la nature, & qui
peuvent ſouffrir que nous demeurions tels q
nous ſommes nez. J'atteſte le Principe eterne
qui par l'aſſemblage & le mélange des Eléme
a produit tout ce que nous voyons, & ſçach
que nous eſtions mortels, & que rien ne pouv
engendrer ſeul, a fait la difference des ſex
pour conſerver chaque eſpece, & remedier
là à la brieveté de noſtre Eſtre. Pour cela, i
donné au maſle & à la femelle un amour re
proque l'un envers l'autre; & aprés avoir diſt
gué leur nature, y a étably des bornes éterne
qui ne peuvent eſtre violées ſans la ruine
l'Univers, & l'aneantiſſement du genre huma
Cét ordre a continué depuis le commencem
du monde, juſqu'à preſent; l'homme n'eng
dre point l'homme, tout ſeul, mais cet honn
eſt partagé entre la femme & le mary. Tan
que le ſiecle d'Or a duré, & que les hommes
conſervé la pureté de leur Eſtre, ils ont ſuiv
ſaintes loix de la Nature, ſans avoir d'autres
ſirs que ceux qu'elle leur inſpire. Mais peu à
le monde venant à ſe corrompre, ſe ſont lai
aller à des plaiſirs défendus, ſe ſont regar
l'un l'autre d'un œil laſcif, & ont ſemé dans
champ ſterile, ſans en pretendre autre fruit qu
Eunuques. ne fauſſe & imparfaite volupté. Le mal a
gagné plus avant, des garçons ils en voulu
faire des femmes; mais les miſerables qui ſ
frent ce ſupplice, qu'on peut dire le plus gr
de tous, puis qu'il détruit noſtre nature, pa
en un inſtant de l'enfance à la vieilleſſe; & ſe
nent en leur fleur, avant que d'avoir pon
fruit. Monſtres d'une nature ambiguë, qui
tent ce qu'ils ſont, pour devenir ce qu'ils ne

point, & ce qu'ils ne peuvent estre ; & pour demeurer plus long temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle & maistresse de tous maux, en inventant tous les iours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se connoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions ; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces divines loix ; l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiere de sa raison à se corrompre. O insensé ! quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines ? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir ? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le genre humain ? Cependant, ces nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous un faux masque de vertu ; & se pensent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô venerables Philosophes, pourquoy laissez vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de vostre amitié, pour aymer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que celui qui est beau, qui soit digne d'estre aymé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour ? Si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais séparées ? Homere vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant

de quelqu'un, *Que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit*: En un autre endroit il prefere de bien loin le sage Ulysse au beau Nirée; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre.* Pourquoy est ce que la Sagesse, la Justice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touchent point, & que vous estes transportez d'amour pour de ieunes étourdis? Faloit-il aymer Phédre, apres avoir trahy son amy, ou Alcibiade qui d'une main sacrilege mutiloit les statuës des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoy couvrant de beaux noms de vilaines choses, appellez-vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse? Mais arrestons-nous de peur qu'il ne semble que nous ayons pris tâche de deshonorer de grands personnages, en passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable mesme en ce point, à celuy des femmes. Vous m'avoüerez que plus l'objet de nostre amour est de durée, & plus il est agreable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse; mais puisque quelque demon envieux a racourcy nostre felicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'estre aimée long-temps; & quoy que la fleur de la beauté ne dure pas toûjours, elle a neanmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nostre passion. Mais un beau garçon, apres

Lysias.

ſes premieres années, n'eſt plus propre à cet offi-
ce, & devient trop maſle pour ſervir de femme.
Parleray-je du plaiſir qu'elles ont commun avec
nous, ce qui redouble la noſtre ? car nous ſom-
mes nez pour la ſocieté, & non pas pour me-
ner une vie ſauvage & ſolitaire, d'où vient que
nous mangeons enſemble, & faiſons ſervir la ta-
ble de lien à noſtre amitié. En un mot, nous ſen-
tons redoubler noſtre joye, & diminuër nos dé-
plaiſirs, par la part que les autres y prennent. Or
le plaiſir que l'on prend avec les femmes, a cela
de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un;
& ainſi multiplie la volupté en la communi-
quant, puiſque meſme au dire de Tireſias, elles
en prennent plus de plaiſir que nous. Mais quel-
que grand qu'il ſoit, il accroiſt le noſtre, au lieu
de le diminuër, & nous ne pouvons ſans injuſti-
ce, leur envier une partie du contentement
qu'elles nous donnent. Il faut eſtre bien tyran
& bien barbare, pour vouloir prendre des plai-
ſirs où les autres n'ayent point de part, ſur tout
ceux que celuy qui le donne, en peut prendre
& en oſter, & qu'il nous l'augmente plutoſt en
les prenant. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de
l'amour des garçons; car bien loin d'y recevoir
du contentement, ils y ſouffrent du déplaiſir; ce
qu'ils témoignent aſſez par leurs larmes, meſme
après que la douleur eſt paſſée, ſans parler du
regret eternel qui leur en demeure; de ſorte que
c'eſt le plus grand affront qu'on leur puiſſe faire,
que de leur reprocher ce crime. Que ſi l'on peut
aller plus avant en des choſes qu'il n'eſt hon-
teux ni de dire ni de faire; Si je devenois aſſez
curieux pour m'écarter du cours ordinaire de la
nature; J'aimerois mieux que ce fût avec une

femmme qu'avec un garçon, parce que c'est u
objet plus aimable, & qui me peut donner l'u
& l'autre volupté ; au lieu qu'un garçon ne m
peut accorder que la moindre. Si donc les fem
mes nous peuvent plaire encore en ce point, n
tranchons pour le moins cet autre amour, si no
ne voulons auſſi leur permettre de s'entr'aime
comme des Tribades, & de faire enſemble u
amour monſtrueux & inimaginable. Car com
bien eſt-il plus iuſte que les femmes deviennen
hommes, que de voir les hommes devenir fem
mes, puis que chaque choſe tend à ſa perfection
Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'a
deur, regardant ſon rival de travers, comme ſ
eût eſté coupable d'un crime enorme ; Je jeu
doucement les yeux ſur Callieratidas, & luy di
que ie penſois eſtre dans l'Areopage à juger
quelque meurtre ou de quelque empoiſonn
ment, tant les diſcours de Cariclés m'avoient t
che; Qu'il eſtoit temps qu'il dépliaſt l'eloque
de ſon païs, pour reſiſter à un ſi puiſſant enne
Athénée. Après avoir donc fait quelque ſilence, pend
lequel il paroiſſoit plein d'inquietude, agité
ſon eſprit de diverſes penſées, à la fin il p
ainſi : Si les femmes avoient quelque pou
dans l'Etat; elles t'éliroient ſans doute pour
protecteur, Cariclés, & te dreſſeroient des ſta
puiſque tu temoignes tant de paſſion pour e
& que tu défens mieux leur cauſe, qu'elles-
mes : Quand ce ſeroit cette illuſtre Argie
Telesille qui prit les armes contre les Lacedémon
pour laquelle Mars eſt mis entre les Dieux
femmes à Argos ; ou cette petite ſucrée de
pho, dont Lesbos ſe vante ; ou Théane la Py
gonicienne, & peut-eſtre que Periclés m
n'en auroit pas tant dit pour Aſpaſie. Mai

eſt permis à un homme de defendre la cauſe des
ommes, ſans offenſer la Déeſſe qui preſide en
es lieux, puis que ie ne condamne point ſon
mour; Je diray que ie penſois d'abord que toute
ette diſpute ne ſeroit qu'un ieu; mais puiſque
Caricles d'une galanterie en a fait un crime, &
u'il a appellé à ſon ſecours la Philoſophie, pour
a défenſe des femmes, ie puis bien emprunter
es meſmes armes pour le combattre, vû qu'il n'y
que le veritable amour, dont ie parle, qui puiſſe
indre la vertu avec la volupté. Et plût aux
ieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de
et arbre où Socrate entretenoit Phédre, & tenoit
es divins diſcours que Platon rapporte. Peut-
ſtre qu'il entr'ouvriroit ſon écorce, comme
eux de Dodone, pour m'oüir ſoûtenir un amour
ont il a eſté ſouvent témoin. Mais puiſque nous
mmes ſeparés de ces lieux par des mers & par
s montagnes, & que ie ſuis contraint de me
éfendre en une terre étrangere; car le voiſinage
Temple de Venus eſt avantageux à mon en-
my; il faut redoubler mes efforts, pour ne
int trahir la Verité, ni abandonner la juſtice
ma cauſe. Aſſiſte-moy ſeulement de ta pre-
ce, celeſte Amour, pere des myſteres cachez,
protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit
agé comme ton rival, mais le premier-né du
mier Principe, & tout parfait dés ton com-
ncement. C'eſt toy qui as tiré l'Univers du
hos où il eſtoit enſevely; & le releguant au
nd du Tartare, où il eſt enfermé de portes d'ai-
n, qu'il ne ſçauroit jamais rompre, tu as cou-
rt pour quelque temps la lumiere de téne-
es, à la faveur deſquelles tu as produit tout ce
e nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui

n'en a point, & verſé dans nos ames les ſemences de l'Amitié, qui ſe perfectionnent avec le temps, aprés avoir eſté infuſes dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a eſté introduit par neceſſité, pour la conſeruation de l'eſpece; mais l'amour des garçons eſt un ouvrage de la raiſon. Or les choſes qui ſont inventées pour le plaiſir ou la bien-ſeance, ſont bien plus belles & plus parfaites que celles qui ſe font par une neceſſité preſente, comme l'honneſte eſt preferable à l'utile & au neceſſaire. Pendant la rudeſſe du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commodités de la vie, on ſe contentoit des choſes ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loiſir ni l'induſtrie de chercher les autres. C'eſt ainſi qu'on vivoit au commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais aprés avoir trouvé l'invention du bled, on laiſſa cette premiere nourriture aux bêtes, & perſonne n'eſt aſſez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos peres. On n'eut d'abord, pour veſtement, que les peaux des beſtes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis ſe façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour ſe vêtir, & à bâtir des maiſons. En ſuite, ces Arts venans à ſe perfectionnes, au lieu d'un vilain drap, on ſe mit à faire de belles étoffes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapiſſeries, pour cacher la difformité de la pierre. Que perſonne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siécles; celuy des femes eſtoit alors trop neceſſaire pour

On peut défendre par la toute ſorte d'extravagance.

la propagation du genre humain; mais il s'eſt introduit peu à peu dans le monde avec la Philoſophie, comme l'Eloquence & la Politeſſe. Il ne faut donc pas condamner les dernieres invẽtions, comme ſi c'eſtoient les pires, ni preferer un amour à l'autre, parce qu'il eſt plus ancien; mais gardant les vieilles coûtumes comme neceſſaires, louër les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empeſcher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous propoſer l'exemple des beſtes & des Sythes, comme s'il ſe repentoit d'eſtre né homme, ou Grec plûtoſt que Barbare. Car il n'eſt pas étrange que les beſtes qui n'ont pas l'uſage de la raiſon, ne ſe ſervent pas de ces inventions; & que les nations rudes & groſſieres n'ayent pas l'avantage de celles qui ſont policées. Si les animaux eſtoient capables de raiſon, ils ne meneroient pas une vie ſauvage & vagabonde, comme ils font; mais ils vivroient enſemble, & fonderoient des Villes & des Republiques. Les lions n'ayment pas les lions; pourquoy? parce qu'ils ne Philoſophent point. Les autres beſtes de même, parce qu'elles ne ſont pas capables d'amitié; mais la raiſon & l'experience ont fait connoiſtre aux hommes, & particulierement à ceux qui ſont les plus civiliſez, que l'homme eſt plus digne d'eſtre aymé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable; & ne prefere pas un ſot amour à un amour celeſte; mais quitte avec l'âge les paſſions de la jeuneſſe, pour prendre de plus nobles habitudes. Conſidere, ſi tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux ſortes d'Amour; l'un enfant, qui ne peut eſtre gouverné par la raiſon, & n'eſt que l'ouvrage de la Nature;

l'autre celeſte & divin, qui n'inſpire que de ſaints deſirs, & ne ſe trouve que dans les grands perſonnages, qui eſtans pleins de ce Dieu, n'approuvent que la volupté qui ſe trouve meſlée avec la vertu. Car il eſt vray, ſelon le Tragique, que l'Amour inſpire deux diverſes paſſions, ou plûtoſt, que ce ſont deux choſes differentes, exprimées ſous un meſme nom, comme il y a deux ſortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaiſe. Il ne faut donc pas trouver étrange que la paſſion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celuy de concupiſcence, s'appellent de même nom. Mais, me direz-vous; condamnez-vous le mariage; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il ſeroit peut-eſtre à ſouhaiter, ſelon Euripide, qu'on s'en pût paſſer, ou qu'on pût obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes; mais puis que cela ne peut, il faut obeïr à la neceſſité, & laiſſer le choix à la raiſon d'un amour plus honeſte & plus ſortable. Que l'on faſſe donc cas des femmes pour le beſoin; mais hors de là, point de commerce. Car qui eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe ſouffrir leurs deffauts? Qui puiſſe endurer une femme dont toute l'occupation conſiſte à ſe parer; qui ſera le plus ſouvent laide & inſupportable, ſans le fard & les autres ornemens? Si quelqu'un avoit vû les femmes au ſortir du lict, avant que d'eſtre parées, il en auroit horreur; c'eſt pourquoy elles ne ſe font voir alors à perſonne. Auſſi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choſes ſerieuſes; mais à ſe peigner & s'ajuſter, environnées d'un grand nombre de ſervantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un ſoulier, les autres un baſſin ou une aiguiere,

toute leur toilette eſt pleine de boëttes d'onguens, comme une boutique d'Apotiquaire. Les uns ſont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blãchir; les autres pour noircir les ſourcils, ou pour rougir les joües & les lévres. Mais la plus grande partie du temps eſt employée à la ſtructure de leur coiffure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds, en ramenant une partie ſur le front pour le couvrir, & laiſſant joüer negligemmẽt le reſte ſur les épaules, aprés l'avoir parfumé auec les plus precieuſes fleurs de l'Arabie, pour leſquelles elles épuiſent ſouvent la bourſe de leurs maris. Leur pied eſt preſſé dans un patin, leur ſein touſjours ſerré pour le paroiſtre plus ferme, leur corps plûtoſt nud que veſtu, n'eſtant couvert que d'un crespe ou de quelque étoffe tres-delicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur viſage dõc couvert de fard eſt celuy que l'on voit le moins; mais leur ame eſt encore plus cachée; quelquefois, cõme elle eſt ſans vertu & ſans ſçavoir, ne ſe peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres deffauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaines, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pẽdans d'oreilles; car elles ſont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis les pieds juſqu'à la teſte. Voilà quel eſt leur équipage, voyons maintenant quelle eſt leur vie; Elles ne ſortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de ſe parer, pour aſſiſter à des myſteres, dont les hommes meſmes nous ſont inconnus, & qui ſont legitimement ſuſpects aux maris, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis que le dedans n'eſt pas plus pur que le dehors. Si-toſt qu'elles

ſont de retour, il leur faut eſtre long-temps dans le bain, pour paſſer de là à une table couverte de toutes ſortes de mets, où elles ſe crevent de manger, & aprés celà elles ne laiſſent pas encore de toucher à tout. Je laiſſe à part leurs faletez & leurs ordures, qui font qu'on a beſoin d'un bain à ſortir d'avec elles; Je ne parle point de leur diſſimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit éplucher, comme a fait Menandre, maudiroit auſſi bien que luy Promethée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais oppoſons un peu à cette vie celle d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si-toſt qu'il eſt levé & veſtu, ſans tant de façon, il ſort du logis ſous la conduite de ſon precepteur, ſuivy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, ni autre équipage du luxe; mais des porte-feüilles et des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propoſe à imiter. Quelquefois on luy portera ſa lyre, s'il va chez le Muſicien. Aprés avoir paſſé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au maneige, ou à la lutte & aux autres exercices du corps, meditant déja dans la paix le dur métier de la guerre. En ſuite, il ſe baigne legerement, & mange ſobrement, pour eſtre capable aprés diſné de vaquer à des choſes ſerieuſes. Car il donne encore le reſte du temps à l'etude: et aprés avoir paſſé ainſi tout le reſte du jour dãs les exercices de la Vertu, il dort la nuit ſãs inquiétude & ſans trouble. Qui n'aimeroit un tel garçon, s'il n'eſt tout à fait inſenſible: puis que dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles. Puiſſe-je le reſte de mes jours vivre en paix avec

Adultere, envie, &c.

luy, sans l'abandonner un moment ; puisse-je joüir toute ma vie de son aymable entretié. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujette à mille accidés, ie veux estre malade avec luy ; s'il monte sur mer, ie le veux suivre ; s'il est attaqué, ie le veux deffendre ; s'il est pris, ie renonce à ma liberté ; s'il meurt, ie le veux accompagner au sepulchre, & qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade ; car ie ne veux que des Heros pour exemple ; qui ont vescu tous deux ensemble dés leur plus tendre jeunesse, venge tous deux la mort d'un pere, couru tous deux mesme fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit ses maux plus vivement que les siens ; s'il estoit accusé, il le deffendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermee dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée jusqu'en Sythie, & lors qu'ils furẽt arrivez dans la Chersonese Taurique, l'un persecuté des furies vengeresses de sa mere, écumoit par terre ; & l'autre en ce triste état, luy rendoit les devoirs, non seulement d'amy ; mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Mycenes, chacun voulut mourir pour son amy, comme s'il eût vescu en luy, & fût mort en soy. Quand cét amour donc qui s'est formé dés l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison ; alors celuy que nous avons aymé, avant qu'il fut capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoistre l'amant d'avec l'aymé ; la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui se reflechit dans un miroir. Pourquoy

donc condamnes-tu cõme une volupté étrange-re, une doctrine receuë du Ciel, qui a eſté tranſmiſe de main en main juſqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme eſtant conforme à noſtre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette diſcipline Socratique eſt approuvée par les Oracles, qui ont jugé ce perſonnage le plus ſage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laiſſez pour bien vivre, il approuve l'amour des garçons comme une choſe utile à la Republique. Il les faut donc aymer, à ſon exemple, comme il faiſoit Alcibiade, ſans conſumer ſon amour en des plaiſirs de peu de durée, mais l'étendre juſqu'à la vieilleſſe, en reverant ce ſacré lien; Car de cette ſorte la vie ſera douce & tranquille, la conſcience n'eſtant tourmentée d'aucun remors, ni ſoüillée d'aucun crime; & la reputation des perſonnes qui auront veſcu de la ſorte, vivra encore apres leur mort. Le Ciel meſme, ſelon la doctrine des Philoſophes, les recevra au ſortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour & de la gloire, j'arreſtay Carieles qui vouloit répondre, parce qu'il eſtoit temps de retourner à noſtre vaiſſeau. Et comme ils me prierẽt de prononcer ſur leur different, ie leur dis, Que leurs diſcours ne me ſembloient pas faits ſur champ, mais que c'eſtoit le fruit d'une plus lõgue meditation, parce qu'ils n'avoient rien oublié de tout ce qui ſe pouvoit dire ſur ce ſujet, & qu'ils s'eſtoient ſervis de raiſons ſolides, & de paroles choiſies; Que ie ſouhaitterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois, pour y deliberer à mon tour, & voudrois, s'il ſe pouvoit

ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible,& qu'ils ne cessoient de me persecuter; ie leur dis naïvement, Que ie tenois le mariage necessaire,& tres-heureux, lors qu'on avoit bien rencontré,mais que ie croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes;c'est pourquoy ie ne permettois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour.Ne *C'est une raillerie.* te fâche donc pas, dis-ie, Caricles, si Corinthe te cede pour ce coup à Athenes. En disant cela, ie me levay sans attendre leur réponse, honteux de voir Caricles plus honteux que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus joyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques;aussi nous traita-t'il splendidement pour récompense: J'essayay cependant de consoler Caricles, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien deffendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre sejour de Cnide:Dy maintenant ce qui t'en semble, & si tu approuves mon jugement.

THEOMNESTE. Qui en doute? Crois-tu que ie ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? J'estois si transporté pendant ton recit que ie pensois estre à Cnide,& que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; ie trouve la harãgue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice,aimãt un beau garçon, & couchant avec luy,de demeurer comme un Tantale, à avoir l'eau jusqu'aux yeux, sans pouvoir se desalterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on

aime, ni d'eſtre aſſis aupres de luy à l'entretenir puis que la veuë & l'entretien ne ſont qu'un degré à la joüiſſance. Mais pourquoy m'explique davantage en ces matieres, laiſſons l'amour ch

Il y a icy une page de faletez retranchée.

therique aux Philoſophes, & imitons Socra qui ne ſe contentoit pas d'aimer ſur plemen Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'Achille en uſoit meſme avec Patrocle: ce qu'on peut juger p ſes regrets, où il meſle quelque choſe qui pa juſqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-eſtre qu cecy n'eſt pas honneſte, mais pour le moins il veritable.

LYCINUS. Je ne ſouffriray pas, Theomneſt que tu jettes les fondemens d'une nouvelle di pute, ni que tu tiennes d'autres diſcours que ce qu'on peut entendre en un jour de Feſte. M ſans plus tarder, alons ſur la place voir alumer bûcher d'Hercule, & repreſenter ſa Cataſtrop ſur le Mont Oëta.

FIN.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE LUCIEN.

Lucien; J'ay mieux aymé prendre ce titre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre côté celuy d'*Oeuvres* eût esté trop vaste; car ie ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouvrages qu'on attribuë à Lucien. Au reste ie dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suivre la prononciation commune, puis que dans les Langues aussi bien que dans la Jurisprudence *Communis error facit ius.* Page 1.

De la Traduction, J'ay dit dans la Preface que j'estoit icy une Traduction libre, parce que les galanteries & les gentillesses ne se pouvoient pas traduire autrement. C'est pourquoy ie m'y suis proposé l'agrément plutost que la fidelité, ou plutost j'ay crû que la fidelité en cét endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, ie ne mets pas, *ou sa Vie*, parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme ie le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de depence, le mot, *de tẽps*, emporte en quelque sorte de travail, & celuy de *dépence*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy j'ay expliqué ce qui suit, de la Fortune, plutost que des Richesses ou de la Condition.

Ils consideroient que ie n'étois pas riche, ie passe Page 2.

doucement sur chaque chose, sans m'attacher toutes les paroles.

Sculpteur, on voit plus bas que c'estoit pierre.

De petits Ouvrages de cire, il est plus delie de la sorte, que de dire, des hommes, des ch vaux, & des bœufs. En un mot toutes les cho exprimées en general, sont plus belles qu'en pa ticulier, si le particulier n'est tres-agreable, dans les graces du pays, ce qui ne peut pas es dans la traduction d'un ancien.

Cela fut donc resolu avec quelque esperan de succés. Cecy est transposé, comme ie fais d'o dinaire, pour la clarté & la netteté du raiso nement.

Sur cette pierre, ie ne dis pas, *vne table pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficu té; mais j'exprime dans la suite ce que c'estoit.

Criant qu'il l'avoit fait par envie, cela dit fez la chose sans la repeter.

Et me tournay de tous costez, j'ajoûte cela com me une marque d'inquietude.

Pag. 3. *D'un songe que j'ous en suite*, ie n'alegue poi des Vers d'homére, parce qu'il ne dit rien nouveau, & j'en use ainsi presque par tout: C souvent une beauté de ce temps-là est une ped terie de ce temps-cy.

Il me sembla de voir deux Dames, ie marq plus bas qu'elles railloient, & tranche court p estre plus net.

Qui avoient les mains crasseuses, &c. J'om des particularitez & en change d'autres, pa que les choses n'ont pas mesme grace dans tou les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines durillons, & la robe trousſée*; mais les ma

rousseuses & les bras retroussez, viennent aussi-bien au sujet, & l'expression en est plus belle; ce-la servira d'exemple pour plusieurs autres en-droits, où ie prens la mesme liberté pour la mes-me raison; j'exprimeray plus bas, qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

L'autre d'une façon honneste, son habit sera expliqué en suite.

Et tes deux Oncles; ou plutost, *tes Oncles des deux costez*, mais ie me donne la liberté de chan-ger ou retrancher les particularitez inutiles ou indifferentes; outre qu'il n'est pas icy question d'un Contract, ny de la Genealogie d'un Grand, c'est pourquoy ie n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou affoiblit les choses qui ne sont faites que pour plaire.

Robuste & vigoureux. Voila les qualitez que i'avois manqué à mettre plus haut, j'en use sou-vent ainsi; Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que les *épaules fortes* qui est une qua-lité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de rapport.

Ni cause un iour de ta perte, j'exprime en ge-neral ce que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais presque par tout, parce que le détail de ce temps-cy ne se rapporte pas à celuy de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias, & Polyclète, Je ne mets que ces deux noms, parce que cela suffit.

Ie suis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celuy *d'Erudition*, ou quelqu'autre semblable, outre que tout ce qu'il dit, se rapporte presque à l'Eloquence. Page 4.

Qui ne t'est pas inconnuë, &c. Il l'a falu mettre

ainsi parlant de l'Eloquence.

Exposé au mépris, &c. Je ne dis pas comme l'Auteur, *Menant une vie de lievre*, parce que cela n'est pas à nostre air ; ce qui doit servir d'exemple pour plusieurs autres endroits, où ie suis obligé de changer ou de phrase, ou de proverbe, & quelquefois mesme d'exemple, ou de comparaison, parce qu'ils ne sont pas à nostre usage ; Du reste j'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnuë, & contrainte de travailler de ses mains.*

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au sujet que de dire ; *Toutes les choses divines & humaines*, ce qui est trop vaste.

Vertu, & Sçavoir. Je comprens en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.

Adoré & respecté de tout le monde le Grec dit *montré au doigt* ; ce que ie n'alegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut traduire avec agrément.

Page 5. *De songer plutost à polir un marbre que soy-mesme*, j'omets des termes de l'Art dont on se peut passer.

Transformé en statuë ; j'ay trouvé cela plus à propos que de dire *en rocher comme Niobe.*

Répandre par tout ie ne sçay quoy de celeste & de divin, ie ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y revient pas entierement, outre que comme j'ay déja dit, ce qui faisoit une beauté de ce temps là, seroit desagreable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à son Auteur.

Page 6. *Contre un qui l'avoit appelé Prométhée*, il n'est pas necessaire de dire *un Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

I'ay peur que ce ne ſoit une raillerie, ie marque en ſuite que les Atheniens ſont grands railleurs.

De ce feu celeſte & divin, ie n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuſte à l'hiſtoire de Promethée. Page 7.

Vous rapporte grand profit, j'ay ajoûté cela par forme d'éclairciſſement.

Qu'il manquoit de prevoyance, &c. J'ay pris ce ſens là, parce qu'autrement ce ne ſeroit que la meſme choſe que ce qu'il a dit d'abord.

Et que ie n'ay point eu de modelle, &c. Il n'y a que cela de neceſſaire au ſujet.

Vne douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais ie ſuy les proprietez de ma langue.

Vn chameau tout noir, ie n'ajoûte pas *de la Bactriane*; car ſi c'eſt qu'ils viennent de la ſorte en ce païs-là, cela en diminuë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'eſt pas neceſſaire. Page 8.

Au lieu de l'admiration Je n'ajoûte point, que ce Chameau eſtoit tout couvert d'or & de pourpre; car cela ne ſert de rien au ſujet pour lequel il s'alegue; & toutes les circonſtances inutiles obſcurciſſent la raiſon plus qu'elles n'embelliſſent le diſcours.

Vn joüeur de flûte, je retranche par tout les mots propres qui ne ſont qu'embaraſſer, & qui ſont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire & empêche de retenir les choſes neceſſaires.

Les Centaures, ie ne parle point de leurs meurtres, & de leur yvrognerie; car ce n'eſt pas de cela dont il s'agit.

Ce n'eſt pas que de deux choſes excellentes, cela eſt aſſez clair, ſans avoir beſoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *cõme on fait un breuvage ex-*

cellent avec du vin & du miel, cela sent trop l'Apoticaire pour une comparaison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette-heure ne sont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue ayme à s'entretenir, &c. Je reünis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardãt que le suc, & ce qui est necessaire au raisonnement.

Page 9. *I'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier, &c.* Il y a icy une comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre usage, parce qu'il faut que les comparaisons soient des choses connuës, & que tout le monde sçait; ie l'aurois bien renduë par équivalent; mais il n'en estoit pas de besoin; car j'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.

Pour ce qui concerne le larcin, ie n'ajoûte pas *parce qu'il est Dieu du larcin*; car cela viẽt mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas necessaire au sujet.

Où aurois-je dérobé ces chiméres & ces hipogryphes, j'ay rendu la chose à nostre air; car les mots qui sont au Grec, ne feroient point d'effet mais tenant, n'estant pas connus cõme de ce temps-là.

Ce seroit porter des Choüettes à Athenes, proverbe estoit trop connu pour avoir besoin d'explication; car il n'y a rien qui fasse tant languir un discours que de vouloir tout dire; c'est pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

Page 10. *De pauvre, ie suis devenu riche*, pour estre plus vif, j'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'aprés quelque circonlocution.

Mal d'yeux, il y a au Grec *mal d'œil*, mais cela n'est pas important.

Ie le trouvay dans son Cabinet, &c. J'ome

plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.

Charmé de la douceur de son éloquence, J'ou- Page 11.
blie les Sirenes, les Rossignols, & le Lote d'Homére pour la mesme raison.

Semblable à ces Amoureux. ie change la com- Page 12.
paraison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes, ce que j'observe par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit un effet contraire à son dessein, qui est de plaire.

Comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Navires; mais il est bon en general.

Ie crains de faire comme ces mauvais Comediens, j'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que j'ay dites.

Mais si ie manque, souvien-toy, &c. Je mets cela de suite sans interruption, ce que ie fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus court & plus net.

Dans la pauvreté de la Philosophie, il y a au Page 13.
Grec, *dans la pauvreté, & la Philosophie*, mais la pauvreté de la Philosophie est plus loüable, parce qu'elle est volontaire.

Assez plaisamment; ie dis en suite, qu'on ne croiroit ni si haut ni si aigrement qu'on s'en pût fascher.

Le printemps n'est pas encore venu, d'où nous Page 14.
viennent ces fleurs? il y a au Grec, *le Printemps déja, d'où nous vient ce Paon? peut-estre qu'il est déja mere*, ce qui seroit obscur & ridicule.

Embrassât leurs genoux, il y a au Grec *l'estomac*, Page 16.
mais ce n'est pas une si grande marque d'humili-

té, & l'un & l'autre eſt une coûtume ancienne.

Page 18. *Sont les plus inſolens dans la débauche*, ie dis choſe en general, parce qu'une partie du déb n'eſt pas à nos mœurs.

Qu'il negligeoit meſme ſon bien, ce n'eſt trop que cela, pour un homme qu'il veut loû & qu'il propoſe pour exemple; c'eſt pourqu j'ay omis le reſte.

Page 19. *La fureur des ſpectacles*, ie n'ay pas décen dans le particulier, qui n'eſt plus à noſtre uſag

Que ce qu'ils diroient, ne leur puſt nuire, ny p judiciar, j'ay agencé cela le mieux que j'ay la maniere d'une formule de Teſtament, le G eſt obſcur, ſurquoy on peut voir les notes Bourdelot, qui ne me ſatisfont point. Mr. P croit qu'au lieu d'ἀλιτήμας, qu'il y a au Gre faut mettre ἁλιτήμας, qui ſignifie *peccatum*, & que l'Auteur apparemment a voulu joüer, ſu que les Romains dans leurs Teſtamens, *ſæpe precabantur veniã, ſi quid contra iuris form peccaſſent*, cõme il ſe voit en la loy *Lucius Ti* 88. §. 17. *de legat. & fideicom.* Mais comme conjecture qui me ſéble belle, n'eſt appuyée cun manuſcrit, & que d'ailleurs elle auroit be de quelque éclairciſſement que le temps p ra peut-eſtre apporter, ie ne l'ay pas voulu ſu

Page 21. *Répandent du vin dans les Feſtins.* Il y Grec *avec bruit*, ce qui ſe faiſoit par form jeu, en ſecoüant le verre; mais cela eſt fa une obſcurité.

Page 20. *Il appeloit cela faire un ſoleciſme dans la lupté.* Il y a icy un Proverbe Grec que j'om parce qu'il n'a point de rapport aux noſtre qu'on s'en peut paſſer.

Il demeuroit attaché à ſon diſcours, les la ſont touchées en ſuite, & l'exemple des Phé

n'eſt plus à noſtre uſage.

Neſtar, Ie l'ay mis au lieu de *Lute*, parce qu'il eſt plus connu parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. I'ay laiſſé delicatement l'exemple du chien enragé, qui eſt dur & extravagant, parce qu'il fait ſemblant de vouloir loüer icy la Philoſophie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut avoir recours pour cela. Ie fais dire quelquefois à l'un ce que l'autre dit, parce que cela eſt indifferent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'eſt pas qui eſt ce à quoy il faut avoir égard. *p.* 22.

Timon, ou le Miſanthrope. I'ay retranché ou alteré icy pluſieurs choſes, pour trouver ce ie ne ſçay quoy que ie cherche: mais ie demeure touſiours dans le but, & dans le deſſein de l'Auteur; & ne mets point mes rêveries pour les ſiennes.

Protecteur de l'Hoſpitalité, &c. Les autres Epithetes ſont touchés en ſuite, ou ne ſe pouvoient exprimer commodément.

Qu'eſt devenu ton foudre? Ie dis à la fin que ce n'eſt que fable & que fiction Poëtique.

Comme ſi tu eſtois ſourd, &c. Le Proverbe de la Mandragore n'eſt pas à noſtre uſage. *p.* 23.

En abyſmoit les uns, &c. I'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance divine, les autres ſont peu de choſe, ou ſont déja exprimés.

Que tu fauuas dans une petite nacelle, Ie ne dis point qu'elle aborda ſur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne ſert de rien icy.

Les ingrats qui m'ont abandonné, ſes bien-faits ſeront touchez à la fin.

Comme un oyſeau de mauvais augure. Il y a au Grec, *comme un ſepulchre*, mais ie cherche les plus belles expreſſions, & celles qui ſont le plus à noſtre uſage. *p.* 24.

Maintenant donc. I'exprime les haillons plus bas.

Du Mont Hymette, On verra en ſuite, que c'eſt au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon? le nom de ſon Pere, &c ſera expliqué ailleurs, auſſi bien que le miſerable eſtat où il eſt.

En faiſant du bien à des ingrats, I'ay abregé cét endroit *p.* 25.

parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.

La Terre, ie dis en general, parce qu'il convient à tout dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Providence.

prens avec toy le Dieu des Richesses, ie ne dis pas qu'il amene avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que ie ne m'engage pas à une Traduction reguliere. Le Dieu des richesses est assez suffisant pour enrichir, sans en avoir besoin d'autre.

Ie croy que cela ne luy servira de rien, ie le fais dire à
p. 26. Mercure, plûtost qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroîstra dans la lecture de l'ouvrage.

Tu meriterois donc, &c. Ie tourne cela d'une autre façon que l'Auteur, comme ie fais souvent pour agencer les choses à nostre air.

Du f.in, Il y a au Grec *de l'orge*, mais cela fait le mesme effet, & revient mieux à nostre façon.

Qu'un homme ayme sa Maistresse, les comparaisons les
p. 27 plus courtes sont les plus claires.

Ie vais toujours de la sorte, &c. La suite l'explique.

p. 22 *On m'importe sur des crochets*, j'accommode les choses à nos mœurs quand rien ne l'empesche, & qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general est de tous pays.

p. 30 *Mais tout en riant*, j'omets ce qui est du Tresor pour la raison touchée plus haut.

Vien Tresor, i'oste le reste pour le mesme sujet.

p. 34 *A la pauvreté.* Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot Grec y a du rapport, & peut avoir esté pris l'un pour l'autre; puis ie ne regarde pas tant ce qu'il a mis que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la chose aille bien; pourveu que cela ne choque point les mœurs anciennes, comme il ne les choque point icy.

p. 35 *Gnathon*, il y a au Grec *Gnatonide*, mais ce mot est plus commun.

Le Fortuné, Le terme Grec ne se pouvoit expliquer en un mot, & i'en prens un propre au sujet.

p. 38 *Le plus méchant, &c.* Ie me sers plus bas du mot de Vautour.

L'Orateur Damea, L'Eloquence de Timon est desia primée; du reste, ie dis *Damea*, plûtost que *Dama*

parce que nous sommes plus accoustumez à l'entendre ainsi.

Il donne eschec & mat à tous les plats, Quoy que le ieu des Eschecs fust connu des anciens, ie ne me sers pas de ce terme, comme d'une authorité, mais comme d'une phrase françoise qui exprime bien ce que ie veux dire, & en use ainsi ailleurs de la sorte. p. 39

Mais de iour, Ie l'oppose à la nuit, qui est le temps de la débauche.

Tu ietteras ton argent dans la vivière, L'Auteur ajouste des particularitez un peu trop grossieres à mon avis. p. 40

Entretenir l'amitié conjugale, Ie finis là, pour ne rien mettre d'inutile. p. 41

Vautour L'Auteur se sert indifferemment de ce mot, & de celuy d'*Aigle*, lors qu'il parle du suplice de Promethée; c'est pourquoy i'ay pris celuy-cy plûtost que l'autre, parce qu'il sonne mieux. p. 41

Ton bourreau, I'alouste cela pour donner plus de force. p. 46

Aussi bien le Dieu des Larrons, Cela est plus bas chez l'Auteur.

Le larcin, Il y a icy une periode au Grec dont i'ay desia exprimé ce qu'il y avoit de plus important.

Car ce n'est pas assez d'en rapporter mûrement tous les chefs, ils ne font que d'estre dits, & feront encore touchez en suite, c'est pourquoy il ne les faloit point repeter icy p. 48

Un grand & vaste desert, Ie n'ay pas mis *un Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y avoit point de forests.

I'en fis un homme à nostre Image, &c. I'ay reüny icy ce qui estoit plus bas, pour ne point rebatre deux fois une mesme chose. p. 51

Un Heros de tes amis, Cela est contraire à ce qu'il dit aprés, & qui est confirmé par la suite, car c'est Iupiter qui le delivre; mais on peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule, toutefois il met Vulcain dans le Dialogue suivant, qui est une contradiction p. 52

Est-ce pour avoir fait ce beau chef d'œuvre ? il ne le faloit pas expliquer davantage, aprés l'avoir esté au Dialogue precedent, le reste est touché plus bas. p. 52

Nereïde, son nom est exprimé au Dialogue cy dessus, quelques-uns ne croyent pas que Thetis la Deesse de la mer, soit la même que la Nereïde, mais Lucien les confond. p. 58

p. 54 *Iunon l'a transformée*, ie conte l'histoire tout d'un temps sans interruption, parce que cela est plus clair & plus court.

p. 55 *Ie n'ay plus ny bec, ny ongles*, cela dit assez, sans ajoustr *ailes*.

p. 56 *Tu vivras du Nectar*, ie dis plus bas qu'il en sera l'échanson

Est il meilleur que le laict ? je retranche icy quelque chose de puerile, parce qu'il n'y en a que trop.

p. 59 *Dix baisers*, il n'y a que *deux* au Grec, mais cela fait plus de force.

p. 62 *Il a fait un instrument avec la Coquille d'une Tortuë*, cela suffit, sans décendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord.

p. 70 *Et se soufletoit*, il y a au Grec, *fessoit avec un patin d'or*, mais cette phrase est desia employée, & la repetition n'en seroit pas agreable.

p. 71 *Ie l'ay poursuivy vainement*, ie le trouve plus joly de la sorte, que de dire qu'il s'en est vengé.

Caressera Venus, & les Graces, le Grec dit *la Grace*, mais on ne diroit pas en françois *caresser la grace*, puis que les Graces ne se separoient point.

p. 72 *Qu'il leur dresse quelque piege*, ie fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reste, qui luy vient mieux, comme il se voit dans le Dialogue suivant.

p. 75 *Toûjours en la Compagnie, &c.* Le reste est touché en suite.

La Thrace & la Lydie, le Tmole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est une montagne de l'Asie.

p. 77 *Amoureux*, ie diray plus bas, *sçavant dans les choses de l'amour*, & exprimeray à quoy sert la pomme.

p. 79 *Querelleuses*, le mot de *Plaintives* n'y vient pas si bien.

Des Brebis, il y a au Grec *des Genisses*, mais il est plus beau de le faire Berger que Bouvier, outre que les Brebis sont mieux sur des rochers que les vaches.

p. 81 *N'en accusent que leur mal heur*, ou *n'en accusent que nos yeux*, mais l'autre est plus fort.

Ie ne suis point ambitieux, ie touche en suite les promesses & les presens.

p. 84 *I'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur*, ou sont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent. *Lætosque oculis afflarat honores*, pour ces

die Enée plus aimable.

Car on ſçait qu'il eut bien de la peine, I'ay reüny cela pour eſtre court. p. 85

Dialogue de Pan, & de Mercure, i'ay agencé & tranſporté diverſes choſes en ce Dialogue pour eſtre plus agreable. p. 86

La fille d'Agenor à Sidon, il y a au Grec *la fille de Cadmus,* qui eſt Semele : mais il faut mettre *la ſœur* ; car Semele eſtoit de Thebes, comme il ſe voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure ; d'ailleurs il ſeroit ridicule de mettre déja ſon fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de ſa mere, qui mourut eſtant groſſe de luy. Du reſte la fille d'Agenor eſt Europe ſœur de Cadmus, & quoy qu'elle ſoit pour le moins auſſi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant ; puis ce n'eſt pas moy qui fais la faute, mais l'Auteur. p. 89

Et travailler tandis qu'on eſt jeune, j'ajouſte cela, parce qu'on peint toûjours Mercure en jeune homme. p. 90

Mais il eſt aſſez puni, Le reſte n'a pas beſoin d'eſtre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop inſiſter ſur des fables ridicules.

D'où decoulera l'Ambre. C'eſt ainſi que l'Auteur le dit en traité qu'il en fait exprés. p. 91

A *la lune,* ie me ſuis ſervy du terme general, parce que le particulier n'eſt pas bien françois

Ie ne les pouvois pas tenir touſiours renfermées, ie n'ajouſte point ce qu'il dit du Belier, car cela eſt plat. p. 95

Danſoient, cela y vient mieux *qu'aplaudir* ou *écouter.*

Les renvoya à Paris, C'eſt aſſez de cela icy, le reſte eſt expliqué tout au long dans le Dialogue du Iugement de Paris. p. 98

N'abandonne point Pétrier, ie me ſers de cecy, comme d'une fraſe françoiſe, qui ſignifie *demeurer touſiours pres du Cheval,* ſans me mettre en peine s'il y avoit des étriers de ce temps-là, car ie parle françois, & non pas grec, & meſme la langue françoiſe n'eſtoit pas encore au monde du temps de Lucien, ſi bien que ie le fais parler une langue qui n'eſt née que plus de cinq cens ans apres ſa mort ; il ne faut pas examiner les choſes à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de repreſentation, comme Comedies, Traduction, Cartes, &c. p. 99

p. 101 *Vers le genre humain*, Le texte est touché plus bas.

p. 101 *De Neptune & d'Amphitrite*, il n'estoit point besoin de mettre icy les Nereides, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

p. 104 *Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille*? C'est assez de cela pour le sujet.

p. 106 *Non, mais Perse l'a tué*, ie ne repete pas ce qui est imprimé au Dialogue precedent, parce que cela languiroit.

C'est mal reconnoistre, ie passe ce qui n'est pas necessaire.

p. 107 *Avec des ailes que Minerve luy avoit prestées*, On le peint ordinairement sur un cheval ailé.

Qui estoit mortelle, Le Grec dit, *qui avoit yeux*, mais on a coûtume de le dire de la sorte.

A la faveur du Bouclier, &c. Il n'est point necessaire de dire d'où il le fait.

p. 108 *L'as tu veu Zephire*? Ie fais dire à *Notus*, ce que l'Auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifferent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre ; or dans ces Dialogues, il faut avoir égard à l'agréement, & ne point choquer l'oreille par un terme barbare.

Non, ie sçay bien, Cecy est plus bas chez l'Auteur.

Est-ce là un si beau spectacle? il est plus joly de la façon qu'affirmativement.

p. 110 *S'il n'a assez vy*, il y a au Grec ; *s'il a assez vy*, l'un & l'autre peut faire un bon sens, mais celuy de l'original faisoit quelque dificulté que i'ay voulu oster.

A Athenes ou à Corinthe, il y a au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes là où les Philosophes s'assembloient.

p. 111 *Mais veux tu que ie dis*? ie le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux & est plus court.

p. 112 *Dialogue de Croesus, &c.* Vn si petit Dialogue n'a pas besoin de titre particulier.

p. 116 *Luy-mesme*, il y a au Grec qu'il a vécu 90. ans, & qu'il le laisse vivre encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.

p. 118 *Courage Theocryte*, j'ay mis *Theocryte* pour *Theocrite*, *Phalon*, pour *Phidon*, *Caricles*, pour *Cariades*, parce que ces mots sonnent mieux en nostre langue, & que s'il les écrit en françois : il eut eu égard à cela : puis qu'il est si different comme on les nomme.

De la Chevre qui prit le Loup, On dit ainsi ce Proverbe en nostre langue, & l'on feint qu'une Chevre poursuivie d'un Loup, se sauva dans une maison deserte, dont elle ferma la porte par hazard avec ses cornes, apres que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen. p. 120

Ie n'ajoûtois Hermolaüs, ie ne dis pas qu'il n'avoit point d'enfans, parce que cela n'est que trop exprimé dans ces Dialogues.

Ce n'est pas ce que tu pensois, La pensée de l'Auteur alloit au sale; mais ie l'ay changée, pour ne point blesser les oreilles delicates, ce qui m'a obligé à alterer la suite. p. 124

Aclamations, Le mot de *proclamations* n'eût pas esté entendu là. p. 124

Tu as raison, L'Auteur fait dire cela au Philosophe, mais cela vient mieux à Mercure. p. 125

Qui sont tous deux morts en mesme temps, il n'est point necessaire de dire de quelle mort. p. 127

Que ie suis heureux, i'ay changé la pensée de l'Auteur que ie trouve ridicule. p. 129

Apres la mort de mon beau-frere, i'ay mis cela selon la verité de l'histoire. p. 129

Iamais mes plaisirs, il n'est pas necessaire de faire alleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a assez fait de veritables. p. 131

Ie le souffrois, ie le fais dire à Alexandre plustost qu'à l'autre qui l'accuse, parce que cela va à sa iustification. p. 132

Courtisans, il y a au Grec *Devins*, mais c'estoient les Courtisans qui estoient les premiers cause du mal, & ie puis prendre lequel il me plaist, celuy-cy vient mieux icy. p. 134

Tous les grands hommes sont morts, l'Auteur dit icy qu'Vlysse viendra bien-tost: mais il ne considere pas qu'il le fait desia mort au commencement du Dialogue. p. 137

Diogene, & non pas son ombre, Cela est mieux que de dire *l'ombre de Diogene*, puis qu'il se rit de cette opinion. p. 139

Sa belle Artemise, il ne sert de rien de dire icy qu'elle estoit sa sœur, aussi bien que sa femme. p. 151

Car il n'y a point de distinction, i'ayme mieux finir là, que d'ajoûter des paroles inutiles. p. 152

Oronte, il y a au Grec *Orestes*, mais l'autre mot est plus beau en nostre langue. p. 153

p. 159 *Ne vois tu donc pas ?* Les Chrestiens ne croyent point d'autre destin que la volonté de Dieu : Quelques uns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne blesse leur liberté, & croyent que Dieu les sçait, à cause qu'elles doivent arriver, mais qu'elles n'arrivent pas à cause qu'il les sçait.

p. 160 *Ie te salüe Portique*, nostre Prose a plus de rapport aux Iambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'est pourquoy ie ne me suis point mis en peine d'en faire.

p. 161 *Un important secret*, Ce sont deux vers d'Homere, c'est pourquoy il les exprime en vers.

p. 164 *De longs cheveux, & une grande barbe blanche*, il y a en Grec des cheveux blancs. & une grande barbe ; mais il est mieux comme ie l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheveux longs.

p. 165 *Hydromel*, nous n'avons point d'autre mot pour exprimer le Melicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.

p. 166 *Plante d'Asphodelles*, C'est une plante, bien qu'il en faisse un arbre dans son histoire veritable.

p. 169 *Pyrrias my Therſite*, c'est assez de ces deux exemples, sans en ajouster un troisiéme. Les Grecs ne peuvent finir, & particulierement les declamateurs qui disent toujours tout ce qu'ils sçavent, & s'épuisent sur un sujet, c'est un defaut de cét Auteur que j'ay touché dans la preface.

Comedie, Il y a au Grec *Pompe*, qui estoit une espece de Procession à l'honneur des Dieux : mais il faut que les comparaisons soient de choses connuës, & celle-là n'a point de rapport à nostre façon.

p. 170 *Colonnes & statuës*, ie l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.

p. 172 *C'est la plus commune*, ie l'ay mis ainsi parce que le dessein de l'Auteur n'est pas d'opposer cette vie à celle des Grands, mais à celle des Philosophes, comme la suite le fait voir.

p. 173 *Ce jeune Thessalien*, C'est Protesilas dont il est parlé plus haut.

p. 175 *Ou si nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe*, ces mots assez qu'ils sont plus hauts que le Caucase ; & pour estre delicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

p. 178 *Tu parleras en langage plus humain*, *dy moy donc sans* [illegible]

de façon, i'ay mis cela pour m'exempter de faire de mes-chans vers.

Il veut dire; ie fais dire cela à Mercure, à qui il con-p. 179
vient mieux qu'à Caron.

A ces bouillons d'escume, la comparaison est trop claire p. 185
pour avoir besoin de reddition.

Ils versent du vin & de l'hydromel, il ne faut point ajoû-p. 186
ter à ce que ie puis voir, car il luy a éclaircy la veuë.

Romulus par une Louve, cela estoit comme necessaire à p. 190
l'enumeration.

Cigogne, ibis, c'est une espece de Cigogne, & il ne se p. 194
fit pas entendu en gardant le mot.

Secte Italique, quoy que Pytagore fût d'Ionie: sa secte s'appelloit Italique, à cause qu'elle commença en Italie.

Pytagore, Il a au Grec, Pytagoricien; mais ce qu'il dit, p. 197
ne peut convenir qu'à Pytagore: l'Auteur a tâché par là de trouver un échapatoire, mais il ne vaut rien: car ce sont les chefs de secte qu'il attaque icy, comme il fait en assez d'autres lieux.

Icy Diogene, pour estre plus court & plus vif, ie retranche p. 198
tout ce dont on se peut passer.

Les Passions, elles s'ajustent mieux à *Monstres*, que la p. 199
volupté, estoient exprimées en suite.

Huitre à l'escaille, ie ne traduis pas de mot à mot. p. 200

Un grain d'Arsenic, il y a au Grec, un Polype cru, & une seiche, pour faire allusion à sa mort; mais cela n'eût point eu de grace.

Sauetier, Crocheteur, Harangere, l'agence les choses à p. 201
nostre façon.

Quelle cassolette, le terme Grec se rapporte plus au parfum, qu'à l'yvrognerie: mais comme il le fait yvre, il valoit mieux aller à l'yvrognerie qu'au parfum.

Aymer, i'évite le sale autant que ie puis.

Voy venir ces Stoïciens à la barbe longue, & aux sourcils p. 203
mats, c'est ainsi qu'ils sont depeints ailleurs p. 205

Des Syllogismes, la suite fait voir que ce mot se prend p. 206
icy pour toutes sortes d'argumens, & le pluriel y venoit mieux que le singulier: ie demeure en suite dans la metaphore que l'Auteur a quitée.

Selon Nature, c'est à dire en un mot & clairement, ce p. 207
que l'Auteur dit obscurement, & en plus de paroles.

Une demonstration, il y a au Grec *un syllogisme indemon-*

ſtrable ; mais ie croy qu'il n'entend autre choſe par l'
qu'un argument convainquant, & où l'on ne peut répo
dre.

p. 209 *Nulle pierre, &c.* i'y remis le ſyllogiſme en forme
pour eſtre plus clair

p. 210 *Pyrrhon*, il y a au Grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler l
autres Chefs de Sectes, il faloit que Pyrrhon parlaſt ici
eut pour Chryſippe, il l'a mis au lieu de Zehon, pour n
point offencer l'Empereur qui eſtoit Stoïcien

p. 212 *Y a-t'il quelqu'un icy?* c'eſt aſſez de cela, ſans s'éten
davantage.

La vengeance, ce mot vient bien au ſujet, & eſt plu
beau pour titre, que *Reſſuſcitant*, ou *Reſſuſcité*.

p. 213 *Tu as beau dire, &c.* ie retranche icy d'autres ver
d'Homere, qui ne diſent rien de nouveau.

Qui celuy qui a fait le mal I'ay reüny deux alegatio
en une.

p. 216 *Mais où eſt-elle?* je ne repete point ce qui a déja é
dit.

Qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fard
il euſt eſté trop bas de dire, qu'ils ſe laiſſent mener p
la barbe, & non par le nez.

Paſſer icy, ie ne dis pas *au Ceramique*, car il y auroit
de mots propres, & maintenant inconnus, du t
c'eſtoient des lieux d'Athenes

p. 217 *Comme les vens alument un flambeau au lieu de l'éteind*
cette comparaiſon vient mieux aux faux rapports, & c
dont l'Auteur s'eſt ſervi, eſt plus propre aux calamit

p. 218 *La Vertu*, j'ometz *la Modeſtie & la Iuſtice, &c.* qui
compriſes ſous ce nom, & qui ne peuvent faire ici
perſonnages ſeparez : mais j'ay ajoûté, la ſçience.

Cheres Sœurs, ce titre y vient mieux que celuy de
vantes.

La raiſon, il y a au Grec *Elenchus*, mais cela n'euſt p
eu de grace, & la raiſon fait le meſme effet parmy
ſelon nôtre façon de parler.

p. 219 *Fils d'Alcithoë, & d'Elenxiclée* : j'en fais le pere
mere, parce que cela eſt mieux de la ſorte

p. 220 *l'entray en colere de leur voir profaner ce ſacré nom*, la
paraiſon tirée des Comediens eſt touchée en ſurte,
qu'il n'y en a que trop icy.

Ny qu'un Aſne, cette fable eſt trop commune, & i

souvent repetée pour estre expliquée davantage.

Plus lascifs que des moineaux & plus larrons que des chouëtes, j'ay mis la chose à nostre air, il y a au Grec *plus lascifs que des asnes, & plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon. p. 227

Ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre; j'ay mis une façon de parler françoise, au lieu de deux proverbes qui ne sont pas à nostre usage. p. 228

Pour moy, &c. Ie fais dire cela à la Verité, plutost qu'à la Vertu, parce que c'est à elle particulierement à découvrir l'imposture, & ie fais que la Vertu y consent. p. 229

C'est de chastier les impostures, il vaut mieux qu'il die cela, que quelques vanitez qui sont au Grec.

Une piece d'argent & un pain, j'ay exprimé ces choses là de la façon dont on a coûtume de les dire; on ne donne point de gasteau en aumosne. p. 230

Un talent, il y a au Grec *deux talens d'or*, mais c'est une somme excessive, aprés avoir dit une piece d'argent & du pain; vn talent commun n'est desia que trop.

Ou l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, qu'ailleurs. p. 231

Mais comment le pourrons nous attraper? ce qui est icy au Grec, est exprimé plus bas.

A-t'il envie de pescher des pierres dans le Pelagisque, il dit cela par raillerie, & peut-estre estoit-ce une raillerie ou un Proverbe. p. 232

Que le Syllogisme, ie fais faire par le Syllogisme, qui est comme le valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'Enthymenes. p. 233

Ils sont legers comme du vent, j'ay accommodé la comparaison à nostre usage.

Un autre qui se creve de rire, son baston, & sa besace sont exprimez en suite. p. 236

Amene en suite les pendus & les roüez, il y a un autre supplice au Grec, mais il en faloit un icy qui fust connu. p. 238

Megacles s'en est saisi, il est plus fort au passé qu'au futur. p. 59

Mille Talens d'Or, c'est assez de ces offres, sans en faire de nouvelles. p. 240

Achieve de redoubler mon supplice, il est plus fort de luy faire dire cela, qu'à Cloton.

Lors que je tombay malade, il y a au Grec, *lors qu'ils faisoient des effusions dans les festins*, mais cela y vient aussi, & est plus à nos mœurs. p. 241

PAGINATION INCORRECT

Hippias, ie luy donne un nom pour estre clair.

p. 245 *Quelque chanson*, i'exprime la chose à nostre air.

Ah ! mes vieux souliers, ie ne repete pas les mots dont ie me suis servy.

p. 246 *Le beau Pâris*, il y a au Grec *Megilo*, mais Pâris est plus connu, & fait le mesme effet.

p. 247 *Un Philosophe Cynique*, l'Auteur fait de ce mot comme un nom propre : mais il n'est pas necessaire

Quelque tache de peché, la chose n'a point besoin parmy nous d'explication : car c'est ainsi que nous avons accoûtumé de le dire.

Les uns à cause de leur vertu, ie ne repete point ce qui a déja esté dit

p. 248

Il a oüillé en cent façons ma lumiere, le Grec ajouste, qu'il vouloit qu'elle fust prisente à tout, mais cela fait une image sale.

p. 249

De ceux qui entrent au service des Grands, il n'est pas necessaire d'ajoûter, pour de l'argent, ou pour la recompense, car la suite l'expliquera.

p. 250

Lors que la Poëte ne peut plus demesler son intrigue, c'est alors de celle sans rien ajoûter.

p. 251

Pour empescher donc que tu ne sois pris, i'ay changé la metaphore pour éviter une longue allegorie que fait l'Auteur

Pot de chambre sur la teste, ie mets la chose à nostre façon

p. 252

L'autre raison est, ie retranche des choses qui sont déja

p. 253 touchées ou inutiles.

Ie renoncerois à celle de l'Empereur : c'est-ce qu'il entend

p. 254 par *le grand Roy*, comme il se voit dans le Dialogue de Toxaris.

Alors vous pensez estre, il y a au Grec au lieu de cela des

p. 256 choses qui ne sont pas à nostre usage.

Car tous vos biens ne sont qu'en imagination ; & tous vos maux en effet, cela comprend en trois mots ce qui est marqué en suite plus au long chez l'Auteur.

Aux anciens Serviteurs de la maison, il y a au Grec, *Aux*

p. 258 mais cecy vient mieux à la suite.

Un balay neuf, il y a au Grec, *souliers neufs*, mais l'autre est mieux à nostre air.

La sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene, il y a

p. 263 au Grec, *la sagesse d'Homere*, ou la *subtilité de Platon*,

ie ne traduis pas de mot à mot.

Si vous voulez tenir voſtre gravité, i'ay transporté cecy de plus bas. p. 265

Dans un perſonnage de Tragedie, on *ſous un maſque de Tragedie*, mais cela fait le meſme effet. p. 266

La deſſus l'heure ſonne, il y a icy une penſée que i'ay exprimée plus haut. p. 267

Prés de ſon mignon, il le falloit mettre ainſi, veu la choſe dont il s'agit : car une femme n'a que faire de Barbache p. 271

Tu ſçais, me diras tu, i'ay reietté plus bas quelques paroles qui ſont icy, car cela eſt embroüillé, & ie marqueray en ſuite ſa vieilleſſe. p. 273

Semblable à ce Charlatan, il y a icy un exemple d'Iſchiné contre Timarque, mais cela ne ſeroit plus d'effet maintenant, parce que cela n'eſt pas aſſez connu. p. 274

Le ſervice des grands, & celuy du Prince, le reſte eſt deſia dit. p. 277

Hermotime, ou des ſectes, i'ay donné iour à ce qui eſtoit trop embroüillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaiſons & des exemples, & qui obſcurciſſoient ce qu'ils devoient éclaircir. Ie n'ay rien pourtant oſté du raiſonnement, au contraire i'y ay aioûté, ſi bien que ie puis dire que ce Dialogue eſt pour le moins auſſi fort icy que chez l'Auteur. p. 282

Pourquoy ne le paye-t'il pas auſſi ? ie ne dis que ce qui eſt eſſentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'eſt que trop long p. 284

Apollon t'a-t'il ſervy de guide ? j'ay transporté cela de plus bas, & i'ay mis au lieu une choſe qui eſtoit icy, mais i'en ay oſté l'explication, parce qu'il n'en eſtoit pas de beſoin. p. 287

L'*Interieur, par la mine*, il y a une periode au Grec, que i'ay reiettée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du diſcours. p. 291

Mais pour avoir ſuivy, &c. je fais dire cela à Hermotime pour rompre un trop long diſcours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus p. 292

Si quelqu'un voyoit un Athelete, il y a icy un exemple des Areopagites qui iugeoient de nuit, & non pas de iour, pour avoir égard aux choſes, & non pas aux perſonnes; & d'autres encore que i'ay retranchez, parce que cela étoit

trop long ; outre que celuy des Arcopogites eſt allegué ailleurs. Voy la remarque ſur la page 351.

p. 294 *Arreſte*, l'Auteur s'eſtend icy hors de propos en une choſe trop claire, ce qui ne fait que l'embroüiller.

p. 295 *Sera-ce aſſez de dix ans* ? il ſuffit de mettre ce nombre, parce qu'il eſt plus vray-ſemblable, & qu'il fait le meſme effet, qui eſt de montrer que la vie de l'homme ne ſuffiroit pas.

p. 299 *Ie ne vois pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philoſophie*, l'Auteur s'eſtend encore icy trop au long, qui eſt le vice general de Lucien en ce Dialogue.

S'il faut arriver à la felicité par la connoiſſance, i'ajouſte tout ce raiſonnement, pour ſuppléer en quelque ſorte aux choſes que i'ay retranchées.

p. 303 *Si nous pouvons trouver quelqu'un qui y ſoit parvenu*, il n'eſt point neceſſaire de repeter ce qui eſt dit d'abord.

p. 305 *Qu'un Crocodille a pris*, c'eſt aſſez d'un exemple ou deux de ces fadaiſes ; & ce qu'il dit de Dieu n'a que faire icy, & eſt vray.

p. 307 *Comme les Etoiles de Caſtor & de Pollux*, ie ne ſuis pas la comparaiſon de mon Auteur, parce que celle-cy s'ajuſte mieux.

p. 308 *Qui eſtoit de ſon païs*, ou ſimplement, Grec.

C'eſt une Chambre magnifique, i'ay déja dit que c'eſt le mariage de Roxane, & la ſuite l'explique encore.

p. 309 *Comparez à ces deux Heros*, i'ay trouvé plus à propos de rapporter cela à ceux dont il a parlé, qu'à des Athletes

p. 310 *Là mon Ouvrage*, ce qu'il dit icy, ſe rapporte mieux à ſes Dialogues, qu'à autre choſe.

p. 311 *Quoy qu'il ſemble ſourire*, ce qui eſt icy, eſt rejetté plus bas.

p. 312 *Comme ce Prince vit*, ie n'ay pris de cét exemple que ce qui ſervoit au ſujet

p. 313 *Aprés avoir appris de luy tous les ſecrets de ſon art*, ie tranche cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui ſerve au raiſonnement, que parce que le particulier n'eſt plus de ce temps cy.

p. 314 *Sans elle ie compte pour rien toute ma gloire*, j'ay déja dit que ſon jugement eſtoit la regle des autres.

p. 317 *Servant de jouets aux petits enfans* : le reſte eſt déja exprimé.

L'on choisit pour Legislateur, ces loüanges sont touchées en suite.

Reçoy ce present de ma main, ie touche plus bas, qu'il cherche un ami. p. 318

Les plus grands personnages de la Grece, le Grec dit, *les six d'Athenes* qui estoient des Orateurs illustres. p. 319

Comment il faut écrire l'Histoire, comme c'est icy une piece de doctrine, i'ay ajousté ou expliqué en divers endroits, ce que ie croyois qui y manquoit. p. 320

On dit, ie mettray plus bas, mon cher Philon.

Qui concerne l'ordre, la pensée & l'expression, cela comprend tout ce qui se peut dire dans un sujet, sans s'attacher scrupuleusement aux paroles de l'Auteur. p. 322

Ie laisse à part, l'exemple d'Hercule est déja touché. p. 323

Et faire que d'une main il tint une ville, & de l'autre il versât un fleuve, i'ay ajousté cela icy, parce que cela forti-fioit la pensée. p. 324

Combien employe t'il de paroles? Ou *de Vers*: mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poëtes aux reigles des historiens, quoy qu'on voye par la suite, & par les choses qu'il reprend, que c'estoit de la Poëtie. p. 327

Mais que dirons-nous? il a parlé déja de ceux qui mettent des termes bas dans leur histoire. p. 328

Il est loüable, l'Auteur dit le contraire, mais il est plus loüable de la façon p. 330

Quelques-uns sans s'arrester aux choses essentielles, l'Auteur dit qu'il va passer aux preceptes: mais comme il ne le fait pas encore, ie l'ay omis.

Mufican, il y a au Grec *Mofiris*, qui est une ville de ces païs-là, & peut-estre que c'est la mesme chose: mais comme ce nom est plus connu dans l'histoire d'Alexandre, ie l'ay choisi plûtost que l'autre. p. 333

Un autre plus plaisamment, ie ne parle point de Parthides, ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

D'y jetter la bonne semence, cette comparaison y vient mieux que celle de bastiment

Discerner le mensonge d'avec la verité, ie l'ay mis de la sorte, parce que la Prudence Politique s'aquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaut un habile homme, i'ay retranché plusieurs exemples qui ne sont pas à nostre visage.

p. 334 *Que le respect de sa Patrie*, i'ay tourné tout cela à autre fait, & n'en prens que le suc.

Le devoir de l'Historien, ie marqueray en suite, qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reste.

p. 335 *Mais les fictions des Poëtes* : i'ay aioûsté cela, afin que on ne trompast personne

Car i'ayme mieux, dit il, i'ay achevé ce raisonnement plus que l'Auteur, sans ajouter, qu'il travaille pour la posterité, parce que ie l'ay déja dit.

Ou faire quelque harangue, i'ay ajoûté cela comme s'il fait diverses choses en tout ce discours, aux lieux où il en estoit besoin.

p. 336 *Que ses periodes*, i'ay reüny cela icy de divers endroits.

p. 341 *Qui estoit le plus grand*, cela dit assez que l'autre estoit moindre.

p. 344 *Persan*, il y a au Grec *Lydien* : mais cela faisoit un meschant vais son avec *Indien*, & est indifferent.

Dans les deux fleuves, il n'en nomme qu'un, mais l'autre est sous-entendu, parce qu'on y peſche du poiſſon, & qu'on s'y fournit d'eau douce

De sorte qu'on ne voyoit rien, c'est à dire aux environs, comme la suite l'explique.

Hippogrphe, i'ay mis ce mot au lieu *d'Hipogype*, qui sans doute il a esté fait ; mais l'autre sonne mal, ou que Griffon est plus beau que Vautour, pour des chimeres.

p. 345 *Couvertes d'herbes au lieu de plumes*, ie ne dis point, que les plus viſtes estoient chargez de laitue. , parce que cela n'est de ſi que trop ridicule

p. 346 *De la coquille d'un Limaſſon*, cela est plus joly que de dire *de Feve*, ou *de Lupin*, outre que Feve vient auſſi tost que Lupin est peu connu par le peuple.

p. 350 *Pyronides*, &c ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les uns ſignifient feu, esté, embraſement, les autres, nuit, lune, lumiere

Juſqu'a l'âge de vingt cinq ans : ie ne dis par qu'ils sont hommes aprés cela, pour ne pas inſiſter ſur de la ſalete outre que cela s'entend aſſez.

p. 354 *Coronus fils de Cotyphion*, ie ne mets pas l'explication de ces mots ? parceque cela est ridicule en François, [illegible]

ignifie Corneille, l'autre Merle, & celuy qui eſt plus
ant, ſignifie, Nuë, Coucou.

Les dents longues & pointuës, les Baleines n'ont point de
nts, mais c'eſt icy une fable.

Comme des Clochers, il y a au Grec *Phallus*, qui eſtoient
grands Priapes de bois.

Herons, j'ay mis un oyſeau connu.

Il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit, le particulier eſt p. 355
pliqué en ſuite. p. 356

Le reſte d'anguille, ou *les yeux d'anguille*, mais ie l'ay p. 357
is ainſi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs
ſages.

Paquerades, ie n'explique pas ce mot, parce qu'il eſt
ractaire à ſon deſſein, c'eſt une eſpece de Cancre.

Retournerent au Combat, il eſt mieux de la ſorte que de p. 355
faire attaquer tout de nouveau.

Pain, il y a au Grec *Cyprés*, mais cét arbre y vient mieux p. 364
my nous, qui ne connoiſſons point de grands Cyprés,
mme l'on fait en Aſie.

Tortuës, il y a au Grec *éponges*, qui eſt trop ridicule,
ſi bien qu'en ſuite, ces anchres de verre que j'ay oſtées.

Devant nous, i'omets les diſtances qui ne ſeruent de p. 364
ien.

Chaines de roſes, ie dis en un autre endroit, qu'il n'y en p. 365
point de plus fortes en toute l'Iſle.

Nous fûmes ravis, ie ne marque point le temps, parce
'il eſt inutile.

Marqueté d'ebeine, & d'yvoire, il eſt mieux de la ſorte Là me-
e de mettre *yvoire* tout ſeul. me &

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, aprés p. 366.
it fait les murailles de la ville d'emeraudes, il n'y p. 366
oit point d'aparence de faire les Temples des Dieux de
til qui n'eſt pas ſi precieux, puis que ce n'eſt pas une
erre aſſez connuë.

D'Eau de ſanteur, ie le trouve mieux comme cela, que
huile, puis que c'eſt pour ſe baigner, outre qu'il en met
s ſources aprés.

De boire, & de manger, cela eſt exprimé plus bas chez
Auteur.

Pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin, leur nombre ne ſert p. 367
e rien, & eſt fade.

Cygnes, il y a au Grec *Cygnes*, & *Hirondelles*; mais les

uns ne chantent point, & les autres chantent mal : &
Sereins nous viennent des Isles fortunées, ce qui fait
core quelque beauté; car c'eſt là qu'ils croyoient leur
radis.

p. 368 *Les Stoïciens en ſont bannis*, il n'eſt point neceſſaire
cela de parler de Chryſipe qui eſtoit Stoïcien.

Je n'y vis point d'Academiciens, il y a icy une taillerie
eſt deſia touchée au Dialogue *des Veſtes*, & *des Philoſ*
à l'encan.

p. 369 *Les femmes y ſont communes*, ie n'ay pas voulu me
qu'ils les careſſent devant tout le monde, ce qui eſt
des-honneſte.

Encore croit-on qu'il ſe parjuroit, ie n'ay pas voulu in
davantage ſur une faleté.

p. 371 *Il arriva de nouvelles avantures*, il ne ſert de rie
marquer le temps.

Leur amour ne pût eſtre long temps caché, il n'eſtoit
beſoin de cela, puiſque les femmes y eſtoient cõmu

Ils prirent la nuit, il ne ſert de rien de dire s'il ſe t
au ſoupé ou non.

p. 372 *L'iſle des bien-heureux eſt exempte de ſuplices*, il eſt
de la ſorte, & ſe rapporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y
que des chaiſnes de roſes.

Racines de mauve, ie croy qu'il fait alluſion au M

Pour de l'argent, ie taille ſur ce qui a couſtume
p. 374 ptatiquer en ſemblables occaſions.

Nous y entrâmes, i'ay reietté plus bas ce qui ſuit.

D'une eau dormante, i'ay mis cela au lieu de ce
au Grec, & *la fontaine des ſons*, tout de meſme : &
vient mieux ſi ie ne me trompe.

p. 375 *Trente nuicts*, il eſt plus beau ainſi, dans cette Iſ
de compter par iours.

p. 376 *De peur que ce fourbe ne nous euſt fait quelque ſupe*
j'ay aiouſté cela pour colorer cette action qui eſt
cente.

p. 377 *Des yeux de Cancre*, ie n'aiouſte point *des ſaſchés*,
que cela n'auroit point de grace parmy nous.

La Coque, ie n'aiouſte point qu'on la rompit, &
qu'il n'y a deſia que trop de fidaiſes.

p. 378 *La mer bocagere*, i'ay mis en marge ſ. ſignifi
Grecque, comme ie fais ordinairement quand elle
tient quelque obſcurité, ou qu'elle n'eſt pas à noſtre

Un baſton entre les jambes, cela eſt plus honneſte que ce qu'il y eſt, & fait le meſme effet. p. 386

Le Meurtrier du Tyran, i'ay tranſporté & alteré diverſes couleurs en ces declamations, pour la delicateſſe du raiſonnement, & la rudeſſe de la liaiſon. p. 382

L'affection qu'il portoit à ſon fils, la penſée qui ſuit, eſt eſtimée ſur la fin.

Je fuis ſur le point, Ie diray en ſuite, *qui les a delivrez du mal preſent, & de la crainte de l'avenir, & qu'il a eſté un ſauveur à la Tyrannie.* p. 384

Il luy laiſſay faire à luy meſme une action qui m'euſt deſhonoré en la faiſant, le reſte eſt expliqué dans la ſuite. p. 386

Dira-t'on? i'exprime plus bas qu'il laiſſa là ſon épée pour ſon ſujet. p. 386

Indigne de recompenſe, on eſt contraint de rebattre ſouvent les meſmes mots dans ces declamations, qui eſt une des choſes les plus fâcheuſes de la Traduction, car pour en exempter, il faudroit perdre la penſée. p. 388

Le fils deſ-herité, il y a au Grec *abdiqué*, mais ce mot ne s'entendroit point, & celuy de deſherité ſuffit en pluſieurs endroits, où il ne ſuffit pas, i'y ajouſte l'autre avec explication. p. 390

Il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, ie parle de la maladie en general, ſans m'atacher à la fureur, parce qu'il n'eſt pas queſtion icy de donner des receptes. p. 397

Pour faire voir la foibleſſe, &c. j'ay abregé ce raiſonnement qui eſtoit trop long. p. 398

Phalaris, i'ay fait cette harangue ſous le nom des Deputez, parce qu'il n'eſt pas ſeant de rapporter directement une longue harangue ſous le nom d'un autre, outre qu'il y a pluſieurs choſes de Phalaris, qui ſient mieux en la bouche des autres qu'en la ſienne. p. 403

Par l'aſſiſtance des Dieux, ie l'ay dit en general, parce qu'il ne pouvoit ſçavoir aſſeurement ſi cela venoit d'Apollon: du reſte, ie ne rebas point en ſuite qu'il avoit deſſein de quiter l'Empire, parce qu'il faut paſſer legerement ſur les choſes qui ne ſont pas vray ſemblables. p. 404

C'eſt condamner, j'omets une méchante couleur, de dire qu'Apollon eût fait petir le Vaiſſeau, s'il n'euſt pas envie du preſent. p. 409

Refuſer de preſent ni de victimes, ce qui ſuit, eſt deſia touché dans la harangue. p. 410

Alexandre fils de Podalire, i'exprimeray plus bas la matiere dont l'expreſſion eût eſté des-agreable icy.

Aſie, il y a au Grec *Cicile*, Province d'Aſie.

p. 417 *Il ſçavoit pluſieurs beaux ſecrets de la Medecine*, il entend par là ce que nous appellons icy : mais il n'eſt pas queſtion de donner des preceptes.

Les interpretoient, il dit plus bas le contraire, que les Interpretes luy payoient penſion, à cauſe du grand profit qu'ils faiſoient.

p. 419

Car il luy en vouloit, j'ay oſté une periode qui empeſchoit la liaiſon, mais on la trouvera plus bas.

p. 420

Et ne laiſſoit toucher : le mot de *toucher*, n'eſt pas icy, mais il eſt ailleurs.

Celuy qui rendit à Severian, ie me contente de dire le ſens de l'Oracle, ſans m'amuſer à traduire des galimatias.

L'*armée*, ou ſimplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait un grand Seigneur.

p. 421

Mais que celle du Prophete eſtoit immortelle, l'Oracle ſuit, ſera touché ailleurs.

p. 424

Ecoute maintenant, j'omets icy un Oracle qui ne ſert de rien.

p. 428

Comme ie le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures, j'ay taſché de donner quelque couleur à une extravagance.

p. 429

C'eſt la Cataſtrophe, *&c.* je paſſe une penſée libertine qui eſt icy hors de propos.

p. 431

Venger l'honneur d'Epicure, ſes loüanges ſont déja exprimées.

Au ſon de la flûte, & de la lyre, les particularitez que j'oublie icy, ſeront retouchées ailleurs.

p. 432

Qu'il l'a rendu plus celebre que ſa beauté ni ſa valeur, ie ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela eſt fait.

p. 433

Ie ne parle point des Orgyes, peut-eſtre qu'il entend parler des myſteres en general, ſans toucher particulierement ceux de Bacchus.

p. 437

Et avec cela eſtoit ſubtil, j'ay ajouſté cela de plus bas afin de parler icy tout d'un temps des avantages de l'eſprit.

p. 442

Quant aux perfections du corps, celles de l'eſprit ſont déja exprimées, & i'y ay rejetté ce qui eſtoit icy.

p. 450

Comme il prend de l'Orateur le geſte, i'y ay ajouſté ce

a que Mercure euſt part icy, en autre qualité que d'A-
ſete, parce qu'il y en a aſſez

Dieclés ſouſtenoit que non, il y a icy une diſtinction d'Eu- p. 457
que qui n'eſt pas neceſſaire, & qui ne revient pas à
tre langue.

Comme Phaëton, la fable en eſt trop connuë pour eſtre p. 461
etée icy.

Tu l'es donc? il a falu changer la raillerie Grecque qui p. 468
uiſtoit dans les mots.

Arceſilas, ou *Arteſilas,* car *Arteſias,* ſignifie *Ours.* p. 469

Que tu l'ailles trouver, c'eſt peut-eſtre un reproche de p. 470
qu'il ne ſe tuoit pas pour le ſuivre.

Ne dirież vous pas? il y a icy un Proverbe Grec qui ne
uporte point à noſtre façon

Mon fils, ie n'en ay exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait p. 471
ention que d'un plus haut.

Ie voudrois qu'il fut deſia, le Grec dit que *l'Epitaphe fuſt* p. 472
ſa gravée ſur ton ſepulcre, mais on l'euſt pû graver meſme
ant ſa mort, outre que ce que ie dis, y vient auſſi
en.

Cerbere m'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caton,
'eſt pas parlé d'un baſton au Grec, mais l'endroit eſt
ompu, toutefois il eſt mieux de dire qu'il boitoit, ſoit
foibleſſe ou autrement, car les Philoſophes Cyniques
noient touſiours un bâton.

Sans l'écouter, i'ay ajoûté cela pour faire grace,

Du miel, il y a *des gaſteaux au miel,* mais cela y vient p. 473
ieux.

Qui n'avoit qu'une main, il vaut mieux mettre, *qui n'eſtoit*
s mains, car Cynegire perdit les deux mains en un
ombat naval, il avoit d'abord mis la main droite ſur un
iſſeau ennemy pour l'arreſter, & comme elle luy eut
é coupée, il mit la gauche, qui luy fut coupée de meme,
ſorte qu'il arreſta le Navire avec les dents.

Dreſſer un amphiteatre, il eſt parlé dans l'Heatomenipe
me Olympie qu'ils vouloient baſtir.

Chacun ſe taiſoit, Ou *s'arreſtoit,* ſans rien ajoûter. p. 474

S'il te ſouvient encore, ie ne parle point d'Ariſtide, ni p. 475
s fables Mileſiennes, parce que cela n'eſt plus à noſtre
s, ni à noſtre viage.

Sans qu'Iolas meſme me pût ſoûlager, c'eſt qu'il mettoit
eu aux teſtes coupées.

p. 479 *Si tost qu'ils devenoient grands & barbus*, cela n'é… point necessaire à dire d'un Platonicien, puis qu'ils n'… moient point l'amour honneste, mais l'Auteur sous … texte d'amitié, tasche à introduire le sale amour.

p. 481 *Le derriere ni trop gras, ni trop petit*, l'Auteur ajou… quelque chose qui ne se pouvoit exprimer honnê… ment.

p. 482 *Comme pour exhaler son feu*, il y vient mieux qu'à ce… suit.

Soit qu'il se fust precipité, Ou *qu'on l'eût*.

p. 483 *Apres quelque contestation de part & d'autre*, l'Auteur … *que celuy-cy tenant la Déesse en sa puissance, l'avoit cou… à la façon des garçons, comme s'il se fust faschè qu'elle … esté femme*, mais ie n'ay pas voulu insister sur des … lietez.

Comme s'il eût esté question de disputer le prix aux … Olympiques, j'ay pris une comparaison qui nous fust … nuë, & qui n'eust point besoin de commentaires; car … trement elle seroit sans effet: & pour la mesme rai… i'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu d'*Elide*, qui est un … moins connu.

p. 486 *Parleray-ie du plaisir*, les coiffures des Dames sont … chées dans l'autre harangue.

p. 488 *S'il est permis à un homme*, ie coupe ce raisonne… pour estre plus vif.

p. 489 *Pere des mysteres cachez*, cecy est tiré du Platonisme, … a du rapport à nos mysteres.

Tu as couvert la lumiere de tenebres, ou *répandu la lu… sur les tenebres*; car il semble que ces choses soient t… des Hebreux.

p. 490 *Vivroient ensemble*, i'ay mis cela plûtost *qu'avec* … qui les mangeons.

p. 491 *L'autre celeste & Divin*, il y a icy quelques epith… mysterieux, dont i'ay touché quelque chose d'abord.

Un réchaut, ie l'ay ajousté à cause du fer chaud qui …

p. 492 *Ou pour rougir les joües & les lévres*, ie l'ay transp… icy d'ailleurs.

p. 493 *Leurs chaisses, &c.* Le particulier n'estoit pas à … usage, & en pensant décrire de belles parures, on f… une épousée de village.

p. 494 *Mais appesons un peu, &c.* Pour donner de l'avers… des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, & p…

ire aymer les garçons, celuy d'un honneſte garçon : &
en qu'en faiſant le contraire, on renverſoit tout ſon
iſonnement. D'ailleurs, tout cét amour-là ne va qu'à
ſtime & à la bien-veillance, & nullement à ce qu'il
etend. C'eſt pourquoy i'ay dit que ce Dialogue ne pou-
it corrompre perſonne, s'il n'eſtoit deſia corrompu, ou-
e que le plus ſale en eſt dehors.

Il donne encore le reſte du temps à l'eſtude. Ie viens de par-
r des belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propoſe à
iter.

Oreſte & Pilade. Il confond par tout l'amitié avec l'a- P. 495
our.

Comme il faiſoit Alcibiade. I'ay retranché quelque P. 496
oſe, non tant parce qu'il eſtoit ſale, que parce qu'il
loit ſot : car il ſe voit par la fin, que celuy-cy ne deffend
e l'amour honneſte. A quoy bon donc le faire coucher
ec un garçon ?

Gagné le prix des ieux Olympiques. Il y a au Grec, *la Ba-* P. 497
lle de Salamine : mais cela n'eſt, ni ſi propre au ſujet, ni
connu : & par conſequent, moins bon pour ſervir d'e-
emple & de comparaiſon.

Nous traita magnifiquement. Il n'eſt point neceſſaire de
re, *car il eſtoit fort magnifique*, parce que cela ne ſert
rien au ſujet.

Dormoit avec luy. I'adoucis le plus que ie puis les cho- P. 498
s. Du reſte, ce qu'il dit *des Comaſtes* n'auroit point de
ce en François.

Ni que tu tiennes. I'ay eſté au raiſonnement ; car le
ec ſemble dire le contraire : mais il y a faute.

TABLE

DES MATIERES PLVS CONSIDERABLES DES DIALOGUES DE LUCIEN.

A

Adere. Comment les Habitans de cette ville deve-
rent preſque tous Comediens. 320.3
Abonus. Où eſt ſituée cette ville. 4
Achille. Quels eſtoient ſes regrets pour ſa gloire pe-
duë,
Accuſateurs. Des hommes aprés leur mort, quels. 1
Adonis. Par qui ravy à Venus. 6
Comment il luy fut rendu pour moitié. *là meſme.*
Action. Pourquoy particulierement honoré aux Jeux
Olympiques. 3
Aiax. Comment mourut, & comment Vlyſſe fut cau-
ſe de ſa mort. *là meſme.*
Alcyon. Quel Oyſeau, & l'hiſtoire de ſa metamor-
phoſe. 41.4
Alexandre. Sa harangue en preſence de Minos, avec le
denombrement de ſes victoires. 130.13
Avec quel ſuccés. 13
Pourquoy ſouffroit qu'on l'appelaſt fils de Iupiter.
133
Comment traita Ariſtobule pour luy avoir donné des
loüanges exceſſives. 34
Comment il rebuta celuy qui vouloit faire ſon image
du Mont-Athos. *là meſme.*
Alexandre pourquoy deſiroit de retourner en vie aprés

mort. 334.335
Alexandre. Ou le faux Prophete. 410
Alphée. Fleuve, de quelle Fontaine amoureux. 95.96
Ambre. Quelle production. 91
Ambroisie. D'où on peut conjecturer qu'elle n'eſt pas ſi excellente. 192
Amour. Combien c'eſt une choſe libre. 55
Il eſt traité de toutes ſortes d'Amours depuis la p. 475. *juſqu'à la fin.*
Anymome. Comment, & par qui changée en Fontaine.
Anacarſis. Quel Philoſophe, & où il enſeigna. 315
Andromede. Par qui, & comment délivrée du monſtre qui la devoit dévorer. 107
Pourquoy elle avoit eſté attachée au rocher. *Le même.*
Annibal. Conteſtation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui paſſera le premier en l'autre monde. 128 129
Leurs harangues devant Minos. 129 130
Antiſthenes. Combien peu d'eſtat ce Philoſophe faiſoit de la mort. 154
Antiloque. Fils d'Amphiaraüs, à quoy s'employoit après la mort de ſon pere. 412
Antiochus Soter. Sa modeſtie aprés la Victoire. 312
Apis. Quel Dieu, & quels ſont les Sacrifices que l'on luy fait. 194
Apollon. Pourquoy ne peut eſtre aimé de Daphné. 53
Que la Religion attribuë à Apollon, & où adoré. 189.
Aparence. Comment ſe doit diſtinguer d'avec la verité. 286
Apprehender. Que c'eſt proprement. 210
Arcades. Pourquoy ne voulurent point recevoir l'Aſtrologie. 465
Arethuſe. Fontaine quelle, & par qui recherchée. 96
Argent. Remede à tous maux. 36
Arion. Quel, & de ſon avanture. 101
Ariſtipe. Quel perſonnage, & ce qu'il ſçavoit faire. 91
Quelle eſtoit le ſommaire de ſa doctrine. 102
Ariſtote. Comment abuſa de la bonté du naturel d'Alexandre. 133
Arrian. Diſciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a écrit. 411

TABLE

Arsacis. Quel personnage, & dequoy se fâchoit particulierement au passage en l'autre monde. 154

Asalaphe. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Mars. *là mesme.*

Astrologie. Iugement que fait l'Auteur de l'Astrologie iudiciaire. 419

Qui en furent les premiers Inventeurs. *là mesme.*

Astrologie deffenduë des accusations ordinaires qui se font contre-elle. 463. 464

Athenien. Combien grands railleurs, & grands Philosophes. 13. 14

Athletes. Comment s'aparioient aux Ieux Olympiques. 294

Ati. Combien chery par la mere des Dieux. 68

Atrée. En quoy preferé à son frere Thyeste. 461

Autolique. Fils de Mercure, pourquoy estimé tel. 463

B

Bacchus. Comment enfanté. 191

Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens, & Indiens. 418

Bagoas. Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque. 417

Balets. Comparez avec les Tragedies. 440

Bellerophon. Comment fut luy mesme l'instrument de son malheur. 273

Pourquoy feint avec un cheval ailé. 461

Bians. Quels, & ce qu'il en faut penser. 21

De combien de sortes. 218

Biton. Quel, & pourquoy heureux. 119

C

Caldeens. Combien adonnez à l'Astrologie. 490

Calidoniens. Pourquoy affligez. 189

Callidemides. Parasite, comment mourut. 119

Cambyses. Quel, & comment mourut. 397

Caron. Pourquoy fait tout quiter dans sa barque. 139

Castor & Pollux, combien semblables, & le moyen de les reconnoistre. 91. 93

Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en mesme temps dans le Ciel. *là mesme.*

De quel mestier ils se meslent. *là mesme.*

Centaure. Belle description du Centaure de Zeuxis. 311

Ceres. Comment representée. 26

Chaires. Comparées à des bieres, & pourquoy. 31

Chaire de Profeſſeur diſputée entre deux Philoſophes. 454.455
Chiron. Pourquoy ſouhaita la mort. 152 153
Chryſippe. Pourquoy ne ſe faſche point de ſervir. 205 206
Quelle eſtoit ſa ſcience. 207.208
Ciel Sa deſcription ſelon Homere. 191 192
Cleobis. Quel, & pourquoy eſtimé heureux. 172
Cleon. En quel ſens appellé Promethée. 7
Cocconas. Biſantin, quel, & ſa vie. 413
Cœur de l'homme pourquoy comparé à un but. 11
Colomnes. d'Hercule, & de Bacchus en quel endroit. 342
Comedie. Combien & en quoy differente du Dialogue, & s'ils ſe peuvent alier enſemble. 8 & 9
Vie de l'homme, & qui en eſt le Poëte. 269
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie ſoit bonne. *de meſme.*
Connoiſſance de ſoy-meſme combien neceſſaire. 115
Conſequence. A qui il appartient de tirer des Conſequences, & ce que c'eſt. 208
Corybantes. Quelles, & leurs folies. 68.69
Cour. Quelles ſont les tourmentes de la Cour, & combien deplorable eſt le ſort des Courtiſans. 251. *& ſuivant.*
Createur Avantages du Createur ſur la creature, ſelon la Doctrine de noſtre Auteur. 42 43
Creation. De l'homme par Promethée. 47.48
Son utilité. 49
Creſus. Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon. 179 180
Cteſias. Iugement de ſon hiſtoire des Indes. 341
Cupidon. Denombrement des deſordres qu'il cauſe dans le monde. 68 69
Pourquoy craint Pallas. 76 77
Cybelle. Que fit à ſon Athys. 191 192
Où adorée. *là meſme & 193*
Cynique. Pourquoy abſous par Rhadamante. 147
Quels Philoſophes ſelon le ſentiment commun 185
Cyrus. Quel, & les predictions de ſa mort. 179.180

D

Danaë. Par qui condamnée à eſtre miſe dans un coffre avec Perſée ſon fils, & iettée dans la mer. 121
Et par qui ſauvée. 105
Danaus. Comment traitoit ſes cinquante filles. 99
Danſe. D'où a pris naiſſance. 454 455

Qui fut la premiere qui se plut à cét exercice, & l'enseigna aux autres. *là mesme.*
Comment Iupiter luy doit son salut. 431
Divers noms & especes de danses. *là mesme.*
Danseur. Quelles doivent estre les parties d'un bon danseur. 443
Dauphins. Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes. 101
Decacheter. Diverses sortes de decacheter des lettres. 421 422
Dedale. Et son fils, comment donnerent lieu à la Fable. 461
Delicats. Comment punis. 20
Demea. L'Orateur pourquoy mal-traité par Timon 57
Democrite. Pourquoy rioit continuellement, & se mocquoit des hommes. 202
Demonax. Sa naissance, & quelle fut sa conversation. 464.465
Ses mœurs, & ses apophthegmes. 466. *iusqu'à* 474
Denys. Le Tyran, pourquoy delivré de ses peines, & de la chimere. 168
Des-herité. Declamation d'un fils des-herité. 390
Dessaute. Que signifie proprement ce terme. 437
Devin. Ce que les Devins ont ensemble de commun, est monstré au sujet du devin Tiresias. 157
Dialogue. Quelle est l'essence du Dialogue. 2
Si l'on le peut unir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences. *là mesme.*
Diane. Par quels peuples adorée. 191
Dieux. Pourquoy adorez sous diverses figures d'animaux. 194
Dialogue. Iugement de sa vie, & combien different de Mausole. 150 151
Son occupation en l'autre monde. 171
Comment representoit Hercule. 199
Sommaire de sa doctrine. 200
Et quelle beatitude il preschoit. *là mesme & 201*
Dionysius. Quel, & comment nâquit. 63
Discorde. Que fit aux nopces de Thetis, & de Pelée. 98
Divination. Combien sainte au sens de l'auteur & ancienne. 463

E

Egyptiens. Comment regloient leur amour, & dequoy se servoient pour devinet. 460
Eleusine. Et ses mysteres, quels. 246
Eloquence quels sont ses avantages par dessus les autres connoissances, & son idée. 27. *& suiv.*
Elisées. Champs de l'Enfer par qui habitez. 176
Empedocle. Pourquoy appellé Pantoustier. & pourquoy il se precipita dans les flammes du Mont Ethna. 144
Empoule. Ce que c'estoit. 437
Endymion. Comment fait Roy du Globe de la Lune. 345
Origine de la Fable d'Endymion. 461
Enée. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Venus. 462
Enfers. Quel est le chemin par où l'on décend aux enfers. 272
Epicure. Quel personnage, & ce qu'il ayme. 205
Epicuriens. Quels, selon le sentiment commun. 285
Epimethée. Et Promethée en quoy differens. 9
Eschines. Quel personnage, & pourquoy particulierement recherché par Philippe Roy de Macedoine. 4 & 5
Escrivains. Advis aux Escrivains de l'Histoire. 321. 322. *& suiv.*
Esculape. En debat contre Hercule, & pourquoy. 69. 70
Pourquoy dit fils d'une Corneille. 416
Ethiopiens. Comment surnommez par Homére. 50
En quelle posture ils vont au combat. 437
Etolie. Pourquoy affligée. 189
Eunuque. S'il peut estre admis à la Philosophie. 457
Europe. De qui fille, & combien aimée de Iupiter. 108
Spectacle de son ravissement. 109
Exorde. Quel doit estre selon les régles des bons Orateurs.
Preceptes pour l'Exordre des bons Orateurs. 373. 338

Y

Fables. Anciennes, combien pleines d'instruction. 449
Felicité. Sans témoins, ce que c'est. 49
Des Philosophes, pourquoy chimerique. 277
Comment est un tresor. 280
Felicité en quoy consiste, & par où il y faut arriver. 298 299 300. *& suiv.*
Femmes. Combien peu d'asseurance il y a aux paroles des femmes. 132

Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux. 314
Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 141
Fer Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or. 182.182
Festins. Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent. 49
Feves. Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Feves. 122
Flateurs. Pourquoy pires que ceux qu'ils flatent. 28

G

Galatée D'où ainsi appellée, & combien amoureuse de Polipheme. 179
Ganymede. Comment ravy par Iupiter, & fait Dieu. 53
Gelons. Quel peuples, & en quels païs. 123
Gloire. Ce que c'est de la gloire du monde. 236
Gnathon. Parasite pourquoy mal-traité par Timon. 35.36
Grecs. Comment passoient leur temps avec Vulcain dans l'isle de Lemnos. 72
Grands. Comment étallent leur folie & leur vanité. 16
Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui entrent au service des Grands. 250.251. *& suiv.*
Grecs. Dequoy particulierement loüez. 15
Grecs comment gagnez par Alexandre. 134
De qui, & en quel temps ils receurent la connoissance de l'Astrologie. 466
Guerre. Comment la Guerre est mere de tout. 311

H

Helene. Quelle, & de qui elle fut fille. 83
Pourquoy mal-traittée par Protesilas aux enfers. 141
Hellespont. D'où ainsi appellé. 102
Hercule. En debat contre Esculape. 69.70
Comment au Ciel & aux enfers. 137.138
Herodote. En quoy particulierement imitable. 307
Heros. Ce que c'est proprement qu'un Heros. 114
Heureux. Quels personnages ont particulierement merité ce nom. 176.180
Hypogriphes. Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez. 145
Histoire, Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel

temps. 327
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Hiſtorien. *là même & ſuiv.*
Combien l'Hiſtoire eſt differente de la Poëſie. *là même.*
Combien doit eſtre retenuë dans les loüanges, & quel doit eſtre ſon but. 323
Comment devient ſuſpecte. 324
Divers commencemens d'Hiſtoires. *là meſme.*
Prefaces diverſes & comparaiſons. *là meſme.*
Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer. 327
Comparaiſon des mauvais Hiſtoriens enrichis depuis la mort de leurs maiſtres. *là meſme.*
Termes poëtiques combien meſſeans en l'Hiſtoire. 428
Vnité du charactere combien exactement y doit eſtre gardée. *là meſme.*
Deſcriptions trop longues pour l'Hiſtoire. 329
Hiſtoire en forme de Prophetie. 332
Preceptes pour ceux qui y ſont propres, & qui veulent écrire l'Hiſtoire. 333.334 *& ſuiv.*
Quel doit eſtre le ſentiment d'un bon Hiſtorien. 335
Quel doit eſtre ſon ſtyle, ſes penſées & ſes ſentences. *là meſme.*
Quel doit eſtre ſon exorde. 337.338
Brieveté & retenuë dans les deſcriptions, combien neceſſaires à l'Hiſtoire. 339
Combien l'Hiſtoire doit eſtre éloignée du Panegyrique & de la Satyre. 340
Homere, Architecture d'Homere, quelle. 177
En quoy peut ſervir de regle aux Hiſtoriens. 339
Homme. De la creation de l'homme par Promethée, & ſi eſt plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes 48
Combien grande eſt l'invention des hommes. 48
Ce que les Paſſions font en l'homme, & quelles ſont leurs folies. 183.184
Et combien miſerable leur condition. *là meſme & ſuiv.*
A quoy comparé. *là meſme.*
De combien de parties il eſt compoſé. 448
Horloges D'eau, à quoy anciennement employées 223 168
Hormus. Quelle ſorte de dance eſtoit ainſi appellée. 416

Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le Zephir
70

I

Ieux Olympiques quels, & comment on y apparie le
combatans. 19
Indiens. Pourquoy enyvrez dés qu'il eurent gouſté
vin.
En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexa
dre. 133.1
Comment ils adorent le Soleil. 4
Incertitude. Par qui ordinairement cauſée. 17
Ino. Pourquoy ſe ietta en bas du Mont Citheron, ave
ſon fils Melicerte. 10
Interest. Ce que c'eſt proptement. 20
Io. Quelle, & pourquoy transformée en geniſſe.
Comment faite Iſis, & la patrone des Nautonniers
là meſme.
Iſle. Suſpenduë en l'air, quelle, & comment trouvée.
344
Iſmenodore. Quel perſonnage, & comme-t tué. 1
Iunon. Reproche à Iupiter ſon peu d'affection, au ſujet
de Ganymede.
Querelle Latone, & pourquoy. 72.7
Ce qui ſe dit d'elle par les Poëtes. 190.19
Iupiter. Comment delivré par Vulcain de ſa fille qu'il
portoit en ſa teſte. 63.6
Combien eut de peine à ſe ſauver des mains de Nep
tune, de Iunon, & de Minerve, & à l'aide de qui il s'e
tira, lors qu'ils le vouloient lier. 65.6
Comment depoſa ſon pere. 190.19
Ses diverſes metamorphoſes, & ſes diſſolutions. *là même*
Iupiter pourquoy eſtimé avoir enchaiſné Saturne. 46
Ixion. Quel au jugement de Iupiter, & quel à celuy de
Iunon.
Sa punition concertée entre eux deux, quelle. *là meſme*
Mais non pas ſi-toſt executée.
Pourquoy chaſſé de la table des Dieux.

L

Lampes. Iſle des Lampes en quelle contrée. 19
Latone. Et Iunon en querelle. 72.7
Lettres. Quel affront reçoivent dans les Cours de
Grands. 267.2

Liberté. Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y aque les sots & les enfans quis'en formalisent. 47
Loüange. Quelle doit estre la loüange. 323.324
Lucien. Idée de sa vie. 1. & 2
Ses voyages. 5
Quel personnage, & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Philosophes. 219.220
Et Relation plus ample de sa vie. *là mesme & suiv.*
Lune. Globe de la Lune, quel païs. 344.345
Lycanthrope Ce que c'est. 35
Lycurgue. Legislateur des Lacedemoniens, sur quel modele forma sa Republique. 463
Lydie. Comment conquise par Bacchus. 75.76

M

Marcomans. Peuples, où logez. 427
Mars. Comment pris couché avec Venus. 74
D'où est venuë la Fable de la surprise de Mars avec Venus. 462
Mausole. Quel, & combien remply de vanité mesme aprés sa mort. 150.151
Megapenthes. Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 239
Accusé & condamné. 240.241
Meleagre. Quelle fut la cause de sa mort. 189
Melicerte. Quel, & son avanture. 101
Menippe. Quel personnage, & où il vivoit. 110
Mercure. Voleur dés le maillot. 62
Ses autres qualitez. *là mesme.*
pourquoy le plus miserable des Dieux. 89
Merion. Quel, & combien bon danseur. 435
Merveilles. De la Nature combien considerables. 42 43
Milon. Crotoniate, quel, & en quoy recommandable. 177.178
Minerve. Où particulierement adorée. 192.193
Different entre-elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 187
Minos. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter. 461
Misanthrope. pourquoy Timon appellé Misanthrope. 35
Momus. pourquoy il trouvoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux. 19.20
Monde. Comment vont les choses du Monde. 169.170

Mort. Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut avoir. 151

Muses. Pourquoy exemptes des traits de Cupidon. 76 77

Musique. Quelle est celle qui est inutile. 313
Combien profitable, & plaisante. 434.435

N

Nature. Combien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la nature. 163

Nellar. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent. 151

Neptune Different entre Neptune, Minerve, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 287
Philosophe Platonicien, quel personnage. 10.11

Nirée. Quelle personne, & l'estime de sa beauté. 151

O

Olympias. D'où vient la Fable de cette Princesse. 411

Ombres. Comment accusateurs des hommes après leur mort. 167

Opiniastres. Comment doivent estre traittez, 281

Or. Ce que c'est, & ses effets. 181
Que le Fer est meilleur que l'Or, paradoxe. 181

Oracles. Combien il y a peu d'asseurance aux réponses des Oracles. 133
Quelle est la coustume des Oracles. 413
Quel rapport ils ont avec l'Astrologie. 461

Oronte. Quel personnage, & pourquoy il broncha encore en passant en l'autre monde. 156

Orphée. A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie. 460 461
Pourquoy les Grecs placent sa Lyre dans le Ciel *là mesme.*

P

Pallas. Comment donne de la crainte à Cupidon. 76
Pan. Pourquoy cornu, avec une barbe, une queuë & des pieds de chevre. 869
Pantomime. Quel terme, & ce qu'il signifie. 447
Quel doit estre. *là mesme & suiv.*
Paphlagoniens. Combien superstitieux. 416
Pâris. Par qui éleu iuge entre les trois Déesses. 77.78
Pasiphaë. Pourquoy feinte amoureuse d'un Taureau 461.462.

Paſſions. Que ſont en l'homme. 183
Pauvres. Comment ſe doivent conſoler. 111
Pauvreté. Combien ſes aiguillons ſont poignans. 175
Pelée. Comment ſes nopces furent troublées par la diſcorde. 97.98
Pella. Ville, où ſituée, & quelle de preſent. 413
Peripateticien. Quelle eſt la doctrine peripateticienne. 210
Selon le ſentiment commun. 285
Perſée. Comment ſe garentit de la veuë des Gorgones, & les tua. 106 107
Phaëton. Où tomba, & par qui fut enterré. 90 91
Origine de la Fable de Phaëton. 461.462
Phalaris. Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux preſtres de Delphes, pour les obliger de recevoir le Taureau d'airain pour offrande à Apollon. 483. *juſqu'à* 108
Suite d'un de ces preſtres pour obliger les autres à recevoir ce preſent. 408.409
Phaques. Combien ces peuples ſont amateurs de la dance. 436
Philiade. Quel, & pourquoy mal traitté par Timon. 36.37
Philipps. L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde, quelle. 170
Phinée. Combien incommodé par les harpies. 27
Philoſophes. Combien vains & orgueilleux. 110.111
Et ce qu'ils regrettent ſouvent. 126
Philoſophes anciens, quels à la mort. 146
Philoſophes vaincus par Lucien, difference de leurs ſectes, & leurs debats pour la primauté. 231
Comment ils ſont preſque tous faits. *là meſme.*
Si les Philoſophes ſont affranchis de toute la tyrannie des paſſions. 182
Philoſophie. Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne. 10.11
Ancienne, combien incertaine. 162.163
Où il la faut aller chercher, & comment dechirée. 216
Pourquoy elle n'eſt pas touſiours accompagnée de la verité. *là meſme.*
Philoſophie pourquoy comparée au vin, & ſi c'eſt peine perduë d'eſtudier en Philoſophie. 298.299
Qui eſt-ce qui merite mieux le nom de Philoſophe, &

quelle eſt la meilleure Philoſophie. 9
Phryxus. pourquoy feint aller ſur un belier d'or. 4
Platoniciens. Quels perſonnages, & quel eſtoit leur plus grand deffaut. 285. *& ſuiv.* 29
Pluton. Le Dieu des Richeſſes, à quelles gens s'adonne plus volontiers. 2
Invective de Iupiter contre luy, & ſes reparties. Valentement. *là meſme &* 2
Et s'égare aiſement. 2
Poëtes. Combien eſtimez des Grands. 26
Polictate. Combien heureux, & quelle fut ſa fin. 18
Polypheme. De qui fut fils, & comment receu de Galatée. 91 9
par qui ſon œil fut crevé, & pourquoy. 9
Pomme. D'or avec ſon inſcription, par qui iettée, & où. Io
Potiers. De terre, par qui appellez des Promethées. 7
Priape. Quel, & comment traita Bacchus. 87 8
Quel Dieu chez les Bithyniens. 41
Promethée. Quel perſonnage, & en quel ſens les Orateurs ſont des Promethées. 6 &
Et quelques autres. *là meſme & ſuiv.*
pourquoy attaché ſur le Caucaſe. 44 4
Prophetes. Quel eſtoit l'équipage des anciens Prophetes. 414
Proſerpine Comment poſſeda le bel Adonis. 6
Protée. Comment ſe peut changer en feu & en eau. 96.97
Que repreſente ſelon les Egyptiens. 416 41
Proteſilas. Comment tué à la guerre de Troye. 141.14
protefilas pourquoy renvoyé au monde. 14
Puiſſance. Divine combien difficile à connoiſtre. 44
Pyrrhon. Combien extravagant, & ſa doctrine. 210.21
Pythagore. Philoſophie de Pythagore, quelle. 197.19
Pythagoriciens. Quel eſtoit le vice des Philoſophes. 285. *& ſuiv.* 291

Q

Quadres. Peuples, où logez. 41

R

Republique. Divine, & de laquelle tout le monde deuroit ſouhaiter d'eſtre Citoyen, quelle. 18
Riche. Comment devient quelquefois pauvre. 24

Riches combien miſerables pour la pluſpart. 2
Ordonnance contre les Riches, quelle. 171
Et comment ſe verifie dans les enfers. 172
Roman. De Lucien, quel. 342 *& ſuiv.*
Rome. Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps de Lucien. 14.15
Rutilianus. Quel perſonnage, & combien ſuperſtitieux. 421

S

Sacrifices. Quels, & combien divers. 194
Sage. Quel ſentiment doit avoir de la vie & de la mort. 152.153
Que fait en l'autre monde. 170
Quel doit eſtre le veritable ſage. 285
Sageſſe. En quoy elle conſiſte. 287
Saleſtho. Quel perſonnage, & comment mourut. 272
Saliens. Preſtres pourquoy ainſi appellez. 417.432
Satrapes. Quelle eſt l'occupation des Satrapes en l'autre monde. 170
Saturne. Quel & comment ſe rendit maiſtre du Ciel. 170
Sceptique. Quelle eſt cette doctrine. 101
Science. Quels ſont les effets de la Science. 333
Scipion. Pourquoy paſſe devant Annibal en l'autre monde. 132
Sculpture. Plûtoſt un divertiſſement honneſte qu'un art. 1
Son idée. 2
Scythes. Comment domptez par Alexandre. 134.139
Secte. Recherche pour ſçavoir quelle Secte eſt la meilleure. 285. *& ſuiv.*
Semele. Pourquoy conſumée par le feu. 65
Sepulchre. Vanité des Sepulchres parmy les anciens. 186
Signes. Quel rapport ont les Signes celeſtes avec les Planetes. 462.463
Socrate. Raillerie contre ce Philoſophe. 45
Quel perſonnage, & quelle opinion les Atheniens eurent de luy aprés ſa mort. 145
Quelle eſt ſon occupation en l'autre monde. 170
Quelle eſtoit ſa doctrine. 224
Pourquoy & en quel âge a voulu aprendre la dance. 439
Soleil. Peuples du Soleil quels. 345

Solon. Quel personnage, & comment il receut Anacharsis. 318

Songe: S'il est à propos de conter des Songes. 56

Sophiste: Sophiste, comment & pourquoy delivré par le jugement de Minos. 159.160

Sophrate: Le philosophe, quelle vie menoit, & en quel endroit. 463.464

Spectacles: Combien doux & charmans. 433.434

Stoiciens. Quels philosophes selon le sentiment commun. 285.290

Syllogisme: Combien subtil ouvrage. 206

T

Tantale. Comment meurt de soif au milieu d'un lac 139

Et pourquoy n'estant qu'une ombre, il avoit soif. 140

Pourquoy chassé de la table des Dieux. 191

Taureau: Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au dessus des yeux. 20

Tellus: Quel personnage, & pourquoy estimé heureux. 180

Thessaliens: Quel estat faisoient de la dance. 436

Thetis: Comment ses nopces furent troublées par la discorde. 97

Thrace: Comment conquise par Bacchus. 71

Thrasycles: Philosophe pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis. 39

Pourquoy mal traité par Timon. 40

Thucydide: quel Historien. 339

Thyeste: D'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un belier d'or: & en quoy postposé à son frere Atrée. 460

Tillibore: Brigand; quel, & ce qu'il a fait de plus considerable. 411

Timon: quel personnage & comment devenu pauvre. 24

De qui receut le don de Prophetie. 157

Pourquoy feint masle & femelle. 461

Toxaris: Comment fit cesser la peste à Athenes. 315

Trophonius: quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre. 183

En quel endroit est son Oracle. 175

Tyran: Combien de difference entre la vie d'un Tyran & celle d'un pauvre. 248

Declamation pour le meurtrier d'un Tyran. 381

Venus : Comment ſurpriſe avec Mars par l'induſtrie de ſon mary Vulcain 74
D'où eſt venuë la fable de la ſurpriſe de Venus enchaînée avec Mars. 462
Verification Des ordonnances : comment ſe fait dans les Enfers. 171
Verité Recherchée par Menippe : & chez qui. 161
Pourquoy n'accompagne pas toûjours la Philoſophie. 218
Et deſire toûjours la liberté. *Là meſme.*
Quelle eſt une, & combien difficile à découvrir. 285
Verſe-eau : Signe du Zodiaque. 58
Vertu : Combien difficile à obtenir. 163
Où elle habite, & ſi l'on ne deſcend iamais, quand on eſt parvenu à elle. 281
Combien elle a de chemins. 284
En quoy elle conſiſte. 304
Vie : Combien aymée, meſme des pauvres & des vieillards. 155
Quelle eſt la meilleure, & celle qu'un honneſte homme doit choiſir. 164 *iuſqu'a* 172
Vignes : qui eſtoient femmes depuis la teſte iuſqu'à la ceinture. 344
Vin : Comparaiſon du vin avec la Philoſophie. 298
Vin grec coulant dans de grands ruiſſeaux qui arrouſent une Iſle. 343
Voyage : Pourquoy ſe fit attacher au mats de ſon Vaiſſeau. 516
Comment s'échappa des embuſches de Polipheme, & creva ſon œil. 94
Comment fut cauſe de la mort d'Aiax. 157 158
Univerſels : pourquoy ne ſubſiſtent point. 205
Vulcain. Fils de Iunon. 59
Comment aymé des plus belles Déeſſes, & des Graces. 71
Il commente il ſurprit Mars. 74
Comment devenu boiteux. 191
Pequoy fut blâmé par Momus, qu'il avoit éleu Iuge de la different contre Neptune & Minerve. 217

X

Xantha. Fleuve, pourquoy mal traité par Vulcain. 104.

Y

Yeux. pourquoy plus fideles que les oreilles. 4[illegible]

Z

Zamolxis. Dieu des Sythes, & quels sacrifices on lui faisoit. 3[illegible]

Zeuxis. quelle gloire a remporté de ses Ouvrages, de lesquels en estoient les principaux. 3[illegible]

Fin de la Table des matieres du premier Tome des Dialogues de Lucien.

LVCIEN

DE LA

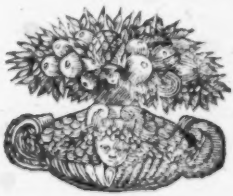
TRADVCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.



A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, en la ruë de la Chauſſée, aux trois Vertus.

M. DC. LXX.

TABLE

DES TRAITEZ OU DIALOGUES DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

LEs Images, ou les Portraits, Page 2
Défence du Discours precedent, p. 10
Toxaris, ou de l'Amitié. p. 20.
L'Asne de Lucien, p. 47
Jupiter confondu. p. 68
Jupiter le Tragique, pag. 74
Le Songe, ou le Coq, p. 94
Icaromenipe, p. 112
La double Accusation, ou la Chicane, p. 126
Le Parasite, ou l'Escornifleur, p. 146
Des Exercices du corps, p. 164
Du Deüil, p. 179
L'Orateur ridicule, p. 184
Le Menteur, ou l'Incredule, p. 193
Hippias, ou le Bain, p. 211
Bacchus. p. 214
L'Hercule Gaulois. p. 217

221961

De l'Ambre, ou des Cygnes, p. 220
Loüange de la Mouche. p. 221
Contre un ignorant qui faiſoit une Bibliotheque, p. 225
De la Calomnie, p. 234
L'Apoſtrade, ou le mauvais Grammairien, p. 241
Loüange d'une maiſon, p. 254
De ceux qui ont long-temps veſcu, p. 261.
Eloge de la Patrie. p. 262
Des Dipſades, p. 272
Dialogue de Lucien & d'Heſiode. p. 276
Le Navire, ou les Souhaits. p. 278

DIALOGUES DES COURTISANES. p. 296

Dialogue de Glycera & de Thaïs. *La meſme.*
Dialogue de Myrteum, de Pamphile & de Doris. p. 298
Dialogue de Piline & de ſa mere. p. 300
Dialogue de Meliſſe & de Bacchis, 302
Dialogue de Cleonarium & de Lena, p. 304.

DES TRAITEZ OU DIALOGUES.
Dialogue de Cyrobylé & de Corinne, p. 303
Dialogue de Musarium & de sa mere, p. 309
Dialogue d'Ampelis & de Chrysis, p. 311
Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c. p. 313
Dialogue de Quelidonium & de Drocé, p. 316.
Dialogue de Tryphene & de Charmide, p. 317
Dialogue de Joëlle, de Pythie, & de Lysias, p. 320
Dialogue de Leontique, de Quenidas & d'Hymnie, p. 323
Dialogue de Dorion & de Myrtalé, p. 326
Dialogue de Coelys & de Parthenice, *la-meſme.*

La mort de Peregrinus. p. 329
Les Fugitifs, p. 344
Les Saturnales. p. 355
Cronoſolon, ou le Legiſlateur de Saturne, p. 361

221961

Epiſtres Saturnales, p. 366
Les Lapithes, ou le Banquet des Philoſophes, p. 374
La Deeſſe de Syrie, p. 390
La loüange de Demoſthene, p. 409
L'Aſſemblée des Dieux, p. 428
Le Cynique, p. 435
Philopatris, ou le Catechumene, p. 443
Caridéme, ou la loüange de la Beauté, p. 457
Neron, ou l'entrepriſe de percer l'Iſthme, p. 465

Pieces adjoûtées par forme de ſupplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet, p. 469
Hiſtoire veritable, livre troiſiéme, p. 494
Hiſtoire veritable, livre quatriéme, p. 516

LES IMAGES, OV LES PORTRAITS.

DIALOGUE DE LYCINUS ET DE POLYSTRATE.

C'eſt la deſcription d'une Beauté accomplie.

LYCINUS. IL m'eſt arrivé preſque la même choſe à la veuë d'une belle Dame, que les Poëtes feignent qu'il arrivoit à l'aſpect de la teſte de Meduſe, d'eſtre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il fallo t qu'elle fût bien accomplie, pour te toucher de la ſorte, toy qui és épris d'un autre amour: Mais encore; quelle eſt cette Nymphe, ou cette Deeſſe, dont les regards ſont ſi mortels: Ne m'envies pas le bon-heur de la connoiſtre, quand ie devrois eſtre metamorphoſé en rocher; car tu ne deviendrois pas jaloux d'vne pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois ſeulement veuë en

passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statuë; Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle avoit ietté sur toy l'un de ses regards; car elle t'attireroit par la force de ses charmes; & tu la suivrois par tout, comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penses que ie t'en fais accroire; mais ie crains plûtost qu'apres l'avoir veuë, tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste, ie n'en sçay autre chose, sinon qu'à voir son train & sa suite, c'est quelque grande Princesse; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un superbe appareil; mais ie ne te puis dire son nom, & i'ouïs seulement quelqu'un, qui disoit en passant à un autre, Voila quelles sont les beautez d'Ionie; Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes ses villes a produit la plus accomplie & la plus illustre.

Smirne.

POLYSTRATE. Tu-és bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit, & ie commence à croire ce que tu-as dit de ton transport, & que tu estois petrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir, ie ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que ie la connoisse au moins par le discours, si ie ne la puis connoistre autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que ie te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & ie crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme

elle eſt faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ny de danger à faillir devant ſes amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me ſemble, de te la decrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers; As-tu veû la Venus de Cnide, & ouy ce qu'on en dit, qu'un homme s'enferma dans ſon Temple pour en ioüir, tant il en devint amoureux.

POLYSTRATE. Ouy, j'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitele.

LYCINUS. Et cét autre d'Alcamene, qui eſt dans les iardins d'Athenes? *Venus.*

POLYSTRATE. Je ſerois le moins curieux de tous les hommes, ſi i'y avois manqué.

LYCINUS. Tu auras donc veu auſſi la Soſandre de Calamis; car tu as eſté ſouvent au Château. Mais, dy-moy, lequel tu eſtimes le plus, de tous les ouvrages de Phidias. *Statuë qui eſtoit dans la forteresſe d'Athenes.*

POLYSTRATE. Celuy qu'il eſtimoit le plus luy-meſme, ie veux dire ſa Lemnienne, où il daigna mettre ſon nom, ſi tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye ſur ſa lance.

LYCINUS. C'eſt aſſez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant depeindre. Faiſons un amas de toutes les perfections de ces grands chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'eſt pas aiſé d'agencer tant de beautez differentes, ſans choquer les regles de la proportion.

LYCINUS. Ne crains rien; Je prendray premierement le front, les cheveux, & les ſourcils de la Venus de Praxitele, avec la gayeté, la douceur, & la vivacité de ſes yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du viſage, & la delicateſſe des

Ou, fimplement la bouche & le ris.

iolies, avec la iuſte longueur du nez ; & de ſon Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcamene nous donnera ſa gorge & ſa belle main, avec la rondeur du poignet & ſes doigts qui finiſſent inſenſiblemẽt. La Soſandre de Calamis y ajouſtera ſon ſoûris & ſa pudeur, avec la propreté & la modeſtie de ſon habit ; mais elle aura la teſte nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te ſemble, Polyſtrate, ſera-t'elle belle de la ſorte ?

Sans voile.

POLYSTRATE. Tu-as oublié encore quelque choſe.

LYCINUS. Tu veux dire ſa couleur, où ce qui doit eſtre blanc, l'eſt en ſa perfection, & tout le reſte de meſme ; mais d'où l'emprunterons-nous ? ſera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux ſceu le meſlange des couleurs ? Euphranor nous donnera la chevelure de ſa Junon. Polygnote la noirceur des ſourcils, & le vermillon des ioues de ſa Caſſandre, avec la delicateſſe du creſpe qui la couvre, dont une partie ſe retrouſſe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de ſon teint, Apellés aura ſoin que la blancheur en ſoit vive, comme celle de ſa Pacate ; & Aëtion luy donnera les levres de ſa Roxante. Si tu n'aymes mieux appeller à ton ſecours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meſlera la pourpe à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de ſa gorge, ſes doigts de roſe ; & un autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'eſt-là une beauté divine, & veritablement celeſte ; mais encore que faiſoit-elle lors que tu la vis ?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laiſſoit pas de s'entretenir avec une perſonne de ſa ſuitte, ſans qu'on pût entendre ce qu'elle diſoit. Mais quelquefois en ſoûriant elle montroit un rang de perles orientales; car c'eſt ainſi qu'on peut appeller la blancheur de ſes dents d'ivoire, toutes ſi égales & ſi bien rangées, & dont l'éclat eſtoit rechauffé par l'incarnat de ſes levres; de ſorte qu'elle ravi ſſoit tout le monde en admiration.

POLYSRATE. Je commence à deviner qui c'eſt, à ces marques, à ſon païs, & à ſa ſuitte; ſans doute qu'elle avoit auſſi des Gardes, car c'eſt la femme du Prince. *Panthia.*

LYCINUS. Et comment la nomme-t'on?

POLYSTRATE. Comme celle d'Abradate, qui eſtoit ſi belle & ſi modeſte.

LYCINUS. Il me ſemble que c'eſt elle-meſme, lors qu'il me ſouvient de ce bel endroit de Xenophon; & il me ſemble auſſi que ie luy entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme ſon mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à ſe porter vaillamment. *Cyropædiæ lib. 6.*

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veuë encore qu'en paſſant, & comme un éclair; Mais moy qui ſuis de ſon païs, & qui l'ay entretenuë pluſieurs fois, ie te diray celle de l'ame; ſa douceur, ſa modeſtie, ſa generoſité, & le reſte de ſes vertus. Car on en voit pluſieurs, ou ſans eſprit, ou dont les vices terniſſent l'éclat de la beauté; ſemblables à ces Palais deshabitez, ou à tu veux aux Temples d'Egypte, qui ſont ſi precieux au dehors, & qui dedans ne renferment que des mon-

ſtres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'eſprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille, fay moy la deſcription de ſes vertus, afin que ie ne la connoiſſe pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il eſt bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui ſont en veuë à tout le monde, & encore plus d'aquerir de la creance dans l'eſprit des hommes, quand elles ſont un peu extraordinaires; car perſonne ne croit que ce dont il eſt capable. Mais pour commencer, ie n'appelleray point à mon ſecours les Peintres ny les Sculpteurs; mais les Philoſophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté ſur leur modelle, qui ſera un peu à l'antique; ce qui n'eſt pas un defaut de la Vertu. Premierement la Dame dont nous parlons, eſt éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus iuſtement que de Neſtor, qu'il coule de ſa langue un fleuve de miel. Le ton de ſa voix n'eſt ny rude, ny efféminé; mais tel que d'un ieune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & ſi s'inſinuë doucement dans les oreilles, où il laiſſe une image qui vit encore apres ſoy, & qui y forme un diuin Eco qui ne parle pas ſeulement, mais qui perſuade. Que ſi elle ouvre ſa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de raviſſemens & de charmes, & qu'elle poſſede en un haut point, la ſcience de l'harmonie, ſur tout lors qu'elle marie ſa voix à ſa lyre. Car alors on croit entendre Apollõ luy-meſme, & pour l'ouyr, Orphée & Amphion qui faiſoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris ſur les

monts de Thrace & de Cithéron cette divine melodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences si justes & si bien reglées, que la lyre n'exprime iamais, que ce que la voix dit, que le geste imite, & qu'en mesme temps le pied figure? Si tu l'avois ouïe, tu ne serois pas seulement petrifié, comme à la veuë de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant des Sirenes, & tu en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulisse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles, l'armonie passeroit à travers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plûtost l'avantage de son païs que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant son origine des Atheniens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poësie, puis qu'elle est de la patrie d'Homere; enfin, ce n'est qu'une mesme chose de la douceur de son chant, & de celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre, estans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car ie ne veux pas faire comme toy, un seul tableau composé de plusieurs beautez differentes, qui souvent n'ont point de rapport; mais chacune de ses vertus fera un portrait separé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traitter splendidement, Polystrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que ie t'ay fait. Mais tu ne me sçaurois plus obliger, que de me surpasser en ce point.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoissances, puis-qu'aussi bien les avantages

de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui luy est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure ; & disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de ces choses, mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si ie n'allegue point icy d'exemples, c'est que ie ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres-accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plus part anciens, dont l'un sera du même païs : Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschenés, les deux plus excellens Peintres qui furent iamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aymée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous le prierons de nous prester toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINUS. Comment cela ?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Athenes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & qu'elle en soit comme un abregé. Pour achever ce tableau, nous prendrons en-

core Theane, Sapho, & Diocrime, dont la premiere nous donnera sa magnanimité; la seconde, la douceur de ses occupations; & la derniere, non seulement les avantages que Socrate admire en elle, mais encore sa sagesse & son esprit. Voila le troisiéme portrait de nostre Heroïne.

LYCINUS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les miserables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Antenor, & en Arete & sa fille Nausicaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Penelope nous en servira d'exemple, ou si tu veux, la femme d'Abradate dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puisqu'il me semble que tu as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, par laquelle on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & l'on se sert de sa puissance à se faire aymer, & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'élevent au dessus de l'envie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & qui ne marchent point sur la teste des hommes, comme cette Ate d'Homere, ny ne mépriſent ce qui est au dessous d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estans venuës de peu, sont ébloüies de l'éclat de leur Grandeur; & aspirant tousjours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des ailes de cire, ne s'élevent point au

deſſus de la condition hnmaine, arrivent au port deſiré. C'eſt ce qui eſt de plus loüable en cette Princeſſe, deſorte qu'elle attire ſur elle les benedictions de tout le monde, qui luy ſouhaite une eternelle felicité.

LYCINUS. Ces vœux ſont juſtes, Polyſtrate, & il eſtoit juſte auſſi que celle qui devoit eſtre la compagne d'un ſi bon Prince, eût toutes ces perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre ſa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raiſon, Lycinus. Raſſemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous propoſerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous reſtent de l'antiquité, puiſqu'il a pour fondement le ſçavoir & la Vertu, ſur qui le temps ne peut rien, non plus que ſur les immortelles beautez des Muſes qui en ont achevé la peinture.

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

DIALOGUE
DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. IE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as loüée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'eſt une marque de ton zele & de ton affection à mon ſervice; Autrement, tu n'aurois pas fait ſonner ſi haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais ie veux bien auſſi que tu ſçaches

que ie ne hais rien tant que la flaterie,& que ie la prens, auſſi bien que le menſonge, pour le témoignage d'une ame baſſe. Je ſuis d'une humeur, que les loüanges legitimes me font rougir,à plus forte raiſon les autres; & ie me boucherois à un beſoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car ie tiens qu'elles ne ſont bonnes qu'alors que celuy qu'on loüe, ſe reconnoiſt à chaque traict; & ce qui va au delà, eſt une pure flaterie. Je ſçay bien qu'il y a des Dames qui ſont bien aiſes qu'õ leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'eſt comme qui croiroit être belle, ayãt un beau maſque; ou de belle taille, pour avoir de hauts patins. Car le maſque eſtant levé, & les patins oſtez, on en paroiſt plus ridicule. Veritablement les loüanges ſeroient de grand prix, ſi elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles oſtent meſme celles qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condition, qui n'avoit point d'autres défauts que d'eſtre un peu trop petite: mais comme on ſe flate dans ſes imperfections, eſtant comparée par un Poëte à la hauteur des Cedres, elle tremouſſoit d'aiſe dans ſa chaire, cõme ſi elle en fût devenuë grande, tant qu'un de ceux qui eſtoient preſens, fut contraint de dire au Poëte qui reliſoit ſouvent cet endroit, qu'il s'arreſtaſt, de peur, dit-il, que l'excés de la joye la faiſant lever, ne découvre ſon défaut, & ton impoſture. L'autre exemple, qui eſt encore plus ridicule, eſt de Stratonice, à qui les cheveux eſtant tombez, d'une maladie [ce qui eſtoit connu de tout le monde] elle propoſa un grand prix à qui loüeroit mieux ſa chevelure, & eſtoit ravie d'entendre les Poëtes

celebrer sa perruque d'or ; & la comparerà celle d'Apollon. C'eſt ainſi que la pluſpart des Dames ſont bien ainſes que les Peintres les faſſent plus belles qu'elles ne ſont, & qu'ils corrigent leurs défauts, comme ſi elles pouvoient avec juſtice tirer vanté d'un portrait qui ne leur reſſemble pas. Mais ie me ris de cette foibleſſe, & crois eſtre aſſez recommandable, pour n'avoir point beſoin qu'on meſle de fauſſes loüanges parmi les miennes, qui ne ſerviroient qu'à oſter la creance aux autres. Quoy que j'eſtime donc ton ovrage pour la beauté des penſées & de l'invention, ie ne puis ſouffrir que tu m'ayes cõparé à des Deeſſes, qui ne ſont pas ſeulement au deſſus de moy, mais au deſſus de la nature. Tu trouveras cela moins eſtange, lors que tu ſçauras que j'ay de la peine ſeulement à ſouffrir que tu m'ayes égalée aux plus illuſtres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cet endroit ; autrement ie proteſte que c'eſt malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer ſur moy le courroux des Dieux, comme fit Caſſiopée, quoy qu'elle n'euſt point diſputé la beauté à Venus, ny à Junon, mais ſeulement aux Nereïdes. Je ne ſuis donc pas bien aiſe que tu faſſes courre cette piece en l'eſtat qu'elle eſt, parce que cela choque la modeſtie dont tu me loües, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage, de me cõtenir dãs les bornes de la raiſon, & de ne me point élever au deſſus de la condition humaine. Tu ſçais qu'Alexandre qui n'eſt pas loüé pour ſa moderation, ne peut ſouffrir qu'on taillât le mont Athos à ſa reſſeblance, ny qu'on en fiſt une ſtatuë qui tint une ville d'une main, & qui de l'autre verſât un fleuve ; par où il s'eſt élevé une ſtatuë plus grande

Ou, deux villes en ſes deux mains.

que le mont Athos, & s'eſt acquis plus de gloire qu'à la conqueſte de l'Aſie. Change donc ce qui me déplaiſt dans ton Dialogue, puiſque c'eſt pour moy qu'il eſt fait, ſans me faire une chauſſure plus grande que le pied, de peur que cela ne me faſſe broncher. Car ie ne croy pas que tes loüanges conviennent, ie ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'eſt pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de ſe faire dreſſer des ſtatuës plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de même, que la Renommée ne briſe la ſtatuë que tu me veux dreſſer, parce qu'elle eſt plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princeſſe; c'eſt à toy à aviſer aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle liſoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en ſon cœur, qu'ils ne luy imputaſſent point ton crime. Tu dois pardonner cette foibleſſe à une femme, puiſque j'ay eſté moy-meſme de ce ſentiment, lors que ie ſuis venu à y reſver; car ie ne m'en étois pas apperçû d'abord, comme on ne voit pas bien les choſes, qu'elles ne ſoient à une juſte diſtance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'eſt pas tant l'élever que ravaler ces Deeſſes, puiſque pour arriver à la grandeur d'une perſõne qui eſt beaucoup au deſſus de nous; ce n'eſt pas aſſez de ſe dreſſer ſur la pointe de ſes pieds, il faut encore qu'elle ſe rabaiſſe. Cela ſeroit pardonnable, ſi tu manquois d'autres exẽples, mais toutes les Heroïnes enſemble de l'antiquité, ne ſont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne, ſans aller chercher dans le ciel des compa-

raiſons odieuſes. Je ne ſçay comment cela eſt
chappé à un homme qui eſt ennemy mortel de
flaterie, & qui ſe peut dire meſme avare de
loüanges legitimes. Du reſte, tu ne dois poi
avoir honte apres Phidias, de corriger ton ou
vrage, encore qu'il ait déja veu le jour. Car
ſçais que ce grand homme, lors qu'il fit la ſtatu
de Jupiter Olympien, ſe tenoit derriere la por
pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoi
apres, ce qu'on y avoit trouvé à redire, comm
le jugement de pluſieurs ne ſe pouvant pas trom
per ſi aiſément que celuy d'un ſeul, quand ce ſ
roit meſme Phidias. Voila quel eſt mon ſenti
ment, & celuy de cette Dame.

LYCINUS. Je ne penſois pas, Polyſtrate, que
fuſſes ſi grand Orateur; car tu m'as accablé de
force & de la multitude de tes raiſons; ſi bie
que ie ne ſçay que répondre, outre que mon Je
ge eſt ma partie, & qu'il n'eſt pas mal-aiſé
remporter la victoire ſur celuy qui ne ſe deffen
point. Mais il eſt contre les formes de la Juſtic
de condamner une perſonne ſans l'oüir; & pour
veu que tu me permettes de me juſtifier, il ne ſer
pas neceſſaire, à mon avis, de paſſer condamnation

POLYSTRATE. Je ſuis ſi éloigné de cela, qu
ie contribuerois volontiers à ta défenſe.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dam
fût preſente, pour entendre mes raiſons; ma
ie ne laiſſeray pas de les dire, pourveu que tu n
vueilles charger de les luy rapporter comme n
m'as fait les hennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'eſt
la charge auſſi que tu ſeras court, afin de m'en
pouvoir ſouvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois beſoin d'un long diſ

cours pour respondre à une si longue accusation; toutefois ie te promets de l'abbreger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part; Que.....

POLYSTRATE. Nullement; Parle comme si elle estoit presente, & ie luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veux que ie luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tienne, ie commenceray; mais ie ne sçay comment l'opinion de sa presence m'étonne; toutefois, il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point, elle te fera bon accueil, Voy-tu pas son visage doux & serein?

LYCINUS. Vostre modestie, grande Princesse, a triomphé de mes eloges; & la défense que vous me faites de vous loüer, surpasse toutes mes loüanges. J'avois oublié la plus grande, ie l'avoüe, qui est vostre pieté, & vostre respect envers les Dieux; & ie vous ay obligation de m'en avoir averti. S'il faut donc retoucher à vostre tableau, ce ne sera pas pour en ôter quelque chose, mais pour y ajoster un dernier trait, qui l'embellira extrémement. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de vostre modestie; & meritez d'autant plus les loüanges, que vous les mépriscz. Car, comme a dit un grand Philosophe, le moyen d'arriver à la gloire, c'est de la fuir; & celuy-là seul merite qu'on le loüe, qui ne veut pas estre loüé. Mais pour entrer en ma défence, ie diray d'abord, Que les Poëtes ny les Peintres ne sont pas respontables en Justice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le meme privilege quand ils loüent, parce que la loüange est une chose libre, qui n'a pour but que d'agrandir le sujet dont elle parle, & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit

Diogen.

eſtre toûjours au deſſus de la choſe que l'on com
pare ; ou pour parler plus clairement, on ne do
jamais comparer ce qu'on loüe, à quelque cho
de moindre ou d'égal, mais toûjours à ce qui e
plus grand. Ce ne ſeroit pas loüer un chien, q
de le comparer à un chat, ny à un renard ; & c
ſeroit le loüer foiblement, que de le comparer
un loup. Il faut aller plus loin, & luy donner l
derniere perfection dont ſa nature eſt capable, cō
me fait le Poëte, lors qu'il l'appelle *Domteur d
lions*. Ainſi, pour loüer l'un de ſes illuſtres Athlē
tes de l'antiquité, il ne le faudroit pas compa
rer à un ſimple lutteur ; mais dire avec un autr
Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardieſſe de l'at
taquer, ny Hercule avec ſes bras de fer de ſe pre
ſenter devant luy*. Vous voyez cōme il éleve ſo
Athléte, non ſeulement au deſſus des autres ; mai
au deſſus des Dieux mémes de la lute, ſans qu'ils
s'en ſoient jamais offencez, ni qu'ils ayent vengé
cette injure ſur le Heros ni ſur le Poëte, qui ont
été tous deux illuſtres, l'un pour ſa force, & l'autr
pour ſa Poëſie, dont cette piece eſt cōme le chef
d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrang
que pour vous louër, j'aye cherché un modelle au
deſſus de vous, & ie n'en pouvois trouver que dā
le ciel. Je vous eſtime de haïr la flaterie ; car c'eſt
une marque de vôtre generoſité ; mais ie vous
veux apprendre à la diſtinguer de la loüange, afin
que vous n'y ſoyez point trōpé. Le flateur, cōme
il a l'ame baſſe, n'a pour but que ſon intereſt par
ticulier, qu'il cherche dā, la ſatisfactiō d'autruy,
& ne craindra point de loüer Therſite de ſa beauté
& Neſtor de ſa jeuneſſe, s'il croit que cela luy puiſ
ſe ſervir. Mais il faut que la loüange ait la verité
pour fondemēt. Tout ce que peut faire l'Orateur,

c'eſt d'agrandir ſon ſujet;ce que ne peut pas faire l'Hiſtorien. Il comparera donc la viteſſe d'un excellent cheval, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'un Prince,à celuy des Dieux;au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maiſon ordinaire;ou loüera une choſe qui n'eſt pas loüable, comme ce Courtiſan de Demetrius, qui le voyant enrumé;le loüoit de touſſer & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference que le flateur ſe ſert d'hyperboles exceſſives; & que l'autre y eſt fort retenu. Pour appliquer donc cecy à noſtre ſujet, Je diray, Que ſi j'avois comparé à Venus une laide,ou quelque beauté ordinaire, je ſerois un veritable flateur; Mais lors que ie parle de celle qui ſurpaſſe toutes les autres, ie ne ſors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, ie ne vous ay pas comparée proprement à des Deeſſes, mais à leur image. Car on ſçait aſſez que la Venus de Praxitele, ni la Minerve de Phidias, ne ſont pas les veritables Deeſſes, & il me ſemble meſme qu'il y a quelque irreverence à donner des figures mortelles & viſibles aux Dieux, dont la nature eſt immortelle & inviſible. Mais icy l'avantage meſme eſt de leur coſté. Car lors que ie vous compare à leur ſtatuë, j'aparie une choſe morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celuy de Dieu. Mais quand ie vous aurois comparée à des Deeſſes, ie l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere meſme voſtre citoyen, qui compare Briſeïs pleurante, à Venus;& cõme ſi ce n'eſtoit pas aſſez,il ajoûte; *C'eſt ainſi que parla Briſeïs pareille aux Dieux;* Vous liſez tous les jours ces vers & autres ſemblables, ſans les condamner,& les apprenez meſme par cœur. Mais quand vous ne les approu-

Cynthius.

veriez pas, ils ſe ſont aquis une preſcription de
pluſieurs Siecles, où perſonne n'a jamais condam-
né Homere pour ce ſujet, quoy qu'il s'en ſoit
trouvé d'aſſez hardis pour donner le fouët à ſon
image, & pour retrancher de ſon Poëme pluſieurs
vers qui ne leur plaiſoient pas. Il ſera dõc permis
à Homere de comparer une captive qui pleure, à
la Deeſſe du ris & de la joye; & ie ne pourray pas
comparer à ſon image, une Princeſſe gaye & rian-
te, pour ne rien dire davantage, puis qu'elle ne le
veut pas. Je laiſſe à part qu'il donne le même épi-
thete à Pâris & à Achille, & qu'il compare Aga-
memnon à Mars, & pluſieurs autres à d'autres
Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il
prend la teſte de Jupiter, la ceinture de Mars, le
eſtomac de Neptune, mettant en pieces trois
Dieux pour faire un homme. Retournons aux
exemples des femmes. Combien de fois, dit-il,
*Telle que Venus ou Diane, & telle Diane ſur les
monts.* Il ne ſe contente pas d'égaler les hommes
aux Dieux, il compare la chevelure d'Euphorbe
aux Graces, quoy qu'elle fuſt alors toute ſanglan-
te. Le reſte de ſon ouvrage eſt plein de ſemblables
comparaiſons, ou plûtoſt, il n'y a point d'endroit
qui ne ſoit embelly de quelque image des Dieux.
Prenez donc garde que vous ne le condanniez en
ma perſonne, ou que vous ne permettiez aux au-
tres ce que vous ne me voulez pas ſouffrir. Il paſ-
ſe plus outre, il compare les Dieux à des choſes in-
ferieures à l'homme, & donne à Junon le regard
d'un Taureau, ſans parler de l'Aurore aux doigts
de roſe. Un autre compare les paupieres de Venus
à des fleurs, tant le champ des comparaiſons eſt
un champ vaſte & libre. Mais ſe faut-il étonner
qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis qu'on

prend jusqu'à leur nom ? Tesmoin les Zenons, les Ephestions, les Dionysiens, les Posidoniens, & les Hermiens. Une Reyne de Cypre s'est nommée Latone, sans que cette Deesse en soit offensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes ; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autres au païs. Les Philosophes mesmes ont bien la hardiesse d'appeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard ; & quand ie serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouster encore plusieurs choses à celles-cy ; mais j'épargne ta memoire.

Iupiter ; Vulcan ; Bacchus ; Neptune ; Mercure.

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis ; Car tu as passé le temps que ie t'avois prescrit ; & ie ne sçay comment ie pourray retenir un si long discours. Mais ie m'en vais de ce pas m'en décharger, & par le chemin ie fermeray les oreilles, & à un besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINVS. Va, & pren garde de t'en bien aquiter. Lors que le Juge voudra prononcer la Sentence, ie m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.

TOXARIS, OV DE L'AMITIE

DIALOGUE

DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

C'eſt la diſpute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de ſon pays.

MNE'SIPE. QUOY, Toxaris, vous ſacrifiez Pilade & à Oreſte, comme à des Dieux?

TOXARIS. Ouy, Mnéſipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNE'SIPE. Mais eſt-ce la coûtume parmy vous, d'honorer les morts par des ſacrifices?

TOXARIS. Non ſeulement cela, mais de celebrer des feſtes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont merité.

MNE'SIPE. Et que pouvez-vous eſperer de ces loüanges?

TOXARIS. De porter la poſterité à l'imitation de leurs vertus, & de donner cette conſolation aux gens de bien, de voir honorer leur memoire; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

MNE'SIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui eſtoient vos ennemis? Car ayãt eſté pris ſur vos coſtes, apres avoir fait naufrage & eſtans preſts à eſtre ſacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & maſſacrerent voſtre Roy, puis emme-

crent la Preſtreſſe de Diane captive, & la Deeſſe meſme à qui on les vouloit ſacrifier. Si vous les hõnorez donc apres des homicides & des ſacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir ſuivre leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin ſans Dieux & ſans Roy. Que ſi ce n'eſt pas pour cela que vous leur rendez cét honneur, Qu'eſt-ce donc qui vous oblige à ſacrifier à des gens qui devroient ſervir eux-meſmes de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle eſt aſſez illuſtre pour devoir eſtre couronnée. Car quelle hardieſſe n'eſt-ce point à deux particuliers, de s'embarquer ſur le Pont-Euxin, qui n'avoit eſté frequenté juſqu'alors que par les Argonautes; ſans craindre ni les Fables du païs, ni le nom d'Inhoſpitaliere qu'on donnoit à cette mer? Et quel excés de valeur à des captifs, de tuër un Roy au milieu de ſes Gardes, & d'emmener priſonniers juſqu'à ſes Dieux? Ne ſont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'eternelle loüange, quoy que ce ne ſoit pas pour cela encore que nous les adorons?

MNESIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illuſtre? Car pour ce qui eſt de la navigatiõ dont tu parles, les Phenitiens en entreprennent tous les jours de plus grandes & de plus dãgereuſes, d'ou ils ne retournent en leur païs que ſur la fin de l'Automne, apres avoir couru toutes les terres & les mers: de ſorte que ſi c'eſt pour cela que vous honorez Oreſte & Pilade, ces gens-là meriteroient mieux d'être adorez qu'eux, quoy que ſouvent ce ne ſoient que de ſimples marchands portez de l'amour du gain, qui trafiquent de choſes de peu de valeur.

TOXARIS. Ecoute comme des barbares, car c'eſt ainſi qu'on nous appelle, ont de meilleurs ſentimens des Grecs, que les Grecs meſmes. Car nous avons baſty des Temples à des hõmes à qui vous n'avez pas ſeulement dreſſé des ſepulchres. Où trouverez-vous d'illuſtre tombeau, ou d'Oreſte ou de Pilade, dans Argos & dans Mycenes, au lieu qu'ils ſont adorez parmy les Scythes, ſans que pour eſtre étrangers on les ait jugez indignes de cet honneur? Car la vertu eſt adorable, même dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait enſemble, & l'un pour l'autre, eſt gravé dans le Temple d'Oreſte ſur une colonne d'airain; & c'eſt la premiere choſe que nous apprenõs à nos enfans, afin que ces ſemences de Vertu eſtant cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines; de ſorte qu'ils oublieroient plûtoſt le nom de leurs Peres, que celuy de ces illuſtres Amis, qui ont laiſſé un exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action eſt encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un coſté un vaiſſeau briſé cõntre des eſcueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont briſé leurs chaiſnes, & qui deffendent leur liberté aux deſpens de la vie de pluſieurs & du Roy meſme, puis enlevent Diane & ſa Preſtreſſe. On les ſuit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur navire; les uns grimpent ſur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages; mais ils ſont repouſſez par tout vaillamment, & contrains de ſe ſauver à la nage, ou bleſſez, ou étonnez de la bleſſure des autres. Le Peintre a pris garde ſur tout à faire éclater leur Amitié, qui eſt

Iphigénie.

le ſujet principal de noſtre adoration, puiſque tu
le veux ſçavoir. Car les Scythes ne croyent pas
qu'il y ait rien au monde de plus divin; ni de plus
grand treſor, qu'un bon amy; & n'ont point de
vice plus en horreur que la trahiſon & la per-
fidie. C'eſt pourquoy ils font gloire d'ayder leurs
amis dans les plus grands dangers, & de ſe ſacri-
fier pour leur ſervice; & ont pris ceux-cy pour les
Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils ſont dé-
peints qui negligent chacun leur propre ſalut
pour celuy de leur amy, & qui le couvrent de
leur corps, lors qu'ils ne le peuvent plus deffen-
dre de leurs armes.

MNA'SIS. Certes, Toxaris, tu montres bien
que vous n'eſtes pas ſeulement fidelles amis &
belliqueux, mais eloquens, tant tu as ſçeu bien
dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grãds
perſonnages, & rendre raiſon d'une choſe qui
m'eſtoit encore inconnuë. Car ie ne croyois pas,
pour te dire la verité, que l'amitié fût en ſi gran-
de veneration parmy les Scythes, qui n'avoient,
à mon avis, qu'une impetuoſité brutale, & qui
eſtoient ſans tendreſſe ni affection pour leurs
proches; ce que ie iugeois par leur coûtume bar-
bare; de manger leurs peres apres leur mort.

TOXARIS. Je ne veux pas maintenant deffendre nos coûtumes, ni faire voir qu'elles ſont plus juſtes que les vôtres; Il me ſuffit pour cette heure de mõtrer que nous ſommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreſte & Pilade ſur les theatres s'entrebattre à qui mourra le premier, & ſe ſacrifiera pour ſon compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont beſoin

de voſtre aſſiſtance ; & demeurez muets, qua
ils implorent voſtre ſecours; comme ces perſo
nages de Comedie,qu'on ne produit que pour
montre. Si tu veux donc laiſſer à part ces vie
contes d'amitié que vous rebattez ſi ſouvent,
qui ne ſont connus que dans les Fables,pour al
guer des exemples modernes, nous verrons q
en apportera de plus beaux; & ie ne te cele pa
que j'aimerois mieux, eſtre vaincu en comb
ſingulier,au hazard de perdre la main droite, ſ
lon la couſtume de mon païs , que de te ced
l'honneur de cette diſpute,où il y va de la gloi
de ma patrie.

& Achile & de Patrocle, de Theſée & de Piritheüs.

MNA'SIPE.Quoy que ce ne ſoit pas peu de ch
ſe d'entrer en champ-clos,contre un ſi adroit
ſi vaillant Champion, ie ne trahiray point po
tant l'honneur de la Grece. Car il ſeroit étran
qu'elle le cedaſt maintenant à un Scythe , apre
les avoir tous vaincus par la main de deux de ſe
Citoyens; & ſi ie ſouffrois cet affront , ie meri
rois de perdre , non-ſeulement la main , mais l
langue.Si tu veux donc, nous alleguerons chacu
des exemples d'amitié ; & celuy qui en produi
le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantit
l'emporte , mais la qualité ; & ſe contenter d'en
alleguer chacun cinq ou ſix ; car cela iroit à
l'infiny.

MNA'SIPE. Je le veux , Tu commenceras le
premier, apres avoir fait ſerment de ne rien dire
que de veritable ; car il ne ſeroit pas difficile de
faire vn mauvais Roman.

TOXARIS. C'eſt à toy à commencer, puiſque
tu as donné lieu à la diſpute.

MNA'SIPE. Quel Dieu veux-tu que iette
jure?

iure ? Te contenteras-tu de Jupiter Philien, qui eſt le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs ?

TOXARIS. Oüy, & j'atteſteray celuy de mon pays, qui reſpond à celuy-là.

MNE'SIPE. Je te prends donc à témoin, ô Jupiter Philien, & proteſte de ne rien alleguer icy, que ie n'aye veu moy-même, ou que ie n'aye apris de perſonnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui eſt ſi celebre en Ionie. Le premier eſtoit de Samos, & n'a rien d'illuſtre que ſon amitié. L'autre d'Epheſe, de famille ancienne & opulente, mais qui s'eſtoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui ſont devenus riches en peu de temps, ont toûjours pluſieurs gens autour d'eux, pour ſervir à leur divertiſſement, Dinias ne manquoit pas de ces ſortes de Courtiſans, qui font la cour à nos richeſſes, plûtoſt qu'à nous-meſmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dés ſa plus tendre jeuneſſe, ne les pouvoit ſouffrir, quoy qu'il ne laiſſaſt pas de vivre avec eux pour complaire à ſon amy, qui en eſtoit ſi charmé, qu'il en faiſoit plus d'eſtat que de luy, juſques-là qu'il luy devint meſme inſupportable par ſes frequentes remonſtrances. Car il ne pouvoit s'empeſcher de luy repreſenter la grandeur & le merite de ſes anceſtres, & de le cõjurer avec larmes de ne pas diſſiper le bié que ſon pere avoit amaſſé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ſes plaiſirs, & ſe cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Comme un mal en attire un autre, ces flateurs luy mirent dans l'eſprit l'amour d'une celebre coquette, qui eſtoit adroite à gagner les cœurs, & tantoſt par des dédains affectez, tantoſt par de feintes careſſes, ſçavoit ſi bien enflamer ceux

qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut attrapé ce ieune homme simple & niais, à l'ayde de ses faux amis qui mettoient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa eschaper ; mais apres l'avoir enveloppé dans ses filets, comme elle en pensoit triompher, elle devint la proye de sa prise, & fut cause de mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Ses servantes luy faisoient acroire qu'elle ne dormoit ny nuit ny iour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soûpirer ; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit, l'arestoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy & sçavoit mesler à propos, les larmes, les dédains & les soûpirs, parmy les attraits de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, apres plusieurs allées & venuës il en iouït, & dés-là on crut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy ; & de peur qu'il ne vinst à se dégouster par la iouïssance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de ialousie à son mary, qui estoit un homme de condition, & des principaux de la ville d'Epheſe. Cela l'enflama de sorte que ne pouvant souffrir son absence, il envoyoit tous les iours quelques-uns de ses amis la visiter, il ne s'entretenoit que d'elle ; & lors qu'il ne la pouvoit voir, il se consoloit par la veuë de son portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons, pierreries, de sorte qu'en peu de temps on vit fondre

Bouquets, &c.

cette famille ſi opulente, qui eſtoit la premiere du païs; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour un ieune Candiot fort riche qui commença d'entrer ſur les rangs, ſurpris par les meſmes artifices. Il s'en plaint inutilement, tant que ſe voyant abandonné par ſes faux amis & par ſa perfide maiſtreſſe, il a recours à Agathoclés, qui voyoit tout cela il y avoit long-temps, ſans y pouvoir donner ordre. Il luy conte donc ſon avãture, avec quelque pudeur d'abord; mais à la fin il trãche le mot, & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. Agathoclés qui vit que ce ſeroit peine perduë d'eſſayer de l'en diſſuader, & qu'il n'eſtoit pas temps de luy faire des reproches, vend une ſeule maiſon qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Auſſi-toſt il va trouver ſa maitreſſe, qui le reçoit à bras ouverts, & ſes flateurs r'entrent en grace comme auparavant; leurs amourettes recommençent, ſi bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas plûtoſt entré, que le mary ſe preſente l'eſpée à la main, ſoit qu'il en fuſt adverty par ſa femme ou non, & menace de le tuer. En cette extremité, il ne s'abandonne point; mais empoignant un bâton, il luy en donne un ſi grand coup ſur la teſte, qu'il l'aſſomme, & de rage en fait autant à ſa femme, qu'il acheve apres de tuër avec l'épée de ſon mary. En ſuite, il repouſſe les valets étonnez, qui ſe mettoient en devoir de l'arreſter, & ſe ſauve chez Agathoclés, où des le matin il eſt pris & mené au Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Empereur, apres avoir tout confeſſé. Dans cette triſte conioncture ſon amy ne le quitte point, & le ſuit priſonnier en Italie, où il entreprend ſa deffence; &

comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses iours. Il employa là à le nourir le peu de bien qui luy restoit, & lors que tout fut mangé, il se loüa à des pescheurs d'huitres à l'écaille, qui servent à la teinture de la pourpre, & l'entretint de son travail sans l'abandonner même apres sa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point en son pays. Voila un exemple d'amitié qui est arrivé en nos iours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés est mort en cette Isle.

Plongeurs.

TOXARIS. Je voudrois que tu n'eusses pas fait de ferment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon pays.

MNE'SIPE. En voicy un autre qui n'est pas moins illustre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mesmes qui y avoient part. Il disoit que venant un iour d'Italie à Athenes, vers le coucher des Pleïades, la tempeste le prit au sortir du détroit de Sicile, & le porta iusques pres de l'Isle de Zacinthe, sans qu'il pût surmonter l'éfort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire, & entr'autres deux ieunes hommes de son pays; l'un robuste & vigoureux, nommé Euthydique, l'autre tout paile & défait, appellé Damon, qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy se trouvant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaisseau, qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renversa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à son amy, qui se iette aussi-tost apres sans deliberer, quoy que ce fust en plein minuit, & qu'il fust

déja couché, & commence à le soûlever sur les flots, où il ne se pouvoit plus soûtenir à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Navire émus de compassion les voulurent ayder; mais ils furent emportez en un instant par la violence de la tempeste; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur ietter quelques pieces de liege avec l'échelle du vaisseau. Arrestons-nous là, ie te prie, à considerer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié, que fit en cette occasion Euchydique, de se ietter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & de s'exposer à une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissantes, meslé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & qui implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite apres luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une veritable amitié?

TOXARIS. Haste-toy, ie te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus; car ie brûle de le sçavoir.

MNASIPE. Ne crains point, ils philosophent tous deux presentement dans Athenes; mais le Pilote emporté par la tempeste, ne m'a pû conter l'Histoire que iusques-là; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges iusqu'au point du iour, qu'apercevant l'eschelle du navire qui estoit faite de grosses planches, ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester davantage en des moralitez inutiles, Voicy un troisiéme exemple qui ne le cede point aux deux autres. Eudamidas

Ou, ils content le reste ainsi.

de Corinthe en mourant fit un teſtament qui ſembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laiſſa à l'un de nourrir ſa mere, & à l'autre de marier ſa fille; & l'un eſtant mort cinq iours apres, ſoit de regret ou autrement, celuy qui reſtoit executa la commiſſion de tous les deux; car ils eſtoient ſubſtituez l'un à l'autre; & pour rendre ſon action plus illuſtre, il maria la fille de ſon amy & la ſienne en un même iour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit iuſqu'à la mort, quoy que le peuple criaſt que le deffunt avoit trouvé le ſecret d'heriter apres ſa mort, de ſon amy. Que te ſemble, Toxaris, de la generoſité d'Aretas; car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, de payer ſi gayement la part de ſon coheritier avec la ſienne? Ne merite-t'il pas de faire un de nos exẽples, à la gloire & à l'avãtage de ſa patrie?

C'eſt vingt-ſixiéme.

Ou, encore preſentement.

TOXARIS. Ouy, ſans doute, quoy que i'admire encore plus la hardieſſe & la confiance du teſtateur; car celuy qui a la reſolution de faire un ſemblable teſtament, eſt capable non ſeulement de l'executer, mais de quelque choſe encore de plus; & ie ne doute point qu'il n'euſt nourry la mere de ſon amy, & marié ſa fille, meſme ſans en eſtre prié.

MNESIPE. Tu dis vray, paſſons à l'exemple de Zenothemis de Marſeille, qu'on me montra en Italie, comme i'y eſtois Deputé de mon païs. C'eſtoit un homme de belle taille & de bonne mine, que ie trouvay qui alloit à la campagne avec ſa femme à ſes coſtez, qui eſtoit auſſi laide qu'il eſtoit beau. Car outre qu'elle eſtoit borgne & petite, elle eſtoit contrefaite & percluſe de la moitié du corps, & tomboit même du haut-mal, à

ce qu'on disoit. Comme ie m'étonnois donc que la fortune eust apparié deux choses si dissemblables, celuy qui m'acompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit un riche homme de Marseille, amy de Zenothemis, nommé Menocrate, qui pour avoir rendu une Sentence injuste, fut declaré infame, & tous ses biens confisquez, selon la rigueur de la loy. Accablé d'un si grand coup de fortune, il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique, qui estoit en âge d'estre mariée, sans qu'il eût dequoy la pourvoir; car comme tu vois, elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zenothemis, & deploroit sa condition, parce qu'il l'aymoit tendrement? Ne crains point, dit-il, les Dieux l'ont pourveuë; & là-dessus il le prend par la main, le mene chez soy, & partage avec luy ses tresors, qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajousta à cette largesse un festin, comme s'il eust eu envie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis; & lors qu'ils eurent soupé & fait les effusions accoûtumées, Zenothemis rempliſſant sa coupe, Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car j'épouseray aujourd'huy ta fille, & le contract est tout dressé, ou ie confesse avoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre resistoit, & ne pouvoit souffrir qu'un homme si riche & si bien fait épousast une fille si pauvre & si mal-faite, il la prit entre ses bras, & alla consommer son mariage dans une autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a toûjours tenuë depuis pour sa femme, luy faisant mille caresses, & la menant avec luy, comme tu vois. Car bien loin

Quatre mille francs.

d'en avoir honte, il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres auantages Aussi le Ciel a beny son action, & luy a donné un beau fils, qu'il a presenté depuis au Senat, en habit de deüil, pour faire plus de compassion: ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de son ayeul: & en sa faueur, l'a rétably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter un semblable exemple de tõ pays, où vous n'aymez que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Demetrius de Sunion Il avoit esté élevé dés son enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour apprẽdre la Philosophie Cynique, sous ce Philosophe de Rhodes, qui estoit alors si celebre; mais Antiphile vouloit étudier en Medecine. Comme Demetrius estoit allé voir les antiquitez du pays, & navigeoit, il y avoit déja six mois, sur le Nil, ayant laissé au logis son camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriva à Antiphile un accident, qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emporterent la statuë du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cacherent sous un lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confesserent tout à la question; de sorte qu'on arresta l'esclave, & en suite le maistre, qui estoit aux écoles publiques, apres avoir trouvé chez-luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un sacrilege, & eût creu faire un crime de boire même & de manger avec luy. Cependãt, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui

A l'occasion.

luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire service à Dieu en le mal-traitant, & qui ne le vouloit pas seulement oüir, lors qu'il se vouloit justifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere; car il couchoit sur la terre, sans pouvoir étendre les jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piece de bois; mais le jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutesfois, le bruit des chaines l'empeschoit de pouvoir reposer de jour, non plus que de nuit, parce qu'il estoit enfermé pesle-mesle avec plusieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insupportable mesme aux plus robustes, & à plus forte raison à un jeune homme, qui avoit esté élevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déja plus rien prendre, lors que Demetrius, qui ne sçavoit rien de l'affaire, arriva; & si-tost qu'il l'eut apprise, il courut en haste à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard, & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes postées. Il fallut dõc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eût de la peine mesme à entrer, & encore plus à reconnoistre son amy tout défiguré, apres l'avoir cherché long-temps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne se fût avisé de l'appeller par son nom, il ne l'eût jamais pû trouver. Mais comme il eut répondu, il le reconnut à sa voix, & luy détournant les cheveux de dessus le front, s'evanoüit à ce spectacle, & Antiphile aussi. Demetrius estant revenu le premier, aida son compagnon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau, au lieu des hail-

lons dont il estoit couvert. En suite il sortit pour
l'assister ; & comme il n'avoit ni credit ni argent
il se loüoit pour porter des marchandises sur le
port ; apres avoir travaillé tout le matin, il por-
toit tout qu'il avoit gagné à son amy, dont il
donnoient une partie au Geolier, & s'entre-
noient du reste. Mais la nuit venuë, il falloit
qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur un
petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches
d'arbres ; car on ne le vouloit pas laisser coucher
dans la prison. Il vescut ainsi quelque temps
jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de
poison, à ce qu'on croyoit, on ne voulut plus
laisser entrer personne ; si bien que Demetrius
qui ne pouvoit quitter son amy, s'alla par desespoir se rendre complice du même crime, & fut
attaché avec luy : Encore eut-il bien de la peine
d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant
ils tâchoient d'adoucir leurs maux par leur con-
versation, & chacun avoit plus de soin de la santé
de son compagnon que de la sienne, particuliere-
ment Demetrius, qui estant tombé malade, ne
laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour con-
soler Antiphile. Sur ces entrefaites un accident
imprevu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'at-
tendoient plus. Car un prisonnier ayant recouvert
une lime, rompit la chaine où ils estoient tous
attachez ; & se sauva avec les autres, apres avoir
tué les Gardes : Mais la plûpart furent repris com-
me ils s'écartoient deçà & delà ; & cependant
nos deux amis demeurerent dans la prison, & y
resterent leur esclave, aymant mieux mourir que
de passer pour coupables d'un crime pire que la
mort même ; & le Gouverneur de l'Egypte, ayant
depuis fait nouvelle les mit tous deux en liberté

apres qu'ils eurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il dõna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Demetrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au païs où il est encore à present. Voila, Toxaris, cinq exẽples de l'amitie des Grecs, que j'aurois plus étendus, si tu ne t'estois plaint que nous aviõs plus de paroles que d'effet. Car j'aurois raporté les harangues que Demetrius fit devãt le Jug; où pour decharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'accusoit, jusqu'a ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples, si tu ne te veux resoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmi les Scithes. Mais apres avoir si bien défendu des étrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

2 000. livres.

Oreste & Pilade.

TOXARIS. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue de l'employer ainsi contre toy-même, en m'encourageant à ta défaite. Mais ie vais commencer sans preambule; car outre que ce n'est pas la coûtume de mon païs, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste, n'attens pas d'oüir icy l'histoire de quelqu'un, qui en faveur de son amy aura épousé une femme laide, ou par charité marié sa fille, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux: Tout cela n'est que jeu, au prix des exemples que ie te veux alleguer. Ce n'est pas que ie te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois, puisque tu n'avois rien de meilleur à dire; & que la lõgue paix dont joüit la Grece, empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se

reconnoiſt que dans la tempeſte. Mais pour nous qui ſommes toûjours en guerre avec nos voiſins ſoit pour l'attaque ou pour la défenſe, il ſe preſente tous les jours mille ſujets de témoigner noſtre courage & noſtre amitié, qui ſont les ſeules armes que nous eſtimons invincibles. Premierement nous ne choiſiſſons point nos amis à table comme vous, ny ne prenons nos voiſins, ny nos camarades. Mais lors que nous reconnoiſſons un brave homme, nous recherchons ſon amitié, comme on fait une maiſtreſſe; & celuy qui luy rend plus de ſervice, c'eſt celuy qui l'emporte. En ſuite, on ſe jure l'un à l'autre une amitié inviolable; ce qui ſe fait en cette façõ: On ſe pique le bout des doigts & l'on en reçoit le ſang dãs une coupe, où chacun trẽpe la pointe de ſon épée, & puis ſuccee cette liqueur precieuſe, qui eſt la marque d'une amitié eternelle, & un témoignage qu'on veut êpancher ſon ſang l'un pour l'autre. erſonne ne peut avoir que deux amis; & ceux qui en ont davantage, ſont mes-eſtimez, comme des Courtiſanes qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié ſe perd, eſtant diviſée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, ie commenceray par ce qui s'eſt fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates; voyant emmener captif Amizoque qu'il aymoit. Cependant, ie te jure par l'air que nous reſpirons, & par le Cymeſ, ere que nous portons, qui ſont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que ie ne te diray rien que de veritable.

On n'en peut offrir que trois à cette alliance.

MNE'SIPE. Je t'aurois aſſez crû ſans jurer; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des divinitez de grande importance, afin de pouvoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy! tu ne veux pas que ie jure par les ſymboles de la Vie & de la Mort, qui ſont les plus grands Dieux qu'on revere ?

MNE'SIPE. Si ce n'eſt, tu pouvois appeller à témoin pluſieurs autres deïtez ; car il y a pluſieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne ſçaurois-tu t'empeſcher de chicaner un homme qui porte une épée ? ſur tout, apres qu'il t'a laiſſé parler tout ſeul, ſans t'interrompre.

MNE'SIPE. J'ay tort, ie l'avoüe, & t'en demande pardon ; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, ſans craindre que ie t'interrompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre iours qu'Amiſoque & Damis amis s'eſtoient jurez une amitié eternelle, & qu'ils avoient bu du ſang l'un de l'autre, pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pied, & dix mille chevaux. On s'étoit campé ſur l'une & l'autre rive du Tanaïs, pour leur empeſcher le paſſage ; mais ils enleverent d'abord tout ce qui eſtoit au delà, à la reſerve de ceux qui ſe ſauverent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Damis voyant ſon ami priſonnier, qui imploroit ſon aſſiſtance, paſſe l'eau à nage pour l'aller ſecourir ; mais il ne fut pas plûtoſt à l'autre bord, qu'il fut envelopé par les ennemis ; & ſur le point de perir, il s'écria qu'il venoit pour racheter un priſonnier. A ces mots ils s'arreſterent tout court, & le menerent au General, qui luy demanda d'abord qu'elle rançon il vouloit donner. Moy-meſme, dit-il, puiſqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'eſt trop, reprit le

Barbare, nous nous contenterons d'une partie; là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conqueste qu'affligé de la perte de sa veuë. Sa presence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand tresor. Cét étonna mesme les ennemis, lors qu'ils vinrent à considerer a quelles gens ils avoient à faire; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, après avoir bûlé les chariots qu'ils avoient pris & laissé une partie du butin. Cependant, Amisoque ne voulut point conserver la lumiere, que son ami avoit perduë pour l'amour de luy, & l'on voit maintenãt ces deux illustres aveugles nouris aux dépens du public, qui revere leur vertu. Que pourras tu opposer, Mnesipe, à un si grand exemple, quand ie te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie & que ie t'absoudrois du serment de fidelité que tu as juré? Si tu avois a traiter une si belle matiere, combien y aurois-tu mesle d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis apres la perte de son ami? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & ie reste que tu sçais beaucoup mieux que moy; car ie me suis contente de rapporter la chose nuëmẽt, sans rien alterer de la verité. Passons à un autre exẽple qui sera encor plus court. Baliti, l'un des parens d'Amisoque, voyant Basthé son ami, terrassé à la chasse par un lion, & sur le point d'estre devoré, saute en bas de son cheval, & frape la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyãt qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher même d'entre les dents

son ami. Le lion irrité se jette sur l'un, apres avoir saoulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un même coup la mort de son ami & la sienne. Pour eterniser cette action, on a enfermé par Edit public ces deux amis en même tombeau, & mis le lion aupres en un tombeau separé. Mais ne t'arrête point à ces deux exemples, en voicy un troisiéme plus cõsiderable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arsacomas ayant été envoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, il fut traité magnifiquement par ce Prince à son depart, apres avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grãd honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adymarque Duc de Machlyne. Mais Arsacomas ne l'eut pas plûtost veuë, qu'il en devint amoureux: & comme c'est la coûtume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a; lors que tous les autres eurent vanté à l'envy leurs tresors & leur puissance, apres avoir fait les effusions accoûtumées; il prit la coupe cõme eux mais il ne repandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmi les Scythes; & ayãt bû un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tãt en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit étonné de ce discours, sçachant bien que les Scythes sont fort pauvres, & que celuy-cy particulierement n'avoit pas beaucoup de bien; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de

troupeaux & de chariots, qui ſont les richeſſes
païs : Je n'ay rien de tout cela, dit-il ; mais j
vaillant deux amis, qui ſurpaſſent tous les autr
tant en eſtime qu'en valeur. Cela fit rire toute
compagnie, qui creût qu'il eſtoit yvre ; & le l
demain le Duc de Michiyne fut preferé à to
ſes Rivaux, & emmena ſa maiſtreſſe. Arſac
mas de retour, conte ſon avanture à ſes de
amis, Loncate & Maſente, & leur dit que cet
front les touchoit tous trois également, & qu'
avoit preferé de vains treſors à la grãdeur de le
amitié; de ſorte qu'ils reſolurẽt enſemble de ti
raiſon de cette injure. Il faut, dit Loncate, pan
ger entre nous la vengeance; J'apporteray la te
du Roy, & Maſente enlevera ta maiſtreſſe, tan
que tu armeras le païs pour ſoûtenir l'effort de
Princes, qui ne manqueront pas de nous ve
fondre ſur les bras. Or tu aſſemoleras de grande
forces, tant de nos gens que des tiens ; outre ce
qui te viendront ſervir volontairement, par l
bruit de ta vaillance & ſur la compaſſion qu'o
aura de ton infortune. C'eſt la coûtume des Sc
thes, lors que quelqu'un eſt offenſé, & qu'il n
pas le moyen de ſe vanger, de faire rôtir un bœu
puis le mettre en pieces, & s'aſſeoir ſur la peau
milieu de toutes ces viandes, les mains liées de
riere le dos, comme un priſonnier. Tous ceux qu
paſſent par là, & qui le veulent ſecourir, en pre
nent un morceau, & jurent de luy emmener l'un
cinq chevaux, l'autre dix, chacun ſelon ſon pou
voir ; & ceux qui n'ont que leur perſonne, d'y ve
nir eux-meſmes : & en diſant cela, ils mettent le
pied droit ſur le cuir des bœufs, pour cõfirmation
de leur promeſſe. On amaſſa par ce moyen de grã
des forces, & plus conſiderables encore par la va

leur que par le nombre, parce qu'elles ne ſont
ompoſées que d'une brave ieuneſſe, qui s'y por-
e volontairement par la conſideration de l'hon-
neur ou de l'amitié. Arſacomas aſſembla donc par
ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille *Tant In-*
hommes de pieds. Cependant Loncate arrive in- *fanteris*
connu au Royaume du Boſphore, & tirant à part *legere*
e Prince, comme pour luy communiquer quel- *qu'autre.*
que affaire d'importance, il entre ſeul avec luy
ans le Temple de Mars, où il luy couppe la teſte,
la mettant ſous ſon manteau remonte à che-
al, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir,
omme s'il fût allé à quelque commiſſion de la
art du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on
ût découvert le meurtre; outre qu'on negligea
e le pourſuivre, pour ſonger à l'élection d'un
ouveau Prince, parce que le païs eſt partagé en
iverſes factions. D'autre coſté, Maſente averty en
hemin de cette mort, en porte le premier la nou-
elle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le de-
andoit pour Roy, comme gendre du deffunt;
u'il ſe haſtaſt donc de ſe ſaiſir de l'Empire, &
'il menaſt avec luy ſa femme qui eſtoit la legi-
ime heritiere; Qu'il luy diſoit cela comme ſon
arent & ſon amy, parce que le feu Roy avoit pris
ame d'entre les Alains, d'où il eſtoit, & que
s freres de cette Princeſſe l'avoiét envoyé pour
e porter à cette entrepriſe, & empeſcher l'éle-
ion du frere baſtard du Roy, qui eſtoit ennemy
es Alains & amy des Scythes. Or comme ces na-
ions s'habillent de même, & parlent meſme lan-
age, on ne pouvoit découvrir la fourbe; outre
u'il s'eſtoit fait couper les cheveux, pour mieux
oüer ſon perſonage; parce que les Alains les por-
ent plus courts que les Scythes. Le Duc de Mach-

lyne s'avance donc à grandes journées pour p
venir l'élection, apres luy avoir laissé la cond
de la Princesse, comme à son parent. Il mo
avec elle sur son char. & la nuit mesme la ch
ge sur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le s
voit; & quittant le chemin du Bosphore, il pre
celuy de Scythie, où il arrive le troisiéme jo
apres avoir donné quelques heures de reposi
Princesse, & la remet entre les mains d'Arsa
mas, telle qu'il la desiroit, car le Duc de Ma
lyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme
sacomas ne se pouvoit lasser de luy rẽdre grac
il dit que c'estoit comme si la main gauche
mercioit la droitte du service qu'elle luy re
Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & q
deux amis ne sont pas seulement comme les de
mains, mais, suivant le proverbe, comme les de
doigts de la main. D'autre costé, le Duc de Ma
lyne averty de la trahison, & de l'élection d
bastard dont j'ay parlé, retourne tout court en
païs, & entre avec une grande armée en Scyth
& le bastard aussi de son costé, avec quarante m
le Alains ou Sarmates, sans conter les Grecs q
avoient pris son party. Apres leur jonction, les
troupes se trouverent monter à quatre vingts
dix mille hommes, dõt il y avoit trente mille A
chers à cheval. Nous marchâmes contr'eux av
environ trente mille soldats; en contant la ca
lerie, parmy laquelle j'estois, ayant mené cent v
lontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas pl
tost apperceus, que nous détachâmes contr'eu
nostre Cavalerie, pour attaquer l'escarmouch
mais apres un long combat, nous fûmes rompu
ce qui n'empescha pas que la plus grãde partie d
l'armée ne se retirast en bon ordre, sous la co

suite d'Arsacomas, sans que l'ennemy l'osast attaquer. Mais l'autre où estoit Loncare & Masente fut investie; ils y furent tous deux blessez, l'un à la cuisse, & l'autre à l'epaule & à la teste; ce qu'Arsacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy, & s'ouvrant un passage par le fer, il alla enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens, de sorte que les ennemis plierent, sur tout apres qu'il eut couppé en deux le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de livrer des Ostages, & les Alains de subjuguer la Sindiane, dés long-temps revoltée, si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes servent leurs amis.

Mnesipe. Cette histoire à quelque chose de Romã, Toxaris, & ie croy, sans offenser les Dieux que tu as iurez, que tu y as un peu meslé de ton invention, pour faire la piece plus belle, car tout reüssit à ton Heros, contre son esperance.

Toxaris. C'est une marque de vostre incredulité, ou plutost de vostre foiblesse, à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, et que vous auriez de la peine à pratiquer, mais ie te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-mesme. Comme ie sortis de mon païs, pour aller étudier en Grece, en la compagnie de Sisinnés, avec qui j'avois esté élevé dés mon enfance, nous arrivâmes à Amastris sur le Pont-Euxin, & dés que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener sur la place, apres avoir renfermé nos hardes dans une hostellerie. Mais au retour, nous trouvâmes qu'on avoit crocheté nos coffres, & em-

Ou, la ferrure, de nostre chambre.

porté tout ce que nous aviõs: de sorte que par
fesperoir, comme un ieune homme, ie me voul
donner de mon ẽpée à travers le corps pour n
tre point contraint par la faim de faire quel
chose d'indigne de moy, lors que Sisinnés me
tint, avec asseurãce, qu'il trouveroit quelque inv
tion pour nous faire subsister. Car nous n'avi
pas seulement dequoy vivre ce jour là, si bi
qu'il fut cõtraint de porter du bois pour avoir
pain. Mais le lendemain comme il se promen
sur la place, il vit faire montre à quelque ieun
de bonne maison, qui se devoit battre trois jo
apres, pour un prix que la ville donnoit, & le
qu'il l'eut appris, il revint tout court, me di
que ie ne me misse point en peine, & qu'il av
trouvé dequoy nous enrichir en un instãt. Q
les trois jours furent écoulez, que nous passã
du mieux que nous pûmes, il me mena au thea
tre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir l
jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerabl
car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, o
bien de criminels liez, que l'on faisoit deschir
par des bestes farouches. Mais en suitte on vit e
trer un grand jeune homme bien fait, suivy d'u
Heraut qui cria, Que celuy qui se voudroit batt
1500. *liu.* contre luy, recevroit dix mille dragmes. Sisinnés
incontinent se presente, & ayant touché l'argen
me l'apporte, & me dit; Si ie suis victorieux, voil
dequoy continuer nostre voyage, sinon, tu re
tourneras au pays avec cét argent, apres m'avoir
rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles
m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de
toutes pieces, hormis de l'habillement de teste, &
entrant au combat, reçut d'abord un fendant sur
le jarret, dont il perdit beaucoup de sang, ce qui

aillit à me faire évanoüir, croyant que la blessure
it mortelle. Mais comme son ennemi s'avan-
oit plus hardiment apres ce coup, il luy en porta
n autre au defaut de la cuirasse, dõt il le renver-
a mort à ses pieds. Aussi tost il s'assit sur le corps,
e se pouvant plus tenir debout, & ie le fis empor-
er au logis, apres qu'il eut esté proclamé victo-
ieux. Il fut si bien traitté de sa blessure, qu'il en
chappa, & il est maintenant au pays, où il a es-
ousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie,
our me conserver la mienne; & il y a encore icy
lusieurs Amastriens, qui l'ont veu, sans qu'il
oit besoin d'aller rechercher la preuve de cette
istoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il
e me reste donc plus qu'un dernier exẽple pour
emporter la victoire, & ie n'en prendray point
'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville
es Borysthenïens, avec sa femme & ses deux en-
ans, en la compagnie d'un de ses amis, fut atta-
qué en chemin par des voleurs, & son amy blessé
à l'espaule, de sorte qu'il ne se pouvoit plus soute-
nir. Cependant, le feu s'estant pris la nuict au lo-
gis où ils estoient, il charge son amy sur ses épau-
les, & le sauve à travers la flamme, laissant ses pe-
tits enfans qui luy tẽdoient les bras, & repoussant
sa femme qui le vouloit arrester. Il luy cria seu-
lement qu'elle le suivist, ce qu'elle fit avec un pe-
tit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut étouffé
par la vapeur du feu, mais l'autre qui venoit apres,
échapa. Comme on luy reprochoit en suitte qu'il
avoit abandonné ses enfans, pour sauver un étrã-
ger, J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres, mais ie
n'eusse jamais recouvré un semblable ami. Voilà
tes exemples, tu-as dit les tiens, il ne reste plus
que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit

L'vn de 7 ans, & l'autre à la mammelle.

perdre la langue, ou la main.

MNASIPE. Il en falloit élire un auparava
mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut n
mettre nostre dispute à une autre fois, & rappo
ter de nouveaux exemples, apres avoir cho
un Juge qui fera porter au vaincu la peine que l
loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cru
au lieu de nous mutiler les membres, nous n
multiplierons plûtost par nostre union, & ne l
rons qu'un mesme corps & qu'une mesme a
comme ce Geryon des Fables, qui est à m
advis un symbole de l'Amitié. Il n'est pa
besoin pour cela de sermens ny de vaines cer
monies; la passion que nous avons tous deux p
moignée, pour rendre cet honneur à nostre pa
fait assez voir que nous estimons l'amitié p
dessus tout.

TOXARIS. Je le veux, soyons amis desorma
jusqu'à la mort; & si nous ne pouvons toujou
vivre ensemble, visitons-nous pour le moins p
lettres, & viens me voir quelquefois en Scyth
comme ie t'iray voir en Grece.

MNASIPE. J'entreprendrois de p
grands voyages pour trouver un ami fait com
toy.

L'ASNE DE LVCIEN.

L'Autеur feint qu'allant en Theſſalie, il logea chez une Magicienne, qui ſe changea en oyſeau pour aller trouver un Amant ; mais comme on en voulоit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Aſne. Il prend occaſion de-là de conter les diverſes aventures qui luy arriverent, juſqu'à ce qu'il reprit ſa premiere forme. Apulée a dérobé ce ſujet; mais il l'a étendu plus au long.

COMME j'alois à Hypate en Theſſalie, pour quelques affaires, ie rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hiparque, chez qui ie devois loger, eſtoit un homme fort riche ; mais fort avare, qui n'avoit qu'une ſervante, & qui vivoit fort meſquinement. Lors que ie fus arrivé chez ſon logis, ayant pris congé de ma compagnie, ie frappay à la porte, & la femme me vint ouvrir, apres m'avoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que ie voulois. Je luy répondis que j'apportois des lettres à ſon mari, de la part de ſes amis de Patare. Elle rentra auſſi-toſt, apres avoir refermé la porte, puis me revint dire, que ie ſerois le bien venu. Je les trouvay en arrivant, qui commençoient à ſouper, eſtant tous deux couchez ſur un petit lict, avec une table devant eux; mais ils faiſoient fort mauvaiſe chere; car ie ne vis rien ſur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philoſophe Democrian eſtoit un galand-homme de luy addreſſer ſes amis. Que le logis eſtoit petit, comme ie

voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma
presence le rendroit plus illustre. Alors appella
sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-
& le menez dans une chambre, & de là au ba
car il doit estre las, apres le chemin qu'il a fait.
le me mena donc en une petite chãbre fort pro
pre, & me montrant le lict, C'est là, dit-elle,
vous coucherez, & j'en dresseray un autre en
coin pour vostre valet. De là j'alay au bain, apr
avoir donné de l'argent à la servante, afin d'ach
ter de l'orge pour mon cheval. Au retour, m
hoste me pria de me mettre à table. Le festin
fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon v
vieux, dont nous fimes carrousse apres souper,
puis ie m'alay coucher apres nous estre entre
nus de diverses choses, comme on a de coustu
en ces rencontres. Le lendemain il me deman
où j'alois, & si ie faisois estat de demeurer là,
luy respõdis que non, & que ie voulois aller pa
quatre ou cinq jours à Lariſſe, quoy que mõ d
sein en effet fût de demeurer quelque tẽps à Hy
pare, pour voir si j'y pourrois rencontrer une M
gicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, q
me fist voir quelque évenement extraordinaire
Dans cette resolution, ie me promenois par la
ville, lors que ie rencontray une femme ass
bien faite, qui paroissoit de condition à son tra
& à son habit. Elle me demanda qui j'estois, &
cõme elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois fi
d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aimoi
pas moins les enfans que les siens propres, & q
j'avois grand tort de n'estre pas venu décendr
chez elle, mais que tout de ce pas elle m'y vouloit
mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que ie ne
pouvois pas honnestement quitter mon hôte, qui
m'avoit

n'avoit si bien receu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque ? Ne luy dites point d'injures, luy dis-ie, apres m'avoir si bien traité. Alors souriant, elle me dit à l'oreille, que ie prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit une des plus grandes Magiciennes du païs, qui changeoit les uns en bestes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, & que ma jeunesse, iointe à la qualité d'étranger, luy donneroiét assez de prise sur moy. Alors, tout ray d'avoir rencontré ce que ie cherchois, ie pris brusquement congé d'elle, & me retiray en haste au logis, rêvant aux moyens que ie tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gaigner la servante, qui estoit fort iolie, & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maîtresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, c'eust esté à mon avis, violer le droit d'hospitalité. En arrivant, ie trouvay, par bonheur, la servante seule qui apprestoit à souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine; Elle me respondit, assez plaisamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à table. Tout surpris de cette réponce, ie m'approchay pour la caresser; mais elle me dit en se riant, que ie ne m'approchasse pas trop prés, si n'avois envie de me brûler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu: & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette brûlure. Comme ie riois de la gentillesse de ses parties, & que ie l'appellois belle Cuisiniere;

Vous ne sçavez pas, dit-elle, quelle Cuisinie
ie suis; car si ie veux, ie vous accommoderay
toutes pieces, & vous hacheray menu cõme ch
en paste. Je luy répondis, Qu'elle m'avoit dé
mis en capilotade, & que ie pensois estre sur
réchaut, tant ie sentois de chaleur. Elle s'éc
ta de rire à cette réponse, & me dit qu'elle este
grande Magicienne, & que si elle m'avoit u
fois charmé, elle pourroit apres cela me ie
des pierres, que ie ne voudrois pas m'enfuir.
luy repartis que ie sentois deja l'effort de
charmes, & que ie ne la pouvois quitter. Apr
quelque contestation, nous tombâmes à la fin d'
cord, & elle me promit de venir dans ma cha
bre, quand sa maîtresse seroit couchée. Com
son maistre fut de retour, & que nous eûmes so
p
, ie me retiray, apres quelques santez, feign
d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma ch
bre, ie trouvay la colation preste, & mon lit to
semé de feüilles de roses, avec quelques-unes d
liées ou par bouqu
s. On avoit mesme transp
té ailleurs celuy
mon valet. Si-tost qu'elle e
couché sa maîtresse, elle me vint trouver, & no
nous mîmes à faire collation, & nous nous po
tâmes force santez & force baisers, & gouſtâm
les premices de l'amour. On verra bien-tost, di
elle, si tu sçais aussi biẽ faire que dire; car ie m'
pelle Paleste, & n'ay point encore trouvé d'Athl
te qui m'ait vaincuë à la lute. Comme i'eus acce
té le combat, elle se deshabille, & me dit que
champ estoit ouvert à ma valeur. Apres quelqu
tours d'escrime, où chacun tascha de montrer
qu'il sçavoit faire, nous remîmes la partie au le
demain; & ie pris tant de plaisir à ce petit exe
cice, que j'en oubliay presque le sujet de m

Il y a i, une page de laleuer retranchée.

voyage. A la fin ie la priay de m'aprendre quelque secret de son art, puis-qu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût beaucoup profité sous une si sçavante maistresse. Elle me iura qu'elle ne sçavoit point d'autre mêtier que celuy que la Nature luy avoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se metamorphoseroit en quelque animal. Quelques iours apres elle me vint dire que l'occasion se presentoit de contenter ma curiosité, & que sa maistresse se devoit changer en oiseau pour aller trouver son galant. Que i'eusse bon courage, & qu'elle me la monstreroit en cét estat. La nuit venuë, elle me mene sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par une fente, ie vis sa maîtresse toute nuë, qui iettoit deux grains d'encens dans une lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura assez long-temps. En suite, tirant une phiole de son armoire, elle s'huila par tout iusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'alongerent en aisles, & elle s'envola par la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que ie faillis à tomber de mon haut, doutant si ie songeois, ou si i'estois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, ie conjuray ma nouvelle maistresse de me vouloir transformer de mesme, pour voir ce qu'on devenoit en cet estat, & si l'on conservoit encore son iugement. Elle entre aussi tost dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'aporte une petite bouteille, dont ie me fus pas plû-

toſt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon viſage & mes oreilles s'alongerent, mes doigts ſe durcirent en corne, & il me ſortit par derriere une longue queuë; de ſorte que me regardant au miroir, ie trouvay que i'eſtois un Aſne. La fille eſtonnée auſſi bien que moy, d'un ſi étrange accident, commence à ſe frapper l'eſtomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre, deçuë par la reſſemblance, à cauſe qu'il y en avoit pluſieurs dans l'armoire, mais que ie patientaſſe iuſqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roſes, dont ie n'aurois pas plûtoſt goûté, que ie reprendrois ma premiere forme. En diſant cela, elle me paſſoit la main ſur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cét animal quand on le veut careſſer. Cependant, ſous la figure d'une beſte, ie conſervois le ſens d'un homme, & entendois tout ce qu'on diſoit, mais ie ne pouvois m'expliquer; & comme i'ouvris la bouche pour me plaindre, ie commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit ſi honteux que ie m'en allay baiſſant la teſte droit à l'écurie, me coucher aupres de mon cheval, & du bauſ de mon hoſte, qui me reçurent à grands coups de pied, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que ie ne vinſſe manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin, fort mal ſatisfait de leur reception, & bien reſolu de m'en venger le lendemain. C'eſt alors que faiſant reflexion tout à loiſir, ſur le triſte eſtat où i'eſtois; ie commençay à condamner ma curioſité, & à reconnoiſtre

Qu'il n'eſt rien qui puiſſe

Vn homme vicieux, comme ſon propre vice

Si par hazard, diſoy-ie en moy-meſme, i'allois

estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou quelqu'autre beste farouche, ie ioüerois bien le personnage que ie represente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'epée à la main, qui apres auoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui estoit dedans, & en firent des balots dont ils me chargerét avec mes compagnons. En suite nous chassant devant eux, ils gagnerent la porte par des ruës detournées, & de-là des montaignes voisines couvertes de bois, où ils arriverent sur le point du iour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades; mais on ne sçauroit exprimer la douleur que ie sentois à marcher sur les cailloux, avec une charge sur le dos, moy qui estois un asne de bonne maison, qui n'estois pas accoustumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me faisoit relever à coups de baston. En cette extremité ie voulus m'écrier; *O Cesar*, pour implorer le secours du Prince; mais la parole me manqua sur l'O, & ie ne pus achever le reste; si bien que cela ne servit qu'à me faire battre par les voleurs, que ie trahissois par mon cry. Je resolus donc de continuer paisiblement mon chemin, puis-que ie reüssissois mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empêcher de paistre en allant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de cõnoissance, où nous fûmes fort bien reçeus; & tandis que nos maitres dinoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais ie n'en pûs iamais gouster, parce que ie n'y estois pas accoûtumé; & voyant le jardin ouvert, ie m'y iettay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroissoient, & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant ie trouvay que c'estoit un laurier-rose, qui est un

poiſon mortel aux aſnes & aux chevaux. Cepen-
dant, comme ie mangeois quelque ſalade pour
me rafraichir, le Jardinier arrive avec le bâton
la main, & m'en donne quelques coups; mais
tournay le derriere ſi à propos, que ie le iettay à
renverſe d'un coup de pied à l'eſtomac. De-là
pris le chemin des montagnes; & luy de crier
qu'on lâchaſt les chiens apres moy; ce qui m'o-
bligea de regagner en haſte mõ écurie, pour é-
ter la rencontre de grands vilains dogues, qu'
faiſoit combattre contre des ours; mais ie ne lai-
ſay pas en arrivant de recevoir quelques co
de bâton du Jardinier, pour payement de ſa ſal
de; ce qui fit que ie la luy rendis au nez. Lors qu
nos maiſtres eurent diſné, on nous remiſt nôtr
charge pour continuër nôtre chemin, & par ma
heur la plus groſſe m'eſcheut en partage, dequo
deſeſperé ie deliberois de me coucher là pou
me faire décharger, lors que l'autre bauder qu
avoit peut-eſtre le meſme deſſein, s'eſtant laiſ
cheoir, comme on le voulut relever, & qu'
vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa le
iarets & on le ietta en bas des rochers; ce q
me fit ſage aux dépens d'autruy. Je commenç
donc à doubler le pas, quoy qu'on partageaſt en
core ſa charge entre le cheval & moy; ce qui m
faiſoit crever de dépit. Mais voyant que tout m
reüſſiſſoit à contre-pied, ie reſolus deſormais d
porter mon mal en patience, & me haſtay d'alle
ſur l'eſperance de trouuer des roſes au giſte, qu
n'eſtoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit
& trouvâmes en arrivant une vieille, aſſiſe pr
d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger,
ſerra tout ce que nous aviõs apporté. Les voleu
luy demanderent pourquoy elle eſtoit ainſi aſſi
les bras croiſez, ſans leur apreſter à manger, mai

elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilerent pres du feu, puis s'estant lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'assirent à table auprés de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peuvent dire des voleurs, aprés avoir fait un beau coup. Cependant, le cheval & moy estions attachez au ratelier, où ie faisois tres-mauvaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, ie mangeay un morceau de pain que ie leur avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis, ce qui me faisoit enrager; car si elle eust esté toute seule, ie me fusse sauvé aisément; mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'espée au costé, & iettoit de temps en temps des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois iours aprés les voleurs revinrent sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desesperoit, sans vouloir ny boire ny manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du iour quelques espions raporterent qu'il passeroit bien-tost un étranger avec grand équipage; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenant avec eux le cheval & moy, apres avoir laissé en garde la fille à la vieille. Je n'allois qu'à coups de baston, croyant qu'on me menoit au combat, mais lors que nous fumes arrivez sur le grand chemin, l'etranger

fut incontinent devalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il y avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, i'allay heurter par hazard contre vn caillou qui me fendit la corne du pied; ce qui me fit boitter assez long-temps: mais lors que ie vis qu'on deliberoit de me traitter comme on avoit fait mon camarade, ie vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si ie n'eusse point eu de mal. On alla requerir la nuit mesme, ce qu'on avoit caché dans le bois, mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis, à cause de ma blessure. Cõme on fut party, ie disois en moy-mesme. Qu'attens-tu icy davantage, à servir de pâture aux corbeaux? N'vois-tu pas comme on a traitté ton camarade, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Prẽ une bonne resolutiõ? Voila la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'és point lié; Dans cette pensée, ie cours droit à la porte, & la vieille apres moy pour m'arrester; mais voyãt qu'elle n'étoit pas assez forte, & que ie l'entrainois, que qu'elle me retint par la queuë, elle appelle à son secours la Pucelle; qui prenant son temps, monte sur moy & me pique, priant les Dieux de favoriser sa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté, si ie la pouvois tirer hors de peril. Pousse de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, i'allois comme un genest d'Espagne, & non pas comme un baudet estropié, lors qu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arresterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle alloit ainsi la nuict, & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous rameme donc au logis; mais comme ie

n'estoit plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, ie ne me pouvois presque soûtenir sur ma mauvaise jambe; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maistre baudet, lors qu'il est question de fuir, vous allez viste cõme le vent; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sçauriez faire un pas. Nous vous apprendrons bien vôtre leçon; & en disant cela, ils cõmencent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit precipitée de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauvast une seconde fois; & s'estant mis à table delibererent en beuvant, quel supplice ils luy feroiẽt souffrir & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là dessus, l'un dit qu'ils la falloit enfermer toute vive dans mon ventre, apres m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'un rocher, pour servir de pasture aux oiseaux; & la faire mourir de faim & de puanteur. Cõme chacun approuvoit l'extravagance de ce supplice, & qu'on se preparoit à l'execution, le Ciel qui n'avoit pas resolu de nous perdre, emmene dans cet intervale le Prevôt avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se saisissent en un instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maîtresse sur mon dos, pour la ramener à son pere; & par tout où nous allions on nous jettoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & cris d'allegresse. Lors que nous fûmes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traitter, comme le fidelle

compagnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune, & celuy qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pû à sa délivrance. Mais ie ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & j'enviois la condition des chiens que ie voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plûtost fait levrier que baudet. Quelques jours apres les nopces, cette Dame, pour s'acquitter de sa promesse, me fit donner la liberté & me lâcher parmy les Cavales, qui estoit la plus belle recompense qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté; & pour comble de mal-heur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales, croyant que ie n'estois par là pour enfiler des perles, estoient sans cesse apres moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orge, au lieu d'un asne gras & refait, ie devins une meschante haridelle. D'ailleurs on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elephant, & ne cessoit de me battre, soit que j'allasse bien ou mal; & pour me faire enrager davantage, il me frappoit toûjours au mesme endroit avec un baston noüeux, dont il me fit une grande playe, à laquelle on ne donnoit jamais le loisir de guerir. Non content de cela, si ma charge pesoit plus d'un costé que d'autre, au lieu de me décharger de ce costé-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour avoir plustost fait, & montoit encore sur moy pour

passer un petit ruisseau qui étoit au pied de la mõtagne, de peur de se mouïller le bout des pieds. Que si ie venois à succomber sous le faix, au lieu de me soulager il me frottoit à grands coups de baston, tout le long de l'espine du dos ; de sorte que j'estois contraint de me relever tout seul, pour éviter un plus grand mal. Il s'avisa d'une autre invention pour me faire aller plus viste, ce fut de m'attacher un fagot d'espines au derriere, qui me piquoit à mesure que ie marchois; & lors que ie voulois m'arrester, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, ie luy tiray un iour quelques ruades, dont il se souvint toute sa vie, & il ne s'en souvenoit jamais qu'il ne m'en cousist quelque éguillette de ma peau. Un iour que ie n'avançois pas assez à son gré, étant chargé d'étoupes, il mit un charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'eust brûlé tout vif, si ie ne me fusse plongé dans un estang ; & pour excuse, il dit à son maistre que ie m'estois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un passant, & dit que ie l'avois jettée en bas des rochers; & que dés que ie sentois quelque femelle, on ne me pouvoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuast, & qu'on donnast ma chair aux esclaves, & si l'on demandoit ce que j'estois devenu, qu'on dit que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce mal-heur par un plus grand; car un voisin luy dit que ie pouvois rẽdre encore de bons services, & qu'il ne falloit que me châtrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conclu, & l'on alloit passer à l'execution, lors que la nouvelle arriva, que les jeunes mariez s'estant allez promener sur mer dans une chaloupe, avoient esté submergez ; si

bien que les valets ne songerent plus qu'à faire leur main, pour se sauver, tandis que la maison estoit sans commandement. Dans cette conjoncture, celuy qui faisoit paistre les chevaux, les chargea & moy aussi de ce qu'il pût emporter, & se retira en diligence. Mais quoy qu'on nous cõtraignist de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me sembloit doux aupres de celuy que j'apprehendois. Enfin, nous arrivâmes à Beroée, qui est une des meilleures villes de la Macedoine, où dés le lendemain on nous mena vendre au marché, mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fût presenté un de ces vieux Prestres de la Deesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lors que nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il appelloit ses Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils cõmencerent à le maudire, & à luy raporter que c'estoit pour s'en divertir luy-mesme, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nostre mariage. Dés le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Deesse pour aller par païs, & lors que nous fûmes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à jouër de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à danser & à branler la teste, tous furieux, jettãt leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prit envie de m'en faire autant, & de dire que la Deesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amasserent quantité d'argent: car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, &

D'estre chastré.

7 livres dix sols.

Mitre.

ceſte de leurs petites neceſſitez. Mais comme
ous fûmes dans un autre village, ils prirent un
rand garçon fort & robuſte, pour leur ſervir
'étalon; ce qui me toucha tellement, que ie ne
ûs m'empeſcher de crier, en voyant leur infa-
nie, O *Iupiter*, ſans ſonger que j'avois perdu la
arole. Quelques païſans qui avoient perdu un
audet, accoururent au cry, penſant que ce fût le
ien, & en entrant découvrirent tout le myſtere;
e ſorte que le bruit en courut auſſi-toſt par tout,
e qui les obligea à déloger la nuit ſans trompet-
e. Comme ils furent hors du village, ils me pen-
irent à un arbre, & me foüetterent dos & ven-
re, pour avoir revelé leur honte, juſques là que
ranſportez de fureur, ils me voulurent égorger;
ais la Deeſſe jetta des regards ſi furieux, que ce-
les arreſta. Ils la chargerent donc tout de nou-
eau ſur mon dos, & continuërent leur chemin,
ant qu'ils arrivaſſent ſur le ſoir en la maiſon d'un
entilhomme qui les receut fort bien, & luy fit
es ſacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car
r malheur un de ſes amis luy ayant envoyé un
aiſſot d'aſne ſauvage, les chiens le mangerent à
Cuiſine, ſi bien que le Cuiſinier ſe vouloit pen-
re de deſeſpoir, craignant la colere de ſon mai-
; lors que ſa femme luy conſeilla de m'égor-
r, & de mettre une de mes cuiſſes en ſa place,
rce que j'eſtois gras & refait. J'eſtois donc
nt, ſi ie n'euſſe entendu moy-meſme la trahi-
, & couru à l'eſtourdie en la chambre du
itre, où ie renverſay d'abord la table & les
mbeaux. Mais ie faillis à trouver ma perte, où
cherchois mon ſalut; car tout le monde ſe vou-
a jetter ſur moy, comme ſur un furieux; & on
alloit mettre en pieces, ſi de frayeur ie ne me

fusse sauvé en l'appartement de mes Prestres, ils m'enfermerent pour me tirer de ce dang
Nous partîmes donc le lendemain de grand m
tin, & arrivâmes à un gros bourg, où ils dire
que la Deesse vouloit coucher dans le Temple
sorte que les habitans credules la vinrent pré
aussi-tost avec grande reverence, & la placer
pres la Patrone du lieu. Pour nous, on nous
mes une meschante maison, où nous demeu
mes assez long temps; & au depart nous e
portâmes avec nostre Deesse, une coupe d'or
Temple; mais les habitans l'ayant découv
coururent apres nous; & la trouvant dans no
équipage, ils mirent les Prestres en prison
me vendirent à un Meunier, qui chargea a
tost sur moy dix boisseaux de blé, & me m
chez luy par un sentier rude & epineux. En
rivant, ie vis quantité d'animaux de ma so
à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me
de mauvais presage; comme en effet, on me
à l'astelier dés le lendemain, apres m'avoir b
ché les yeux; & parce que ie feignois d'estre
neuf à ce mestier, on commença à m'instruire
coups de baston. Cela me fit tourner comme
giroüette, ayant deja appris plusieurs fois à
despens, qu'il ne faut point se laisser prier de f
re son devoir. Comme mon Maistre vit que ie
minuois à veüe d'œil, & que ie ne pouvois p
un si grand travail, il me vendit a un Jardin
qui se servoit de moy àporter des herbes au m
ché. La condition estoit assez douce; car
qu'il travailloit au jardin, ie demeurois tou
jour à ne rien faire; mais ie ne mangeois aussi
quelques méchantes laitües pourries qui m
gendroient des cruditez, outre que l'Hyver ap

choit, & qu'il n'avoit pas dequoy se nourrir, ny moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de baston, sans considerer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant, le Jardinier irrité se jette sur luy, & le renverse; & comme l'autre crioit qu'il le tuëroit, il le battit de telle sorte, apres luy avoir osté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes paniers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades, qui nous sont chercher par tout; & ayant découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maistre estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mõ premier mal-heur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayant apperceu, ils me montrerent, en riant, au Juge, qui entrant là dessus chercha tant mon maistre qu'il le trouva, & le fit mettre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux escus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Sommelier au même logis. Ils me placerẽt en un petit coin de leur appartement, mais ẽme ils resserroient pour eux le reste des viandes, ie pris mon temps qu'ils estoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, ie commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver

Ou, fouët

de la viande à mon apetit. Ils ne s'en apperceurent point la premiere fois, à cause de la quantité de mets, outre que ie m'estois un peu épargné; mais comme j'y retournois souvent, ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais œil, & compterent tout depuis en le resserrant. A la fin voyant que ie ne mangeois point d'orge, & que ie ne laissois pas d'engraisser, ils entrerent en quelque soupçon; & m'ayant épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si étonnez du commencement, qu'ils demeurerent comme immobiles; mais en suite ils allerent appeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A ce aspect il se fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y accourut luy-même & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont ie fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que j'eusse déja beaucoup mangé, neanmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuër à ma liberté, & servir à me faire reconnoistre, ie me mis à table fort proprement, & commençay à gouster de tout; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maitre cõmanda qu'on m'en donnast, & j'en beus un grand trait. Alors tout ravy d'avoir trouvé un si grand tresor, il m'achette de son Cuisinier, le double de ce que ie luy coustois, & me donne à un affranchi pour m'instruire, ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lict, & m'appuyois sur le coude, comme on fait quand on

Lict de table.

veut manger. Je lutois avec luy, dançois sur les pieds de derriere, & faisois mille autres gentillesses, donnant à connoistre par un branlement de teste, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; Et comme le temps aprochoit que mon Maistre devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & ie le portay sur mon dos une partie du chemin. Lors que nous fûmes arrivez, le peuple accourut pour me voir; car la renômée en estoit desia répanduë par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où ie faisois mille singeries pendant qu'il disnoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'afranchy tiroit beaucoup d'argent; & cõme tous ceux qui me venoient voir, m'aportoient quelque chose, ie devins en fort bon point. D'ailleurs, j'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de mesme; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & achetta à grand prix une de mes nuits de l'Afranchy. Au retour du souper nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois accoûtumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux pour estre plus molement & plus delicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frotta & moy aussi d'une huile tres-precieuse, puis m'embrassant me traîna par le cou sur le lict, avec des paroles & des caresses, comme si j'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que ie me

portois fort bien ; mais comme ie n'avois poin
careſſe de femmes depuis ma metamorphoſe, i
craignois de la tuër, & qu'on ne me puniſt apre
comme un homicide. A la fin enhardy, par l'e
xemple de Paſiphaé, qui avoit bien aimé un Ta
reau, ie me mis en devoir de la ſatisfaire, & trou
vay que c'eſtoit à grand tort que i'avois eu cet
frayeur. Le iour venu, elle ſe leva à regret, d
ſortit avec ſes gẽs qui l'attendoient dans une a
tichambre, apres avoir obtenu une ſeconde aud
pour le meſme prix. Mais mon maiſtre avec
par ſon Afranchy, nous vint regarder à trave
la porte ; & étonné de cette merveille, reſol
de donner ce plaiſir au peuple, & de me fai
coucher publiquement avec une eſclave de celle
qui ſont condamnées à la mort. Sur la fin don
des jeux, on me mit dans un lict, dont le bo
eſtoit garny d'or & d'eſcaille de tortuë, & l'e
clave aupres de moy ; & en cet eſtat on nous tr
na avec une machine au milieu de l'amphithe
tre, au grand étonnement de tout le peuple. Il
avoit là une table couverte de toutes ſortes d
mets, & ſervie par de beaux garçons, qui no
donnoient à boire dans des coupes d'or: mais co
tre la hõte que j'avois de coucher avec une fe
me devant tout le monde, ie n'eſtois pas trop a
ſeureté, craignant que quelque beſte farouche n
me vint devorer. Dans cette apprehenſion il vi
à paſſer un homme qui portoit des roſes, ce qu
ie n'eus pas plûtoſt apperceu, que ie courus a
manger, & repris ma premiere forme. Jamai
ſpectateurs ne demeurerent plus étonnez, les un
vouloient qu'on me brûlaſt comme un Ma
cien ; les autres qu'on appriſt de moy auparavant
les raiſons de cette merveille, lors que ie m'apro

Or, enfin le iour des ieux eſtant arrivé.

C'eſt qu'il y avoit des võtes autour de l'amphitheatre où elles eſtoient renfermées.

chez du Gouverneur de la Province qui estoit present, & luy ayant fait le recit de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse iustifié tout ce que ie luy avois dit. Mais ayant apris mon nom & celuy de mon païs, il me sauta au col tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy; de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declara libre en pleine assemblée. Alors ie crûs qu'il estoit de mon devoir d'aller remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout le contraire; car ie reconnus de la froideur dans son entretien, que ie ne sceus à quoy attribuër, si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme ie luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de sa curiosité, & qu'elle n'avoit plus la mesme passion pour moy, maintenant que j'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux; & contay mon aventure à mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas plûtost arrivez au païs, que j'allay rendre graces aux Dieux, d'avoir échapé de si grands dangers, & d'estre arrivé au port apres tant d'orages.

Lucius, Patras ville d'Achaïe.

IVPITER CONFONDV.

DIALOGUE
DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Autheur soustient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sçauroient changer l'ordre des Parques, que l'on nomme le Destin. Mais quoy que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & qui croyent que il n'est autre chose que le decret de sa providence.

LE CYNIQUE. IUpiter, ie ne desire les grandeurs ny les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur accorder : Mais, comme Philosophe, ie cherche la verité, & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiode & Homere, Que les ordres du Destin sont inviolables.

JUPITER. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Celui-cy s'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.*

JUPITER. Il est vray, car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne : mais les Poëtes, lors que leur fureur les quitte, sont sujets à faillir comme les autres: ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy ; mais si ce que tu dis

eſt veritable, la Fortune n'eſt donc qu'une chimére, quoy qu'on celebre tant ſon pouvoir, & que ſon nom ſoit touſiours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'eſt pas permis de tout ſçavoir; mais pourquoy faiſois-tu cette queſtion du deſtin?

LE CYNIQUE. Di-moy premierement ſi les Dieux ſont ſujets comme nous, aux ordres des Parques.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à dire?

LE CYNIQUE. C'eſt qu'il me ſouvient de ce qu'Homére te fait dire dans une aſſemblée des Dieux, qu'avec une chaîne d'or tu peux enlever les hommes & les elemens, qui eſt la marque d'une puiſſance extraordinaire, au lieu que ſi ce que tu as dit eſt vray, tu ne tiens toi-meſme qu'à un filet, où tu demeures accroché comme un poiſſon l'eſt à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de ſujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là?

LE CYNIQUE. Que ſi les Parques ſont les maîtreſſes du monde, & qu'on ne puiſſe éviter ce qu'elles ordonnent, on eſt bien ſot de vous adreſſer des vœux & des ſacrifices, puis-que vous ne ſçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'êtes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce ſont-là de fauſſes ſubtilitez, que tu as appriſes de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence: mais ils ſe repentiront toſt ou tard d'une ſi damnable doctrine.

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuſeau des Parques, que ie l'ay fait innocemment, & que ie

me ſuis embarqué inſenſiblement dans cette di
pute ; mais cependant tu vois la conſequen
qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela ſeroit bon s'il n'y avoit poi
d'autre ſujet de nous faire des prieres. Mais,
l'on nous remercie des graces qu'on a recev
par noſtre entremiſe, ou l'on nous en dema
de nouvelles, ou l'on nous revere comme
Nature plus haute & plus excellente. Apres to
encor fait-on la reverence à celuy qui nous
porte des preſens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pour
que tu m'accordes auſſi que vous n'avez auc
pouvoir de vous-meſmes, & que vous n'eſtes
comme un outil entre les mains du Deſtin. D'
leurs, ſi quelqu'un de ces Philoſophes que tu co
damnes, eſtoit preſent, il te demanderoit pou
quoy vous faites tant les vains, puis-que vous
pendez comme nous, d'un ordre ſuperieur,
que vous eſtes eſclaves d'un meſme maiſtre. C
toute voſtre immortalité ne ſert qu'à eterni
voſtre ſervitude, au lieu que nous ſommes de
vrez de la noſtre par la mort.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empeſ
pas que nous ne vivions à noſtre aiſe, & dans
parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela eſt bon pour toy & po
quelques-autres; Mais Vulcain eſt-il heureux
travailler continuellement à ſa forge, comme
courtaut de boutique ? Et Promethée joüiſſoit
de la felicité en croix, ou Saturne dans les priſ
du Tartare, pour ne point parler de Neptune
d'Apollon, qui ont ſervy à Laomedon & à Al
met ? Je laiſſe à part que vous eſtes expoſez
me nous aux voleurs & aux ſacrileges, & qu'

vous fond ſouvent au creuſet, qui n'eſt pas un petit ſupplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empeſcher de nous dire des iniures; mais prens garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laiſſons à part les menaces; Tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné; & combien voit-on, apres tout, de ſacrileges impunis?

JUPITER. Ne diſois-ie pas bien que tu eſtois de ces Philoſophes qui nient la Providence?

LE CYNIQUE. Il ſemble que tu les apprehendes, ie ne ſçay pourquoy; mais ie voudrois bien ſçavoir ce que c'eſt que voſtre Providence, & ſi elle eſt maiſtreſſe ou eſclave du Deſtin?

JUPITER. Je t'ay deſia dit que tu ne pouvois tout ſçavoir. Mais pour une queſtion tu en fais une douzaine, & toute ta Philoſophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choſes du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'eſt toi-meſme qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, ſi ce n'eſt que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu vueilles établir ton Empire au preiudice de leur.

JUPITER. Nullement?

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adreſſer à elle qu'à vous, quoy que cela ſoit inutile auſſi, puis qu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'eſt une fatalité inévitable.

JUPITER. C'eſt là une doctrine capable de bouleverſer tout le monde, & de mettre l'Univers en combuſtion. Mais quand il n'y auroit autre

choſe, nous meritons bien qu'on nous remer
de ce que nous prediſons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy ſert de ſçavoir ce qu'
ne peut éviter. Car ce que vous dites au pere d'
dipe, eſt ridicule, *Garde toy de te marier, pa
que ton fils te tuëra*, puis qu'il eſtoit auſſi bie
deſtiné à ſe marier, qu'à eſtre tué par ſon fils: I
le fils de Creſus ne pouvoit éviter la mort, oü
eſtoit entraîné par le Deſtin, auſſi bien qu'il
chaſſe. Ce n'eſt donc qu'une vaine curioſité d
hommes de vous importuner de choſes que vo
ne pouvez changer, outre que la pluſpart de v
Oracles ſont trompeurs ou ambigus, & qu'on n
ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy d
Perſes, que Créſus renverſera en paſſant le fleu
de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Orac
il eſtoit en colere contre ce Prince, pour la ſupe
cherie qu'il avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux ſe peuvent-il
mettre en colere, veu qu'eſtans ſans corps il
ſont exempts de paſſion? Dy plutoſt qu'il eſto
ordonné que Creſus ſeroit trompé par l'Orac
& ramene tout au Deſtin, juſques à vos actions
& à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous ſommes moi
que rien: mais tu as raiſon de nous mépri
voyant que ie t'épargnes, moy qui tiens
foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-ie pas dit que tu n
me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'ordo
na; & quand tu me frapperois, ie ne m'en pre
drois pas à toy, mais aux Parques. Di-moy
toutefois; D'où vient que laiſſant impunis t
de parjures & de ſacrileges, tu t'amuſes à fo
dro

droyer des chesnes & des rochers, & quelques-fois des innocens ? Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoy Phocion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate est-il contraint d'avaler du poison ? Pourquoy les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy le vice est-il triomphant & la vertu opprimée ?

JUPITER. Tu ne sais pas ce qui est preparé là bas aprés la mort.

LE CYNIQUE. Nous le saurons quand nous y serons. Mais si dés ce monde les méchans étoient punis, & les gens de bien recompensez, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns, & de la récompense des autres, aprés cette vie ?

LE CYNIQUE. Je say bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les recompense ou qu'on les punit ?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont merité.

LE CYNIQUE. Mais on ne merite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autruy ; de sorte que si nous suivons celuy des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut recompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne merites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles se peuvent méler de tant de choses. Je les

trouve bien miſerables, & ne voudrois pas chan-
ger mon deſtin au leur. Mais je ne te veux pas im-
portuner davantage ; car je ne ſuis pas peut-eſtre
predeſtiné à eſtre plus ſçavant.

IVPITER LE TRAGIQVE

DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la Providence, mais le plus fort argument qu'il ait, eſt tiré des deſordres qu'on voit arriver dans le monde, dont on a embaraſſé d'autres auſſi bien que luy, & de tres-ſaints Perſonnages. Mais ſans parler des peines & des recompenſes eternelles, on peut dire, Que la ſageſſe de Dieu ſçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie ſervent aux uns de preuve ou d'inſtruction, & aux autres de châtiment. Que l'adverſité contribue plus que la proſperité à former l'homme ſpirituel, qui eſt le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu : & que la felicité ne conſiſte pas dans les grandeurs & les richeſſes, comme s'imagine le peuple ignorant, mais dans la ſatisfaction de l'eſprit. Du reſte on voit arriver des choſes fort à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la juſtification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne ſoit un effet de la Providence, quoy que les reſſorts nous ſoient ſouvent inconnus.

MERCVRE. QU'AS-TU, Jupiter, d'eſtre ainſi triſte & réveur comme un Phi-

losophe ? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire ; Ne nous le cele point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes ; Dy nous ton mal, nous y trouverons peut-estre quelque remede.

JUPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement.

JUPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal! Ah le méchant animal que tu as fait ; Promethée!*

MINERVE. Qu'y a-t-il ? Dy-le hardiment, Il n'y a icy que de tes amis ?

JUPITER. *Ah! mon foudroyant tonnerre, vain épouvantail de chene vieux.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain ; nous ne sçavons pas assez bien icy Euripide pour te répondre.

JUNON. Je sçay ce que c'est, sans qu'il le die.

JUPITER. Nalement, Tu en paroistrois plus touchée.

JUNON. Je suis si accoûtumée à recevoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantost plus. Mais je gagerois à te voir ainsi passe & melancolique, que tu as quelque amour dans la teste ; car ce sont les marques de cette passion, aussi bien que les sanglots & les larmes.

JUPITER. Tu es plaisante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

JUNON. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

JUPITER. Nos afaires, mes amis, sont sur le point de perir ; &, comme on dit, les fers en sont au feu.

JUNON. *** re a-t-elle produit quelque nouveau mons[tre] ou si les Titans ont brisé

leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre ?

JUPITER. Nullement ; Tout va bien dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce côté-là.

JUNON. Pourquoy viens-tu donc faire ici le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

JUPITER. Un Philosophe Stoïque & un Epicurien eurent hier une dispute touchant la Providence, en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier qu'il y eût des Dieux, & quand il y en auroit, qu'ils se melassent des afaires du monde. L'autre soûtint courageusement nostre party, mais à cause de la foule, on n'en pût rien conclurre, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy ; Cependant, chacun est en suspens de l'issuë de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que jamais afaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel ; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

JUNON. Ie ne m'etonne plus de ta réverie, ni des termes tragiques dont tu t'es servy pour exprimer ta douleur ; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'étoit quelque amourette ; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Ie suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puis qu'il s'agit de l'interest de toute la Communauté ; il ne faut quelquefois qu'un fou pour donner un bon avis.

JUNON. Ie ſuis de meſme ſentiment.

MINERVE. Ce n'eſt pas le mien. Il ne ſe reſout rien d'ordinaire dans ces grandes Aſſemblées; car l'un ſe plaiſt à défaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne ſervira qu'à troubler le ciel. Mais comme la choſe preſſe, ie ſerois d'avis que tu donnaſſes ordre en particulier, que le Stoïcien remportaſt la victoire, & que l'affront en demeurât à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'eſt pas aiſé de ſurprendre des gens nourris dans les ſubtilitez de l'ecole, ni de faire une ſupercherie en une diſpute publique. D'ailleurs, ſi Jupiter decide tout ſeul une afaire de cette importance, on dira que c'eſt un Tyran, qui fait tout de ſa teſte, ſans prendre avis de perſonne.

JUPITER. Va donc publier l'Aſſemblée.

MERCURE. On fait à ſçavoir de la part de Jupiter, que le Conſeil ſe tiendra dans une heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'afaires de conſequence, où chacun a intereſt.

JUPITER. Ce ſtyle n'eſt pas aſſez élevé pour une avanture ſi tragique. Il faut parler en Poëte en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais ie n'entens rien en Poëſie; & ſi ie ne m'en veux meſler, ie cours fortune de me faire moquer de moy, comme Appollon dans ſes Oracles, quoy que pour ſauver ſon honneur il y entremêle toûjours quelque obſcurité.

JUPITER. Ne te ſouvient-il point de quelque endroit d'Homére à ce propos?

MERCURE. Il ne m'en ſouvient pas trop bien; mais ie tâcheray de m'exprimer à ſa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, maſles

& femelles, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, avent à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste.

JUPITER. Bon, les voilà qui arriuent en foule; Que chacun se place selon son merite ou son rang; ceux d'or les premiers & en suite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre mesme, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation? Preferera-t-on la statuë d'or d'un vil artisan, à celle de Myron & de Phidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fust mieux de l'autre façon.

Bendis Artis, Mithis, Anubis.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on prefere les richesses au merite. Verra-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, passer apres ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feüille d'or, ou quelque filet sur l'ivoire, & sont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées; au lieu que les autres sont d'or massif.

JUPITER. N'importe, je le veux.

Anubis.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à visage de chien!

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubius est

d'or, & que tu n'és que de cuivre ? Car lors que Lysipe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'auoir des ſtatuës ſi precieuſes.

VENUS. C'eſt donc à moy de paſſer la premiere; car Homere m'appelle toûjours *Dorée.*

MERCURE. Ce n'eſt qu'une epithete, ma mie, qui ne fait rien à la verité de la choſe ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'eſt bien abuſé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des threſors*, luy qui a eſté contraint de mendier, & que tu verras tantoſt au bas bout, joüant au Roy depoüillé, parce que les voleurs luy ont dérobé ſa couronne, & ſes autres ornemens. Ce ſera beaucoup ſi tu n'es pas toute la derniere. *Les chevilles de ſa lyre.*

LE COLOSSE DE RHODES. C'eſt à moy de paſſer devant ; car ſi je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité, & quoy que je ne ſois que de cuivre, on en pourroit faire de moy pluſieurs d'or, ſi l'on vouloit ; outre que je ſuis un chef d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil que je repreſente.

MERCURE. Il ſemble qu'il ait raiſon. Que ferons-nous, Jupiter ?

JUPITER. Il eſtoit bien beſoin de faire venir ce grand Coloſſe, pour nous faire tous paſſer pour des Pygmées ? Qu'il ſe retire ; car le plancher de la ſale n'eſt pas aſſez haut pour le faire entrer, ou qu'il ſe mette ſur ſes genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux ſe tenir debout à l'entrée, pour ſervir de décoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de ſçavoir qui paſſera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils ſont tous deux fils de

Jupiter, tous deux de la main de Lyſippe, tous deux de meſme metal, ſans qu'on puiſſe reconnoître qui eſt le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous conſommerons tout le iour en de vaines ceremonies. Que chacun ſe range comme il pourra, ſans prejudice à ſa qualité, une autre fois on reglera les ſeances. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends ?

MERCURE. C'eſt qu'ils demandent les diſtributions ordinaires de Nectar & d'Ambroſie.

JUPITER. Il n'eſt pas queſtion icy de faire bonne chere ; Dy leur que la choſe preſſe, & que c'eſt une afaire d'importance.

MERCURE. Je ne ſçay comment me faire entendre à tant de peuples differens. Il vaut mieux faire ſigne de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu raſſis. Parle, tout le monde a les yeux fichez ſur toy.

JUPITER. Il faut que ie te die mon infirmité. Tu ſçais comme j'ay coûtume de tonner dans les Aſſemblées ; maintenant, ſoit que la grandeur du peril m'éfraye, où cette foule nombreuſe, ie ne ſçay plus où j'en ſuis, & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. Tout eſt perdu ; car ton ſilence eſt ſuſpect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Ie ne ſçay par où commencer. Si ie debutois par ce vers d'Homere, *Eſcoutez-moy, grands Dieux, & vous grandes Deeſſes*, & ce qui ſuit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraiſons de Demoſthene, en y changeant quelque choſe pour l'accommoder au

ſujet, comme ſont tous les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raiſon ; c'eſt un grand ſoulagement. Je croy, Meſſieurs, que quand vous aurez appris l'afaire dont il s'agit, il ne ſera point beſoin de reveiller voſtre attention, ni voſtre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importante; & quand je me tairois, la choſe parle d'elle-meſme, & vous reproche voſtre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puiſque Demoſthene me manque, ie vous diray ſans preambule, Que j'aſſiſtay hier auec quelques-autres, au ſacrifice que fit Mneſithee, pour eſtre échappé du naufrage. Lors que la ceremonie fut achevée, chacun ſe retira ; mais comme il n'eſtoit pas tard, j'alay faire un tour au Ceramique, révant à la miſere de noſtre condition, & à la mauvaiſe chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou ſeize que nous eſtions, Mneſithee ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, aprés nous avoir promis, dans le peril, des Hecatombes. Sur cette penſée, eſtant arrivé au Pecile, ie vis une grande foule de peuple aſſemblé, tant ſous les portiques qu'à découvert, autour de quelques perſonnes, qui crioient à pleine teſte, & me doutay auſſi-toſt que c'eſtoit une diſpute de Philoſophes. Je m'aprochay donc pour l'entendre, aprés m'eſtre envelopé d'un nuage, pour n'eſtre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant que c'eſtoit l'Epicurien Damis qui diſputoit de la Providence, contre le Stoïcien Timocles, & l'avoit reduit à tel point, par la force ou la ſubtilité de ſes raiſons, qu'il ne ſçavoit plus où il en eſtoit ; dequoy Damis ne faiſoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit inceſ-

ſamment. Alors, connoiſſant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de ſon coſté, j'étendis la nuë qui me couvroit, ſur le reſte de l'Aſſemblée, qui ſe ſepara auſſi-toſt, croyant qu'il fuſt nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois pluſieurs au retour, qui donnoient gain de cauſe à l'Epicurien, quoy que d'autres fuſſent d'avis, avant que de rien reſoudre, d'atendre la fin de la diſpute. Je vous ay donc aſſemblez dans cet intervale, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'afaire; & que ſi Damis l'emporte, il ne faut plus eſperer d'ofrandes ni de ſacrifices; ſi bien qu'il faut donner ordre, s'il ſe peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'afront en demeure à l'Epicurien. Que chacun ſe leve pour aler aux opinions.

Mercure. Paix, Eſcoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Aſſemblée, le faſſent en bon ordre & ſans tumulte; Quoy! perſonne ne bouge? Ils ſe regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient eſté frapez de la foudre. Puiſſiez-vous devenir auſſi muets que vos ſtatuës, & retourner dans voſtre premier neant.

Momus. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon ſilence, & diray mon advis librement, ſi l'on me le permet.

Jupiter. Parle, ſi tu as quelque choſe à dire qui ſoit pour le bien general.

Momus. Je m'étois toûjours bien douté, Meſſieurs, du mal-heur qui nous eſt arrivé; c'eſt à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ſes Diſciples. Car quel autre ſentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choſes du monde? où le vice triomphe de la Vertu; où les innocens ſou-

frent la peine des coupables, & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs, & des querelles, des divisions & des amourettes des Dieux, & autres choses semblables que content les Poëtes. Et vous trouvez étrange après cela, que quelques-uns en murmurent? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez sots pour nous sacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire; car on peut parler icy en toute liberté, si tu t'és jamais avisé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & recompenser les autres. S'il n'avoit pris envie à Thesee de nettoyer les grands chemins de voleurs, seroit-il seur maintenant d'aler à Athénes? Et si Hercule à la persuasion d'Eurysthée, n'avoit purgé la terre de monstres, où en seroit-elle aujourd'huy? Qui la délivreroit des Scirons, des Cercyons, & des Pityocamptes? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, sans parler des Centaures & des chevaux de Diomède? Nous sommes assis tout le jour, les bras croisez, à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice, sans donner ordre à rien, & laissant tout aller à l'aventure; & s'il faut ainsi dire, comme il plaist à Dieu. Bien loin donc de trouver étrange ce qui est arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors que les hommes commenceront à se demaiser; & à reconnoistre que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles, & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la source du desordre, & ne pas tant songer à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choses qu'ils trouvent à redire à nostre conduite. Vous sçavez, Messieurs, que je parle sans passion & sans interest, puisque ma divinité n'est reconnuë que de fort peu de personnes; & que pour un Autel

que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laiſſons ce folâtre, qui ne ceſſe de crier contre les deſordres, ſans y aporter aucun remede. Il eſt bien aiſé de reprendre ; mais mal-aiſé de faire mieux, comme dit fort bien Demoſthene.

NEPTUNE. Pour moy, Meſſieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & qui ne me mêle que du ſalut de ceux qui navigent ; ie ſuis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie noſtre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laiſſons pas tous les crimes impunis, & empéchera que l'erreur ne triomphe preſentement de la verité.

JUPITER. C'eſt bien chanté. Ne ſçais-tu pas que nous ne ſçaurions faire ni bien ni mal, ſi le Deſtin ne l'ordonne ? Autrement, aurois-je laiſſé impunis les ſacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le peſcheur qui t'a emporté ton trident à Gereſte ? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conſeil qui terniſſe noſtre gloire. Si nous faiſons mourir celui-cy avant la fin de la diſpute, on dira que nous en aprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Pren un autre avis, ſi le mien ne te plaiſt pas.

APOLLON. S'il eſtoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illuſtres vieillars, je ferois quelque propoſition qui ne ſeroit pas peut-eſtre inutile.

MOMUS. La choſe eſt ſi importante, qu'il faut entendre tout le monde, ſans s'atacher ſcrupuleuſement aux loix, lors qu'on eſt ſur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon ſoit

ſans barbe, il eſt un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profeſſion de ſageſſe; ſi bien qu'il a intereſt de montrer qu'il n'a pas perdu ſon temps ſur le mont Helicon avec les Muſes. *Du Senat de ſon temps.*

APOLLON. Ce n'eſt pas à toy à m'en donner la permiſſion, mais à Jupiter.

JUPITER. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je ſçay que Timoclés eſt plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'inſtitution de la jeuneſſe. Mais comme il reüſſit en particulier, il ſe fait moquer de luy en public, à cauſe de ſa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embaraſſe luy-meſme; & quand il veut le mieux faire, c'eſt alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ſes penſées ſont ſi ſubtiles & ſi delicates, que la pointe s'en émouſſe, pour eſtre trop fine; & ce qu'il dit eſt ſi obſcur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous ſçavez que la clarté eſt la principale partie du diſcours.

MOMUS. O le plaiſant Orateur, qui ſe coupe la gorge à luy-meſme! As-tu oublié que tes Oracles ſont ſi ambigus, qu'ils auroient beſoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te preſſer tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore qu'eſt ton avis?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Ce ſeroit bon, de le voir diſputer par truchement? Mais à propos, puis-que tu es Prophete, ne ſçaurois-tu dire ce qui arrivera de cette diſpute, dont tu nous vois ſi fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les inſtrumens neceſſaires pour cela.

MOMUS. Que tu sçais bien te sauver à propos!

JUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux, quoy qu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puisque Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dont il s'agit; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprouver.

Il fait allusion à la tromperie de Cresus.

JUPITER. Areste, le voila qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremousse. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & prophetise.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Phœbus, sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la sauterelle, les corneilles annonce-pluyes, jetteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frapera de sa cornes ses petits aux piez legers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prediction! Mais que veut ce bouffon; qui s'etouffe ainsi de rire?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des asnes

bastez, d'ajoûter foy à ses impostures ?

HERCULE. Quoy qu'étranger dans le Ciel, je ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute ; & si l'on voit que Timoclés ait du pire, je renverseray le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir enveloper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sotte & impertinente. Car tu dois avoir apris depuis que tu-es dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui font tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne ?

MOMUS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant, si un sacrilege a pillé mon Temple, ou renversé ma statuë, je ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent ? Si cela est, je vous diray librement, comme un grossier Beocien que je suis, qui dis les choses comme je les pense, que j'aime mieux quitter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où je seray pour le moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme, qui fournit des armes à son ennemy contre soy-mesme ? Mais qui est ce beau fils si poly, avec ses cheveux retroussez à l'antique ? C'est ton frere, Mercure, qui se tient au marché prés du Pécile, & qui est tout luisant à force d'estre froté d'huile, pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t-il quelque chose de nouveau ?

Statue d'airain, de Mercure, au marché d'Athénes.

HERMAGORAS. Ouy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frotoit, pour l'usage que vous sçavez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athlétes, qui se préparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux coups, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veuë, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes, Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroist tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se mélent point des choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nostre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré; mais

du moins que ce ſoit ſans injure, & puis je te feray réponſe.

TIMOCLE's. Dy-moy, meſchant; Croy-tu que les Dieux ne ſe mélent point des choſes du monde, & que tout ſe faſſe à l'aventure?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE's. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une ſi pernicieuſe doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'émouvoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raiſon. Tu devrois pour le moins te montrer auſſi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE's. Ils t'en feront, méchant; & ne laiſſeront pas un ſi grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont aſſez d'autres afaires ſur les bras, ſi l'on t'en veut croire, puis qu'ils ſe mélent de tant de choſes. C'eſt pourquoy ils ne puniſſent pas tes parjures, pour ne rien dire du reſte, puiſque je l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur providence, qu'en te faiſant perir. Mais peut-eſtre qu'ils ſont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehenſibles, où ils vont ſouvent feſtiner, & meſme ſans qu'on les en prie.

TIMOCLE's. Que faut-il répondre à un ſi impudent Sophiſte?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raiſons que nous, pour prouver une providence, ſans te mettre en colere; car il y a long-temps que ie les ſçay.

TIMOCLE's. Les voicy. Premierement le bel ordre du Monde; le cours reglé des Aſtres & des Saiſons; la compoſition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus mer-

veilleuſe ; la façon de connoiſtre, de voir, de ſe mouvoir, de ſe nourrir.

DAMIS. Tu poſes ce qui eſt en diſpute ; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce ſoient des éfets de la Providence. C'eſt aſſez que les choſes conſervent leur nature, ſans que perſonne s'en mêle ; mais tu appelles ordre, ce qui n'eſt qu'une neceſſité, & penſes que c'eſt aſſez, pour prouver ta providence, de dire comme les choſes ſont ; mais c'eſt un foible Argument, aportes-en un autre.

Voyez les Remarques.

TIMOCLE's. Je ne croy pas qu'il ſoit beſoin d'autres preuves, outre le conſentement general des hommes, qui eſt comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en ſçauroit tirer de conſequence bien forte ; parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre, les Thraces un fugitif de Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Jour, les Cylleniens Thalés, les Aſſyriens une Colombe, les Perſes le Feu, les Egyptiens l'Eau ; Car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait ſon Dieu ſeparé ; les uns un Taureau ou un Singe, les autres une Cigogne ou Crocodile ; Ceux-cy des Oignons, ceux-là un Chat ou un monſtre à teſte de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teſte. Quelques-uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t'il rien de plus divers & de plus ridicule ?

Zamolxis

TIMOCLES. Mais ils s'acordent pour le moins tous en ce poinct, qu'ils adorent une Divinité, quoy qu'ils ne la connoiſſent pas.

MOMUS. Ne diſois-je pas bien, Meſſieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaiſes, & qu'on s'en riroit ?

JUPITER. Tu as raiſon, i'y donneray ordre, dés que le peril ſera paſſé.

TIMOCLE'S. Venons aux Oracles & aux Prédictions, qui ſont de nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monſtres à double viſage, comme les Portraits de Janus ou de Mercure, ou bien ie te demanderay duquel tu te veux ſervir, ſi ce ſera de celuy de Créſus qui luy couſta ſi cher, ou de quelqu'autre.

MOMUS. Il touche les choſes que je craignois le plus; Où eſt nôtre Prophete, qu'il vienne défendre ſa cauſe?

JUPITER. Ah? que tu-és importun, Momus, avec tes boufonneries hors de ſaiſon!

TIMOCLE'S. Ne voy-tu pas que tu renverſes les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui ſentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait aprés bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renverſé l'Autel de la Diane des Scythes, ſur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voilà un inſolent maraut, qui parle indifferemment de tout, ſans reverer ce qu'il n'entend point, ni diſtinguer l'innocent d'avec le coupable.

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque choſe à dire; & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-même.

TIMOCLE'S. N'entens-tu pas tonner Jupiter?

DAMIS. J'entens bien tonner, mais ſi c'eſt Jupiter ou non, je m'en raporte à ceux qui viennent en Candie, qui diſent qu'il eſt mort, il y a long-temps, & qu'on y montre encore ſon ſepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'atendois. Quoy ! tu pâlis; Jupiter? Faut-il craindre un pauvre Philoſophe

JUPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy aplaudit ?

MOMUS. Où eſt donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enleves d'un ſeul coup, les hommes & les elemens.

TIMOCLE'S. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais eſté ſur mer ?

DAMIS. Oüy, fort ſouvent.

TIMOCLE'S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faiſoient mouvoir ton vaiſſeau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduiſoit, ſans quoy il ſe fuſt égaré ?

DAMIS. Il eſt vray.

TIMOCLE'S. Et tu crois que ce grand vaiſſeau de l'Univers ſoit ſans conducteur, lors que le moindre petit navire ne ſe peut paſſer de Pilote ?

DAMIS. Ie te veux convaincre toy-même, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux; As-tu veu un Pilote, qui ne donne ordre que ſon vaiſſeau aille bien ? Mais ton Pilote de l'Univers laiſſe tout aller à l'abandon. Il ſe ſert pour la conduite de ſon navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeïr; & les plus forts ſont ſouvent les maiſtres. Conſidere ces Grands hommes, qui croient capables, s'il faut ainſi dire, de conduire tous ſeuls la Barque; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas ſeulement place au fonds du Navire, tandis que des meſchans ou des furieux eſtoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaiſſeau ſi mal conduit, faſſe ſouvent des naufrages. S'il y avoit un ſage Pilote, il donneroit les emplois toûjours aux plus dignes, & occuperoit cha-

L'ordre des hommes n'eſt pas celuy de Dieu.

Il ne fait pas naufrage.

cun à ce dont il eſt capable, chatieroit les méchans, récompenſeroit les bons, & rendroit l'Univers floriſſant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaiſon ; car celle-cy cloche. *mais ceux qui le conduiſent.*

MOMUS. Voilà noſtre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il eſt vray, Momus ; car noſtre Avocat n'eſt qu'une beſte, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre choſe à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLE'S. Qui quitte la partie la perd, il faut donc que tu confeſſes que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que tune m'importunes plus.

TIMOCLE'S. Tu ris, fils de putain, qui as égorgé ton frere, & couche avec ta ſœur, ſans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échaperas pas, ſi tu échapes à la vengeance Divine ; car je t'aſſommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux ! l'un s'en va tout riant, & l'autre le ſuit tout furieux ; Que ferons-nous en cette extremité ?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, eſt de ne pas faire ſemblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule ſoit de noſtre coſté ?

JUPITER. Ha ! Mercure, j'aimerois mieux un tel fait de la ſorte, qu'un million d'autres.

LE SONGE OV LE COQ

DIALOGUE

DU SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

Sous la Metempſycoſe de Pytagore, il décrit les incommodités des richeſſes, & les avantages de la pauvreté.

MICYLE. QUe le Diable emporte le Coq, qui n'a éveillé comme i'eſtois dans la plus haute felicité que puiſſe poſſeder un mortel, & qui n'a pas ſoufert que je donnaſſe quelque relaſche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de ſi bonne heure ? Car ce profond ſilence fait voir qu'il n'eſt pas encore jour, outre que je ne ſens point ce froid piquant qui annonce ſa venuë. On diroit qu'il garde la Toiſon d'Or, ou les Pommes Heſperides, tant il eſt ſoigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin ; car je luy tordray le cou dés qu'il ſera jour, pour recompenſe de m'avoir éveille ſi matin.

LE COQ. Je penſois te faire plaiſir, mon maiſtre, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy ſubvenir à ta pauvreté ; & ſi tu m'avois crû, tu aurois déja remis un bout à un ſoulier ; ou refait quelque pantoufle. Mais une autrefois je me tairay, puis que cela te déplaiſt, quand tu devrois mourir de faim. Pren garde ſeulement qu'en dormant la graſſe matinée, tu ne ſois heureux qu'en ſonge, & mal-heureux en éfet.

MICYLE. Quel prodige eſt-ce cy, grands Dieux? mon Coq parle comme un homme!

LE COQ. On voit bien que tu n'és pas fort verſé dans les livres; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille, s'arreſter au milieu du combat pour haranguer, & pour prédire l'advenir, ce qui eſt encore plus étrange, ſans que ceux qui l'écoutoient priaſſent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, ſi tu avois oüy parler le vaiſſeau des Argonautes, ou quelque cheſne de la foreſt de Dodone, & veu des peaux de bœuf ſe mener, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela ſi extraordinaire de moy qui ſuis le compagnon de Mercure, qui eſt le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converſer parmy les hommes. Mais ſi tu me veux promettre de n'en rien dire, je t'apprendray la cauſe de cette merveille. *Un heſtre*

MICYLE. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'eſt-ce point un ſonge que cecy, & ſuis-je bien éveillé?

LE COQ. Je te diray une choſe bien plus étrange; c'eſt que j'ay eſté homme autrefois, moy qui ſuis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy ſervoit de confident en ſes amours; & qu'eſtant allé coucher avec Venus, il le laiſſa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau garçon s'eſtant endormy, le Soleil découvrit tout le myſtere, de ſorte que Vulcain envelopa les deux Amans dans ſes filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui porte encore la creſte de l'armet & les eſperons, qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et ſes deſcendans

depuis, pour reparer ſon honneur, annoncer
venuë du iour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable auſſi bi
que toy; mais ce n'eſt pas là le ſujet de mon cha
gement.

MICYLE. Qu'eſt-ce donc? J'ay grande envie
le ſçavoir.

LE COQ. As-tu iamais oüy parler de Pyta
ce.

MICYLE. Qui? ce Philoſophe qui défendo
les viandes?

LE COQ. Luy-meſme; qui avoit eſté Euphor
auparavant.

MICYLE. Il eſt vray qu'on dit que c'étoit u
grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'
moy-meſme.

MICYLE. Dieu! l'étrange métamorphoſe, d'u
Coq en un Philoſophe, ou plûtoſt d'un Philoſophe
en un Coq! Mais comment cela s'eſt-il fait? ca
il me ſemble que tu as deux choſes toutes contrai
res à Pytagore; l'une, de manger des féves; &
l'autre d'eſtre grand cauſeur.

LE COQ. Lors que j'eſtois Pytagore, je n'
mangeois point; & n'ay iamais enjoint le ſilenc
qu'à mes Diſciples, & non pas à moy. D'ailleurs
j'ay paſſé depuis par beaucoup de conditions, qui
ſeroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, ie te prie, car ſi
l'on me donnoit le choix de reprendre mon Son
ge, quoy qu'il fuſt tres-agreable, ou d'entendre
tes avantures, je ne ſçay lequel je prendrois, tant
je trouve de reſſemblance entre un Songe & ton
Hſtoire.

LE COQ. Penſes-tu encore à ton Songe, qui
n'eſtant

n'eſtant qu'un trompeur agreable, ne te pouvoit donner qu'une fauſſe felicité ?

MICYLE. I'en ay l'eſprit ſi plein, que ie ne m'en puis défaire ; & ie crois que j'y ſongeray toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la nature du Songe, qui eſt de s'envoler eſt un inſtant ; c'eſt pourquoy on luy peint des aiſles. Mais celuy-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur tes paupieres. Que pouvoit-ce eſtre encore, pour te charmer ſi fort que tu ne le puiſſe oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le ſouvenir ſeul des plaiſirs, donne du plaiſir ; mais conte-moy auparavant ton avanture.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence ; Que ie voye s'il eſt ſorty par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troiſiéme.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux:

MICYLE. C'eſt un réveur, qui n'y connoiſſoit rien. Cela eſtoit bon pour les ſiens, qui ſentoient la gueuſerie ; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien eſt ſorty par une porte dorée ; car il ne parloit que de richeſſes.

LE COQ. Comme les Songes ſe forment d'ordinaire des penſées qu'on a euës le jour, c'eſt ſans doute que tu ne ſonges à autre choſe ; car on met toûjours la félicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay poſſedé en ſonge de grands treſors. Que cét or eſtoit brillant, qu'il ſe rapportoit bien à la deſcription qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau eſt veritablement excellente ; mais que l'or eſt com-

me un feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu ſçais que je ne ſoupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en ſouvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le iour que quatre ou cinq feves que tu me donnas le ſoir en arrivant, qui eſt un aſſez méchant feſtin pour un Athlete comme moy, qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas plûtoſt donné à manger, que ie me couchay, parce que j'avois un peu bû ; & en dormant j'eus un ſonge qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là ambroiſienne, comme fait Homere.

LE COQ. Conte-moy ton feſtin auparavant, pour contenter mon apetit ; car ie n'ay rien dans le jabot ; & tu ſçais que le ſouvenir d'un bon repas n'eſt pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puiſque tu le deſires. Je rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui eſt fi riche ; & comme ie l'eus ſalüé à mon ordinaire, ie me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que ie vinſſe ſouper chez luy, & qu'il celebroit le jour de la naiſſance de ſa fille. Comme je m'excuſois par reſpect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui eſt malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amilà la goute, ſi ce n'eſtoit aſſez de la fievre pour l'empecher de venir. Tout le temps qui ſe paſſa depuis, juſqu'au ſouper, me parut un ſiecle, tant

l'avois besoin, il y avoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. Je me promenois donc devant l'horloge, en attendant que l'heure sonnast, & n'en vis jamais de plus longue, non pas mesme celles où je travaille à credit. L'heure venuë, je doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau costé, & trouvay plusieurs des conviez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

l'exprime en la nôtre façon.

C'est un sarcasme qui parle.

LE COQ. Qui estoit-ce ?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale & toufuë, qui n'enseigne que des sotises à la jeunesse. Il estoit tout pasle & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomach, après avoir bien toussé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne devoit pas venir en cét état, & qu'on luy eût envoyé à souper chez luy ; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fût venu quand il eût eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eût imputé à orgueil ou à dédain. Alors je ne pûs m'empescher de dire tout bas en grondant, qu'il eût mieux fait de laisser sa fievre à la maison, sans venir troubler l'allegresse des festins, par sa mauvaise mine ; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre ; & là-dessus le maistre du logis le vint recevoir, & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aidassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je médiois déja ma retraite, lors qu'Eucrate m'apercevant ; Demeure, dit-il, Micyle, tu ne feras pas d'avoir place ; car j'envoiray mon fils souper avec sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette

Thrasme. politesse.

parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchaſt de priver le fils de la maiſon de cét honneur. Comme tout fut preſt, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre noſtre Pedant, & le mirent en ſa place, qu'ils remparérent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empécher de tomber. On me mit auprés de luy, parce que perſonne n'y vouloit eſtre. Le feſtin fut magnifique, & la Muſique excellente, entremélée de boufons & de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma felicité euſt eſté parfaite, ſans le voiſinage du Philoſophe, qui me rompoit la teſte des diſcours de la Vertu & des impertinences du College; & je diſois en moy-meſme, faiſant réflexion là deſſus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roſes ſans épines. Voilà quel fut le feſtin. Pour mon ſonge, il me ſembloit en dormant qu'Eucrate eſtoit mort, & qu'il m'avoit fait ſon heritier; Qu'il me laiſſoit une ſource inepuiſable d'argent, quantité de meubles, de vaiſſelle d'or & de pierreries; que j'étois ſervy par une foule d'officiers & de valets, qui n'étoient que pour moy ſeul, traine ſur un char étendu tout de mon long, comme ſi je n'euſſe eu ni bras ni jambes. En cét état glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent auſſi-toſt aſſemblez, comme il arrive ordinairement en ſonge: Mais parmy cette allegreſſe, comme on apportoit le deſſert, & que je beuvois à leur ſante dans une coupe d'or, toute ma felicité s'en eſt envolée par ton cry, & je ſuis redevenu auſſi gueux que j'eſtois auparavant. Aprés cela, tu trouves etrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye?

LE COQ. Es-tu si fou de croire, que la felicité consiste en ces choses ?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euphorbe, que tu aymois la magnificence, & que tu alois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux graces ; car je ne voy rien de si agreable que l'or, dont Jupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maîtresses. En effet, ce métal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le mesme métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui ! ce petit camus, qui nous emporta une écuelle de terre sous son manteau, & qui faisoit serment aprés qu'il ne l'avoit pas veuë ; mais je l'avois découvert, & je jettay un cry pour t'en avertir ; à quoy tu ne pris pas garde.

MICYLE. C'est luy mesme. Ce galand s'étant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet, que je l'ay esté en songe, les Dames sont devenuës amoureuses de luy : cela l'a rendu si glorieux, que l'autre jour que je le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon, mais Simonide ; & que je ne retranchasse rien de ce mot, si je ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beaux & galants ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ;

LE COQ. Je ris de voir que son éclat t'éblouit comme les autres ; mais je te veux montrer que

c'eſt la ſource de tous maux, & que les plus riches ſont les plus miſerables ; car j'ay paſſé par toutes ſortes de conditions

MICYLE. A propos il eſt temps que tu contes tes aventures ; car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premierement que tu es plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma felicité. Mais conte-moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pytagore, & en ſuite coq, apres pluſieurs revolutions : Car il n'eſt pas qu'il ne te ſoit arrivé beaucoup de choſes memorables en tant de metempſycoſes.

LE COQ. Il ſeroit trop long de reprendre dés le temps que nos ames décenduës d'Appollon prirent un corps pour punition de quelque crime ; il n'eſt permis ni à moy de reveler ces myſteres, ni à toy de les entendre ; mais depuis que je fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparavant, ſi j'eſtois quelque choſe avant que d'eſtre Micyle.

LE COQ. Tu eſtois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miſerable que je ſuis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans mon neceſſité ! Mais que deviendray-je aprés cecy ? car ſi quelque bonne fortune m'atendoit, je ſerois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant il m'ennuye d'eſtre Savetier.

LE COQ. On ne peut ſçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon hiſtoire, eſtant Euphorbe je fus tué au ſiege de Troye, & devins en ſuite Pytagore, apres eſtre demeuré long-temps ſans corps, juſqu'à ce qu'il plût à mon pere de m'en faire un

MICYLE. Fus tu tout ce temps-là ſans boire ni manger ?

LE COQ. Qui en doute, puiſque je n'avois point de corps ?

MICYLE. La guerre de Troye ſe paſſa-t-elle comme Homere la decrit ?

LE COQ. Comment l'auroit-il ſu, puis-qu'il étoit alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sache qu'Ajax ne fut jamais ſi grand qu'il le fait, ni Helene ſi belle ; car il m'en ſouvient. C'eſtoit un grand cou de gruë, ou ſi tu veux de Cygne, puiſque ſon pere en eſtoit vn ; & par la meſme raiſon elle eſtoit aſſez blanche, mais preſque auſſi vieille qu'Hecube ; car Theſée qui la ravit, eſtoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fût au monde. *Lors qu'Hercule la prit.*

MICYLE. Et Achille eſtoit-il auſſi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne t'en ſçaurois rien dire ; car je n'eus jamais afaire à luy, & ne ſçay ce qui ſe paſſoit dans le camp des Grecs, où je n'eſtois pas ; mais ſon compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à defaire.

MICYLE. Ni toy à Menelaus. Mais c'eſt aſſez de ces choſes. Dy maintenant ce que tu fis, eſtant Pytagore.

LE COQ. J'alay trouver les ſages d'Egypte, pour aprendre leurs myſteres, apres avoir eſté inſtruit dans les Sciences humaines ; & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je ſçay comme tu leur fis acroire que tu eſtois reſſuſcité, & que tu avois une cuiſſe d'or. Mais dy-moy, quelle fantaiſie te prit de défendre les viandes & les feves ?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maistre ; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins tu, apres avoir esté Pytagore ?

LE COQ. Aspasie, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha ! maistre coq, je ne croyois pas que tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pytagore a tendu des pieges à la jeunesse ? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes ? Pytagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cenée & Tiresie, qui de femmes ont esté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy ; quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme, ou celle de la femme ?

Il l'a expliqué en un autre Dialogue.

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est, car il n'est pas que tu ne deviennes femme plusieurs fois dans cette grande revolution de siecles.

MICYLE. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu aprés avoir esté Aspasie ?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Cratés

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Aprés, je fus Roy, puis mendiant, en suite Satrape, cheval, geay, grenoüille, &

enfin coq, aprés diverſes metamorphoſes. Et je ne l'ay pas eſté une ſeule fois, mais pluſieurs; car j'ayme cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme j'ay paſſé par les grandeurs & les richeſſes, je ſçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pytagore, Crates, Aſpaſie, car je ne ſçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'apeller Coq, puiſque je le ſuis maintenant, quand ce ne ſeroit que pour faire voir que tu ne mépriſe pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illuſtre Coq, puiſque tu as paſſé par toute ſorte de conditions, quelle eſt la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Conſidere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'éfrayent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis aprochent, tu n'és point en peine de tranſporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier ſon de trompette, tu trouſſes bagage, & te ſauves où il te plaiſt, ſi tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu és en ſeureté par tout; Au lieu que les riches voyent de deſſus les murailles deſoler leurs champs, endanger leurs vignes, brûler leurs maiſons, ſaccager leur bien. En quel état penſes-tu qu'ils ſoient alors? & ne crois-tu pas que chacune de ces choſes leur donne du poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'eſt à eux qu'on s'adreſſe, & non pas à toy. Si la ville eſt priſe, ce n'eſt pas toy qu'on tourmente; car on ſçait bien que tu n'as point

d'argent ; mais on geſne les riches, pour découvrir leurs treſors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où eſt le danger ; car tu n'és pas digne de cét honneur, mais à la queuë, où tu te peux ſauver, ſi l'on a du pire, n'eſtant point arreſté par la peſanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui eſt un fardeau encore plus peſant ; & ſi l'on a du bon, on te traite magnifiquement aprés la victoire. Dans la paix auſſi, l'on te cajole, & l'on te fait des largeſſes, pour monter aux dignitez. On te donne des ſpectacles, & on te conſtruit des bains & autres édifices publics, pour la neceſſité ou pour le plaiſir. Ajoûte à cela que les Riches ſont expoſez à mille calomnies, à cauſe de leurs richeſſes. Vous leur faites rendre compte de leur adminiſtration, quand vous voulez, & vous confiſquez leur bien, ſi la fantaiſie vous en prend. Quelquefois, non contens de crier contr'eux dans les aſſemblées, vous les pourſuivez à coups de pierres, ou vous les jettez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'apprehendes ni les accuſations, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & tu ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voiſinage. Tu n'és point travaillé de mille fâcheux ſoucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te derobe. Tu n'és point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de ſolliciter un procés, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richeſſes, par je ne ſçay quelle fatalité, ne nous ſçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on eſt tourmenté, & de l'aquiſition, & de la conſervation, & du chagrin

de la dépense ; Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous jette le chat aux jambes. Si tu és malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excés, ni n'as de soucy qui te ronge, ton mal qui n'eſt point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aiſément : mais les riches ſont tourmentez par les maux & par les remedes, & ſujets à une infinité de maladies, dont tu ne connois pas ſeulement le nom. Enfin, ſi je t'avois fait une liſte de tout ce qu'ils ſouffrent, je t'épouvanterois du nombre, ſans parler de la mort dont ils ſont en aprehenſion perpetuelle, & qu'ils conſiderent comme un ſuplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de ſe precipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui raſent la terre, ſont hors de danger.

MICYLE. Ils ſont ſages.

LE COQ. Veux-tu que je te conte les divers naufrages des Grands ? Voy Creſus ſur un échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran, qui tient au foüet au lieu d'un ſceptre, & de Roy de Syracuſe eſt devenu maiſtre d'Eſcole à Corinthe. Voy ...

MICYLE. Arreſte. Dy-moy un peu quelle eſt la felicité des Roys ; car je ſuis bien-aiſe de l'apredre.

LE COQ. Elle eſt aſſaiſonnee de beaucoup de maux, Micyle, & peu s'en faut, que je ne te die des injures, de m'en avoir ramené le ſouvenir. J'ay eſté Roy d'un grand païs, riche & floriſſant. J'y y eu tout l'aparell de la Royauté, meubles, ſuite, équipage, treſors, gardes, flotes, armées. J'étois reſpecté & adoré, comme un Dieu. Lors

que je ſortois en public, on ſe preſſoit pour me voir, on me ſuivoit en foule par les ruës, on couroit devant, pour me voir paſſer, on montoit ſur le toict des maiſons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét état, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces ſtatuës ſuperbes d'art & de matiere, qui ſont auſſi ſales au dedans, qu'éclatantes au dehors, & pour un Dieu ou un Heros qu'elles repreſentent, n'enferment que des ſouris ou des mouches.

MICYLLE. Mais tu n'as pas encore dit leur défaut, car la pompe & la majeſté n'eſt que le dehors de la ſtatuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs ſoupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis couverts ou cachez, des embûches qu'on leur dreſſe, de la haine des vns, du dégouſt des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, eſtre effrayé de mauvais ſonges, tourmenté de ſoucis cuiſans, agité de vaines ou de ridicules eſperances, mais toûjours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de jugemens, de traitez, accablé de conſeils & d'alliances; embaraſſé de mille fâcheuſes intrigues. L'un a en teſte ſon fils, qui eſt indigne de luy ſucceder: l'autre ſon frere, qui leve ſecretement des troupes, & qui fait ſous main des creatures. On apprehende également les méchans & les gens de bien, eſtant jaloux de la reputation des vns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'une maiſtreſſe, qui ne vous aime point, ou en aime un autre: la jalouſie d'un favory qu'on a trop élevé: la crainte d'une ſedition du peuple, ou d'une conjuration

des Grans; les exemples funeſtes des Princes détrônez, aſſaſſinez, empoiſonnez, & autres hiſtoires tragiques, qui retentiſſent ſur les theatres.

MICYLE. N'en dy pas davantage, car cela me fait horreur; & j'ayme mieux encore demeurer comme je ſuis, que d'eſtre empoiſonné dans une coupe d'or en un feſtin, puis que toutes les réjoüiſſance des Grans leur ſont funeſtes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet; au lieu que la vie de ces gens-là eſt pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne ſont ſouvent que des Comediens, qui ſous un manteau royal cachent une ame de faquin, & qui font paroiſtre la petiteſſe de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay déja apris à faire des comparaiſons à ton exemple. Mais paſſons maintenant aux animaux; Que te ſemble de leur condition?

LE COQ. Cela ſeroit long à conter, & n'eſt pas de noſtre ſujet. Je te diray ſeulement qu'elle eſt plus tranquile que la noſtre, parce qu'elle eſt renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'eſt point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flateurs, d'uſuriers, ni de maltotiers, comme parmy nous, & autre telle racaille.

MICYLE. Il eſt vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la paſſion que j'avois pour les richeſſes, que j'ay ſuçée avec le lait. Car l'exemple de mon voiſin me touche, & mon ſonge me revient toûjours dans l'eſprit.

LE COQ. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il eſt encore nuit; t'emener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle eſt leur felicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy.

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que j'ay à la queuë, la droite rend invisible & ouvre toutes les portes fermées, qui m'eſt une grace que j'ay reçuë de Mercure, à qui je ſuis conſacré.

MICYLE. Si ce que tu dis eſt veritable, je vay tranſporter chez moy dés aujourd'huy toutes les richeſſes de mon voiſin, & le reduire à faire le métier qu'il faiſoit auparavant.

LE COQ. Cela ne ſe peut; car Mercure m'a obligé de découurir ceux qui abuſeront de ce ſecret.

MICYLE. Il n'eſt pas croyable que le Dieu des larrons te veüille contraindre à reveler ceux qui dérobent? mais ne laiſſons pas d'aller, je m'en empeſcheray ſi je puis.

LE COQ. Arache donc cette plume de ma queuë. Quoy! tu les araches toutes deux?

MICYLE. C'eſt afin d'eſtre plus aſſeuré, ou que cela ne ſera pas ſi diforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement? ſera-ce chez cét homme qui ne trouve pas ſon nom aſſez beau depuis qu'il eſt devenu riche?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte; Que faut-il faire?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la ſerrure, elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau ſecret! la clef n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier; le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort.

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obſcure, qui eſt tout pâle & defait. Il faut que quelque ſoucy le ronge; car je n'ay point oüy dire qu'il fût malade.

LE COQ. Escoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon lict. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palfrenier qui ait fait le coup: car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte, car j'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis, assez forte; Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coquin de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de même métier que luy.

MICYLE. Oüi, infame! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer apres que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entends du bruit. Qui va là? Je le tiens. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi; il me semble toûjours de voir quelqu'un: Il faut recompter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la court. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois envie; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miſerable vie ! Ainſi puiſſent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frapé.

LE COQ. Laiſſons-le crier, & pâlir, comme ſon argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet y fait la debauche, ou il y a quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ſes intereſts avec ſes doigts crochus, ſans ſonger à la mort, qui le doit bien-toſt changer en fourmy ou en corbeau, qui eſt le deſtin d'un uſurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! je poſſedois tantoſt toutes ces richeſſes en ſonge.

LE COQ. Tu ne peux t'empeſcher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts ! Mais la plaiſante rencontre : Vois-tu ſa femme couchée avec ſon cuiſinier, & ſa fille d'un autre coſté entre les bras d'un galant ? C'eſt pour cela que la porte eſtoit entr'ouverte. Quel créve-cœur ce luy ſera, quand il viendra à le ſçavoir ! Hé bien ! voudrois-tu eſtre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de ſouffrir ces infamies. Fy des richeſſes, je leur dis deſormais Adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui poind. Une autrefois tu verras le reſte.

ICAROMENIPE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE SON AMY.

Ce Dialogue a quelque choſe du CONTEMPLATEVR *& de* LA NECROMANCIE, *& taxe l'incertitude des Philoſophes, & leurs vaines & curieuſes recherches; Mais il ſe mocque en paſſant, des Dieux & de la vanité des hommes.*

Les ſtades ont cent vingt-cinq pas, & cinq pieds pour pas, & les parasanges ſont de trente ſtades.

MENIPE. DEpuis la terre juſqu'à la Lune, il y a trois mille ſtades; d'où juſqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens parasanges; & de-là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'eſt-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de ſtades, & de parasanges?

MENIPE. C'eſt que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Penſes que c'eſt quelque navigation lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du Ciel & des Aſtres, cõme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement; c'eſt dans le Ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton ſonge ait duré long-temps, pour avoir couru tant de ſtades & de parasanges.

MENIPE. Ce n'eſt pas un ſonge, mais une verité.

L'AMY. Quoy! tu arrives tout fraîchement du Ciel!

MENIPE. Oüi, où j'ay apris des choſes incroyables ; & c'eſt ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles ſoient ſi grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baiſſer la teſte, ſans s'enquerir de choſes ſi hautes, & fermer les yeux devant une ſi grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouver une echelle aſſez grande, pour monter ſi haut? Car tu n'a pas eſté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas beſoin d'échelle, ayant des ailes aſſez fortes pour me guider juſques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuſe par ta chûte ?

MENIPE. Non ; car je n'avois par des ailes de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as tu pû recouvrer d'autres, car à force de l'aſſurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Un chaſſeur m'en a fait preſent de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay acommodées ſur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, je me ſuis guindé dans le Ciel à l'aide d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu ſois bien hardy & bien curieux, d'avoir tenté une entrepriſe ſi difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raiſon. Apres avoir reconnu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, je commençay à mépriſer les grandeurs, les richeſſes, & les voluptez, & à m'adonner

à la contemplation, & à la recherche de la verité; en quoy consiste le souverain bien. Je considerray d'abord le Ciel, & les Astres, qui semblent semez par l'air à l'aventure; le Soleil qui brille de tant de lumiere, la Lune si diverse en ses changemens; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur ou tant de bruit, la gresle, la neige & les vens, d'une origine si admirable & si inconnuë; & le reste des merveilles de la Nature, où il y a tant à aprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine, & quon ne peut deviner quel est l'Autheur de cét Vnivers, ni comment il a esté fait; & s'il a eu un commencement; Je trouuay à propos de consulter les Philosophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute, & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent, dont je donnay la moitie comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne sçay comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude, & ne m'aprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus étrange; c'est qu'estant d'avis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouvé la verité, comme si elle s'estoit revelée à luy.

L'Amy. C'est une chose étrange, que des gens si sages & si sçavans, ne se puissent accorder en des matieres si importantes!

Menipe. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres, & que la pluspart radotent mesme de vieillesse, ils croyent pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & mesurent le Soleil & les Astres,

comme ils feroient leur cour ou leur larcin. Ils te diront hardiment la distãce qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne sçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Megare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarrez, & décrivent plusieurs Spheres là haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problematiquement, & sans vouloir rien affirmer; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil est un fer chaud; les autres que la Lune est habitée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil atire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrarieté, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est eternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. Mais je m'étonne que faisant un Dieu pere de l'Univers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?

Voyez les Remarques.

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPE. Si tu sçavois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes; tu en serois tout étonné. Car ses uns font l'Univers finy, les autres non; les uns en cõptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un; il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils étoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diversité? L'un dit que la divinité est un nombre; l'autre jure par le chien, l'oye, & le platane; ceux-cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoir; ceux-là n'en font

Les Elemens qui se font perpetuellemens la guerre.

qu'un, tant la diſette en eſt grande. Les uns veulent que la divinité ſoit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle ſe méle des choſes du monde; ceux là, qu'elle ne faſſe rien du tout, comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillars, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne ſe plus méler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrarieté me mettoit en extréme peine. Car je n'avois pas la hardieſſe de contredire à des gens qui ſont tant les venerables; & d'autre côté je ne me pouvois reſoudre à croire pour certain, ce qui eſtoit ſi fort conteſté. Dans cette irreſolution, deſeſperant de trouuer icy bas, ce que je cherchois, je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'inuention que j'ay dite. Je fus choiſi d'abord par la grandeur de ſa lumiere; mais comme je fus prés du globe de la Lune, ſentant une de mes ailes s'afoiblir, je m'y allay repoſer, & contemplay de là toute la terre, jettant les yeux tantoſt d'un côté, tantoſt d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L'Amy. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne ſe peut faire que tu n'ayes apercû pluſieurs belles choſes, qui ſont dignes d'eſtre ſçuës.

Menipe. Tu as raiſon; mais il faut que je te die premierement que la terre paroiſt beaucoup plus petite de la haut, que le globe de la Lune, & que j'euſſe eu de la peine à la reconnoitre, ſans la tour du Phare & le Coloſſe de Rhodes. Il eſt vray que l'Ocean jette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit diſcerner peu à peu; & je contem-

play en ſuite le particulier de la vie des hommes.

L'Amy. Cela ſe contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cauſe de ſa petiteſſe, & que tu ayes obſervé en ſuite juſqu'aux moindres particularitez.

Manipe. C'eſt que tu n'entens pas le reſte. Comme j'eſtois en peine ſur ce ſujet, Empedocle m'aparut; noir comme un charbonnier, à cauſe des flâmes du mont Ethna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démõ du globe de la Lune; mais il me raſſura en ſe nõmant, & me conta comme la fumée qui ſortoit de cette mõtagne brûlante; l'avoit porté iuſques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit çà & là ſe nourriſſant de roſée. Qu'il voyoit bien la peine où j'eſtois, & qu'il m'en vouloit tirer; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui eſt le plus clair voyant de tous les oiſeaux, je verrois clairement de ce coſté là, pourveu que je ne remuaſſe point l'autre: Et que je ne devois pas le trouver étrange, veu que les artiſans, pour mieux voir, avoient acouſtumé de fermer un œil. Apres avoir dit cela, il s'evanoüit, mais je luy promis de luy faire à mon retour des éfuſions ſous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune, dequoy il me remercia, & me repondit en bon Philoſophe, Qu'il ne l'avoit pas fait pour la recompenſe, mais par le ſeul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plûtoſt l'aile droite, qui eſtoit celle de l'Aigle, qu'elle jetta une grande lumiere, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui ſe paſſoit fort diſtinctement. Car j'apperceu le Roy Ptolomée couché avec ſa ſœur: Antigonus avec la belle-fille: Antiocus fils de Seleucus, qui

faisoit signe des yeux à sa belle-mere. D'autre côté je vis Attalus empoisonné par son fils, & celuy de Lysimacus, qui dressoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Pheres tué par sa femme, Arsacés égorgeant la sienne, puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la teste cassée d'une coupe d'or en un festin, & estoit traîné par les piez hors de la sale. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent, Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ses escoliers pour estre paye de sa doctrine; Herophile le Cynique, entre les bras d'une Courtisane, l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mille autres galanteries d'une diversité tres-agreables. *Strato nicus.* *Spartian.*

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

MENIPE. Il seroit dificile de tout conter, puis-qu'il est mesme dificile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des festins & des réjoüissances, & en l'autre des procés & des funerailles. Icy les Gétes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un costé les Egyptiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens se donnent la discipline; enfin, c'est comme un mélange & un concert de plusieurs voix discordantes, qui font un assez plaisant charivary. Car ils ne font *Ils font tout leurs exemens vn bruit.*

l'autel de Diane, pour les accoustumer à la douleur.

pas seulement diferens d'habits & de visage, mais de mœurs & de religion, jusqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui se battent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent être grands Seigneurs, pour posseder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroist pas plus grande de là haut, qu'elle est dans la carte, & le plus riche ne possede pas un atome d'Epicure. De-là jettant la veuë sur le Peloponese, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens étoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroissoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus? le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela, aillent vanter leurs tresors, qui n'en tont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaisante chose, Menipe, & que je t'envie un si agreable spectacle! Mais les villes, comment te paroissoient-elles?

MENIPE. Comme des fourmilieres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de bled, les autres un morceau de coisse de feve, celle-cy une ordure, ces autres leur cõpagnon qui est mort. Je croy même, cõme ils compoient une petite Republique, qu'il y a parmy eux des Avocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cet exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est une nation tres-belliqueuse, sont venus de fourmis. Après avoir bien consideré toutes ces choses, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes, mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & feminine, & me pria de

de representer à Jupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent sçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses divers changemens. L'un dit qu'elles est habitée comme la terre; l'autre, qu'elle est suspenduë en l'air, comme un miroir. Celuy-cy, que toute sa lumiere est empruntée du Soleil; Cét autre, que non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal ensemble; quoy qu'elle se teut, disoit-elle, de leurs débauches, par respect, & qu'elle se couvrit quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne cessoient donc de contrôler ses actions, qu'elle seroit contrainte de déloger, & d'aller habiter en un autre endroit. Mais qu'elle prioit Jupiter, pour la vanger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécreans, qui ne la peuvent laisser en repos, & ne cessant de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroistre fort petite, & à me dérober la veuë de la terre. Laissant donc le Soleil à main droite, & volât à travers les etoiles, j'arrivay le troisiéme jour au ciel Empyrée, où je pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aile d'un Aigle; mais je craignis que celle de Vautour me fist reconnoistre, & trouvay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant apris qui j'estois, me fit entrer tout tremblant, aprés l'avoir été dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans une grande sale, fort surpris de ma venuë, craignant que les hommes ne vinssent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers,

me dit brusquement : *D'où és-tu? Qui és-tu? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?* Mais cela m'étonna de sorte, que je faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moy, je luy dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des choses humaines ; à quoy j'ajoûtay les plaintes que faisoit la Lune ; Mais Jupiter se soûriant, Hé bien, dit-il, Messieurs ! on s'étonne de l'entrepriſe des Geans, qui vouloient escalader les Cieux, & voicy Menipe, qui y est monté. Ne crains point, poursuivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & je te depêcheray dés demain. Aprés avoir dit cela, il se leva, & je le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit acoûtumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes, parce qu'il estoit temps qu'il vaquât aux choses du monde. En alant il me fit diverses demandes. Combien valoit le bled à Athènes ? Si les choux avoient besoin de pluye ou de gelée ? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes ? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias ? Pourquoy les Atheniens avoient cesſé si long temps de solemniser sa feste ? S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie ? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone ; & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment : Or ça, dit-il, Menipe ; Quel sentiment les hommes ont-ils de moy ? ne me le cele point. Quel autre, luy dis-je, sinon que tu és l'arbitre du mõde, & le souverain des Dieux ? A d'autres, répondit-il ; Je sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois j'étois leur tout ; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques estoient pleines de Jupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis

qu'Apollon a établi un Bureau de prophetie à Delphes, & Esculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en credit à Ephese, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moy que d'un trépasse, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Syllogismes de Chrysipe. En disant cela nous arrivâmes aux lieux où il dépéchoit les afaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenestres, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eût pas plûtost levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix, l'un demandoit un royaume, l'autre la sante: celui-cy la mort de son frere ou de sa femme: celuy-là de gagner son procés, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques: le jardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du soleil. Mais la plus grande contrariete estoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de sorte qu'il ne sçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empesché, à cause que deux personnes vouloient avoir une mesme chose, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de mesmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pythonien, & ne voulut point se déterminer. De là il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens, & foudroya l'Epicurien Hermolore, qui s'estoit parjuré. A la troisiéme il va jua aux divinations & aux augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand

bruit ; rapportant le nom de tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sceût à qui chaque sacrifice appartenoit. En suite il alla ordonner des vens & des saisons, & envoya la bise souffler en Lydie, & zephyre sur la mer Adriatique, où il eut charge d'emouvoir une tempeste; mais les vens de midy se reposerent ce jour-là. D'autre costé il fit tomber dix mille muids de gresle en Capadoce, pleuvoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lybie ; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la sale du festin ; parce qu'il estoit temps de souper. Cerés fournit le pain, Bacchus le vin, hercule la viande, Neptune le poisson, Venus les épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asseoir auprés de Pan, & autres dieux de nature mixte, où Ganymede me versoit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la teste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas soufrir qu'on m'en donnast, parce que c'est le breuvage des Dieux, comme pour manger est l'Ambrosie. Mais cela n'empéche pas qu'ils ne boivent le sang des victimes, & qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pendant le soupé, Apollon joüa de la Lyre, Sylene dança le Cordace, les Muses chanterent la Theogonie d'Hesiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'ala coucher. *Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient*, je révois tout seul aux choses que j'avois veuës, & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-temps n'eust point de barbe, & qu'il fist nuit au Ciel, où le Soleil luit toûjours, & autres choses semblables ; aprés quoy ie dormis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin, & representa, Qu'il avoit toûjours diferé à parler des Philosophes; mais que la venuë de Menipe

c'est qu'elle estoit Déesse de l'Arabie.

Comme qui diroit une pantalonade.

Vers d'Homere.

ſes plaintes de la Lune, avoient achevé de le reſoudre: Que c'eſtoit une nation oiſive, querelleuſe & arogante, pour ne point dire ſes autres defauts, qui s'eſtoit introduite depuis peu, & qui n'eſtoit bonne à rien. Car ſi l'on demandoit à un Philoſophe, Que fais-tu? & quel ſervice rens-tu à la Republique? Il répondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il eſt inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce ſont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profeſſion de tout ſçavoir, & ne ſçavent rien; & ayant attiré la jeuneſſe, ſous pretexte de luy aprendre de grands myſteres, ne luy enſeignent que des ſotiſes: Qu'ils eſtoient partagez en diverſes ſectes, ſelon les diverſes faces de la raiſon, & ſe couvroient tous du maſque de la Vertu, loüant en public la ſobrieté & la temperance, tandis qu'en particulier ils faiſoient bonne chere, & paſſoiét leur temps. Voilà, dit-il, quels ſont ces Meſſieurs, qui s'apellent nos nourriſſons. Mais le pire eſt, que les Epicuriens nient la Providence, & que ſi cette opinion vient une fois à s'établir, perſonne ne nous voudra plus faire d'ofrandes ni de ſacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les auez ouïes de la propre bouche de Menipe. C'eſt donc à vous de prendre là-deſſus une bonne reſolution, qui vous ſoit enſemble & utile & glorieuſe. Il s'éleva alors un murmure de toute l'aſſemblée, qu'il les faloit foudroyer comme on avoit fait les Geans; à quoy Jupiter répondit que c'eſtoit là ſon deſſein; mais qu'il en faloit diferer l'execution à cauſe de la feſte. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les aîles, pour m'empécher une autre fois de voler ſi haut, & luy commanda de

me remettre en terre; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Ceramique. Voilà tout ce qui s'est passé dans mon voyage du Ciel, dont je vay faire la relation aux Philosophes, qui se promenent dans le Pecile.

LA DOVBLE ACVSATION, OU LA CHICANE.

DIALOGVE

DE JUPITER ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais Principes.

Voyez les Remarques.

JUPITER. QUe veulent dire les Philosophes, de tant vanter la felicité des Dieux? Sils sçavoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir nôtre saoul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cét aveugle d'Homere, qui parle de tout à tort & à travers, & veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premierement, le Soleil court tout le jour, sans se reposer; & s'il s'arrestoit un moment, il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les débauchez & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne cesse de

rendre des Oracles, & n'a pas plûtoſt fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courre à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où ſa Preſtriſe l'appelle, aprés avoir bû de l'eau ſacrée, mâché du laurier, & remué ſon trepié. Car pour peu qu'il tardaſt à rendre réponſe, on le planteroit là; & toute ſa gloire s'en iroit en fumee. Je laiſſe à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'eprouver ou pour le ſurprendre: Témoin celuy qui méla de la chaïr de tórtuë avec celle de mouton, pour voir s'il les ſçauroit diſcerner; & il l'eût ſurpris, s'il n'eût eu bon nez. Conſiderez la peine qu'a Eſculape aprés les malades toûjours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converſer avec des gens qui ont l'haleine mauvaiſe. Que diray-je des vés, ſans ceſſe occupez à balayer l'air & à ſouffler, qui eſt un aſſez maigre divertiſſement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miſerables, acompagné du Songe, qui eſt comme ſon truchéman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui devrois vivre à mon aiſe, ſans rien faire, comme eſtant leur ſouverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye toûjours l'œil ſur eux, pour prendre garde ſi chacun fait bien ſon devoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, gréler, venter, neiger, tonner, ſelon les diverſes Saiſons, entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulierement des malades; & de ceux qui navigent; Aſſiſter aux jugemés, pour punir ceux qui ſe parjurent; & aux augures, pour predire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit méter la fumée de quelque ſacrifice. Eſtre en méme temps à Olympie à goûter d'un hecatombe, & chez les Ethiopiens à quelque feſtin. Regler le

Oracle des Miſiens ainſi nommé de Branchus qui y a le premier preſidé. Creſus.

ſort d'une bataille prés de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Getes. En un mot, donner ordre à tout; Encore avec cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie; & pour peu qu'on ſe relâche, Epicure dira qu'on n'a ſoin de rien, ce qui n'eſt pas pourtant de petite conſequence, car ſi les hommes venoient une fois à ſe le perſuader, adieu toutes leurs prieres & leurs ſacrifices. Il faut donc demeurer toûjours attaché au gouvernail comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philoſophes, qui me croyent ſi heureux, quand ils penſent que j'aye le temps de goûter ma felicité. Car j'ay tant d'afaires ſur les bras, que je n'ay pas le loiſir ſeulement de vuider les diferens qu'ils ont enſemble, ni meſme quelques procez que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long temps que je les entens murmurer, & ne l'oſois dire. Car chacun ſe plaint qu'il n'y a plus de Juſtice, & qu'on ne fait point droit ſur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en ſemble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dés aujourd'huy, ou que nous les remettions à une autre fois?

MERCURE. Je ſuis d'avis qu'on les depéche promptement.

JUPITER. Va donc crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, ſe trouvent preſentement à l'Arcopage, où la Juſtice diſtribuera au ſort les Juges, ſelon la qualité & l'importance du fait. Que ſi quelqu'vn n'eſt pas ſatisfait de leur jugement, il en pourra apeller à mon Tribunal, où l'on reverra le procez tout de nouveau. Que la Juſtice donc s'aille aſſeoir auprés

Emmides, dont

des venerables Déesses, pour assister à l'Audience, afin que tout aille bien.

l'Autel estoit au lieu où l'on vendoit la Justice.

LA JUSTICE. Q oy mon pere! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale ?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulierement Socrate, qui a tant loüé la Justice, jusqu'à y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empéché qu'on ne l'ait condamné luy-méme, sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape, comme il en avoit fait vœu.

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela soit arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on préche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi bien que de Jupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite ? Jamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noirciſſent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croistre en une nuit les Philosophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Este de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

C'est qu'il y en avoit grande quantité sous Marc-Aurele.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela ; & je sçay bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toûjours quelques gens de bien ; & cela suffit. Mais hâtez-vous de partir, pour vuider quelques afaires dés aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au dessous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux forteresses. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin ? Q'as-tu à pleurer, ma sœur, ne crains rien. Il n'y a plus de Phalaris ni de Busires, de Scirons, ni de Pityocamptes ; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'atend que ton retour.

Ou, ces deux pointes de rocher.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçavoir que personne, si tu le veux dire ; car tu és tous les jours aux lieux publics & aux assemblees.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la verité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée ; je ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en efet qu'en aparence. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquetez comme des Leopars. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez prés d'Athenes. Atend moy là, & regarde vers le Pnycé, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse pour estre entendu de tout le monde.

Place d'Athenes, où le peuple s'assembloit.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant qui est cét homme qui s'avance avec une flûte à la main, & des cornes à la teste.

MERCURE. C'est Pan, cét illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autre-fois sur le mont Parthenien ; mais depuis le service qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon

ils luy ont donné une grote ſous leur forteresse.

PAN. Bon jour, Mercure & la Juſtice.

MERCURE. Bon jour, le bon Danſeur & le bon Muſicien, qui a ajoûté depuis peu à ces titres, celuy de vaillant.

PAN. Qui vous amene en ces quartiers ?

MERCURE. La juſtice te le dira ; car je ſuis preſſé d'aller là haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoye terminer quelques differens, qu'il y a long-temps qui durent entre les Philoſophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy?

PAN. Aſſez mal, contre mon attente. Car pour récompenſe d'avoir chaſſé les Barbares du païs, on ſe contente de me ſacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en ſuite devant moy avec des réjoüiſſances publiques qui ſervent à me divertir, car je n'ay point de part au feſtin.

LA JUSTICE. Mais les Philoſophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde ?

PAN. Qui ? ces fous melancoliques, qui ont une grand' barbe de bouc, & ſont toûjours en querelle, pour des choſes où ils n'entendent rien, ni moy auſſi ; car tu ſçais qu'on n'eſt pas fort ſubtil en Arcadie ; & pour moy, je me contente de ſçavoir dancer & joüer de la flûte, & quelquefois des coûteaux, lors que l'occaſion s'en preſente. Mais je les entens crier tous les jours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choſes ſemblables, où je n'entens rien, parce que je n'ay pas frequenté les Eſcoles. Ils commencent aſſez paiſiblement d'abord ; mais la diſpute venant à s'echaufer, c'eſt à qui le

prendra d'un ton plus haut. Car les plus grans criars y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui ſont toûjours le plus grand nombre, jugent des choſes par l'exterieur, & donnent cauſe gagnée au plus reſolu. A la fin de la diſpute, comme ils ne ſçavent plus que dire, ils ſe retirent avec force injures, & eſſuyent la ſueur de leur front, aprés avoir paru au combat, le viſage enflammé, la gorge enflée, & les yeux preſque hors de la teſte, comme une Trompette qui ſonne de toute ſa force. Du reſte, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criailleries; mais pour ce qui eſt de la vie de ces Meſſieurs, j'en ſçay quelque choſe; Car comme je ſuis perché ſur le haut d'un roc, je les vois quelquefois ſur la brune . . . .

LA JUSTICE. Arreſte. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Eſcoutez. On fait à ſçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui eſt le ſeptiéme de Fevrier; Quiconque a quelque plainte ou quelque acuſation intentée contre quelqu'un, qu'il ſe trouve à l'Areopage, où la Juſtice tirera elle-meſme au ſort des Juges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que ſix blancs pour chaque cauſe, & il y aura appel de leur jugement à Jupiter, qui a déja ordonné là bas qu'on renvoyaſt tous ceux qui ſont morts, avant que d'avoir pû pourſuivre leur acuſation.

PAN. Dieux! qu'elle foule! & quel bruit ils font en montant, comme ils s'entraînent l'un l'autre en Juſtice! Voilà Mercure de retour; Allez vous acquiter de voſtre charge, tandis que je me retireray vers ma grote, en chantant quel-

A l'Areopage.

que air champestre, pour provoquer l'Echo babillarde à me répondre ; Car je suis las d'entendre plaider & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage, la Justice, commençons.

LA JUSTICE. Tu-as raison. Car les voilà déja en haut qui bourdonnent comme un essain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu-és un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on apelle ma cause la premiere.

UN AUTRE. Marche devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure? ne faisons appeller que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remettons le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demanderesse contre l'Academie, pour luy avoir enlevé Polemon.

LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges.

MERCURE. Le Portique contre la Uolupté, pour avoir débauché Dionysius. *Philosophie Stoïque.*

LA JUSTICE. La cause n'est pas si importante, cinq sera assez de cinq.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene, pour luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, comme déserteur.

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

Lucian. MERCURE. Veux-tu que nous apellions ces deux cauſes contre ce Rheteur de Syrie ?

LA JUSTICE. Vuidons premierement celle-cy, qui ſont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps ; car elles ſont aſſez ſemblables.

LA JUSTICE. Il ſemble qu'elles te ſoient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie, pour cauſe d'injures. Le Dialogue contre le meſme, pour le meſme ſujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas ſon nom ?

MERCURE. Il ſera aſſez connu par là.

LA JUSTICE. Il eût eſté plus à propos de vuider ces differens en ſon païs. Mais puiſque tu le veux, nous les jugerons icy, ſans tirer à conſequence. Pren onze Juges pour ſes deux cauſes.

MERCURE. Tu as raiſon, il faut épargner la bourſe des plaideurs.

LA JUSTICE. Verſe l'eau ſur la cauſe de Polemon, apres que ſes Juges auront pris place. Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t'elle de chanceler ? Aproche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle eſt yvre, & ne ſçauroit plaider elle-meſme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour ſix blancs ſont preſts de trahir leur foy & leur conſcience.

MERCURE. Perſonne ne veut prendre ſa défence publiquement, mais elle dit une choſe qui

me semble bien raisonnable ; Que l'Academie, qui a coûtume de parler pour & contre, parle pour elle, avant que de parler pour soy.

L'ACADEMIE. Je le veux; quoy qu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Messieurs, m'a enlevé un de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posseder, & qui retournoit tous les iours d'auprés de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dansant par les ruës avec des Musiciennes, & passant le temps à boire & à se réjoüir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy ; car personne ne l'a jamais veu qu'en cet état. Cependant, comme il folâtroit un iour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien prêcher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs ; & s'enfermant avec elle, devint un fidelle de College, & quita là toutes mes réjoüissances, pour aprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé sur un livre, toûjours pâle & défait, au lieu qu'il avoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la solicitation de ma Rivale ; & n'a autre but que de débaucher mes sujets, & de me deshonorer. Voilà à peu prés, Messieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy je répons. *Pour la Débauche.*

LA JUSTICE. Que dira-t'elle; Verse-luy autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Messieurs, ayent quelque vray-semblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclave, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu ; mais corrompu par les artifices

de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnoistre les defauts ; il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenuë ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les ruës couronné de chapeaux de fleurs, dançant & folâtrant avec des femmes. En ce triste état, qu'il estoit en opprobre à son païs & à sa famille, il ne m'eut pas plûtost ouï discourir publiquement de la vertu, & loüer la modestie & la temperance, qu'après auoir taſché vainement de m'interrompre & d'exciter une risée dans mon Escole; comme il vit qu'on se moquoit de luy, il fit reflexion sur l'état honteux où il estoit, & se réveilla comme d'vn profond assoupissement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yvrognerie, il fut touché d'un trescuisant repentir, & se vint jetter entre mes bras, sans y estre contraint par la force de la raison. Si vous prenez la peine de jetter les yeux sur luy, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du goufre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage; pour ne point abuser de vôtre audience, outre que cela suffit pour me justifier. C'est à vous à juger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hastez-vous, Messieurs ; car le temps presse.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix ; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

MERCURE. Il y a toûjours quelque débauché

Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQVE. Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & je crains bien que ses charmes n'ayent déja fait quelque impression sur vostre esprit ; car i'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui aprehendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais je me promets que la Raison sera la plus forte, pourveu qu'on la veüille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est un grand préjugé contr'elle. Car il est question de sçavoir si nous vivrons toûjours courbez contre terre cõme les bêtes, & plongez dãs les soüilleures du monde, ou si nous leverons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nôtre origine, préférant l'honneur & la vertu aux délices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons nous toûjours la douleur cõme nôtre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre félicité en des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir ? Car c'est par là que cette sorciere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail comme d'un fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc Justice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impieté. Mais considerez sa molesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-mesme ; elle a choisi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne croit point

de plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thesee, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage; car la verité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie, & la Vertu toute nuë est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture; Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix, comme vous en avez fait le serment, sans ajoûter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne sont rien non plus que luy.

EPICURE. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme, qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy a débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortiléges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-mesme. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius estant né libre, & ayant reconnu les defauts de sa Rivale, qui se proposoit une félicité imaginaire, l'ait quittée pour se jetter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pieges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, luy a-t'elle dû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à un port de salut, contre les bourasques & les tempestes de son ennemie? & seroit-il juste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute sa vie, sous prétexte de le rendre heureux apres sa mort? Mais, Messieurs, qui peut estre

meilleur Juge de ce diférend, que celuy qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs defauts, a choisi aprés une meure deliberation? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de loüer en public la vertu, & s'abandonne en particulier à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point découvert. Car s'il avoit l'anneau de Gygés, ou le casque de Pluton, pour se rendre invisible, il feroit bien-tost banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grands ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouvant resister plus long-temps à des choses qui détruisoient sa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son Corps suivoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la misericorde, d'où l'on le veut maintenant tirer, pour le livrer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez interest d'empescher cette cruauté, par cette mesme bonté par laquelle vous avez toûjours protegé les miserables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce diférend.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien?

EPICURE. Pourquoy non?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indiférentes, & d'autres qui ne le

ſont pas, comme il y en a d'eſſentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges diſent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer ; Qu'on ſe taiſe.

LE PORTIQUE. Qu'il me ſoit permis auparavant de faire un argument en la troiſiéme figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne heure, qu'on apelle une autre cauſe.

MERCURE. La Moleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtipe.

LA JUSTICE. Cette affaire eſt déja jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut atendre que Jupiter ait prononcé ſur le diferent du Portique & de la Volupté. Car ſi le Portique gagne ſa cauſe, la Moleſſe n'oſeroit paroiſtre ; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choſe à dire contr'elle. Que les Juges ſe levent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé ſi haut pour néant ?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogéne.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne ſe taiſt, je luy vais rompre la teſte ; & au lieu d'un procés d'injures, j'en feray un de coups de baſton.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la pourſuit le baſton levé ; Qu'on apelle la cauſe de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'eſt pas voulu preſenter.

LA JUSTICE. Pourquoy?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA JUSTICE. Il ſera condamné par contumace! Qu'on apelle la cauſe de ce Rhéteur de Syrie, & premierement celle qui a intenté la Rhetorique. Quelle foule s'eſt aſſemblée pour l'entendre! *Lucien.*

MERCURE. C'eſt que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHETORIQUE. Je prie les Dieux & les Deeſſes que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'afection que je vous en ay toûjours temoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure dõc, Meſſieurs, de ne pas ſouffrir que la partie adverſe m'interrompe, tandis que je vous déduiray mes raiſons, & que je travailleray a vous faire connoiſtre la verité. Et pour commencer, je vais dire, Que ſes actions ne s'acordent pas à ſes paroles. Car elle dit preſque la meſme choſe que moy; mais elle ne fait pas de meſme, & j'ay grand ſujet de craindre, qu'aprés avoir commencé à me maltraiter, elle ne continuë toûjours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, ſans perdre le temps en des paroles inutiles: Apres avoir trouvé celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langage, auſſi bien que de naiſſance, je pris la peine de l'enſeigner, parce qu'il me paroiſſoit d'un eſprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy; & je me donnay à luy, ſans avoir honte de ſa pauvreté, *Exorde de Demoſthene.*

quoy que les plus Grans me fissent la cour. Je luy aportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre; & non contente de cela, je le fis citoyen de la Grece, honneur qui faillit à faire crever de rage ses rivaux. En suite, comme il luy eut pris envie de faire se connoître en plus d'un lieu, je l'acompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueilly d'un si grand succés, & épris d'un autre amour, il me mépriſa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas du pain à mãger, quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me quitta donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & énervé. Car au lieu de mon embonpoint & de mon stile magnifique, qui estoit suivy d'aclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de paver de quelque soufris & de quelque branlement de teste. Mais il ne s'est pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'injustice & du defaut du jugemẽt, de quiter sa légitime épouse, aprés en avoir reçeu tãt de faveurs & de caresses, & encore en un temps où elle est adorée de tout le monde? Cependant mal-heureuse que je suis, j'ay mépriſé la recherche des plus Grands, pour courre aprés un ingrat & un inconnu. Voilà, Messieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuſer de voſtre audience. Je n'ay qu'une chose à ajoûter, qu'il n'est pas juste qu'il

se serve de mes armes contre moy-mesme;& s'il a envie de me répondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue,sans entreprendre sur les miennes.

MERCURE. Cela ne se peut ; car qui a jamais ouy parler en Justice par Dialogue ?

LUCIEN. Pour montrer,Messieurs,que je n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a este autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs,je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de son acusation,sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices.Il est vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire.Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis;mais comme j'ay vû qu'elle quitoit sa premiere modestie, pour prendre les parures & les affieteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, j'ay perdu peu à peu l'afection que j'avois pour elle. Car quelle honte,Messieurs, de la voir galantisée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres,& à qui elle ouvre quelquefois la porte, & se laisse enlever? Je n'ay donc pû soufrir plus long-temps cette liberté,plûtost cette licence ; & ne luy voulant pas faire d'afront, ni la repudier publiquement,aprés l'avoir tant aimée, je me suis contenté de faire amitié avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traittement que je luy ay fait; mais je soûtiens que quand je n'aurois reçeu d'elle aucune injure, je serois excusable à mon âge de quiter le tumulte du Bareau, & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie,& mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà,Messieurs, ce que j'avois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce different.

C'est qu'il aiment l'éloquence.

Prés de 40. ans.

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MERCURE. L'acusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mesmes Iuges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me siée mal, Messieurs, de paroistre dans un Bareau, & que je n'aye point acoûtumé de faire des harangues continuës, je tâcheray neantmoins de m'en aquiter, pour ne point enfraindre vos coûtumes, & vous representeray mes interests en peu de mots, & sans artifice. Considerez, je vous prie, si je n'ay pas sujet de me plaindre de celuy-cy, qui de grave & serieux que j'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule ; & me dépoüillant de toute ma gloire, m'a donné une marotte au lieu d'un sceptre ; & pour comble de mépris, m'a allié à la Satyre & à la Comedie, apres m'avoir coupé les ailes dont je m'élevois jusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquinés, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y avoit d'illustre. Non contents de cela, pour avoir quelqu'un qui l'ayde à médire, il a déterré un vieux Cynique, acoûtumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Déchû donc de ma premiere grandeur, je suis devenu l'objet de la risée publique, & je pense estre quelque Centaure composé de deux natures, l'une grave & serieuse, & l'autre gaye & folastre, comme je parois dans ses ouvrages.

Menipe.

La

LA JUSTICE. Que répons-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte si injuste. Lors que je le pris, Messieurs, c'estoit un mélancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses frequentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ostay donc d'abord cette mine grave & severe, pour le polir & l'ajuster à la mode; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay en suite à la Comedie; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande severité. Cependant, il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu mesla de substance pure & celeste, parmy la masse terrestre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rhetorique est un mélange de politique & de flaterie, & autres semblables fadaises? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sotises, & curieux de sçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'acuser de l'avoir dépaïsé, puis-que je l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification, il n'est plus question que de donner votre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cét envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on jugera le reste.

LE PARASITE, OU L'ECORNIFLEUR.

DIALOGVE.

DE SIMON ET DE TYQUIADE.

C'eſt un jeu de l'Autheur, pour montrer que l'Ecornifleurie eſt un art, & des plus illuſtres, ce qu'il preuve par comparaiſon avec les autres.

TYQUIADE. D'Où vient que tous les hommes, tant libres qu'eſclaves, aprennent quelque métier, ou exercent quelque profeſſion pour eſtre vtiles aux autres & à eux-meſmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'és ni Medecin, ni Avocat, ni Muſicien, & Philoſophe encore moins.

SIMON. Il eſt vray; & je ne me pique pas de l'eſtre.

TYQUIADE. Tu-as raiſon; Mais peut-eſtre que tu n'as pas apris les Sciences, à cauſe de la peine qu'il y avoit, & de la dépenſe qu'il y faloit faire. Mais qui t'empéchoit d'aprendre quelque métier; car tu n'és pas aſſez riche, pour pouvoir vivre de tes rentes?

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illuſtre.

TYQUIADE. Et quel?

SIMON. C'eſt un metier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en eſt pas autrement honneſte; outre qu'il n'a pas encore eſté reduit en art.

TYQUIADE. Ne le sçaurois-tu faire connoître par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela un métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me pique point de cette injure ; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, ce qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy ! tu és un Parasite ?

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoy, puis-que je t'apelle par son nom ?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire ; & trouve ce nom plus beau que celuy de Philosophe : en un mot j'en fais plus d'etat, que Phidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose, qui adresseroit une lettre *à Simon le Parasite*. Cela feroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de connoistre la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus etrange que de mettre *à Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu

aimes, mais la verité. Car il naistroit encore une autre difficulté de sçavoir où l'on rangeroit cét Art ; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je soûtiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire, & je te le prouveray si tu veux, quoy que je n'y aye jamais revé.

TYQUIADE. Que penses-tu premierement que soit un Art ?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette definition luy convient, que diras-tu ?

TYQUIADE, Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement, c'est un amas de preceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut reüssir. Car il faut d'abord jetter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairemẽt. Comme il y a un Art pour reconnoitre les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de mesme pour connoistre les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y en a point, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroist l'excellence de celuy-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque chose de divin, de penetrer en des choses si obscures. Aprés avoir trouvé un homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sçavoir cajoler, & nous gagner ses bonnes graces. En suite, il faut connoistre toutes les viandes, pour posseder cét Art en perfection; sçavoir quelles sont les meilleures ; le temps &

saison où elles se doivent manger ; le païs d'où elles viennent, & où elles sont les plus excellentes; car telle est bonne en un lieu, qui ne l'est pas en un autre; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas une connoissance inutile & superflue, comme plusieurs autres; car c'est le moyẽ de bien vivre, & de manger toûjours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis, ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cét Art ne donne pas des preceptes en l'air, & qu'il ne consiste pas seulement en des connoissances, mais en pratique; c'est qu'on peut demeurer long-temps sans exercer les autres, mais faute de pratiquer celuy-cy, on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi necessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas une faculté naturelle, comme de voir & d'oüir; car si cela étoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables; car il s'aquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'est pas une ignorance; car l'ignorance ne sauve point, & cecy sauve souvent. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bõ charetier qui ne verse ; mais un Parasite se trouve toûjours sur ses piez. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorãce, il s'ensuit que c'est un Art.

Tyquiade. Il le semble; Mais en pourrois-tu donner la definition ?

Simon. C'est l'art de vivre aux dépens d'autruy, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

Tyquiade. La definition est fort bonne; Mais

pren garde que quelque Sophiſte ne te conteſte la fin.

SIMON. Il eſt aiſé de la prouver. Premierement, Homere, qui, comme tu ſçais, eſtoit un tres-grand perſonnage, admire la vie du Paraſite, comme la plus heureuſe, & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre à table, à faire bonne chere, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque ſot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propoſe pour exemple de vertu & de ſageſſe. Et certes, ſi Vliſſe eût voulu loüer la beatitude des Stoïques, il l'euſt fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Iſle de Lemnos, ou lors qu'il areſta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Philoſophe, apres s'eſtre donné la diſcipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien auſſi de ſemblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypſo, où il prenoit tous les plaiſirs qu'on peut prendre avec les fẽmes; mais lors qu'il eſt à table d'autruy, chez le Roy des Pheaques, comme la ſouveraine félicité cõſiſtant en la vie du Paraſite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'oſter à cét Art la volupté qui luy eſt propre, pour l'attribuër à ſa ſecte. Car s'il eſt vray que la félicité conſiſte dans une parfaite tranquilité, tant du corps que de l'eſprit, comme tombent d'acord tous les Philoſophes, le moyen qu'Epicure ſoit heureux, tandis qu'il s'embaraſſe de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut ſçavoir s'il eſt infini, & dequoy il eſt compoſé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils ſe mélent de ce qui ſe fait icy bas, & autres curioſitez ſemblables? Mais le Paraſite, ſans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni ſe mêler du gouvernement du monde; & croyant que

tout va bien,& qu'il ne sçauroit mieux aler,boit, mange, & se réjoüit, goûtant en repos les delices de la vie, sans estre seulement travaillé de mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour montrer que la souveraine felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage a dequoy vivre,ou il n'en a point;S'il n'en a point,il n'a garde d'estre heureux,veu qu'il ne peut pas seulement conserver son estre.S'il en a,ou c'est de son chef,ou par l'entremise d'autruy; Si c'est par autruy, c'est nostre Parasite; Si c'est par soy-mesme,il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien ne déperisse; estre à toute heure sur pié,pour vaquer à ses procés & à ses afaires: Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel,ou d'un Intendant qui vous dérobe; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin,dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement sujet de crier, & si l'on est pauvre, c'est encore pis, car on ne sçauroit goûter aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouve toûjours la nape mise, sans se mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pauvreté, ni celles des richesses, & ainsi il vit dans une parfaite tranquilité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. A peine que tu me le persuades.

SIMON. Dy plustost, à peine que tu ne te rendes à la verité. Après avoir montré que la

Parasitique est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur; quoy que ce que je viens de dire le face assez voir, puis qu'il possede la souveraine felicité, à quoy les autres aspirent. Premierement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut suer & travailler pour les aprendre; au lieu que celuy-cy s'aprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à aprendre, mais à exercer; au lieu que celuy-cy s'exerce sans peine: il ne faut que remuër les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à sçavoir; mais celuy-cy ne coûte rien; & s'il coûte quelque chose, ce n'est pas à celuy qui l'aprend, mais à celuy qui l'enseigne; car il s'aprend toûjours aux dépens d'autruy. La plûpart se fâchent de leur métier, quand ils l'ont apris, & sont toûjours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aise que quand il exerce le sien, car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à aprendre. Aux autres, il faut mille outils; à un Docte, une infinité de livres; à celuy-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne coûtent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Mathematique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'aprés avoir travaillé, encore souvent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'avoir. Celuy-cy trouve son salaire dans son travail, & sa fin dans son operation, qui est la derniere perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne se soucie du labou-

rage, que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son art pour son art mesme, & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjoüissance ; mais pour celuy-cy il est toûjours feste, & les autres se delassent dans son travail, comme dans la fin du leur ; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfermée dans la sienne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvres à jeun ; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ses chef-d'œuvres à table. La pluspart des autres ne sçauroient travailler qu'en leur boutique, celuy-cy s'exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, estant en repos, comme voyageant, & toûjours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autruy, l'luy font injure. Icy l'on ne fait injure à personne en mangeant son bien ; & au lieu de s'en sâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet, aussi bien que leur exercice ; celuy-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes ; aussi ne s'exerce-t'il que par des gens de condition, comme je feray tantost voir, & jamais par un sot ni par un faquin. Mais la pluspart des artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit ; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maistres pour aprendre les autres Arts ; mais icy il n'y en a point, & c'est comme un present du Ciel aussi bien que la Poëtie. Pour comble de biens, le Parasite ne seme ni ne moissonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au siecle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux ! comme tu

m'acables de la force & de la multitude de tes raisons, je regrette de ne l'avoir pas esté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Aprés avoir montré en general les avantages qu'a cét Art sur les autres Arts, considerons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop ravaler sa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'acord que la Philosophie & l'Eloquence, soit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par dessus tout. Si l'on montre donc la preéminence qu'il a sur elles, les autres luy céderont aisément. C'est une maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est un; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimerique; car il y a plusieurs Rhétoriques & plusieurs Philosophies toutes diferentes, & c'est un miracle d'en trouver deux semblables; vû que ce qui est aprouvé par les uns, est condamné par les autres. Mais l'écornifflerie est une par tout le monde, & ne s'éxerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares; car les Parasites suivent par tout de mesmes maximes, & ne sont point cõme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'acordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà assez de raisons; n'as-tu point d'authoritez & d'exemples, pour prouver une si admirable doctrine.

SIMON. Ouy, & en grand nombre. Premierement, il n'y a point de Parasite qui se face Philosophe; au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

TYQUIADE. Comment cela?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais lû la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquinés le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialoques, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables; les ayant portez un jour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à sa table; si bien que de Philosophe il devint son Parasite. Aristippe qui vivoit au mesme temps, n'alla-t'il pas en Sicile pour le mesme sujet? où il se montra si excellent en cét Art, que les cusiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les recevoit point, sans son atache. Le divin Platon mesme s'en est mêlé, mais comme les talens sont divers, il n'y reüssit pas bien & se fit moquer de luy; Et quoy qu'il retournast une seconde fois en Sicile; il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quelque chose de celle de Nicias; car ils ont échoüé tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulierement Aristoxene le Musicien, qui a esté luy-mesme le Parasite de Nelée, comme Euripide le fut d'Arquelaüs, jusqu'à la mort, & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cét Art, non plus que les autres. Je pourrois aleguer plusieurs exemples semblables, mais pour venir au but, si la felicité consiste à n'avoir ni chaud ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philosophes, le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entr'eux, qui en sont morts miserablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avan-

tages qu'a cét Art par dessus la Rhetorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroistre, la paix & la guerre; considerons premierement celuy-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite, & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes.

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Province, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teste. Tout le monde y accourt, Poëtes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Deshabillons-les pour les mieux considerer, puisqu'aussi bien il leur faut vestir leurs armes. Les uns paroissent secs & décharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle apparence de les mener au combat, que pour vivre ils ont besoin de Medecin? Comment pouroient-ils supporter les durs travaux de la guerre? Le Parasite au contraire, se presente avec un visage vermeil, un œil vif, un teint frais, un regard furieux: en un mot, robuste de corps & d'esprit: & tout prest à donner des coups plûtost qu'à en recevoir. Mais pourquoy se mettre en peine d'aleguer des marques de la valeur des uns & des autres? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait été à la guerre, qu'il ne s'en soit repenti. Isocrate n'avoit garde d'y aller, puis-qu'il n'avoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas plûtost declaré la guerre aux Atheniens, que Demades, Eschines & Pitholocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demosthene, & Hyperide qui parloient à

haut,& qui paroiſſoient ſi reſolus dans leurs harangues,quel exploit de guerre ont-ils jamais fait? Le premier & le dernier n'oſerent ſortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faiſoit plus le fanfaron, & qui diſoit des injures à Philippe, ayant eu la hardieſſe de s'avancer juſqu'en Beocie, lors qu'il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, & il s'enfuit lâchement, & abandonna ſon bouclier. Ces choſes ſont publiques & connuës de tout le monde.

TYQUIADE. Je le ſçay; mais c'eſtoient des gens qui s'exerçoient à parler,& non pas à faire, comme les Philoſophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy ſont plus lâches que les autres, quoy qu'ils ne ceſſent de parler de courage & de reſolution. Premierement, tu ne me ſçaurois donner d'exemple d'un ſeul Philoſophe qui ſoit mort l'epée à la main. Car, ou ils n'ont jamais eſté à la guerre, comme Antiſthene, Diogene, Cratés, Zenon, Platon, Eſquinés, Ariſtote, & toute leur ſuite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacedemoniens, perdit cœur à la premiere rencontre, & aimamieux venir diſputer contre ſes écoliers à Athenes, que d'avoir à faire aux diſciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il eſt vray que je l'ay leu dans de bons Autheurs, & tu n'encheris pas icy ſur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parafite?

SIMON. Si j'en ay? Tous ceux qui ont leu Homere, ſçauent que ſes plus braves Heros ſe mêloient de ce métier-là. Neſtor qui n'eſtoit pas

moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors ; c'est à dire de Parasites, & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au raport du mesme Autheur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toûjours plein auprés du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & jour, mais bien qu'il avoit toûjours place à sa table, qui est le propre du Parasite, au lieu que les autres ne s'y osoient mettre si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combatu contre Hector. Mais il y avoit long-temps que Nestor faisoit ce métier à la table de Cenée & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples ! Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoy qu'il ne le cedast à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand je le voy chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmy eux Sarpédon, qui estoit fils de Jupiter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul

comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Pâris : Mais pour le tuër, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches suplications, comme le premier, qui prie Achille de rendre son corps à son pere, mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fût presenté à luy auparavant une vintaine de semblables, il les auroit tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille ; & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-mesme le contraire, lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour dés son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'aprés avoir toûjours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en mesme tombeau, en quoy il le traite de compagnon, cõme il paroit par tout ailleurs. Aussi Merione étoit le courtisã d'Idomenée, car c'est ainsi qu'on apelloit alors les Parasites, & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-même, qui étoit fils de Jupiter. Quoy ! Aristogiton, cét illustre Liberateur des Atheniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pauvreté ! Et n'a-t'il pas eu une statuë, Adrain comme luy, pour récompense de sa vertu ? Enfin, les Dieux mesmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant nôtre Heros à la guerre. Premierement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table, suivant le conseil d'Ulisse, pour acquerir de nouvelles forces, & dit, que les autres tremblent ou cherchent

leurs armes, il eſt déja tout preſt à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de ſon corps celuy qui le traite, comme Ajax faiſoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoüer pour ſien, car il a bonne mine, meſme dans la mort. Et certes, il ſeroit beau voir auprés de luy, le corps maigre & défait d'un Philoſophe qui reſſemble plûtoſt à un criminel qu'on méne au ſuplice, qu'à un ſoldat; Un Eſtat ne ſeroit-il pas menacé de ſa ruine, qui n'auroit que de tels défenſeurs? Voila quels ſont les Paraſites à la guerre, à comparaiſon des Orateurs & des Philoſophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont ſur eux dans la paix, en quoy ils les ſurpaſſent autant que la paix ſurpaſſe la guerre. Premierement, ils n'ont point de procés pour leurs uſures, & l'on ne les entend point crier dans un bareau où ils n'ont que faire, car ils haïſſent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui ſe viendroit preſenter contr'eux, ſe feroit moquer de luy. Dans la chaſſe auſſi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un ſanglier; car ſi l'un aiguiſe ſes dents contr'eux, auſſi font-ils les leurs contre luy. Dans les feſtins, qui ſont un des principaux exercices de la paix, qui ſait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philoſophe reſſemble à un homme qui vient d'enterrer ſon pere ou ſa mere, tant il eſt triſte & mélancholique. Comparons-les maintenant dans le reſte de leur vie. Le Paraſite mépriſe la gloire, & ne ſe ſoucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philoſophes & les Orateurs en ſont eperdûment amoureux, quoy qu'ils pré-

chent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, un Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience ; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent un lâche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grans pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez ? la crainte, l'envie, la colere, où nostre Parasite est si peu sujet, que s'il vient quelquefois à se fâcher, ce qui arrive rarement, il fait rire la compagnie tant il est agreable mesme dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pauvreté ne l'afflige-t'elle point ?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux despens d'autruy, sans quoy il ne seroit pas Parasite ; comme on n'apelle point un homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, estant à couvert par sa pauvreté ; & il n'a pas besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres, si ce n'est pour s'exempter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies, au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque méchante action il n'est point en cette qualité ; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultere, voleur, & assassin,

ou quelqu'autre chose semblable.

TYQUIADE. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire ?

SIMON. Nullement. Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des suplices ou des maladies ; mais l'autre meurt tout en riant ; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avaler du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce métier, comme je l'ay montre amplement. Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grans; car les Grans ne se sauroient passer d'eux, & seroient plus misérables que tu n'imagines les Parasites ; s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur felicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien, mais de défense. Car il n'est pas aisé de les attaquer, veû qu'ils ne les abandonnent jamais ; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toûjours les premiers, & font l'essay des viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux-là qui les font vivre. D'ailleurs, les Grans tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au dessus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cét Art ne soit arrivé à sa perfection, & que personne n'en ait

traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avouëras toûjours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déjay dit que le peuple ne fait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont apellez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADE. Je me rends, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'aprendre dés aujourd'huy, tant je suis convaincu par tes raisons. Je ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prennes plaisir à m'instruire: car on dit que les meres cherissent toûjours davantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DV CORPS.

DIALOGUE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarsis parle contre la lute & autres semblables exercices, & Solon les défend.

ANACARSIS. A Qui en veulent ces jeunes gens, de se coleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe, ou se vautrer dans la bouë comme des pourceaux, &

tâcher à se suffoquer & à s'empêcher la respiration. Ils s'huilcient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord ; mais tout à coup baissans la teste, ils se sont entrechoquez comme des Beliers; puis l'un levant en l'air son compagnon, l'a laissé tomber à terre par une secousse violente, & se jettant sur luy, il l'empesche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'estreignant avec les jambes; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étouffe, quoy que l'autre luy frape sur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils devroient craindre de s'enduire ainsi de bouë, apres s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant échaper des mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la même chose à découvert, horsmis que c'est dans le sable qu'ils se veautrent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebatent à coups de pié & de poing, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçeu dans la mâchoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui preside comme je croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir à quoy tendent toutes ces choses ; & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer ?

Sauteurs.

SOLON. Tu trouves ces coûtumes étranges, parce que ce ne sont pas celles de ton païs, comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se raportent pas aux nostres. Mais si tu demeures plus long-temps icy, je te verray luter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux ; & tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit joüer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée, mais explique moy un peu tous ces jeux, puis que tu les nommes ainsi.

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statuë paroist sur cette colonne, en la posture d'un homme qui se repose sur le coude, ayant la teste apuyée sur la main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veautrez dans la bouë ou dans la poussiere combattent à la lute; les autres qui se battent à coups de pié & de poin, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le jet, le Pugilat ; & par tout le vainqueur est couronné.

Combat à coups de poin.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il emporte ?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athénes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile de l'olivier consacré à la Déesse. Quas-tu entendu ? est-ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines ?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loüé pour sa magnificence; quoy qu'à dire vray, on pût avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece aplaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du suplice, de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne voy pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honnestement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy, j'avouë franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant soufrir les uns pour si peu de chose, & les autres quiter leurs maisons & leurs afaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu visses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage; car la veuë touche beaucoup plus que l'oüie; & tu serois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la résolution des combatans, sans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plûtost que je serois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la récompense; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant soufrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, sont-ils couronnez?

SOLON. Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant soufrir pour une recompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui joüissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais vû de Republique bien ordonnée, autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui rempliſſent l'esprit de l'amour de l'honneur, & de la vertu, outre que cela exerce le corps, car l'utilité est icy jointe à la peine, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quité mon païs, & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'aprendre ce que tu me reproches, que je ne sçay point, c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié : Si tu voulois m'en entretenir, tu ne sçaurois prendre tant de peine à le conter, que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit dificile de te dire tout en peu de paroles, mais tu aprendras une autre fois nos coûtumes, touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour acoûtumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles ?

SOLON. L'un suit de l'autre, mais nous nous perverty l'ordre, & parle premierement des choses qui se faisoient aux jeux, avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit; Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de repren-

dre la chose des son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'aprendra une autrefois à ne pour parler de ce que je n'entens pas. Mais allons prẽdre le frais sous ces arbres; car je ne me plais pa comme vous, à estre la teste nuë au Soleil, quoy que j'aye quité mon chapeau pour m'accõmoder à vos coûtumes. D'ailleurs, nous en serons moins interrompus du bruit des aclamations; Mais dy moy, comment peux-tu soufrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'éfet des exercices dont tu te mocques. Car apres avoir luté tout le jour au Soleil dans du sable ardent; le chaud ne nous incommode plus: Mais alons nous asseoir où tu dis, je t'aprendray ce que tu desires, à la charge que tu n'aprendras pas ce que je te diray pour des Oracles mais que tu feras tes dificultez par tout, pour ton instruction & pour la mienne. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'õ vous acuse d'estre grans railleurs. Car comment un étranger comme moy, qui n'ay jamais demeuré dans des Estats polissez, pouroit-il faire des leçõs au plus grãd Legislateur de la Grece? Je ne refuse pas neantmoins, de faire mes dificultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy déja à couvert; allons nous asseoir sur ces pierres pour estre plus à nôtre aise, & dy moy premierement, pourquoy tu as etably ces exercices, & à quoy servẽt à la Vertu tous ces sauts, & toutes ces culebutes? Ie sçauray le reste une autre fois; mais

souvien-toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veux qu'y comprenne quelque chose : autrement, j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas ; & à m'interrompre, si je m'étens hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere ; mais quand ils tâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Iuges, ou les font taire, pour empêcher que la Iustice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le mesme droit, pourveu que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puis qu'aussi bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable ; & je t'ay obligation de m'avoir apris en passant une coûtume de ton païs, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te die quelque chose de l'état d'une Republique ; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans ; c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur education, que des bâtimens & des fortifications ; car en leur aprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aile de leurs meres, &

qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nostre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre ; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour accroistre nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soustient avec des bastons, & qu'il couvre contre les injures de l'air jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaut & le froit, & resister aux vens & aux orages. Alors on les taille, on les redresse; on coupe les branches superfluës, pour leur faire porter plus de fruit ; on oste les bastons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de la Geometrie, après leur avoir appris à lire & à écrire, & nous l'adoucissons par la Musique. En suite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grans personnages, qui font naistre en eux le desir de leur ressembler. Car la Poëtique a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors.... Mais je ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-mesme, sans attendre la voix de l'huissier, qui sans doute baissoit la veuë de honte, voyant que je m'étois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t'il point de peines establies par vos loix, contre ceux qui passent sous si-

lence les choſes les plus conſiderables, pour s'attacher à d'autres moins importantes?

SOLON. Pourquoy dis-tu cela?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Eſtat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui ſont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'eſt le but que je me ſuis propoſé d'abord, que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du diſcours, ny embarraſſer ta memoire. Toutefois, ſi tu veux, je diray quelque choſe en paſſant, de ce que tu deſires ſçavoir; car ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. Lors que les jeunes gens ſont capables de l'adminiſtration des affaires, nous leur apprenons les loix du païs, qui ſont propoſées pour cela publiquement en groſſes lettres, afin que tout le monde les puiſſe lire; & qui leur enſeignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoûtons à cela la converſation des Philoſophes, qui leur apprennent à bien vivre, & à ne faire tort à perſonne, & en ſuite à regler leurs deſirs, & à moderer leurs paſſions; enfin, à parler & à ſe taire. Nous leur imprimons auſſi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour inſtruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay veû joüer aux Baccanales, où l'on voit les uns montez ſur des échaſſes, & vetus en Roys & en Princes, qui bâillent avec de grands maſques, & prononcent des mots graves & empoulez; Mais les autres qui joüent les Comedies, ne s'égarent pas tant, & ſont chauſſez & vétus à l'ordinaire; quoy que leurs

masques soient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la compassion, lors qu'on leur voit trainer leurs cothurnes, qui sont comme des entraves ; les autres excitent la risée du peuple, si-tost qu'ils paroissent sur le theatre.

Solon. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils representent d'un ton lamentable, & avec des paroles de mesme ; aidees de la Musique qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nostre sujet, si-tost que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépoüiller à l'air, pour les acoûtumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veû, en presence des vieillars qui prennẽt garde que tout aille bien ; ce qui, avec la force & l'adresse, leur aprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prelude de la guerre. Que ne feront-ils point étant armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis ? car on ne leur voit point des corps pâles & defaits, ni chargez d'une graisse inutile ; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel visage peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere, & qui pâlissent, en voyant couler leur sang ; à demy vaincus, par la seule veuë des Ennemis ? D'ailleurs, ces exercices consument les humeurs superfluës, qui causent les fievres & les maladies, & contribuënt beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'or-

dure;& les travaux qu'il ſouffre,ne le tourmentẽt pas tant comme ils l'exercent.Nous les acoûtumons auſſi à la courſe,pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faiſons courir dans des ſables,afin qu'ils ſoient plus viſtes en un lieu ferme & vny.Car on leur propoſe exprés des difficultez en ces jeux,pour leur rendre les choſes neceſſaires plus faciles.Nous les exerçõs auſſi à ſauter,pour pouvoir franchir un foſſé lors qu'il en ſera beſoin;ou quelqu'autre obſtacle qu'on aura jetté ſur leur paſſage;& pour eſtre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main.Ils s'acoûtument pour ſe fortifier, à lancer un javelot,ou à jetter le plus loin qu'ils peuvent un palay,qui eſt comme une petite rondache d'airain poli,où il n'y a point de priſe ; de ſorte qu'il eſt meſme difficile à tenir.Pour le ſable & la bouë dont tu te moques, qui ſont dans les lieux où l'on lute,outre que cela empéche qu'on ne ſe faſſe mal en tombant, cela aprend à ſe tenir plus ferme en des lieux gliſſans,& rend les veritables combats plus faciles.Car la peine qu'il y a à coleter un aduerſaire en cét endroit,ſur tout lors que l'huile & la ſueur font gliſſer la main ſur la peau, eſt cauſe qu'on ne trouve aprés plus de peine à emporter un bleſſé du combat, ou à enlever un priſonnier. Pour le ſable & la pouſſiere dont on ſe frote, c'eſt pour une raiſon toute differente, afin de donner plus de priſe ; outre que cela ſert à arreſter la ſueur, & fait qu'on dure plus long-temps au travail, & que les eſprits ne ſe diſſipent pas ſi-toſt. D'ailleurs, en fermant les pores qui ſont ouverts par la chaleur, oſte l'entrée à l'air qui eſt froid, & qui pourroit faire mal. On

peut dire auſſi que cela ſert à nettoyer les ordures comme on écure la vaiſſelle. Je te demanderois volontiers ſi tu aimerois mieux avoir le corps blanc & efféminé, comme ceux qui ne ſont pas accoûtumez au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices ſervent à bannir l'oiſiveté, qui relâche les forces du corps & de l'eſprit, & qui rend les hommes pareſſeux & mutins; ſi bien qu'ils ſont neceſſaires en temps de paix, & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez-vous au combat ainſi poudreux & huilez ? Et apréhendent-ils que vous ne les ſuffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la bouë? Vos corps ainſi noircis au Soleil, ſont-ils à l'épreuve de leurs armes, & prenez-vous ces grands maſques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne conſument en vain voſtre force & voſtre vigueur, & que ce ne ſoient plûtoſt des paſſe-temps de gens oiſifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javelot ſans pointe, mais en combattant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuiraſſe & de l'armet. Car en l'eſtat où je vous voy, vous ſubſiſtez plûtoſt par quelque faveur diuine, qu'autrement, puis que je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athletes derriere les pilliers & les ſtatuës qui embelliſſent ces portiques, & pour faire pâlir leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendus

incapables de soûtenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reyne Hipolite. Car quoy que nous nous exerçions tout nuds, nous n'alons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices, à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long-temps, & je te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous, qui estes toûjours errans & vagabons, expoſez aux courses & aux embûches de vos ennemis, & qui n'estes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'est pas comme un Vaisseau sujet à tarir; au contraire, ses forces s'augmentent par le travail, & lors qu'il est exercé, il en devient plus robuste; car il languit dans l'oisiveté, comme l'experience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez; mais je voudrois pour le moins, que ces exercices fussent des images de la guerre où qu'on se battit tout de bon l'épée à la main,

au lieu de s'amuſer à donner le croc-en-jambe à ſon compagnon.

SOLON. Il ſeroit trop cruel de ſe tuer, ſeulement pour l'exercice, & de priver l'Eſtat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons ſervices dans l'occaſion. Pour ce qui eſt du prix qui eſt propoſé au vainqueur, je ne ſçay pourquoy tu fais ſi peu de cas d'eſtre proclamé victorieux en preſence de ſes citoyens, & de recevoir des loüanges & des aplaudiſſemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces aclamations excitent de courage dans la jeuneſſe, & qu'elles alument dans leur cœur de deſir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la défenſe de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour vne branche d'olivier? D'ailleurs, à ſe montrer ainſi nud aux yeux des autres, on en a plus de ſoin d'entretenir ſa force & ſa vigueur. Que dirois-tu, ſi tu voyois joûter publiquement des coqs & des cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veuë de ces petits animaux, qui combatent pour la gloire juſques au dernier ſoûpir de leur vie, ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir aprés une bale qu'on jette au milieu de l'Amphitheatre, ou ſe partager en deux bandes dans un lieu qui eſt enfermé d'eau, & s'entrepouſſer juſqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon ſoit enfoncé ou recogné juſques-là? Mais tu ſeras bien plus étonné, lors que tu verras foüetter les jeunes garçons juſqu'au ſang ſur l'autel de Diane, en la preſence de leurs peres & de leurs meres, qui ne ſont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter conſtamment la douleur; afin que s'ils venoient jamais à

Coqs combatans, & cailles contre cailles.

tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fist rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foüet, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statuës publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foüetter, comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces coûtumes en un âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit déja vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'aprés avoir demeuré long-temps en Crete, pour aprendre celles de Minos; qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coûtumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pays.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empécher d'en avoir, & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'assure que j'en riray tout mon soul, & que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislateur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'elebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais aprés t'avoir apris nos coûtumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est temps de te demander les tien-

nes, & comment vous instituez la jeunesse?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne; mais il faudroit plus de temps pour s'entretenir de ces choses; & j'ay besoin mesme de quelque loisir pour m'y preparer. Remettons la partie à demain, puis qu'aussi bien il est déja tard.

DV DEVIL.

Il se mocque des extravagances qu'on fait dans le Deüil, plutoſt par coûtume qu'autrement.

QU'il y a de plaisir à considerer ce que les hommes font & disent dans le Deüil! Car ils trouvent toûjours ce qui n'est arrivé, insupportable, tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent; & ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur passion, pour les contenter & pour gagner creance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affligent, apres avoir exposé leur opinion touchât les morts; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abusé par les Poëtes; & particulierement par Hesiode & Homere, s'est persuadé qu'il y avoit là bas un lieu soûterrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il pense bien sçavoir ce qui s'y passe; où les morts sont retenus par des liens éternels & invisibles, sans que personne en ait jamais pû sortir, que quelques-uns dans toute l'étenduë des siecles; encore a-ce esté par une grace particuliere, & pour des raisons

tres importantes. Car tout le païs eſt environné de grands fleuves, dont le nom meſme fait horreur. Le Styx, le Phlegéton, le Cocyte, ſans parler d'Achéron, qui eſt un grand marais tout à l'entrée, qui exhale une vapeur ſi groſſiere, que les ames meſmes des oiſeaux ne ſçauroient voler par deſſus. *Horreur, feu, plaintes, &c.* On trouve d'abord à la décente, une porte de diamant gardée par Eaque, le couſin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbere, qui eſt un chien à trois têtes, qui fait de grandes careſſes à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent ſortir. Au de-là du marais eſt un grand pré d'Aſphodele, à travers lequel paſſe le fleuve d'Oubly, qui eſt le mortel ennemy de la memoire, ſi l'on en veut croire ceux qui en ſont revenus, quoy qu'il ſoit aſſez étrange, comme ils ont pû s'en ſouvenir, aprés en avoir bû, & conter toutes ces choſes, qu'on ne ſait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proſerpine; l'une fille de Cerés, qui a eſté enlevée & emmenée là par force; & l'autre frere de Jupiter, qui a eu cét Empire pour ſon partage; & ſe nomme Pluton, qui ſignifie Richeſſe, à cauſe qu'il eſt riche en morts, comme m'a dit un homme qui le penſoit bien ſçavoir. Il a pour miniſtres les Peines, les Terreurs & les Furies, ſans parler de Minos & de Rhodamante, tous deux Candios, qui rendent la Juſtice tres-ſeverement. Pour Mercure, il n'eſt là que comme un oiſeau de paſſage. Les gens de bien ſont envoyez aux Champs Eliſées qui eſt un lieu de delices; & les méchans, en des cachots eternels, où ils ſont gênez & tourmentez; les uns dans le feu, les autres ſur des gibets ou ſur des roües. Celuy-cy pour ſon ſupplice,

traine un rocher, ou puiſe de l'eau dans une cruche percée ; cét autre eſt rongé d'un Vautour, ou meurt de ſoif, ſans pouvoir ſe deſalterer, quoy qu'il ſoit dans l'eau juſqu'au cou. Le reſte qui n'a fait ni bien ni mal, ſe promene dans le pré que j'ay dit, où il eſt nourri des viandes qu'on porte aux morts, & des éfuſions que l'on fait ſur leurs ſepulchres ; quoy qu'aprés tout, ce ne ſoient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là bas de mourir de faim, parce que perſonne ne les aſſiſte. Ces choſes & autres ſemblables, ont tellement pris creance parmy le peuple, qu'on met une piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier ; ſans conſiderer ſi c'eſt une monnoye qui ait cours dans le païs ; joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Aprés cette ceremonie, on lave le corps du defunt, comme s'il n'y avoit point d'eau là bas, ou qu'il dût aſſiſter à quelque feſtin en arrivant ; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ſes plus beaux habits, ſoit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas ſelon ſa condition. Tout cela eſt accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de ſanglots, pour répondre à un Maiſtre de ceremonie qui preſide à l'action, & qui rapporte d'un ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer ſi l'on n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux, les autres ſe frapent l'eſtomac, ou s'égratignent le viſage Il y en a qui déchirent

Obole qui eſt un ſou marqué.

leurs habits, & qui mettent de la pouſſiere ſur leurs teſtes, ou qui ſe couchent par terre, & ſe heurtent contre les murailles; ſi bien que le mort eſt le plus heureux de toute la bande; Car tandis que ſes amis & ſes parens ſe tourmentent, il eſt placé en quelque lieu éminent, lavé, nettoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aller en compagnie. En ſuite, ſon pere ou ſa mere s'il en a, ſortent de la troupe & le viennent embraſſer, avec des lamentations ſi ridicules, que cela ſeroit capable de le faire crever de rire, s'il avoit quelque ſentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'une voix dolente, & d'un ton lugubre; Ha! mon cher fils, pourquoy és-tu mort? c'eſtoit à moy d'aller le premier; Tu as eſté bien pris ſur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge; ſans avoir goûté des plaiſirs du monde, & des douceurs du mariage, & ſans avoir laiſſé des enfans qui te reſſemblent. On ne te verra plus joüer avec tes petits camarades, ni boire & manger avec eux; c'eſt ainſi qu'il parle, comme ſi l'on avoit beſoin de vivre là bas, & qu'on dût mourir de faim, faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, égorgent leurs chevaux & leurs eſclaves, pour les aller ſervir en l'autre monde, & les font ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus precieux, comme ſi cela leur devoit être fort utile. Cependant, tout ce que ces gens là diſent, ne n'eſt, ni pour les morts qui ne les ſçauroient entendre, quand ils crieroient dix fois plus haut; ni pour eux-meſmes; car il ſuffiroit de parler tout bas, ou de le penſer ſans le dire; Si bien qu'il ne reſte, ſinon que ce ſoit par coûtume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye ſans amitié, & ſans ſentimẽt pour leurs proches. Car du reſte, ils

ne ſavent ni où le défunt eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort : Au contraire, tout bien conſideré, ils trouveroint peut-eſtre qu'il luy eſtoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire : Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy, qui ſuis plus heureux que vous ? Vouliez-vous que j'euſſe veſcu iuſqu'à un âge décrépit, pour eſtre à charge à mes amis & à moy-meſme, & en riſée aux autres, aprés avoir perdu tous les ſens, & ſoufert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que ie ne pouray plus ni manger ni boire ; Mais n'eſt-il pas plus avantageux de n'avoir plus beſoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils, Tu ne ſeras plus ſujet aux infirmitez de la vie ; Tu ne ſeras plus tourmenté de froid ni de chaud, de ſoif ni faim ; Tu n'aprehenderas plus les menaces d'vn tyran, ny les embûches d'vn ennemy ; tu ne ſeras plus tourmenté des paſſions, ni trauaillé des débauches de la jeuneſſe ; & ne craindras plus les douleurs ni les ennuys de la vieilleſſe. Ces plaintes, à voſtre avis, ne ſeroient-elles pas plus iuſtes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter ; Eſt-ce que les ténebres où ie ſuis vous font peur, & que vous aprehendez que ie ne ſois ſufoqué par la peſanteur de mon ſepulcre ? Mais vn mort n'a rien à craindre, puiſ-qu'il ne ſauroit plus mourir ; & mes yeux pouris ou brûlez n'ont plus beſoin de voïr la lumiere. D'ailleurs, quand ie ſerois miſérable, à quoy me ſeruiroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'eſtomac, à la cadence des inſtrumens, & cette tombe couronnée, & ces éfuſions & ces lamentatiõs des femmes ? Croyez-vous que

On, étou dedans. fé

ce vin que vous répandez, décende iuſqu'aux enfers, & qu'il ſoit encore bon à boire en l'autre monde ? Car pour les beſtes que vous brûlez en ſacrifice, vne partie s'en va en fumée ; & le reſte n'eſt que cendres, qui ſeroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empeſche. Si le mort reſſuſcitoit, à voſtre avis, n'auroit-il pas plus de raiſon de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils diſent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui ſont ſemblables par tout; mais les ſepultures ſont diferẽtes, ſelon les diuerſes nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les embaument ou les mangent. J'ay aſſiſté à des feſtins en Egypte, où l'on les place au bout de la table ; & quelquefois vn homme par neceſſité, preſte la carcaſſe de ſon pere ou de la mere, pour ſeruir à cet uſage. Pour les monumens, les colonnes, les inſcriptions, & les pyramides, y a-t'il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui célébrent des jeux à la memoire du defunt, & qui font des oraiſons funébres ſur ſon ſepulcre, comme ſi cela luy devoit ſeruir là bas de certificat & d'atteſtation de vie & mœurs. Aprés tout cela, on traite l'aſſemblée, où les amis vous conſolent & vous convient à manger. Juſques à quand, diſent-ils, voulez-vous pleurer vn mort? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour deſeſperer vos amis, & laiſſer vos enfans orphelins ; Il faut pour le moins manger, quand ce ne ſeroit que pour faire durer voſtre deüil. A la fin vous vous laiſſez vaincre aprés beaucoup de reſiſtance, quoy que vous

Squelettes, corps ſechés.

mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choses qu'on fait dans le deüil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaise coûtume, que par une fausse opinion que la mort est un mal.

L'ORATEVR RIDICVLE.

C'est proprement une Satyre contre quelque particulier qui l'avoit offensé, qu'il traite de ridicule, prenant le contrepte de la veritable Eloquence, pour décrire la sienne.

IE te loüe, mon fils, d'avoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus divin, que de sçavoir gouverner les hõmes, & les regir par le discours, & de se faire obeïr sans garde ni sentinelle? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de temps & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entrepriſe: au contraire, il faut réveiller tes forces, pour vaincre les difficultez qui se presentent, & considerer combien de gens se sont rendus illustres par là, qui n'estoient rien auparavant. D'ailleurs, je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agreables valons, où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promesses sont grandes, mais veritables; car si Hesiode pour avoir mâché quelques fueilles de laurier sur la montagne d'Helicon, de simple berger, devint grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle

le plus à acquerir; veu qu'elle le cede beaucoup à la Poëſie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majeſté de l'expreſſion; Il faut que je te conte à ce propos, ce qui arriva à Alexandre, lors qu'aprés la journée d'Arbelles, il ſe vit maiſtre de l'Aſie. Car comme il vouloit établir des Couriers par tout pour envoyer ſes ordres plus promptement, & eſtre averty plûtoſt de ce qui ſe paſſoit dans ſon Empire; un marchand Phenicien luy propoſa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perſe en Egypte, qui eſtoit fort long, & où l'on ne pouvoit aller qu'avec beaucoup de temps & de peine, à cauſe des grans détours qu'il faloit prendre. Mais comme pluſieurs choſes paroiſſent incroyables d'abord, qui ne le ſont pas en effet, Alexandre ne goûta pas cét avis, quoy qu'il fût preſſé de donner ordre aux affaires de l'Egypte; mais l'experience a fait voir depuis qu'il eſtoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & ſage aux dépens d'Alexandre, croy que je te puis faire traverſer ſans peine tous les obſtacles qui ſont ſur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais je te veux décrire premierement le païs où tu dois aler, & t'en dreſſer la figure. L'Eloquence habite ſur une haute montagne, dans une pompe & une majeſté extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes ſortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puiſſance & les richeſſes, ſans parler des loüanges & des aplaudiſſemens; qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui ſe joüent autour du Nil, ſi jamais tu l'as veu comme on le peint monté ſur un crocodile ou ſur un cheval marin. Imagine-toy que tu

Ou, par un ſeul paſſage.

és l'un des courtisans de cette Belle, ou plustost l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour joüir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu aprocheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veuë du rocher d'Aorne; car elle est ceinte tout autour de roches afreuses. Mais enfin, apres avoir bien tournoyé, tu trouveras deux chemins, l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthéne & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couvert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal-heureux que de prendre le premier, pour n'avoir découvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car ie croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux, & que les roses se cueillent sur des épines; mais j'ay trouvé au contraire, que plusieurs ont aquis beaucoup d'estime & de reputation sans iamais avoir travaillé; & qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour avoir seu bien choisir d'abord. Ie sçay bien que du commencement tu ne sauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de résolution pour quiter la trace des anciens, & estant charmé d'autre costé, par l'invention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bout du roc, un homme fort robuste, mais d'une mine grave & seuere, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthéne, & te dira que si tu le quites, tu tomberas dans des abimes & des précipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont

mâles & nerveuſes, & où tous les pas ſont marquez; & te dira que tu ne peux reüſſir autrement, ni arriver où tu pretens, qu'aprés beaucoup de temps & de peine, ce qui te deſeſperera d'abord, car il ne parlera que de luſtres & d'olympiades, & non de mois ni d'annees; & ne te demandera pas peu auſſi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux réveur avec ſa mine refrognée, qui ne te propoſera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, ſans conſidérer que cela eſtoit bon ſous le regne de Philipe & d'Alexandre, dont la puiſſance eſtoit formidable à la Grece; mais que nous joüiſſons maintenant d'une paix profonde, & ſommes auſſi éloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quitteras ce bon-homme, & ſon chemin raboteux, par où tu n'ariverois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a découvert depuis peu, qui eſt plus aiſé & plus batu. Tu trouveras à l'entrée un homme de bonne mine, veſtu à la mode, avec une contenance laſcive, & un port éfeminé, qui te conviera à le ſuivre, en ſe grattant la teſte du bout du doigt, & paſſant ſa main dans ſes cheveux. Prens garde de ne le pas rebuter, car c'eſt un treſor qui s'offre à toy, & le favory d'Apollon & des Muſes. Mais que dis-je; il n'aura pas plûtôt ouvert ſa bouche de roſes, que tu ſeras charmé de la douceur de ſon Eloquence, & jureras qu'il n'a eſté nourry que de Nectar & d'Ambroiſie. Si tu le ſuis, tu deviendras en moins de rien tres-célebre, & comme luy, tu regneras dans les aſſemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajoûter foy à ſes préceptes; mais il vaut mieux les entendre de ſa bouche, de peur que je ne les puiſſe raporter ſi bien que luy.

Il te dira d'abord avec vn soûris, en passant la
main sur ton front, & radoucissant sa voix; Est-ce
l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a envoyé
vers le plus grand des Orateurs, comme il en
Socrate. voya autrefois Chéréphon vers le plus grand des
Philosophes; ou si vous y avez esté conduit par
la foule, & porté sur l'aile de la Renommée?
Mais quoy qu'il en soit, je vous feray voir que
j'ay le mesme avantage sur les autres, que la
trompette a sur la flûte, & la cigale sur les abeil-
les; car il parle de soy avec grande modestie.
Pour devenir donc Orateur, ajoûta-t-il, vous
n'avez qu'à suivre mes pas, & à faire ce que je
vous diray. Premierement, ie me moque du soin
voir & de l'estude; l'Eloquence est quelque chose
se au delà, & il n'est pas si necessaire d'estre sça-
vant que d'estre hardy, & bannir cette sotte pu-
deur, qui donne mauvaise opinion de soy. En
un mot, pour estre bon Avocat, aussi bien que
bon Courtisan, il faut estre un peu effronté, &
se souvenir que la resolution n'est guére plus ne-
cessaire à la guerre qu'au bareau. Car pourveu
que vous parliez d'vn ton de commandement,
& que vous ayez la démarche fiére, l'habit ma-
gnifique, la suite de mesme, il faut croire que
tout ira bien. Aprés avoir eu soin de son habit
& de sa mine, il faut toûjours tenir à la main
un liure, comme si l'on étudioit quelque chose,
quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Avoir
à commandement de beaux mots, & des phra-
ses à la mode, pour se faire admirer; En faire
mesme de nouvelles, sans se soucier de celuy qui
dit à l'Empereur qu'il n'avoit pas droit de faire
un mot. Que si on les rebute, ou quelqu'autre
chose semblable que vous voudrez introduire,

ne manquez pas d'avoir tout preſt le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriſer, quand il n'en auroit iamais parlé. Du reſte, ne vous amuſez point à l'Eloquence froide & ſurannée de Platon, d'Iſocrate, & de Demoſthéne; mais ayez toûjours devant les yeux celle des modernes, qui eſt plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne ſoyez point en peine de traiter voſtre ſujet; mais parlez indifféremment de tout, ſans avoir égard à l'ordre ny à la matiere. C'eſt aſſez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athénes d'aleguer les coûtumes des Indes ou d'Egbatane; car c'eſt le moyen de ſe faire admirer. Ayez touſiours à la bouche Marathon & Cynegire: Percez le mont Athos, enchaiſnez l'Hellepont, obſcurciſſez le Soleil des fléches des Perſes, tariſſez les fleuves de leur multitude, pourſuivez Xerxes, ſoûtenez Leonidas, liſez les cataſtéres ſanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artémiſe & de Platées: Enchaſſez par tout ces beaux mots & ces belles phraſes dont i'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque ſerment ou quelque exclamation. Repetez ſouvent, *Meſſieurs*, d'vn ton harmonieux & muſical. Crachez en parlant, frapez-vous ſur la cuiſſe, tirez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teſte & aux autres, à force de crier. Que ſi l'on vous ſifle, ou qu'on ne vous veuille pas écouter, rabroüez les auditeurs, & menacez ceux qui voudront ſortir. Reprenez toûjours les choſes dés leur origine, & remontez, ſi ſe peut, juſqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront

Choſes illuſtres de l'hiſtoire Grecque.

vos defauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez toûjours l'aprobation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admiration, ou sert d'excuse; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé: C'est pourquoy ie vous déconseille la méditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis menent du bruit, ou qu'ils fassent quelqu'autre chose, pour avoir le temps de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une cabale, qui rabille nos defauts & célebre nos avantages, & qui nous aplaudisse à la fin, pour servir d'exemple aux autres, & nous acompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-même de celebrer vos loüanges, & quand vous aurez harangué, raportez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuëra le plus à vostre gloire, c'est de n'estimer que soy-même; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont derobé. Arrivez toûjours le dernier dans une assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer; & tandis que chacun est en attente, dites quelque chose qui fasse dresser l'oreille aux assistans, & prendre créance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas; ni se lever qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut toûjours mo-

ger de ce que les autres disent ; car il y a mille occasions de médire, pourveu que la calomnie soit délicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la débiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche, en feignant toûjours d'avoir quelque bonne fortune, & tâchant de se mettre bien avec les Dames ; car cela sert à donner de la réputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réüssirez parfaitement ; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous serez ce que j'estois, & ce que je suis devenu ; comme je suis né de bas lieu, & que j'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrement que j'avois, & en suite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faisoit trouver les caresses agreables, quoy qu'elle n'eust plus que quatre dents, encore estoient-elles couvertes avec des filets d'or. Cependant, j'aurois esté son heritier, sans un coquin de valet, qui m'accusa d'avoir achete du poison, pour m'en défaire plustost. Elle me chassa donc honteusement, & me reduisit à faire le metier d'Avocat, par le moyen duquel je subsiste, en faisant semblant d'avoir connoissance avec les Juges, & trahissant mes parties. Car quoy que je me faille passer pour un méchant homme, il n'est tout-à-fait à me faire craindre, & empesche qu'on ne s'oze attaquer à moy. Du reste, bien que je ne remporte pas souvent la victoire, je ne laisse pas d'orner ma porte de festons pour entretenir ma reputation, & tromper ceux qui n'en sçavent rien. Voilà l'Eloquence que je vous propose, dont je suis un vivant exemple,

comme eſtant parvenu par là. Ce ſont-là à peu prés les paroles que te dira ce galant-homme; & ſi tu le crois, tu réüſſiras comme luy, ſans avoir beſoin pour ſubſiſter, de faire la cour aux vieilles; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & ſeras porté ſur le char ailé de Platon; ſi bien qu'il te ſiera mieux de parler de toy, qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy, qui ſuis trop timide & trop retenu, ie ne ſçaurois me rendre illuſtre par cette voye; & je te cederay cét honneur, auſſi bien qu'à ton maiſtre. Que dis-je? je renonce déja, & ie t'abandonne le prix de la courſe, pourveu que tu avoües, que ce n'eſt pas pour avoir eſté plus vite que moy, que tu m'as devancé; mais pour avoir pris le plus court chemin.

LE MENTEUR, OU L'INCRE'DULE.

DIALOGUE

DE PHILOCLE'S ET DE TYQUIADE.

Il ſe moque des contes que l'on fait des apparitions des eſprits, & accuſe la Magie de fauſſeté & d'impoſture.

TYQUIADE. D'Où vient, Philoclés, que la pluſpart des hommes aiment à mentir, & qu'ils ne ſe contentent pas de débiter des menſonges; mais ils ſont bien aiſes d'en entendre, & triomphent, quand on les entretient de ſornettes, ou qu'ils en content eux-meſmes?

PHILOCLE'S.

PHILOCLE'S. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là, & j'excuſe meſme ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Ulyſſe, ou pour faire quelque fortune ; ſans parler des menſonges loüables qui ſe font pour tromper ſon ennemy. Mon étonnement eſt d'en voir, qui aiment le menſonge pour luy-meſme, & ſans qu'il leur en revienne ni honneur ni profit.

PHILOCLE'S. Y a-t-il des gens aſſez extravagans pour cela ?

TYQUIADE. Pluſieurs, & de tres-grands perſonnages, qui ne ſe plaiſent pas ſeulement à tromper les autres, mais à ſe tromper eux-meſmes; ce qui me donne de l'étonnement, meſlé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poëtes, n'avons-nous pas des Hiſtoriens, comme Cteſias & Herodote, qui non contens d'abuſer ceux de leur ſiecle, ont voulu conſigner leurs Fables à la poſterité ? Mais je ne puis ſouffrir, dans les Poëtes meſmes, que Saturne châtre ſon pere, que Promethée ſoit attaché en croix, que les Geans faſſent la guerre aux Dieux; ſans parler de la Tragedie des enfers, & des diverſes métamorphoſes de Jupiter, & infinies autres; outre les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & ſemblables réveries, pour faire peur aux petits enfans. Encore paſſe pour les Poëtes, & les anciens Hiſtoriens, qui n'avoient rien de meilleur à nous débiter ; Mais que dirois-tu de voir mentir des Nations toutes entieres, comme les Candiots lors qu'ils montrent le ſepulcre de Jupiter, & les Atheniens quand ils diſent qu'Eriſthon, & leurs predeceſſeurs, nâquirent *Le Ciel.*

de la terre, comme si c'estoient des chous, encore les faudroit-il semer ? Les Thebains sont encore plus extravagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux qui ne croyent pas ces choses & autres telles impertinences, passent pour impies, comme s'ils s'attaquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouvoir, tant le mensonge a trouvé de creance pamy les hommes. Pour moy, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus auguste ; mais de voir des Philosophes qui travaillent à la recherche de la verité, se plaire à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des veritez infaillibles, c'est ce que je ne puis comprendre, & que je trouve tout à fait ridicule & insuportable. Car je viens tout presentement de chez Eucrate, où j'ay ouï dire tant de fadaises, que j'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

Philocle's. Tu m'étonnes ; car je l'ay toûjours pris pour un homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentist en sa presence.

Tyquiade. Si tu sçavois les sotises qu'il a dites & comme il les a asseurées, jusqu'à prendre ses enfans à témoins, tu perdrois bien-tôt la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, je le regardois entre deux yeux, comme s'il fût devenu fou ; & quelquefois je le prenois pour un imposteur, & m'étonnois qu'il nous eût imposé si long-temps avec sa mine grave & severe.

Philocle's. Mais encore, que disoit-il ? car je voudrois bien sçavoir les impostures qu'il cachoit sous une si grande barbe.

Tyquiade. J'avois coûtume de l'aller voir

de temps en temps, lors que j'étois de loisir ; & ayant appris qu'il étoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois afaire, estoit chez luy, j'y fuis allé pour les voir tous deux ; & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Philosophe Peripateticien Cleodeme y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seul avoir penetré dans les secrets de son maistre ; Tous chefs de secte, & autant de lumieres de vertu & de doctrine, dont la presence seule devroit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes ; & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coûtume. Aprés l'avoir salüé, & m'estre excuse à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plûtost, sur ce que je ne faisois que d'apprendre son indisposition, Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec grande action ; comme je luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher ses jambes, Cleodeme poursuivant son discours; En levant, dit-il, de la main gauche la dent d'une belette qui ait este tuee de la sorte que je viens de dire ; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'appaisera aussi-tost Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche; ce qui est plus probable à cause de la viteſſe de cét animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse, jointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de

grandes vertus, pourveu qu'on ſçache les paroles qu'il faut dire; mais cela ne ſert de rien à la goute. J'ay crû autrefois comme vous, repartit Cleoderme, que la biche eſtoit plus propre à cela que le lion; mais un Afriquain me dit une raiſon qui me fit rendre; c'eſt que les lions prennent les cerfs, qui eſt une marque qu'ils ſont plus viſtes qu'eux, & la compagnie aplaudit à cette raiſon. Eſtes-vous ſi fous, leur dis-je, que de croire qu'on puiſſe guerir un mal, de paroles, ſi ce n'eſt un mal d'eſprit, & que des remedes ſi extravagans ayent eſté deſtinez par la Nature, qui eſt ſi ſage, à la gueriſon des maladies? Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Medecin qui eſtoit preſent, témoignât d'eſtre de mon avis, pour ſe venger, à ce que je croy, de ce qu'ils condamnoient le ſien, qui eſtoit de diminuer les forces du malade en luy oſtant le vin, & ne le nourriſſant que d'herbages. En ſuite, Cleodeme me dit en ſoûriant; Quoy Tyquiade! tu ne crois pas que le remede que nous avons dit, puiſſe guerir la goute? Non, dis-je, quand on enfermeroit une douzaine de belettes dans la peau d'un lion, fut-ce celuy de Nemée, veu que le lion meſme eſt tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne ſçais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les jours la fievre, qu'on enchante les ſerpens, & qu'on guerit les maladies avec des paroles que les vieilles ſçavent? L'un eſt auſſi incertain que l'autre, repliquay-je; & juſqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fievre a des oreilles pour entẽdre ce qu'on luy dit, je prendray cela pour des contes de vieille. Il ſemble à t'oüir parler, ajoûta Dinomaque, que tu ne crois pas ſeulement qu'il y ait des

Antigonus.

Dieux, ou que tu doutes de leur puiſſance. Nullement, luy dis-je, il ſe peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne ſoit que fable. Pour moy, je revere leur pouvoir, & admire tous les jours les merveilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui ſont deſtinez pour cela. Mais Eſculape & ſes décendans ne gueriſſoient pas les maladies avec la peau d'un lion & les dents d'une belette, ni en murmurant des paroles; mais en appliquant des remedes ſalutaires. Laiſſez-là cét incredule, dit Ion, pour dire ce que j'ay vû en ma jeuneſſe. On vint dire un jour à mon pere, que ſon vigneron ſe mouroit de la morſure d'une vipere; & là deſſus on vit entrer ſes camarades qui le portoient à demy-mort ſur un petit lict, ayant le corps tout enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cét état, un de ſes amis qui étoit preſent; Ne crain rien, dit-il, je te vais querir un Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint qui le guerit avec des paroles, en pendant à ſon pié une pierre tirée du ſepulcre d'une Vierge. Auſſi-toſt le malade chargea ſon petit lit ſur ſes épaules, s'en retourna travailler à la vigne, où il avoit eſté mordu. Pour comble de merveilles, ce Magicien alant le matin à la campagne, fit un grand cerne qu'il purifia avec une torche & du ſouffre, puis faiſant trois tours, & prononçant ſept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les ſerpens de la contrée, à la réſerve d'un vieux dragon, qui ne ſe pouvoit preſque plus trainer de vieilleſſe, ce qui l'empéchoit d'obéir. Alors le Magicien en colere commanda au plus jeune de l'aler querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arrivez, il ne fit que ſouffler

dessus, & les consuma en un instant ; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy répondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'appuyoit sur un bâton, parce qu'il ne se pouvoit plus soûtenir ? Tu te moques, reprit Cleodéme, & j'ay esté quelque temps comme toy que je ne voulois rien croire, jusqu'à ce que je vis ce Magicien du Septentrion voler & marcher sur les eaux ou bien à travers le feu, avec des Garbatines, qui est la chaussure du païs. Je ne parle point de chasser les demons, ressuscíter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'etoient des choses ordinaires. Mais je vous diray ce que je luy ay veu faire à Glaucias. Ce jeune homme aprés la mort de son pere, devint extrémement amoureux de Cryſis, la fille de Demenet ; & comme il estoit mon disciple, il me découvrit sa passion. J'en fus bien fâché ; car il étudioit fort bien ; & à l'âge de dix-huit ans sçavoit une grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que je ne le pouvois détourner de cét amour, je luy amenay ce Magicien, à qui je donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant, si Glaucias pouvoit joüir de sa maistresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le temps le plus propre pour cela, il fit une fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où aprés avoir prononcé quelques paroles, aparut premierement le pere, qui estoit mort, il y avoit sept mois, & qui se mit fort en colere contre son fils : mais à la fin il se rendit à sa passion. En suite, vint Proserpine qui menoit Cerbere en lesse : puis la Lune, qui est un monstre à plusieurs formes, & qui n'est

Pegaux de bestes nouvellement écorchées.

jamais en meſme état. Aprés cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chryſis. Ce Cupidon s'envole auſſi-tôt, & au bout de quelque temps on oüit Chryſis fraper à la porte, vaincuë par la violence de ſon amour, & en entrant elle vint ſauter au cou de Glaucias, demeura avec luy juſqu'au jour. Alors tous les fantômes diſparurent, & elle ſe retira. Si tu avois vû cela, ajoûta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il eſt vray, luy dis-je que je le croirois, ſi je l'avois vû; mais juſques-là vous me permettrez d'en douter; outre que je connois Chryſis pour une Courtiſane aſſez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de choſe, ſans qu'il ſoit beſoin de faire decendre la Lune en terre, ni remonter Proſerpine; car elle accourt au ſon de l'argent, comme les demons s'enfuiét au bruit de l'airain. Mais je m'étonne qu'avec un ſi beau ſecret, ce Magicien ne ſe rend le plus heureux homme du monde, ſans avoir beſoin de chercher ſa vie. Tu es inſupportable, dit Ion, de ne rien croire; mais que répondrois-tu à ceux qui chaſſent les diables, & qui gueriſſét les demoniaques avec des paroles? Tout le monde connoiſt ce Syrien de la Paleſtine, qui pour de l'argent delivre les lunatiques & les poſſedez. Car tádis qu'ils ſont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le demon, qui luy répód en Grec ou en autre langue, ſans que le patient remuë les levres, tant que le demõ eſt contraint de ſortir par la force de ſes conjuratiõs & de ſes menaces, & j'en ay vû ſortir un qui étoit tout noir & enfumé. Je ne m'étõne pas, luy dis-je, que tu voyes des choſes, vû que tu aperçois les idées, qui ſont une nature biẽ plus ſpirituelle & plus inviſible. *Il raille les Platoniciens.*

Comme s'il eſtoit ſeul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontraſt pas à toute heure de jour & de nuit. J'en ay vû cent fois en ma vie, & du commencement j'en avois peur, mais maintenant, j'y ſuis tout accoûtumé. Sur tout, depuis qu'un Arabe me donna un anneau du fer d'une croix, & qu'il m'aprit une oraiſon où il entre pluſieurs noms; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reſte. Je n'ay garde de dementir, luy dis-je, un ſi venerable vieillard, & particulierement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaiſt. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit juſqu'au plus grand, comme une de mes ſtatuës s'apparoiſt à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? Cet e belle, répondit-il, qui eſt de la main de Demetrius; & qu'on voit ſous le porche en entrant. Eſt-ce le Diſ-obole, luy repartis-je, qui ſe panche pour jetter le palay, & ſe tourne un peu vers celuy qui le porte, pour le prẽdre de ſa main, tandis que l'autre ſe baiſſe pour le luy donner, & ſemble n'atendre pour ſe redreſſer, ſinon que ſon compagnon l'ait receû? Celuy-là eſt un chef-d'œuvre de Miron, dit-il, & ce n'eſt pas celuy dont je veux parler, ni cét autre de Polyclete avec ſes treſſes entortillées, ni pas un de ceux de la main droite, où ſont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas vû une ſtatuë prés de la fontaine, où les veines paroiſſent comme ſur un corps veritable? Elle eſt chauve, à demi-nuë, avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui ſemblent agitez du vent. Je croy que c'eſt la ſtatuë de Pelicus General des Corinthiens. Ouy, dis-je, je la connois, elle eſt à la main droite de Saturne, & a des bandelettes, des guirlandes ſeiches ſur

la teſte, & l'eſtomac couvert de lames d'or. C'eſt moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'avoir guery d'une fievre, qui me tourmenta l'eſpace de trois jours. Comment, luy dis-je, ce General des Corinthiens eſtoit auſſi Medecin ? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne ſe jette ſur toy, ou qu'il ne t'envoye quelque maladie ; car puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'eſtre favorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouvoir ; mais que fait-il encore la nuit par la maiſon ? Il ſe leve, dit-il, de deſſus ſon pié d'eſtal, & court par tout, ſans faire tort à perſonne, pourveu qu'on le laiſſe paſſer. Il chante meſme quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-eſtre, luy dis-je, que ce n'eſt pas la ſtatuë du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedales, qui couroit toute l'Iſle de Crete, & qui eſtoit auſſi d'airain. Si celuy-cy eſtoit de bois, auſſi bien qu'il eſt de cuivre, je croirois que ce eſt quelque machine de ſon oncle qui ſe remuaſt par reſſorts. Pren garde, reſpondit Eutyque, qu'il ne te reſſente de cette raillerie, comme il fit contre un de mes palefreniers qui luy avoit fait un vol. On avoit coûtume de luy faire quelque offrande à toutes les nouvelles Lunes, & il y avoit à ſes piez pluſieurs pieces de monnoye, & quelques-unes d'argent attachés ſur ſa teſte avec de la cire, outre des lames de meſme metal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit gueris de la fievre. Ce coquin ſa dérober tout cela la nuit, comme la ſtatuë couroit par la maiſon ; mais au retour, ayant découvert le larcin, elle l'etourdit de ſorte, qu'il n'eſt ſortir du porche toute la nuit, non plus

Tale, intendant de Minos, qui faiſoit la revuë du pays avec des tables d'airain.

que d'un labyrinte, & il y fut trouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouetter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & batu toutes les nuits, jusques-là qu'il nous montroit le matin les marques des coups qu'il avoit receus, si bié qu'il ne vécut pas long-temps aprés. Va te mocquer maintenant, & dire que je suis un réveur. Tant que cette statuë sera d'airain, luy dis-je, & l'ouvrage de Demetrius, je ne la craindray point, parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier, ni mesme l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Médecin prenant la parole: J'ay, dit il, chez moy une petite statuë d'airain d'Hipocrate, de la hauteur d'environ une coudée, qui court aussi toute la nuit, si-tost que la lampe est éteinte, & renverse toutes mes boëtes, brouille toutes mes drogues, & ouvre les portes avec grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coûtume. Quoy! dis-je, Hipocrate veut maintenant qu'on lui sacrifie? il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se devroit bien contenter, à mon avis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effusion. Ecoute, incredule, reprit Eucrate, une chose qui m'est arrivée depuis cinq ans, & que je prouveray par de bons témoins. Comme j'estois aux champs pendant la vendange, & que je me promenois seul en un bois sur le midy dans une profonde réverie, j'entendis premierement taper des chiens, & crû que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coûtume. Mais quelque temps aprés, j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre, & vis venir à moy un

Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mesmes.

ſpectre de la hauteur des Cedres, avec une torche en une main, & une épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'eſtoit une femme coëffée de ſerpens, comme on peint Meduſe, dont les uns eſtoient entortillez autour de ſon cou en forme de carquans, & les autres eſtoient épars ſur ſes épaules; mais de la ceinture en bas elle eſtoit faite comme un dragon. Enfin, c'eſtoit le plus effroyable monſtre qu'on vid jamais, & tout le poil me dreſſe encore du ſouvenir; & là deſſus il nous montra celuy de ſes bras tout hériſſé. Cependant, les autres demeuroient tranſis de peur, & je rois en moy-meſme de voir des Philoſophes s'épouvanter de chimeres, & ne differer des enfans que par la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole; De quelle taille, dit-il, eſtoient les chiens, puis que le Veneur eſtoit ſi grand? Plus grands que des Elephans, répondit Eucrate; mais noirs, ſales, velus, & tout hériſſez. Ce ſpectacle m'arreſta tout court, ajoûta-t'il; mais comme j'eus retourné un dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donnée, le fantôme diſparut, & s'abima dans les enfers, apres avoir frappé la terre du pied. Je m'aprochay tout curieux, pour regarder par cette ouverture; m'appuyant contre un arbre de peur de tomber, je découvris clairement l'Acheron, le Phlegeton & le Cerbere; & reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon pere même, en l'eſtat où nous l'avions enſevely. Que faiſoient-ils là bas? dit Ion. Ils eſtoient par troupes, répondit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré d'Aſphodelle. Qu'apres cela, ajoûta l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne s'en

pint mentir, dit Eucrate ; mais ie crû reconnoître Socrate à sa teste chauve & à son gros ventre. L'abîme en suite se referma ; & lors que mes gens qui estoient allez en vendange, arriverent, il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray, Lyrias ? dit-il à l'un de ses gens. Oüi par les Dieux, repondit-il ; & i'oüis encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torche. Je me prits à rire de voir que le valet ajoûtoit encore du sien au mensonge de son maître. Cette vision ne m'etonne point, dit Cleodeme ; car l'autre jour que i'avois une fievre ardente, & qu'on m'eust laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si ie pourrois repoter, estant aussi eveillé que je suis, il s'apparut à moy un beau jeune-homme vestu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où je vis ces celebres criminels des Fables, avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-mesme qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là dessus, mon guide s'avança, & me presenta à luy ; mais il le rabroüa, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout joyeux, ayant recouvré la santé ; & mon voisin mourut aussi-tost, comme je le prédis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouve pas cela étrange, reprit le Medecin qui estoit present ; car j'ay veu un homme qui avoit esté mort vingt jours ; & i'ay traité devant & apres sa resurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, si ce n'estoit quelque Epimenide ? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eucrate qui revenoient des exercices, & s'assirent sur le lict de leur pere,

aprés qu'on m'eût donné vn siége. Alors ce bonhomme, comme si cela l'eût fait souvenir de quelque chose ; Je iure, dit-il, par l'amour que je porte à ces enfans, que je ne diray rien que de véritable. Tout le monde sçait combien j'ay aimé leur mere, & ie l'ay témoigné à sa mort. Car je brûlay sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais sept iours aprés, comme i'estois en ce mesme lict, où me voilà, & que je lisois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me consoler de sa perte, elle s'apparut à moy, & s'assit où est cét enfant, montrant le plus jeune de ses fils, ce qui le fit treſſaillir ; car il pâlissoit déja à ce recit. Mais son pere continuant, Je commençay, dit il, à pleurer lors que je la vis, & à l'embrasser ; mais elle me consola, & me dit que parmy tant de témoignages que je luy avois rendus de mon affection ; elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoient dorez. A ces mots, un petit chien qui estoit sous mon lict aboya, & elle disparut ; mais je fis rechercher ce patin, qui fut trouvé sous un cofre, & le fis brûler. Ie bien, incrédule, me dit-il, ne croiras-tu point ces choses toutes publiques ? Non, dis-je, je mettois d'estre frotté de ce patin, si j'en doutois tant soit peu. Sur ces entrefaites ariva un Philosophe Pytagoricien aux cheveux longs, qu'on renommoit le Divin, à cause de son eminent savoir, qui le faisoit renommer par tout ; ce qui me réjoüit, croyant que c'estoit un Dieu qui accouroit à ma défense, & que son autorité fermeroit la bouche à l'imposture. Ce Pytodéme donc luy ayant fait place auprés de luy, il demanda au malade des nouvelles de sa santé, &

luy témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que je n'interrompé point, dit-il, vostre entretien ; car j'ay bien ouy en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ny qu'il revienne des esprits. A ces mots, je baissay la veuë de honte & le Pytagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, je ne le condamne point. Il entend parler de toutes, repart Dinomaque. Quoy dit-il en me regardant de travers, tu nies des choses toutes visibles, & que tout le monde sçait! Je ne trouve pas etrange, luy dis-je, que ceux qui les sçavent & qui les voyent, y ajoûtent foy mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas jamais à Corinthe, reprit le Pytagoricien, demande le logis d'Eubatide, qui est prés du Cranée ; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le démon que je chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuivit-il, estoit abandonné à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient ; de sorte qu'il s'en alloit tout en ruine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvelles je pris quelques livres Egyptiés, dont j'y grand nombre qui traitent de ces choses, & y allay sur le minuit, quoy que mon hoste fist tout ce qu'il pût pour m'en divertir. J'y entray seul avec une lampe à la main, que je pendis dans un grand vestibule, puis je me couchay auprés, & m'amusay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en plusieurs formes toutes hideuses, pour tâcher à m'epouvanter,

Mais je n'eus pas plustost achevé de lire une conjuration éfroyable, qui estoit dans mon livre, qu'il s'ala cacher en un coin, où je le suivis, & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouver mort, l'alay dire au maistre du logis qu'il pouvoit maintenant y aler demeurer sans crainte; & le prenant par la main, je l'y menay sur l'heure, suivy d'une grande foule de peuple; & ayant fait creuser à l'endroit que je montray, on trouva une carcasse de mort que je fis enterre ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Aprés que le Philosophe eut acheué ce recit, il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condamnast mon opiniastrete, si je n'aoûtois foy à un personnage si venerable, & d'une si profonde doctrine. Mais sans craindre ny sa mine ny sa réputation. Qu'est-ceey, dis-je, Arignote? je pensois avoir trouvé un trésor, comme dit le Proverbe, & ce ne sont que des charbons. Tu trahis ainsi la verité, dont je te prenois pour le défenseur. Je ne sçay pas qui tu croiras, répondit-il, puis que tu ne crois pas ceux cy, non plus que moy. Je croiray Democrite, luy dis-je, qui s'estant renfermé dans un sepulcre qui estoit hors de la ville, pour estre moins interrompu dans ses estudes, quelques jeunes gens vinrent la nuit sauter & danser autour de luy, aprés s'estre déguisez en fantômes, pour luy faire peur. Mais sans lever seulement les yeux de dessus son livre, tant il estoit persuadé que tout cela n'estoit que chimére: Ne cesserez-vous point, dit-il, de faire les fous? Il en estoit un luy-mesme, dit Eucrate, s'il estoit de ton opinion; mais je te veux dire encore une chose à laquelle peut-estre tu te rendras; car j'en suis temoin oculaire. Comme on

C'estoient les lieux où l'on pouvoit demeurer.

m'eut envoyé jeune estudier en Egypte, il me prit envie de voir les raretez du païs, & entr'autres la statuë de Memnon, qui fait du bruit au lever du Soleil. I'y alay donc, & n'oüis pas seulement quelque son comme les autres; mais elle me prononça vn Oracle, que je raporterois, si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moy un scribe de Memphis, qui avoit demeuré dans vne grotte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Deesse Isis luy avoit apris tous ses mysteres; de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Panerate mon précepteur, dit le Pythagoricien, qui est un grand homme camus, vestu de lin, qui a les jambes gresles, les lévres grosses, la teste rase, & parle bon Grec. Luy-mesme, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & apprivoisoit des bestes farouches, je reconnus que c'estoit un homme divin, & tâchay de gagner ses bonnes graces, pour aprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'asseurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arivez à l'hostellerie, il coupoit un baston ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & apres avoir prononcé dessus quelques paroles, on voyoit trotter ce baston par le logis, & faire tout ce qu'il faloit; & quand c'estoit fait, luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point aprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, je me cachay en un coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & je l'oüis prononcer un mot à trois sylabes, que je retins; & si-tost qu'il fut sorty, je le prononçay sur

pilon qui fut auſſi-toſt animé, & commença à tirer de l'eau dont j'avois beſoin. Mais comme il eut aporté un ſeau, & que je luy eus cõmandé de s'arreſter, il n'en voulut rien faire, & ſe mit toûjours à en tirer, juſques à ce qu'irite de ſa deſobeïſſance, & craignant qu'il ne nous noyât, je le coupay en deux d'vn coup de coignée; mais chaque piecẽ commença à puiſer ſeparément; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien ariva qui defit l'enchantement, & puis apres diſparut. Sçais-tu encore ce mot, qui put faire vn ſi grand miracle? interrompit Dinomaque: Oüy, dit Eucrate; mais ſi le fantõme ſe mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maiſon; car je ne le pourrois faire ceſſer. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à voſtre âge, & dans l'eſtime où vous eſtes, de venir conter ces fadaiſes, quand ce ne ſeroit que pour le reſpect de ces jeunes gens, dont vous remplirez l'eſprit de crainte & de ſuperſtition toute leur vie? Je voudrois bien ſçavoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Propheties, car j'ay un anneau qui porte emprainte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois, mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, je me contenteray de reporter ce que j'ay veu & oüy, à Males, à Pergame, & à Tyane. Comme je revins d'Egypte, ayant apris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui reponde clairement & ponctuellement ſur tout ce qu'on deſiroit ſçavoir, pourveu qu'on le donnaſt par écrit à ſon Prophete, j'eus la curioſité de le conſulter en paſſant. Je me levay là-deſſus, voyant qu'il alloit commencer un long diſcours, & pris congé de la compagnie, ſous prétexte d'aler trouver cet amy à qui j'avois à faire, outre que

je voyois bien que je leur estois à charge; mais je leur dis en partant, que puis qu'ils n'estoient pas satisfaits des choses humaines, ils apellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, je t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il m'est avis que je ne voy que des fantômes.

PHILOCLE'S. Tu m'as presque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui sont mordus d'vn chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien mesme.

TYQUIADE. Il ne faut que la verité pour se défendre contre ces mensonges, pourveu qu'on la vueille écouter, car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la raison.

HIPPIAS OV LE BAIN.

C'est la description d'un lieu pour les bains & les étuves, fait par un excellent Architecte.

ON ne sçauroit trop loüer les Philosophes qui ont confirmé pas leurs exemples les regles de bien vivre qu'ils nous ont laissées; & ceux qui ne l'ont pas fait, meritent plustost le nom de Sophistes que de Philosophes. Car on n'apelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux du mal, mais ceux qui sçavét donner les meilleurs remedes; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celuy qui n'a que l'art sans la pratique. Les Generaux d'armees qui combatent à la teste de

leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille ; & l'Hiſtoire, Pyrrhus & Alexandre, ſont bien plus eſtimez que ceux qui n'ont que la théorie d'une ſcience ſi perilleuſe. Auſſi, à mon avis, Archiméde & Soſtrate, dont le premier bruſla les Galeres des Romains au ſiege de Syracuſe, par un artifice admirable ; & l'autre defit Ptolomée, & prit la ville de Memphis ſans combat, aprés avoir détourné le cours du Nil, ſont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines ſpeculations qu'ils n'ont jamais miſes en pratique. C'eſt ainſi que Thalés, qui eſtoit d'un eſprit vif & adroit, ayant promis à Créſus, de faire paſſer le fleuve de la Lydie à pié ſec à toute ſon Armée, en détourna auſſi le cours, quoy qu'il ne fuſt ny ingenieur, ny Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artiſans de noſtre ſiécle, Hippias ne l'a cedé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que l'explication & l'execution de ſon deſſein. En éfet, il n'excelloit pas ſeulement dans les choſes qui ont eſté trouvées par les anciens ; mais il ajoûtoit encore à leur invention, & tiroit de belles concluſions de leurs principes. Auſſi n'eſtoit-il pas ſeulement verſé dans la Mécanique, mais il ajoûtoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement ; & reüſſiſſoit ſi bien en chacune, qu'on euſt dit qu'il ne ſçavoit que celle-là. Car c'eſtoit le prémier homme de ſon temps, tant dans la Geométrie, & dans la Muſique, que dans la Perſpéctive, la Catoptrique, & l'Aſtronomie, où il montroit que les anciens n'avoient rien entendu auprés de luy. Mais le dernier ouvrage que j'ay veu de ſa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fuſt que

l'édifice d'un Bain, qui eſt vne choſe toute commune, mais ce qu'il y a fait n'eſt pas commun. Il eſt bâty ſur une pente aſſez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une baſe ſoûtenuë par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui eſt bien lié depuis le haut juſqu'en bas pour durer à perpetuité. Le baſtiment n'excede pas l'étenduë du lieu, & s'acorde fort bien avec le plan dans toutes ſes proportions. On trouve d'abord en entrant un grand veſtibule, où l'on monte comme inſenſiblement par de larges degrez, leſquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand ſalon; où tous les valets & les Officiers peuvent tenir commodément. A main gauche ſont les chambres pour le plaiſir, accompagnées de lieux ſecrets fort propres & fort bien éclairez; ce qui eſt de grande commodité pour un bain. En ſuite eſt l'apartement pour les perſonnes de condition, qui a ſur les ailes des garderobes pour ſe deshabiller. Au milieu eſt un autre, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide: Il eſt revêtu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'un repreſente la ſanté, & l'autre Eſculape. De-là on entre dans un apartement ovale, où l'on ſent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on paſſe à main droite dans un autre fort clair, pour s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, reveſtuës de pierre Phrygienne, pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, eſt un autre apartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour ſe tenir debout, que pour ſe veautrer & s'aſſeoir; enfin, où l'on peut demeurer tres-ſainement, & qui eſt reveſtu de la me-

e pierre, depuis le haut jusqu'en bas. En suite
un passage chaud, revestu de pierre de Numi-
die, qui donne entrée au dernier apartement,
lequel brille d'une clarté vermeille comme de
pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on
se peut retirer aprés dans ceux d'eau froide, par
une étuve, sans passer par les mesmes lieux par
où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit,
est fort bien percé, & les apartemens dans une
belle proportion; de longueur, de largeur, & de
hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pin-
dare veut que soient les entrées des ouvrages; &
l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion
les lieux qui ont besoin de froid, quoy que pour
la liberté de l'air & de la veuë, il ait laissé quel-
ques ouvertures du costé du Midy. Les autres
apartemens sont exposez au Soleil. Ajoûtez à ce-
ux les lieux pour les exercices, & pour ceux qui
prennent les habits, qui sont tout proches des au-
tres tant pour la santé, que pour la commodité.
Atteste, que personne ne s'imagine que j'enche-
risse sur la verité, pour vouloir faire l'Orateur;
tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuvre, tom-
beront d'acord de ce que jay dit; & avoüeront
avec moy, qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux
que joindre l'vtile au délectable. Chaque apar-
tement a double entrée, & double issuë, sans
avoir des autres portes pour communiquer en
tous les lieux; & deux horloges, l'une au Soleil,
l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louër cette mer-
veille, aprés l'avoir veuë, ce n'est pas seulement
manquer d'esprit, mais de reconnoissance; c'est
pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours
à sa gloire. Que si je m'y baigne jamais, je ne
manqueray pas d'entendre les loüanges des au-

Toutes ces pierres sõt espece de marbre.

tres, aprés vous avoir dit les beautez que j'y ay remarquées.

BACCHVS.

Cette piece & les deux suivantes sont des especes de préfaces & d'avant-propos, dont l'Autheur s'est servy comme de petits discours Académiques, particulierement des deux premieres; car l'autre n'est qu'vn exorde.

BACCHUS fit l'entrepriſe des Indes, parmy la braillerie des uns & la compaſſion des autres, qui croyoient qu'il dût eſtre ecraſé par les Elephans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car ſon armée n'eſtoit compoſée que de femmes, épriſes d'une fureur divine, qui au lieu de bon cliers portoient des tambours & des cymbales; pour lances ou javelots, des baſtons entortillez de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du même arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles eſtoient ſuivies d'une troupe de Satyres qui ne faiſoient que ſauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils avoient la queuë & les cornes. Bacchus eſtoit auſſi cornu, mais ſans barbe, veſtu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raiſins, entrelaſſez parmy ſes treſſes. Il eſtoit monté ſur un Char trainé par des Tigres, qui eſt tout ce qu'il y avoit d'éfroyable. Ses deux Lieutenans eſtoient, l'un un petit vieillard camus, tout trembiant, veſtu de jaune

Tambour de Basque.

avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté la pluſpart du temps ſur un aſne, ou à ſon défaut apuyé ſur un baſton ; mais du reſte, grand Capitaine. L'autre, vn Satyre cornu, avec des cuiſſes veluës, & la barbe & les piez de bouc, qui tenoit de ſa main gauche une flûte, & de l'autre un bâton courbé, & couroit par tout le camp en ſautant & dançant, & faiſant grand'peur aux femmes. Car il eſtoit prompt & colere ; & lors qu'il s'aprochoit, elles couroient toutes échevelées, criant *Evohé*, comme le reconnoiſſant pour maiſtre. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, mettoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair cruë. Les Indiens voyant un ſi groteſque équipage, plus propre à un balet qu'à un apareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent envoyer leurs femmes pour le combatre, de peur de ternir leur valeur par une indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent apris que cette armée, quoy que ridicule, mettoit le feu par tout ; car le feu eſt le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de ſon pere ; ils s'armérent en haſte, & montant ſur leurs Elephans, vinrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en preſence, ils ſe rangerent en bataille, couvrant le front de leurs troupes des Elephans. Bacchus rangea auſſi ſon armée, & mit Siléne à la droite, qui eſt ce gros Silenus dont j'ay parlé, Pan à la gauche, & pour luy il ſe plaça au milieu, aprés avoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Oficiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Evohé*. Auſſi-tôt les Baccantes ſonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales ; & un Satyre

ayant entonné un cor, l'asne de Siléne commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui découvrirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elephans prirent la fuite, avant que d'estre à la portee du javelot. Ils furent donc défaits & assubjettis, ayant apris à leurs dépens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemy. Si l'on demande à quel propos j'ay allegué cette fable, je diray qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il m'est arivé presque la mesme chose qu'à luy. Car la pluspart persuadez que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimeres, s'en mocquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en aprochent, découvrent le fer qui est caché sous les feüilles de lierre, & une redoutable valeur sous un apareil ridicule. Il font plus; car s'aprivoisant petit à petit à leurs charmes, ils se mettent à la fin à sauter & à gambader avec moy. Chacun peut faire ce qu'il luy plaira; car je ne veux contraindre personne à m'entendre; mais tandis que je suis aux Indes, je vous veux encore régaler d'une merveille du païs, qui fait à nostre sujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'étendent le long du fleuve Indus jusqu'à la mer, du costé de main gauche en décendant, il y a un petit bois sacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage tres-agreable. Dans ce bois sont trois fontaines d'une eau claire & argentine, l'une consacrée à Pan, l'autre à Siléne, & la troisiéme aux Satyres. Les jeunes gens boivent de la premiere, les vieillars de la seconde, & les enfans de la troisieme; car on s'y assemble à certain jour tous les ans, pour ce sujet. De dire main-

maintenant ce qui leur arrive à tous, apres avoir bu, cela ne fait rien à mon deſſein; mais les vieillards deviennent alors comme ſtupides & hebétez, ſans pouvoir prononcer une parole; & quelque temps aprés ils ſe débordent en un ſi grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempeſtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homére; & cette fureur leur dure iuſqu'à la nuit. Ce qui eſt de plus admirable, c'eſt qu'ayant entamé un diſcours, s'ils n'ont pas le loiſir de l'achever, ils recommencent l'année d'aprés à l'endroit où ils en ſont demeurez, & le continuënt iuſqu'à la fin. Il n'eſt pas néceſſaire d'ajuſter davantage cette comparaiſon; car vous voyez bien que c'eſt une raillerie que ie fais contre moy-meſme; mais ſi ce que i'ay dit vous plaiſt, il le faut attribuër à la fureur du Dieu qui m'inſpire; ſinon, c'eſt vn éfet du breuuage, qui a coûtume de troubler les ſens & la raiſon.

c'eſt ſans doute qu'il avoit recommencé ſa harangue par où il avoit fini l'année precedente.

L'HERCVLE GAVLOIS.

LEs Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauve, ride, baſané; ſemblable à ces vieux Nautonniers, ou plaſtoſt à Caron luy-meſme, ou à Iapet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'eſt tout autre choſe qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la maſſuë, avec un arc tendu à la main gauche, & un carquois ſur l'épaule. Ie crus d'abord qu'ils le faiſoient pour ſe moquer des Grecs, ou pour ſe venger des courſes qu'il fit en leur païs, en ſon

voyage d'Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaînez par l'oreille une infinité de peuples, qui sont attachez à sa langue par des filets d'or fort deliez, comme par autant de chaînes, & qui le suivent volontairement sans se débattre ; tant on disoit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme je m'étonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, un des Docteurs du païs qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette énigme, & commença ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le symbole, ou plustost le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plustost Hercule, qui est beaucoup plus puissant : Et nôtre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est accomplie qu'à cét âge, c'est pourquoy Homere fait decouler un fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vécu trois âges d'homme, & comparé à un parterre de fleurs, les discours des vieillards de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles, qui est l'effet de la raison, & la langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses dards sont la force de ses raisons, qui sont empennez, à cause que les paroles sont ailées, comme Homere les appelle. Pour appliquer cecy à mon sujet, je vous dirai que le souvenir de cette figure m'a donné courage, comme je doutois si je me devois remettre à mon âge, aux exercices de la jeunesse, de peur qu'on ne crût que je retournasse en enfance. Mais je dis Adieu de bon cœur aux avantages

Declamation.

du corps, qui ſont propres aux ieunes gens. Que ton petit Dieu, Anacreon, s'enfuye bien loin de moy avec ſes aiſles dorées, c'eſt le moindre de mes ſoucis, pourveu que ie rajeuniſſe en Eloquence, & que ie captive tout le monde par la douceur, & la force de mon diſcours, ſans crainte que mon carquois ſoit iamais dégarny de fléches. Voilà ce qui me conſole dans mõ arriere-ſaiſon, & ce qui me donne la hardieſſe de me remettre ſur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourveu que vôtre faveur enfle mes voiles, afin qu'õ puiſſe dire de moy ce qu'Homere dit d'vn autre vieillard; *Dieu! quelle force il cachoit ſous de vieux haillons*, ou pluſtoſt, ſous vne contenance décrepite!

DE L'AMBRE, OU DES CŸGNES.

LOrs que i'ovois dire en ma ieuneſſe que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cét ambre eſtoit les larmes des ſœurs de Phaëton qui avoient eſté changées en Peupliers, qui pleuroient encore ſon infortune; ie m'imaginois que ſi ie paſſois iamais par là, i'étendrois mon manteau deſſous, pour recevoir cette précieuſe liqueur. Mais comme ie navigeois depuis peu ſur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres ſur ſes bords, où le nom de Phaëton n'eſt pas ſeulement connû, ie demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui ſont ſi fameux chez les Poëtes. Ils ſe prirent à rire de mon ignorance, & s'étonnerent qu'il y eût des gẽs aſſez inſolens pour débiter ces impoſtures. Ils ajoûterent que s'il y avoit des

arbres en leurs païs, qui produiſiſſent un ſi grand treſor, ils ne s'amuſeroient pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un inſtant. Cela me rendit tout honteux, de m'eſtre laiſſé ainſi duper par les Poëtes; & ie regretois ces choſes, comme ſi ie les euſſe perduës. Je croyois auſſi oüir chanter les Cygnes le long de ce fleuue, ayant appris que les compagnons d'Apollon y auoient eſté changez en oiſeaux, qui cõſervoient encore leur chant, pour marque de leur excellẽce dans la Muſique. Mais cela ne ſe trouua pas plus veritable que le reſte; & cõme ie m'en enquerois aux meſmes gens, ils me dirent, qu'il ſe rencontroit bien quelquefois des Cygnes ſur l'Eridan; mais que leur chant ou pluſtoſt leur cry n'eſtoit pas plus agreable que celuy des autres oiſeaux de riuiere. C'eſt ainſi qu'il s'eſt trouvé de tout temps des hõmes qui ſe ſont plû à en faire acroire aux autres. Cependant, ie crains qu'il ne vous ſoit arriué la meſme choſe qu'à moy, & que vous ne trouviez pas que je reponde à l'opinion que vous aviez conceuë de mon éloquẽnce, ſur le raport de la renommée. Mais ie vous puis bien aſſurer, pour le moins, que ie ne ſuis pas cauſe de cette erreur, & que ie n'ay iamais entretenu perſonne de ces vanitez. Vous en trouverez aſſez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il eſt vanté par les Poëtes; le mien eſt ſimple & ſans fard, & ny a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne faſſiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroiſt plus grand, & qui s'étonnent apres, lors qu'ils le voyent plus petit, c'eſt que vous iugerez tantôt de mon eloquence, à comparaiſon de ce que l'on en publie.

Cygnes.

LOVANGE DE LA MOVCHE.

LA mouche n'eſt pas moins grande à l'égard des moucherons, & autres ſemblables inſectes, qu'elle eſt petite à comparaiſon des abeilles. Mais on peut dire que la delicateſſe de ſon aile ſurpaſſe autant celle des autres oiſeaux, ſi on la peut mettre en ce nombre; que la ſoye ſurpaſſe le fil ou la laine. Elle n'eſt pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crépe fin comme les Cigales; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diuerſes couleurs, ainſi que la queuë du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'eſt pas à tire d'aiſle comme celuy des oiſeaux, ny par élans ou par bonds, comme celuy des ſauterelles; mais flexible & qui tourne en un inſtant; & le bruit qu'elle fait en volant, n'eſt pas ſi rude que celuy des coufins & des gueſpes, mais reſſemble au ſon des flutes, comparé aux haubois ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de teſte, qui eſt dur & luiſant comme de la corne, & ſa teſte n'eſt pas attachée à ſon corps, ainſi que celle des ſauterelles; mais elle y tient par le moyen du cou, & ſe remuë de tous coſtez. Son corps eſt ramaſſé, ſes iambes longues, & non pas courtes comme celles des gueſpes, ſon ventre couvert de lames luiſantes, de meſme qu'une cuiraſſe à l'antique. Elle ne pique pas d'un éguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy ſert de bouche, & qui a au bout vne eſpece de dent, dont elle mord, & ſuce le ſang & le lait, mais ſans faire

beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les deux de devant luy servent comme de mains; car elle s'en debarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naist de corruption; & de ver devient peu à peu oiseau, poussant dehors des piez & des ailles; puis elle engendre un autre ver, qui se change apres en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & gouste de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est vn poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agreable. Il est vray qu'il y en a qui vivent long-temps, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui sont vides & buvantes, & se conservent dans les maisons tout l'Hyver sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour éviter les pieges de l'araignée, qui luy tend par tout des embûches, où la hardiesse quelquefois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ny de sa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous ses Héros, plûtost qu'aux lions ou aux tigres; & qui dit que ce n'est pas témerité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu; c'est pourquoy il ne se peut lasser de la loüer, & a embelly de ses comparaisons divers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plein de lait, ou vers du sang qu'on a respandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve defend Menelaüs. En un autre endroit il l'apelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon, & que ses bleſſeures ne sont pas dangereuses, comme celles

des guespes & des abeilles, & nomme ses essains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en sçauroient défendre ? Son amour est libre & celeste, car elle vole en l'air accouplée avec son masle ; & l'on dit mesme qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'un & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'elle vit, ayant la teste separée du corps ; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec un peu de cendres chaudes, & son ame vient t'animer son corps comme celle d'Hermotime Clazoménien, qui s'aloit promener, à ce que content les Fables ; & ie m'étonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cét avantage, qu'ayant peu à viure, elle trouve toûjours la nape mise ; & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la premiere à la table des Rois, & fait l'essay de leurs viandes. Elle n'a point de retraite assurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend ; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois vne Musicienne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion, mais parce qu'elle venoit trop souvent chanter & solastrer autour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune envieuse la changea en mouche par ialousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les ieunes gens, non point par haine, mais par amour,

pour prendre sur eux des baisers qui mordent un petit comme ceux des Amans passionnez. Je n'allegueray point à sa loüange qu'il y a eu autrefois une Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & une Courtisane illustre à Athenes, à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ses Amans iusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la mouche de Pytagore, puis qu'elle n'est que trop connuë ; outre que si ie m'étendois plus avant dans ses loüanges, on pourroit m'acuser de vouloir faire d'une mouche un Elephant.

CONTRE UN IGNORANT qui faisoit vne Bibliotheque.

C'est une invectiue contre quelqu'un qui l'avoit offensé.

TU penses passer pour habile-homme, en achetant beaucoup de livres, mais cela ne sert qu'à faire paroistre ton ignorance; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au raport d'autruy, qui est bien souvent trompeur; de sorte que tu és le iouet des Sçavans & des Libraires. Dy-moy, ie te prie, à quoy peux-tu discerner les bons Livres d'auec les mauvais, si ce n'est que tu iuges de leur bonté par leur vieillesse, & que tu en faisses plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les pourrois connoistre, quel avantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux iuger des beaux endroits, non plus qu'un aveugle des couleurs ? Ie te vois ouvrir de grands yeux à l'ouverture d'un livre, & le

courir d'un bout à l'autre ; mais cela n'eſt rien, ſi tu n'en peux remarquer les beautez ny les defauts. Car où l'aurois-tu appris, ſi ce n'eſt que les Muſes t'ayent inſpiré comme Heſiode ? mais tu ne ſçais pas ſeulement où eſt l'Hélicon ; & ſi tu y voulois monter, au lieu de te preſenter une branche de laurier, comme à cét illuſtre Paſteur, elles t'en chaſſeroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinſſes troubler leur fontaine ; outre que ta vie eſt trop infame, pour auoir cõmerce avec des vierges. Encore que tu ſois bien éfrõté, tu n'oſerois dire que tu ayes apris leurs myſteres en ta jeuneſſe, ou que la converſation des Doctes te les ait rendu familiers ; mais tu crois réparer ce defaut, en faiſant une grande Bibliotéque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois tous les manuſcrits de Demoſthene, qui a voit écrit huit fois de ſa main l'hiſtoire de Thucydide ; & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Athénes, cela ne te ſerviroit de rien, non pas meſme quand tu les attacherois à ta ceinture, & que tu les ſerois ſuivre par tout, ou que tu dormirois deſſus. Un ſinge eſt toûjours Singe, comme dit le Proverbe, fût-il tout couvert d'or & de pourpre. Il eſt vray que tu as touſiours un livre à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'un aſne fait la Muſique. S'il ſuffiſoit pour eſtre docte, d'avoir beaucoup de volumes, les Libraires ſeroient les plus ſavans de tous les hommes ; car pour un livre ou deux qu'un autre manie par iour, ils en manient cent ; mais leur boutique ſur tout, qui en contient une infinité, ſeroit tres-ſçavante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliotéque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou ſi tu ne peux, fay moy ſigne au moins de la teſte,

Quand quelqu'un qui ne sçauroit pas iouër de la flûte, auroit celle de Timotée, ou cette autre qu'Ismenias acheta si cher, en seroit-il plus sçavant? Non; quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marsias. On n'est pas Hercule pour avoir son arc ou sa massuë; & pour se servir de ses flêches, il faut estre un Philoctète. Celuy qui n'est pas Pilote, ne sçauroit conduire un vaisseau, ny un mauvais Ecuyer monter un cheval de manege. Avouë-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne sert qu'à te faire moquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit en Asie un homme riche qui avoit perdu les pieds pour avoir traversé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyver; mais pour couvrir son defaut, il alloit toûjours chaussé fort proprement; quoy qu'il ne pust marcher qu'à l'aide de deux grands valets, qui le soustenoient par dessous les bras. Ses souliers avoient beau estre bienfaits, ils ne luy servoient que d'entraves, comme font les livres à un ignorant, qui sont autant de pieges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homere, fais toy expliquer l'endroit où Thersite est décrit haranguant; cas tu n'as que faire du reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eust pris les armes d'Achile, eust retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tué Hector de sa main, avec plusieurs autres des Princes Grecs? Je m'assure que tu diras que non, & qu'il se fust fait moquer de luy, lors qu'on l'eust vû courbé sous le faix de son bouclier, & broncher à chaque pas; ou guigner à travers sõ casque avec ses mauvais yeux, & la bosse faire lever sa cuirasse sur ses épaules. E

7. Talcat.

un mot, il eust deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes, & le Dieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la mesme chose de toy, quād tu lis quelque beau livre, dont tu corrōps le sens & la phrase ? car encore que tes flateurs t'aplaudissent, ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriva un iour aux jeux Pythiques. Il prit envie à un riche Tarantin, nommé Evangelus, d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force ny de vitesse pour disputer celuy de la course ou de la lute, il se voulut hazarder dans la Musique. Il ariva donc à Delphes à la persuasion de ses flateurs, & se presenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier ; dont les feüilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le Theatre en admiration, & fit naître l'esperance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il sçavoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens ; au lieu des miracles qu'on en atendoit, on ouït un miserable chanter qui n'estoit pas d'accord avec sa lyre ; & pour cōble de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru sur le Theatre, apres un autre qui avoit assez bien fait : puis l'indignation succedant à la risée, les Presidens des jeux piquez de son insolence le firent chasser du Theatre à coups de foüet ; bien qu'il traversa la Scéne tout sanglant, rauissant les ornemens de sa lyre, que l'on fouet-

roit auecque luy. En suite parut un excellent Musicien de l'Elide nommé Eumele, qui ravit chacun en admiration ; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fût fort mal vêtu, & qu'il n'eût qu'vne lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaisamment du Tarantin, qui avoit si mal réüssi. Tu avois, dit-il, une couronne d'or & de pierreries, parce que tu és riche, & moy une de laurier, parce que ie suis pauvre; mais tout pauvre que ie suis i'ay esté couronné, & tes richesses n'ont servy qu'à faire éclater ta honte, & empêcher qu'on n'eût compassion de toy. Je trouve que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarátin de la risée des spectateurs. Mais pour t'accabler, ie veux ajoûter à ce conte, une autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orphée, on dit que sa teste qu'elles avoient iettée dans la riviere, flota long-temps sur sa lyre, poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchee par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cét état elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du païs luy dresserẽt un sepulcre, à l'endroit où est basty maintenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent sa lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, iusqu'à ce que le fils de Pittachus, ayant oüy dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers, la voulut avoir & l'acheta à grand prix du Sacristain. Mais ne croyant pas en pouvoir ioüer seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y acoururent & le déchirerent, qui fut la seule cause qu'il eut

commune avec Orphée. Car ce n'eſt pas en l'inſtrument que conſiſte l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'eſt trouvé un homme en nos iours qui a achete trois mille dragmes la lampe de terre du Philoſophe Epictete, comme s'il eût acheté avec elle ſon ſçavoir? Un autre depuis donna un talent du bâton du Philoſophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la maſſuë d'Hercule, ou comme les Tegeates montrent la peau du ſanglier Calydonien, les Thébains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Déeſſe Iſis. Celuy-cy te paſſe, à mon avis, en impertinence; & ce bâton met à couvert ta Biblioteque. On dit auſſi que Denis le Tyran ayant fait une Tragedie ridicule, & puny tres-cruellement Philoxéne pour s'en eſtre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eſchyle, où il écrivoit ſes belles pieces de Théatre, s'imaginant peut-eſtre que cela ſerviroit à rendre les ſiennes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait auparavant. Peut-eſtre auſſi que tes livres te gaſtent la cervelle, & que tu ſerois mieux, ſi tu ne les avois point. A quel propos donc les acheter ſi chérement, & les faire relier avec tant de ſoin? En es-tu plus éloquent pour cela, ou pluſtoſt, n'es-tu pas plus muet qu'un poiſſon? Mais tes débauches parlent aſſez, & te rendent odieux à tout le monde; Que ſites livres en ſont cauſe, tu les devrois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches, puis qu'ils ne te ſont utiles, ny à bien faire, ny à bien dire, & qu'ils ne peuvent ſervir que de pâture aux vers, d'exercice aux rats, & de ſuplice à tes gens, que tu châties,

750. livres.

500. eſcus.

pour n'en avoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte, lors que quelque Docte te rencontre avec un livre à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à loüer ou à blâmer quelque endroit, de ne sçavoir que répondre; & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit quelque pudeur? On dit que le Philosophe Cynique Demetrius, ayant trouvé un jour à Corinthe les Baccantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les déchira, & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût dechiré par luy une fois, que de soufrir tous les iours mille affronts de la main d'un sot. Pour moy, ie n'ay pû trouver la raison pourquoy tu achetes tant de livres, quoy que ie l'aye recherchée avec grand soin; car c'est comme si un pelé achetoit un peigne, ou un aveugle un miroir, & un sourd quelque instrument de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superfluës? Mais ie sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche, il t'eut fallu mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achetes pour entretenir ta reputation, & confirmer les loüanges de tes flateurs, qui disent que tu és non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boivent point, qu'ils ne le soient alterez à force de les loüer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit; jusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Philippes. Et il n'est pas estrange que tu l'ayes crû, estant sot comme tu és, veû que Pytha-

se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexãdre, iusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le detrompa. Car comme il luy mõstroit les portraits de Philipe, & de Cassandre, d'Alexandre & de Perdicca, & qu'il luy demandoit à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenoüillere*, comme en effet il y en avoit un à Larisse de ce nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton avãtage: mais ie sçay biẽ que tout le mõde te prend pour un fou, de croire ressembler à l'Empereur, & de tãcher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la demarche. Il ne faut donc pas s'estonner qu'vn homme qui se connoist si mal en ressemblance, croye ressembler à un Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais i'ay découvert à la fin où est l'encloüeure; c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour un sçavant. Toutesfois, crois-tu, sot que tu és, qu'il ne sçache pas biẽ la vie que tu menes, & que tu employe plus de temps à la débauche qu'à l'étude? Ne sçais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connuë de tout le monde. Dy-moy si quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'aprennent à tout faire & à tout souffrir, avoit habillé en Hercule, le prédroit-on iamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massuë, ne le reconnoistroit-on pas à sa démarche lasciue, & à ses parures desonnestes, suivant le Proverbe, qui dit, qu'on

Il y a en Grec sept.

cacheroit plûtoſt un Elephant ſous ſa robe, qu'un éfeminé. Ne penſe donc pas te couvrir ſous la peau d'un lion, puis qu'on reconnoiſtra toûjours à ton cry que tu n'es qu'un aſne. Enfin, ce n'eſt pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint ſi tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la reputation de ſçavant; mais des perſonnes qui s'y connoiſſent, & de la verité. Tu devrois vendre plûtoſt ta Bibliotéque, pour payer ta fole deſpenſe, & les frais que tu fais en eſclaves; car ce ſont-là tes deux paſſions, dont une ſeule eſt capable de te ruiner. Suy donc mon conſeil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honneſte homme aupres de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulger tes débauches, comme ils font. Car i'en vis un l'autre iour ſortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, iuſqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais i'atteſte les Dieux & ceux qui eſtoient preſens, que ie faillis à le batre, tât i'en eſtois indigné pour toy. En tout cas, s'il eſt difficile de quitter un métier où l'on eſt acoûtumé, garde plûtoſt ton argent pour tes débauches, que pour tes livres. Car à quoy ſert d'entaſſer volumes ſur volumes? tu es aſſez ſçavant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas ſeulement en la bouche toute l'Antiquité; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Hiſtoriens, & ſçais tous les defauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empéche que nous n'inſiſtions davantage ſur ces choſes. Mais ie te demanderois volontiers, quels livres tu lis principalement? Eſt-ce Platon, Antiſthéne, Archiloque, Hipponax; ou ſi tu quites les Philoſophes & les Satyriques pour les Orateurs? As-tu

vû la harangue d'Eſchines contre Timarque ? mais tu ſçais peut-eſtre tout cela, & aimes la Comedie? As-tu lû les Baptes, ou plûtôt les as tu pû lire ſans rougir: Dv nous, quel livre t'eſt familier? car quoy que tu en portes toûjours, on ne t'en voit iamais lire. Eſt-ce de iour ou de nuit, devant ou apres tes débauches, que tu t'apliques à la lecture ? Quite, quite, toutes ces choſes, pour vivre comme tu fais, quoy que ta vie ſoit encore plus honteuſe que ta doctrine, & que tu dûſſes apprehender les reproches que la Phédre d'Euripide fait aux femmes, & prendre garde que les murailles ne divulguent ton infamie. Que ſi tu as reſolu de mourir, comme tu as vécu, & d'acheter toûjours des livres, laiſſe-les là pour le moins ſans les lire, ny toucher aux paroles & aux actions des Anciens, qui ne t'ont fait ny bien ny mal. Je ſçay que tout ce que ie dis, ne te ſervira de rien, & que tu ne laiſſeras pas de continuer de te faire moquer de toy, par les habiles gens, qui ne prennent pas garde à tes livres, mais à ta doctrine. Tu penſes, toutefois, couvrir par ton impertinence, comme ces mauvais Chirurgiens qui ont des étuis dorez, dont ils ne ſe ſervoient ſervir; au lieu qu'un excellent Artiſan ſe fait admirer avec des outils ordinaires. Encore ceux là les preſtent-ils quelquefois à ceux qui ne peuvent mettre en œuvre : mais tu reſſembles à ce chien des Fables, qui eſtant ataché au rattelier, ne pouvoit manger du foin, ny ſoufrir que le cheval en mangeaſt. Voilà ce que i'avois à dire de ta doctrine ? Je parleray une autre fois plus amplement de tes débauches.

C'eſt qu'on y traitoit des vices où il eſtoit ſujet.

Qu'elles ne craignēt point les ténébres complices de leur débauche.

DE LA CALOMNIE.

Qu'il ne faut pas adjoûter foy temerairement au rapport d'autruy.

C'EST une mauvaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs piez & qu'ils n'aprehendent pas un danger present, tandis qu'ils en craignent quelquefois un qui est bien éloigné. C'est elle qui fait la pluspart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres, & qui excite des divisions dans les Etats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux éguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau, d'Apelles. Car ayant esté accusé par un Peintre jaloux de sa gloire, d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée, & causé la revolte de Tyr & la prise de Peluse ; Ce Prince qui avoit esté noury toute sa vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là dessus, que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de mesme profession, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un Peintre eust entrepris un si grand dessein, & un Peintre qui luy devoit sa fortune, il s'emporta contre luy comme contre un traitre & un assassin; & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eust déchargé à la question. Mais lors qu'il eut appris son innocence, il fut touché

d'un tel repētir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre ſes mains l'accuſateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelles donc pour ſe vanger de la Calomnie qui luy avoit fait un ſi mauvais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, aſſis ſur un Trône, environné du Soupçon & de l'Ignorance. En cét état il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'avance vers luy le viſage tout en feu, avec des attraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traine de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore ſon aſſiſtance. Devant elle marche l'Envie au viſage hâve, & aux yeux louches, acompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajuſtent la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Apres vient le Repentir, ſous la figure d'une Dame vētuë de deüil avec ſes habits déchirez, qui tourne la teſte vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblême de la Calomnie, dont ie te veux faire en ſuite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ſes couleurs. Pour commencer par ſa définition, c'eſt un faux raport que l'on fait d'autruy en ſon abſence, auquel d'ordinaire on ajoûte foy, ſans donner les moyens à l'acuſé de ſe juſtifier. On doit donc conſiderer trois choſes dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celuy à qui l'on s'adreſſe pour meſdire, qui eſt comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il ioüe le principal perſonnage. Perſonne ne doute que ce ne ſoit un meſchant homme; car les gens de bien ne ſe mēlent point de ce métier, & tâchent plûtoſt

à réconcilier les ennemis qu'à semer de la division parmy les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement méchant, il est injuste ; car il ne se contente pas d'accuser à faux, il empesche qu'on n'oye l'accusé en sa defense, contre l'ordre de la Justice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet vne injustice, quand il rendroit un Jugement iuste, & offense mesme les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement iniuste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle, pour l'empescher d'entendre les raisons de l'accusé ; ce qui ajoûte encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien, quand il accuse, veut que la defense soit publique, aussi bien que l'accusatiõ, parce qu'il a interest que la verité soit connuë ; comme celuy qui peut vaincre son ennemy à force ouverte, n'use point de trahison ny de ruse. Le thrône de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Envie & la Haine, & où se presentent à toute heure mille occasions de mentir & de flater. Car où l'on voit croistre tous momens l'esperance & l'ambition, là sont les envies les plus cruelles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Un Courtisan est toûjours en garde, comme un Gladiateur, pour porter le coup de la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise ; de sorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en un instant suplãté, quoy que celuy qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long tẽps que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient envelopez sou-

dans une mesme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose, & qu'il y va de la faveur du Prince, on est perpetuellement aux écoutes pour l'obtenir; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le métier d'un sot, & il faut estre tres-habile pour y reüssir. Car si ces traits ne sont trempez dans la vray-semblance, ils sont sans éfet, parce que la verité ne peut estre vaincuë que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'attache toûjours à ceux qui sont les plus élevez, par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une cariere, chacun tâche de devancer son compagnon, soit par art ou par vitesse; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriver à la gloire, où les autres ne peuvent parvenir que par surprise. Cependant celuy qui est le premier, est toûjours en bute aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement que l'on peut; car s'ils viennent à estre découverts, ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celuy qu'elle veut calomnier. On accuse un Medecin d'empoisonnement, un Ministre de trahison, un Grand de faire des entreprises, mais la passion du Prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme; à celuy qui se pique d'esprit, qu'on se moque de ses ouvrages, comme on accusa Philoxene auprés de Denys le Tyran, de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie un homme auprés de luy d'impieté ou de libertinage. Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable

d'entendre des raisons ny des excuses. Voilà ce que font les calomniateurs, pour irriter davantage celuy à qui ils s'adressent, de peur que s'il n'étoit pas assez animé, il ne donnast du temps à la recherche de la verité, & l'examen de leur calomnie ; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empêche qu'on n'en veuille ouïr la defense. On accusa le Philosophe Demetrius devant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu déguiser aux Baccanales, & de n'y avoir bû que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust trauesty, & n'eust bû du vin en la presence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconnoitre Ephestion pour un Dieu : Car non content de luy faire une pompe funebre, qui coûta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'envy des Temples & des Autels ; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de iurer par son nom, & un crime capital de s'en moquer. Car les Courtisans pour flater la passion du Prince, luy contoient des chimeres & des visions ; Qu'Ephestion leur estoit apparu en songe ; Qu'il guerissoit ceux qui l'invoquoient ; raportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur ; si bien qu'Alexandre qui avoit toûjours les oreilles batuës de ces discours, les crut à la fin, & se glorifia de pouvoir faire un Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens disgraciez, pour auoir resisté à la passion du Prince, ou temoigné de l'aversion pour ses frenesies. Le Capitaine Agathocles qui

Comme qui diroit Ange Gardien.

estimoit, alloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust creû mortel, si Perdicas n'eust iuré ses grands Dieux, & particulierement Ephestion, que ce nouveau Dieu luy estoit aparu a la chasse; & luy avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agathocles, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son amy, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouvroit une large porte à la calomnie. Car, comme on attaque toûjours une place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toûjours celuy qui l'ecoute par la partie qui est la plus ouverte à la medisance; parce que c'est le lieu le moins deffendu. Voila les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour Ministres, le degoust du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend a entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatoüille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & defiant que les faux raports. Il est donc aisé d'emporter un cœur exposé de tous côtez à la bateric, & de perdre un innocent qui ne se défend point; car l'accusé en cette rencôtre meurt comme un homme endormi qu'on tuë dans une prise de ville. Ce qui est de plus deplorable, c'est qu'on va trouver son amy, comme auparavant, sans sçavoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soy-mesme dans le piege. Mais un homme d'honneur ne condamne point son amy sans l'oüir, & sans luy donner les moyens de se iustifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'ecoutent pas, ou font semblant de recevoir ses excuses,

en attendant l'occasion de s'en venger ; sur tout, quand le Calomniateur est leur amy , ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empescher d'ajoûter foy à son rapport ; sans considerer qu'il arrive tous les iours mille sujets de rompre , mesme entre les plus grands amis. D'ailleurs , la Calomnie n'attaque iamais un ennemy découvert , parce qu'elle perdroit creance ; mais souvent son propre amy , ou pour le moins celuy qu'on feint estre tel , pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interests de celuy à qui l'on parle. Quelques-uns honteux d'avoir ajoûté foy à de faux rapports, & n'ayant pas la hardiesse de soufrir le visage de leur amy offensé , rompent avec luy, comme s'il étoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois déplorer la misere de nostre vie , dont la calomnie est un des principaux fleaux. Quelques-uns nous acusent du crime dont ils sont coupables. Il faut que tu meure, s'écria Antia, à son mary, ou que tu tuës Bellerophon qui a attenté à ma chasteté; quoy que ce fust elle mesme qui l'eût sollicité à l'aimer. Il s'en faut peu pourtãt qu'il ne portast la peine du vice d'autruy , & de sa propre vertu , & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la Chimere, pour un semblable sujet , Phedre perdit Hippolite. Mais , dira quelqu'un , il faut ajoûter foy aux raports, lors qu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t'il quelqu'un de plus iuste qu'Aristide ? il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la ialousie de sa gloire , comme les plus gens de bien ont leurs defauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs , ne dressa-t'il pas des embûches à

Ulysse à Palamede.

parent

parent, à ſon amy, & à ſon compagnon d'armes? Socrate fut accuſé d'impieté, Miltiade, & Themiſtocle de trahiſon, apres avoir rendu de tres-grands ſervices à leur patrie. Je paſſe pluſieurs autres exemples qui ſont connus de tout le monde. Qui ſera donc en cette occaſion l'homme ſage? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme Ulyſſe au chãt des Sirênes, & n'ajoûtera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonſpection, mais demeurera ſur la defiance. Il eſt ridicule de faire garde aux portes & aux entrées des villes, & de laiſſer celles de noſtre ame degarnies. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la choſe en ſoy-meſme, ſans avoir égard aux perſonnes. Car le contraire eſt la marque d'un eſprit bas & abject, qui ſe laiſſe emporter en jeune homme; & c'eſt l'une des plus grandes injuſtices qu'on puiſſe commettre. Il ne faut deferer ny au iugement, ny à la paſſion d'autruy; ne conſiderer pas davantage l'accuſateur que l'accuſé, & ſe defier toûjours de celuy qui a le plus d'eſprit & le plus d'adreſſe. Cependant, la cauſe de ce mal-heur eſt en l'obſcurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car ſi l'on pouvoit penetrer dans ſes ſentimens, la Calomnie ſeroit contrainte de quitter le maſque, pour faire place à la Verité, qui diſſiperoit toutes ſes tenebres par la lumiere.

L'APOPHRADE, OU LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN.

C'eſt une invective contre un homme qui avoit condamné le mot d'Apophrade, qui ſignifie proprement un iour malencontreux.

ON voit bien que tu ne ſçais ce que ſignifie le mot d'*Apophrade*; autrement tu ne m'aurois pas accuſé de barbarie pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantoſt de ſa ſignification; je me contenterry de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aile la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette inſecte qui crie aſſez haut d'elle-meſme, faict encore plus de bruit quand on la touche. Ainſi, ce Poëte porté de ſon naturel à la Satyre, laiſſoit à juger ce qu'il feroit, eſtant offenſé. C'eſt dequoy je t'avertis maintenant, non pas pour me comparer à un ſi grand perſonnage, mais pour te dire que tu as fait pluſieurs choſes qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il aſſocieroit auecque luy Hipponax & Simonide; car tous ceux qu'ils ont attaquez, n'eſtoient rien au prix de toy. Cependant, il ſemble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaiſie, de reprendre ce mot, pour découvrir ton ignorance, qui ne ſçait pas les choſes les plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres defauts. Car outre que ſi quelque talent dans la Satyre, je connois tes vi-

Anciens Satiriques.

des l'enfance, & ne manque ny de capacité ny de hardieſſe pour les publier. Je parle de la ſorte, parce qu'il ne ſerviroit de rien de t'en avertir en particulier, pour tâcher de t'en corriger; puis que tu ne peux non plus changer de nature, que ces ſales animaux qui vivent dans l'ordure & dans le fumier; outre que tes crimes ne ſont gueres plus ſecrets que ceux de ces celebres criminels des Fables, & que ton ignorance eſt ſi publique, qu'il n'eſt point beſoin que perſonne t'oſte la peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'un aſne. Mais je le veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que je ſois le ſeul qui les ignore. Qui appellerons-nous à nôtre ſecours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menandre, ou bien qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, qui eſt ton plus grand ennemy, puis qu'il ſçait tout ce que tu fais, & ce que tu ſouffres tous les iours, & qu'il le veut publier. Il ſera donc icy le prologue de ma Satyre, comme il fait quelquefois chez cét Autheur; afin d'apprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ny par une inimitié particuliere, mais pour vanger le public. Et quand il aura parlé, il ſe pourra retirer à la bonne heure, & nous laiſſer faire le reſte, parce que nous ſommes aſſez capables pour le confondre, & qu'il n'eſt pas ſeant à un Dieu de parler de ſi grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'avertiſſement. Ce Sophiſte qui contrefaiſoit le Philoſophe, c'eſt de luy qu'il parle, vint un iour aux jeux Olympiques pour y réciter une harangue, qu'il avoit cõpoſée ſur le ſujet de Pytagore, lors qu'õ le voulut empêcher de participer aux myſteres d'Eleuſine, à cauſe qu'il eſtoit étranger, & qu'il avoit eſté

Comme qui diroit la Raiſon.

Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Esope, estoit toute parée de plumes d'autruy, & bâtie de pieces rapportées. D'ailleurs, elle estoit premeditée de long-temps: mais pour faire croire qu'il l'avoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lors qu'il demanda un sujet tout haut, on luy donna celuy-cy. Cependant, comme il ne joüoit pas bié son personnage, & qu'il rapportoit des choses tirées de loing & étudiées, personne ne se pouvoit empescher de rire, & de faire signe à cét amy qu'on reconnoissoit bien la fourbe; que nôtre Sophiste taschast de suppleer à tout par son impudence. Quelques-uns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il avoit dérobez aux Anciens. Celuy qui a fait ce Discours, & qui m'a introduit icy, estoit de ceux-là; car il ne pouvoit tenir de rire, non plus que les autres. Et pourquoy n'eust-il pas ry d'une si grande & si publique effronterie; Outre qu'il est assez prompt au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empêcher d'éclater vne fois tout haut, entendant cét ami qui vouloit, cõme on dit, ioüer de la lyre, ce que ce galant-homme apperçeut en se retournant, & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année, ou plûtoſt le troisiéme iour de la grande nouvelle Lune, où les Romains suivant une coûtume ancienne, font des vœux & des sacrifices, pour tout le reste de l'an, sur la creance que les Dieux écoutent alors plus attentivement nos prieres. En cette grande feste donc, & ces Calendes sacrées, celuy-cy voyãt entre imposteur qui étaloit ses larcins sous le nom de Pytagore; comme il le connoissoit parfai-

Du mois de Janvier.

ment, & qu'il sçavoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il souffroit tous les iours, où il avoit este mesme surpris; il dit à un de ses amis qui estoit pres de luy, Sortons d'icy, que cét infame par ses abominations ne nous change ce iour heureux en un funeste, & il se servit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, nôtre imposteur ne l'eut pas plûtost ouï, que pour se vanger de cette raillerie, il s'écria; Quelle beste est-ce qu'*Apophrade*? Est-elle masle ou femelle, terrestre, ou aquatique? car pour moy, je ne la connois point. Mais en pensant exposer l'autre en risée, il s'y exposa luy-mesme, & fit voir son ignorance. C'est-là le sujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improviste, ignore les choses les plus vulgaires, & que les artisans de la Grece sçavent. Voilà ce qu'avoit à dire le Prologue; c'est à moy d'achever le reste, & de representer icy ce que tu as fait en diverses parties du monde, & ce que tu fais presentement à Ephese, qui est le comble de ta doctrine, & le chef-d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux pourquoy te choque-t'il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille delicate? Mais y a-t'il rien de plus commun à Athénes? Tu prouveras plûtost à un Athénien, que Cecrops & Erectée étoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont communs, avec le reste des Grecs; mais celuy-cy leur est propre, & ils s'en servent pour exprimer un iour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ny publique ny particuliere, soit pour quelque grande défaite qui est arrivée ce iour-là, ou pour

quelqu'autre calamité. Mais il n'eſt pas peut-eſtre ſeant d'aprendre ces choſes à ton âge ; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne ſçais point, qui ſont beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où és-tu de ne la pas ſçavoir? car encore qu'on te dût permettre d'ignorer les autres choſes, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, appeller un iour malecontrieux, d'un autre nom, ſi tu veux parler comme l'on a fait à Athenes. Mais tu diras peut-eſtre qu'il n'eſt plus en uſage, & qu'il ne ſe faut pas ſervir de mots que l'on n'entend point. Il eſt vray que i'ay failly de m'en ſervir en ta preſence ; car je devois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendiſſes; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot eſt de ceux qui ſe ſont conſervez en uſage dans cette grande revolution qui arrive tous les iours dans les Langues ; & je rapporterois le nom de ceux qui ont uſé ſi ie ne craignois de troubler ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Hiſtoriens qui te ſont inconnus. J'aurois plûtoſt fait de dire ceux qui ne s'en ſont pas ſervis. Quoy que pour te dire la verité, je n'en ſçache point, & je t'offre quelque honneſte preſent, ſi tu peux nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la choſe qu'on veut ſignifier par là. Car celuy qui ignore ce mot, peut ignorer où ſont ſituées les villes d'Athenes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-eſtre qu'il eſt bon, mais non pas au ſens que je l'ay pris, ou bien que je l'ay alegué hors de propos. Je te ſatisferay encore là-deſſus, ſi tu és capable de raiſon. Car les Anciens ſe ſont ſervis de pluſieurs pareilles metaphores, contre ceux qui te reſſembloient; Ils ont

appellé vn Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Cothurne*, pour marquer son instabilité, à cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Un autre, *Lypaé*, qui avoit acoûtumé de troubler les Assemblées. Un autre, *Hebdomas*, qui railloit & folastroit avec le peuple, comme les écoliers font aux iours de congé. Pourquoy donc ne poura-t'on pas nommer *Apodrade*, un malencontreux personnage, comme toy? Car il est certain que lors que nous rencontrons quelque chose de mauvais augure, & particulierement le matin, soit un châtré, un boiteux, ou un singe, nous avons coûtume de rentrer aussi-tost, comme si ce iour-là nous devoit estre funeste. Si le premier iour de l'an donc, on trouve un homme comme toy, qui passe pour un infame, un méchant, un imposteur, un parjure, un monstre, une peste, ne le fuira-t'on pas comme un oiseau de mauvais augure, capable de troubler le plus beau iour, & de le rendre malencontreux? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose; outre que tu aurois bien de la peine à prouver le contraire à tes citoyens, qui sçavent comme tu as vescu dés ton enfance, & comme tu te mis au service d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il te plairoit, iusqu'à ce qu'il te quitta, comme on fait un habit lors qu'il est usé. Tu servis depuis au Theatre, & fus avec une compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prologue, & entrois avec des brodequins dorez, & un habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander audiance. Mais maintenant tu és devenu Orateur; c'est pourquoy quand on le sçaura en nos païs, on croira voir deux Thébes & deux So-

Ou, un homme dont la vie estoit inconstante. Trouble. C'est qu'ils avoient congé une fois la semaine.

leils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc bien de ny pas aller, quoy que ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Phenicie, & un tres-agreable sejour. Mais tu as honte de ton premier mestier, & craindrois d'ouïr en alant par les rues: Voilà celuy que nous avons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses; car quelle impudence égale la tienne? Qu'as-tu iamais trouvé de honteux? I'apprens que tu possedes dans la ville de ta naissance un grand Palais, à prendre le tonneau de Diogene pour le Trône de Jupiter. Tu ne pourois donc empescher que tes citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le des-honneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de mesme sentiment. Toute Antioche a veu comme tu debauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarse. Mais il n'est pas honneste de remuër ces ordures, & tu sçais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de memoire. Tu n'és pas moins connu en Egypte, où tu fus reçeu fugitif apres ces beaux exploits de Syrie, lors que tu estois talonné par les Furies, qui t'avoient presté les habits, avec lesquels tu trouvois à dîner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas témoin de tes débauches, aussi bien que celle d'Antioche? Oüy sans doute, puis qu'elles y ont esté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontras qu'un homme dans toute la ville, à qui tu pusses persuader ton innocence, & qui te servist de support, & te donnast à vivre. Tu me permettras de taire son nom puis-qu'il est connu de tout le monde & des principaux de l'Empire. Te souvient-il quand il te surprit entre les genoux de ce jeune

Echanſon ? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut alors de ta preud'hommie , s'il n'avoit perdu les yeux ? Auſſi te chaſſa-t'il honteuſement , & purifia ſa maiſon apres ton départ. Toute la Grece & l'Italie furent remplies enſuitte de ta renommée & de ta gloire ; & je m'étonne qu'il y en ait maintenant qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Epheſe , s'ils n'ont perdu la memoire , auſſi bien que toy. Il eſt vray que tu y as ajouſté à tes autres débauches , celles des femmes ; & apres cela tu trouves étrange que pour exprimer l'horreur de tes vices,on ſe ſerve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allaſt baiſer pour récompenſe;Il vaudroit mieux baiſer un aſpic ou une vipere; car encore pourroit-on guerir de leur morſure , à l'aide de quelque contrepoiſon ; mais apres s'eſtre ſoüillé de tes baiſers , on n'oſeroit approcher des Autels ; & c'eſt vn crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant , tu railles les paroles des autres , ſans prendre garde à tes actions. Pour moy , j'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loing de me repentir de l'avoir dit. Ce ſont les barbariſmes & les ſoliciſmes que tu prononces tous les iours,dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique.Où l'aurois-tu auſſi apriſe? ſi ce n'eſt dans quelque vieux bouquin , ou dans les livres de Phalenis , que tu as touſiours entre les mains , & qui ſont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis-que i'en ſuis venu juſques-là;Que dirois-tu,ie te prie, ſi ta langue t'apelloit en Juſtice , & qu'elle te fiſt ces reproches ? Quoy ingrat ! apres t'avoir retiré de la neceſſité , & t'avoir rendu celebre ſur les Theatres , en te faiſant joüer le perſonnage tan-

toſt d'un Heros, & tantoſt d'un Dieu ; Apres t'avoir nourry maiſtre d'Ecole; Apres t'avoir fait paſſer pour Orateur, & reciter ces belles Harangues empruntées qui t'ont acquis tant de gloire, eſtoit-il iuſte pour récompenſe, de me faire ſervir à tes ſalaſtez ? N'eſt-ce pas aſſez des menſonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les iours, ſans parler de tes ſotiſes & de tes impertinences? Me faloit-il occuper la nuit à un infame miniſtére, & me faire ſouffrir mille opprobres ? Il y a d'autres membres qui ſont deſtinez à cét office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupé, comme on fit celle de Philomele. Car les langues de ceux qui ont devoré leurs enfans, ont moins eu à ſouffrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, ſi ta langue parloit de la ſorte, & qu'elle priſt ta barbe à témoin, que luy reſpondrois-tu ? Ce que tu fis n'agueres à celuy qui te reprenoit d'un crime que tu venois de commettre ? Que c'eſtoit par là que tu t'eſtois mis en credit. Et d'où vient, à ton avis, la grandeur de ta reputation? Crois-tu que ce ſoit de tes Harangues? Il ſuffit, me diras-tu, que je ſois illuſtre par quelque biais que ce ſoit. Veux-tu que je raporte tous les ſobriquets qu'on t'a donné en divers lieux, où tu as eſté? C'eſt une choſe étrange, que tu n'ayes pas ſouffrir un mot, apres avoir ſouffert tant d'infamies. On t'apelloit en Syrie, Rhododaphne. Pour quel ſujet ; i'ay honte de le dire, & il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En Paleſtine on t'apelloit la Ronce, à cauſe que ta barbe piquoit tes beaux amoureux ; car tu te raſois alors. En Egypte on te nommoit l'Eſquinancie, parce que tu faillis à eſtre ſuffoqué par un matelot, qui te l'enfonça iuſqu'au gorge.

Laurier roſe.

Pour les Atheniens, ſans tant de myſtere, ils ne firent qu'ajoûter une lettre à ton nom,& te nommerent Atimarque ; car tu devois avoir quelque choſe de plus que celuy contre lequel Eſquines a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour avoir contrefait celuy d'Homere dans une débauche, afin d'ajoûter cela à tes autres infamies. Car tu eſtois le verre en main à demy yvre, qui attendois l'ataque de ton Ulyſſe, c'eſt à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arreſt, pour te crever l'œil ; mais il gauchit un peu,& t'enfonça la machoire, ou plûtoſt comme un autre Carybde, tu ouvris la gueule pour l'engloutir luy & ſon navire. Cependant, d'une débauche ſi publique, tu n'eus point d'autre excuſe le lendemain, que ton yvrogneric. Et apres cela tu trouves étrange que l'on te nomme Apophrade ? Et que dis-tu quand on t'apelle Lesbin ? N'entens-tu pas auſſi ce mot, & crois-tu que ce ſoit pour te louër ? ou ſi tu l'entens mieux, parce que la choſe t'eſt plus familiere ? Tes vices ſont connus maintenant, juſques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faiſois rechercher une en mariage à Cyzique ; Je ne veux point, dit-elle, d'un homme qui en a beſoin d'un autre. Et apres cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raiſon ; car tout le monde ne peut pas inventer de belles phraſes comme les tiennes; Qui ſeroit ſi inſolent que de demander un trident, au lieu d'une épée; pour vanger trois adulteres,& de dire que Theopompe parlant ſur trois chefs, avoit défait les principales forces de la Grece avec une arme à trois pointes,& qu'il eſtoit le chien à trois teſtes? Il y a cent autres choſes dans tes Harangues, dôt

Sans honneur. Timarque.

Ou, pour le Tricannus.

il ne ſe faut pas ſouvenir, non plus que des fau-
tes que la pauvreté te contraint de faire, comme
de dénier un depoſt en jugement, dérober en
demandant l'aumône, & pluſieurs autres fri-
ponneries. Il faut pardonner à un homme qui
meurt de faim, s'il tâche à ſubſiſter du mieux
qu'il peut; mais ce qui eſt inſupportable, c'eſt
que tes débauches abſorbent ce que tes crimes
ont aquis. Il eſt vray que tu as fait depuis peu un
trait qui merite d'eſtre loüé; c'eſt que ſçachant
le métier de Tiſias, tu as ioüé le perſonnage de
Diſcorax, en dérobant trente pieces d'or à ce
vieux fou, qui à cauſe de Tiſias a donné par ſur-
priſe ſept cens cinquante dragmes d'un livre. Je
pourrois dire bien d'autres choſes, mais ie n'en
ajoûteray qu'une. Fay ce que tu voudras, & ne
ceſſe de pecher contre toy-meſme; mais ne fais
plus cecy, car il n'eſt pas juſte que ceux qui vivent
de la ſorte, & qui trahiſſent leurs amis, comme
tu fais, ſoient ſous un meſme couvert, ny boivent
& mangent avec les autres. N'atouſte point auſſi
les baiſers aux complimens, & particulierement
quand tu ſalüeras ceux qui t'ont rendu la bou-
che malencontreuſe. Enfin, puis que i'ay com-
mencé à t'avertir en amy, ne t'amuſe plus à par-
fumer une teſte blanche, ny à te faire arracher
le poil où tu ſçay. Car ſi c'eſt pour la propreté,
tu en devrois faire autant par tout; mais pour-
quoy te parer en des lieux qu'il n'eſt pas hon-
neſte de montrer? Il ne te reſte que les cheveux
blancs, pour paroiſtre ſage; épargne les donc,
particulierement ta barbe; & ſi tu peux, ne fai-
tes ſa toilette que de nuit, afin que la lumiere n'en
ſoit point ſoüillée. Tu vois qu'il ne t'alloit pas
réveiller, comme on dit, le chat qui dort, ny cur-

On mettoit du dépilatoire. Ou, pour la ſanté.

damner le mot de malencontreux, qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veux-tu davantage? car je t'en diray tant que tu voudras, bien asseuré que je ne manqueray point de matiere. Un infame comme toy devoit craindre d'ofenser un homme d'honneur. Tu diras peut-estre que je t'ay attaqué par des Enigmes que tu n'entens point; Comme si tu ne sçavois pas le nom des crimes que tu commets. Mais je te permets d'en rire, si je ne suis vangé au double. Prends garde seulement à l'avenir comme tu viuras, car ie te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que selon le dire d'Euripide, *l'infelicité est la fin d'vne bouche sans retenuë, aussi bien que de la folie & de la meschanceté.*

LOVANGE D'VNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fut si transporté, en voyant la beauté de la riviere du Cydne, avec la clarté & la fraicheur de ses eaux, qu'il ne peut s'empescher de s'y baigner, parce qu'elle n'estoit pas trop profonde, ny son cours trop violent. Je me sens aussi épris d'amour, à la veuë d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en connoitre toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il fait une plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posseder ce qui est beau, & comme s'en bannir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se répandre en loüa-

gesspour payer en quelque sorte leur hoste,& fai-
re voir qu'ils sçavent bien remarquer ce qui eſt
digne de l'eſtre, & reconnoiſtre les faveurs que
l'on leur fait. Or de le loüer ſimplement, cela
peut-eſtre bon pour ceux qui ne peuvent rien
davantage, comme ce jeune Inſulaire qui contem-
ploit le Palais de Menelaüs,& qui comparoit ſon
marbre & ſon or à ce qu'il y avoit de plus beau
dans le Ciel, parce qu'il ne connoiſſoit rien de
ſi excellent ſur la terre; Mais de faire une hara-
gue à ſa loüange, dans une compagnie auſſi illu-
ſtre que celle-cy, il me ſemble que c'eſt con-
tribuer quelque choſe à ſa gloire. Ajoûtez à cela
qu'il y a du plaiſir à parler dans un ſi auguſte
lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si
l'Eco ſe plaiſt à redire les chanſons des Bergers,
& à exprimer le ſon ruſtique de leurs muſettes,
dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-
t'il point des douceurs d'Apollon & des Muſes,
dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere?
D'ailleurs, il ſemble que la magnificence du lieu
fournit de plus belles penſées & de plus belles ex-
preſſions,& qu'elle réveille les forces de l'eſprit,
pour eſſayer de l'égaler, comme le courage d'A-
chille ſe ſentit émû par la veuë des armes, & par
qué d'un deſir & de l'honneur. Socrate ſe plaiſoit
à entretenir Phedre ſous l'ombrage frais d'un
Platane, & ſur les bords verdoyans d'une fon-
taine, & n'avoit point de honte à ſon âge d'in-
voquer les Muſes, quoy que vierges, pour en
tendre des diſcours d'amour; Et ne croirons-
nous pas qu'elles acourront volontairement
pour inſpirer celuy qui vient chanter les loüan-
ges d'un ſejour ſi agreable? Car nous ne pa-
lons pas icy ſous des arbres, ny dans un Pala

qui n'ait rien de recommandable que ſon opulence, comme celuy du Roy de Perſe ; mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art ſurpaſſe encore la matiere, toute precieuſe qu'elle eſt, & qui ne demande pas un ſpectateur ruſtique, mais ſçauant. Pour commencer ſa deſcription, il eſt tourné au Soleil leuant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y ſont gardées. Les vens le peuvent rafraîchir en toute ſaiſon ; & comme il eſt percé de tous coſtez, la liberté de la veuë ne contribuë pas peu à ſon embelliſſement. Les ornemens n'y ſont pas entaſſez les uns ſur les autres, ni l'or répandu par tout ; mais comme une honneſte femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe ; à l'exemple du Ciel, qui n'eſt pas tout ſemé de feux, car autrement, au lieu d'eſtre agreable, il ſeroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtiſanes d'eſtre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour ſe faire admirer par la richeſſe de leurs ornemens ; au lieu que les autres brillent aſſez par leurs vertus, & aimeroient mieux eſtre ſans parure, que d'en trop avoir. L'or eſt donc icy ménagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le meſle parmy la poupre & l'yuoire, pour en rehauſſer l'éclat, & non pas pour l'étouffer ; & il ſemble ajouſter à la lumiere du iour, une lumiere plus précieuſe. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce ſuperbe edifice, au plancher des Cieux ; & les beautez des peintures & des rapiſſeries, aux fleurs d'un parterre, ſi ce n'eſt que celles-cy flétriſſent, & que les autres ſont immortelles, comme n'eſtant jamais ſoüillées par l'atouchement d'une main

grossiere, & ne souffrant que l'approche de la veuë. D'ailleurs, il y a icy un Printemps perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles, & piqué de les décrire, quand on devroit estre surmonté par la grandeur de sa matiere? Car la beauté a des charmes inexplicables, pour nous attirer à soy; & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans une belle carriere, où l'on imprime doucement ses pas, à que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Paon à l'entrée du Printemps, lors qu'il voit naître les premieres fleurs, qui sont non-seulement plus belles, mais, s'il faut ainsi dire, plus fleurs que les autres; le Paon, dis-je, étale alors avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses aîles, & dispute avec le Printemps, à qui produira de plus belles choses. Il fait la roüe; il se tourne & se mire dans ses plumes, dont l'éclat est redoublé par celuy de la lumiere, qui ne se contente pas d'embellir les couleurs, mais qui les multiplie. Cela arrive particulierement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses aîles, & ressemblent chacun à un arc-en-ciel, qui change de couleur selon les divers aspects de la lumiere. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à soy, quand sa surface est unie comme la glace d'un miroir, & qu'on la peut appeller à bon droit, le miroir des Cieux? Les plus grands ennemis des eaux se firent alors de s'embarquer & de s'éloigner du rivage; sur tout, lors qu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler legerement sur les ondes. Il en est de même de ce Palais, dont la beauté m'enchante & me ravit, jusqu'à me perdre dans ses loüanges. Il

m'imagine que quand je ſerois ſans éloquence, elle ſuppléroit à mon defaut. Mais ne me trompé-je point auſſi dans ce raviſſement; & les merveilles qui ſont icy, ne nuiſent-elles point plûtoſt à mon deſſein? Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des ſpectateurs de deſſus leur viſage, pour les jetter ſur leurs pierreries; Celuy qui harangue dans un lieu ſi rempli de tant de beautez diverſes, a ce mal-heur que les yeux des auditeurs ſont plus occupez que leurs oreilles; & que la lumiere de ſon diſcours eſt obſcurcie, cõme celle d'un flambeau par une plus grande lumiere. Ajoûtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux ſi élevez, & qu'on ne l'entend pas ſi diſtinctement, ſoit parce qu'elle fait comme un echo qui la trouble, ou parce qu'elle eſt abſorbée dans ces voûtes, cõme le ſon de la flûte, par celuy de la Trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeſte. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu excite celuy qui parle, qu'elle l'étonne plûtoſt, & l'intimide, par une juſte crainte, de n'avoir rien qui ſoit digne d'un Palais ſi admirable; & d'un auditoire ſi celebre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui combat, ne ſert qu'à rendre ſa fuitte plus eclatante, la beauté du lieu ne ſert qu'à découvrir davantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroiſtre ſa foibleſſe. C'eſt ce que celuy-là dans Homere ſemble avoir bien reconnû, lors qu'il s'excuſe de ſon ignorance, pour faire que ſa Harangue ſoit plus admirée, parce que ce qui eſt beau, ne tire pas ſon luſtre de ce qui l'égale ou qui le ſurpaſſe, mais de ce qui eſt moins beau que luy. Joignez cela, que la veuë de celuy qui parle, auſſi bien

que l'oreille de celuy qui entend, eſt divertie par
la beauté des objets qui l'empéchent de ſonger
à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles cho-
ſes, pour détourner les aſſiſtans de la contempla-
tion de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils ſont
devenus ſpectateurs. Si-toſt qu'on eſt entré icy,
on ſe trouue ébloüi de tant de clartez, qu'il fau-
droit avoir perdu l'uſage des yeux, pour conſer-
ver celuy des oreilles, ou s'aſſembler de nuict com-
me le Senat de l'Aréopage. Les Fables des Gorgo-
nes & des Sirénes enſeignent aſſez les avantages
de la veuë ſur l'oüie, puis-que les unes chãgeoient
en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en paſ-
ſãt viſte on s'exemtoit du charme des autres. L'e-
xemple même du Pân fait contre nous. Car toutes
les Muſiques du monde ne ſeroient pas capables
de nous divertir de la contemplation de ſa beau-
té, quãd il déploye ſes aîles au Printemps, & qu'il
étale toute ſa pompe & ſa magnificence. Heroda-
te dit que l'oüie eſt plus infidelle que la veuë, &
par là il donne l'avantage aux yeux par deſſus les
oreilles; & avec raiſon. Car les paroles ont des
ales, & s'envolent en même temps qu'on les pro-
nonce; mais le plaiſir de la veuë ſubſiſte, & laiſ-
coup ſur coup des traits redoublez, & par ce moy
inévitables. Mais pourquoy chercher des preuv
plus loin, puiſque tandis que nous parlõs ie vo
voy ietter les yeux de toutes parts, & contempl
la beauté des tableaux & des dorures; dequ
vous ne devez pas avoir honte, car le plaiſir d
yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy va
beaucoup moins que ce qu'on y voit? D'ailleu
l'excellence de l'art, iointe à la beauté & à l'uti
té des hiſtoires anciennes qui y ſont dépeintes
beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit humain. Ma

de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veux décrire, pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veuë à ce, luy de l'oüie, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous represente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque jointe à celle d'Ethiopie. Voilà Persée qui tuë un monstre marin, & qui enléve Andromede. Considerez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nuë regarde le combat du haut d'un rocher. Considerez l'épouvantable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le pétrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy décharge un coup d'estramaçon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit mettre fin à l'avanture. Apres vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon; où entrant à la derobée, ils tuënt Egysthe; car Clytemneſtre est déja morte, & étenduë sur un lict à demy nuë. Voyez comme toute sa cour est étonnée de cét assassinat; les uns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux-cy chez-

chent à se sauver, ceux-la resistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu representer le fils tuant sa mere, parce que cela eût fait trop d'horreur ; mais il le depeint tuant l'adultere de sa famille, & le meurtrier de son pere. En cét autre tableau est un passetemps amoureux de Bacchus & d'Apollon. Voyez ce ieune chasseur assis sur ce roc, avec un liévre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter apres. Appollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui soûrit de cette action. Ensuite est encore Persée, qui execute l'entrepriſe des Gorgones, & coupe la teste à Meduse, estant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'aventure, & n'a pas veu la teste de la Gorgone placée dans le bouclier ; car il sçait bien que la veuë en est mortelle. Vis à vis de la porte est en relief sur le paroy, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Deesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroist en un autre estat au tableau voisin, où Vulcain la pourſuit transporté de son amour ; & de la violence de sa passion, naist un monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui luy montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouvrer la lumiere ; & le Soleil qui paroist, guerit son aveuglement ; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Apres, est Ulysse qui contrefait le fou, pour ne point aller au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y convient de la part de leur Maistre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa fureur, tant en son visage éfaré, qu'en sa cha-

Ou au dessus, vers le milieu de la sale.

Ou qui semble à etc.

attelée à rebours, de deux animaux dissëblables, avec lesquels il laboure le rivage. Palamede pour opposer une feinte à une autre, fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plûtost le couche sur le sillon, afin que le coutre de la charuë le tuë en passant. Le pere à ce danger s'areste; & en ce faisant découvre sa fourbe. La derniere histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie; regarde ses enfans de travers, & medite déja un sanglant dessein. La voyez-vous avec une espée nuë à la main, toute preste à l'executer? Ces petits innocens luy soûrient, ne sçachant riẽ de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrestent vôtre veuë, & la detournent sur des objets étrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dedis pas pourtant, de ce que i'ay dit à son avantage; mais i'ay esté bien aise de vous faire voir cette dificulté, pour redoubler vôtre attention, & pour vous representer les merveilles de ce chef-d'œuvre, dont i'avois entrepris la loüange.

DE CEVX QVI ONT LONG-TEMPS VE'CV.

VOicy la liste de ceux qui ont long-temps vécu, que je te presente, illustre Quintile, après l'avoir faite sur un avertissement que i'eus en songe, le iour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je

me contentay de prier les Dieux qu'ils te conſervaſſent long-temps en vie avec toute ta famille, tant pour l'intereſt de tous les honneſtes gens que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-deſſus, parce que le ſonge me ſembloit pronoſtiquer quelque choſe de bon ; je crus que c'eſtoit de toy qu'il vouloit parler ; & j'ay attendu le iour de ta naiſſance, comme le plus propre à te faire ce preſent, & à te conſacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner, avec l'eſperance d'une longue vie, les moyens d'y arriver, en vivant comme ceux dont je te conteray l'hiſtoire. Et pour commencer, Homere qui eſt le plus ancien Ecrivain qui nous reſte de l'antiquité, dit que Neſtor, qu'il propoſe pour un exemple de prudence & de ſageſſe, avoit veſcu trois âges d'homme, ſain de corps & d'eſprit ; car je ne parleray que de ceux-là ; & les Poëtes Tragiques en donnent une fois autant. Tireſias ; ce qui vient peut-eſtre de la ſainteté de ſes mœurs, & de la pureté de ſa façon de vivre.

Les Sarabas. y a des profeſſions où l'on vit long-temps. Témoin les Preſtres d'Egypte, & les Interpretes des myſtéres parmy les Aſſyriens & les Arabes, ſans parler des Mages de Perſe & des Gymnoſophiſtes des Indes, à cauſe du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a meſme des Nations toutes entieres qui menent une longue vie comme les Seres, ſoit à cauſe de la bonté du païs & du climat, ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent juſques trois cens ans, les Athotes cent-trente, & les Cardéens un peu moins, en ſe nouriſſãt de pain d'orge, qui éclaircit la veuë & rend les ſens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers

ui ont long-tẽps vécu pour avoir mené un for-
ne de vie convenable à leur nature, tant pour ce
ui concerne le boire & le manger, que les exer-
ices. Le plus illustre exemple que nous en ayõs, *Marc. Aurele.*
celuy de nostre Prince, de qui l'heureuse &
ongue vie, comble de toutes sortes de felicitez
Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de
espect envers les Dieux, & dont le regne a esté
es-florissant, vécut plus de quatre-vingt ans,
omme fit aussi Servius Tullius, tous deux Rois
es Romains. Mais Tarquin le Superbe en vécut
as de quatre-vingt-dix, dans une parfaite san-
, s'estant retiré à Cumes depuis son exil. J'a-
teray à ces exemples, celuy des autres Rois qui
t aussi vécu long-temps, & à la fin je te don-
ray la liste des Romains qui sont parvenus à
ne longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie;
qui nous donne l'esperãce de conservet enco-
l'Empereur plusieurs années, pour le bien ge-
ral de tout le monde, & refute ceux qui condã-
ent ce climat. Argantonius Roy des Tartesiens,
ecut cent-cinquante ans, si l'on en veut croire
ucreon & Herodote; car les autres n'en sont
d'accord; & Agathocles Roy de Sicile, qua-
-vingt-quinze, au rapport des Historiens
nocares & Timée. Hieron Roy de Syracuse,
urut de maladie à l'âge de quatre-vingt-dou-
ans, apres en avoir regné soixante & dix, com-
disent Demetrius Castillianus, & plusieurs
res. Anteas Roy de Scythie, mourut en une
ille contre Philippe, âgé de plus de quatre-
t-dix ans; & Bardylis Roy des Illyriens aussi
iron le mesme âge, en combattant à cheval,
s une guerre qu'il eut contre ce mesme Prin-
Teres Roy des Odrysiens, alla iusqu'à quatre-

vingt-douze ans, à ce que dit Theopomp
Antigonus Roy de Macedoine, ſurnomm
Borgne, mourut à quatre-vingt un, dan
combat contre Seleucus & Lyſimacus en Phr
au raport d'Hieronyme, qui y eſtoit, & qu
preſque la meſme choſe de Lyſimacus auſſi
de Macedoine. Antigonus fils de Demetriu
petit fils de ce premier. Antigonus regna
rante-quatre ans en Macédoine, & en vécut
tre-vingt, au rapport de Medie, & des a
Hiſtoriens; & Antipater fils d'Iolas, qui
verna la Macedoine ſous pluſieurs Rois, en
aurant & un peu davantage. Ptolomée fils d
gus, le plus heureux de tous les Princes de s
cle, vécut quatre-vingt ans, apres en ave
gné quarante-deux; & avãt ſa mort, il laiſſa
pire au plus jeune de ſes fils, ſurnommé P
delphe. Philetere le premier Roy de Perg
qui eſtoit Eunuque, mourut à quatre-ving
& Attalus, l'un de ſes ſucceſſeurs, qu'on a
mé auſſi Philadelphe, vers qui Scipion fu
voyé, en a vécu quatre-vingt-deux. Mitr
Roy de Pont, ſurnommé le Bâtiſſeur, m
âgé de quatre-vingt-quatre ans, pourſuiv
Antigonus le borgne, à ce que dit Hieronym
les autres Hiſtoriens. Ariarathes Roy de
padoce, vécut quatre-vingt-deux ans, au
port du meſme Autheur, & ne mourut p
mort naturelle, mais fut attaché à un gibe
Perdicas, apres avoir eſté pris en un combat
vieux Cyrus, premier Roy de Perſe, m
âgé de cent ans, comme il eſt gravé ſur le
lonnes qui ſervent de bornes à la Perſe & à l'
rie, à quoy ſemble s'accorder Oneſicrite; en
ne mourut-il pas de mort naturelle; mais d

pit ; ayant apris que la pluſpart de ceux qu'il aimoit avoient eſté tuez par ſon fils Cambyſes, ſous un faux ordre. Artaxerxes Mnemon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-ſix ans, encore Dinon dit-il quatre-vingt-quatorze. Un autre Roy de Perſe de meſme nom, qu'Iſidore Caracenien dit avoir regné un peu avant ſon temps, fut tué en traiſon à quatre-vingt-treize ans par ſon frere Goſithrés. Sinarthocle Roy des Parthes, eſtant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingt-ans, & en regna ſept. Tigranes Roy d'Armenie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingt cinq ans. Hiſpaſine, Roy des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut auſſi de maladie à meſme âge ; & Terée le troiſieme d'apres luy, à quatre-vingt-douze. Artabaze, le ſeptieſme apres Teree, commença à regner à quatre-vingt-ſix ans, à ſon retour des Parthes. Mnaſcires Roy des Parthes, vécut quatre-vingt-ſeize ans ; & Maſſiniſſa Roy de Numidie, quatre-vingt dix, apres en avoir regné ſoxante ; & eut un fils à quatre-vingt-ſix ans, tant il eſtoit robuſte & vigoureux à cét âge. Azaadre, qu'Auguſte fit Roy du Boſphore, combatit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & ſe laiſſa mourir de faim à quatre-vingt-treize, ayant apris qu'Auguſte avoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Iſidore Caracenien dit que Goëſe, qui de ſon temps eſtoit Roy des Omaniens en l'Arabie heureuſe, mourut de maladie à cent-quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Hiſtoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vécu auſſi fort long-temps, par un grand ſoin

Ou, ramené par les Scythes.

Ou que ſes Soldats l'étouffent ſous du parry de Scribonius.

de leur ſanté, nous en rapporterons auſſi les exemples, & premierement ceux des Philoſophes. Democrite ſi celebre, mourut d'abſtinence à cent-quatre ans. Xenophile Muſicien qui faiſoit profeſſion de la Philoſophie de Pytagore, mourut à cent-cinq ans & plus, dans Athènes, où il avoit établi ſa demeure, au rapport d'Ariſtoxene. Trois des ſept Sages, Solon, Thalés, & Pitacus, vécurent chacun cent ans; & Zenon chef de la ſecte Stoïque, quatre-vingt-dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de ſon Ecole, il s'écria; Que me veux-tû? & eſtant de retour chez luy, il s'abſtint de manger, & mourut. Cleante ſon ſucceſſeur & ſon diſciple, eut une apoſtume à la lévre à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, & ſe laiſſa mourir de meſme; avec cette particularité, qu'ayant reçeu lettre dans cét intervalle, de quelques-uns de ſes amis qui le prioient de diverſes choſes, il ſe fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, pourſuivit ſon deſſein, & mourut. Xenophanes fils de Dexime & diſciple du Philoſophe Archelaüs, vécut quatre vingt-onze ans; & Xenocrate diſciple de Platon, quatre-vingt-quatre. Carneade chef de la nouvelle Academie, en vécut quatre-vingt-cinq; Chryſipe le Stoïcien quatre-vingt-un, & Diogene Seleucien de la meſme Secte quatre vingt-huit. Poſidonius Philoſophe & Hiſtorien natif d'Apamée, ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingt-quatre ans; Critolaüs le Peripatetique à plus de quatre-vingt-deux, & le divin Platon à quatre-vingt-vn. Athenodore de Tharſe Philoſophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguſte, & obtint de luy un droit d'exemption pour

c'eſt qu'il prenoit cela pour un auertiſſement de Dieu.

son païs, c'eſt pourquoy on luy ſacrifie tous les ans, comme à un Heros, mourut à quatre vingt deux ans. Neſtor precepteur de Tibere, du meſme païs, & de la meſme ſecte, en vécut quatre-vingt-douze ; Xenophon plus de quatre-vingt-dix. Voilà la liſte des Philoſophes. Pour les Hiſtoriens, Créſibius mourut en ſe promenant à l'âge de ſix-vingt-quatre ans, ſelon la Cronique d'Apollodore. Hieronime, dont j'ay déja fait mention, apres avoir ſouffert toute ſa vie beaucoup de bleſſeures & de fatigues à la guerre, mourut à cent-quatre ans, au rapport d'Agatharcydes au neuviéme livre de l'Hiſtoire d'Aſie. Hellanicus de l'Iſle de Lesbos, & Phérecides l'Hiſtorien, ont vécu chacun quatre-vingt-cinq ans. Timée Tauromenire quatre-vingt-ſeize ; & Ariſtobule en la ville de Caſſandre en Macedoine, quatre-vingt-dix, apres avoir commencé ſon Hiſtoire à l'âge de quatre-vingt-quatre, comme il dit luy-meſme en ſa Preface. Polybe Megalopolitain, fils de Lycortas, mourut à 82 d'une cheute de cheval, au retour de la campagne ; Hypidrate Amiſenien, homme de grande erudition, à quatre-vingt-douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profeſſion d'éloquence, le Rhéteur Gorgias mourut faute de manger, à cent-huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il eſtoit arrivé à un ſi long âge, que c'eſtoit en viuant chez ſoy, ſans frequenter les bonnes tables. Iſocrate fit ſon Panegyrique ſe celebre à l'âge de quatre vingt-ſeize ans, & mourut à quatre-vingt dix-neuf, ſur la nouvelle de la bataille de Cheronée, apres avoir preveu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quittant un jour la ville de Sidé.*

Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguſte en éloquence, comme Athenodore en Philoſophie, vécut quatre-vingt-deux ans; & Potamon Orateur aſſez illuſtre, quatre-vingt-dix. Pour les Poëtes, Sophocle fut étranglé d'un grain de raiſin à l'âge de quatre vingt-quinze ans; & un peu avant ſa mort, eſtant accuſé par ſon fils de n'eſtre plus capable du gouvernement de ſon bien, il lût aux Iuges la Tragedie d'Edipe, qu'il venoit de compoſer, & fut renvoyé abſous, & ſon fils declaré fou par Arreſt. Le Poëte Comique Cratinus vécut quatre-vingt-dix-ſept ans, ayant remporté encore à cét âge le prix des jeux, pour une Comedie qu'il venoit de faire. Polémon, autre PoëteComique mourut au meſme âge à force de rire, pour avoir veu un aſne mãger des figues qu'on avoit ſervies ſur ſa table. Epicarme de meſme profeſſion en vécut autant, & Anacreon Poëte Lyrique, quatre-vingt-cinq. Steſicore de meſme; Simonide de Cée plus de quatre-vingt-dix. Pour les Grammairiens, Eratoſthene le Cyrenien, qui a eſté auſſi Poëte, Mathematicien, & Philoſophe, mourut à quatre-vingt-deux ans; & Lycurgue le Legiſlateur, à quatre-vingt-cinq. Voilà la liſte de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie, dont l'Hiſtoire fait mention. Je feray, s'il plaiſt aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je l'ay promis.

LOVANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de ſi doux que la Patrie, il faut ajoûter, ny de ſi aimable, & qui merite tant de reſpect & de veneration. Car elle eſt la premiere cauſe de tout le bien que nous faiſons, puis que c'eſt à elle que nous devons noſtre naiſſance & noſtre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime ſa Patrie, telle qu'elle eſt; & quelque voyage qu'on faſſe dans les païs Etrangers, on en revient toûjours là, ou l'on y veut revenir; c'eſt comme le but où ſe terminent tous nos deſirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illuſtre Patrie, ignora à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de ſa naiſſance, puis qu'il témoigne par là qu'il l'eſtimeroit moins, ſi elle eſtoit moins illuſtre, au lieu que c'eſt aſſez pour ſe faire aimer, qu'elle ſoit nôtre Patrie. Lors que l'on compare enſemble les païs, on fait cas de l'un pour le commerce, de l'autre pour l'abondance; mais on a une paſſion pour le ſien, qui ne conſidere point tout cela. On ſouhaiteroit bien qu'il fuſt plus riche ou plus agreable; mais tel qu'il eſt on l'eſtime, ou du moins on s'en contente. Comme un honneſte homme ne changeroit pour rien du monde ſon pere ny ſes enfans, juſques-là qu'il couvre leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs avantages: Il en eſt de meſme de la Patrie, qui a encore quelque choſe de plus tendre. Et veritablement elle nous doit

eſtre en plus grande conſideration, puis qu'elle nous eſt plus proche, & que la Loy ny la Nature ne contentent le devoir envers les parens, qu'apres celay-là. Car ils ſont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre ou toutes les lignes aboutiſſent. Les Dieux meſmes ſemblent aimer leur Patrie, & n'avoir ſoin du monde, que comme eſtant leur païs, puis qu'ils ſont comme nous Citoyens de l'Univers; mais ils conſiderent particulierement le lieu où ils ont pris naiſſance. Leur ville leur eſt toûjours plus agreable, & les Iſles ou ils ſont nez, plus ſaintes, iuſques-là que les vœux & les ſacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naiſſance, ſont mieux reçeus d'eux. Si donc le nom de Patrie eſt aimé des Dieux meſmes, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel; comment ne le ſera-t'il point des hommes? C'eſt là qu'ils contemplent premierement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, eſt eſtimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'eſt là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à avoir quelque connoiſſance des choſes du monde. Que ſi quelqu'un a une Patrie ſi deſavantageuſe, qu'il en ait beſoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honneſte homme doit ſçavoir, il ne laiſſe pas de luy avoir toûjours de l'obligation, puis que c'eſt elle qui le rẽd capable de tout. Auſſi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour eſtre, s'il faut ainſi dire, plus utile à ſa Patrie, & l'on ne poſſede du bien que pour l'employer à la ſervir dans la neceſſité. Que ſi l'on fait autrement, on manque non ſeulement de reconnoiſſance, mais de raiſon, puis qu'elle enferme tout ce que nous avõs de plus cher, & ce qui nous

doit faire aimer la vie. Si nous ſommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le ſommes à plus forte raiſõ à la ſource de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les particides, regardent particulierement la Patrie, comme la mére commune, & comme nôtre bien-faictrice. Auſſi perſonne n'eſt ſi peu amoureux de ſon païs, qu'il ne s'en ſouvienne quelquefois, & qu'il n'en demande des nouvelles, lors qu'il eſt abſent; & la pluſpart s'écrient dans les païs étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaiſir; c'eſt pourquoy quelque fortune que nous faſſions hors de là, nous croyõs qu'il manque touſiours quelque choſe à nôtre felicité. Ceux qui ſe ſont rendus illuſtres parmy les autres Nations, ſoit pour leur ſçavoir, ou pour leurs richeſſes, meurent d'envie de revenir là, pour y faire monſtre de leurs avantages, d'autant plus qu'ils ont aquis plus de bien ou plus de réputation. Les jeunes gens ſont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raiſon les vieillards, qui ont plus de connoiſſance des choſes; c'eſt pourquoy ils veulent venir mourir au lieu où ils ont pris naiſſance. Chacun craint d'en eſtre banni même apres ſa mort, & deſire d'eſtre enſevely dans le ſepulcre de ſes peres. Ceux qui demeurẽt en des Pays étrangers, ſont eſtimez comme des lâards, & ne ſe ſoucient point de ce qui peut arriver, pourveû qu'ils ayent dequoy vivre, comme les beſtes. Les autres l'aiment, quoy que ſterile; & ne pouvant loüer par la fertilité, la loüent par le nom de Patrie. Encore qu'ils ſçachẽt qu'il y en a de plus heureuſes, ils ne la quitẽt pas pour cela, & aimẽt mieux voir mõter la fumée de leur toict comme dit le Poëte, que de goûter hors de là

tous les plaiſirs imaginables. Mais il ny a rien qui montre tant l'avantage de la Patrie, que ce que le banniſſement eſt conté entre les plus grands ſupplices. Les Legiſlateurs n'ont pas eſté ſeuls de ce ſentiment ; car les grands Capitaines n'ont point de plus bel éguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie, pour laquelle il eſt meſme glorieux de mourir. Cela réveille le courage des plus lâches, & fait qu'on ne conſidére plus le peril.

DES DIPSADES.

C'eſt une eſpece d'Avant-Propos, ou plutoſt un petit Diſcours Academique, comme celuy de Bacchus & de l'Hercule Gaulois.

LE coſté Meridional de la Lybie, n'eſt qu'une vaſte plaine de ſablons ardens, ſans aucune plante ny verdure; & ſi l'on trouve pas hazard de l'eau dans le creux de quelque rocher, c'eſt de l'eau puante & bourbeuſe, reſte de quelque torrent, dont le plus alteré ne ſçauroit boire. Il ne faut donc pas s'étonner ſi c'eſt un païs inhabité ; car qui voudroit habiter des lieux ſi ſecs & ſi ſteriles, & dont l'air eſt comme de feu ? Les ſeuls Garamantes, Nation ſauvage & vagabonde, & qui ſe plaiſt à la chaſſe, y font quelquefois des courſes vers le Solſtice d'Hyver, lors que l'air eſt rafraichi, & le ſable affermy par les pluyes & leur chaſſe eſt d'Aſnes ſauvages, & d'Autruches mais particulierement de Singes, & quelquefois d'Elephãs; car ce ſont-là les animaux qui endurã

mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si-tost qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil reuient, de peur que les sables venant à sécher, ne rendent leur retour impossible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que je viens de dire, n'est rien au prix de serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Vipéres, Ceraſtes, Boupreſtes, Phyſales, Iaculos, Dragons, Amphisbénes, & autres mõſtres éfroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes, les uns terrestres, qui ont l'épine du dos fort souple, avec quantité de vertebres; les autres aëriens & plus petits, qui ont des aisles de creſpe comme les chauve-souris, les cygales, & les sauterelles, qui volent & qui rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipére; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables iusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altere & pourrit; & ceux qui en sont afligez, crient comme s'ils eſtoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent une soif extréme, sans le pouvoir desalterer; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela meſme les altere davantage, comme si le breuvage servoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on verſaſt de l'huile sur du feu; ce que les Medecins attribuënt à la qualité du venin, qui est un poiſon grossier, lequel estant détrempé par l'eau, augmente ses forces, & s'épand par tout. Je n'ay

iamais voyagé en des païs si de erts & si remplez, ny n'ay vû personne qui ait este mordu de ce serpent ; mais j'ay oüy dire à un de mes amis, qu'il avoit lû l'Epitaphe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syrte ; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est battu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statuë d'un homme, comme on peint Tantale dans un marais, qui puise de l'eau pour boire, & qui a une Dipsade entortillée autour de son pied. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses costez à des œufs d'Austruches, qu'il alloit querir apparemment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases ; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est sablonneuse ; outre qu'il y en a de si grands que chaque moitié peut couvrir la teste d'un homme. Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable pour piquer ceux qui en approchent. J'ay rapporté cette merveille non pas pour vous en retenir des mysteres de la Nature ; car c'est plûtost aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede ; ny pour le disputer au Poëte Nicandre qui en a parlé ; mais parce qu'il m'est sensible qu'il m'est arrivé quelque chose de semblable ; & je vous prie de ne pas condamner la comparaison, pour estre un peu hardie. Car depuis que j'ay eu l'honneur de vostre conversation je ne m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes ; car où pourroit-on trouver ailleurs des

Ou, ils en font des chapeaux.

prits mieux faits & plus raiſonnables? Pardonnez moy donc ſi je recherche de nouveau voſtre entretien, comme ceux qui ſont mordus des Dipſades ont recours à l'eau, pour me plonger dans la ſource. Dieu veüille qu'elle ne tariſſe iamais, & que je ne demeure pas bâillant apres, comme un Tantale. Car pour ma ſoif, elle ſera eternelle, puis que, comme dit Platon, on ne ſe laſſe iamais de voir & d'aimer ce qui eſt beau.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET D'HESIODE.

C'eſt une raillerie contre Heſiode, qui s'eſt vanté d'avoir eu commerce avec les Muſes.

LUCIEN. TEs vers témoignent aſſez que tu és grand Poëte; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as reçu une branche de laurier de la main des Muſes. Mais je voudrois bien ſçavoir pourquoy ayant dit que ce divin preſent t'aprendroit le paſſé & l'avenir; tu as parlé de l'un, ſans nous rien dire de l'autre? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour; tu as donné en ſuitte des preceptes de l'Aſtrologie, pour le pilote & le laboureur; tu as parlé de la vie ruſtique, des vertus des femmes, & d'autres choſes ſemblables; mais tu n'as pas dit un ſeul mot de l'avenir, ce qui euſt mieux marqué ton inſpiration, & euſt eſté plus avantageux aux hommes. Eſt-ce que tu nous as fait

accroire ; ou que tu as voulu cacher ton secret, ou bié que tes prophéties ne sont pas venuës iusqu'à nous ? Car il n'y a pas d'aparence que les Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles ayent oublié à t'apprendre l'avenir, qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est, car personne ne le sçait mieux que toy ; & il est juste que vous autres favoris des Dieux les imitiez, en faisant comme eux du bien aux hommes, & dissipant leurs tenebres par ces lumieres.

HESIODE. Il est aise de te répondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre conte de leurs actions, mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon métier, je te diray ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se revelent qu'à qui il leur plaist, ils ne revelent aussi que ce qui leur plaist, & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs, il ne faut pas attendre des Poëtes une verité historique, ny leur demander raison de toutes leurs fictions ; outre qu'ils ont coûtume d'ajoûter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration ; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'invention & de l'expression, qui sont leurs principaux talens, tu t'amuses à chiccaner leurs paroles, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la marque d'un esprit pointilleux ; à l'exemple de ces Critiques, qui censurent les vers d'Homere. Je laisse à part quelques trouvailles dans mon Poëme, qui s'intitule, *les Oeuvres & les Iours*, diverses predictions que je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ

LYCINN. Tu parles veritablement en Berger, ou plûtoſt en Enthouſiaſte, de ne pouvoir rendre raiſon de ce que tu as dit, ny de dire pourquoy tu l'as dit. Car du reſte nous n'attendons pas des Muſes des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles : mais des ſecrets où l'eſprit de l'homme ne peut penetrer. Ce n'eſt pas pronoſtiquer l'avenir, que de prédire à un homme qui marche pieds nuds, qu'il s'enrhumera, ou qu'il ſe piquera à quelque épine, & autres choſes ſemblables que l'experience nous apprend mieux que tous les Poëtes. Laiſſant donc là toutes ces excuſes frivoles, dis que tu ne ſçavois ce que tu diſois, ou que tu parlois par inſpiration ; ce qui n'eſt pas encore bien aſſuré, puiſque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS,

DIALOGUE

DE LYCINUS, DE TIMOLAÜS de Samipe, & d'Adimante.

Il prend occaſion d'un Navire qui eſtoit arrivé au port de Pirée, pour ſe rire de l'extravagance de nos ſouhaits.

LYCINUS. NE diſois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plûtôt le logis de ſa Maiſtreſſe que Timolaüs ne perdroit ſon humeur curieuſe, & que pour voir quel-

que chose de nouveau il iroit plûtost iusqu'au bout du monde.

TIMOLAÜS. I'estois allé voir ce grand vaisseau nouvellement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des biens qu'on transporte tous les ans de l'Egypte en Italie, & je croy que ny toy ny Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

LYCINUS. Il est vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avecque nous, mais il s'est égaré dans la foule.

Ou vêtu de lin.

SAMIPE. Sçais-tu en quel endroit? C'est lors que nous avõs veu sortir en chemise ce beau garçon, qui avoit ses cheveux retroussez & noüez par derriere. Car si je le connois bien, il s'est arresté à ce spectacle, & en a esté touché.

LYCINUS. Je ne le trouve pas si beau que tu dis, avec ses grosses lêvres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, qu'il ne fait que bredoüiller, & à un mauvais accent. D'ailleurs ses cheveux noüez par derriere, montrent que c'est un esclave; & tu sçais qu'il y a tant d'autres beautez à Athénes pour qui il est plus honneste de soûpirer.

TIMOLAÜS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheveux de la sorte, & c'est une marque de noblesse en ces Païs-là. Nos ancestres mesme de Paleste nourrissoient leur chevelure, & la portoient retroussée avec un crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de nôtre ancien luxe, dans sa Preface, lors que nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

TIMOLAÜS. Il me souvient mainte-

où nous avons laissé Adimante ; ç'a esté dans ce navire, lors que nous nous sommes arrestez pres du mast, à compter la multitude de ces cuirs entassez les uns sur les autres, & à admirer l'asseurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & qui couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as raison, l'attendrons-nous icy, ou si je l'iray querir ?

TIMOLAÜS. Continuons plûtost nôtre chemin ; car il y a apparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville, apres nous avoir cherchez en vain. En tout cas il sçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Alons, si Samipe le trouve bon, quoy qu'il ne soit pas trop honneste de quitter la compagnie.

SAMIPE. Alons, peut-estre que nous trouverons encore le lieu des exercices ouvert. Mais tout en alant, faisons reflexion, je vous prie, sur la grãdeur de ce vaisseau, qui a six-vingt coudées de long, vingt neuf de haut, & plus de 30 de large ; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'entêne, & de la grosseur de la corde qui sert à la remuër. Avez-vous remarqué cõme d'un costé la poupe s'éleve peu à peu en rond, & porte au sommet un oiseau d'or qui a les ailes etenduës ; & de l'autre, la proüe avance un long bec, & a de part & d'autre la Deesse Isis, qui est le nom du Navire : Parleray-je du reste des ornemens ? des Peintures, de la Banderole flamboyãte, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des appartemens de la poupe ? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & la charge épouvantable qu'il porte, capable de

nourrir tout un an, à ce qu'on dit, la ville d'Athénes, & tout le païs. Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remuë le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard qui estoit chauvé & crêpu, nommé s'il me souvient bien, Hiron.

TIMOLAÜS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sçavant qu'un Protée dans la Marine; car vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin.

LYCINUS. Nullement, nous serons bien aises de l'aprendre.

TIMOLAÜS. Il me l'a conté luy-mesme; car il est bon hõme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau temps, & qu'ils virent le septiéme iour le Promontoire d'Actium: mais qu'il se leva tout à coup un vent d'aris qui les repoussa sur la coste de Phenicie. Que de ils furent portez par la tempeste iusqu'aux Iles Quelidoniennes, où ils faillirent le dixiéme iour d'estre submergez. J'ay passé par là, & sçay comme les vagues y sont enflées par les vẽts du Sudoüest. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de celle de Pamphylie, où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les éleve quelquefois aussi haut que luy. Il ajoûtoit que sur le point de perir, il avoit paru des feux sur la coste, à la lueur desquels ils s'étoient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mast, avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, apres avoir pas-

leur route, ils avoient esté contrains de naviger à la bouline, parce que le vent estoit contraire; Si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils devroient estre déja.

Lycinus. Ce bon homme s'est bien égaré, mais ne voy-je pas Adimante;

Timolaüs. C'est luy-mesme, appellons-les Adimante, Adimante.

Lycinus. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous répond point; Car je le reconnois à son habit & à sa démarche, sans parler de ses cheveux courts; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là. Quoy? tu ne t'arresteras pas si on ne te prend par le manteau? ou tu réves profondement, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

Adimante. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

Lycinus. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est un trop grand secret; mais nous sommes initiez dans les mysteres, & sçavons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

Adimante. C'est une chose trop ridicule pour vous en entretenir.

Lycinus. Est-ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

Adimante. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richesses, & nageois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma réverie.

Lycinus. Fay nous part de tes tresors, puis que nous sommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en ſeriez pas plus riches, ny moy plus pauvre, quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoy je révois puis que vous le voulez ſçavoir. Je vous ay perdu en entrant dans le navire, comme je m'amuſois à meſurer l'Anchre apres avoir mis en ſeureté Lycinus. Quand i'eus donc bien conſideré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaiſſeau pouvoit rapporter par an à ſon maiſtre, & il me dit douze talens? Si bien que ne ſçachant que faire, je me mettois en ſa place, & ſongeois ce que je ferois s'il eſtoit à moy. Je bâtiſſois donc un Palais au deſſus du Pecile ; dreſſois mon train & mon équipage ; & navigeois déja avec les acclamations de tout le monde, aimé des uns, reſpecté des autres, envié de tous ; lors que vous eſtes venu troubler ma felicité, & ſubmerger mon navire au ſortir du port, comme il voguoit à pleines voiles.

24. Mil francs.

LYCINUS. Je ſuis d'avis que tu nous faſſe un procés comme à des Pirates qui t'ont enlevé ton Vaiſſeau, ſi tu n'aimes mieux en équiper un autre ſur l'heure, ou plûtoſt cinq ou ſix ; car cela ne te coûtera pas davantage. Mais toutefois tu ſerois trop inſuportable ; Car ſi n'ayant qu'un Navire ; tu ne faiſois pas ſemblant de nous écouter, que ferois-tu dans une ſi grande opulence? Continuë donc ton voyage, & nous demanderas de tes nouvelles à ceux qui viendront, ou d'Egypte, ou d'Italie.

ADIMANTE. N'avois-je pas raiſon de ne vous pas dire à quoy je penſois, eſtant bien aſſeuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer : Adieu je me vais rembarquer tout paſſentement : car j'aime mieux entretenir ſon

utelors que des gens qui se moquent de moy.

LYCINUS. Tout beau, nous voulons estre de
a partie.

ADIMANTE. Je vous en empêcheray
ien; car ie tireray l'échelle lors que ie seray
onté.

LYCINUS. Nous te suivrons à la nage; car
e pense pas estre seul qui ayes droit de faire des
uhaits. J'en feray un de nager plus viste que
n Vaisseau. Tu sçais que nous avons passé tous
emble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans
e tu te puisses plaindre de nous, & maintenant
e tu es devenu grand Seigneur, tu méprises tes
eux amis, & ne les veux pas souffrir en ton
vire. Tu te mécognois bien dans ta fortune;
ne m'étonne pas que tu ayes quitté la maison
tre pere, pour en bâtir une prés du Pecile, &
ste un si grand équipage. Apporte nous du
oins au retour quelque saline d'Egypte, ou des *Ville d'Egypte.*
rfums de Canope. Si tu n'aimes mieux char-
r l'une des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est
puble de la porter.

TIMOLAÜS. C'est trop, Lycinus, apres a-
ir ruïné Adimante, de se moquer encore de
. Mais comme il nous reste beaucoup de che-
n jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si *4 parts.*
us voulez, & que chacun dans son partage
sse faire quel souhait il luy plaira; cela servira
ous faire trouver le chemin plus court, & à
us réveiller l'esprit. On verra pour le moins,
l sçait mieux faire des souhaits, & qui useroit
eux de son bien, s'il estoit riche.

AMIPE. Je le veux, & ie ne m'y épargneray
, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que
inus le veüille aussi.

LYCINUS. Je ne m'opoſerav iamais à ſ
tre felicité ; mais qui commencera ? Je ſuis d
vis que ce ſoit Adimante ; car il doit avoir
preference : Puis Samipe & Timolaüs : Je r
garderay pour le dernier & ne veux que le d
my ſtade le plus proche de la Ville, encore le f
ray-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quitteray point mon p
mier ſouhait, ſi vous le trouvez à propos : m
i'y aioûteray encore quelque choſe ſous le b
plaiſir de Mercure. Imaginez-vous donc, qu
Vaiſſeau eſt à moy avec tout ce qui eſt dedan
qu'il eſt chargé de ce qu'il y a de plus precieux
monde.

SAMIPE. Ce beau garçon que nous avons
y eſt-il auſſi ?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tou
grains de bled qui y ſont, ſont autant de g
d'or.

LYCINUS. Tu ne vois pas que cela
foncera ton Vaiſſeau, & te fera perir toy &
ſouhait : car l'or eſt bien plus peſant qu
bled.

ADIMANTE. Je te prie, ne borne point
ſouhaits, ny ne porte envie à ma fortune. Si
beſoin, je feray que cét or ne peſera pas plus
du bled. Quand ce ſera à ton tour, je te laiſ
faire toutes tes extravagances ſans te vcair
bler hors de ſaiſon.

LYCINUS. Je le faiſois pour ton profit, de
que tu ne vinſſes à perir avec toutes tes riche
& à entraîner dans ton malheur ce beau fil
ne ſçait pas peut-eſtre nager.

TIMOLAÜS. Ne crains point, les Dau
le chargeront plûtoſt ſur leur dos comme

ent Arion, ou cét enfant mort qu'ils portérent Corinthe. Croy-tu qu'il ne merite pas auſſi ien leur aſſiſtance qu'un Mort ou un Muſi-ien ?

ADIMANTE. Quoy, tu te méles auſſi de me uiller ? Nous verrons quand ce ſera à toy, ſi tu étes plus regulierement.

LYCINUS. Veritablement il me ſemble qu'eſtãt uiſtre de ton ſouhait, tu le devois faire plus rai-onable; & meſme il eût eſté plus commode de ouver ce treſor dans ton logis pour n'avoir oint la peine de le tranſporter.

ADIMANTE. Tu as raiſon pour ce poinct, je eux qu'il ſoit ſous le Mercure de nôtre ſale, & il y en ait dequoy la remplir. J'acheteray d'a-ord une maiſon comme un commencement de nage, ainſi que dit Heſiode; mais je veux elle ſoit grande & magnifique. En ſuite j'ac-eteray toutes les terres qui ſont autour de la ille, hormis ce qui eſt conſacré aux Dieux, ou ce i borde la Mer, & quelque peu vers l'Iſthme e voir les jeux, s'il me prend envie d'y aſſiſter; es toute la plaine de Sicyone; & en un mot ce il y a de meilleur dans toute la Grece. Je veux e tout cela ſoit à moy, ſans contrôleur; Et ne oint d'autre vaiſſelle que d'or, nõ pas quel-es coupes legeres comme celles d'Equécrate; es miennes peſeront chacune deux talens.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les oire ? Il te faudra donner à boire comme l'on aux malades; tu ne pourrois pas tenir une pe d'or ſi peſante.

ADIMANTE. Je te prie, laiſſe dormir ta raiſon, nd je feray des ſouhaits, je veux pour te faire nger que ma table & mon lit ſoient d'or; & ſi

tu me fâches, mes valets en ſeront auſſi.

LYCINVS. Et ton boire, & ton manger, ſe veux ; quand tu devrois mourir de faim, com un autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des ſonges raiſo nables, quand ce ſera à ton tour ; pour moy veux que les miens ſoient extravagans, com ils ont accouſtumé d'eſtre. Aprés ces meubles, veux des habits magnifiques, une table ſo ptueuſe & délicate, un doux ſommeil, d'agr bles ſonges ; Que mes amis me faſſent toûjo quelque demande, que ie leur accorderay. Q les plus Grands me viennent faire la cour, & promenent de grand matin devant ma porte, parmy eux les Miniſtres de l'Empereur ; & je donne que lors qu'ils voudront entrer on leur me la porte au nez, comme ils font maintes ſuis autres. En ſortant, quand ie jetteray les de tous coſtez, comme le Soleil fait ſes rayo ne les veux pas ſeulement regarder, ny tous qui leur reſſemblent. Mais ſi ie voy quelque neſte homme qui ſoit pauvre, comme ie l'ét avant mon ſouhait, ie le prendray par la & le meneray dîner chez moy. Cependant ils rageront, tant par le mépris que ie feray d que par l'eſtime que ie feray des autres, & contemplation de ma grandeur & de ma g Quand ie porteray à quelqu'un une ſanté une coupe d'or, ie veux lors qu'il m'aura

Le Gros dit Bourgeois.

raiſon, que la coupe luy demeure, pour ma liberalité ; car les plus riches ne ſeront des coquins auprés de moy. Dionique plus montre de quelque chétive vaiſſelle gent que ſon pere luy a laiſſée, voyant qu ſera le ſervice de mes valets. Je donneray

ſes mois cent dragmes par teſte à chaque Pauvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je conſtruiray des bains publics, des amphiteatres & d'autres édifices pour la neceſſité, le plaiſir, ou l'ornement. Je feray venir la mer juſqu'au Dipyle par le moyen d'un grand canal, afin que mes richeſſes abordent de plus prés. Mais non, il n'en ſera plus de beſoin; car j'ay trouvé tout ce qu'il faloit dans ma ſale: Enfin pour conclure; puiſque ce ne ſeroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux ſouhaits des hommes, je vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ſes importunes remonſtrances. Voila la vie que je veux mener, paſſant mon temps dans les divertiſſemens de la Ville & de la Campagne, ainſi ſoit-il.

LYCINUS. Quand je devrois perdre encore ma tonne d'or, je ne puis m'empécher de te dire que ton ſouhait ne tient qu'à un filet, & que s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoy?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela devoit durer, & peut-eſtre que la mort te prendra au milieu de tous tes Trésors avant que d'en avoir joüy. Veux-tu que je t'alegue l'exemple de ceux à qui le ſemblable eſt arrivé? Ne ſçais-tu pas que Creſus & Polycrate, qui eſtoient plus riches que toy, furent depoüillez en un inſtant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languiſſante ſans pouvoir gouſter aucun plaiſir? Je ne parle point des pieges qu'on leur dreſſe tous les jours, ny de la haine, & de l'envie qui s'attachent à eux, & qui ne les ſçauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en és une bonne preuue ; car tu n'as ceſſé de me perſecuter depuis un moment que j'ay dequoy. Tu n'auras pas ſeulement la tonne d'or que je t'ay promiſe.

LYCINUS. Tu és déja de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contrediſe, & à qui les promeſſes ne ſont que du vent. Mais je te quitte de bon cœur la tienne, auſſi bien voila ſtenduë de ta felicité paſſée. C'eſt à Samipe à ſouhaiter à ſon tour.

SAMIPE. Pour moy qui ne ſuis pas voiſin de la Mer, je ne ſouhaitteray point de Navire ; car je veux que mon païs contemple ma gloire. Je ne feray point de petits ſouhaits comme Adimante : Mais je veux eſtre Roy, & pour mieux goûter ma felicité, monter par dégrez à l'Empire. Car je ne veux point devoir le Trône au merite de mes Anceſtres, mais au mien ; Il n'eſt rien de plus grand ny de plus divin que d'eſtre ſoy-meſme l'Autheur & l'Arbitre de ſa fortune.

LYCINUS. Courage, c'eſt ſouhaiter que cela. Car il eſt vray qu'il ny a rien de plus beau que de commander. Ton païs ne croyoit pas avoir donné un Empereur en ta perſonne. Mais regne, triomphe, équipe des Flotes & des Armées, Que feras-tu apres tout dans une ſi haute condition?

SAMIPE. Je feray la guerre ; Ecoute, ſi moy : car je te veux faire General de ma Cavalerie.

LYCINUS. Je vous remercie, grand Prince, me proſterne à vos pieds, à la façon des Perſes pour vous rendre grace d'une ſi grande faveur. Mais que vôtre Majeſté donne ce commandemẽt à un autre: car je ſuis un fort mauvais écuyer, & je croy qu'il me faudroit atacher à la ſelle pour m'em-

m'empécher de tomber, particulierement si j'étois sur quelque cheval de bataille qui vint à se cabrer au son des Trompettes ; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportast au milieu des Ennemis. Mais dites-moy, pourquoy voulez-vous faire la guerre ? Voilà un beau passe-temps d'aler tourmêter les autres, & soy-mesme! Ne vaudroit-il pas mieux joüir en paix de vôtre Empire?

SAMIPE. Tu és un poltron, qui ne sçait que c'est que d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement, Sire, je m'en aquiteray mieux que luy; & je merite quelque faveur, pour vous avoir departy si liberalement mes tresors. Ce sera assez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIPE. Il faut sçavoir premierement si ma Cavalerie te voudra bien recevoir. Que tous ceux qui sont de cét avis, levét la main. Voilà qui va bien, tu seras mon General, & Lycinus commandera mon aile droite. Je donneray la gauche à Timolatis; car pour moy je me placeray au milieu, selon la coûtume des Rois de Perse, dont je ne veux point d'autre témoin que Xénophon. Mais commençons à marcher, voilà mon Armée en bataille ; Tirons vers Corinte par le chemin des Montagnes, apres avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulierement celle de Jupiter, qui est le Protecteur des Rois. Quand j'auray subjugué toute la Grece, qui ne peut resister à ma puissance, j'embarqueray mes troupes, & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'attend déja à Cenchrées, où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane, & laissé par tout des Gouverneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la

Il fait allusion à Xenophon.

Lycie, & la Pamphilie, d'où j'entreray en Syrie, apres avoir traverſé la Piſidie, & la Cilicie, & viendray juſqu'à l'Euphrate.

LYCINUS. Je ſupplie vôtre Majeſté de donner le commandement de ſon aile droite à un autre; car je voy bien que vôtre deſſein eſt de marcher contre les Armeniens, & les Parthes, & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me paſſaſt ſur le ventre, ou qu'ils ne me perçaſſent à coups de fléches. Laiſſez-moy, je vous prie, pour vôtre Antipater en Grece, afin de tenir le pais en paix, & empécher qu'il ne ſe revolte en vôtre abſence.

SAMIPE. Tu recules, poltron! Et ne ſçais-tu pas qu'on punit de mort les déſerteurs? Mais puis que nous avons tout conquis juſqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laiſſons, de nous ſubjuguer l'Egypte, la Phenicie & la Paleſtine, paſſe le premier à la teſte de l'aile droite, ſur le pont de bâteaux qui eſt tout preſt, je te ſuivray avec la bataille, & Timolaüs aura ſoin de conduire l'arriere-garde. Avance-toy, Adimante, avec la Cavalerie. Dieu ſoit loüé, voila toute la Meſopotamie ſous nôtre pouvoir. Tout ſe rend, perſonne ne ſe preſente; Babylone ouvre les portes. Le Roy de Perſe s'eſt retiré à Créſiphonte, & aſſemble ſes Troupes à Seleucie. Les Coureurs rapportent qu'il a déja un million de combattans, ſans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caſpienne, qui ne ſont pas encore arrivées. Il faut tenir un conſeil de guerre pour ſçavoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Je ſuis d'avis que l'Infanterie tire droit à Créſiphonte qui eſt un païs montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy tu trembles auſſi, Adimante, lors qu'il faut venir aux mains! Quel eſt ton avis, Timolaüs ?

TIMOLAÜS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, avant que toutes les ſiennes ſoient aſſemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus ?

LYCINUS. Le mien eſt de nous repoſer ſous ces Oliviers aupres de cette colomne : car c'eſt une aſſez grande traite, d'aller au port de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois eſtre encore à Athénes, malheureux ! tandis que nous ſommes victorieux ſous les murs de Babylone, & que nous délibe-rons par quel chemin nous attaquerõ, l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire ſouvenir, car je ne croyois pas rêver.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous ſe portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui ſe preſentent ; Choquons bruſquement, qu'ils ne nous accablent de leurs fleches. Bon ; nous voilà aux mains, ſans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aile gauche triomphe deja ſous la conduite de Timolaüs. Mais les Perſes ſe deffendent bravement à la bataille, animez par la preſence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ny ma fortune.

LYCINUS. Que voulez-vous que je faſſe ; j'ay toute la Cavalerie ennemie ſur les bras. Si vous ne me ſecourez en diligence, je me vais ſauver tout courant dans le lieu des exercices, & j'abandonneray là toute la conqueſte de la Perſe.

SAMIPE. Nullement ; Te voilà degagé. Timolaüs victorieux apris les Ennemis en queuë & en flanc, il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé defier au combat.

LYCINUS. Prens garde que tu n'y sois blessé; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'effleurer la peau : mais je l'ay percé luy & son cheval, de mon javelot. Coupons-luy la teste, & la mettons au bout d'une pique. A cét aspect, tout se rend, ou prend la fuitte. Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy, pour m'adorer à leur façon : mais je ne veux pas le souffrir des Grecs, ny enfreindre les loix de mon païs. Combien je m'en vais bastir de Villes, & en détruire d'autres ! Toutefois il faut que je me vange auparavant de cét usurier, qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

LYCINUS. Tout beau, la clemence sied bien aux Rois ; Puis il est temps de se reposer apres une si grande victoire, & de festiner nos amis dans Babylone : Mais voilà ton temps achevé, c'est à Timolaüs à souhaitter à son tour.

SAMIPE. Hé bien, m'entens-je à faire des souhaits ?

LYCINUS. Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car encore bornoit-il les siens à des richesses, & à faire bonne chere à ses amis, qui est une chose assez douce. Mais tu vas t'exposer aux dangers par vaine gloire, & souhaiter une condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis, mais tes domestiques, sans gouster iamais aucun repos, non pas mesme en songe. C'

tu ſeras accablé de mille fâcheux ſoucis,& tourmenté de la crainte, tantoſt d'une revolte de tes ſujets, tantoſt d'une invaſion de tes ennemis. Tu t'és laiſſé éblouïr, mon amy, à l'éclat d'une Couronne;& pour une felicité qui n'eſt que dans l'opinion d'autruy,tu en abandonnes une veritable. Quand il n'y auroit autre choſe, ne ſeroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne reſpectera point ton Diadéme, & que tu ſeras malade comme les autres? Que dis-je pour une maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te reſtera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des ſtatuës qui ſeront ruinées par le temps; & quand tout cela ſubſiſteroit, il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta felicité durant ta vie; des craintes,des ſoupçons, des defiances,des ſoins; des veilles, des inquietudes; & apres ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'execration, ou tout au moins l'inſenſibilité. Mais il eſt temps que Timolaüs entre en lice. Prens garde de n'aller point faire des ſouhaits extravagans, comme les autres.

Timolaüs. Conſidere, Lycinus, ſi l'on peut condamner celuy-cy. Je ne demande ny les treſors, ny les grandeurs: mais premierement la ſanté;& une ſanté vigoureuſe qui ne puiſſe eſtre branlée par aucun accident; puis la force, la beauté, la viteſſe, & par deſſus tout, l'inviſibilité; Eſtre aimable à toutes les Dames, ouvrir toutes les portes fermées, voler, eſtre invulnerable; tous ces avantages, non pas pour un ſiecle ny pour deux,mais pour ſept ou huit cens ans; toûjours à la fleur de ſon âge & ſans vieillir, ny rien perdre de ſa vigueur. Conſidere ce ſouhait, ne te ſemble-t'il pas raiſonnable?Car par ce moyen tous

les treſors me ſeront ouverts ; je ſeray à couvert de tous les dangers ; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, ſans avoir beſoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de dépenſe. J'auray avec la ſcience des choſes cachées, la joüiſſance de tous les biens qui ſont reſpandus en divers lieux; outre le plaiſir qu'il y auroit, par exemple de diner à Athénes, & de coucher en Babylone ; Sçavoir en un inſtant des nouvelles de tout le monde, juſqu'à celles des Antipodes, s'il y en a ; En un mot tout ce qui ſe paſſe ſur la terre & dans le Ciel; car l'élement du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs je pourrois en cét eſtat faire tout le bien & le mal que je voudrois, à mes amis & à mes ennemis ; Chaſtier tous les tirans qui ſont au monde ſans courre fortune, par le moyen de mon inviſibilité. Coucher avec les plus belles Dames ſans craînte des maris ny des meres ; aſſiſter ſans peril à tous les combats, & donner qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire, mais au plus haut point. Que peux-tu reprendre en ce ſouhait ?

Lycinus. Rien, car il ne fait pas ſeur de contredire un homme qui a de ſi grands avantages. Mais je te demande par les Dieux, toy qui as volé tant de païs ſur l'aile de tes ſouhaits, ſi tu as vû quelque part un petit bon homme, camus & pelé comme toy, qui fût aimé de toutes les Dames, & qui triomphaſt des Armées, eſtant ſi foible ? Tu n'as oublié qu'une choſe dans ton ſouhait, c'eſt d'eſtre ſage: car cela ſeul euſt ſuffi ſans tout le reſte, & t'euſt empéché de faire toutes ces extravagances.

Timolaüs. J'attens le tien pour voir ce que tu

diras ; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en eſt pas de beſoin : car nous voila arrivez au Dipile où ſe doivent terminer tous nos ſouhaits, & vous avez conſumé le mien par la longueur des vôtres. Mais je ne m'en plains pas : car je n'ayme point les felicitez en peinture, ny à faire bonne chere en ſonge, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que i'aurois ſouhaitté ; Comme ces Comediens qui viennent de faire le perſonnage d'Alexandre, & qui ſont contrains chez eux de joüer celuy de Faquin. En un mot tous ces beaux ſouhaits ne ſerviront qu'à vous rendre vôtre condition plus inſupportable ; & particulierement à Timolatis, de qui les aîles ſeront tantoſt fonduës comme celles d'Icare. Pour moy je ne veux de tous vos ſouhaits que le plaiſir d'en rire, Car qui euſt iamais penſé que de telles chimeres fuſſent entrées dans l'eſprit de trois Philoſophes ?

DIALOGVES DES COVRTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs defauts & leurs artifices, à l'exemple de Menandre, & des anciens Comiques, qu'il a joints en ce point.

DIALOGUE DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. TE ſouvient-il de ce Capitaine étranger qui eſt tous jours ſi magnifique, & qui a entretenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour?

THAÏS. Il m'en ſouvient fort bien, c'eſt celuy qui fit la débauche avec nous, l'année derniere, à la Feſte de Cerés; mais qu'a-t'il fait? car il ſemble que tu en veüilles dire quelque choſe.

GLYCERA. Iſante qui fait profeſſion d'amitié avecque moy, me l'a débauché.

THAÏS. Et cela te pique?

GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point que cela me touche ſenſiblement,

THAÏS. Je ne l'approuve pas non plus que toy; mais il eſt aſſez ordinaire aux Courtiſanes de s'enlever ainſi leurs Galands; de ſorte que ſi m'en crois, tu ne rompras pas avec elle pour cela

non plus que Philis ne rompit pas avecque toy, pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a pû quitter pour elle, s'il n'eſt tout à fait aveugle ; Quel charme a-t'il trouvé en des lévres mortes & des joües pendantes ? Eſt-ce pour ſon beau nez qu'il l'a priſe, ou pour ſa teſte chauve, & ſon grand col efilé ? En un mot, je ne luy voy rien de raiſonnable que la taille & le ſouris.

GLYCERA. Crois-tu que ce ſoit ce qui l'a touché ? C'eſt que ſa mere eſt une magicienne, qui ſe change la nuit en hibou, & va criant par les cimetiéres. On dit qu'elle peut faire décendre la Lune en terre par ſes ſortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument enſemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & comme tu en plumeras un autre, mais pour celuy-cy, je te conſeille de le laiſſer en paix, pour ſonger à d'autres conqueſtes.

DIALOGUE

DE MYRTIUM, DE PAMPHILE, ET DE DORIS.

MYRTIUM. QUOY, Pamphile ! tu te maries à la fille du pilote Hiéron ! & que ſont devenus tant de pleurs & de ſoûpirs, & tous ces ſermens, de ne m'abandonner jamais ? As-tu oublié que je ſuis groſſe de toy, & toute preſte d'accoucher, qui eſt une choſe fort avantageuſe à une Courtiſane ?

Mais ne crains point que j'expose l'enfant; je veux l'élever pour me servir de consolation, particulierement si c'est un fils, afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valust mieux que moy ? mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vi l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Cerés, & je n'avois garde alors de croire qu'elle me dût faire un si mauvais tour. Epluche bien, je te prie, tous ses defauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regards de travers; Enfin elle est toute faite comme son pere, qui n'est pas fort beau, comme tu sçais.

Pamphile. Je ne puis plus long temps t'oüir parler d'une fille, que je ne sçais si elle est belle ou laide. Je ne sçais pas seulement si celuy dont tu parles, a une fille; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit; & je croy qu'il luy en est dû encore quelque chose. Que si je me voulois marier, j'épouserois bien plûtost la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année derniere les Armées de la Republique, & qui m'est alliée du coste de ma mere. Dy-moy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouver.

Myrtium. Quoy ! il n'est pas vray ?

Pamphile. Que tu és folle ! Je croy que tu te sens encore de la debauche d'hier; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

Myrtium. C'est Doris qui m'a donné l'alarme; car estant allée acheter quelque chose pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia, qui luy dit....

Mais qu'elle te le conte elle-même, ſi elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puiſſe mourir ſi j'ay menti d'un ſeul mot. Lesbia m'aborda en riant, & me dit. Hé bien, Doris, vôtre Galant ſe marie! Et comme je faiſois l'étonnée; Tu n'as qu'à paſſer par ta ruë, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la muſique.

PAMPHILE. Et toy y as-tu paſſé?

DORIS. Oüy, & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit.

PAMPHILE. C'eſt que tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au ſoir: Hé bien, Pamphile, quand veux-tu quitter tes débauches? Voilà le fils de nôtre voiſin qui ſe marie, qui eſt beaucoup plus jeune que toy, & tu t'amuſes encore à entretenir des femmes? Je m'endormis à ce diſcours, & ſuis ſorty aujourd'huy de grand matin; de ſorte que je ne ſçay ce qui en eſt: Que ſi tu ne me veux croire, envoye l'y une ſeconde fois, & tu trouveras ce que je dis veritable.

MYRTIVM. Ha Pamphile? tu me rens la vie, car je fuſſe morte de déplaiſir.

PAMPHILE. Ne crains pas que je te quitte jamais, & à plus forte raiſon en l'état où je te voy.

DIALOGUE

DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. Es-tu folle, ma fille, ou ſi tu eſtois yvre hier, car

Diphile m'eſt venu voir ce matin pleurant ; & criant, que quoy qu'il te pût dire, tu te levas de table pour dancer ; & comme tu vis que cela le piquoit, tu t'allas aſſeoir aupres de Lamprias, & te mis à le careſſer, pour le faire enrager davantage. Il dit meſme que tu te dérobas la nuit, & que tu allas coucher ſur un petit lit toute ſeule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le viſ ſes pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quitée auparavant pour entretenir la maîtreſſe de Lamprias, avant qu'il fuſt arrivé ; & qu'il commença à la careſſer, quoy que je luy fiſſ ſigne qu'il s'arreſtaſt. Pour me faire plus de dépit, il la prit par le col, & la baiſa ſi amoureuſement, qu'il ne pouvoit retirer ſes lévres de deſſus ſa bouche. En ſuite il luy parla à l'oreille, & je vis bien que c'eſtoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en ſe riant ; Et comme il me vit pleurer de regret, il ſe prit à rire. Aprés qu'ils furent las de s'entretenir, & de ſe baiſer, Lamprias eſtant arrivé, je ne laiſſay pas de m'aller mettre à table aupres de luy, afin qu'il n'euſt point d'excuſe. Alors Thaïs ſe levant commença à dancer, trouſſant ſa robe pour montrer ſa belle jambe ; Et mon galand de la louër ; car Lamprias ne diſoit mot. Mais Diphile ne ſe pouvoit laſſer d'admirer ſes perfections, & diſoit qu'elle avoit le pied & l'oreille excellente, & que iamais il n'avoit vû mieux dancer. Cependant vous la connoiſſez ; car vous l'avez veuë aux bains avecque moy. Si vous ſçaviez alors comme elle fit la coquette. Elle me dit que je n'oſois dancer de peur de monſ

mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes, & pluſieurs autres choſes, qui me piquérent ſi fort, que ie ſautay en place, & me mis à dancer auſſi-bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut, & ne baiſſa jamais la veüe, quoy que Lamprias fiſt tout ce qu'il pût pour me lotier. Voudriez-vous que j'euſſe ſouffert tout cela, & laiſſé regner Thaïs en ma preſence.

LA MERE. Mais il n'eſtoit pas neceſſaire d'aller careſſer en ſuite Lamprias.

LA FILLE. Diphile avoit bien careſſé Thaïs, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour?

LA MERE. Mais apres, ne vouloir pas coucher avecque luy, & ſe mettre à chanter tandis qu'il pleuroit; ç'en eſt trop, ma fille; Que fuſſions-nous devenües cet Hyver ſans luy?

LA FILLE. Et pour cela ie ſouffriray qu'il me mépriſe?

LA MERE. Non, mais ie ne le mépriſerois pas auſſi: car tu ſçais que le mépris fait perdre l'amour: D ailleurs tu ne luy as jamais témoigné aucune tendreſſe, qui eſt ce qui touche le plus un amant. Prens garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gaſte tout.

DIALOGUE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. IE te prie Bacchis, de m'amener quelque Magicienne qui donne breuvages pour faire aimer, ſi tu en connois

quelqu'une ; car ie donnerois tout ce que j'ay au monde, pour r'avoir Charmide, & pour faire qu'il euſt autant d'averſion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quitte pour elle, apres avoir ſouffert pour toy la haine de ſes parens, & refuſé le meilleur parti de la ville ?

MELISSE. Il eſt vray Bacchis, & l'on dit qu'il eſt enfermé preſentement avec elle, chez un de ſes amis.

BACCHIS. Je te plains, Méliſſe, mais encore d'où vient ſa froideur ?

MELISSE. De jalouſie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée, demander quelque argent que l'on devoit à ſon pere, il entra chez moy ſans me ſaluer. Et lors que je courus l'embraſſer ſelon ma couſtume, il me repouſſa & me dit que j'allaſſe careſſer Hermotime, & que noſtre amour eſtoit ſi public, que les murailles en parloient. Alors il ſe coucha ſans me répondre, & ne voulut point ſouper ; Et comme je fus prés de luy, il me tourna le dos, quelque choſe que ie luy puſſe dire, juſqu'à me menacer de ſe lever, & de s'en aller en plein minuit, ſi je l'importunois davantage.

BACCHIS. Eſt il vray auſſi que tu vois Hermotime.

MELISSE. Je ne ſçay pas ſeulement qui c'eſt : mais comme Charmide fut parti, j'envoyay dés le point du jour ma ſervante au Céramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Meliſſe aime Hermotime, & Hermotime Meliſſe.*

BACCHIS. C'eſt une piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalouſie, à cauſe qu'on le connoiſt de cette humeur. Si je le voy, je me

mocqueray bien de luy, & l'appelleray bien innocent de ſe laiſſer ainſi ſurprendre à ces petites fineſſes.

MELISSE. Où le trouveras-tu? maintenant qu'il eſt enfermé avec ſes nouvelles amours chez un de ſes amis, tandis que ſes parens le viennent chercher chez moy? Tu me ferois bien plus de plaiſir ſi tu pouvois trouver quelque femme de Theſſalie qui me le ramenaſt par ſes charmes.

BACCHIS. Je connois une Syrienne qui ſera bien ton fait: car elle fit revenir Phanias apres une abſence de quatre mois, comme je deſeſperois de le revoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela?

BACCHIS. Quelque ſortilege ſelon leur coûtume, apres que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'eſtoit pas de grande valeur, & qu'elle eut bû toute ſeule dans une coupe; mais il faut avoir quelque choſe de ton Galand.

MELISSE. Quoy?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. J'ay ſes mules de chambre.

BACCHIS. C'eſt aſſez. Elle les pendra à une cheville, & mettra deſſus quelques parfums, puis elle jettera du ſel dans le feu, en prononçant ton nom & le ſien. Alors tirant de ſon ſein un miroir magique, elle le tournera de tous coſtez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voila ce qu'elle fit pour moy, & Phanias revint auſſi-toſt malgre les remontrances de ſes amis, & les pleurs de ſa nouvelle maiſtreſſe. Elle m'aprit auſſi le moyen de faire haïr, en marchant ſur les pas de quelqu'un, mettant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le

gauche ; puis disant, *Je te surmonte, & suis plus fort que toy* ; je l'ay éprouvé, & il m'a reüssi.

Servante d. Melisse.

Melissa. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme ; Et toy, Philine, prepare ce qu'elle a dit.

DIALOGUE

de Cleonarium et de Leena.

Cleonarium. ON dit d'étranges choses de toy, Leéna ; Que Mégille, cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme ; Qu'en est-il ? Tu rougis ; Cela est-il vray ?

Leena. Il en est quelque chose.

Cleonarium. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses ? je ne le puis comprendre. Tu ne m'aime point ; car tu ne me le celerois pas.

Leena. Je t'aime plus que personne ; mais j'ay honte de le dire ; C'est une étrange folie.

Cleonarium. Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

Leena. C'est quelque chose de semblable.

Cleonarium. Compte-moy comment elle te declara sa passion, ce que tu luy répondis, & le reste de cette avanture.

Leena. Elle faisoit la débauche avec une monasse de Corinte, qui est de son humeur,

elles m'envoyerent querir comme Muſicienne, pour chanter & joüer des inſtrumens pendant leur repas. Apres avoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me mettroient au milieu; ce que je n'oſay refuſer, parce qu'il me ſembloit qu'elles me faiſoient honneur. Lors que nous fûmes au lict, elles commencerent à folâtrer & à me mettre la main dans mon ſein, non pas en riant comme font les filles; mais avec témoignage d'une paſſion violente, dont je demeuray toute interdite, ne pouvant deviner ce que c'eſtoit. A la fin Mégille toute en fureur, oſta ſa coëfure, & parut toute nuë, & la teſte raſe comme un Athlete; ce qui me ſurprit encore plus. Alors prenant la parole; As-tu vû, dit-elle, un plus beau garçon? Je ne vois point là, luy dis-je, de garçon. Ne m'offenſe point, dit-elle, je ne m'apelle pas Mégille, mais Mégel, & voilà ma femme, montrant Démonaſſe. Je me pris à rire à ce diſcours, & luy dis, Quoy! tu nous as trompées ſi long-temps, eſtant homme & paſſant pour femme, comme Achille parmi les filles? Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit elle, mais je n'en ay pas de beſoin; & ſi tu veux l'éprouver, tu trouveras qu'il ne me manque rien pour acomplir tes deſirs & les miens. N'es-tu point hermaphrodite, dis-je, comme on dit qu'il y en a pluſieurs? ou comme ce Devin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Iſménodore, qui devint homme apres avoir eſté femme. Non, dit-elle, mais j'ay toutes les paſſions & les inclinations des hommes. Lors elle me fit preſent d'un colier & de quelque linge qui eſtoit fort beau; & m'embraſſant me baiſa, & ſatisfit à ſa paſſion.

CLEONARIUM. Mais que fit-elle, & comment? car c'eſt là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage, car il ne m'eſt pas honneſte de le dire, ni à toy de l'entendre.

DIALOGUE

DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. ET bien, Corinne, eſt-ce une choſe ſi fâcheuſe, de perdre ſon pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reſte de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celuy de Philenis.

CROBYLE'. Il ſera tout ſemblable, mais faut que tu apprennes maintenant à vivre les hommes; car tu ſçais que nous n'avons pas d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons ſubſiſté du mieux que nous avons pû, de ce qu'il nous avoit laiſſé; de ſon vivant nous n'avions faute de rien, Dieu mercy. C'eſtoit le meilleur ouvrier de la ville; tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais ſemblable; mais depuis ſa mort, nous avons eu comme tu ſçais en grande miſere, & vendu piéce à piéce toute ſa boutique, en attendant que tu fuſſe en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray je pour cela?

CROBYLE'. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voiſine.

CORINNE. Mais c'eſt une courtiſane.

CROBYLE'. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle, & auras des beaux Galans. Tu pleures, petite ſotte ? Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des preſens de tous coſtez ? J'ay vû le temps qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle eſt veſtuë comme une Princeſſe.

CORINNE. Et comme a-t'elle fait ?

CROBYLE'. Elle a eſté adroitte à gagner les cœurs, toûjours propre & bien miſe, témoignant beaucoup de douceur & de modeſtie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toûjours la folle. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, ſans s'amuſer à les railler ni à les reprendre ; & lors qu'on la mettoit de quelque partie, elle ne ſe crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes hayſſent tant ; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & beuvoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'oſoit boire tout ſon ſoul, quand elle avoit ſoif.

CROBYLE'. C'eſt alors qu'elle eſtoit plus retenuë, de peur de faire quelque choſe de mauvaiſe grace. Apres, elle n'entretenoit que celuy qui la menoit, ſans rire comme toy à tout le monde ; alors qu'on la vouloit careſſer, elle n'eſtoit ni ſotte ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaiſir, à ceux qui faiſoient de la dépenſe pour elle, qui eſt ce que les hommes deſirent. Si tu tiens bien cette leçon, tu me rendras heureuſe & toy auſſi ; car tu és plus belle & plus agreable

qu'elle n'eſtoit : Songe ſeulement à conſerve
ton embompoint & ta gayeté.

CORINNE'. Mais ma mere, tous ceux qui m
viendront voir, ſeront-ils auſſi beaux que celu
qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & d
plus laids.

COKINNE. Et faudra-t'il que je careſſe ceu
cy, auſſi bien que les autres ?

CROBYLE'. Encore plus ; car ce ſont ceu
qui aiment mieux qu'on les careſſe, & qui do
nent davantage ; les autres veulent paſſer pou
beaux : mais il faut toûjours avoir ſoin de fa
boüillir la marmite. Que tu ſeras aiſe d'entr
dre en paſſant par la ruë, Dieux ! qu'elle eſt br
ve & bien parée, & que ſa mere eſt heureu
Qu'as-tu ? tu ne répons rien. Ne feras-tu p
ce que je dis ? Oüy, je le ſçay bien, car tu es bo
ne fille ; & tu paſſeras toutes les autres ; mais
au bain, ſi par hazard ton Galant revenoit ce ſ
comme il l'a promis.

DIALOGUE

DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. NOus ſommes trop heureu
ma fille, ſi nous trouvons to
jours un Galant comme celuy-cy. Quoy ! depe
deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné q
des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si je ſuis ja
le maiſtre ; Si je puis avoir du bien*, & autr
choſes ſemblables : mais pour de l'argent ou d

réſens, point de nouvelles, il ne te donne pas ſeulement des parfums. Croit-il nous payer toûjours d'excuſes & de reverences? C'eſt faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois? Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as ſouffert qu'elle fût venduë, & que l'argent fût diſſipé? Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverſes autres, & tout cela ſans m'en parler?

LA FILLE. Comme il a le cœur genereux, il ne l'oublira jamais les faveurs que je luy fais; Et ſi-tôt que ſon pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouſer. Vous ſçavez que c'eſt le meilleur party de la ville; Puis il eſt beau, jeune, galand, de bonne maiſon; Que voulez-vous davantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loüage de la chambre, ou quelqu'autre choſe, ſe contentera t'on de cela? & ſera-ce aſſez à dire, attendez, s'il vous plaiſt, que le pere de Cherea ſoit mort? N'eſt-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne ſont pour cela, ni plus belles ni plus heureuſes que moy.

LA MERE. Non; mais elles ſont plus ſages & ne prennent pas pour argent comptant, les promeſſes des amoureux, qui ſont toûjours prêts à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouſeront jamais d'autres; mais tout cela n'eſt que du vent. Cependant, tu te piques de chaſteté, qui eſt une choſe fort plaiſante pour une Courtiſane. Et

hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posſeder une nuit, tu fus ſi ſotte que de le refuſer.

LA FILLE. Euſſiez-vous voulu que j'euſſe chaſſé Chérea, pour faire entrer un ie ne ſçay qui?

LA MERE. Mais, ce ie ne ſçay qui avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de noſtre voiſin, qui eſt ſi beau & ſi poli, pourquoy n'en as-tu point voulu?

LA FILLE. Chérea jura de nous tuër tous deux, s'il nous trouvoit jamais enſemble.

LA MERE. Ha! c'eſt trop, ma fille, d'eſtre à meſme temps gueux & jaloux; Il faudra donc pour luy obeïr, que tu vives comme une Preſtreſſe de Cérés. Mais à propos, c'eſt aujourd'huy la feſte de cette Déeſſe, t'a-t'il envoyé ſeulement dequoy la faire?

LA FILLE. Que voulez-vous qu'il faſſe? il n'a pas un ſou?

LA MERE. Qu'il ne faſſe pas l'amour. Eſt-il ſeul de la jeuneſſe qui n'ait point d'invention? ſçauroit-il excroquer à ſon pere? Que ne menace-t'il ſa mere d'aller à la guerre? Plût à Dieu qu'il fût déja ſi loin, qu'on ne le reviſt jamais, ſans nous eſtre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu eſtre toûjours jeune, ou que ſa paſſion dure toûjours? Quand il ſera riche, ma fille, & qu'on luy propoſera quelque bon party, il te plantera là, & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je ſçay qu'il a refuſé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'eſt qu'il t'aime préſentement, & que la fantaiſie de ſe marier ne luy eſt pas encore venüe; mais attens un peu. Dieu veüille que je m'abuſe, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.

DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. QUOY Ampélis ! ſi l'on n'eſt jaloux, & qu'on ne batte & tempeſte, on n'eſt point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce ſont pourtant les marques d'une paſſion violente. Car les larmes, les ſoûpirs & les careſſes, ne ſont que des jeux d'enfant ; la jalouſie eſt la preuve que l'Amour eſt arrivé à ſon periode. Sçache donc que ton Galant t'aime, puiſqu'il te traitte de la ſorte ; & Dieu veüille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me batte toûjours?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puiſſe ſouffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mettroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre ; & par ſon caprice il m'empéchera de voir compagnie ? Pour avoir loüe en ſa preſence le fils d'un Banquier, il a mal à la teſte.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ſes careſſes & ſes preſens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Attens, il donnera autre choſe. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sõt bien jaloux. Veux-tu que ie te die ce que ie fis un jour a un Galant, dont la paſſion commençoit

à ſe refroidir ? Je luy fermay la porte, & en fi
entrer un autre ? Alors il commença à faire l'en
ragé & le deſeſperé, mais tout cela n'aboutit qu'à
me faire des nouvelles faveurs, & à ne plus dé-
coucher d'avec moy. Cependant ſa femme crioit
que ie l'avois enſorcelé, & que ie luy avois don-
né un breuvage pour me faire aimer ; mais tout
ce breuvage n'eſtoit qu'un peu de jalouſie meſlée
bien à propos. Uſe de cette recepte, & tu t'en
trouveras bien : J'ay deux fois ton âge, & ſçay
mieux que toy comme il ſe faut gouverner.

DIALOGUE.

DE DORCAS, DE PANNYQUIS, de Philoſtrate, & de Polémon.

DORCAS. NOus ſommes perdües, ma Ma
treſſe, noſtre Capitaine eſt
retour avec un équipage de Prince, & tout
monde le va voir, & luy fait la reverence ; j'
trouvé Parménon à qui j'en ay demandé des n
velles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela ? C'eſt bi
debuté. Tu devois joindre les mains en le voy
& rendre grace aux Dieux de ce qu'il eſtoit re
nu en bonne ſanté ; luy dire que ie ne faiſois q
pleurer & ſoûpirer en l'abſence de ſon mai
& m'enquerir de ce qu'il faiſoit.

DORCAS. Je l'ay fait auſſi ; mais ie vouloi
porter ſimplement ce qu'il m'avoit dit ; ca
commençay d'abord. Ah Dieux ! Parmenon
croi que les oreilles vous ont bien corné en v
abſe

abſence ; nous n'avons fait autre choſe que parler de vous. Mais ma Maiſtreſſe eſtoit ſi triſte, qu'elle ne vouloit voir perſonne ; & elle eſtoit plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque Courrier qui diſoit qu'on s'eſtoit battu.

PANNYQUIS. Voilà qui eſt bien.

DORCAS. En ſuite je luy dis ce que je vous viens de dire ; & il me répondit, qu'il en eſtoit encore plus qu'on n'en diſoit.

PANNYQUIS. Quoy ! ſans dire auparavant que ſon Maiſtre penſoit toûjours à moy ; & qu'il ne ceſſoit de boire à ma ſanté, ou qu'il n'appréhendoit rien tant que de me trouver malade à ſon retour ?

DORCAS. Il a dit quelque choſe de ſemblable ; mais le principal eſt, qu'ils ſont revenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de bonnes nippes. Parmenon même avoit au petit doigt un gros rubis taille à facettes, qui jettoit un feu merveilleux. Je l'ay laiſſé, comme il me vouloit conter ſes proüeſſes, pour me haſter de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous aviſiez à ce que vous avez à faire. Car Polemon viendra icy, ſi-toſt que la foule ſera écoulée ; & s'il y trouve Philoſtrate, je ne ſçay ce qu'il fera ou plûtoſt ce qu'il ne fera point.

PANNIQUIS. Nous trouverons quelque invention ; car tu ſçais que je ne le puis chaſſer, après ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il m'a promis. De deſobliger auſſi Polémon dans une ſi haute fortune, il eſt dangereux ; car s'il vouloit tout tuer quand il n'avoit rien, que ſera-ce maintenant, qu'il eſt ſi riche ? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de ſon opulence.

DORCAS. Voilà Philoſtrate & luy, qui

arrivent à même temps par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieu! nous sommes perduës. Je voudrois estre cent piez sous terre; car je ne sçay que faire, ny que dire.

PHILOSTRATE. Et bien Pannyquis, ne feront-nous point la débauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon jour, Polemon, je suis ravie de vous revoir, apres une si longue absence.

POLE'MON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familierement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! je voy bien ce que c'est; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence. J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour apprendre plûtost vôtre honte & mon malheur. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes-vous le beau fils?

PHILOSTRATE. Qui és-tu, toy-même?

POLEMON. Le Colonel Polémon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

PHILOSTRATE. Et moy? Philostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLE'MON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer avec Polemon irrité. Rentrons.

POLE'MON. Vous pouvez bien vous réjoüir pour la derniere fois; car apres avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuny. Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois-je pas les mien-

nes? Parménon, fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche ; mets en teſte les mieux armez, & le reſte ſur les aîles, avec un gros de reſerve à leurs épaules.

PHILOSTRATE. Que penſe faire ce Fanfaron ? croit-il nous épouventer de paroles ? Il me perce bien la mine de n'avoir iamais vû la guerre qu'en peinture, & d'eſtre toûjours demeuré renfermé dans quelque méchante garniſon.

POLE'MON. Tu le ſçauras tantoſt, lors que nous ſerons aux mains.

PHILOSTRATE. Je ne veux que ce petit laquais pour me défendre, & pour t'empeſcher à coups de pierres, d'entrer.

DIALOGUE

DE QUE'LIDONIVM ET DE DROCE'.

QUE'LIDONIUM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias ;

DROCE'. C'eſt ſon Maître qui l'empeſche d'y venir.

QUE'LIDONIUM. Qui ? Diotime. Il eſt de mes amis ; ſi tu veux, ie luy en parleray.

DROCE'. Non, c'eſt Ariſténete le plus débauché de tous les Philoſophes.

QUE'LIDONIUM. Quoy ! ce vieux Barbon, toûjours penſif & mélancolique, qu'on voit ſe promener avec ſes Ecoliers au Pécile.

DROCE'. Oüy, ce glorieux Pedant, que ie voudrois avoir vû traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela ?

DROCE'. Je ne ſçay ; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix iours qu'il n'y eſt entré. Cependant, j'ay envoyé ma ſervante à la découverte, qui m'a raporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec ſon Maitre ; mais ſi-toſt qu'elle luy fit ſigne, il rougit & baiſſa la veuë, ſans plus tourner la teſte de ſon coſté, de ſorte qu'elle revint toute ſurpriſe. En quel eſtat penſes-tu que je fus alors ? Tantoſt je m'imaginois qu'il eſtoit amoureux d'une autre. Tantoſt qu'il eſtoit piqué contre moy. Tantoſt que ſon pere luy avoit deffendu de me voir, mais à la fin il m'envoya ce Billet par ſon laquais. Tien, lis-le toy meſme.

QUELIDONIUM. N'ya-t'il rien de ſecret?

DROCE'. Non, que tu ne puiſſes voir.

QUELIDONIUM. Il eſt aſſez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la haſte. BILLET DE CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me ſont témoins, ma chere Droce, que je t'ayme plus que moy même, mais Ariſtenet à qui mon pere m'a donné pour apprendre la Philoſophie, me ſuit par tout, & ne me preſche que la Vertu, pour me divertir de ma paſſion. Il promet de me rendre heureux, ſi je le veux croire : mais je ne trouve point de plus grande felicité, que de te poſſeder. Vis contente, & n'oublie iamais ton* CLINIAS.

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium ?

QUELIDONIUM. Que la fin laiſſe quelque eſperance.

DROCE'. C'eſt ce qu'il me ſemble : mais cependant, je meurs de dépit & d'Amour. Au reſte j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philoſo-

phe ayme les beaux garçons, & qu'il ne lit autre choſe à ſon diſciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philoſophes; iuſque-là qu'il a menace d'en donner avis au pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le falloit bien faire boire.

DROCE'. Je l'ay fait auſſi, & ſuis aſſeurée de luy, car il eſt amoureux de ma ſervante.

QUELIDONIUM. Ayez bon courage, Drocé, tout ira bien; Je feray écrire aux lieux où le pere ſe promene, que le Philoſophe Ariſtenet careſſe ſon diſciple; ce qui joint au raport du laquais, fera ſans doute quelque éfet.

DROCE'. Mais comment pourra-t'on écrire cela, ſans eſtre apperçeu?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, ſur les parois du Céramique.

DROCE'. C'eſt bien dit; ioignez tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

DIALOGUE

DE TRYPHENE ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. COMMENT! apres avoir donné de l'argent à une fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que ſoûpirer, & outre cela, avoir rêvé pendant tout le repas? Pour qui ſoûpirez-vous, Charmide? Ne me le celez point, que j'apprenne le nom de cette Belle, pour recompenſe de la mauvaiſe nuit qu'elle me fait paſſer auprés de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryphene, je le confeſſe.

TRYPHENE. Je voy bien que ce n'eſt pas pour moy, car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous eſtes bien envelopée de la couverture. Mais encore, quelle eſt cette cruelle? peut-eſtre que ie vous y pourray ſervir.

CHARMIDE. Elle eſt aſſez illuſtre.

TRYPHENE. Son nom?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle? car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nôtre General, qui eſt la plus jeune; & une autre déja vieille, qu'on nomme le Trebucher.

CHARMIDE. C'eſt ce trébucher qui m'a pris.

TRYPHENE. Y a-t'il long-temps, ou ſi vôtre amour ne fait que de naiſtre?

CHARMIDE. Il y a plus de ſix mois, dés la premiere fois que ie la vis.

TRYPHENE. Avez-vous bien remarqué ſon âge & ſes rides?

CHARMIDE. Elle iure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais croyez-vous plûtoſt à ſes ſermens qu'à vos yeux? Voyez-vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples? Que ſi vous l'aviez veuë toute nuë.

CHARMIDE. Elle ne me l'a iamais voulu permettre.

TRYPHENE. Avec raiſon; car elle a le corps marqueté comme un Leopard. Et c'eſt pour cette belle que vous ſoûpirez? Vous eſtes à plaindre, Charmide; mais ſe peut-il faire qu'elle vous mépriſe?

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit; car il

ſçais l'avarice de mõ pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival, de ſorte que ie ne te celle point que c'eſt pour la faire enrager que ie t'ay envoyé querir.

TRYPHENE. Vrayment ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'euſſe ſeu.... Mais ie me vais lever, auſſi bien eſt-il déja iour.

CHARMIDE. Non, mon cœur; car ſi cela eſt, ie n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez-le à vôtre mere, qui peut l'avoir veuë au bain. Car pour ſon âge, vôtre grand'mere vous le pourra apprendre, ſi elle eſt encore en vie.

CHARMIDE. Embraſſe-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur; oſtons tous ces obſtacles qui nous empéchoient de nous toucher; Je dis Adieu pour iamais à Philematium.

DIALOGUE

DE IOESSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

IOESSE. TU te moques de moy, Lyſias, & avec raiſon; parce que ie ne t'ay iamais demandé d'argent, comme font les autres, ny ne t'ay fermé la porte de mon logis, ny ne t'ay obligé à dérober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque preſent; mais ie t'ay reçeu d'abord, ſans me rien donner. Cependant, tu ſçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. I. an Etéocle, qui eſt maintenãt du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Meliſſe l'un de tes

camarades*, qui eſt nouvellement enrichi de la ſucceſſion de ſon pere; le tout, pour te poſſeder ſeul comme un Adonis. Car inſenſée que je ſuis, je croyois à tes ſermens, & vivois en Penelope pour ton ſujet, malgré les reproches de ma mere. Cependant, comme tu me vis bien épriſe de ton amour, tantoſt tu loüois en ma preſence l'une de mes compagnes, tantoſt tu faiſois des careſſes à une autre, pour me faire depit; ce qui me rendoit toute confuſe. Te ſouvient-il de la débauche que tu fis dernierement avec deux de tes amis, où vous fiſtes venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baiſas cinq fois la plus laide en ma preſence, en quoy tu te faiſois plus de tort qu'à moy: mais combien fis-tu de careſſes muettes à l'autre tãtoſt luy faiſant ſigne des yeux que tu alois boire à ſa ſanté, tantoſt diſant à l'oreille de ton laquais, qu'il ne donnaſt à boire à perſonne dans ton verre qu'à elle. Tantoſt luy jettant des fleurs, tandis que ſon Galant regardoit de l'autre coſté; & elle les mettoit dans ſon ſein, apres les avoir baiſées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoy fais-tu cela? t'ay-je offenſé en quelque choſe? ay-je fait quelque faveur à d'autre qu'a toy; Vis-je pour autre que pour toy ſeul? Croy-moy, ce n'eſt pas une grande victoire, que de triompher d'une fille; & il n'y a point de gloire à mépriſer une perſonne qui nous adore: Mais les Dieux me vangeront, & ne laiſſeront point ton crime impuny. Tu me regretteras un iour, lors que je ſeray morte de deſeſpoir. Pourquoy grinces-tu les dents; & me regardes-tu de travers? Dy ce que tu as ſur le cœur, j'en feray juge Pythie. Quoy! tu t'en vas ſans me répondre? Regardes, ma Compagne! comme il me traite.

*Avoir eu un enfant de toy.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut eſtre bien barbare, pour n'eſtre pas touché des larmes d'une Maiſtreſſe ! C'eſt toy Joëſſe qui l'as perdu, en luy témoignant trop de paſſion. Il falloit être plus fine & plus retenüe ; mais ſi tu m'en crois, tu ceſſeras de te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

JOESSE. Ne m'en parle point, ie ne le puis faire.

PYTHIE. Le voilà qui revient.

JOESSE. Ah ! tu m'as perduë? ſans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'eſt pas pour toy que ie retourne, Joëſſe, n'en prens point de vanité. C'eſt pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mauvaiſe opinion de moy ; car tu m'es trop indifferente, pour faire quelque choſe en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir; car j'euſſe publié par tout ton infidelité.

LYSIAS. Dy-moy, Pythie, voudrois-tu que ie ſouffriſſe une infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, apres l'avoir trouvée couchée avec un Galant ?

PYTHIE. Quand cela ſeroit, Lyſias, tu ſçais la fragilité du ſexe, & ce que c'eſt d'une Courtiſane ; Mais où fut-ce que cela arriva ?

LYSIAS. Chez elle-meſme. Car comme mon pere ayant découvert mon amour, eut fermé la porte du logis, avant que de ſe coucher, & en eut emporté la clef, je montay par deſſus la muraille, à l'aide de mon laquais, & me rendant chez elle, j'ouvris doucement ſa porte, parce que ie ſçavois le ſecret, & entrant dans ſa chambre, ie la trouvay endormie entre les bras d'un jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, ſi j'euſſe eu mon-

épée, ie les euſſe tuez tous deux. Mais dequoy riez vous ?

Joesse. Voilà le beau fils entre les bras de qui ie dormois.

Pythie. Non, ne luy dis point.

Joesse. Pourquoy non ? c'eſtoit elle-meſme que j'avois ptiée de coucher avecque moy en ton abſence.

Lysias. A d'autres, il n'avoit point de cheveux ; Luy ſont-ils crus en un jour ?

Joesse. C'eſt qu'elle s'eſt fait raſer dans ſa derniere maladie. Je te prie, Pythie, ſouffre que ie te decoiffe, pour luy faire voir ſon impertinence. Tien jaloux, voila mon Galant.

Lisias. Qui n'y euſt eſté trompé ? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & ie touchay ſeulement ſa teſte de la main.

Joesse. Hé bien ! me crois-tu à preſent ? ne crains tu point que ie te faſſe enrager à ton tour ?

Lisias. Non ; mais faiſons la débauche ce ſoir, & que Pythie en ſoit, puis qu'elle a ſervy à noſtre reconciliation.

Joesse. Je le veux, quoy qu'elle ait eſté cauſe de tout le mal.

Pithie. Prens garde, Lyſias, de ne rien dire à perſonne de ce que tu as vû.

DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUE'NIDAS, & d'Hymnie.

LEONTIQUE. COmpte-luy un peu, Quénidas, comme au combat contre les Galates, ie m'avançay hors du front de la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que jamais personne n'osa se presenter devant moy. Dy comme en suitte ie tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie ; & le perçay luy & son cheval ; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'étoit serrée en un gros bataillon pour me faire teste, ie passay sur le ventre de sept des principaux Officiers ; & d'un revers fendis la teste avec l'armet à un Colonel, & fis une large voye à ceux qui marchoient sur les pas de ma victoire.

QUE'NIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous defistes en Paphlagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison ; car outre son énorme grandeur, qui l'eust pû faire passer pour Geant, il defioit seul toute nostre Armée, avec un courage invincible ; & cependant tu sçais comme ie me presentay devant luy, quelque effort qu'on fist pour me retenir.

QUE'NIDAS. Je ne vous celle point que j'eus peur alors ; mais vostre resolution me rasseura, aussi bien que le souvenir de vos Triomphes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cet état glorieux, tout couvert d'armes brillantes ?

QUENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon écu, sans m'ébranler non plus qu'un rocher; mais ie le perçay d'outre en outre avec la mienne; Puis sautant legerement en terre, ie luy separay la teste des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui degouttoit sur mes habits.

HYMNIE, Ha Dieux! vous me faites horreur, ie n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE Ne crains point, ma mignonne, si ie suis un Mars à la guerre, ie suis un Adonis en amour.

HYMNIE. Il me semble que ie vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'avois vû les armes à la main, tout couvert de sang & de poussiere?

HYMNIE. Je m'enfuirois, & ie pense déja voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendistes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible! ie ne dis ces choses que pour te réjoüir.

HYMNIE. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, ie frissonne au recit de vos exploits; & tandis qu'il fait jour, ie m'en retourne au logis. Suivez-moy, Lydé. Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Arreste, arreste, Hymnie. Quoy! elle s'en va, j'ay beau la prier.

QUENIDAS. A quoy pensez-vous aussi, de luy

aller compter ces extravagances ; ie la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur, par la defaite de ce Geant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vostre loüange.

LEONTIQUE. Suy-la, Quenidas, & luy persuade de revenir;

QUENIDAS. Que voulez-vous que ie luy die ? Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit, & que c'estoit pour luy faire peur.

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement ; Il vous faut resoudre à perdre vostre maistresse, ou vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes extremitez. Dy-luy ce que tu voudras, pourveu que tu la ramenes.

DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE'.

DORION. TU me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avecque toy ; mais lors que j'estois riche, j'estois ton tout & ton favory ; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considere plus.

MYRTALE'. O les grands presens que tu m'as faits ! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? Premierement, des escarpins de

Sicyone, qui valent environ deux dragmes; & pour cela tu couchas avecque moy deux nuits; puis une boite de parfums, lors que tu revins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela?

DORION. Elle coûtoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE'. Mais lors que tu partis, ie te donnay aussi une petite casaque de Matelot, qu'un Pilote avoit laisse chez moy.

DORION. Il est vray; mais il la reprit en Sicyone, apres m'avoir bien frotté, croyant que ie la luy avois dérobée. Outre cela, ie t'ay raporté des oignons de Cypre, avec un cabat de figues, & un fromage de Cythie; sans parler de huict pains de Navire que ie t'ay donnez, & des pantoufles de Patare, ingrate!

MYRTALE'. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'est toûjours beaucoup pour un pauvre homme comme moy, qui n'ay rien donné en toute ma vie à ma propre mere. Apres j'ay mis pour toy une dragme d'argent aux pieds de Venus, au jour de la feste; & en ay donné deux autres à ta mere pour avoir des soulier, & de temps en temps quelques sous à ta servante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE' Quoy! tes oignons & tes figues?

DORION. Je ne serois pas Matelot, si j'estois riche; mais ie voudrois bien sçavoir ce que ton usurier t'a donné.

MYRTALE'. Premierement la juppe & le collier que tu vois.

DORION. Ha! ie t'ay vû le collier, ne mens point.

MIRTALE'. Celuy que tu m'as vû, estoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans d'oreilles, avec un tapis, & a payé le loüage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veüille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un asne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galant, & te fasse la grace d'avoir de sa race; Pour moy, ie trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles, & des colliers de pierreries.

MIRTALE'. Ha que celle qui te possedera sera heureuse! quand tu luy raporteras tes beaux presens. Adieu mes pantoufles de Patare, mes oignons de Chypre, & mes escarpins de Sicyone!

DIALOGUE

DE COCHLYS ET DE PARTHE'NICE.

COCHLAS. QU'AS-TU à pleurer, Parhenice? qui t'a ainsi maltraittée?

PARTHE'NICE. L'Amant de Crocale, qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres; puis me bailla un soufflet de rage, pour estre venüe chez elle à la priere de son rival. Il ne le traitta pas mieux que moy; car il le traina par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poings; de sorte que ie ne sçay si le pauvre homme en pourra échaper.

COCHLYS. Eſtoit-il fou ou yvre, de faire ces inſolences ?

PARTHENICE. C'eſtoit jalouſie ; car ſa maîtreſſe luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long-temps, & comme ils ſoupoient enſemble, ce mal-heur là arriva.

COCHLYS. Compte-moy la choſe plus particulierement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur ſe preparoit à danſer au ſon de la flûte, ou oüit tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer auſſi-toſt ce fanfaron avec ſept ou huict de ſes camarades, qui firent le deſordre que ie viens de dire. Crocs le ſe ſauva chez une de ſes voiſines, & ils me traiterent de la ſorte que tu vois, dequoy ie me vay plaindre à mon maiſtre ; & l'autre aſſemble ſes amis, pour en tirer raiſon.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là; Ils font les Grands & les fantarons : mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un ſou, & vous remettent toûjours à la monſtre & au quartier d'hyver : Auſſi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy ; & j'aimerois mieux un Matelot, ou un Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naſeaux, qui ont plûtoſt la main à l'épée qu'à la bourſe.

LA MORT DE PEREGRINUS.

C'eſt l'hiſtoire de la vie & de la mort d'un Philoſophe, qui ſe bruſla publiquement aux Jeux Olympiques.

LUCIEN A CRONIUS.

CE mal-heureux Peregrinus a eu le meſme deſtin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car apres s'eſtre changé en mille formes, à la fin il eſt devenu feu, & s'en eſt allé en fumée comme Empedocle; avec cette difference, que ç'a eſté à la veuë de tout le monde, & dans la plus illuſtre Aſſemblée de toute la Grece; au lieu que l'autre déroba ſa mort aux yeux des hommes. Il me ſemble que ie te voy éclater de rire à cette nouvelle; & t'écrier, Ah la grande folie! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extravagances! I'en ay dit autant que toy, à la veuë de ce ſpectacle; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que i'ay failly à eſtre déchiré par les Cyniques, comme Acteon le fut par ſes chiēs, & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'hiſtoire de ceſte Tragedie; tu en connois l'Auteur, & tu ſçais qu'il en a fait en ſa vie plus qu'Eſchyle ny Sophocle. Lors que ie fus arrivé à Elide, j'aperçeus en paſſant par le lieu des exercices, un Philoſophe Cynique, nommé Theagine, qui crioit contre tout le monde, ſelon leur couſtume, & preſchoit tout haut la vertu. En

suite, il vint à tomber sur nostre Protée, & s'en portant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire ; il s'écria, ô Ciel ! ô Terre ! ô Mer ! ô Hercule, nostre Patron ! Quoy ! Peregrinus pour te vouloir imiter, est accusé d'ambition ! Mais s'il eust esté ambitieux, eust-il donné tout son bien, comme il a fait à sa Patrie, au lieu de l'employer à son agrandissement ? Eust-il abandonné deux ou trois millions d'or, pour disputer de la Vertu avec Jupiter ? Pour estre emprisonné en Syrie, chez de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le soleil pour éclairer l'Univers ? Hercule ne s'est-il pas brûlé avant luy ? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste ? Empedocle ne s'est-il pas ietté tout vif dans la fournaise du mont Etna ? Comme il disoit cela avec de grands cris, je demanday à l'un de ceux qui estoient presens, qu'avoit cecy de commun avec nostre Protée ? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé ? C'est, dit-il, qu'il se doit brûler publiquement aux jeux Olympiques. Comment, dis-je, & pourquoy ? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que je ne pûs entendre la réponse. Il faut donc écouter le reste de sa Harangue, où il se répandit en de vaines & excessives loüanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthéne, de Diogene, & de Socrate, il le compara à Jupiter Olympien ; & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres, le Jupiter de Phidias, & le Philosophe Peregrinus ; l'un l'ouvrage de l'art, & l'autre celuy de la raison : mais qu'enfin, le dernier alloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur, il fit semblant

de s'arracher les cheveux, & commença à pleurer ſi ridiculement, qu'il faiſoit rire les uns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ſes camarades l'emporterent, dans les tranſports de cette feinte douleur. Là deſſus un Philoſophe de Secte contraire, prenant ſa place, commença ſa Harangue par une riſée; & dit qu'il eſtoit bien iuſte de faire ſucceder le ris de Democrite, aux pleurs d'Héraclite; Car qui pourroit s'empeſcher de rire, dit-il, en voyant un Philoſophe Cynique, faire des tours de paſſe-paſſe, & ſauter dans un braſier ardent, pour ſe faire admirer du genre-humain? Mais afin que vous ſçachiez quel eſt cét illuſtre Bateleur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raiſon, comme ſon camarade l'appelle; Voicy ce que j'en ay vû moy-meſme, & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut devenu grand, car je ne veux point parler de ſon enfance, il fut ſurpris en adultere, & contraint de ſe ietter du haut en bas d'une maiſon avec une rave dans le cul, apres avoir eſté bien frotté. En ſuite, il débaucha un ieune garçon, & pour ſe ſauver de la Juſtice, donna mille livres au pere & à la mere qui eſtoient pauvres. Mais je ne luy veux pas reprocher les fautes de ſa jeuneſſe; car ce divin portrait n'eſtoit encore qu'ebauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va ſouffrir. Ennuyé de ce que ſon pere luy retenoit trop long-temps ſon bien, par une longue vieilleſſe, il l'étouffa comme vous avez pû entendre; & fut cõtraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de païs, tant qu'il ſe meſla parmy les Chreſtiens en Judée, & apprit leur admirable doctrine. Mais il leur monſtra bien-toſt qu'ils n'eſtoient que

Ou, ſimplement un autre homme.

Ancien opprobre des adulteres.

des novices aupres de luy ; car il ne devint pas seulement Prophete, mais chef de leur Congregation ; Il interpretoit leurs écritures, & en composoit luy-mesme ; si bien qu'ils le considereroient comme leur Législateur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a este crucifié dans la Palestine, pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Prorée ayant esté arrêté à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrace contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car, sur cette nouvelle, les Chrestiens, qui de son mal-heur particulier, faisoient leur calamité publique, commencerent à remuër Ciel & Terre, pour tâcher à le tirer de là ; Et comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils luy rendirent tous les devoirs imaginables, pour essayer d'adoucir son mal. On voyoit dés le point du jour à la porte de la prison, une troupe de vieilles, de veuves, & d'orphelins : & les principaux passoient la nuit auecque luy, apres avoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient mesme, & y celebroient leurs mysteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy témoigner leur déplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres ; n'épargnant rien pour s'entre-secourir au besoin ; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce prétexte, & cela luy fut de grand revenu. En un mot, ces miserables mépriſent toutes choses, & la mort mesme, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux supplices. Car

On, luy envoyoit toute sorte de rafraischissemẽt.

leur premier Legiſlateur leur a fait accroire qu'ils ſont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à noſtre Religion, & qu'adorant le Crucifié, ils vivent ſelon ſes loix; de ſorte qu'ils mépriſent tout, & croyent que tout eſt commun, recevant ſes dogmes avec une obeïſſance aveugle. S'il ſe trouve donc quelque impoſteur parmy eux, qui ſoit adroit à prendre ſon temps, & à ſe ſervir de l'occaſion, il s'enrichit en moins de rien, & abuſe de leur crédulité. Cependant Peregrinus (car c'eſt ainſi encore qu'il ſe nommoit) fut élargy par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profeſſion, & qui avoit pitié de luy, ſçachant que par vaine gloire il ne ſe ſoucioit pas de mourir. A ſon retour il trouva toute ſa ville irritée, pour le meurtre de ſon pere, & pluſieurs ſe vouloient déclarer partie contre luy. La moitié de ſon bien avoit eſté diſſipée en ſon abſence, de ſorte qu'il ne luy reſtoit plus que les heritages, qui pouvoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille, comme a dit cét impoſteur; veû que toute ſa ville, avec cinq des meilleures des environs, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc eſtoit tout recent, on croyoit à toute heure qu'il ſe preſenteroit un denonciateur; car on murmuroit tout haut pour le regret qu'on avoit de ce bon vieillard, qui avoit eſté meurtry ſi indignement. Mais noſtre impoſteur, pour eſquiver ce danger, ſe preſente à l'aſſemblée du peuple, en équipage de Philoſophe, avec le baſton à la main & la beſace ſur l'épaule, couvert d'vn meſchant manteau; & s'eſtant laiſſé croiſtre le poil, car il commençoit deſia à contrefaire le Cynique. Il dit tout

7500 écus Paris.

haut, qu'il donnoit au public tout ce que son pe
luy avoit laissé. Cela fut reçeu avec des apla
dissemens extraordinaires du peuple, qui bâille
apres les distributions, & l'on crioit qu'il n'y
avoit que luy de veritable Philosophe, & qu'il
estoit de digne successeur de Crates & de Dio-
gene, ce qui ferma la bouche à ses ennemis; &
ceux qui en voulurent parler, faillirent à estre la-
pidez. Il sortit donc une seconde fois de son païs,
ayant assez de revenu en la simplicité des Chre-
stiens, qui le suivoient par tout, & qui ne le lais-
soient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent
quelque temps apres, pour l'avoir surpris man-
geant de quelques viandes deffenduës; si bien que
n'ayant plus dequoy subsister, il presenta requeste
à l'Empereur, pour estre relevé de sa donation,
& pour rentrer dans son bien; mais sa ville s'y
opposant, il n'en pût venir à bout. Il sortit donc
pour la troisiéme fois, & se transporta en Egypte
vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une étrange
sorte à la vertu. Car il aloit tout nud par la ru
avec le visage barboüillé de bouë, & la moitié
de la teste rasé; & devant tout le monde faisoit
ce dont on accuse Diogene, comme une chose in-
differente, & cent autres extravagances; se don-
nant la discipline sur le derriere avec une ferule,
& souffrant mesme d'estre fessé par les autres.
Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à
crier contre tout le monde, & particulierement
contre l'Empereur, qui le souffrit avec sa mode-
stie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût re-
procher d'avoir puni un Philosophe pour des pa-
roles, & particulierement un Cynique, qui fait
profession de dire des injures; ce que le Galant
n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardi

Cependant, cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa reputation, comme ayant esté banni pour avoir dit la verité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Epictete, & autres semblables Philosophes qui avoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grece, où tantost il injurioit ceux d'Elide; tantost il solicitoit les Grecs à la revolte; Et il fut si insolent, que de crier en public contre une personne de merite & de dignité, qui entr'autres services qu'il avoit rendus au pais, avoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie pour la commodité des jeux, où l'on mouroit de soif auparavant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laissast pas de se servir de cette eau, ainsi que les autres, & de joüir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extravagance, s'il ne se fût refugié à la statuë de Jupiter Olympien; de sorte qu'aux jeux d'apres, il se dedit tout haut par une harangue premeditée, & loüa celuy contre lequel il avoit tant declamé, quoy qu'il tâchast d'excuser ce qu'il avoit fait. Comme il se vit par là décrié, & qu'il n'avoit plus d'invention nouvelle pour rtabl ir sa reputation, ni pour joüir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'avisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par une extravagance, & fit courre le bruit qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il travaille maintenant à cela, & creuse une fosse où il porte luy-mesme du bois pour son bucher,

afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il devroit pluſtoſt témoigner la force de ſon eſprit, à attendre la mort en patience, ſans ſortir de la vie comme un fugitif ; ou s'il a reſolu abſolument de mourir, choiſir une fin moins tragique. Que ſi la mort d'Hercule luy plaiſt tant, que ne va-t'il ſe brûler, à ſon exemple, ſur quelque montagne reculée, en la preſence de Theagene, qui luy ſervira de Philoctete. Mais de vouloir mourir ſur un bucher aux jeux Olympiques, à la veuë de toute la Grece, c'eſt une vanité inſuportable ; quoy qu'il ait merité le feu par ſes crimes. Il faudroit ſeulement que ce fût dans le Taureau de Phalaris, par une affreuſe & longue mort ; & non pas eſtre devoré en un inſtant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche, pour eſtre incontinent ſuffoqué. Mais ce ſpectacle luy plaiſt, & il fait gloire de mourir en un lieu où il n'eſt pas ſeulement permis d'enterrer les morts ; ce qui me fait ſouvenir de celuy qui brûla le Temple d'Epheſe, pour ſe rendre illuſtre. En effet, cela part d'une meſme vanité, quoy qu'il publie que c'eſt pour apprendre aux hommes à mépriſer la mort. Mais premierement, il eſt dangereux de faire ces leçons aux meſchans, qui en pourroient abuſer ; car la crainte de la mort eſt la ſeule choſe qui les peut retenir en leur devoir. Que dit qu'il ne le fait que pour les autres ; comment en pourra-t'il faire la diſtinction ? D'ailleurs ie ſçay bien que vous ne voudriez pas que cun de vos enfans ſuiuiſt cét exemple ; & ſon compagnon luy-meſme, qui chante ſi haut ſes loüanges, ne le veut pas ſuivre ; En quoy il me ſe-

C'eſt le nom de celuy qui vouloit hazarder.

ble qu'il eſt ſans excuſe ; car puis qu'il le prend pour modelle, il le devroit imiter en ſa principale partie, & aller trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'eſt pas dans les choſes exterieures, que l'impoſteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes ; mais dans le dernier acte de leur vie, qui eſt toûjours le principal. Il me ſemble auſſi qu'il devroit dreſſer un bucher de bois vert, pour eſtre étouffé par la fumée, & que cela conviendroit mieux à ſa vanité ; ſans affecter le deſtin d'Hercule & d'Eſculape, qui eſt auſſi celuy des aſſaſſins & des ſacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il eſt vray ce qu'on en dit, ſe brûla pour éviter les tourmens qu'il enduroit : Mais qui peut obliger à cela nôtre Protée, que ſon extravagance ? Il ne ſert de rien d'alleguer l'exemple des Bracmanes : Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes, auſſi bien qu'ailleurs, qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la melancolie, & de l'amour de la gloire. Davantage, & s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux ? Car ils ne ſe jettent pas dans le feu, pour eſtre dévorez en un inſtant ; mais au rapport d'Onéſicrite, qui a vû mourir Calanus, ils ſe couchent doucement ſur le bucher, ſans changer de poſture ny de contenãce, tant que le feu les ait conſumez entierement. Il y en a qui diſent qu'il ne moura pas, & qui content de certaines fables, comme ſi Jupiter ne devoit pas ſouffrir que l'õ profanaſt un lieu qui luy eſt conſacré. Mais qu'il ſoit en repos de ce coſté-là ; car ie ſerois ſerment qu'il n'y a pas un Dieu qui ne ſoit bien-aiſe de luy voir ſouffrir la peine de ſon parricide. D'ailleurs, il ne luy ſera pas aiſé d'en échapper, car outre que la foſſe eſt profõde, il a des aboyeurs à ſes coſtez, qui l'empéchent

de se dédire ; & il feroit un beau coup, s'il
pouvoit entraîner deux ou trois aprés luy pour
vanger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le
nomme Protée, mais le Phenix; comme s'il de-
voit renaistre de ses cendres, ou parce qu'il dress
son bûcher luy-même, comme cét oiseau, qui se
brûle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie
mesme des Oracles & d'anciennes Prophetie,
qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on
voit bien qu'il médite déja des Autels, & des Sta-
tuës. Pour moy, ie ne doute point que parm
tant de fous, il ne s'en trouve quelqu'un qui
qu'il aura esté guery par son moyen du mal de
dents, ou de la fiévre, & que ce Dieu de la nu
luy sera apparu durant les tenebres. Il me sem
ble que ie voy déja ses disciples dresser un Au
cle sur son bûcher, où il predira l'avenir, com
me le Protée des Fables, & établir des Prestr
qui se foüetteront, ou se feront quelque brûl
à son intention. On ne manquera pas de celebr
quelque ceremonie nocturne à sa memoire, il
l'on portera des torches à son bûcher. Theagi
publie déja un Oracle de la Sybile, qui dit, *Q*
le meilleur de tous les Cyniques se brûlera
du Temple de Iupiter, & montera au Ciel
cette voye, qu'on ne manque pas de l'ado
comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon
Vulcain & d'Hercule. Mais j'en sçay un autre
Bacis, tout contraire. *Quand le Cynique à p*
sieurs noms, piqué de l'éguillon de la gloire, se
cipitera dans les flâmes, il faut que ses disci
suivent son exemple, s'ils ne veulent estre la
comme des lâches, qui prêchent la Vertu, & qui
la veulent pas pratiquer. Que vous en semb
Messieurs ? Cét Oracle n'est il pas aussi

que l'autre ? pour le moins, il eſt auſſi veritable. Il ne reſte plus à ſes diſciples, que de choiſir un lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'évaporer ; car c'eſt ainſi qu'ils parlent. Alors toute l'aſſiſtance s'écria qu'ils l'avoient bien merité; & celuy qui avoit harangué, ſe retira en ſoûrlant. Mais Theagéne ayant oüi la huée, remonta en chaire, commença à crier contre luy. Pour moy, ie le laiſſay déclamer tout ſon ſaoul, & ſortis pour voir les jeux ; car on diſoit que les Juges avoient déja pris leur place. Voila ce qui ſe paſſa à Elide. Depuis eſtant arrivé à Olympie, le derriere du Temple eſtoit plein de gens qui loüoient ou qui blâmoient ſon deſſein ; & des injures on en vint aux coups, iuſqu'à ce qu'il ſortit ſuivy d'une foule de peuple ; & diſcourut de ſa vie paſſée, & des dangers qu'il avoit courus ; raportant tout ce qu'il avoit ſouffert pour l'amour de la Vertu. Mais ie n'en pûs entendre qu'une partie à cauſe de la foule, & ſortis de peur d'eſtre étouffé dans la preſſe; diſant un lõg Adieu à nôtre impoſteur, qui faiſoit ſon Oraiſon funebre avant ſa mort. J'oüis ſeulement qu'il diſoit, Qu'il vouloit couronner une illuſtre vie, par une mort encore plus illuſtre : & qu'ayant vécu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là, à mépriſer la vie, & qu'il vouloit que tous les hommes luy reſſemblaſſent de Philoctéte. Alors, le peuple commença à crier, qu'il ſe conſervaſt à ſon païs: mais les Sages l'encouragerent à pourſuivre ſon deſſein, ce qui l'étonna & le fit pâlir, de ſorte qu'il ſe retira tout tremblant, ſans plus rien dire : car il s'eſtoit imaginé que tout le monde s'oppoſeroit à ſa reſolution. Je te laiſſe à penſer, ſi ie riois

de toute ma force : car ie ne pouvois avoir pitié de luy à cause de sa vanité : mais sa passion fut satisfaite, lors qu'il vit tout le monde le suivre, sans considerer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin, les jeux Olympiques estant finis, qui furent les plus beaux que ie vis iamais ; ie ne pûs partir avec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, nôtre Philosophe apres avoir toûjours differé, choisit la nuit pour l'executiõ de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc éveillé sur la minuit, j'alay avec luy où le bucher estoit preparé, qui estoit à plus de demy lieuë de la ville, du costé de l'Hipodrome, vers le soleil levant. Lors que nous fumes arrivez, nous trouvâmes que le bûcher estoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une brasse, & composé de fagots & de branches de sapin, pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fut levée, car il faloit qu'elle fût de la Comedie, il sortit avec ses habits ordinaires, tenant une torche à la main, suivy d'une trouppe de Cyniques, parmy lesquels estoit Theagéne, qui joüoit aussi bien son personnage, & portoit aussi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bûcher, l'un deçà l'autre delà, il s'aluma en un instant ; mais il faut réveiller icy ton attention. Alors entre Hercule mettant bas la peau de lion, & la massuë, c'est à dire son bâton & sa besace, avec son méchant manteau, demeura en chemise, & en chemise bien sale. Aussi-tost ayãt jetté quelques grains d'encens dans le feu, il se tourna du costé du Midy ; car cela estoit aussi de la farce, & commença à invoquer les Dieux paternels &

ternels, pour reçevoir ſon ame. Aprés cela il ſe lança dans le feu, où il fut en un inſtant enveloppé de la flâme, & dérobé à la veuë. Il me ſemble que ie te voy rire encore de cette Cataſtrophe, & avec raiſon. Pour moy, ie ne trouvay pas étrãge qu'il invoquaſt les Dieux de ſa mere; mais lors qu'il parla de ceux de ſon pere, me reſſouvenant du crime qu'il avoit commis, ie ne pûs m'empêcher de rire, & le pris pour une iuſte punition de ſon parricide. Cependant, les Cyniques environnant le bûcher, témoignoient leur douleur par un triſte & morne ſilence, ayant toûjours les yeux fichés deſſus, ſans verſer de larmes; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, ie m'écriay, Sortons d'icy, fous que nous ſommes! quel plaiſir y a-t'il à voir roſtir un vieillard, & à eſtre ſuffoqué de la puãteur? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire un tableau de nous comme des amis de Socrate dans la priſon? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer, & quelques-uns levoient le bâton, lors que ie menaçay de jetter dans le feu le premier qui bramleroit; ce qui les arreſta. Je me retiray donc, revant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus ſages ont de la peine à ſe deffendre; & à plus forte raiſon celuy-cy, qui n'eſtoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontray pluſieurs qui accouroient au ſpectacle, ſur le bruit qui avoit couru le iour d'auparavant, qu'il ne commenceroit qu'apres le lever du Soleil, lors que ce Heros auroit ſalüé cét aſtre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc pluſieurs, à qui ie contay par le chemin comme la choſe s'eſtoit paſſée, ſans rien ajoûter ny diminuër, non plus que ie fais maintenant, ſinon lors

que ie voyois que c'eſtoit des ſots qui bâilloient aprés des miracles. A ceux-là ie diſois que le Philoſophe n'avoit pas plûtoſt eſté dans le feu, qu'il s'eſtoit fait un tremblement de terre, avec des mugiſſemens éfroyables; & qu'un vautour s'eſtoit envolé du milieu de la flâme, criant en voix humaine. Que c'eſtoit l'ame de Protée qui laiſſoit la terre, pour gaigner le Ciel. Ils demeuroient comme immobiles à ces diſcours; & levant les yeux & les mains en haut, me demandoient ſi le Vautour avoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident; & ie leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme ie fûs arrivé au lieu des aſſemblées, ie trouvay un venerable vieillard qui contoit ce qui s'eſtoit paſſé, & ajoûtoit que le deffunt luy eſtoit aparu en habit blanc, couronné de branches d'oliviers, & qu'il l'avoit laiſſé tout joyeux qui ſe promenoit ſous le portique des ſept Ecoles. Il ajoûtoit la piece du Vautour, que ie veux d'inventer moy-meſme, & juroit qu'il avoit vû cét oiſeau. Tu peux juger par là de la ſuitte. Combien d'eſſains d'abeilles ſe trouveront ſur ſon Sepulcre? Combien de Cigales? Combien de Corneilles, comme en celuy d'Héſiode, & autres fantaiſies ſemblables? Il me ſemble que ie voy déja une infinité de ſtatuës dreſſées à ſon honneur, non en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cét impoſteur a envoyé des inſtructions à toutes les grandes villes, par forme de teſtament, & qu'il les a fait porter par ſes principaux amis, comme s'il dépeſchoit des Couriers de l'autre monde. Voila la fin d'un homme qui n'a jamais eu de paſſion que pour la gloire, ſans aucun amour de la verité; & qui s'eſt à la fin brûlé, pour acquerir de la reputation, lors qu'il ne ſeroit plus en

ble d'en joüir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déja dit à mon retour de Syrie, comme ie navigeay avec luy depuis la Troade ; & qu'entre ſes autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy ſervir d'Alcibiade, ſous pretexte de le faire de ſa Secte ; Qu'une tempeſte eſtant ſurvenuë en ſuitte, il ſe mit à pleurer avec les femmes, luy qui faiſoit ſemblant de mépriſer tant la mort. Mais huit ou neuf iours avant ſa fin, il eut un grand vomiſſement ; pour avoir peut-eſtre trop mangé, qui fût ſuivy d'une fiévre violente. Le Medecin qui le traitta, m'a dit qu'il le trouva par terre, qui ne pouvoit ſouffrir l'ardeur de la fiévre, & qui demandoit de l'eau fraîche ; mais il ne luy en voulut point donner, & luy dit que s'il ſouhaitoit la mort, il la falloit prendre maintenant qu'elle ſe preſentoit d'elle-meſme ; & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bûcher. A cela il répondit qu'elle ne luy ſeroit pas aſſez glorieuſe. Il me ſouvient que quelques iours auparavant, ie le vis frotter d'un medicament ſi acre, qu'il le faiſoit pleurer ; qui eſt à peu prés comme ſi un criminel ſe faiſoit penſer d'un mal de doigt, avant que d'aller au ſupplice. Que penſes-tu qu'euſt fait Démocrite, en voyant cela ? Crois-tu qu'il euſt eu une aſſez grande ſource de ris ; pour ne ſe point épuiſer ? Ry tout ton ſaoul comme luy, car la choſe le merite bien ; & ſur tout, lors que tu verras des ſots faire le paranymphe de cette mort.

LES FVGITIFS.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE IUPITER. Où plusieurs autres parlent.

C'est une Satire contre trois coquins qui avoient embrassé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.

APOLLON. EST-IL vray, mon pere, qu'un Philosophe s'est brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit un Galant, qui avoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celuy-là ?

IUPITER. Il est vray, mon fils ; & ie voudrois que cela ne fût pas arrivé.

APOLLON. Pourquoy ; Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon ?

IUPITER. Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'il s'exhaloit une si mauvaise odeur du bûcher, que ie fus contraint de me sauver parmy les parfums de l'Arabie ; Et le souvenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si cruelle mort ? Et quel avantage y a-t'il à se brûler tout vif ?

IUPITER. Tu aurois la mesme demande à faire à Empédocle, qui se jetta dans la fournaise du mont Etna. . . .

APOLLON. C'eſt l'effet d'une grande melancolie. Mais encore, que dit celuy-cy pour ſes raiſons ?

JUPITER. Veux-tu que ie te die ce qu'il allega pour ſa juſtification, dans l'aſſemblée de toute la Grece ? Il dit, s'il m'en ſouvient bien.... Mais qui eſt cette Dame qui s'avance à grands pas toute éplorée ? C'eſt la Philoſophie, qui vient implorer mon aſſiſtance, pour quelque injure qu'on luy a fait. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quittes-tu le monde ? Le peuple te perſecute-t'il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore ; quoy qu'il n'entende rien à mes myſteres. Mais ceux qui m'ont offenſée, ie ne le puis dire ſans rougir, ce ſont ceux qui empruntent mon nom, & qui ſe diſent mes diſciples.

JUPITER. Qui ? les Philoſophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie eſt toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela eſt honteux. Mais encore, que ſont-ils fait ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, ſi i'ay raiſon de me plaindre. Comme vous viſtes le monde rempli de terreur & d'injuſtice, vous en euſtes pitié, & vous m'envoyaſtes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en ſouvient, vous me diſtes : Tu vois, ma fille, en quel eſtat ſont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver ; car tu es ſeule capable de les detromper, & de les guerir.

JUPITER. Il me souvient bien que ie te dis quelque chose de semblable ; mais compte-moy un peu comment ils te reçûrent d'abord ; & ce qu'ils t'ont fait depuis.

LA PHILOSOPHIE. Je n'allay pas du commencement vers les Grecs, mais ie commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, ie crûs en venir à bout aisément, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que ie fis descendre de ses Elephans, pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécréens & des Oxydraques, reçût ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veux dire les Gymnosophistes, de qui l'on dit entr'autres choses, qu'ils se brûlent sur un bûcher, sans témoigner la moindre appreshension ; & tu as pû voir depuis peu la même chose aux jeux Olympiques.

LA PHILOSOPHIE. Je n'y allay pas, pour éviter la rencôtre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'allay en Ethiopie au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophetes. La suite, ie passay en Babylone, pour instruire les Caldéens & les Mages : Puis en Sythie ; d'où revenant par la Thrace, ie conversay avec Eumolpe & Orphée, & les envoyay devant moy en Grece ; mon ordre au premier d'instruire les Grecs dans les mystereres ; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre ; mais à mon arrivée, on ne me reçût ni bien ni mal. Tout

fois avec le temps, ie gagnay les sept Sages ; l'un en un lieu, & l'autre en un autre ; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulierement la presomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venuë cette Philosophie contentieuse, qui met tout en controverse, & qui ne sçauroit rien resoudre ; Ces réponses doubles & trompeuses ; Ces questions frivoles ; Ces interrogations confuses & embroüillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se mettent en colere, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer desiors, ne pouvant plus souffrir cette injure ; mais Antisthéne & Diogene ; & on faire Cratés & Menipe, m'arresterent : Plût à Dieu que ie ne les eusse pas crus ! ie n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans me dire le sujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voicy. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'addonner dés leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pauvreté ; & qui ont esté contraints, pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grands, ou d'apprendre quelque métier ; si bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais alors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte ; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles ; ils ont crû cette profession

tres-avantageuse, & approchante de la tyran-
Et parce que leur mestier ne leur fournissoit pas
dequoy vivre; qu'avec beaucoup de travail & de
peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils
ont eu recours à moy, comme à un dernier asile.
Mais comme il leur eust esté trop long, & pres-
que impossible d'apprendre tous mes mysteres,
& encore plus de les pratiquer; ils se sont em-
tentez de prendre l'habit & la mine de Philo-
phes, & ont appellé l'effronterie au secours de
leur ignorance. Ils ont crû que le peuple, qui
ne juge que par l'exterieur, ne reconnoistroit pas
leurs défauts, & comme l'asne d'Esope, qu'ils pas-
seroient facilement sous la peau du lion; mais
ont esté reconnus à leur cry. Cependant, ils ne
se contentent pas de peu, comme les autres;
mais ils vivent dans la debauche, & ne tra-
lent qu'à amasser; tirant tribut de leurs dis-
ples, ce qu'ils appellent tondre leurs oüailles,
outre que plusieurs leur donnent, soit par resp-
ou pour les empêcher de crier. Car ils abo-
tout le monde; & lors qu'on les attaque, ils
deffendent par des injures, qui est une belle
que de vertu, dont le plus beau caractere
l'humilité. Mais ils ont tort de croire, en
faisant ces choses on les confonde avec les
Philosophes; car la difference en est trop
Lors qu'on reprend leurs paroles, ils
qu'on jette les yeux sur leur vie; & lors qu
condamne leur vie, ils ont recours à leur
ne. Cependant, tout le monde en est rem-
particulierement de ceux qui se disent d
de Cratés, d'Antisthene, & de Diogéne,
nommez Cyniques, à cause de leur impu
Car ils n'ont ny la vigilance ny la fide

chien ; mais la luxure, la gourmandiſe, & la flatterie ; avec cette proprieté d'emporter d'une maiſon tout ce qu'ils peuvent. Je ne ſçay pas ce qui en arrivera ; car les Arts ſont aujourd'huy abandonnez, à cauſe de la peine & du peu de profit qu'il y a, tandis que des pareſſeux & des charlatans vivent à leur aiſe dans l'orgueil & dans l'opulence, demandant hardiment, prenant de meſme, & diſant des injures quand on les refuſe, ſans remercier ſeulement quand on leur donne. Cependant, ils croyent vivre comme des Dieux, & faire refleurir le ſiecle d'or. Non contens de ces choſes, ils débauchent juſqu'aux femmes de leurs hoſtes ; & quelques-uns en ont emmené une depuis peu, comme pour luy apprendre à philoſopher. Ils diſent qu'ils ſuivent en cela, la doctrine de Platon, qui approuve la communauté des femmes, ne ſçachant pas comme ce grand perſonnage l'entendoit. Il ſeroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils ſe crevent dans les feſtins, tandis qu'ils crient contre la gourmandiſe & l'yvrognerie. En un mot, il n'y a rien de ſi contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flatterie, & en pourroient faire leçon aux courtiſans, ne prêchent que la verité, & debitent par tout le menſonge ; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure ; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y ſont plus ſujets que les enfans, & vous les verrez s'emporter pour des choſes de neant, pour peu que l'on leur reſiſte. Car incontinent leur viſage eſt tout en feu, leurs yeux renverſez, leur bouche pleine d'écume, ou pluſtoſt de venin, contre ceux qui les reprennent. Cependant, ils

font un sale trafic de la Philosophie, & il n'y a point de mêtier qui rapporte tant à son maître, lors qu'ils ont bien amassé, ils quittét le baston & la beface, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela, se prend à moy & me mepriſe; de sorte que ie ne puis plus gagner personne; & comme la toile de Penelope, tout ce que ie fais de iour, est défait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du sçavoir de la vertu.

JUPITER. Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces mal-heureux frippons; mais il faut aviſer aux moyens de les punir; En tout cas un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort; & ie vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les interests, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tost les veritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui châtiera les uns, & recompensera les autres.

JUPITAR. Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

HERCULE. J'aimerois mieux nettoyer une seconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces marauts qui m'iront dire quelque sottise, mais ie suis enfant d'obeïssance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi, quoy que ie n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Décendons tout à cette heure, afin d'en faire une partie dés aujourd'huy. Où penses-tu que nous les devions trouver, ma sœur? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece?

LA PHILOSOPHIE. Nullemens, le païs

trop pauvre ; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Allons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raiſon, ie vous y conduiray ; car ie connois le païs, pour l'avoir bien frequenté en ma jeuneſſe. Il nous faut paſſer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une eſt le mõt Hémus, & l'autre celuy de Rhodope, pour décendre de là dans la plaine, qui eſt tres-fertile, & qui s'éleve en petites collines qui ſervent comme de forteresſe à la ville de Philippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà déja au deſſous des nuës ; Mettons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous pour découvrir où ſont ceux que nous cherchons ?

HERCULE. C'eſt à toy, qui fais le meſtier de Sergent, de les trompeter.

MERCURE. Mais ie ne ſçay pas leur nom.

HERCULE. Que la Philoſophie te l'enſeigne ; car elle les doit bien connoiſtre.

LA PHILOSOPHIE. Je ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce avec eux ; mais comme ils aiment la gloire, les richeſſes, & les preſens, ie croy qu'on ne ſçauroit faillir de les nommer Poſidoniens, ou de quelqu'autre nom ſemblable.

MERCURE. Qui ſont ceux qui s'approchent de nous ? il ſemble qu'ils ayent quelque choſe à nous dire.

SERGENS. Ne ſçavez-vous point où nous trouverons trois impoſteurs, avec une Dame rabe à la Laconique ; d'une façon maſle & vigoureuſe ?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la

meſme choſe que nous faiſons.

SERGENS. Ce ſont trois fugitifs qui ont mené une femme, & nous les allons crier de vous. Si quelqu'un a trouvé un eſclave de Sa pę, dont le nom ſignifie poſſeder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un viſage pâle & défait, la mine triſte, la parole rude, le baſton, la beſace, & le manteau de Philoſophe du reſte colere, ignorant, injurieux : Qu'il l'enſeigne, & on luy donnera ſon vin.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Je le connois : C'eſt mon valet l'Eſcarbot, qui a coupé ſes cheveux & laiſſé croiſtre ſa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel meſtier faiſoit-il.

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philoſophe, tant il eſt changé.

LE MAISTRE. Vrayment c'eſt bien à luy à faire ! Cependant on l'admire, & perſonne ne le regarde. Mais ie le reconnoiſtray bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui eſt celuy-cy qui s'avance avec une lire à la main ? il a bonne mine.

HERCULE. C'eſt Orphée, Dieu te gard, Patron des Muſiciens : Il me ſemble que ie t'ay encore dans le vaiſſeau des Argonautes, & que tu nous y delaſſes par la douceur de tes chanſons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade ?

ORPHE'E. Si fais bien, & Mercure meſme avec la Philoſophie: mais que me donnerez-vous ſi ie vous enſeigne ce que vous cherchez ?

MERCURE. Les nourriſſons des Muſes ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompenſe.

ORPHE'E Tu as raiſon : Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy ; mais je ne veux pas qu'ils me voyent ; car ils ne ceſſeroient de m'abayer, s'ils ſçavoient que ie vous euſſe découvert leur giſte.

MERCURE. Montre-le nous ſeulement.

ORPHE'E. Le voilà.

MERCURE. Arreſtez : J'entens la voix d'une femme, qui chante quelque choſe d'Homere.

UNE FEMME. *Ie ne hais pas moins que l'enfer, celuy qui ayme l'or, & qui fait ſemblant de le hayr.*

MERCURE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons, qui de plus a débauché la femme de ſon hoſte.

LE MARI. C'eſt moy qui ſuis cét hoſte, & qui ce traiſtre témoignoit tant d'amitié.

LA FEMME. *Yvrogne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf ; qui n'és bon ni pour le conſeil, ni pour l'execution, & qui ne fais que criailler comme vn malencontreux corbeau!*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces propos luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbére, à triple teſte, monſtre plus grand que la Chimere, qui as le deuant d'vn chien, le derriere d'vn lyon, & le milieu d'vne chévre.*

LE MARI. Dieux ! que ma femme a ſouffert de ces miſerables Cyniques ; On dit meſme qu'elle en eſt groſſe.

MERCURE. Conſole-toy, elle te fera quelque lyon, ou quelque petit Cerbere ; mais les voilà qui ſortent.

LE MAISTRE. Je te tiens, meſchant. Voyons un peu ce qui eſt dans ta beſace ? Quelque bribe, ſans doute, ou quelques lupins? *Efpere de puis.*

PAGINATION INCORRECT

MERCURE. Non, par les Dieux; mais ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en étonne point? il estoit Cynique en Gréce, & il est icy Chrysipe. Mais je t'envoyeray bien-tost vers Cleanthe, meschant; car tu seras pendu icy par la barbe.

UN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bouteille! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe!

MERCURE. Et ce troisiesme-cy, n'a-t'il point de maistre?

LE MAISTRE. Ouy; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoy?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons l'appeloient le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Philosophe? Tien, mon amy, reprens ta femme.

LE MARY. Je n'en veux point, qu'elle s'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, à prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maistres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur; mais auparavant je veux qu'on le lave bien celui-cy aprés luy avoir mis du depilatoire, & qu'on le pẽde sur le mõt Hémus, pour y vẽter, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice!

LE MAISTRE. Qu'est-ce que tu veux crier? fui-moy; mais quitte auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'un asne.

LES SATVRNALES.

DIALOGUE.

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feſte, & ce qui s'y paſſe.

LE MINISTRE. PUISQUE nous ſommes maintenant ſous ton regne, ô pere des Dieux ! & que nous te faiſons des vœux & des ſacrifices ; Di-moy, ie te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites ?.

SATURNE. Penſes-tu que je ſois Devin, pour ſçavoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à ſonger ce que tu deſires, je ne te refuſeray rien de ce qui ſera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que j'y ſonge ; mais je n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richeſſes, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'eſtre ton Miniſtre.

SATURNE. Cela n'eſt pas encore en mon pouvoir, mon amy ; il te faut addreſſer à Jupiter, lors que ce ſera ſon tour de regner, qui ſera dans peu de jours ; Car pendant tout mon regne, qui ne dure qu'une ſemaine, il ne m'eſt pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere ; mais ſeulement de boire, chanter, joüer, faire des Rois imaginaires ; mettre les valets à table avec leurs maiſtres, & les barboüiller de ſuye, ou les

faire sauter dans l'eau la teste la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. Le reste est de la iurisdiction de Jupiter, qui m'osteroit mon petit Empire, si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souvent il prefere les sots & les meschans, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatelles.

SATURNE. Non. Quoy tu te rencrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de choses, de gagner quand on joüe? Ne voy-tu pas que plusieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres s'y ruinent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de sçavoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre du Roy par le sort, commander en maistre & n'estre point obligé d'obeïr à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-mesme; danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenances lascives; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extravagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que ie ne fais trembler personne comme Jupiter, addresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans, ie n'ay que faire de tout cela; car je ne boy ni ne joüe. Dy-moy seulement s'il est vray ce qu'on dit, que tu dévores tes enfans, que tu en eusses fait autant de Jupiter, si ta femme ne l'eût enlevé, & n'eût mis une pierre en sa place, que tu avalas comme une pilule. Mais le

qu'il fut devenu grand, il te dépossèda & te precipita dans les enfers, avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en un temps où l'on peut dire impunement tout ce qu'on pense? Je vous apprendrois bien, maistre sot, à me porter plus de respect, & à ne me pas venir dire des injures, sous pretexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu; c'est la voix publique, apres Hesiode & Homére.

JUPITER. Et pensés-tu qu'vn berger & un aveugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel? Considere toy-mesme, si tu as jamais veu de pere assez méchant, pour devorer ses enfans? Tu sçais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Theatres, encore fut-ce une supercherie. Mais quand j'aurois esté assez furieux pour cela, pourrois-je manger une pierre sans m'étrangler, ou me casser les dents? Jupiter aussi ne m'a point depossedé, mais je luy ay cedé le trône volontairement; & je ne suis pas dans les enfers, comme tu vois, si tu n'és plus aveugle qu'Homére.

LE MINISTRE. Mais qui t'a mû de te défaire de ton Empire?

SATURNE. C'est que j'estois vieil & gouteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux pieds; de sorte que j'estois incapable de pourvoir à tout, & de punir les méchans, dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir incessamment la foudre en main, & je ne voy point de charge plus pénible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien aqui-

ter. D'ailleurs, il me ſemble que c'eſt le fait d'un bon pere, de partager ſon bien à ſes enfans durant ſa vie, pour éviter les querelles apres ſa mort: outre que par ce moyen il ſe décharge d'un faix inutile. Ie voulois vivre en repos, ſans avoir la teſte rompuë de mille importunes demandes, qui ſe contrediſent l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à touſiours tõner, pleuvoir venter & greſler. Maintenant je vis à mon aiſe, & me ſaoule de Nectar & d'Ambroiſie, m'entretenant avec Japet & les autres vieillards de mon âge, ſans m'embaraſſer des affaires du monde, dont Jupiter eſt accablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feſte, que ie reprens l'Empire pour quelques jours, afin de n'eſtre pas mépriſé; & pour faire ſouvenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit ſans ſemer, & où il couloit des fleuves de lait, & des ſources de miel & de vin. Tout eſtoit alors en commun, il n'y avoit ni pauvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahiſſoit perſonne; enfin c'eſtoit le ſiecle d'or; C'eſt pourquoy pendant les Saturnales qui en ſont l'image, il n'y a ni maiſtre ni valet, & l'on ne fait que rire & danſer.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on faiſoit, c'eſtoit pour rejoüir les valets, & adoucir leur ſervitude, par le ſouvenir de la tienne.

SATURNE. Ne ceſſeras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'eſt pas mon deſſein. Mais di-moy, joüoit-on aux dez de ton temps comme l'on fait à ta feſte?

SATURNE. Ouy; mais non pas des millions comme à preſent; on joüoit des noix & autre choſe ſemblable, ou à qui boiroit le premier

pour passer le temps & se rejoüir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien : car à quoy est-il servi de gagner, quand tout estoit en commun ? Mais tandis que tu parlois, ie pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siecle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthée. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux jours de Fêtes ? c'est alors qu'on joüe le plus beau jeu. Tandis que les uns se leuent de table, aprés avoir dépoüillé leurs amis ; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais ie m'étonne, que toy qui és un Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris pour ta Feste le temps le plus desagreable de toute l'année, où les arbres & les champs sont dépoüillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'estoit pas fort propre à un vieux gouteux comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere ; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en un temps où il ne faut parler que de boire ; & tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Uien-t'en rire & joüer avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans ? car ie veux faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards retournent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison ? Que celuy

qui condamne tes innocens plaiſirs, n'en goûte jamais ; & comme Tantale, qu'il ſoit touſiours alteré ſans pouvoir boire. Je ſuis ſatisfait de ce que tu m'as dit, & en vais faire un Dialogue, que je communiqueray à tes ſuppôts, & à ceux qui en ſont dignes.

CRONOSOLON,

OU LE

LEGISLATEUR DE SATURNE

Aux Riches de ſon Empire.

J'AY écrit dans une autre lettre les loix qui concernent les pauvres, & qu'ils obſerveront ponctuellement, s'ils ne veulent eſtre chaſtiez. Mais pour vous autres, Meſſieurs, qui n'avez pas accouſtumé d'obeïr, ſi vous ne gardez celles-cy, n'atendez pas moins que le courroux de notre Dieu, qui me les a dictées luy-meſme. Car il m'eſt apparu de jour, & non en dormant, & n'eſtoit point craſſeux, ni chargé de chaiſnes, comme le feignent les Peintres, trompez par les Poëtes ; mais plein de vigueur & de majeſté, & veſtu en Prince avec une faux tranchante en main. En un mot, tel qu'on ne le pouvoit mépriſer impunement. Comme il me vit réveur & mélancolique, il en devina auſſi-toſt la cauſe, parce que les Dieux n'ignorent rien, & ſe doutant bien que c'eſtoit la pauvreté ; car ie n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver, ſans [illegible] ce

cune proviſion pour ſa Feſte; au lieu qu'on a coûtume de faire de grands preparatifs pour ces iours là. Il s'approcha donc de moy par derriere, comme ie me promenois tout penſif; Et me tirant par l'oreille. Qu'as-tu, me dit-il, d'eſtre ainſi triſte? Qui ne le ſeroit, luy dis-je, de me voir gueux & mépriſé, tandis que les mêchans triomphent dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce mal-heur s'en va commun à tous les gens de Lettres, ſi tu n'y apportes quelque reglement, & ne remets les choſes dans l'égalité. Il eſt difficile, dit-il, de changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui concerne ma Feſte, ie veux que la pauvreté en ſoit bannie, & que les riches communiquent leurs biens aux pauvres; ſans manger, comme on dit, leur pain dans leur poche. Comme ie m'excuſois d'eſtre fort mauvais Legiſlateur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajouſta. Dy leur que s'ils ne les obſervent, ie leur apprendray que ie ne porte pas une faux en vain; & qu'apres avoir châtré mon pere, il me ſieroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire proviſion de flûtes & de cymbales, pour devenir Preſtre de Cybelle, aſſuré que le reſte ne luy manquera point. Voila ce qu'il me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde; & voicy les Loix toutes divines qu'il m'a dictées. *D'eſtre chaſtre.*

LOIX DES SATVRNALES.

ON ne fera aucune affaire ny publique ny particuliere, pendant tout mon regne ; & de tous les mêtiers il n'y aura que celuy de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si ce ne sont ceux de recreation ; & l'on n'y pourra rien lire ny reciter qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pauvres, maistres, esclaves.

Il n'y aura ny débats, ny querelles, ny reproches ny injures, ny menaces, il ne sera pas seulement permis de se mettre en colere.

On ne tiendra aucun conte du revenu, ny de la dépense ; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ny de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches feront un estat auparavant de tout ceux qu'ils veulent traitter, ou à qui ils doivent envoyer des presens ; mettront à part pour cela la dixiéme partie de leur revenu, sans qu'on puisse divertir à autre chose, sous quelque pretexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, & ce qui leur sert de rien, ou n'est pas à leur usage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, aprés avoir purifié leur maison de toute sotiillure, & en avoir banny l'orgueil, l'ambition, & l'avarice, pour sacrifier à la douceur, la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la loi

qu'ils auront faite ; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy eſt propre , ils envoyeront ſur le ſoir leurs preſens par quelques perſonnes fidelles,qui auront ordre de ne rien prendre,ſi ce n'eſt un coup à boire ; & pour plus grande ſeureté du preſent, on en fera mention dans un billet.

On envoyera toûjours le double aux perſonnes de Lettres,cõme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de beſoin ; ſans qu'ils ſoient obligez pour cela de renvoyer des loüanges & des flatteries ; mais tant celuy qui donne,que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modeſtement du preſent , ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de preſens aux riches, ny les traitter pendant toute la Feſte.

Ils payeront les dettes des pauvres , iuſqu'au loüage de leur maiſon, s'ils ne ſont pas capables eux-meſmes de le payer ; & auront grand ſoin de voir ce qui leur manque , pour les en aſſiſter au beſoin ; que s'ils ne ſont pas à la ville durant ce temps, ils leur envoyeront au retour , ou l'année ſuivante , ce qu'ils leur auront deſtiné.

Perſonne ne ſe repentira de ſon preſent , aprés l'avoir fait , & encore moins avant que le faire , & donnera ſans reſerve ny lezine , ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra envoyer aucune choſe qui ſoit bonne à boire ou à manger; mais on ſera obligé de la garder chez ſoy , pour en traitter ſes amis. On ne pourra auſſi dõner en preſent des bagatelles,pour faire fraude à la Loy; mais quelque choſe de ſolide & de conſiderable. Toutefois , quoy que ce puiſſe eſtre , les pauvres ſeront obligez de ſe contenter , & de le recevoir ſans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de

leur mêtier ; & si c'eſt un homme de Lettres, un ouvrage de ſa façon, ou quelque livre ancien qui traite de choſes agreables & conformes au temps & au ſujet. Et les riches ſeront obligez de le recevoir de bonne grace, & de témoigner d'en faire eſtat, à peine d'eſtre chaſtiez. Que s'il arrive à un pauvre d'envoyer à un riche de l'argent, ou quelqu'autre choſe de prix, j'ordonne qu'il ſera confiſqué & mis dans mon treſor, & que pour punition, le riche luy donnera une douzaine de coups de foüet.

LOIX DV FESTIN.

Lors que la ligne ſera de 6. pieds.

ON entrera au bain un peu devant le repas, & auparavant on pourra joüer aux dez, comme j'ay dit, par forme de divertiſſement ; mais quiconque joüera de l'argent, j'ordonne que pour punition, il ſoit condamné à jeûner le reſte du iour.

On ſe mettra à table comme on ſe trouvera, ſans aucune diſtinction de merite ny de rang, & l'on ſervira les conviez egalement & de meſme viande, car il n'y aura ny haut ny bas bout.

Tout le monde boira de même vin, ſans que l'on en puiſſe donner de meilleur au maiſtre ou à quelqu'autre, ſous aucun pretexte ; & les valets auront l'oreille attentive pour donner à boire auſſi toſt qu'on leur en demandera, & ne deſſervir ny trop toſt ny trop tard, ny l'un plûtoſt que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes ſortes de verres, grands & petits, où chacun

ra, quand il luy plaira, & tant & ſi peu qu'il luy plaira, ſans pouvoir eſtre forcé ſous prétexte de boire à la ſanté de quelqu'un, non pas meſme du maître de la maiſon.

Si l'on fait entrer un joüeur de lyre, ou quelque baladin, pour réjoüir la compagnie, on aura ſoin de prendre toûjours les meilleurs, parce que ces choſes-là ne vallent rien, ſi elles ne ſont en leur perfection.

Lors que le maître de la maiſon traitera ſes gens ſelon la coûtume, ſes amis ſerviront à table avec luy. Et il ſera permis de railler, pourvû que la raillerie ſoit delicate, & que celuy qu'on raille, en puiſſe rire le premier.

Aprés le repas on pourra joüer ou danſer, & faire tout ce qu'on voudra, ſans que perſonne le puiſſe trouver mauvais; & ſe retirer auſſi, ou demeurer ſi l'on veut.

Ces Loix ſeront gravées ſur une Colonne d'airain, qui ſera plantée au milieu de la maiſon de chaque riche, & tandis qu'elle ſubſiſtera, il n'entrera dans le logis, ny peſte, ny guerre, ny famine, ny aucun autre fléau du genre humain: Que ſi l'on vient à l'oſter, il arrivera tout le contraire.

EPISTRES SATVRNALES.

Sur le même sujet.

CRONOLON A SATURNE.

IE t'ay déja écrit le danger que ie courrois, d'être privé des réjoüissances de ta Feste, & la hôte que c'estoit de voir les uns mourir de faim, tandis que les autres se crêvent ; mais n'ayant point reçeu de rêponse, i'ay crû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'oster cette inegalité, & de remettre les choses en commun, pour le moins en ce temps-là, à cause que tout est si perverty maintenant, que c'est comme on dit, l'alliance de la fourmy & du chameau ; ou si tu veux, c'est chausser un escarpin d'un pied, & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns haut-montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui joüeroient aussi bien leur personnage, s'ils avoient d'aussi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement, & que la terre fournissoit de tout en abondance, sans estre cultivée ; les fleuves découloient de lait & de miel, & quelques uns mêmes donnoient du vin. En un mot, c'estoit le siecle d'or ; au lieu que celuy-cy n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leurs corps, avec beaucoup de travail & de peine ; tandis que quelques uns se gorgent de biens sans rien faire, & sans daigner seulemẽt regarder les autres. Il se

donc reformer cela, & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richeſſes, ſur peine de remettre tout en commun, & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnaſſent quelques habits, dont leurs garderobes ſont pleines, que de les laiſſer manger par les vers dans leurs coffres? & qu'ils admiſſent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a toûjours à manger dix fois plus qu'ils ne faut, que de ſe ſaouler tout ſeuls, & manger les bons morceaux, ſans en faire part aux autres? N'eſt-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table, quand ils ſont ſaouls, tãdis que leurs valets ſont derriere eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ny bû ny mangé de tout le iour? Il y a un autre defaut tres-conſiderable; C'eſt que quand ils traittent quelqu'un, ce qu'ils font rarement, vous n'avez pas plûtoſt commencé à manger, qu'ils vous font deſſervir; & s'il y a quelque bon morceau, Monſieur qui eſt au haut bout, le mange tout ſeul, & ne vous envoye que la carcaſſe. Ajoûtez à cela, qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir, parce que les valets ne font pas ſemblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent iamais du même vin qu'à leurs maiſtres. Si tu reformes ces choſes, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Sinon, ie prie Dieu que tout aille ſans deſſus-deſſous, afin que les riches ne puiſſent joüir de leurs richeſſes; Que leurs cuiſiniers brûlent leurs viandes, & gaſtent leurs ſauſſes, & que les chiens & les chats les deniaiſent; Que les chevreüils & les ſangliers ſe ſauvent tout roſtis de leur broche; Que le gibier s'envole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or;

Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits ; Que leurs petits Ganymedes, qui ſont ſi beaux & ſi polis, deviennent en un inſtant vilains, pelez, & barbus. Voilà les impre. cations que ie fais contr'eux, & pluſieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

RE'PONSE DE SATVRNE.

AQuoy rêvois-tu, mon amy, de m'aller écrire ces extravagances ? Ne ſçais-tu pas que quand il ſeroit juſte de remettre tout en commun, ce ſeroit à Jupiter à le faire, & non pas à moy ? Es-tu le ſeul qui ignores que mon regne eſt paſſé, & que ie ne me ſuis reſervé que les jeux, les ris, & la bonne chere ? encore n'eſt-ce que l'eſpace d'une ſemaine. Mais ſi pendant ce temps-là, il ſe paſſe quelque choſe qui deshonore ma Feſte, & qui ſoit contraire à mes Ordonnances, ie ſçauray bien y remedier. J'écriray donc aux riches, comme ie veux qu'ils ſe gouvernent pour ce regard ; car tes remontrances me ſemblent juſtes, s'ils n'ont quelque choſe à dire au contraire, qui ne me ſoit pas connu. Du reſte, ils ne ſont pas ſi heureux que vous les faites, vous autres pauvres ; & vous vous trompez de croire que la felicité conſiſte dans les richeſſes. Car la peine qu'elles coûtent, vaut bien le contentement qu'elles donnent ; & la peur de les perdre, égale preſque le plaiſir de les poſſeder. Si vous ſçaviez les craintes & les ſoins qu'ont les riches, vous trouveriez leur condition miſerable. Il faut toûjours qu'ils ſoient ſur leurs

gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe; Qu'ils faſſent les pauvres, pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur eſtoient ſi conſiderables que vous penſez, ie m'en ſerois pas défait; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompeuſe, j'ay eſté bien aiſe de m'en décharger ſur un autre. Ce que tu dis eſt quelque choſe; que les riches mangent tout ſeuls les bons morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils ſont toûjours malades ou languiſſans, & que le repentir des plaiſirs dure plus que le plaiſir meſme. Je ne parle point des maux qui ſuivent leur intemperance, ſur tout, s'ils ont ajoûté les paſſe-temps du lict, à ceux de la table, comme il arrive ordinairement. Lors qu'ils ſont devenus vieux, ils ne ſe peuvent plus tenir ſur leurs jambes, & il les faut porter à quatre dans une chaiſe comme s'ils eſtoient morts. Ils ſont tout couverts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous poſſedez la ſanté, qui eſt un bien inеſtimable. D'ailleurs, on ſe laſſe des plaiſirs, & l'abondance engendre le degouſt; Au lieu que dans vos petits repas, vous ne manquez jamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragouſts du monde; & ils envient plus vos feſtins que vous ne faites les leurs. Je laiſſe à part les calamitez, auſquelles ils ſont plus ſujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il eſt capable de recevoir de déplaiſir; & lors qu'il luy eſt arrivé quelque mal heur, il ne ſe rejoüit pas tant de ce qui luy reſte, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoûtez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, avec

l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'eſt-ce pas un mal heur, qu'ils ne ſçauroient ſçavoir s'ils ſont aimez? & ſi on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a une infinité de choſes ſemblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, ſans aller plus loin. Que ſi vous les mépriſiez & les laiſſiez joüir tout ſeuls de leurs richeſſes, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux meſmes; car ils ne ſçauroient que faire de leurs biens ſans vous, & c'eſt peu de choſe que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute ſa felicité conſiſte en l'opinion d'autruy. Voilà ce que j'avois à vous dire, apres avoir éprouvé l'une & l'autre condition. C'eſt pourquoy ie vous conſeille de laiſſer ces ſoins, & de ne ſonger qu'à vous réjoüir. Conſiderez qu'après tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq ſols, que dix mille ecus de rente. Je ne laiſſeray pas de leur toucher quelque choſe de vos plaintes; & ie croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.

SATVRNE AVX RICHES

LEs pauvres m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et veritablement, il n'y a rien de plus injuſte que de voir les uns ſe ſoüler, tandis que les autres meurent de faim. Mais ie les renvoyez pour ce ſujet à Jupiter: Tout ſeulement pour ce qui concerne ma Feſte, j'ay promis à

vous en écrire, parce que cela eſt de ma juriſdiction, & qu'il ſemble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen de ſe réjoüir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid ? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez une partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous ſera pas difficile ; car vos maiſons & vos tables ſont remplies de meubles & de mets ſuperflus. Ils ajoûtent, que ſi vous les priez quelquefois à diſner, c'eſt ſi rarement, & avec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de meſme vin, & qu'ils ne mangent pas de meſme viande ? Veritablement, ie trouve qu'ils ſont de grands coquins de le ſouffrir, & qu'ils vous devroient laiſſer manger vôtre diner tout ſeuls. Quelques-uns diſent meſme qu'ils ne boivent pas tout leur ſaoul, & que vos gens font la ſourde oreille, lors qu'il leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des ſtatuës, ſans vouloir ſe remüer qu'à voſtre commandement. Ils ſe plaignent encore d'autres deſordres contraires à la liberté des feſtins, qui a eſté ſi chere à nos Ancêtres, qu'ils ont établi quelqu'un pour y preſider, afin qu'il ne ſe fit point d'injuſtice. Donnez donc ordre que ie n'entende plus à l'avenir ces murmures, de peur que ie n'y apporte quelque ſevere reglement, qui ne vous plairoit pas trop. Ne ſeriez-vous pas plus aiſes de vous voir cheris & adorez de tout le monde, que d'oüir crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le jour ? S'il prenoit enuie aux pauvres de ſe retirer, & de vous laiſſer-là, ils vous mettroient bien en peine ; car vous ne demeureriez pas tout ſeuls dãs les villes ;

& voſtre felicité ſeroit bien eſtropiée, ſi vous é-
tiez contraints de vous ſervir vous-meſmes, &
que vous n'euſſiez perſonne pour contribuer à vô-
tre divertiſſement. Donnez-y donc ordre de bon-
ne heure, & faites qu'on ſe puiſſe loüer de voſtre
courtoiſie & de voſtre liberalité. Pour peu de
choſe que vous leur donnerez, ils ſe tiendront o-
bligez toute leur vie ; & cela vous garantira de
l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne
vous ſçauroient quitter. Car qui voudroit hair
celuy qui n'eſt pas chiche de ſes biens, & qui en
fait part à tout le monde ? On feroit des vœux
continuels pour voſtre proſperité, & vos maux
deviendroient des calamitez publiques. Je ne
ſçay quel plaiſir vous prenez à vivre tout ſeul
comme des loups-garoux, & que vous ne faites
plus d'état de ceux qui font tout ce qu'ils peu-
vent pour vous faire rire. Il me ſemble que cela
merite bien quelque choſe. Je laiſſe à part la hai-
ne que vous encourez, & le danger meſme ; car il
ne fait pas ſeur d'eſtre hay de tout le monde. Pre-
nez donc là deſſus une bonne reſolution, conve-
nable à voſtre ſeureté & à ma Feſte.

RE'PONSE DES RICHES

CE n'eſt pas à Saturne ſeul que les pauvres ad-
dreſſent leurs plaintes, Jupiter n'a la teſte
rompuë d'autre choſe, & ils ne font que peſter
contre luy & le deſtin, mais il s'en mocque ; car il
ſçait qu'ils ſont cauſe eux-meſmes de leurs mal-
heurs. Cela n'empeſchera pas que nous ne nous
defendions des choſes dont ils nous accuſent,

pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneſte, que de faire part de ſes biens à ceux qui en ont beſoin ; mais premierement ils diſent qu'il ne leur faut pas grand'choſe, & on ne les ſçauroit contenter iamais: Car depuis qu'on leur a donné une fois, ils ne font autre choſe que de demander & entaſſent requeſte ſur requeſte ; ſi bien qu'il ſe faut reſoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à eſtre reduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traittez, ils ne peuvent s'empeſcher de careſſer la maiſtreſſe ou la ſervante du logis, & ont auſſi-toſt oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que ſi vous avez de la peine à le croire, vous n'avez qu'à vous ſouvenir d'Ixion, qui apres avoir eſté admis à la table de Jupiter, luy voulut planter des cornes. Voila une partie des raiſons pourquoy nous les avons chaſſez, & pourquoy nous ne leur faiſons plus de bien; Que s'ils veulent eſtre à l'avenir plus modeſtes, nous promettons de leur continuer nos faveurs comme auparavant, & de leur donner dequoy raſſaſier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'eſt à la charge, que de flateurs ils deviendront nos amis ; & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.

LES LAPITHES,

OU

LE BANQUET DES PHILOSOPHES.

DIALOGUE

DE PHILON ET DE LYCINUS.

C'eſt la deſcription d'une Nopce, où des Pedans conviez font, & diſent cent extravagances, juſqu'à en venir aux mains, & à s'eſtropier l'un l'autre.

PHILON. ON dit qu'il y eut hier grand diſpute chez Ariſtenet, & qu'on y agita diverſes queſtions de Philoſophie, où l'on vint des paroles aux coups ; & ſi l'on veut croire Carinus, il y eut bien du ſang répandu.

LYCINUS. D'où l'a-t'il pû ſçavoir, qu'il n'eſtoit pas ?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINUS. Il eſt vray qu'il y eut grand ſcandale, mais Dionique n'a pas tout vû ; car il n'arriva que ſur le milieu de la querelle ; peu avant qu'on en vint aux mains.

PHILON. Auſſi, dit-il, qu'il le falloit apprendre de toy, qui avois aſſiſte à tout, & qui te ſouviendrois de tous les diſcours qu'on avoit tenus. Je te conjure donc de me regaler de ce recit, comme du feſtin le plus agreable que tu me puiſſe faire, d'autant plus que je ſeray à l'abry des coups.

que ie n'auray pas la tête embroüillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne ſçay s'il ne ſeroit point plus à propos de couvrir ces choſes du voile du ſilence, que de publier les défauts de ces grands hommes, ou les rechercher trop curieuſement. Il vaudroit mieux, à mon avis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on ſe ſouvienne de ce qui s'eſt paſſé dans une débauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eût la cervelle échauffée des myſteres de Bacchus. Dionique eût mieux fait de ne point reveler la honte de ſa mere, qui eſt la Philoſophie.

PHILON. Ce n'eſt pas à moy qu'il faut faire ces diſcours; Je connois trop ton humeur, & ſçais que tu as plus envie de me le dire, que ie n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y avoit perſonne pour l'écouter, tu le conterois plûtoſt aux foreſts & aux rochers, comme diſent les Poëtes. Il me prend envie de me retirer, afin que tu me rappelles, & que ie te jouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien ſçavoir.

LYCINUS. Ie te le diray donc; mais c'eſt à la charge que tu ne l'iras dire à perſonne.

PHILON. Si ie te connois bien; Tu l'iras aſſez tromperer toy-meſme. Mais dis-moy premierement, ſi ce n'eſtoit pas la nopce du fils d'Ariſtenet?

LYCINUS. Non; mais de ſa fille, qui ſe marioit au fils d'un Banquier.

PHILON. Je le connois; c'eſt un garçon bien fait, qui aime la Philoſophie; mais il eſt encore bien jeune pour ſe marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la perſonne; car c'eſt un fils unique.

PHILON. Tu dis là le point. Il vaut bien autant pour estre fils d'un Banquier, que d'un Philosophe ; mais qui estoient les conviez ?

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire ; Il y avoit le vieux Stoïcien Zenothemis avec Diphile de la mesme Secte, surnommé le Labyrinthe, qui est le Precepteur de Zenon, fils d'Aristenet ; puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'espée & le poignard, à cause de son adresse à attaquer & à défendre. Ajoûtez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de travers, comme si ç'eust esté un sacrilege ou un parricide ; Tous amis d'Aristenet, auquel on avoit joint le Grammairien Istiée, & le Rheteur Dionysidore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est un esprit fort reglé ; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il falut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu, couverte d'un voile, prirent le costé de main droite ; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet ; en suite Zenothemis & Hermon, aprés avoir contesté quelque temps qui passeroit le premier, à cause que celuy-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la Ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir un Epicurien devant luy ; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prestre Epicurien ; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Aprés ce-

à cause de ses dits amis-unis.

s'assit le Peripateticien Cleodéme, puis le Platonicien, & en suitte le marié; Moy aprés; le Precepteur de Zenon aprés moy, puis son disciple, le Rheteur & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je loue Aristenet, d'en avoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continuër, on mangea assez paisiblement d'abord, car il y avoit quantité de viandes, & fort bien apprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces, & de tous les ragousts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'aprés avoir esté quelque temps à table, Cleodéme se baissant à l'oreille du Platonicien; Uoy un peu, dit-il, comme ce bon homme, montrant Zenothemis, mange avec tant d'aviditè, qu'il en laisse tomber une partie sur ses habits; & voy comme il en donne une autre à son valet qui est derriere luy, sans s'appercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car ie l'avois déja remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidamas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coustume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais; & l'on murmura tout bas d'autres mots d'Homere; *Tu n'es pas Menelaüs*, Et *Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon*, & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouvertement, à cause de son insolence; & que c'est le plus in-

jurieux de tous les Cyniques. Mais le maistre de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il print un siege prés de Dionysodore & d'Isthie. Dieux m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme ie vous vois, à demy renversez sur ce lict, avec des carreaux de pourpre, comme s'il étoit question de dormir & non pas de manger. Je me veux tenir debout & paistre deçà & delà, à la façon des Sythes; ainsi le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux, aux endroits où il y avoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire tout ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tort & à travers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & dargent, comme contre un crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnast à boire un grand trait de vin fort pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boite de Pandore. Car l'ayant pris, il se tût quelque temps; puis jetta son manteau par terre, se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les santez couroient à la ronde; & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apperceut la lumiere, à la lueur de laquelle j'aperçeus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodéme, & le soûrioit. Car je croy estre obligé de te rendre ce conte fidelle de toutes les particularitez de ce festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodéme luy sem-

Phile, fils d'Ixion & de la nuë.

doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent; mais soit qu'il ne les aperçeust pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé là; mais on ne sçavoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fust à luy, & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristenet, qui l'apercevant, convia chacun à boire; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit un autre à la place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déja bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veuë du costé des femmes, & dit; Je boy à toy, Cleanthis, au nom d'Hercule nostre Patron; & comme tout le monde se fut pris à rire; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû à elle, au nom d'Hercule? Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore davantage. Il se leua donc tout en courroux, avec un regard menaçant; & eust peut-estre frappé quelqu'un de son bastõ, si l'on n'eust apporté tout à propos une grande tourte, sur laquelle il alla décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit desia gaye, & l'on faisoit fort grand bruit; car le Rhéteur s'amusoit à debiter des tripes de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui étoient derriere: & le Grammairien entrelassoit parmy cela des Vers d'Hesiode, d'Anacréon & de Pindare; ce

Ou, il se prit à rire.

Ou gesticuloit.

qui faisoit un concert étrange d'yvrognerie & de doctrine. Mais il sembloit prophetiser l'avenir, lors qu'il disoit : *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers*, Et, *Tout retentit de plainte & de cris*. Cependant Zenothemis s'amusoit à lire un manuscrit tout griffonné, que luy avoit donné son valet. Comme on tardoit à apporter un nouveau service, Aristhenet qui ne vouloit pas qu'il se passast un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bouffon, pour réjoüir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec sa teste rase & son corps tout disloqué, & à chanter des Vers en Egyptien; apres quoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidamas, l'appelant son petit chien, le Cynique menaça de le battre, si pour le satisfaire il ne luy retiroit de luy; & jettant son manteau, le défia au combat; de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle, de voir un Philosophe & un Bâteleur aux prises, avec divers succés. Les uns en avoient honte, les autres en rioient tant qu'à la fin le Cynique fut bien frotté; ce qui fit rire encore plus. Là dessus arriva le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plustost, sur une avanture assez étrange qui luy estoit arrivée; Car estant allé voir un Musicien de sa connoissance, qu'il trouvoit de la frenesie, ne sçachant pas que son accés l'eust encore pris, il ne fut pas plustost entré, que l'autre ferma la porte; & tirant son épée, menaça de le tuër, s'il ne jouoit d'une flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pas faire, il luy bailla un grand coup de foüet. En cette extremité le Medecin s'aviſa d'un stratagéme, qui fut de le défier à qui en jouëroit

mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition ; & le Medecin prenant la flûte, commença à en joüer du mieux qu'il pût ; puis la luy rendant, il prit le fouët de sa main, & se saisissant de son espée, tandis qu'il joüoit, la jetta par la fenestre, & appella les voisins à son aide. Ils accoururent aussi tost, & enfonçant la porte, les trouverẽt tous deux aux prises; le Medecin ayant déja reçeu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette avanture ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Apres cela, le Medecin se mit à table prés d'Istie, & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriverent en suitte. Car sur ces entrefaites entra un valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maistre luy avoit donné charge de lire tout haut un billet qu'il tenoit en main: Aprés en avoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'approcha de la lumiere, & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paranymphe de la mariée, ou quelque Epithalame, selon la coûtume.

LYCINUS. Nous le croyons ainsi d'abord, mais cela en estoit bien éloigné, car le billet portoit ces mots, ETE'MOCLE A ARISTE'NET. *Ma vie passée témoigne assez combien j'ay l'esprit éloigné de la débauche ; car importuné tous les jours par de plus grands Seigneurs que toy, de mãger avec eux, je ne leur ay jamais voulu accorder cette grace, à cause du déreglement des festins; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la noce de ta fille;*

en quoy tu as d'autant plus de tort, que ie suis ton voisin. Ie n'en suis donc pas fâché pour moy, mais pour toy, comme une marque d'ingratitude. Car du reste, ie ne mets pas ma felicité, à faire bonne chere; & si ie l'aimois, ie reçois assez de presens de ceux qui sçauent mieux leur devoir que toy. Aujourd'huy mesme j'ay pû manger chez Pammenes, l'un de mes disciples, en un festin d'importance. Mais ie n'y ay pas voulu aller, croyant que ie serois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu m'as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu montres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Ie voy bien que tu l'as fait à la sollicitation de Zenothemis & de Diphile, à qui ie voudrois fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne sçavent pas seulement les elemens de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais joüy à la bonne heure de leur conversation; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu, le mépris ny la honte ne me touchent point. Toutefois pour te rendre tout à fait inexcusable, ie t'ay abordé deux fois aujourd'huy, l'une chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voylà ce que j'avois à te representer sur ce sujet. Que s'il te semble que ie me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vengea cruellement. Cependant, tu as negligé un Personnage comme moy, pour prier un Diphile, qui aime peut-estre trop ton fils pour être son Precepteur; & son valet s'en pourroit dire des nouvelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'alegresse des festins, ou

core que Diphile le meritaſt bien, pour m'avoir débauché deux de mes diſciples, dont ie veux bien me taire, pour le reſpect de la Philoſophie. Du reſte, j'ay deffendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque choſe, pour montrer que ce n'eſt pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on liſoit ces choſes, ie ſuois de dépit & de honte, & euſſe voulu eſtre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole; ſur tout ceux qui connoiſſoient le perſonnage, & l'on s'eſtonnoit de ce qu'il leur avoit pû impoſer ſi long-temps par la hauteur de ces ſourcils, & la profondeur de ſa barbe. D'ailleurs, Ariſtenet ne l'avoit pas fait par mépris; mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il dût venir, à cauſe de ſa gravité. Comme le valet eut achevé, chacun jetta les yeux ſur Diphile & ſur ſon diſciple, qui eſtoient ſi confus, qu'ils ſembloient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela ſurprit auſſi Ariſtenet; mais pour le diſſimuler, il tourna la choſe en raillerie, & invita tout le mõde à boire, renvoyant le valet, avec ordre de dire à ſon Maiſtre qu'il y ſongeroit. Quelque temps aprés, Zenon ſe déroba du feſtin, Diphile luy ayant fait ſigne qu'il ſe retiraſt, & que ſon pere le ſouhaitoit ainſi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occaſion de donner à dos aux Stoïques; Comment, dit-il, Cleanthe, Zenon, & Chryſipe font ces extravagances? Certes, on dira que toute voſtre ſageſſe ne conſiſte qu'en paroles, & que vous n'avez que le maſque de la vertu. Que voila un grave Perſonnage, de ſe mettre en cõlere, pour n'avoir pas eſté prié d'un feſtin, & de ſe comparer à Diane! & que cét exemple eſt de bonne grace en cette rencontre, & conforme à

la réjouïſſance du jour ! Par les Dieux ! dit Hermon qui eſtoit aſſis au deſſus de luy, & ſçavoit qu'on devoit ſervir un Sanglier, il en faut envoyer un morceau à Etemocle, de peur qu'il ne ſeche ſur le pié, comme Meleagre ; quoy que cela luy deuſt eſtre indifferent, ſelon la doctrine de Chryſipe. Quoy maraut ? dit alors Zenothemis en ſe leuant ; Vous parlez de Chryſipe & de Cleanthe, & jugez par un impoſteur de la vertu de ces grands Hommes ? Et qui eſtes-vous, Hermon & Cleodéme, dont l'un a coupé la perruque d'or de Caſtor & de Pollux, de qui il eſt ſacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de ſon diſciple Soſtrate ; & ayant eſté pris ſur le fait, a ſouffert ce qu'il vouloit faire ? Et aprés cela vous ne rougiſſez point, de parler des Stoïques ? Mais je ne ſuis pas le maquereau de ma femme, reprit Cleodéme ; & ie n'ay jamais dénié un depoſt en Juſtice, ni preſté a uſure, ni voulu étrangler mes écoliers, pour ne m'avoir pas payé aſſez tôt. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que tu n'ayes donné du poiſon à Criton, pour faire mourir ſon pere ; & en diſant cela il but la moitié de ſon verre, & luy jetta le reſte au nez, dont le Platonicien qui eſtoit proche eut ſa part auſſi bien qu'Hermon, qui commença à s'eſcrier & à ſe plaindre de ſon inſolence. Mais Cleodéme ſans s'amuſer aux paroles, empoigne Zenothemis par la barbe ; & l'aloit aſſommer à coups de poing, ſi Ariſtenet ne l'eût retenu, & ne ſe fût aſſis entre deux pour les ſeparer. Pour moy, contemplant ces choſes, je diſois en moy-meſme que la Science ſans les mœurs, ne ſervoit de rien, & qu'elle corrompoit plus toſt l'eſprit, qu'elle ne l'éclairoit. Car on voyoit là les plus ſçavans [illegible]

Il fait alluſion au Sanglier Calydonien, qui eſtoit l'effet de la colere de Diane.

mes, qui se faisoient moquer d'eux par leurs impertinences ; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eust déja fait quelque sottise, sans qu'on le puſt attribuer à la débauche ; puis que celuy qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoûtumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Philosophes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en avoient euë, comme ayant esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en mangeant se disoient des injures; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre, pissoit devant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes ; & l'on eust dit que c'estoient les nopces de Thetis & de Pelee; car la lettre d'Eremocle fut veritablemẽt la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodéme & Zenothémis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fust entre deux ; C'est assez, dit le premier, que ie t'aye cõvaincu aujourd'huy d'ignorance, demain ie me vengeray d'une autre sorte. Réponds-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & que vous ne songez qu'à amasser; que vous prescbez la sobrieté, & que vous vous crevez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. Et disant cela, il voulut déplier la serviete que tenoit son valet qui estoit derriere ; & eust tout répandu, si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent un peu, ie te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & qu'ils sont plus déreglez que les autres? Qu'il répõde plûtost, dit

Zénothémis, pourquoy il ne met pas les richeſſes entre les choſes indiferentes? Mais toy-même, dit l'autre; & là deſſus la diſpute alloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Ceſſez, dit-il, de vous entrebattre, & ie vous propoſeray des queſtions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à ſon tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut approuvé la propoſition, & particulierement Ariſtenet & Eucrite, pour ſe délivrer de la peine où ils eſtoient, Ariſtenet s'alla remettre en ſa place, croyant que tout eſtoit appaiſé, & l'on aporta le dernier ſervice, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de veau, de poiſſon, & de deſſert; En un mot, tout ce qu'on peut honneſtement, ou manger, ou emporter chez ſoy. Mais on avoit ſervy deux portions à chaque plat. En l'un, pour Ariſtenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis. Pour Ion & Cleodême, en un troiſiéme, puis pour le marié & pour moy; & pour le Precepteur, & ſon diſciple. Retiens bien tout cecy, car il eſt neceſſaire au ſujet. Alors Ion commença à dire, après s'eſtre excuſé de ce qu'il parloit le premier. Qu'il euſt eſté à propos de parler des idées & des ſubſtances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il diſcoureroit du mariage; Et premierement, qu'il ſeroit à ſouhaitter qu'on ſe pûſt paſſer de femmes, ſuivant la doctrine de Platon & de Socrate, & ſe contenter de l'amour des Philoſophes; mais puis que cela ne ſe pouvoit, qu'elles devroient eſtre pour le moins communes, pour bannir la jalouſie. Cela fit éclater de rire tou-

De ſanglier, de lievre, &c.

le monde, qui admira le jugement du Philosophe, de loüer l'amour des garçons devant des Dames, & de parler de la cõmunauté des femmes en une nopce. Mais le Recteur ne pût s'empécher de reprocher tout haut au Platonicien, son extravagance; Et comme la dispute commençoit à s'échauffer, le Grammairien pour les faire taire, lût l'Epithalame qu'il avoit fait, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié, à Neree & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prist la part du service. Aristenet, & Eucrite n'eurent aucune different pour ce sujet non plus qu'Ion & Cleomede, ny le marié & moy. Car outre que les parts estoient égales, on avoit mis à chacun la sienne de son costé. Mais D'phile voulut prẽdre celle de son disciple avec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme d'une grande injure. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant; il nâquit entr'eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une grande huée, ils commencerent à s'entrebattre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les joüés; puis se prenant à la barbe, appellerent à leur secours, l'un Cleodeme, & l'autre Alcidamas & D'phile; de sorte que tous les Philosophes prirent party, hormis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on estoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet, & la jetta à la teste d'Hermon, mais il faillit son

Il fait allusion à l'incertitude de l'Academie.

coup, & alla caſſer la teſte du pauvre marié ; ce qui fit jetter un grand cry aux femmes, qui entrerent là deſſus dans la mélée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y avoit le plus d'intereſt ; puis la mere toute tranſie, de voir couler le ſang de ſon fils. Cependant, le Cynique faiſoit le moulinet avec ſon bâton, & en rompit la teſte à Cleodéme, & à Hermon la mâchoire; puis bleſſa quelques valets qui ſe voulurent entremettre de les ſecourir. Les autres ne laiſſoient pas de ſe bié deffendre; & Cleodéme d'un coup de poin, *Du bout du doigt dãs l'œil.* jetta un œil hors de la teſte à Zenothémis, & luy arracha le nez à belles-dents; & comme Diphile accouroit à ſon ſecours, Hermon le renverſa ſur par deſſus teſte. Le Grammairien fut auſſi bleſſé, comme il ſe vouloit mêler de les ſeparer, & reçu dans les dents un coup de pied de Cleodéme, qui le prenoit pour Diphile; de ſorte qu'il vomiſſoit le ſang avec les dents, comme dit ſon Homere. Tout eſtoit plein de cris & de tumulte; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'en avoit bien de la peine à les appaiſer. Mais le plus grand de tous les maux, eſtoit Alcidamas, qui imitant ſon Hercule, faiſoit des merveilles de ſa maſſuë; & ſi elle ne ſe fuſt rompuë dans ſa main ie ne ſçay ce qui en fuſt arrivé. Pour moy ie me tenois colé contre la muraille, ſans m'entremettre des querelles des Philoſophes, ny me mêler de ce que ie n'avois que faire, inſtruit par l'exemple d'Iſtée, qui avoit reçeu un *qui pro quo* fort dangereux, en ſe voulant mêler de les ſeparer. On euſt dit que c'eſtoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous euſſiez vû renverſer les tables & les buffets, voler les plats & les aſſiettes, jetter les coupes à la teſte, & couler le ſang au

le vin. A la fin, Alcidamas ayant renverſé d'un coup de bâton la lumiere, le danger crût par l'obſcurité; mais les valets en ayant rapporté quelque temps aprés, tout ſe tourna en riſée. Car on vit Alcidamas qui levoit la jupe à vne Muſicienne, & Dionyſodore qui s'eſtoit accommodé d'une couppe d'or, qui luy tomba de deſſous ſon manteau dans la ſurpriſe; mais il s'excuſa ſur ce qu'Ion la luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fuſt rompuë; & Ion le confirmoit. Voila comme le combat finit par une raillerie. Cependant, on emportoit les bleſſez en fort piteux état, & particulierement Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il ſouffroit; ce qui ne pût empêcher Hermon avec ſa mâchoire fracaſſée, de crier, Victoire, & les Stoïques avoüerent que la douleur eſtoit un mal. Le medecin Dionique mit le premier appareil à la playe du marié, qui eſtoit fort profonde; & il fût emporté avec ſa teſte emmitillée, dans le chariot qu'on avoit preparé pour ſa maiſtreſſe. En ſuite, il penſa les autres, qui furent emportez auſſi chacun chez eux, aprés avoir repoſé quelque peu; & ne ſe pûrent empêcher la pluſpart de rendre gorge par les chemins. Alcidamas ſe coucha de travers ſur un lict, d'où l'on ne pût iamais le faire lever. Voila comme ſe paſſa le feſtin, dont tu as voulu ſçavoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choſes, contre l'eſperance des hommes.* Car qui euſt iamais crû voir des Philoſophes s'eſtropier à une noce? Mais cela nous apprend à ne nous point mêler parmy eux, quand nous n'y avons que faire.

LA DEESSE DE SYRIE.

C'eſt la deſcription d'un Temple, où il eſt parlé de ſon origine, & de ſes ceremonies. Du reſte, il y a doute que cette piece ſoit de Lucien; car il y a quelque choſe qui ſent la ſuperſtition; outre qu'elle eſt en langue Ionique.

ier apalit. IL y a en Syrie, aſſez prés de l'Euphrate, une ville qu'on nomme Sacrée, à cauſe qu'elle eſt dediée à Junon l'Aſſyrienne; car il ſemble qu'elle ne ſe nommoit pas de la ſorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands myſteres s'y celebrent. J'ay fait deſſein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non ſeulement pour les Feſtes & les Sacrifices; mais encore pour ce qui concerne le Temple, & ſon origine. Et ie ne diray rien que ce que j'ay vû moy meſmes, qui ſuis du païs, ou ce que j'ay appris des Sacrificateurs de la Deeſſe; encore ne ſera-ce que pour les choſes qui ſe ſont paſſées devant moy, & que ie n'ay pû ſçavoir que par le rapport d'autruy. Les Egyptiens ſont les premiers de tous les peuples que nous connoiſſons qui ayent eu quelque lumiere des choſes divines, & qui ayent établi des Temples, des myſteres, & des ceremonies. Car les Aſſyriens l'ont appris d'eux quelque temps apres, & ont ajoûté au culte des Dieux, celuy des Idoles, plus ce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie preſque auſſi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay vû une gr

de patrie. L'Hercule de Tyr eſt beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, quoy que l'Egyptien ſe ſoit encore plus que luy. Il y a auſſi un grand Temple en Phenicie parmy les Sidoniens, qui eſt dedié à Aſtarte, que ie croy eſtre de la Lune, encore qu'un Preſtre du Temple m'ait dit que c'eſt Europe, la ſœur de Cadmus & la fille d'Agenor, qui diſparut ie ne ſçay comment; & qu'en ſuitte ceux du païs luy bâtirent ce Temple, & publierent que Jupiter l'avoit ravie pour ſa beauté. On la voit encore gravée ſur leur monnoye, aſſiſe ſur un Taureau; mais il y en a qui ne croyent pas que ce ſoit elle à qui ce Temple eſt dedié. Il y a encore dans le païs un grand Temple d'un autre Dieu qui n'eſt pas Aſſyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois ie ne l'ay pas vû, quoy que ie ſçache qu'il eſt auſſi fort ancien. Mais j'ay vû à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les myſteres d'Adonis, auſquels ie ſuis initié. Car on dit que ce fut en ce païs-là qu'il fut tué par un ſanglier; & en memoire de cette avanture, on luy fait tous les ans un deüil public, où l'on ſe bat & ſe lamente; puis on luy dreſſe des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on celebre ſa reſurrection. Car on dit qu'il s'eſt envolé dans le Ciel; & l'on ſe raſe la teſte comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas eſtre raſées, ſont contraintes de ſe proſtituer tout un iour aux étrangers; & l'argent qui vient de cette débauche, eſt conſacré à la Deeſſe. Mais il y a des Bybliens qui diſent que c'eſt pour Oſiris que ſe font toutes ces ceremonies; & qu'il eſt enterré en leur païs, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il

arrive tous les ans une teſte, du bois qu'on nomme Papyrus, qui eſt portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'eſpace de ſept iours ; & ie l'ay veu moy meſme. Il y a encore une autre merveille en ce païs-là ; c'eſt qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis, & ſe rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains temps, & teint la mer comme de ſang, ce que l'on impute à miracle, & c'eſt le temps qu'on prend pour celebrer les myſteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut bleſſé dans la foreſt du Liban. Voila comme la pluſpart le content : mais un homme du païs m'a dit une raiſon plus vraiſemblable de cette merveille; Que la terre du Liban eſtant rougeaſtre, eſt ſoufflée par les vents dans la riviere à certains temps de l'année, et qui la rend de cette couleur ; & ie trouve cette plus raiſonnable, quoy qu'on puiſſe imputer ces vents à une cauſe ſuperieure. Du reſte, j'ay monté de Byblis ſur le Liban, le chemin d'une iournée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui a eſté baſty par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque conſideration qui ſont en Syrie. Mais parmy cette quantité, ie ne penſe pas qu'il y en ait de plus beau ny de plus auguſte que celuy dont ie veux parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y ſont en tres grand nombre, il y a des marques d'une divinité preſente. On y voit les ſtatuës ſuër, ſe mouvoir, rendre des Oracles ; & l'on y entend ſouvent du bruit, les portes eſtant fermées. Auſſi eſt-ce le plus riche de tous ceux qui ſont venus à ma connoiſſance. Car on y apporte des preſens de toutes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Al-

syrie, & de Babylone ; Et j'ay vû le threſor avec tous les ornemens, & les autres choſes qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les feſtes & les ſolemnitez, il ne s'en trouve tant nulle part. Comme ie m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'appris pluſieurs choſes, les unes ſecrettes, les autres publiques ; mais la pluſpart fabuleuſes, quoy qu'il y en ait de conformes à celle de la Grece ; & je les veux rapporter icy, bien que ie ne les approuve point. La plus commune opinion eſt, que Deucalion de Sythie en eſt le fondateur. Car les Grecs diſent que les premiers hommes eſtant cruels & inſolens, ſans foy, ſans hoſpitalité, ſans humanité, perirent tous par le deluge ; la Terre ayant pouſſé hors de ſon ſein quantité d'eaux, qui groſſirent les fleuves, & qui firent déborder la Mer, à l'aide des pluyes ; de ſorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'eſtoit ſauvé dans une Arche avec ſa famille, & une couple de beſtes de chaque eſpece, qui le ſuivirent volontairement, tant ſauvages que domeſtiques, ſans s'entremanger ny luy faire mal. Il vogua ainſi juſqu'à ce que les eaux furent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont ie parle, ajoûtent à cecy une autre merveille ; qu'il s'ouvrit un abime en leur païs, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette avanture, y dreſſa un Autel, & baſtit un temple, qui eſt celuy dont nous parlons. On y voit encore une ouverture qui eſt fort petite ; mais ie ne ſçay ſi elle n'a point eſté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils diſent, les habitans du païs avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent

deux fois l'an à la mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou ; & l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cet accident. Voila la plus ancienne opinion, touchant ce Temple; mais il y en a qui croyent qu'il a esté fondé par Sémiramis, en l'honneur de sa mere Derceto, dont j'ay veu la figure en Phenicie, qui est une femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queüe de poisson ; mais la statuë qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une femme toute entiere; & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point ; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Semiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, ie croy aisément que le Temple a esté basti par Sémiramis ; mais ie ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere ; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore une autre chose, que j'ay apprise d'une personne digne de foy ; que ce Temple a esté consacré à Rhée par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en sçavent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhée l'eut fait Eunuque, il vécut en femme & en prit l'habit, & en cet estat il courut le monde, où il divulga ses ceremonies & ses mysteres. Lors qu'il fut arrivé en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Euphrate ne le vouloient pas recevoir, il s'y arresta, & y bâtit un Temple à la Déesse

comme plusieurs choses le témoignent. Car la statuë est sur un char atelé par des lions, & tient un tambour à la main, étant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voila ce qu'on dit, & que ces Prestres ne se châtrent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhéa, à l'imitation d'Atis, dont ie rendray pourtant ailleurs une raison plus vraisemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se rapporte aux Grecs, me plait fort; que la Déesse est Junon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le threſor, des vestemens étrangers, des pierres precieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les a consacrez à Iunon ſa belle mere.* Ces preuves-là suffiroient, s'il n'y en avoit encore de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans ses ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a un tres-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celuy qui est à present; n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps; mais que celuy-cy a esté basty par la Reine Stratonice, qui est celle comme ie croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut découverte par l'addresse d'un Medecin. Car ce jeune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur passe, & le reste des marques de cette passion, sans autre mal apparent, il se douta

de ce que c'eſtoit ; & pour en découvrir la cauſe, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une apres l'autre, tandis qu'il avoit la main ſur ſon cœur, & vit qu'il ne s'émût pour pas une que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit, avec un tremblement & une ſueur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui eſtoit fort en peine de la maladie de ſon fils, & luy dit qu'il ſe faloit reſoudre à le perdre, parce que ſon mal étoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'eſtoit ; C'eſt, dit-il, un crime, plûtoſt qu'une maladie ; car il eſt amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy en accorder la joüiſſance, & de n'eſtre point cauſe de ſa perte, qui cauſeroit un deüil general par tout l'Empire. Il n'oûta à cela pluſieurs choſes, pour excuſer la paſſion de ſon fils. Mais le Medecin feignant d'eſtre mécontent, de ſe voir contraint d'abandonner ſa femme, demanda au Roy ſi le jeune Prince eſtoit amoureux de la ſienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conſeilloit ; ce que le Roy ayant aſſeuré : C'eſt d'elle, dit-il, qu'il eſt amoureux ; mais ie ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que ie n'euſſe découvert voſtre ſentiment. Cela eut tant de pouvoir ſur l'eſprit du Roy, qu'il ceda à ſon fils, la Reine & l'Empire, & ſe retira vers Babylone, où il fit bâtir une ville de ſon nom, ſur l'Euphrate. Voilà comme le Medecin découvrit la maladie de ce jeune Prince & la guerit. Mais avant que cette Princeſſe euſt quitté ſon premier mary, Junon luy apparut en ſonge, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville ſacrée, la menaçant de pluſieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cét avertiſſement d'abord ; mais eſtant tombée

malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary; & par son avis, fit vœu de bastir ce Temple, apres avoir appaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plustost guerie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aller accomplir son vœu, avec une suitte nombreuse, dont une partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrémement, nommé Combabe, quoy que celuycy fist tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnassent quelque prise à la médisance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste, apres avoir obtenu sept jours pour se preparer au départ. Il commença là à deplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince, dont il estoit le favory, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir, il se couppa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy; & les ayant fait embaûmer, les porta au Prince dans un vase cachetté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor jusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit, & apres l'avoir scellé de son seau, il le remit entre les mains de ceux qui avoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il avoit apprehendé, arriva; car cette jeune Princesse devint amoureuse de luy, par une longue frequentation, en l'absence de son mary. Ceux du païs l'attribuent à la colere de Junon, pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Deesse de faire paroistre

la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne servoit qu'à l'augmenter ; & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si accomply, l'allumoit de plus en plus, elle resolut à la fin de se declarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit un grand festin, afin d'avoir moins de pudeur, & de le pouvoir attribuer à gayeté. Et comme ils eurent souppé elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy découvrit sa passion. Il luy répondit premierement qu'il voyoit bien que c'estoit par galanterie, & pour l'éprouver, afin de se moquer apres de luy; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maistre. A la fin, comme elle ne recevoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir, ajoûtant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si imprévû, quitta sa poursuite, & non pas son amour ; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy ; & tâchoit à divertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple, qui deviennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux, sans que les maris en prennent aucune jalousie, l'imputant à la divinité. Cependant, l'amour de la Reine devint si public, qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rappella Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse mesme qui l'accusa de l'avoir voulu corrompre, comme Phedre fit Hipolite, voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais

Ils sont Eunuques.

ie ne puis croire, si elle l'aymoit veritablement, qu'elle se pût resoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence pres du Roy, asseuré sur sa vertu, il ne fut pas plûtost arrivé, qu'il fut arresté prisonnier; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'avoir débauché sa femme, trahy son bien-faicteur, & soüillé les mysteres des Dieux, par un adultere. Toutes les excuses qu'il eût pû alleguer, ne luy eussent servy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne répondit-il rien à ces accusations; mais comme il vit qu'on l'alloit envoyer au supplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le depost qu'il luy avoit donné, comme l'accusant sous main de se le vouloir approprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi-tost, il rompit le cachet, & fit voir les pieces justificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-mesme. Mais pour le consoler du mal qu'il luy avoit fait, il envoya sur le chãp tous ses accusateurs au supplice; & ils receurent la mort, sur le point qu'ils attendoient la recompense. En suite, il combla ce jeune Seigneur de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Apres, il le renvoya à sa priere, travailler à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit demeuré imparfait; & pour recompense de sa vertu, il luy fit dresser une statuë d'airain dans ce mẽme Tẽple, en habit d'homme, avec un visage de femme, fait de la main du meilleur Maître de ce tẽps. *Hermaclés le Rhodien.* Où on dit que plusieurs de ses amis, par complai-

sance ou par inſpiration, ſe firent Eunuques à ſon exemple, & qu'ils allerent paſſer là avec luy, le reſte de leurs jours, pour le conſoler. Cette coûtume ſe conſerve encore parmy les Preſtres de ce Temple; mais ils n'ont plus ny d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre mal-heureuſe qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une jeune étrangere eſtant devenuë amoureuſe de luy, ſe tua de deſeſpoir, apres qu'elle eut apris ce qu'il étoit; de ſorte que touché veritablement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que perſonne à l'avenir n'y fuſt trompé. Voila l'hiſtoire de Combabe. Je parleray tantoſt plus particulierement de ces Preſtres, & diray leurs couſtumes & leurs ceremonies; mais ie veux avant cela vous décrire le Temple & ſa ſituation. Il eſt baſti au milieu de la ville ſur une coline, & ceint de deux murs, dont l'un eſt fort ancien, & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent toiſes, où ſont ces Priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cents braſſes de haut. Nonobſtant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & qui y demeure perché l'eſpace de ſept jours. La pluſpart croyent qu'il converſe là haut avec les Dieux, qui entendent de plus prés ſes prieres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du païs. Mais les autres croyent que c'eſt en memoire du déluge, où les hommes ſe ſauverent au plus haut ſommet des arbres & des rochers. Toutefois, ie croy plûtoſt que c'eſt en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dreſſe, ont accouſtumé d'avoir un homme de bois au haut bout, dont ie ne diray pas la raiſon. Or ces gens-cy y montent

Ou, parce qu'il

de cette sorte ; Ils se lient à travers le corps avec la statuë ; & appuyant le bout du pié sur les endroits qui débordent, se guindent en haut, levant la corde où ils sont attachez, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut, ils jettent en bas une corde qu'ils ont portée avec eux ; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece, soit d'or ou d'argent, ou de cuivre ; & disent leur nom à un homme qui est en bas, qui en avertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnant une clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir ; & que si-tost qu'il veut sommeiller, il y a un Scorpion qui le réveille, ce que ie ne sçay point ; mais cela fait partie de ces mystéres : Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'orient & ressemble à ceux d'Ionie ; il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits dégrez de pierres ; apres quoy l'on trouve un grand portique, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couverture, sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort longtemps, & qui se fait sentir de fort loin ; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties, dont l'une est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez ; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y

ne la sçait pas, ou parce qu'elle est mystérieuse.

entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statuës d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises; mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lyons. Ils appellent Jupiter d'un autre nom; quoy que sa statuë soit toute semblable aux autres du même Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déesses; car elle tient un sceptre en une main, & en l'autre une quenoüille; elle a la teste couronée de rayons, elle est coiffée de tours; elle est ceinte d'une écharpe, comme la Venus celeste. Elle est aussi ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs, qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Armenie, Medie, Babilone, & des Indes mesmes: Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre precieuse qu'elle a sur la teste, qui jette tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumiere; & paroist seulement comme de feu. Cette statuë a une autre merveille; c'est que de quelque costé qu'on la considere, il semble toûjours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de mesme métal, qui n'a point de nom; aussi ne ressemble-t'elle à aucune statuë des Dieux, & l'on se contente de la nommer la statuë. Les uns disent que c'est Bacchus, les autres Deucalion ou Semiramis, à cause qu'elle a une colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la statuë du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de representation du Soleil ni de la Lune;

Minerve, Venus la Lune, Rhée, Diane, Nemesis, les Parques.

Sardonix, Hyacinthes, Emeraudes, &c.

Ou, ni de forme particuliere, mais porte l'image des autres Dieux. Ou, au haut.

parce qu'ils disẽt que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point ; c'est pourquoy on en garde l'image. En suitte est la statuë d'Apollon, puis Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollõ est peint barbu, & en un âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coûtume, parce qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa statuë a encore cela de particulier, qu'elle est habillée au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres particularitez; mais ie me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle qu'Apollon rend luy-mesme ; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors ses Prestres le prennent sur leurs épaules ; & s'ils ne le font, il se meut de luy-mesme, & suë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme un cocher fait ses chevaux, tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre; tant que le souverain Prestre l'interroge de ce qu'il veut sçavoir. Si la chose luy déplaist, il recule; sinon il s'avance, & ie l'ay veu une fois s'élever & marcher par l'air. Voilà comme ils devinent sa volonté; & ils ne font rien en public ni en particulier, sans l'avoir consulté auparavant. Il predit le changement des temps & des saisons, & la mort mesme ; jusques-là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer, ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain, avec plusieurs statuës, tant de Rois que de Sacrificateurs, dont ie diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, étendant la main & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on

n'adoraſt qu'elle par tout ſon Empire, elle tomba dans des grandes calamitez; qui l'ayant fait devenir ſage, elle ordonna qu'on adereroit deſormais Junon au lieu d'elle; c'eſt pourquoy elle fait ſigne de la main que c'eſt elle qu'il faut adorer. J'y ay veu auſſi les ſtatuës d'Heléne, d'Hecube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Niree, de Progné & de Philomele; celles-cy en l'eſtat qu'elles eſtoient avant que d'eſtre changées; & Térée peint en oſeau. Il y en a encore une autre de Semiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, une de Stratonice, qui eſt fort belle; & une autre d'Alexandre, peint au naturel; avec Sardanapale tout aupres; mais en autre figure & en autre habit. Au parvis du Temple ſont pluſieurs beſtes ſauvages & domeſtiques, qui vivent enſemble ſans ſe faire mal, ni à perſonne; ce qu'on impute à la divinité, à laquelle elles ſont conſacrées. Il y a pluſieurs Preſtres, dont les uns ſont employez à égorger les victimes, les autres à faire des effuſions; ceux-cy porter le feu, ceux-là à ſervir à l'Autel. Il y en avoit de mon temps plus de trois cent, ſeulement occupez aux ſacrifices. Ils ſont tout habillez de blanc, & portent un chapeau ſur la teſte; mais le ſouverain Pontife eſt veſtu de pourpre, avec une Tiare d'or & s'élit tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui ſervent aux Ceremonies, comme joüeurs de flûtes & de chalumeaux, de Preſtres chaſtrez; ſans parler des femmes épriſes de fureur prophetique. On ſacrifie deux fois le jour, & chacun ſe trouve au ſacrifie; mais l'on ne dit mot à ceux de Jupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Junon avec force chanſons, au ſon des flûtes & des cymbales, ſans qu'on ſçache la

Chevaux, beufs, lyons, ours, aigles.

Jupiter.

raiſon de cette diverſité. Il y a un eſtang fort poiſſonneux prés du Temple, où il y a de grands poiſſons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu un pluſieurs fois qui avoit ſur l'aileron de l'épine du dos, un petit ouvrage d'or qu'on y avoit appliqué. On dit, mais je ne l'ay pas éprouvé, que cét eſtang à deux cent braſſes de profondeur; mais il y a un Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui ſe remuë, & pluſieurs le croyent; mais ie penſe qu'il eſt porté ſur des colomnes, qui ſont au fond de l'eau. Cét Autel eſt touſiours couronné & encenſé par des perſonnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait auſſi de grandes feſtes, qu'on appelle les décentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Junon toute la premiere; de peur que Jupiter n'enviſage devant elle les poiſſons; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance donc, & le prie de ſe retirer; ce qu'il fait à la fin, apres quelque conteſtation. Les plus grandes ceremonies ſe font à la Mer, dont ie ne diray rien, parce que ie ne m'y ſuis pas trouvé; mais ceux qui y vont, en rapportent chacun un vaſe plein d'eau, qui ſe doit ouvrir par l'un des Prêtres Eunuques, qui demeure ſur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy eſt de grand revenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu, & apres avoir ſacrifié, on ſe retire. La plus grande feſte que j'y aye veuë, eſt au commencement du Printemps, & s'appelle la Torche ou le bûcher. On coupe pour cela de grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chévres, & autres animaux tout vifs, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'ar-

PAGINATION INCORRECT

gent ; puis on y met le feu, apres avoir promené les Dieux à l'entour.

Plusieurs accourent à cette feste, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au service divin, qui se donnent le fouër les uns aux autres sur les épaules, apres s'estre tiré du sang des coudes.

Cependant, on jouë du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ : mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuvent entrer.

Quelques-uns entrent alors en fureur ; & apres avoir jetté de grands cris, tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles, puis courent tout nuds par la ville, les tenant en leur main, & les jettent dans une maison, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au bûcher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couvrent de pierres, puis se retirent ; mais ils n'oseroient entrer de sept jours au Temple, encore faut-il qu'ils se purifient auparavant.

Lors qu'ils ont veu un corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain : mais les parens du mort n'y peuvent aller, qu'apres trente jours, & seulement apres s'estre rasé la teste. Les bestes qu'on immole, sont des taureaux, des vaches, des brebis, & des chévres : mais on n'y sacrifie jamais de pourceau, quoy que quel-

Ou bœufs.

ques-uns croyent que ce n'eſt pas par abomination, mais par reſpect ; & que c'eſt pour cela auſſi qu'ils n'en mangent point.

De tous les oiſeaux, le pigeon leur eſt le plus ſaint, & ils ne l'oſeroient ſeulement toucher ; Que s'ils le font par hazard, il ſont pollus le reſte du jour ; c'eſt pourquoy les pigeons converſent parmy eux ſans crainte, & mangent devant tout le monde.

Ceux qui arrivent la premiere fois à cette feſte, ſe font raſer la teſte & les ſourcils ; & apres avoir ſacrifié une brebis, l'appreſtent & la mangent ; puis étendant la peau ils s'agenoüillent deſſus, & ſe coëffant des piez & de la teſte, prient les Dieux en cét état, d'avoir agreable le ſacrifice, à la charge de leur en faire un autre plus grand. Apres, ils ſe couronnent d'une guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent ; mais depuis qu'ils ſont ſortis de leur païs, juſqu'à leur retour, ils ne ſe lavent ni ſe deſalterent qu'avec de l'eau fraiſche, & ne ſe couchent que ſur terre. Lors qu'ils arrivent dans la ville où eſt le Temple, ils ſe logent chez un homme de leur païs, que chaque ville y entretient pour ce ſujet, & qu'on nomme le Montreux ; parce qu'il enſeigne tout ce qu'il faut faire. On ne ſacrifie pas dans le Temple ; mais apres avoir amené ſa victime à l'Autel, & fait ſes effuſions, on la ramene chez ſoy, ou l'on fait ſes prieres & ſon ſacrifice. Il y en a encore d'une autre ſorte, que l'on fait en cette façon. On couronne ſa victime, puis on la iâche à la porte du temple, d'où elle ſe precipite en bas du toc ſur lequel il eſt baſty, & ſe romp le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans.

Cela a du rapport à nos myſteres.

Hieropolitis.

horsmis qu'ils les enferment auparavant dans un sac, puis les jettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se brûlent tous, les uns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brûlure. Ils pratiquent une autre coûtume, qui est de laisser croistre les cheveux aux enfans, jusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les couper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans un vase d'or ou d'argent, apres avoir écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand j'estois jeune; & ma chevelure est encore au Temple dans un vaze; mais les jeunes gens consacrent aussi les premices de leur barbe. Il n'y a que les Trezeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coûtume; car les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheveux, à l'honneur d'Hipolite.

Espece de babtesme de feu.

LA LOUANGE DE DEMOSTHENE.

Ce Panegyrique est d'une façon toute particuliere, car outre qu'il se fait comme en passant, il finit par un Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.

COMME ie me promenois à Athenes sous le Portique, un peu avant midy, ie trouvay en sortant à main gauche, Tersagore, dont le nom peut-estre ne vous est pas inconnu; C'est un petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criay d'abord, D'où vient le Poëte Tersagore; & ou va-t'il? Je viens, dit-il

de chez moy, pour me promener icy ; car ie me suis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance ; & si tu és de loisir, ie te montreray ce que j'ay fait, car ie l'ay apporté avec moy. Je n'ay rien à faire, luy dis-je ; & j'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homere, comme autant de remercimens des avantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, ie suis plûtost venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces : Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu sçais, avec de grands cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Plût à Dieu, luy dis-je, que les vœux y servissent de quelque chose ; car il y a long-temps que j'aurois fait le Panegyrique de Demosthéne. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & nettoyé la poussiere de ses pieds, vouloit entretenir un Athlete qui estoit prest d'entrer à la lute ; mais l'autre luy répondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au commencemẽt de la cariere. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, me dit-il, que de loüer Demosthéne. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homere que de luy ; & que tu te glorifie d'avoir achevé le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre ? Je ne voudrois pas, reprit-il, faire naistre quelque different entre ces Heros ; mais il est vray que j'ay plus d'inclination pour le premier. Ne le semble-t'il pas, luy dis ie, que j'ay le même sentiment pour Demosthene,

que tu-as pour ton Homere ? Tu-és peut-estre de ceux qui croyent que la Proſe n'eſt rien, à comparaiſon des Vers, & qui nous mépriſent comme les Cavaliers font les gens de pied? Dieu me garde, dit-il, d'eſtre fou juſqu'à ce poinct, quoy qu'il faille de la fureur pour la Poëſie. Il en faut auſſi pour la Proſe, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ny de ſublime, ſans quelque eſpece d'enthouſiaſme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homere, avec ceux des principaux Orateurs, & particulierement de Demoſthene, comme l'invective d'Achile contre Agamemnõ, avec celle de ce grand-homme contre Philippe, à qui il reproche preſque les meſmes vices. *C'eſt un bon augure*, dit l'un, *de combatre pour ſon païs*. Et l'autre. *Il faut que les gens de bien qui entrent dans le maniement des affaires publiques, n'ayẽt que de belles eſperances.* En un autre endroit, *Quels ſoûpirs ne pouſſeroient point ces Grands hommes qui ſe ſont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur païs?* Ce qui ſe raporte à ce que dit Homere. *Que le vieux Pelée jetteroit de grandes clameurs, s'il avoit apris ces choſes.* Je compare auſſi *le torrent de Python*, avec *les tempeſtes d'Vlyſſe*; Et, *ſi nous eſtions exempts de mort & de vieilleſſe*, avec ces mots; *La mort eſt commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne ſont pas plus exempts de ſes coups, que les Cabanes des Bergers.* Enfin, leur eſprit s'eſt rencontré en mille endroits, où l'on voit la meſme vigueur, les meſmes mouvemens, les meſmes figures, les meſmes tranſitions, les meſmes comparaiſons, & les meſmes penſées, exprimées avec la meſme facilité. Mais il me ſemble que Demoſthene a repris plus delicatement la moleſſe des

Atheniens, que s'il les eût appellez femmes, à l'exemple d'Homere, & qu'il represente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du cõbat. Les nombres mesmes & les cadences de cét Orateur chatoüillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes dans ses ouvrages à celles de la Nature. Je ne mépriſe donc pas ton talent, quoy que ie croye que la loüange d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Demosthene. Car on ne sçait ny ce qu'il estoit, ny ce qu'il faisoit, ny son païs, ny sa race, ny le temps auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophone est sa patrie ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thebes, ou cét autres villes: Ny si son pere est Meon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & sa mere Menalopis, ou quelque Nymphe d'entre les Dryades; & s'il a vécu du temps des Heros, ou depuis. Car on ne sçait pas même s'il n'est point plus ancien qu'Heſiode, sous le nom de Meleſigene, & s'il estoit pauvre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc faire fondement sur des choses incertaines, il se faut renfermer dans les loüanges de la Poëſie, au lieu que tout est illustre en Demosthene; & qu'il ne couste rien à apprester des viandes qui sont exquises, parce qu'elles sont bõnes, mêmes sans apreſt. Premierement, il estoit d'Athenes, qui est ſi celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grece. Que ſi c'estoit la patrie de mon Heros, ie pourrois parler des Dieux à qui elle doit

Thebes. Egypte.

son origine; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs presens, & de leurs mysteres? Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblées, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trophées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre; qu'il faudroit plus d'un Demosthene pour les pouvoir dignemẽt décrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux loüanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate même a inseré les loüanges de Thesée, parmy celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illustres Galans; & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matiere, & de faire, cõme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laissant donc Athenes, venons à la dignité de son pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la loüange du fils; Il estoit Admiral, & l'on sçait qu'en son païs il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orphelin, cela n'a servy qu'à faire éclater davantage la gloire de cet Orateur. On ne sçait rien de l'éducation & des exercices d'Homere; & pour le loüer on ne peut pas se servir du laurier d'Hesiode, qui inspiroit la Poësie aux Bergers de la cõtrée; Mais pour toy, tu as dans les loüanges de Demosthéne, Callistrate, Isocrate, Isée, Alcidamas, Eubulide. Tu peux ajoûter qu'encore qu'il y eût mille sujets de débauche dans Athenes, capables de corrompre iusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs peres; tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Demosthéne, nonobstant la negligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de sa jeunesse. Mais l'ame

de l'hõneur & de la vertu le transporta de la maison de Phrynée, à l'école de Platon; d'Aristote, de Theophraste,& de Xenocrate. Tu pourras dire là dessus,qu'il y a deux sortes d'amour;l'un brutal,& veritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux, & suiet aux tempestes & aux orages; l'autre celeste, qui nous attire à soy par une douce violence,comme par la chaine d'or de Jupiter, & nous approche de son trône. C'est cét amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la moitié de la teste. Qui luy rendit facile la grotte, le miroir, & l'épée; Qui luy fit vaincre les defauts de sa langue,de sa prononciation, de sa memoire; mépriser les bruits du peuple,& passer les nuits & les iours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas émerveiller si son eloquence nous étõne,tant par la multitude des pensées,& par la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouvemens. Il a par tout de la force,de la grandeur,de la sagesse, de la varieté. Enfin, il est le seul des Orateurs,comme dit Leosthéne,dont le discours est animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eschyle, qu'il travailloit apres avoir bû, afin d'avoir plus de feu; vû qu'il ne bûvoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demades que les autres Orateurs haranguoient à l'eau;mais que Demosthene y composoit: Et Pytheas disoit que ses harangues sentoient l'huile,à cause de la peine qu'il y prenoit. Voila ce que nous avons de commun dit-il, dans les loüanges d'Homere & de Demosthene; mais venons à ce que celuy-cy a de particulier, sa douceur,son humanité,sa vigilance,sa vigueur à entreprendre & à executer. Comme il vouloit continuer,ie l'in-

Voyez les remarques.

Horloge d'eau.

terrõpis,& luy dis qu'il avoit envie de me noyer
& nõ pas de me desalterer. Ouï, dit il, si ie veno
à parler de ses grandes & immortelles actions, d
sa magnificence dãs les festins publics & dans le
spectacles, des dépenses qu'il a faites pour arme
des Galeres, pour fortifier la ville d'Athenes, pou
delivrer les captifs, pour marier les pauvres fille
Quand ie cõsidere toutes ces choses avec le rest
de son Gouvernement ; ses Loix, ses Decrets, s
Ambassades, ses Harangues ; Je dis en moy m
me, Comment un homme peut-il apprehende
de manquer de matiere, dans les loüanges de D
mosthene? car à te voir faire des vœux & des so
haits, il sembloit que tu en fusses en peine. Ma
tu devrois plûtost apprehender d'en estre acc
blé, & de ne pouvoir contempler tant de lumi
re. Car il m'est arrivé la même chose dans les lo
anges du Prince des Poëtes ; & ie faillis à to
quitter, pour ne les pouvoir bien comprendr
Mais pour ne point passer pour un faux aigl
dans la Poësie, i'y accoûtumay peu à peu mes r
gards. Toutefois, ton travail, comme ie dis, m
semble plus aisé que le mien. Car toute la loüa
ge d'Homere est renfermée dans sa Poësie, par
qu'on ne sçait rien du reste, que ce qu'on en co
jecture par là ; mais celle de Demosthene est c
me un parterre de fleurs, où l'œil ne sçait q
choisir ; ou comme ces festins de voluptueux,
l'on trouve dequoy contenter tous les sens. Ain
l'on ne sçait sur quoy arrester sa veuë, lors qu'
vient à considerer, ou sa nature, ou son art ;
son esprit ; ou son éloquence, ou sa conduite,
sa resolution ; ou le mepris qu'il a fait des r
chesses, ou sa justice, ou son humanité,
sa prudence, ou le nombre innombrable de

belles actions ; Eubœe , Megare, Beocie, Chio, Rodes , l'Hellespont , Bisance , qui nous font écrier avec Pindare , *Que chanteray-ie le premier, ou Ismene ou le javelot doré, ou les soldats engendrez des dents du serpent , ou Thebes aux sept portes, ou la force d'Hercule l'indomtable, ou les divers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie?* Ainsi, l'on ne sçait que loüer, ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort ou son éloquence, ou sa doctrine; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre separement, & s'exercer sur l'une de ces choses, cõme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la mettra en paralele, avec celle de Periclés, qui a esté comparée à des foudres & à des tõnerres, & qui laissoit un éguillon dans l'esprit; mais la nostre a cét avantage, qu'elle a souffert l'éfort des temps & le jugement de la posterité; au lieu que celle de Periclés est morte avec luy. Mais ie te laisse cela à traitter, si tu prens ce sujet ; Que si tu te proposes de loüer ses vertus ou ses actions, tu en pourras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veux t'estendre davantage ; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de loüer quelquefois une partie de son Heros, comme la teste, les pieds ou la chevelure, les armes mesmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisément, quand tu n'entreprendrois de loüer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy mesme à les loüer toutes ensemble. Comme Thersagore faisoit ce discours, avec beaucoup de vehemence ; Je croy , luy dis-je , que tu veux faire

Ou, Melie à la quenouille doré.

voir que tu n'és pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'étant plus en peine de traitter ton sujet, tu m'écoutes plus attentivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veüille seulement que tu n'aies fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des regles pour un aprentif, & il y a long-temps que ie sçay toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est toûjours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples; qui pour monster son adresse fit plusieurs tours sur une même ligne, à l'entour de l'Academie, sans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car ie fais tout ce que ie puis, pour m'éloigner du chemin batu, & pour quitter la route des autres; ce qui est assez difficile, quand on court dans une même cariere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui se veautrast dans la poussiere. Car comme il y travailloit, celuy qui l'avoit cõmandé estãt arrivé, & se mettãt en colere de ce qu'il faisoit un cheval courãt, qui élevoit une grande poussiere sous ses pieds, il ne fit que renverser le tableau, & luy demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu és plaisant, luy dis-je, de croire que ie n'aye essayé encore qu'un chemin; tu dois plûtost craindre que ie n'aye tenté toutes les voyes, & que ie ne sois contraint à la fin de faire comme Protée; qui s'estant changé en mille formes, reprit la sienne, parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy,

pour t'empeſcher de tomber dans mon ſentiment. Nullement, luy dis-je, j'aime mieux laiſſer tout là, pour t'entendre. Car peut-eſtre qu'étant défait de ce qui te met en peine, tu commenceras à ſonger à moy. Apres nous eſtre donc aſſis ſur les ſieges les plus proches, il me lût ſon Poëme, que ie trouvai fort beau; mais comme il eſtoit au milieu, il ferma tout à coup le livre, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athenes, lors qu'il vaque au jugement des procez, & aux affaires publiques. Car j'ay trouvé avec grand ſoin, dit-il, les memoires des Rois de Macedoine, où ſont entr'autres choſes les geſtes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Demoſthéne, que tu ſeras bien aiſe d'entendre. Pour recompenſe, luy dis-je, ie te donnerai une favorable audience, afin que tu acheves le reſte de ton Poëme; mais apres cela ie ne te quitterai point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as traitté ſplendidement à la naiſſance d'Homere, & que tu as celebré meſme en quelque ſorte celle de Demoſthene. Comme il eut achevé de lire, nous ne tarcâmes qu'autant qu'il falloit pour le loüer; puis il me mena chez luy, où apres avoir eſté aſſez long-temps a chercher parmy ſes papiers, enfin il me apporta ces memoires; & ſi vous voulez, ie vous diray ce qui y eſtoit, ſans y rien changer. Car ce n'eſt pas moins d'honneur à Eſculape, lors qu'on recite a ſa feſte des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que ſi l'on en faiſoit exprés; & l'on commence déja à ne plus joüer de nouvelles pieces, aux feſtes de Bac-

Ou, que tu en veux faire de meſme dy.

chus, mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agreables lors qu'elles sont bien representees. Voicy donc l'endroit du livre qui concerne Demosthene ; & il est conçu en forme de dialogue. Comme on fut rapporté à Antipater, qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il avoit envoyé pour se saisir des bannis, estoit arrivé, il le fit entrer aussi tost ; car il l'attendoit avec impatience, & luy avoit donné ordre d'emmener Demosthene, sans luy faire aucun deplaisir. Le livre vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te Gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as ammene Demosthene.

ARCHIAS. Je l'ay emmené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voila son urne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'emmener vif, quelque promesse que ie luy aye pû faire; & il eust esté plus aisé de forcer les murs de Bisance, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athenien faisoit plus de cas de moy que de la Patrie, ie luy donnerois de l'argent, & non pas mon amitie. Mais lors qu'il me hait pour son païs, il m'est en grande veneration ; & une ville me semble heureuse, qui a un tel Citoyen. Pour les traistres, apres m'en estre servy, ie tâche de m'en défaire ; mais ie voudrois avoir aupres de moy un Ministre aussi incorruptible que celuy-là, & j'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangeres. Car ie prefere les charmes de la

perſuaſion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie ſuis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Athenes avec Dopithe.

ANTIPATER. Quoy! tu apprehendes maintenant les forces des Atheniens? Pour moy, ie me mocque du Pirée & de ſes Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui paſſent toute leur vie dans les jeux & dans la debauche? Sans Demoſthene j'euſſe pris Athenes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Theſſalie; mais il ſe trouvoit par tout, pour rompre mes deſſeins, ou les traverſer. Nous ne l'avons jamais pû ſurprendre par aucune entrepriſe, ni ſecrette ni publique. C'étoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t'il conteſté Amphipolis, Oynthe, la Phocide, le Pyle, l'Helleſpont, la Querſoneſe. Il eſtoit continuellement à animer ſes Citoyens, & à les réveiller de leur aſſoupiſſement. Il leur faiſoit employer les dépenſes de leurs jeux, à l'entretenement des ſoldats. Il rétabliſſoit la marine, en faiſant obſerver les loix abolies par le temps ou par la negligence. Il faiſoit ſouvenir le peuple d'Athenes, de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne ſongeoient plus qu'à vivre honteuſement aux dépens du public. Il reünifioit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ni tromper ni ſurprendre, ni corrompre. Il eſtoit plus redoutable luy ſeul, que toutes les Flottes & les Armées; il égaloit la prudence de Pericles, la magnanimité de Themiſtocle, & la probité d'Ariſtide, & ſervoit autant à ſon païs que tous les trois enſemble. Que s'il euſt eu le commandement des Armées, & l'adminiſtration des Finances, que n'eût-il point fait, puiſque nous avions tant de peine à nous deffendre de la force ſeule

de ſes paroles ? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif ?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Eſt-ce qu'il eſt mort en chemin ?

ARCHIAS. Non ; mais en l'Iſle de Calaure.

ANTIPATER. Peut-eſtre, par voſtre negligence, parce que vous n'en avez pas eu ſoin.

ARCHIAS. Il n'eſtoit pas en noſtre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me comptes-là des Enigmes ; Vous l'avez pris vif, & il n'eſtoit pas en voſtre pouvoir. N'as tu pû empeſcher qu'on ne luy fiſt aucune injure ?

ARCHIAS. Cela n'eſt pas arrivé par noſtre faute.

ANTIPATER. Peut-eſtre que vous l'avez tué vous-meſmes ?

ARCHIAS. Non ; quoy que nous ayons tâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeïr. Mais qu'en euſſes-tu fait, quand nous te l'euſſions amené tout vif, ſinon de le faire mourir ?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Demoſthene, ni moy ; Archias ; mais tu crois qu'on trouve des Demoſthenes comme des Himerées, des Ariſtoniques & des Eucrates, qui ſe ſont élevez pendant les diviſions, & ont paſſé comme des torrens ; gens ſans cœur, inſolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaiſe. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuſer, quoy qu'il fit profeſſion d'amitié avec luy, & de ſervir de miniſtre à un crime, dont les autres ſe repentirent incontinent : Car De-

mosthene fut aussi tost r'appelle, & son retour fut plus illustre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cet imposteur, qui s'en estoit servi contre son ami. Mais Demosthene, me diras tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand ie considere sa foy, son integrité, sa justice; car ie respecte par tout la vertu, mesme dans un ennemi; & ie n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laissa aller ces deux illustres Lacedemoniens, Bulis, & Sperquis, apres avoir admire leur valeur. Je revere donc Demosthene, quoy que ie ne l'aye vû que deux fois dans Athenes, sans le pouvoir entretenir que fort peu; mais j'ay appris ailleurs ses perfections, & les ay remarquees moy mesme dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que j'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athenes, tant pour la beauté des pensees & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'elegance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Apres avoir donc assemblé les Grecs à Athenes, pour accuser devant eux les Atheniens, nous nous repentîmes d'avoir creû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes ouï les raisons de Demosthene, où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme ie dis, ie ne mets qu'au second rang son éloquence, & j'admire bien davantage sa conduite & sa resolution, d'avoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et ie sçay que Philippe de Macedoine avoit le mesme sentiment que moy; Car comme on luy eut presenté un iour une harangue que Demosthene avoit fait contre luy, & que Parmenion ne pût s'empecher d'en mur-

murer : Laissons, dit-il, la liberté de parler à Demosthene, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que j'aymasse mieux l'entretenir que pas un des Officiers de ma maison ; veu que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine toutes mes entrepriſes. Voila ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis ; comptant entre ſes bonnes fortunes, de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene ; & iugeant assez combien il seroit redoutable, avec ſes forces, puisque les foudres de ſon eloquence estoient tant à craindre. Apres la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'avoit mis pour avoir reüny contre luy toutes les forces de la Grece, & luy en avoir fermé l'entrée. Car il devoit plus à la victoire à la Fortune, qui est la maistresse des evenemens, & au defaut des ennemis, qu'à ſa conduite ou à ſa valeur. Comme on luy disoit dont que le peuple d'Athenes estoit ſon Antagoniſte ; il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Demosthene ; & que ſans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaiſſeau ſans Pilote. Auſſi, lors qu'il envoyoit des Ambaſſadeurs vers les autres Citez de la Grece, ſi Demosthene y alloit pour le contrecarrer, il deſeſperoit du ſuccez de ſon entrepriſe ; Il disoit que tous ſes deſſeins estoient renverſez, & qu'il estoit impoſſible de triompher de l'eloquence de cet homme Si j'avois donc entre les mains un ſi grand Perſonnage, ie me garderois bien de le faire mourir, & me ſervirois de ſes conſeils, à l'établiſſement de noſtre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dés l'heure qu'Ariſtote l'amena à Alexandre, auquel

il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir ; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. Cependant, vous avez les mesmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Phocion, & d'un Philocrate ; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a depensé tout son bien pour affranchir son païs. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien sur son esprit, vous tâchez de l'étonner par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athenes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son païs, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires ; & il a pris cet employ comme une étude, & un exercice de vertu. Je desirerois donc, Archias, de le posseder, pour avoir son avis sur les affaires presentes, & pour oüir la voix de la liberté, parmy les applaudissemens des flatteurs, & un conseil sincere au lieu des cajoleries de la Cour. Du reste, Demosthene merite quelque blâme, c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate, & pour avoir mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pû trouver ailleurs des amis plus constans & plus fidelles.

La gravité, la tempérance, la patience, la prudence & la liberté.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy d'autres choses ; mais non pas celle-là, Antipater ; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy, Archias ; mais comment est-il mort?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage, quand tu le sçauras ; car nous-mesmes qui

l'avons vû, ne cessons de nous en étonner. Il meditoit la fin des long-temps, comme tu le jugeras par la suite, & se retira dans un Temple, d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dites-vous pour cela?

ARCHIAS. Je luy offris le pardon, quoy que je ne fusse pas asseuré de l'obtenir; car je te croyois plus irrité contre luy; mais je ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment reçût il cette proposition? ne me le celle point. Je voudrois y avoir esté present; car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & de voir s'il a pû conserver son ame droite & sans gauchir jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension; Au contraire, il me dit en raillant, que j'étois un trop mauvais Acteur, pour luy persuader de ta part un mensonge avantageux.

Archias avoit joüé des Comedies.

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort sans accepter tes offres.

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste, tu jugeras qu'il y avoit quelqu'autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas estrange que les Macedoniens prissent Demosthene, apres avoir pris Olynthe, Amphipolis, & Orope; & ajoûta; car j'avois donné ordre qu'on écrivit tout ce qu'il diroit, & je ne te le celeray point, puisque tu le desires sçavoir; il a dit ces mots: Pour moy, Archias, j'appreh endois de paroître devant Antipater, de peur qu'il ne me fist souffrir la mort, ou quelque chose de pire; Mais s'il est vray ce que tu dis, je dois plus apprehender ses caresses, de

crainte qu'elles ne me faſſent perdre l'eſtime que j'ay aquiſe, & que toute la Grece ne me conſidere comme un traitre & un déſerteur, qui l'a abandonnée pour paſſer au party de ſes ennemis. Si ie dois vivre, il faut que ce ſoit le Pirée qui me conſerve, & les vaiſſeaux que j'ay équipez pour la Republique, & les fortifications que j'ay faites à mes dépens, & les frais que j'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion; & Solon, & Dracon, & la Liberté que j'ay deffenduë iuſqu'à la mort; & les loix navales & militaires que j'ay rétablies, & les vertus de nos anceſtres, & leurs trophées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont ſouvent couronné, & la Grece dont juſqu'icy j'ay maintenu la puiſſantee. Que ſi ie dois vivre aux dépens d'autruy, que ce ſoit aux dépens des captifs que j'ay rachetez, & des peres dont j'ay marié les filles, ou des pauvres dont j'ay aquité les dettes. Et ſi toutes ces choſes ne peuvent rien, ni l'empire des Iſles & de la Mer, que j'ay aquis à mon païs, ni la franchiſe du Temple de Neptune, ni ſon Autel que j'embraſſe, ie mourray plûtoſt que d'aller en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'eſt pas que ie ne puiſſe gagner l'affection des Macedoniens, auſſi bien que celle de mon ingrate Patrie, ſi ie voulois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas, & de Demades, mais j'ay trop de cœur pour me repentir de ma vertu, & trop de reſpect pour Codrus, & pour les filles d'Erectée. Ie ne veux pas qu'on me puiſſe reprocher d'avoir changé avec la Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon pouvoir, qui eſt un azile ſans reproche. Je n'iray point faire la cour à un Tyran pour deshonorer ma Patrie, & perdre ma liberté ſans laquelle il

Qui s'offrirent à la mort pour leur païs.

m'eſt honteux de vivre, & dans laquelle il m'eſt honneſte & avantageux de mourir. Il te ſouvient bien, toy qui as ioüe des Tragedies de ce Poëte qui dit d'une Dame; *Qu'elle eut ſoin en tombant, que ſa cheute fuſt honneſte.* Si une fille a eu cette conſideration, Demoſthene preferera-t'il une vie honteuſe à une mort honorable; & aura-t'il oublié ſi-toſt les beaux diſcours de la Philoſophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Ame, de Platon, & de Xenocrate? Apres avoir dit ces choſes, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miſerables leur malheur, & cõme i'employois les prieres & les menaces, pour le perſuader de ſortir; Je le ferois, me dit-il, ſi i'eſtois Archias; mais tu pardonneras bien à Demoſthene, s'il n'eſt pas né pour ſervir. Alors, le voulant enlever par force, il ſoûrit; & jettant les yeux ſur la ſtatuë de Neptune; Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flotes, les rempars & les armées, qui puiſſent deffendre nôtre liberté: mais j'ay un azyle, que toute la puiſſance des Macedoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Atheniens confiaſſent leur ſalut. J'ay veſcu libre dans l'adminiſtration de la Republique, ie mourray de même, ſans craindre ny Archias, ny Antipater, comme ie n'ay craint ny Philippe ny Alexandre. Ayant ainſi parlé; Ne me forcés point, dit-il; ie ne prophaneray point, ſi ie le puis, ce Temple, & ie te ſuivray volontairement, apres avoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche, ie m'imaginay que c'eſtoit pour prendre congé du Dieu; mais il n'eſtoit pas encore hors du ſueil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater; car tu

n'emmeneras pas Demosthene ; Non par les ..... Je crûs qui aloit iurer par les morts de Marathon; mais il rendit l'esprit en cét instant. Ensuite une servante qu'on a mise à la question, nous a appris, qu'il gardoit sur soy du poison, il y avoit long temps, pour ce sujet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invincible ! Qu'il y a de courage & de resolution dans cette mort ; & de prudence à porter sur soy les gages de sa liberté. Il est allé mener une autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elisées. Renvoyons son corps à Athenes, dont il sera un plus grand ornement, que tous ceux qui sont morts à Marathon.

L'ASSEMBLEE DES DIEVX.

Momus veut purger le Ciel à l'imitation d'Athenes, des étrangers qui s'y sont introduits, au prejudice des veritables Citoyens.

DIALOGUE.

DE JUPITER, DE MOMUS, ET DE MERCURE, en la presence des autres Dieux.

JUPITER. NE murmurez plus, Messieurs, & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres comme vous avez de coûtume, pour vous plaindre de ce qu'õ a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour y donner ordre; & ie laisse à chacun le pouvoir de

dire son sentiment en toute liberté. Mercure, fay la publication.

Mercure. Paix, écoutez; Que celuy qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à representer touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

Momus. C'est moy, s'il plaist à Jupiter.

Jupiter. Il n'est point besoin d'autre permission.

Momus. Je dis donc, Messieurs, que c'est une honte de voir des hommes, qui non contens d'avoir esté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel jusqu'à leurs valets; & j'en veux dire ce qui m'en semble. Car tout le monde connoist ma franchise, & sçait que ie ne sçaurois rien taire de ce que j'ay sur le cœur, au hazard de passer pour un envieux & un médisant, comme quelques-uns déja m'appellent. Mais puisque Jupiter & le cry public me le permettent, ie commenceray sans crainte, & parleray comme j'ay fait, de ceux à qui il ne suffit pas d'estre Dieux, s'ils ne deïfient les autres, qui prennent part aux sacrifices & aux distributions celestes, avant que d'avoir esté reçeus dans la congregation, & d'avoir payé leur bien-venuë.

Jupiter. Ne parle point par énigmes; mais dy clairement ton avis, jusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secretement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des defiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

Momus. Grand-mercy, Jupiter; c'est me gratter, comme on dit, où il me demange. Cette

permiſſion part d'un grand cœur, & veritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Bacchus, ſans aller plus loin, qui a fait ce que ie dis, luy qui n'eſt qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Phenicien. Car ſans parler de ſon yvrognerie & de ſes débauches, qui ſont connuës de tout le monde, quelles gens nous a-t'il amenez avec luy ! L'un eſt cornu avec une barbe de boue, & la moitié du corps de meſme, ſuivy d'une troupe de Baſteleurs qui luy reſſemblent, touſiours ſautans & gambadans d'une façon ridicule, & faiſans peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointuës, & leur longue queuë. L'autre eſt un petit vieillard chauue & camus, la plûpart du temps monté ſur un aſne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ſes deux concubines, Ariadne & Erigone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Aſtres, & le chien de l'autre, comme pour luy ſervir de joüet, de peur que la pauvre fille n'euſt pas dequoy s'entretenir dans le Ciel? N'eſt-ce pas là ſe moquer des Dieux & des hommes? Paſſons aux autres.

Jupiter. Ne va point parler d'Hercule ni d'Eſculape ; car je voy bien que la chaleur du diſcours t'emporte. Tu ſçais que l'un eſt plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies ; & l'autre a purgé l'Univers de monſtres.

Momus. Je n'en diray rien, puis qu'il te plaiſt, quoy qu'il y euſt beaucoup de choſes à dire, & qu'ils portent encore ſur le corps des marques de briſûre, comme des eſclaves. Mais s'il m'eſtoit permis de parler de Jupiter luy-même, que ne diroit-ie point?

Jupiter. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime

encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre ; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'estre un êtranger & un inconnu.

MOMUS. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis ; car on y montre ton sepulchre. Mais ie ne veux pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, ny aux Egiens qui disent que tu és un enfant supposé ; Je me contenteray de dire que tu és la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bâtards. Tes belles metamorphoses, m'ont quelquefois fait apprehender ; tantost qu'on ne t'alast egorger, ou ateler à la charruë, lors que tu estois taureau ; tantost qu'on ne te mist au creuset, lors que tu estois or ; tantost qu'on ne te fist rostir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que ie considere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euristhée est dans les Enfers, & le Temple du valet pres du sepulchre du maistre. Bacchus le Thébain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthée, Acteon, & Learque sont les plus miserables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Deesses ont failly à ton exemple ; Témoin Tithon, Endymion, Jason, & Anchise. Mais ie laisse ces choses qui sont trop communes, & en trop grand nombre.

JUPITER. Ne parle point de Ganimede ; car ie ne veux pas qu'on le fâche.

MOMUS. Je m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché jusques sur ton Trône ; mais qui nous a emmené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit des Mèdes, & qui n'entend pas seulement la langue Greque ; de sorte qu'il ne sçait que répondre quand on boit à

luy ? Cela nous a mis en tel mépris, que les Sythes & les Gètes nous ont laiſſé là pour ſe faire d'autres Dieux ; comme entr'autres un Zamolxis qui a eſté leur eſclave. Mais ce n'eſt encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu là, viſage de chien, entortillé d'un linge ? As-tu bien l'aſſeurance de venir aboyer dans le Ciel ? Et que fait icy le bœuf Apis, avec ſes Propheties & ſes Oracles ? J'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes, & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment ſouffrez-vous, Meſſieurs, qu'on leur rende les meſmes honneurs qu'à vous & quelquefois de plus grands ? Et toy, Jupiter, endureras-tu toûjours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore ſous la figure d'un Belier ?

JUPITER. Veritablement, cela eſt un peu ſcandaleux ; mais ces figures ſont myſterieuſes ; & comme tu n'y entends rien, tu n'en devrois point parler.

MOMUS. Il faut de grands myſteres, pour diſcerner les Dieux d'avec les Animaux ; Ne le voit-on pas bien, en les regardant ?

JUPITER. Laiſſe là ces Dieux d'Egypte, il ſe preſentera un autre temps plus propre pour en parler, & acheve ce que tu as à dire.

MOMUS. Paſſons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles ; & ce qui me fâche davantage, c'eſt que le dernier eſt fils d'un ſcelerat, qui avoit tué ſa mere ; & cependant il a l'inſolence de prophetiſer en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus ; ſi bien qu'il a oſté la pratique à Apollon. Que dis-ie ? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veüille meſler, lors qu'il a eſté huilé, &

couronné ; & que pour se faire valoir, il a trouvé quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les jours. La statuë de l'Athlete Polidamas guerit de la fiévre Olympie, comme celle de Theagene en l'Isle de Tharse. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protesilas dans la Quersonese. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on mépriſe les autres ; & il n'y eut jamais tant de parjures, ni de sacrileges. Voilà une petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais encore les Dieux bâtards & étrangers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peuvent estre. Où est cette Vertu tant vantée ? & ces vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui se detruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervelle des Poëtes & des Philosophes. Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple, qu'on ne nous veut plus sacrifier ; par une fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hecatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'executer l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à chacun, dés le point de sa naissance. Dimoy, Jupiter, as tu jamais vû ces Dieux ? car pour moy, j'avouë franchement que ie ne les connois point, quoy que j'en aye souvent oüi parler. Mais pour mettre fin à ce discours, qui n'est déja que trop long, ie liray si l'on veut le Decret que i'ay fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veux ; car tu as representé plusieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de reformation, pour empescher que le desordre n'aille plus avant.

DECRET

DECRET DES DIEVX.

à la bonne heure.

MOMUS. LEs Dieux assemblez à l'ordinaire le septiéme du courant, sous le regne de Jupiter qui presidoit, assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus servoit de Greffier; le Dieu du Sommeil a prononcé cét Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté representé que plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cet honneur; & que non contens de joüir des privileges celestes, & de se souler de Nectar & d'Ambroisie, qui sont encheris de moitié depuis leur venuë, ils sont si insolens que de s'aroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se mettre à table devant les autres; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de convoquer les Etats vers le Solstice d'hyver, pour remedier à ce desordre, & d'élire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celuy de Jupiter, & Jupiter luy-même pour le septiéme, devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves. A la charge toutefois qu'avant qu'exercer leur commission, ils prêteront le serment en la forme & maniere accoûtumée, & jureront par le Styx, de s'aquiter bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ny à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffi-

ſantes,ſeront renvoyez en leur païs,leurs Autels profanez, & leurs ſtatuës renverſées,& s'ils s'ingerent à l'avenir d'entrer dans le Ciel, ou ſont trouvez ſur le chemin, ils ſeront precipitez dans les Enfers. Que ſi quelqu'un manque à faire ſes preuves, il ſera condamné par defaut. Il eſt ordonné auſſi, que chacun à l'avenir ſe mêlera de ſon métier,ſans entreprendre ſur celuy d'autruy; & que par conſequent, Minerve ne s'ingerera plus de guerir perſonne, ny Eſculape de rendre des Oracles;& qu'Apollon ſera contraint d'opter, s'il veut eſtre Prophete,Medecin,ou Violon; ſans faire tant de métiers,à quoy il ne ſçauroit ſuffire. Enfin,que les Philoſophes ſeront admoneſtez de ne plus faire de nouveaux noms, ny de parler de ce qu'ils n'entendent point.

JUPITER. Le Decret eſt iuſte ; Quiconque eſt de cét advis,leve la main. Mais non,à cauſe que dans cette aſſemblée il y en a pluſieurs qui ont interest à ce droit, i'ordonne par proviſion qu'il ſera executé. Que chacun ſe retire où il luy plaira, à la charge de revenir au premier mandement, & de rapporter le nom de ſon pere,de ſa mere,& de ſa tribu, avec les titres & autres preuves de ſa divinité ; ſans quoy il ſera chaſſé du Ciel, quand même il ſeroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQVE.

DIALOGUE

DE LYCINUS, ET D'UN PHILOSOPHE CYNIQUE.

C'eſt une deffenſe des Cyniques, & de leur façon de vivre.

LYCINUS. POURQUOY portes-tu de ſi longs cheveux, & une ſi grande barbe, & vas-tu ainſi mal veſtu, & ſans ſouliers, couchant par terre, & menant une vie ſauvage, & plûtoſt d'une beſte que d'un homme? Pourquoy és-tu vagabond, ſans t'areſter en pas un lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant iamais ce qu'il te demande? bien loin de le flatter & de luy complaire comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'eſt que ie n'ay pas beſoin de beaucoup de choſes, & que ie n'aime que ce qui ne couſte guere, & qui ne donne pas grande peine à aquerir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe ſoit un vice?

LYCINUS. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Et ſe paſſer de peu, une vertu?

LYCINUS. Tout de meſme.

LE CYNIQUE. Pourquoy donc me voyant vivre de la ſorte que tu approuves, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plutoſt que moy?

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la difference

entre se passer de peu, & mener la vie que tu menes, qui est tout à fait miserable, & qui ne differe en rien de celle des gueux, qui sont toûjours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque nous en sommes venus si avant, que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance?

LYCINUS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est necessaire, ou s'il luy faut quelque chose davantage?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien; car j'ay tout ce qu'il me faut, & par consequent ie ne suis pas pauvre; car la pauvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINUS. Comment cela?

LE CYNIQUE. Tu le sçauras, en considerant par le menu pourquoy l'on a besoin de chaque chose; comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vestir, & ainsi du reste. Or tu vois que ie ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçavoir. A quoy servent tes pieds?

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marchay-je pas aussi bien que toy?

LYCINUS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien? car la perfection du corps consiste dans sa vigueur; autrement, il ne feroit pas bien ses fonctions.

LYCINUS. Je le trouve mesme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu vov donc que mes pieds ny mon corps, n'ont pas besoin de couverture, puisque pour n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal, pour ne manger que des choses ordinaires.

LYCINUS. Il le paroist.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que ie prens estoit mauvaise, ie ne me porterois pas si bien; car la mauvaise nourriture ruïne la santé?

LYCINUS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si miserable? vû qu'elle n'altere point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour regle. Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, nõ seulement pour en iouïr; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjoüir; & tu te prives volontairement d'une grande partie; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiẽs, & tu ne te couches pas plus molemẽt qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vestu, & si tu és sage en faisant cela la Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vestir, & la plume aux oiseaux pour te servir de coussin; les raisins aux vignes, pour te produire un breuvage delicieux, & les autres choses de même, qui servẽt à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont un present du Ciel. En un mot, elle a couvert nôtre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné dequoy bâtir pour nous mettre

à couvert des injures de l'air & des saisons ; & nous a fait cent presens, qui ne sont pas seulement pour la necessité, mais pour la volupté ; de sorte que c'est estre miserable, que d'estre privé de tous ces biens ; mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais dy-moy, si un grand Prince faisoit un magnifique festin, où il y eust des viandes appresteés pour toutes sortes de personnes, grands & petits, riches & pauvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout ! & ne trouverois-tu pas plus sage, celuy qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition, sans étendre la main par tout, pour manger la part des autres ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veux-tu maintenant que nous fassions l'applicatiõ de cét exemple, ou s'il est assez visible ? Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autruy avec la leur ; puis que sans vous contenter de ce qui vous est necessaire, vous allez chercher iusques dans les pays étrangers, la matiere du luxe & de la débauche, & foüillez les terres & les mers, pour joindre le superflu au necessaire. Cependant ces choses vous coûtent plus qu'elles ne valent ; & pour ne vous pouvoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considerez, ie vous prie, combien toutes ces superfluitez vous tourmentent. Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de divisions, de meurtres, & d'empoisonnemens. Pour cela, le fils dresse des embûches à son pere, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches étoffes pesent davan-

rage,& n'échauffent pas tant, & ces Palais si somptueux& si dorez,ne deffendent pas si bien contre les injures de l'air ; mais sont plus froids en Hyver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraischement, mais plus dangereusement,dãs ces vases precieux;& l'on ne doit pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre,au contraire,la pluspart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragoûts n'appaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé.Dironsnous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé,que de contenter la Nature ? Mais on se plaist à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aller à pied,& de se servir de ses jãbes, il faut aller à cheval ou en chaize, & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme des bestes de voiture. Aprés , on s'estime heureux , par cette extravagance; mais tout ce qui n'est pas naturel,est dangereux ou superflu ; & à faute de faire exercice, le corps n'en est pas si sain,ny les mẽbres si vigoureux. Que diray-je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vestemens, comme si la Nature l'avoit fait pour cela ? C'est à peu prés comme qui feroit servir de pot , une tasse. Mais ie n'aurois iamais fait , si ie voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend , aussi bien que toutes les maladies qu'il cause , & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes de ce que ie fais , comme celuy qui estant à ce superbe festin , se contentoit de manger ce qui estoit devant luy , sans étendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de vivre en beste,qui est un reproche que tu pourrois faire aux Dieux,

qui se passent encore à moins que moy Mais considere que c'est une imperfection, de ne se pouvoir passer de peu : Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe toûjours de moins ; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il alloit, fût miserable, pour ne rien posseder, & pour aller comme moy à demy nud ? Thesée qui l'imitoit, n'étoit-il pas Roy des Atheniens, & fils à ce qu'on dit, de Neptune ? Cependant, il marchoit pieds-nuds, & se laissoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lion genereux, qu'on le dépoüillast des marques de sa valeur. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus delicate ; c'est pourquoy les Anciens en usoient ainsi ; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouve donc pas étrange, si ie veux imiter ces Heros, plûtost que de petits efféminez, qui ne sçauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, i'aimerois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron ; coucher par terre comme les lions, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serve de lict, & le Ciel de couverture ; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de vivres, mon aliment ; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bié loin de moy, puis qu'il est cau-

C'est que le long poil sert d'ornement au lyon.

se de tous les maux. En un mot, que ie souffre plûtost disette, que d'aimer la superfluité ! Voilà mon humeur, qui est bien éloignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc point, si estant si dissemblables, nous vivons diversement. Les Acteurs prennent diuers habits, selon les divers personnages qu'ils representent ; Et tu ne veux pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le face reconnoistre? Que s'il en veut une pour les vestemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la molesse. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent molement, Se traitent delicatement, se vestent lasciveme̅t, marchent aussi negligemment, ou plûtost ne marchent point ; mais sont toûjours chargez sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, ie me sers de mes jambes, à ce à quoy la Nature les a destinées, & j'ay cette obligation à ma pauvreté, que ie suporte le chaud & le froid, sans grā̅d déplaisir. Mais vôtre felicité vous rend toutes choses insupportables ; Vous condamnez le present, regrettez le passé, apprehendez l'avenir, souhaittez tout ce que vous n'avez point ; Vous voulez avoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toûjours chagrins & degoûtez comme des malades, car le vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'estant si miserables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vostre misere. Vous ne faites rien d'ordre, & avec regle ; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez qui vous entraînent où il leur plaist,

comme celuy qui estant monté sur un cheval fort en bouche ; crioit à ceux qui luy demandoient où il alloit ; où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'estes pas emportez par un seul ; vous este, emportez par plusieurs , tous furieux & indomtez ; la cruauté, la colere, la vengeance, l'ambition l'avarice, & la volupté, qui vous precipitent dans des abismes, sans que vous vous en apperceviez qu'apres vôtre chûte. Mon manteau déchiré, dont tu te moques , & ma chevelure negligée , me conservent la paix, la seureté, & la liberté. Ce sont eux qui me sauvent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant, & particulierement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pauvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte ; & ce sont ceux-là dont j'aime la conversation. Car ie ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & ie mépriſe leur faiſte & leur pompe. Enfin, que celuy qui dédaigne mon habillement, sçache que c'est celuy des Dieux ; & qu'on ne les adoreroit pas, si on les voyoit vestus & parez en Courtisans.

Il y a icy à l'Original un Traité DU FAISEUR DE SOLECISMES , *qui contient diverses fautes contre la langue Grecque , que le Lucien reprend en ce mauvais Grammerien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nostre langue, il ne peut pas seulement y estre traduit ; & ne seroit pas entendu, comme le reconnoistront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere qui merite qu'on l'ajuste à nostre air, & qu'on le rende par equivalent.*

PHILOPATRIS,

l'Amoureux de sa Patrie.

OU

LE CATECVMENE

DIALOGUE

DE CRITIAS ET DE TRIE'PHON.

On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrestiens, & quelques-unes contre le Christianisme ; mais il ne faut pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIE'PHON. QU'as-tu, Critias, que tu és ainsi changé, & que tu vas baissant la veuë, & rêvant profondement ; tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein ? Hecate t'est-elle apparuë, ou si Cerbere t'a aboye ? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second dêluge. Repond-moy, c'est à toy que ie parle : Ne m'entens-tu pas crier ? Es-tu sourd, ou en colere ? Et attens-tu que ie te tire par l'oreille, & que ie te réveille de ton assoupissement ?

CRITIAS. Je rêve à un discours qui m'étonne ; & ie bouche mes oreilles, pour n'en plus oüir de semblable, de peur d'estre petrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambracie, qui se precipita, aprés avoir leu

le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIE'PHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions, pour estre ainsi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes, & de toutes les rêveries des Philosophes.

CRITIAS. Tout beau, Triephon, ne me presse pas davantage, i'auray égard à tes remontrances.

TRIE'PHON. Tu repasses, sans doute, dans ton esprit, quelque chose de grand & d'important, & peut-estre quelque mystere; car tu as la couleur toute changée, & les regards de travers, & tu vas deçà & delà, sans prendre garde a ce que tu fais; Mais reprend un peu tes esprits, & conte moy ton avanture, pour te soulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'esprit ne t'enleve d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car ie suis tout plein des rêveries & des impostures, que ie viens d'entendre.

TRIE'PHON. Je veux bien me retirer; mais tâche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaises, qui me font mal au cœur: Arriere toutes ses impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

TRIE'PHON. Courage, te voila un peu déchargé, il est sorty une grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurci: Quelles tenebres tu avois là dedans! Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouyr tant de choses à la fois, & ie ne sçay si tu n'en avois point iusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triephon. Car on nous conte encore des choses

bien plus étranges : Des enfans sortis de la cuisse ou de la teste, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sçavoir mon aventure, alons prendre le frais sous ces arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

TRIE'PHON. Alons, mais ie crains que ce que tu as oüi, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul recit ie ne devienne marbre, ou statuë.

CRITIAS. Cela ne t'arrivera pas, ie te le jure par Jupiter.

TRIE'PHON. Tu m'étonne, de t'oüir jurer par un Dieu qui ne sçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t'il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent ?

TRIE'PHON. Tu dis ce qui luy est avantageux; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diverses metamorphoses, & la honte que ce luy est d'engendrer tantost par la teste, tantoft par la cuisse; pour ne point parler de ses amours avec Ganimede, & de ses debauches chez les Echiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze jours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que ie te jure par Apollon, qui est tout ensemble, & Prophete & Medecin ?

TRIE'PHON Qui ? cet imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Cresus & ceux de Salamine, avec une infinité d'autres ?

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaist, & qui mene plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se tempeste & se démene.

TRIE'PHON. C'est un infame qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lors qu'il le surprit en adultere avec Venus; & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIEPHON. Laissons-là ce maquereau, qui n'est pas plus sage que son Maistre.

CRITIAS. Il faut donc aussi laisser Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure reputation; & prendre à témoins Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son écu la teste de la Gorgone & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIE'PHON. Pourquoy non, si tu me veux répondre?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIE'PHON. A quoy luy sert la teste de Meduse?

CRITIAS. A épouventer ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plaist.

TRIEPHON. Que n'invoques-tu donc la Gorgone, plustost qu'elle; puisque c'est ce qui la rend terrible?

CRITIAS. Elle ne peut nous deffendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter sur soy.

TRIE'PHON. Qui estoit cette Gorgone? car ie ne suis pas sçavant comme toy dans ces mysteres.

CRITIAS. C'estoit une belle fille, à qui le

brave Perſée, qui eſtoit grand Magicien, coupa la teſte; apres l'avoir enchantée par des ſortileges; & les Dieux l'ont priſe depuis, pour s'en ſervir de bouclier.

TRIE'PHON. Les Dieux ont donc beſoin du ſecours des hommes. Mais que faiſoit-elle? le mêtier de Courtiſane, en public ou en particulier?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des Atheniens; car elle demeura vierge juſqu'à la mort.

TRIE'PHON. Si la teſte d'une vierge avoit tant de force, ie t'en euſſe rapporté de l'Iſle de Candie, qui eſt ſi fameuſe par le ſepulcre de Jupiter, où l'on montre les vallons toûjours verdoyans, qui luy ont ſervy de retraite; & les Poëtes m'euſſent preferé à Perſée, qui n'en avoit qu'une; car j'en pouvois rapporter pluſieurs, à cauſe du maſſacre qui s'y eſt fait.

CRITIAS. Mais tu ne ſçais pas les paroles ny les myſteres dont il ſe faut ſervir pour cela.

TRIE'PHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouvoit faire revivre auſſi; mais ce ſont-là des fables mal digerées. C'eſt pourquoy, ſi tu m'en croy, nous laiſſerons-là & Minerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui eſt femme & ſœur de Jupiter, qu'en dis-tu?

TRIE'PHON. Paſſons auſſi cette inceſtueuſe, toûjours preſte à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que ie te jure?

TRIE'PHON. Par le Pere celeſte, Eternel, & Tout-Puiſſant; Par le Fils, iſſu du Pere; Par le S. Eſprit procedant du Pere; Un de trois, & de trois un. C'eſt là le vray Dieu, & le Souverain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Divinité eſt donc un nombre & un ſecret d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Geraſenien : & ie n'entens point tes trois d'un, & ton un de trois. Eſt-ce le fameux *Quatre* de Pytagore, ou le nombre de 1. & de 30.

TRIE'PHON. Il ne faut pas divulguer ces myſteres, mais ie t'apprendray, ſi tu veux, ce que c'eſt que cet Univers : Comment, & par qui il a eſté formé, ainſi que me l'a enſeigné ce Galiléen chauve au grand nez, qui a eſté ravy au troiſiéme Ciel, où il a appris des choſes merveilleuſes. Car j'eſtois auparavant comme toy : mais il m'a renouvellé par le Bapteſme, & rachetté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bienheureux. Et ſi tu me veux croire, ie te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle, divin Triephon : car ie ſuis ſaiſi d'une ſainte horreur, & j'approche de ces myſteres avec crainte.

TRIE'PHON. As-tu jamais leu la Comedie d'Ariſtophane, intitulée *les Oiſeaux*, qui porte Qu'au commencement eſtoit la Nuit, le Chaos, & le noir Erebe, avec l'ample Tartare ; ſans qu'il y eût ny Terre, ny Ciel, ny Air ?

CRITIAS. Je ſçay cela ; & qu'arriva-t'il en ſuitte ?

TRIE'PHON. Les lumieres furent diſſipées par une lumiere inviſible, incorruptible, incompréhenſible ; & le Chaos diſſous d'une ſeule parole, qui fonda la terre ſur les eaux, comme l'a dit ce Bregue, étendit le Firmament, forma les Etoiles fixes, & donna le cours aux Planettes que nous adorons comme des Dieux, qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant : C'eſt cét Ef-

prit qui eſt dans le Ciel, d'où il contemple les juſtes & les injuſtes, & écrit en un livre toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun ſelon ſes œuvres, au iour qu'il a determiné.

CRITIAS. Mais écrit-il auſſi les Deſtins que filent les Parques? Car Homere dit que leurs ordres ſont inviolables, & que toute la puiſſance de Jupiter n'en pût exempter Sarpedon, dont il pleura la perte avec des larmes de ſang. Il témoigne en un autre endroit, que tous les changemens qui arrivent dans la vie, ſont predeſtinez; que tout ce que nous avons à faire & à ſouffrir, nous eſt ordonné en naiſſant. Car il attribuë à la force du Deſtin; les erreurs d'Ulyſſe, & la raiſon pourquoy Eole qui l'avoit ſi bien receu, ne le ramena pas en ſon païs. C'eſt pourquoy tu dois reverer les Parques, quand tu aurois eſté ravi dans le Ciel avec ton Maiſtre, & inſtruit dans ſes myſteres.

TRIA'PHON. Mais comment ce Poëte, dit-il en un autre endroit, que le deſtin eſt doureux; & qu'Achille demeurant à Troye, mourroit glorieuſement; ou qu'il vivroit ſans honneur, s'il retournoit en ſa patrie? Qu'Euquenor ſçavoit ſes Deſtins avant que partir, & qu'il avoit appris de ſon pere, qu'il mourroit de maladie en ſon païs, ou par la main des Troyens, dans le champ des Grecs? J'ajouſteray à cela, ſi tu veux, ce que Jupiter dit à Egyſthe, qu'il luy eſtoit ordonné de vivre long temps, s'il pouvoit échaper les embuſches d'Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il alloit commettre adultere. J'en dirois bien autant que luy; Si tu tuës ton prochain, tu mourras; ſinon, l'on te laiſſera en vie. Ne voy-tu pas combien les fantaiſies des Poëtes ſont trompeuſes

& incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel, au livre des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répond-moy? Ce qui passe en Sithie, est-il écrit aussi dans le Ciel?

TRIE'PHON. Ouy, puisque Christ a esté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIE'PHON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité; mais comme Catecumene; souffre que ie t'instruise, si tu veux vivre éternellement. Si Dieu a estendu le Ciel comme une peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du neant, pourquoy trouves-tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait? Si tu avois établi quelque petite Republique, tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe. A plus forte raison, celuy qui a creé l'hõme, doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimeres dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy: mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe; car de statuë, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy ie te jure par ce Dieu, que ie ne te feray aucun mal.

TRIE'PHON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée: Mais dy-moy, enfin, ce que tu as oüi d'admirable, afin que ie l'admire à mon tour; & que ie sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais plustost pour l'aller publier par tout, comme Philomele.

CRITIAS. Cela n'arrivera pas, ie te le jure par le Fils iſſu du Pere.

TRIE'PHON. Parle, apres en avoir receu la puiſſance de l'Eſprit, ie t'entendray paiſiblement.

CRITIAS. J'eſtois allé dans la grande ruë acheter quelque choſe dont j'avois beſoin, lors que ie vis une troupe de gens aſſemblez, qui chuchetoient à l'oreille les uns des autres : & ie jettay les yeux par tout, pour voir ſi ie n'y reconnoiſtrois perſonne qui me pût apprendre ce que c'eſtoit, lors que j'apperceus le politique Craton, qui avoit eſté mon camarade en jeuneſſe, & avec qui j'ay ſouvent fait la débauche. *Ou, grand chemin.*

TRIE'PHON. Je ſçay qui tu veux dire, c'eſt le Commiſſaire des Tailles ; & que dit-il?

CRITIAS. Je m'approchay de luy, apres avoir fendu la preſſe ; & l'ayant ſalüé, j'entr'oüis un petit vieillard tout caſſé, nommé Caricéne, qui commença à dire d'une voix greſle, & parlant du nez, apres avoir bien touſſé & craché, pour tirer un flegme jaune du creux de ſon eſtomach : Celuy dont ie viens de parler, dit-il, payera les reſtes des tributs, aquittera toutes les dettes tant publiques que particulieres, & recevra tout le monde, ſans s'enquerir de ſa profeſſion | Il dit pluſieurs autres telles fadaiſes avec appplaudiſſement du peuple, amoureux de la nouveauté. Un autre nommé Chlévocarme, ſans chapeau ny ſouliers, & couvert d'un méchant manteau, parloit entre ſes dents ; & ce fut un homme mal veſtu qui venoit des montagnes & qui avoit la teſte raſe qui m'en fit appercevoir. Ce Chlévocarme, dis-je, applaudiſſant au diſcours de Caricéne, dit que le nom de ce liberateur eſtoit *Ou, venant.* *Ou, comme ma montre, &c.*

écrit dans le Theatre en lettres hieroglyfiques, & qu'il couvriroit d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Aristandre, & d'Artemidore, ne vous pronostiquent rien de bon : car il faut prendre tout le contraire, & croire que les dettes de l'un multiplieroit, & que l'autre n'aura pas un sou. On diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de semblables rêveries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance: mais me tournant vers Craton ; N'ay-je pas bien deviné, luy dis-je, & suivant la regle de ces grands Interpretes des songes ? Tais-toy, me dit-il, Cillias ; car si tu veux m'écouter, ie t'apprendray de grands mysteres, & des predictions qui ne sont pas fabuleuses ; mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Mesori. Comme j'eus oüy cela, & reconnu que ces gens avoient la cervelle mal faite, ie rougis & me retiray tout chagrin, accusant en moy-mesme Craton. Mais l'un d'entr'eux qui avoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que ie fusse des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçavoit tous leurs mysteres. Nous aviõs déja passé le seuïl d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'apres avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yvoire ; aussi n'y vismes nous pas Helene : mais dans un méchant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune estranger dans Homere, j'apperceus des gens pâles & défaits,

courbez contre terre, qui n'eurent pas pluſtoſt jetté leurs regards ſur moy, qu'ils m'aborderent tous joyeux, pour ſçavoir quelque mauvaiſe nouvelle : car ils ſe plaiſent à cela, & n'annoncent que des choſes triſtes & qui font horreur, comme les furies ſur le Theatre. Apres avoir donc quelque temps chucheté enſemble, ils me demanderent qui j'eſtois, parce que ie leur paroiſſois Chreſtien. Il y en a peu qui le ſoient, à ce que ie voy, leur dis-je ; & là deſſus ie leur dis mon nom & mon païs, qui eſtoit le meſme que ie leur. Alors, ils me demanderent des nouvelles du monde, comme s'ils n'en euſſent pas eſté, & ie leur répondis que tout alloit bien, & que l'avenir ne donnoit que de belles eſperances. Mais fronçant le ſourcil, ils me dirent que non, & qu'il ſe couvoit quelque mal, qui eſtoit tout preſt à éclore. Je feignis de m'accorder à leurs ſentimens, & leur dis : Pour vous, Meſſieurs, qui eſtes déja dans le Ciel, vous découvrez bien mieux de là-haut tout ce qui ſe paſſe icy-bas, que nous ne faiſons nous autres pauvres mortels. Mais encore, comment vont les choſes de ce païs-là ? N'arrivera-t'il point bien-toſt quelque éclipſe de Soleil, par l'interpoſition de la Lune ? Mars regarde-t'il Jupiter de travers ? & Saturne le Soleil en diametre ? Ne fera-t'il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermaphrodites, qui ſont ceux que vous aymez, & qui envoyera de la greſle & des orages, qui apporteront la peſte ou la famine ? Ce grand vaiſſeau ſuſpendu, qui enferme le tonnerre, ne crevera-t'il point ſur nos teſtes ? Là deſſus, comme s'ils euſſent eu cauſe gagnée, ils commencerent à debiter les choſes où ils ſe plaiſent. Que

Ou, de bonnaire. Voyez les Remarques.

les affaires alloient changer de face, Rome se troubler de diviſions, & nos armées eſtre défaites. Alors, ne me pouvant plus contenir, non plus que l'eau qui bout, ie m'écrie, O pauvres mal-heureux! ne vous élevez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne reſpirent que le ſang & le carnage; & que les maux que vous annoncez à voſtre Patrie, ne retombent ſur vos têtes. Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel, & n'eſtes pas fort verſez dans l'Aſtrologie. Que ſi vos Propheres vous l'ont dit, vous eſtes encore plus miſerables de les croire. Car ce ſont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIE'PHON. Et que te répondirent ces Meſſieurs à teſte raſe & l'eſprit de meſme.

CRITIAS. Ils paſſerent cela doucement, avec leurs échapatoires ordinaires: Qu'ils voyoient toutes ces choſes en ſonge, apres avoir jeûné dix Soleils, & paſſé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIE'PHON. Et que leur répondis-tu? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire, Que tout ce qu'ils alleguent, ne ſont que des ſonges. Alors, avec un faux ſoûris, s'eſtant un peu avancez hors de leur banc: Si vous ne vous y prenez d'une autre ſorte, leur dis-je, Meſſieurs les Celeſtes, vous ne découvrirez jamais la verité; mais embaboüinez de vos reſveries, vous debitez des choſes qui ne ſont point, & qui ne furent jamais. Cependant, vous avez en horreur ce qui eſt bon, & vous ne vous plaiſez qu'à ce qui eſt mauvais; mais vous n'avancez rien par là. Quittez de bonne-heure ces impertinens conſeils, & toutes ces penſées extravagantes, auſſi-

bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chaſſe comme des gens qui pronoſtiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous faſſe peut-eſtre pis. Alors, ils commencerent tous enſemble à me reprendre; car ils diſent qu'ils ſont animez d'un meſme eſprit; & ſi tu veux, ie t'ajoûteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muët comme une ſtatuë, juſqu'à ce que tes diſcours m'ont reſſuſcité.

TRIE'PHON. Ne me debite pas davantage de ces ſonges; car il me ſemble que j'enfle comme ceux qui ont avalé du poiſon, ou qui ont eſté mordus de quelque beſte venimeuſe; & ſi ie ne prens quelque breuvage qui me faſſe repoſer & oublier tout cela, le ſeul ſouvenir m'en demeurant dans l'eſprit, eſt capable de me cauſer bien du mal. Laiſſe-les donc là, commençant ton Oraiſon par le Pere, avec le Cantique ordinaire à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolaüs tout échauffé, qui marche à grands pas, comme s'il avoit bien haſte? l'appellerons-nous? *Ou celebre*

CRITIAS. Pourquoy non?

TRIE'PHON. Paſſe-tu ainſi devant tes amis, ſans les ſaluër, & leur dire quelque bonne nouvelle, ſi tu en as?

CLE'OLAÜS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIE'PHON. Qu'as-tu que tu es ainſi hors d'haleine? Y a-t'il quelque choſe de nouveau?

CLE'OLAÜS. L'orgueil des Perſes eſt abbattu, & Suſe aſſujettie à noſtre Empire. Toute l'Arabie ſuivra ce triomphe. *Il ſemble que ce ſoit ſous Trajan*

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me rejoüis de ces nouvelles; car j'eſtois

en peine de ce que ie laiſſerois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme ie fais les tiennes, & tu ſçais que ie ne ſuis pas riche ; mais ils auront aſſez de bien dans les victoires de noſtre Empereur : car rien ne nous manquera ſous un regne ſi heureux, & nul ennemi ne viendra troubler noſtre repos.

TRIE'PHON. Et moy ie laiſſeray aux miens en partage, la chûte de Babylone, avec la captivité des Perſes, & la conqueſte de l'Egypte. Les courſes de Scithes ſeront reprimées, & s'il plaiſt à Dieu, finies pour jamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens, que nous avons découvert; & élevant les mains au Ciel, rendons-luy graces d'avoir eſté rendus dignes d'eſtre aſſujettis à une telle puiſſance. Laiſſons rêver les autres tout leur ſaoul : C'eſt dequoy Hippocli-de ne ſe ſoucie point, comme dit le Proverbe Grec.

CARIDE'ME.

OU

LA LOUANGE DE LA BEAUTE'

Le tiltre ſert d'Argument. Du reſte, cette piece eſt des moindres de Lucien, ſi tant eſt qu'elle ſoit de luy.

HERMIPE. COMME j'eſtois allé hier au faux-bourg pour prendre l'air, & travailler en repos à quelque choſe que j'avois dans

dans l'eſprit, ie rencontray Proxene, & luy demanday, ſelon la coûtume, d'où il venoit, & où il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour ſe divertir par la beauté de la campagne, au ſortir de chez Androclés qui les avoit traitez magnifiquement au ſacrifice d'action de grace qu'il avoit fait à Mercure, pour avoir remporté le prix de l'éloquence, à la feſte de Jupiter. Il dit qu'entr'autres choſes on y avoit fait la loüange de la Beauté; mais qu'il n'avoit pas la memoire aſſez bonne, pour ſe ſouvenir de tout ce qu'on avoit dit, & que ie pourrois l'apprendre de toy.

CARIDE'ME. Il eſt vray que j'y eſtois, & que ie celebray comme les autres ſes loüanges; mais j'aurois bien de la peine auſſi à te les raporter, à cauſe qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces grands feſtins; outre que la débauche ne contribuë pas fort à la memoire. Je ne laiſſeray pas pourtant de te redire ce dont il me ſouviendra.

HERMIPE. Dy-moy auparavant qui en eſtoit, & comme Androclés remporta le prix, afin que ie t'aye l'obligation toute entiere?

CARIDE'ME. Les conviez eſtoient ſes parens & ſes amis; mais ceux qui parlerent ſur le ſujet de la Beauté, furent Philon, Ariſtipe, & moy. Du reſte, il remporta la victoire par la loüange d'Hercule, qu'il avoit faite, à ce qu'il dit, par un avertiſſement qu'il eut en ſonge; & ſon Competiteur Diotime de Mégare, recita celle de Caſtor & de Pollux, qu'il avoit faite auſſi pour leur rendre grace d'un peril qu'il avoit échapé ſur mer, où ils ſe montrerent ſur la hune, au plus fort de la tempeſte.

HERMIPE. Ne paſſe pas outre, que tu ne

m'ayes dit la raiſon qui vous obligea à entreprendre ce diſcours.

CARIDA'ME. Tu retardes toy-meſme ta curioſité. Ce fut le beau Cleonyme qui eſtoit preſent, & qui paroiſt avoir de l'eſprit; car il écoutoit attentivement tout ce qu'on diſoit. Comme il eſtoit donc à table entre ſon oncle Androclés, & moy, pluſieurs ne pouvoient s'empeſcher en le regardant, de dire quelque choſe à ſa loüange; de ſorte que nous eûmes honte, nous qui faiſions profeſſion d'éloquence, de nous taire & de laiſſer parler les autres. Mais parce qu'il n'euſt pas eſté honneſte de loüer ce jeune-homme en ſa preſence, nous primes ſujet de parler de la Beauté en general; non pas par diſcours interrompus, comme on avoit fait, mais par des harangues continuës. Philon donc, s'il m'en ſouvient bien, commença ainſi: Puiſque tout ce que nous diſons & que nous faiſons, a quelque ſecret rapport à la beauté; car nous ne le dirions, ny ne le ferions pas, ſi nous ne le trouvions beau, il ſeroit injuſte de ne point parler d'une choſe qui eſt le ſujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ſes loüanges, ie diray que c'eſt un bien que peu de gens poſſedent; mais que chacun veut poſſeder, & qui n'a pas ſeulement fait des Déeſſes de perſonnes mortelles, mais qui a mis les hommes meſmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux pour ſa beauté; & pour le meſme ſujet Ganymede ravy par Jupiter, qui non ſeulement tranſporte ce qui eſt beau dans le Ciel; mais deſcend luy-meſme en terre pour en joüir. Ne s'eſt-il pas changé en Cygne pour

Leda, & en Taureau pour Europe ? mais ſans parler de ſes autres métamorphoſes, il prit la figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui eſt l'exemplaire de la Vertu. Ce qui eſt de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la beauté, c'eſt que luy, qu'on dépeint ſi ſevere, qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon meſme, ſe rend ſi doux & ſi traitable en faveur de ce qui eſt beau, qu'il ſe depoüille non ſeulement de ſa foudre & de ſes éclairs, mais de ſa qualité meſme, de peur de l'épouvanter, & prend la forme qu'il croit luy eſtre la plus agreable. Mais de peur qu'on ne croye que ce diſcours ne contienne plûtoſt une ſecrette accuſation de Jupiter, qu'une loüange de la Beauté, ie feray voir la même choſe des autres Dieux. Neptune fut épris de la beauté de Pelops, Apollõ de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Deeſſes mêmes font gloire de poſſeder un ſi grand treſor, & ne ſe conteſtent pas l'une à l'autre le reſte de leurs avantages ; mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix ; & la Diſcorde ne trouva point de plus beau ſecret pour les mettre mal enſemble, que de leur faire naiſtre un different ſur ce ſujet. Jupiter auſſi pour le decider, ne les renvoya point au plus riche ny au plus vaillant, au plus grand ny au plus ſage ; mais au plus beau, comme donnant l'avantage à la Beauté, par deſſus tout. Et veritablement, Minerve & Junon conteſtant cette aimable qualité à Venus, à qui elle ſemble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'état, que des grandeurs & des ſciences, dont elles ſont les Deeſſes, ſans parler de la force & de la valeur. C'eſt pour cela qu'Homere ne les loüe pas tant par leurs au-

tres avantages, que par quelque epithête, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la beauté donc eſt une choſe ſi divine & ſi eſtimable, c'eſt à nous, en imitant les Dieux, de la reverer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajoûta, qu'il en eut dit davantage, ſi l'entretien des feſtins ſouffroit de plus longs diſcours. En ſuite, Ariſtipe prit la parole, apres s'eſtre excuſé quelque temps, pour faire parler les autres avant luy. Pluſieurs, dit-il, afin de faire paroiſtre leur eſprit, au lieu de loüer les choſes utiles & excellentes, prennent des ſujets fantaſtiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, ie diray quelque choſe à la loüange de la Beauté, qui eſt eſtimée de tous ceux qui ne ſont pas aveugles. Du reſte c'eſt une choſe ſi feconde, que ie ne crains pas qu'on me reprenne, ſi j'entreprens d'en parler apres Philon; car on ne ſçauroit s'épuiſer en un ſujet ſi abondant. Quand ie conſidere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle ſuffit pour ſe faire aimer, comme ſon contraire pour ſe faire haïr, ie croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ſes loüanges. Je n'entreprendray donc point de décrire tous ſes avantages, mais j'en choiſiray ſeulement un ou deux; encore crains-je de ne m'en pouvoir acquiter aſſez bien. Pour ne point parler des Dieux, apres ce que Philon en a dit, les hommes l'ont en ſi grande eſtime, que Theſée, qui eſt un des plus grands de tous les Heros, ne creut pas pouvoir eſtre heureux avec toute ſa vertu, s'il ne poſſedoit Helene, & l'enleva avant qu'elle fut en âge d'eſtre mariée, ſans avoir égard ny à la puiſſance de ſon pere, ny au danger qu'il couroit par là.

Et il ſe tint ſi fort obligé à ſon amy, qui l'avoit ſervi dans ce deſſein, qu'il ne crût pas pouvoir s'aquiter de l'obligation qu'il luy avoit, s'il ne l'aidoit à enlever Proſerpine juſques dans les Enfers, ſans craindre de s'embarquer dans une entrepriſe ſi hazardeuſe. Cette meſme Helene eſtant retournée depuis chez ſon pere, en l'abſence de Theſée, tous les Princes Grecs en devinrent amoureux; & de peur que cet amour ne fût fatal à leur païs, ils jurerent tous enſemble de ſervir celuy qui ſeroit preferé; & employerent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puiſſance de ſon mary. Pâris meſme la prefera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy promettoient; & les Troyens voyant fondre ſur leurs bras toute la Grece, & pouvant ſe dêlivrer de cette guerre en rendant Helene, la voulurent conſerver au peril meſme de leur vie, comme ne la pouvant hazarder pour une cauſe plus belle. Les Dieux auſſi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entrepriſe, quoy qu'ils previſſent leur perte, & ſe partagerent eux-mêmes pour une ſi noble querelle, qui eſt une grande preuve de l'eſtime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arreſter pas plus long-temps ſur cette hiſtoire, comme s'il n'y en avoit point d'autre; Hippodamie eſtant en âge d'eſtre mariée, ſon pere Enomaüs qui la vit ſi belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece; & deſirant ſe conſerver ce treſor, il s'aviſa d'un moyen plus criminel encore que ſon amour. Il avoit le chariot le plus leger, & les plus viſtes chevaux de tout le païs, faiſant donc ſemblant de chercher à ſa fille un mary qui fût digne d'elle, il la propoſa pour prix à celuy qui pourroit *Pirithous.*

le vaincre à la course; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus, souffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montast sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrêtât & fut cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua iusques à treize de ces Princes. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pelops, qui courut le quatorziéme, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merveille. Qu'on ne trouve donc point étrange, si nous celebrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros fõt tãt de cas. Apres avoir dit cela, il se tût.

HERMIPE. Qu'ajousta à ces loüanges Caridéme?

CARIDE'ME. Dispense-moy, ie te prie, de le rapporter, & te contentes de ce que tu as oüi, puis qu'il est vray que ie ne me souviens pas si bien de ce que j'ay dit, que de ce qu'ont dit les autres.

HERMIPE. Ne pense-pas t'en excuser, si tu ne veux perdre toute l'obligation que ie t'ay; Car sans cela, le reste me passera pour rien.

CARIDE'ME. Puisque tu le veux, il faut tâcher de s'en aquiter, quoy qu'il m'eust esté plus avantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauvaises choses. Je commençay donc de la sorte. Si ie parlois le premier, j'aurois besoin d'un long discours, pour vous preparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'ouyr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajoûter à ce qui a esté dit; mais c'est un champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques. En effet,

il ſe preſente tant de choſes à moy, que ie ne ſçay que choiſir; & c'eſt comme un parterre de fleurs, dont la derniere qu'on regarde paroiſt toûjours la plus belle. Premierement, cecy ne fait pas peu à ſa loüange, de voir que nous portons envie aux autres perfections; mais que nous ſommes épris de la Beauté, ſi-toſt qu'elle ſe découvre, & faiſons gloire de ſervir la perſonne en qui elle ſe rencontre. Que dis-je? nous ſommes plus aiſes de luy obeïr, que de commander aux autres. Dans les autres choſes, l'eſprit ſe contente d'une perfection mediocre, ſans deſirer par exemple d'eſtre le plus vaillant ou le plus juſte: Mais quand les Belles ſurpaſſeroient tout ce qu'elles connoiſtroient de beau; elles ne ſeroient pas encore contentes, ſi elles croyoient qu'il y eût quelque choſe qui leur pût diſputer cét honneur. Ajouſtez à cela, que la Beauté eſt comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainſi qu'a dit Philon; & que les plus excellens artiſans ne s'en propoſent point d'autre dans leurs ouvrages; au lieu que toutes les autres perfections ſont bornées dans un certain eſpace, ſans que tout le monde y pretende. Et pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que la Beauté, c'eſt qu'on ſe ſert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choſes, & de ſon contraire pour en marquer le defaut. On a en horreur ceux qui ſervent & qui cajolent les Tyrans; mais perſonne ne trouve mauvais qu'on ſerve ny qu'on adore ce qui eſt beau, & la beauté regne par le ſeul reſpect qu'on luy porte. Puiſque c'eſt donc une choſe ſi precieuſe & ſi divine, également eſtimée des Dieux & des hommes, nous ne ſerions pas excuſables ſi nous n'emploiyons tout

noſtre eſprit à publier ſes loüanges. Voila à peu prés ce que ie dis ſur ce ſujet, laiſſant à part pluſieurs choſes, pour ne point ennuyer la compagnie, à cauſe du long-temps qu'il y avoit que cét entretien duroit déja.

HERMIPE. Elle a eſté trop heureuſe d'oüir de ſi belles choſes; & moy, ie te ſuis trop obligé de m'en avoir voulu faire part.

NERON,

OU

L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

Détroit de terre entre deux mers.

DIALOGUE

DE MENECRATE DE MUSONIUS, en preſence de quelques-autres.

C'eſt une eſpece de Declamation contre ce Prince; & ce Dialogue ſemble avoir eſté fait de ſon temps; & par conſequent, n'eſtre pas de Lucien.

MENECRATE. CE deſſein te ſemble-t'il avoir quelque choſe de l'air de la Grece, que ce Prince affecte tant?

MUSONIUS. Il eût épargné ſans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulierement aux Pilotes, qui ſont long-temps à tourner le Peloponeſe; & eût ſervy à la deffenſe & à l'utilité de la Grece, qui eût pû

s'entrecommuniquer plus commodement par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui ſe paſſa en cette rencontre, puiſque tu t'y és trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Muſique, & l'opinion que Neron avoit que les Muſes ne chantoient pas mieux que luy, le porterent en Grece, pour ſe faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit avoir plus de part qu'Apollon meſme ; & ie ne ſçay s'il ne s'imaginoit point que ce Dieu n'eût oſé chanter ni joüer de la lyre apres luy. Ce deſſein donc n'eſtoit pas premeditè de longue main ; mais comme il ſe trouva ſur les lieux, & qu'il vit le peu de diſtance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, qui eſt d'environ trois quarts de lieuë, il luy prit envie de ſe ſignaler par cét Ouvrage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de ſemblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Iſle de Negrepont de la Beocie. Darius fit un pont ſur le Boſphore, & Xerxés voulut percer le mont Athos. D'ailleurs, il eſtoit bien aiſe d'oüir celebrer ſes loüanges : Car les Tyrans ne ſont iamais ſi cruels ni ſi aveugles, qu'ils ne deſirent de faire quelque choſe pour le public, ou pour leur gloire. Apres avoir donc chanté ſur le theatre de Corinthe, les loüanges de Neptune & d'Amphitrite, avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Melicerte, il prit un hoyau d'or qu'on luy preſenta ; & marchant avec chanſons & acclamatiõs publiques, vers le lieu où l'on devoit faire le canal, il donna quelques coups en terre ; puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux

Ou, aux principaux Magistrats. qui en avoient l'intendance, il retourna dans la ville, croyant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il avoit partagé la chose en telle sorte, que son Armée travailloit à ce qu'il y avoit de plus facile, qui estoit de tirer un canal dans la plaine ; & les malfaicteurs qu'on avoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut travaillé douze jours, il vint un bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre ; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient pas capables d'ébranler la resolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables, de sorte que quand tous les Mathematiciens du monde l'eussent asseuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entrepriſe, s'il n'eût receu la nouvelle de la revolte de Vindex, & que tout branloit [illegible]s Rome.

Ou, s'il avoit.

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent ; ou les autres assûrent le contraire.

MUSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ny d'admiration ny de risée, parce qu'elle n'est ny fort excellente ny fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est une espece de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance ; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lors qu'il pretend égaler les maistres de l'Art, il se fait mocquer de luy, quelque danger qu'il y ait : Car il se balance trop ; il

quand il veut reprendre ſon vent, il ſe contraint, & ſe redreſſe ſur le bout des pieds. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il eſt aſſez rouge de ſon naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ny d'haleine, elles luy manquent ſouvent au beſoin. *Ou : ſe contenant comme ceux qui ſont ſur une roue.*

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comedien aux jeux Iſthmiques, qui eut la hardieſſe de luy diſputer le prix; car n'y a pas moins de danger à le ſurpaſſer, qu'à ſe mocquer de ſa voix.

MENECRATE. Comment celà? nous n'en avons rien ſçeu.

MUSONIUS. Cela ſe fit aux yeux de toute la Grece, & arriva en cette ſorte. Quoy qu'on n'eût pas accoûtumé de repreſenter des pieces de Theatre à ces jeux, non plus que de chanter aux jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui ſe preſenterent pour luy diſputer le prix, eſtoit un Comedien d'Epire, fort celebre, qui voulut avoir dix talens pour luy ceder cet honneur; ce qui le faiſoit crever de dépit, outre que ce Comedien avoit deja repreſenté en particulier; ce qui empêcha Neron de luy accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand applaudiſſement, il luy fit dire par un de ſes gens, qu'il cedaſt cet honneur à ſon Prince, & ſur ce qu'il n'en voulut rien faire, & qu'il redoubla ſes efforts avec de grandes acclamations, il fit entrer ſes Acteurs ſur le Theatre, comme ſi cela eût eſté de la piece, & ces Acteurs l'ayant pouſſé contre une colomne, luy couperent la gorge *Sous la Scene.*

avec des tablettes d'yvoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs.

Ma'ne'crate. Et apres cette action, eut-il l'aplaudissement des Grecs, & remporta-t'il la victoire?

Musonius. Cela passoit pour jeu, en un homme qui avoit tué sa mere.

Ma'ne'crate. Il est vray qu'il n'est pas étrange qu'il ait voulu faire taire un Comedien, apres avoir tâché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des paricides, quoy qu'elle l'eust encore épargné; Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit, avoient tué leur mere pour venger leur pere, ce qui avoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

Musonius. Tandis que nous parlons un vaisseau s'approche du port, qui semble porter quelque bonne nouvelle; car tout le monde y est couronné comme dans un chœur de Comedie, lors qu'il y a quelque chose de bon à annoncer. J'en voy un qui nous fait signe de la main & qui nous crie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron est mort.

Ma'ne'crate. Il est vray, on l'oit plus distinctement à mesure qu'il s'approche, rejoüissons-nous; mais ne faisons point d'imprecations contre ce Prince, car il ne faut point insulter à un mort.

DIALOGUE

DES LETRES DE l'ALPHABET, où l'Vſage & la Grammaire parlent.

Par Monſieur de Frémont, neveu du Traducteur.

Si LE IUGEMENT DES VOYELLES *auoit pû ſe rendre en noſtre langue, auec toutes ſes naifuetez & ſes graces, on n'auroit pas entrepris cét Ouurage. Mais comme c'eſt une piéce pleine de jeux d'eſprit, dont la rencontre ne conſiſte que dans les mots, il a eſté impoſſible de luy donner un ſens en François en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce qu'on a pû faire ç'a eſté de profiter de ſon inuention, & pour auoir plus de matiere de s'egayer on a fait parler toutes les Lettres de l'Alphabet l'une aprés l'autre, deuant l'Vſage & la Grammaire, dont l'un eſt comme le Iuge, & l'autre comme l'Auocat General. Du reſte, cette galanterie n'eſt pas inutile; car on y peut apprendre pluſieurs choſes tres-curieuſes, touchant l'Ortographe & la Prononciation.* Dialogue de Lucien.

L'VSAGE. PUISQUE nous nous ſommes aſſemblez pour ouïr les plaintes des Letres, & que vous vous eſtes chargée de les introduire, que ne les fait on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut ſçavoir premierement de quelle façon vous voulez qu'elles ſe preſentent; Si vous ſouhaittez de les voir en eſtat de ſuppliantes, avec les cheveux épars, & les bras

étendus, elles s'habillerons à l'Arabesque; Si vous estes en humeur de leur accorder le combat, ie les armeray à la Juive ou à la Syriaque; Si vous les aimez mignardes, ie les orneray à l'Italienne ou à la Grecque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossieres, ie les pareray à la Gothique; Si simples & ramassées, ie les accommoderay à la Françoise.

L'USAGE. A quoy bon tant de mysteres? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un different entre les Lettres Françoises, il faut qu'elles se presentent habillées à la mode du païs.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez vous qu'elles viennent?

L'USAGE. Vous y faites trop de façons; Ouvrez Huissiers; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de precipitation, souffrez que ie vous parle des differens de la Prononciation, & de l'Ecriture: car cela est necessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'USAGE. Je sçay les pretentions de l'une & de l'autre. La Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à representer aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc decider cette affaire au temps, mon Seigneur & Maître, qui sans craindre personne, fait le procez à tout le monde; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit souffrir qu'on luy enlevast un bien dont elle est en possession depuis si long-temps. L'une & l'au-

tre ſont fondées en raiſons & en exemples; mais moy qui ne me fonde ny en exemple ny en raiſon, j'en uſeray comme ie le trouveray à propos; & plûtoſt que de faire de nouvelles loix, j'ayme mieux obſerver les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me ſoit permis pour le moins, de parler du genre des lettres, de leur valeur & de leur force.

L'USAGE. Que ie ſuis las de toutes ces pedenteries, & que ie ſerois fâché de dépendre de la Science qui m'oſteroit tout mon agréement, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, que j'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coûtume de haranguer à l'ouverture des Aſſemblées? & me voulez-vous empeſcher de rapporter pluſieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Lettres; comme elles ſont paſſées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas eſté achevé tout d'un coup; mais qu'on y a ajoûté diverſes lettres en divers temps, les unes neceſſaires, les autres ſuperfluës. *Comme l'X, &c.* Je ſçay une belle curioſité là deſſus, que vous ſerez bien aiſe d'entendre, qui concerne l'origine des lettres Françoiſes, dont on eſt redevable à l'amour. Car un jeune Chaſſeur amoureux, n'ayãt pas la liberté de voir ſa Maiſtreſſe, traçoit ſur le ſable du rivage où la belle venoit tous les jours, la figure d'un javelot, tournant la poitrine du coſté où il devoit être ce jour-là; & ſi elle y arrivoit la premiere, elle faiſoit à même deſſein diverſes ẽpreintes de ſõ Cors; ſi bien qu'il ſe paſſoit peu de jours qu'ils ne ſe rencõtraſſent, ce qui dõna la naiſſance à I, & au C, qui furent les premiers caracteres

François, d'où nâquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les épioit, si c'estoit pour avertir la Nymphe qu'elle se donnast de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un Javelot la pointe en bas, avec un Cor derriere; & lors qu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derriere, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lors qu'il estoit necessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre Javelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphe pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la sçavoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre; mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi naquit l'S. D'ailleurs quand cet infortuné Chasseur ne pouvoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux Javelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diverse situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caractères, elle joignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient, pour l'assurer que son amitié seroit sans fin, comme l'O. Ainsi pour diverses raisons qui seroient trop longues à déduire, sont venuës les autres Lettres.

L'Usage. J'aime mieux encore cette invention que je trouve assez spirituelle, que toutes les pedanteries que vous avez coûtume de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler, levez-vous Ad

dites en peu de mots voſtre affaire.

A. Tandis que l'E ne m'a fait que des iniures particulieres, ie me ſuis tû pour ne point troubler le repos public ; mais aujourd'huy qu'il entreprend ſur toutes les lettres, ie ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'eſt déja rendu ſi neceſſaire aux conſones, qu'elles ne viennent plus ſans luy, lors qu'on les appelle; & comme le K, pour éviter ſa tyrannie, ſe fut donné à moy, il le fit interdire, juſques-là que par ſon credit, l'H, qui me conſidere un peu plus que luy, ne paſſe plus que pour une aſpiration. Enflé de cét heureux ſuccés, & voyant que de toutes les conſones il n'y avoit plus que le Q, qui luy fiſt teſte, il en conçut un tel dépit que jamais depuis il ne l'a voulu ſuivre, qu'il n'y euſt quelqu'un entr'eux deux pour les ſeparer. Non content de cela, il ſe foure en cent endroits où il n'a que faire ; & parce qu'on n'a borné ni ſon eſprit, ni ſes eſperances, il a corrompu la Gaſcogne, & fait dire au peuple de Paris les *idegrez & les eſtatuës*. D'ailleurs, il s'eſt joint à l'M & à l'N, pour me contrefaire, avec tant de ſuccés qu'on ne ſçait plus ſi c'eſt luy ou moy qui parlons, lors que l'I ne ſe trouve pas pour l'en empeſcher, encore ſe moque-t'il quelquefois de luy à bon eſcient, comme on le voit par experience. Que ſi ces places luy ſont deuës, que ne les tient-il en ſon nom, comme il fait Ieruſalem & Bethleem, & quelques autres, ſans me donner autant d'ennuy qu'il m'en donne ? Car il ne s'eſt pas contenté de me bannir de la compagnie des Demoiſelles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me ſauver. Cependant quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy,

Bé, Cé, Dé, Ka.

Ache.

Auteque Bibliotheque, &c. Eſprit, eſperances, &c. ſans à au Latin. eſphere, aſpatule, eſqualette, &c. em, en ſe prononce am. an. Femme, foudre En penultiéme l'E ne ſe prononce pas a qui ſe prononcent par an. En Ieruſalem & autres l'E ne ſe prononce pas comme un A. Autrefois on diſoit Damoiſelle, & il y en a qui prononcent

encore Annemis. âge. crete.

ie me contenteray de vous dire, pour ne point abuſer de voſtre audience, qu'encore que ie ſois preſque le ſeul qui ne cache rien de mon aage, on m'en retranche maintenant une partie. Je vous prie, eſt-il raiſonnable que les E, ſe trouvent quelquesfois trois enſemble, & que les A, ne puiſſent marcher de compagnie?

Si on écrivoit comme on prononce, on écriroit contentemans.

E. Je ne ſçay pourquoy vous vous plaignez, car c'eſt vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reſte plus que de corrompre l'écriture, puis vous iouïrez ſeul de tous mes contentemens. Cependant ſera-t'il dit que vous boirez & mangerez à mes dépens, & que pour en mieux venir à bout, vous vous allierais avec l'I, pour me contrefaire. Je veux bien que vous ſachiez que ie puis ſeul autant que vous deux enſemble: toutefois ie ſuis preſt d'oublier toutes vos injures, pour vivre en paix, quand ce ne ſeroit qu'en faveur de noſtre ancienne alliance qui rendoit l'Æ ſi celebre.

Il y en a qui prononcent boirais, mangerais, allierais. Feste ſe prononce faiſte.

A. Vous avez raiſon de ſouhaiter la paix, pour jouïr en repos de vos conqueſtes, ou plûtoſt de vos larcins. Eſt-il ſi étrange, que l'I & moy croyons valoir autant enſemble que vous toute ſeule: Gourmande que vous eſtes, qui de cinq ou ſix mets n'en faites qu'un?

Mets ville, mets verbe, mets pronom, mais, particule adverſative, mais, il n'en peut mais. On prononce pléſirs & affires, affaires.

LA GRAMMAIRE. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien public, qu'on puſt regler de telle ſortes vos differens, que vous n'euſſiez rien à démeler l'un avec l'autre, & que chacun euſt ſon partage ſeparé. Mais puiſque cela ne ſe peut, qu'à l'avenir l'A ne ſe radouciſſe plus tant, quand il eſt avec l'I, s'il ne veut perdre ſes plaiſirs & ſes affaires.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera maintenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se joindre à l'I, pour faire un E, tandis que l'E se joindra à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, c'est à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Deffendons à l'A d'aller plus en compagnie, si ce n'est dans chaalons, & ne luy laissons que les Dames, sans toucher aux Demoiselles,

Nez, prononcez.

B. Quel ordre peut-il y avoir dans l'Empire des Lettres, si la seconde personne de l'Etat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb, comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traitte comme si j'estois mort; On me fait perdre mes debtes; On empesche mes subjets de me rendre leurs debvoirs & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier jour de la semaine. Il n'est pas jusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'efforce d'obtenir ma place; & ie ne voy point d'autre moyen de le reduire, qu'en luy ostant le soubçon que ie veüille cabrioler à ses dépens. Du reste, j'ay tant de confiance en vostre bonté, que j'espere que vous augmenterez ma dignité, plûtost que de la diminüer.

Ioab, Moab.

On retranche le B de tous ces mots, & de Fevrier & de Samedy.

On prononce préque, les uns comme s'il y avoit un P, & les autres comme un B.

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis creuë, on vous châtiera tres-rigoureusement, d'avoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Etat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plûtost par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la derniere lettre; & que s'il y a quelque

prérogative, c'eſt aux voyelles à y pretendre, & non pas à vous.

On n'eſt point obligé de mettre de B, qu'aux endroits où il ſe prononce & ſe fait ſentir.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy eſt legitimement dû, ſans qu'on ſoit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Deffendons en outre tres-expreſſement au B & au P, de rien entreprendre l'un ſur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B pretend, il ſe contentera de faire B-carre, & B-mol.

Termes de Muſique.

C. N'eſt-ce pas une grande ingratitude à l'S qui me doit ſa naiſſance, de me perſecuter en tous lieux ? Je ne puis faire de leçon, ſans eſtre accompagné d'une cedille ; Je crains, ſi elle continuë, qu'à la fin elle ne me deſarçonne ; & quand pres m'avoir pris, elle ne me veuille pas ſeulement mettre à rançon. Le T d'autre coſté, me fait perdre patience ; il ne me peut ſouffrir en devotion, & il y veut eſtre quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a ravy juſqu'aux Propheties, qui me promettoient que ie ſerois un jour remis en auctorité. Ie n'oſerois plus me renfermer avec luy dans une même ſyllabe, de peur qu'il ne me faſſe taire, & perdre mes droicts. Apres m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut enlever le bienfacteur ; & ie n'auray plus, ſi on l'en croit, que les bien-factrices. Il eſt vray que les Doctes, par inſtinct ou par contract, ou ſi ie l'oſe dire, par le reſpect qu'ils ont pour mon caractere, qu'ils portent aſſez ſouvent ſur le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me conſerver mes ſujects, & maintenir ma iuriſdiction ; & le plus abject n'eſt pas d'autre ſentiment. D'ailleurs, j'y à me plaindre du Q, qui me veut empeſcher de paroiſtre aveque luy en publicque ; & apres

C'eſt ainſi qu'on nomme la virgule, qu'on met ſous le c, pour montrer qu'il a le ſon de l'S.

On l'écrit maintenant ſans c. Bienfaiteur.

Un croiſſant: Il n'y a que les Doctes, qui prononcés ou écriuēt ces mots auec vn c.

m'avoir deffendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Afrique: & ſi ie le laiſſe faire, il m'enlevera Seneque auec que toute ma Bibliotheque. Je demande donc pour le punir de ſa temerité, qu'on ait à le bannir du *quartier*. Car enfin, s'il eſt permis à tout le monde de me rongner ainſi les ongles, il ne me reſtera que le bec, & ie ſeray reduit au biſſac. Mais avant que cela arrive, ie perdray le Q, où ie le reduiray à *quia*.

Ces mots commencent à s'écrire sans c.

S. Quoy que ce me ſoit une choſe fort pénible de me tenir debout, à cauſe de ma taille, ie ne laiſſeray pas de me lever pour dire un mot en ma deffenſe. Quand ie ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'eſt-ce pas aſſez bien le reconnoiſtre, que de les ſouffrir parmy les François, & en cent autres lieux où ie ſerois fort bien leur charge? Que le C ſe contente de paſſer à la monstre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque, de peur qu'on ne luy faſſe ſon procés comme à un paſſe-volant.

Cedille eſt un mot Eſpagnol.

C'eſt qu'il ne s'y prononce pas.

L'USAGE. Il eſt ordonné au C de s'accompagner d'une cedille, par tout où il en ſera beſoin, ſur peine de mettre l'S en ſa place. Le Q jouïra paiſiblement du Zodiaque & de l'Afrique; mais deffenſe à luy de ſe montrer en public, quoy qu'on ne le veüille pas bannir de la Republique.

D. J'ay extrémement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chaſſé de pluſieurs lieux. Quoy qu'on veüille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la ſeureté des Marchands que ie les accompagne, particulierement quand ils ſont ſeuls; Que ſi lors qu'ils ſont en compagnie on me reiette, pour le moins que le T n'en pro-

On commence à les écrire au pluriel ſans d,

fite pas. Car j'ay ſujet de le craindre voyant ſes autres uſurpations. Il prend ſi bien ſon temps, quand ie ſuis ſuivy d'une voyelle, qu'il ſe vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait ſentir. Ainſi, l'on ne me conſidere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud ſans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, ſans conſiderer qu'on ne ſçaura plus à l'avenir, ſurquoy former les feminins; car ſi de verd on a fait verte, peut-eſtre qu'un jour, de gaillard, on 'fera gaillarte. J'ay tâché par droit de repreſaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenande; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on me veut retrancher ainſi par tout, comme les beaux Eſprits ont commencé, on me contraindra de paſſer le reſte de mes jours en adverſité.

On prononce icy le d, comme en t.

Ajoûter, ajuger, &c. ſans d.

Hazard ſans d.

L'USAGE. Lors qu'il y aura trois conſonnes à la fin des mots, nous enjoignons au D de ſe retirer; & entendons auſſi qu'il ait à ſortir des lieux inconnus à l'oreille, ſi ce n'eſt à la fin des monoſillabes, où il peut bien paroiſtre, pourvû qu'il ne die mot.

Pied nud, le d ne ſe prononce point.

E. On voit par les diſcours de l'A, l'averſion que mes Compagnes ont pour moy; quoy que ie ne leur aye jamais donné aucun ſujet de me haïr. Car bien loin d'entreprendre ſur leur juriſdiction, elles entreprennent toutes ſur la mienne. Soit que l'I ſe joigne à l'A ou à l'O, il leur fait entreprendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'avoir fait aſſez de mal, s'il ne m'en faiſoit de ſon chef. Il m'a enlevé boëte, coëfe, & miroër, & feint fort ſouvent que ie ne ſuis pas auprés de luy. L'V ne m'épargne pas davantage, de ſorte

Aimer, paroiſtre, ſe prononcent comme ême, paroître

On écrit, boite, coife, miroir, fauſſeté.

qu'il n'y a point de ſeureté pour moy, de m'en approcher. Voilà comme toutes les voyelles s'efforcent à l'envy de me perdre. I'ay horreur de dire le reſte; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot ſans me manger, ſi ie ne ſuis armé d'un accent. Quand ie ſuis placé auſſi avantageuſement qu'elles, ie ne les crains pas; & ie m'en vengerois bien, ſi le T, ſans aucune raiſon, ne ſe venoit point mettre entre-deux. Car ſi ie ne leur rendois alors la pareille, ie les choquerois ſi rudement, qu'elles s'en tiendroient offenſées, ou elles n'auroient point de ſentiment. Je me ſuis déja vengé de l'A dans les articles, & j'en euſſe fait de meſme dans les pronoms, s'ils n'euſſent eu la diſcretion, pour éviter mon impetuoſité, de changer leur A en on. Enfin, il n'eſt pas juſqu'aux conſones, qui ne me mangent entr'elles, ſur tout quand ie parle de ma grand-mere; & j'ay grand' peur qu'elles n'en demeurent pas là; car elles ont bien des imaginations extravagantes, qui me regardent.

Ah pour a.

dira-t'elle

l'eſprit, pour la oſpit.

mon eſprit,

l'E ne ſe prononce point en as, les, &c. quād

En cét endroit les voyelles faiſoient vn tel bruit pour interrompre l'E, que n'euſt eſté que l'S & le elles ſuiv. T ſe mettant enſemble, firent St, elles ne vouloient pas ſe taire; Car toutes les autres conſones n'oſoient parler ſans leur permiſſion. Le bruit eſtant appaiſé, l'A répondit en cette ſorte, pour le reſte des voyelles.

A. Si l'on n'eſtoit perſuadé de noſtre innocence, nous nous deffendrions aiſement du crime dont l'E nous accuſe. Mais c'eſt aſſez pour noſtre iuſtification, que chacun ſçache que c'eſt un gourmand qui ſe mange luy-meſme, ſans aucun reſpect pour l'h, qui ſe met ſouvent entre-deux, pour l'en empeſcher. Ainſi, ce pauvre hebeté ſe détruit par ſa gourmandiſe.

l'a & l'h ſe mangent inſ.

LA GRAMMAIRE. Comme il eſt de la Politique d'abaiſſer ceux qui s'élevent trop, & de redreſſer ceux qui panchent à leur ruine : ainſi, l'uſage, à mon avis, devroit retrancher une partie de l'authorité de l'E, pour en faire part aux autres voyelles, parce que toutes quatre enſemble, ne ſont pas ſi employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choſes demeurent en l'état où elles ſont maintenant, juſques à ce qu'il en ſoit autrement ordonné.

F. Comme ie ſuis la premiere en Fidelité, ie trouve fort étrange qu'on m'oſte les clefs, & qu'on me veüille couper les nerfs; car apres cela, comment pourrois-ie atteindre les cerfs à la courſe ? Cela eſt bien éloigné de la promeſſe qu'on m'avoit faite de bannir le Ph, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Juſqu'icy il m'a toûjours deffendu l'abord des Prophetes & des Philoſophes, & il ne veut pas même que i'aſpire à Philis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois eſté auſſi ſevere, j'amais l'V ne ſe ſeroit mis en poſſeſſion de toutes les veuves, tant recreatiues que rebarbatiues ; cependant, comme j'ay vû qu'elles l'aimoient plus que moy, ie luy ay cedé tout ce i'y pouvois prétendre.

On prononce ces mots ſans f.

l'F.

Ces mots ont vne f au ſingulier.

P. Quand une longue poſſeſſion ne ſeroit pas un juſte titre; apres nous avoir fait traverſer tant de Terres & de Mers, debité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce païs de tant de Phraſes & de Paraphraſes, il ſemble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous ſeparer de la compagnie de Philis & de Philomele, puiſque nous ſommes de même contrée, & que nous avons juſqu'icy couru les meſmes avantures.

C'eſt qu'il vient des Grecs.

L'USAGE. J'ordonne que l'on conſerve le

Ph le plus qu'on pourra ; mais du reſte, quand on veut s'établir en un païs, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas ! Helas !

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injuſtice d'oſter les mots Grecs au Ph ; mais quoy, l'Uſage fait ce qu'il luy plaiſt.

G. Je meriterois bien quelque privilége, moy qui marche à la teſte de la Grammaire ; mais je ſuis ſi malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'I ſemble n'avoir changé de nature, & ne s'eſtre fait conſone que pour m'enlever mon bien. Enfin, il n'eſt pas iuſqu'à l'N qui ne me perſecute, & qui ne m'en oſte une partie ; mais ce n'eſt pas à moy ſeul qu'elle fait injure, car apres avoir decredité le T. & l'avoir empeſché d'eſtre reçeu aux emprunts, elle veut chaſſer le C de ſon banc, & bannir le D du rond de la terre.

Iumeau, &c pour gemeau, ſoin ſans g &c.

ſans t

Le cuy le d ne ſe prononcent point icy.

C. Quoy que vous puiſſiez dire en ma faveur, je ne puis m'empeſcher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez ; Car apres avoir fureté mes clapiers, & revelé mes ſecrets, vous avez voulu, par une cruauté ſans ſeconde, me tuer avec un canif, pour me voler mes Patarons.

Clapiers, ſegrets gaſnis, Patarons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport, ainſi que le B & le P, le D & le T, il y a toûjours entr'eux quelque different, qu'il faut tâcher d'appaiſer, pour empeſcher la confuſion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom ; ou ſous celuy du G. Nous voulons auſſi que l'N ſe puiſſe paſſer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots,

Autrefois on écrivoit témoings & recognoiſſances, maintenant on oſte le g.

ſans qu'elle ſe puiſſe pourtant prevaloir de témoins & de recognoiſſances, pour attenter ſur le ſang & le rang du G.

C'eſt qu'elle ne s'y prononce point.

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaſte Empire des Lettres, ſi ie n'y poſſede rien, il ſera toûjours tres petit à mon égard. Qui eſt-ce qui peut plus legitimement que moy, aſpirer aux Honneurs? Et cependant quand i'y ſuis, on ne veut pas que ie parle. On en uſe ainſi en pluſieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre ie me ſuis tellement enroüe, quon ne m'entend plus; Les voyelles entr'elles ne me contentent rien, les conſones me rejettent; & j'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainſi, ie ne ſuis preſque plus que dans la bouche des afligez. Quand ie conſidere tous ces outrages, ie ne puis m'empeſcher de vous prier de m'accorder mon congé; & ie croy que le K eſt ſur le point d'en faire autant.

ſans h.

Hélas,

K. En effet, puis qu'on n'en fait plus de cas, & que toutes les fois que ie me ſuis voulu plaindre, on m'a renvoyé aux Kalendes Grecques, ie ſuis reſolu de quitter la France, pour m'établir au Septentrion, où i'auray part à une bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne penſe pas qu'apres m'avoir voulu bannir, on me veüille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on a parlé de ſe défaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en déliberation, on a eſté retenu par quelque conſideration importante. Pour moy, ie ſuis d'avis, que pour le moins, on le garde pour les Rebus, où il fait un tres bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour reprimer

l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir ; & commandons au K de vuider tout presentement de l'étenduë de l'Alphabet.

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au Juge d'ordonner que l'Y suive le K, puisque ie feray bien sa fonction, & que c'est un étranger, qui n'a que voir en nôtre païs. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les pretensions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Alemagne. *On écrivoit autre fois Espaigne & Alemaigne.*

Y. Je m'en vais vous montrer deux chemins par où ie pretens me sauver : Premierement, ie suis plus digne de croyance que l'I, & si le Roy ne m'avoit, on y trouveroit à redire. Apres, on ne me prendra iamais pour une consone, au lieu que cela arrive à ma Partie devant toutes les voyelles ; & sans cela il y a long-temps qu'il m'auroit arraché les yeux. Pour le moins, comme ie ressemble à un verre, que l'on me conserve pour les yvrognes.

LA GRAMMAIRE. Il est iuste de le conserver, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom ; outre qu'il ne fait point d'Equivoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etimologie maintiendra l'Y de tout son pouvoir, & permettons neantmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'établir en sa place le plus qu'il pourra, iusqu'à ce qu'on ait renvoyé l'autre en son païs ; mais il ne luy faut pas faire ce dêplaisir de le bannir tout d'un coup.

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus ciuilement ; car s'il arrive qu'il paille de- *On appelle une l mouillée*

quād l'I se prononce avec

vant moy, il me moüille en un clin d'œil; & s'il arrive qu'une de mes sœurs vienne à mó secours, fût-elle accompagnée d'une voyelle, il nous moüille toutes deux. Il est vray qu'il a la consideration de nous épargner dans la *ville*, & en quelques autres lieux; au lieu que l'V est tout à fait sans pitié. Depuis le grand procés que nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les Consuls que i'avois pris pour Juges, disant que ie faisois la Belle ne me laisserent presque que les Bals, les Eventails & les Parasols; Il s'est tellement enorgueilly de sa victoire, que non content de m'avoir rongé la robe iusqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou. Enfin, l on me maltraite en mille façons; & ie ne sçay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele & vtile, comme ie suis, ie ne batte en ces lieux-là que d'une L.

l'I ne se moüille point icy.

Où l'u exclud l'I hornis en ceux-cy, & quelques autres comme naveals, tels, nuls.

Lieux dont on bannit l'I dans la prononciation.

L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de l'I, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais attendu qu'il empiéte sur les singuliers au prejudice de l'*I*, nous voulons pour la dedommager, qu'il ne puisse iamais passer Beau, devant une voyelle.

On en a retranché une.

M. S'il estoit honneste de se louër soy-mesme, ie pourrois dire sans vanité, que i'ay plus de tendresse que personne pour mes Compagnes, puisque j'ay resolu de souffrir plûtost toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroître pas insensible en un iour de Plaintes, ie demande qu'on ait à retrancher les abreviations. Car c'est une chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux iambes à tout propos, & qu'on se contente de mettre la troisiéme en potence, pour me desi-

Bel amy, &c.

m par abreviation.

gner ; ſans parler de ma ſuitte , qu'on retranche ordinairem. dans les adverbes, pour avoir plûtoſt fait. C'eſt bien peu reſpecter celle qui marche devant les *Magiſtrats* ; qui fait la *majeſté*, les *merveilles*, & les *miracles* ; ſans qui il n'y auroit n'y *hommes*, ny *femmes*, ny *animaux* ; & ſans qui le *monde* meſme ne ſeroit point. *ſans ent.*

LA GRAMMAIRE Chacun eſt aveugle dans ſes intereſts. Sans les abreviations vous ne feriez pas toute ſeule , mille , comme vous faites ; ny Monſieur & Madame avec un R & un B ; vous meriteriez un chaſtiment exemplaire pour une ſi injuſte plainte. *M. Mr. Mr.*

L'USAGE. Encore que i'aye cela de commun avec les autres Legiſlateurs , que nos loix ſont également faites pour tout le monde : Neantmoins elles different en cecy , que les Grands ſe diſpenſent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire obſerver les miennes au peuple. I'ordonne pourtant ; à telle fin que de raiſon, qu'on n'ait plus à abreger les M ny leur ſuite , ſi ce n'eſt lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un ſuperieur agira avec un inferieur, ou un égal avec ſon pareil dans la familiarité. *Monſr ou Mr.*

N. Si ie me leve avec tant de precipitation , c'eſt pour épargner à l'M la peine de ſe raſſeoir. Chacun ſçait la paſſion que j'ay toûjours eu pour le P & pour le B ; cependant , toutes les fois que ie me preſente pour en approcher , cette preſompteuſe ſe prevalant de ce qu'elle a trois jambes, & que ie n'en ay que deux , accourt pour prendre ma place ; & ſous mon nom, joüit d'un bien qui n'eſt dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en eſtre aimée ? Non, non, ſçachez qu'ils ne vous peuvent

souffrir ; & que ce que j'en fais, n'eſt que parce qu'ils le deſirent. Si ie ne travaillois que pour ſatisfaire à mon ambition, ie ne vous en laiſſerois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums ; vous m'empeſchez de paroiſtre en Automne, & vous vous attribuez à vous ſeule, les Colomnes qu'õ n'a dreſſées que pour nous deux. Vous faites plus ; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouuiez vous vous exenter de luy en faire ? & croyez vous que ce ſoit un bon moyen pour me donter, que de nous chaſſer tous deux d'une place. Or vous ne pourrez iamais faire revenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, ſi vous ne ne me laiſſez avec luy.

On prononce n pour m : Exemptes & domter s'écrivent auſſi fait avec un p & l'm en ces deux mots ſe prononce comme une n.

N. Je ne vous en oſte pas encore à demy ; car uous eſtes inutile en cet endroit : Qu'avez-vous que faire de paroitre, où c'eſt moy qui parle & nõ pas vous ? Si i'en eſtois cruë, on vous oſteroit nom & ſurnom & l'on ne vous laiſſeroit que la faim.

L'USAGE. Attendu que les deux Lettres qui ſont en diſpute, ſont proches voiſines, & qu'une plus longue contentiõ pourroit cauſer entr'elles quelque froideur ; Nous voulons & entendons que l'M continuë ſes ſoins, pour empeſcher l'N de ſe mettre devant le B & le P. D'autre coſté l'N pourretenir quelquefois la place de l'M aupres du P, pourveu qu'elle en uſe ſans preſomption, & ſans rien attenter ſur exemption ny redemtion, ſur indemniſer ny indemnité. Nous ordonnons auſſi que l'M gardera nom, ſurnom, & pronom ; & que l'N conſervera les Colonnes, avec eſperance d'avoir bien-toſt l'Autonne auſſi toute ſeule.

I'm ſe prononce icy.

O. Quelque forte que ſoit une amitié, il ſurvient quelquefois des accidens ſi impréveus, qu'il

ſemble que tout ſe doit rompre. Mais ſouvent auſſi cette tempeſte ne ſert qu'à l'affermir & à luy faire ietter de plus profondes racines. J'eſpere qu'il en arrivera de meſme, dans le fâcheux démeſlé que ie ſuis forcé d'avoir avec mes ſœurs & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les iours, pour conſerver ſon bien ? Je ſupplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout ſeul les Paons & les Faons. Outre cela, ie voudrois bien qu'il ne ſe joignist plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'eſt approprié tout ce que nous avions en commun ; & ie ne ſuis plus auprés de luy qu'un o en chifre. Il a fait pis ; car il m'a oſté ce que ie poſſedois ſans luy ; & ie n'oſerois plus paroiſtre avec l'I ; car on ne me pourroit plus reconnoiſtre. S'il continuë, j'ay peur de n'avoir plus à la fin ny Foy, ni Roy, ny Loy. L'V, d'autre coſté, m'oſte Toloſe & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places ſemblables. Pour me pouvoir maltraiter impunement, on m'empeſche d'aller en compagnie ; mais il me ſemble qu'on me le devroit bien permettre, pour reſiſter à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a oſté un, pour empeſcher ſon compagnon de courre apres, on l'areſte avec un accent.

On les prononce ſans o.

aus, faito, maours, caurs, &c. de flours & fleurs & fait o, fleurt & pleurt.

On prononce pa-reſtre, reconnoiſtre.

On prononce Toulouſe, Coulogne, &c.

A. Je ſuis tout preſt de vous rendre ce que vous me demandez, pourveu que vous faſſiez reſtitution de vôtre part ; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riviere de Saone ; Partageons enſemble le mois d'Aouſt, & ne vous ſaoulez pas tout ſeul à mes dépens.

vôle, cavole, trôle. vôle.

Il n'y a que l'O qui ſe prononce en ces mots.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire paſſer pour eſtre de mauvaiſe conſcience, veu que de

toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy !

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a intereſt de maintenir l'O dans la pluſpart de ſes demandes. La Prononciation d'autre coſté, n'y veut pas conſentir ; c'eſt a l'Uſage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'USAGE. L'O a beau ſe plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a déja montré qu'il luy en fait tout autant ; il empiete ſur l'I, quelque ſoigneux qu'il ſoit de ſe deffendre ; Il empeſche l'E de s'aſſeoir, & il a voulu enlever à l'V ſa Nourice. C'eſt pourquoy i'ordonne que les choſes demeurent en l'état qu'elles ſont, iuſqu'à ce qu'il en ſoit plus amplement informé. Cependant, il continuëra ſes bons offices dans les chifres ; car quoy qu'il n'y paſſe que pour un zero, il ne laiſſe pas d'y eſtre auſſi neceſſaire que les autres ; & a cét avantage par deſſus eux, qu'il n'eſt pas ſujet à diviſion.

Comprononce ſo gueux, ſans i, a ſoir ſans e Norice à Paris, ſans u.

P. Tant qu'on ne nous a deffendu que les Iuleps, les Sirops & les Ptiſanes, nous nous ſommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous nous trouvions aux Noces, nous nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Bapteſme, non pas ſeulement une paire de ſept Pſeaumes ; & à un beſoin on nous laiſſeroit manger des Ioups. Je n'ay iamais vû une telle cruauté ; qu'on nous laiſſe pour le moins la clef des champs, ſans nous tenir toûjours renfermez dans un camp, comme dans un rempart.

Tous ces mots ſe prononcent ſans P.

ſauf p.

L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne ſe prononcera point dans les mots où il eſt trop rude ; qu'il ſera meſme permis de le rejetter en quelques-uns ; & que cét Arreſt ſera mis promptement à execution.

Q. Comme l'V se pourroit bien prevaloir de ce que ie le souffre toûjours prés de moy, il me semble qu'on me devroit permettre de paroitre quelquefois sans luy. Et puisqu'on a renouvellé l'Arrest contre le K, ie demande part à sa confiscation; Car, à mon avis, Kalendrier & toute la Kirielle me seroient mieux deus qu'au C, aussi bien que *cenillir*, & *cercenil*.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous, Q, & laissez faire à l'Usage, qui sçaura bien quand & comment il vous faut employer.

L'USAGE. Nous deffendons au Q de s'entremettre des affaires du K, ny de rien pretendre à sa depoüille, sur peine d'estre traitté comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement affoiblie en diverses occasions, & sur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend presque plus aller ny venir. Je tâchay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faisoit rien, j'y employay le fer & l'Enfer, & si ie n'en ay pû venir à bout. *Une se prononce point aux premiers, mais aux derniers. I'e ne s'y sent presque plus.*

L'USAGE. Nous ordonnons à l'R de filer doux quand elle sera la derniere, sur peine d'estre chassée, si ce n'est assez de la negliger.

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher cõme ils font; ie pretens bien renverser toute leur écriture; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coustume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyelles se couvrent d'un accent, de crainte de m'approcher? C'est estre trop méconnoissantes de la faveur que ie leurs fais de me mettre entr'elles, pour les empécher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l'on trouve que j'aye tort de le faire, ie me condamne, mais comme ie me soûmets, il faut que les autres *Sans s. é pour es. On met quelquefois une s entre deux mots pour adoucir la prononciation.*

en faſſent autant ; & ſi l'on m'en croit, on commencera la reformation par le banniſſement de l'H ; un accent ſuffira pour marquer où il faudra aſpirer. Le C, le K, & le Q n'eſtant qu'une même choſe, ce ſera aſſez de retenir le C, Et puiſque nous devons eſtre toutes ſimples, il faut faire le procez à l'X, comme double, & renvoyer en Grece l'Y & le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres ſuperfluës. Mais pour faire voir que ie plains moins mes peines que mes paroles, ie ſuis preſte à faire la fonction de l'X & du Z, & ſi ie n'en puis venir à bout, i'appelleray le C à mon ſecours.

Rançon.

Z. Je tiens que de toutes les Lettres, il n'y en a point de plus dangereuſe que l'S, non ſeulement à cauſe qu'elle a la figure & les ſifflemens du Serpent, mais à cauſe qu'elle ſe gliſſe comme luy, & ſe va mettre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle ſe change en deux ou trois façons, ſans aucune conſideration du C, ni de moy, ni du Z, le que j'ay pour voſtre ſervice. Mais bien loin de luy accorder ſes demandes, il luy faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien ſa place ; & lors qu'ils ne le pourront faire, ie ne leur manqueray pas au beſoin.

avant-hier.

S. Je ne ſçay ſi j'ay l'air d'un Serpent ; mais il faut bien que j'en aye la prudence, pour ſouffrir toutes ſes injures.

L'USAGE. Nous permettons d'oſter l'S des lieux où l'on ne la ſent point, pourveu qu'on marque l'endroit de quelque accent, juſqu'à ce que l'œil y ſoit accoûtumé ; Et pour la punir de ce qu'elle ſe fourre aux endroits où elle n'a que faire, nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pourroit revenir.

Elle ſonne comme un Z en ces lieux là

T. Il eſt bien difficile d'acquerir beaucoup d'amis, ſans faire des envieux. Tandis que ie fais tout ce que ie puis pour tenir les autres en paix, & que ie m'intrigue aſſez heureuſement entre les voyelles, pour leur ſervir de liaiſon, les conſones en ſont envieuſes; & l'S ne marche point avecque moy qu'elle ne me faſſe taire, & évanoüir à tous momens.

dira-t-on, ſans :, ou du moins il n'y ſon point.

L'USAGE. En conſequence de ce qui a eſté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux conſones à la fin des mots; J'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, ſans que cela puiſſe prejudicier au corps ny aux Arts, ny à d'autres particuliers qui ont intereſt à les conſerver.

temps, champs, doigts, &c.

V. A conſiderer ma condition dans une partie de l'Europe ſeulement, ie ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Je ſers de voyelle, & de conſone; & la pluſpart des diphtongues ne ſe ſçauroient paſſer de moy. Il faut que ie me radouciſſe la voïe, & que ie me fortifie à la vertu. Les uns me prononcent V, les autres Ou; Ceux-cy ſont de moy un B, ceux-là un G. Il y en a qui me font ſervir d'F, & d'autres qui me mettent double, pour me faire paſſer pour ce que ie ſuis. Cependant, ſans conſiderer en combien de façon ie ſuis utile, on me traite ſi fort en cadette, à cauſe que ie ſuis la derniere de mes ſœurs, que dans la crainte qu'on a que ie ne quitte la fin d'une ſyllabe, pour me mettre à la teſte de celle qui ſuit, on a toûjours les deux points levez ſur moy.

Gualtarus pour Vualterus Vlafingue pour Vlaſſingue, Vuaimar pour Vuimar. Vi-mar. connuë. pour mon-trer que c'eſt celle-là qu'il faut détacher.

L'USAGE. Nous ordonnons, ayant égard aux plaintes de l'V, que les deux points ne ſe mettront plus ſur luy, mais ſur la voyelle qui le ſuit.

X. L'S fait bien voir ſon ignorance, lors

On peut ecrire, excepter, exemption, Saintonge, soixante, fluxion, deuxiéme, Chinonois.

qu'elle dit que ie ſuis une lettre ſuperfluë. Je ſers de C à excellent, de deux C à executer, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintonge, de deux X à ſoixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxiéme ; ſans parler du Phenix, où ie ſuis en ma propre ſignification, & du Cardinal Ximenés, où ie ſers de Ch. Et apres cela, il faut qu'un pauvre ſerpent me traite de ſuperfluë ? Bien-loin de me retrancher, on devroit ſouffrir que ie fuſſe toûjours en action ; Car que deviendroient ſans moy les Xerxés, les Xénophons, & les Alexandres ?

par un C. S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien le moyen de les faire ſubſiſter ſans vous. A-t'on jamais vû une inſolence pareille à la voſtre ? vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en défendent.

X. Hé bien ! qu'on me faſſe mon procez ; le mieux qu'il vous puiſſe arriver, c'eſt qu'on vous donne ma place. Qu'il vous ſera beau voir eſtre deux, à faire la fonction d'une lettre ſuperfluë ? D'ailleurs, comment garderez-vous la mediocrité, qui eſt neceſſaire en cette occaſion, vous qui vous hauſſez & baiſſez ſans ceſſe, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire ? Vous ne m'empeſcherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ny là, ny ailleurs, vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diverſes façons de compter fuſſent inventées, on ne comptoit que par ſes doigts, dont chacun faiſoit un ; & pour marquer cinq, on montroit le pouce avec le doigt qui le ſuit, qui font une eſpece d'V. Si bien que deux V l'un ſur l'autre, faiſoient dix ; & c'eſt de là qu'eſt venuë l'X

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & mesme à la fin des mots, pourveu qu'elle soit là sans se faire trop sentir. Mais hastons-nous, le temps presse.

Faux, comme s'il y avoit une

LA GRAMMAIRE. C'est fait ; car l'Y & les Z n'ont rien à representer, que ce qu'ils ont déja dit.

L'USAGE. Si cela est, avant que de finir cette Assemblée, ie veux dire un mot aux Lettres, comme ami, apres les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc, Belles lumieres des Esprits, Elemens de la parole, sacrez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences, de mettre fin à vos plaintes, & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus precieux. C'est en vous qu'ils trouvent la seureté de leurs affaires, & leurs plus solides plaisirs. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vostre moyen, on passe à couvert à travers les ennemis. Vous sçavez le secret de fasciner la veuë des jaloux, & de tromper la garde la plus fidele ; de vostre petit nombre sont nez comme par miracle, un million de mots differens : Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les dépositaires de la verité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que confusément la naissance du Monde, & les plus belles actions seroient ensevelies dans les tenebres de l'Oubly.

SVPLE'MENT
DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du second livre de cette Hiſtoire, qu'il alloit décrire enſuite les merveilles qu'il avoit veuës aux Antipodes; & cela ne ſe trouvant point, ſoit que les Livres ayent eſté perdus ou autrement; il a pris envie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de ſe jouër à ſon exemple, en des avantures eſtranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de ſi facile, que de feindre des choſes qui n'ayent aucun fondement dans la Raiſon ny dans la Nature, il n'a pas crû le devoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque ſens allegorique, ou quelque inſtruction meſlée avec le plaiſir.

LIVRE TROISIEME.

I. Deſcription de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phenix. III. Paſſage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Pacification, par l'entremiſe de Lucien.

I. Deſcription de la Republique des animaux.

LE plus reſolu demeura ſans force & ſans courage, voyant noſtre Vaiſſeau briſé, & toute l'eſperance du retour perduë; mais apres nous eſtre conſolez du mieux que nous pûmes, les uns allumerent du feu, les autres ſe répandirent le long de la coſte, ou entrerent plus avant dans le

païs pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui estoient allez à la découverte, rapporterent que le païs estoit cultivé & rempli de toutes sortes d'Animaux dont plusieurs leur étoient inconnus, mais qu'ils n'avoient point veu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnez, c'est qu'on voyoit d'un costé des Agneaux paistre parmi les Loups; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; Icy des Cygnes se joüant avec des Serpens, & là des poissons nageant parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites, arriverent des Singes vestus à la Grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy, de l'aller trouver; Ils portoient chacun sur le poing un Perroquet qui leur servoit de Truchement, & parloit bon Grec; sans quoy l'on n'eust pû jamais rien entendre au jargon de ces Ambassadeurs. Cependant, obeïssant aux ordres du Prince, nous nous achemînons vers le lieu où il estoit, & apprenons d'eux en chemin; Que nous estions dans l'Isle des Animaux, qui dependoit du vaste Empire des Fables; Qu'elle estoit environnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pigmées, & autres semblables qui relevoient toutes de la jurisdiction des Poëtes, dont l'Isle estoit assez proche. Que cet Empire estoit partagé en sept Comtez, gouvernées par autant de Comtes; qui sont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets les Contes borgnes, les Contes à dormir de bout, & les Contes de vieille, sans parler de plusieurs autres petits Contes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le

plus grand crime estoit de compter deux fois une mesme chose ; Qu'on n'y estoit point introduit, qu'on ne laissast son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour; mais qu'on le retrouvoit presque toûjours ou égaré ou corrompu ; Que la Republique des Animaux estoit gouvernée par le Phenix, & que celuy qui regnoit alors, avoit esté curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naistre, & n'avoit jamais veu d'hommes ; Que sans cela, on ne nous auroit pas soufferts plus long-temps dans l'Isle, parce qu'il leur estoit deffendu tres-étroitement par leur Legislateur, d'avoir aucun commerce avec ceux de nostre espece, sur peine de retourner en leur premiere servitude ; Que ce Legislateur estoit un petit bon-homme tout contrefait, qui n'estoit guere different d'un Singe pour la figure; mais il reste d'un sçavoir & d'une connoissance admirable; Que c'estoit luy qui les avoit établis, policez & rassemblez de toutes les parties du monde, & qui leur avoit enseigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'un l'autre ; mais qu'il n'avoit jamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques autres oiseaux : Que les Singes, comme ils sont ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent, avoient appris de luy l'art de se vestir, & une partie de ce qu'ils avoient veu faire aux hommes ; Qu'ils avoient basti le Palais que nous verrions, à l'aide des Hirondelles, cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remuër, & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis, qui avoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ, & la serroient dans des greniers où on l'alloit prendre quand on en avoit

beſoin : Que comme il n'y avoit point de ſocieté ſans quelque Religion, ils adoroient tous le Soleil, & que le Phenix qui luy eſtoit conſacré, avoit joint à la Royauté le Sacerdoce, & ſe brûloit luy-meſme ſur ſon Autel, ſervant & de Preſtre & de victime : Qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque reverence pour les autres Aſtres; Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix l'Eſtoile de la Canicule : Qu'Eſope (car c'eſt ainſi que ſe nommoit leur Legiſlateur) ſe voyant forcé de les quitter, avoit établi pour Roy le Phenix, comme le plus propre à cét honneur; parce qu'il eſtoit vnique; & qu'on n'eſtoit point ſujet par ce moyen aux guerres civiles, que l'ambition des Grands, & le deſir de regner, ou le dépit & la jalouſie ont coûtume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il vivoit pluſieurs ſiecles, on eſtoit exempt par là des revolutions, que cauſent dans les Empires le frequent changement de Monarques; Que pour ſe décharger des ſoins de l'Eſtat, il avoit eſtably divers Animaux ſur chaque eſpece qui les gouvernoient ſous ſõ authorité; car il ſe faiſoit voir fort rarement, ſoit pour conſerver ſa majeſté, ou pour quelqu'autre raiſon: Que les Singes luy ſervoient d'Officiers & de Miniſtres; & les Tigres & les Lyons, de Soldats; les Oyes & les Chiens, de garde & de ſentinelle; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin : Car à cauſe de ſon naturel ſolitaire & mélancolique, il avoit beſoin de ſe purger de temps en temps; à quoy les Cigognes ſont fort adroites : Que les Licornes faiſoient l'eſſay devant luy, pour la proprieté qu'elles ont de chaſſer les venins; & qu'en fin tous ces Anïmaux vivoient en paix & en bon-

Elles ſe donnent des lauemens.

ne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proye, dequoy vivent-ils? leur dis-je. Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuvent pas paistre comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lors que les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soustenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs appartemẽs recueillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois jours à jeusner.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arivâmes à la Cour du Phenix, qu'il estoit déja nuit; Il estoit dans une grande sale toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & d'autres insectes lumineux, qui estoient attachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'étoiles errantes. D'autre costé, la voute estoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des Hirondelles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'un de Lyons, & l'autre de Tigres, qui nous effrayerent d'abord; mais nous passâmes en asseurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la sale estoit le Phenix posé sur un Trône d'or enrichy de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchassé des pierreries. Mais de tout son Trône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il luy en donnoit. Car il avoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit

Aſtre eſtincelant ſur la teſte. A ſes coſtez eſtoient rangez en forme d'Amphitheatre, un grand nombre d'oiſeaux de taille & de plumage tout differens, mais d'une beauté merveilleuſe, ſans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas eſtoient une infinité de Paons qui faiſoient la rouë à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queuë, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce ſpectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, iuſqu'à ce que le Prince nous envoya complimenter par divers oiſeaux de ſa ſuitte, qui imitent noſtre langage. Lors que nous fûmes prés de luy, apres luy avoir fait la reverence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui ſe perchoit ſur ſon Trône, que nous eſtions les bien-venus; & qu'ayant ſçeu noſtre arrivée, il avoit eſté bien aiſe de nous voir, & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns de ſes Officiers, afin qu'on ne nous fiſt aucun déplaiſir. Apres cela, il s'enquit du ſujet de noſtre voyage, & témoigna d'eſtre fort ſurpris au recit de nos avantures; Mais parce qu'il eſtoit temps qu'il ſe retiraſt, il nous congedia, apres avoir donné ordre qu'on nous logeaſt dans ſon Palais, & qu'on nous traitaſt avec toutes ſortes de magnificences. Nous n'eûmes pas pluſtoſt pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Pies, qui ne faiſoient que caqueter à nos oreilles, & nous rompoient la teſte d'une infinité de queſtions & de demandes. D'ailleurs, il me tardoit que ie fuſſe ſeul, pour m'entretenir à mon aiſe des merveilles que j'avois veuës, & ie ſoûpirois deja apres mon

retour en Grece, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nostre appartement, par les mesmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir, & le trouvâmes meublé d'etoffes exquises, filées par des vers à soye, & tissuës par des araignées; de sorte que l'ouvrage en estoit tres-ingenieux & tres-delicat. Si tost que nous fûmes arrivez, on couvrit pour le souper, où nous fûmes servis magnifiquement, de toutes sortes de mets, & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se percherent deçà & delà, au dessus de nos testes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulierement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des Singes accoustrez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'épée au costé, & la pique sur l'épaule, passoient à travers des cerceaux, marchoient sur des bastons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables: Apres souper les Pies danserent un Balet, où elles imitoient le saut des Gruës, passant l'une dans l'autre avec une addresse & une agilité admirable. Les Rossignols firent le recit, & les Sereins le concert.

Orleans.

II. Hommage des Animaux.

Le lendemain dés le point du jour, nostre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phenix, qui est la plus belle ceremonie de toute l'Ile. Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux recevoir, & pour en faire la reveuë avec plus d'

magnificence. Nous remarquâmes en paſſant, qu'à toutes les portes du Palais, il y avoit un Chien en ſentinelle, & une Oye ſur chaque feneſtre ; avec un Aigle au haut du donjon, pour découvrir de plus loin ; & on les relevoit d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si toſt que nous fûmes arrivez, le Phenix nous fit aſſeoir aupres de luy ſur des ſiéges ; Il eſtoit environné de tous les Animaux de la garde, & de tous les Oiſeaux de ſa ſuitte, comme le jour precedent. Apres que ſon Perroquet eut harangué aſſez long-temps ſur le ſujet de la ceremonie, avec grande ſatisfaction de toute l'Aſſemblée, qui eſtoit charmée de la douceur de ſon éloquence ; on vit venir de loin les oiſeaux en magnifique appareil, ſous la conduite de l'Aigle, qui apres avoir fait une pointe en l'air, fondit tout à coup aux pieds du Phenix, pour luy faire hommage, puis ſe guinda dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Auſſi-toſt les oiſeaux de la ſuitte ſe percherent deçà & delà ſur les arbres, tandis que ceux qui ſçavoient chanter, celebrerent les loüanges du Phenix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou battoit la meſure. Mais auparavant, quelques Faucons, pour donner du plaiſir au Prince, lierent en l'air des Perdrix ; & paſſant devant ſon Trône, les laiſſerent envoler, ſans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace, auſſi-bien que celle des Coqs, qui apres avoir paru à la teſte des Oiſeaux domeſtiques, ſe ſeparerent en deux bandes, qui vinrent jouſter l'une contre l'autre, avec tant d'animoſité & de furie, que le Phenix fut contraint de les envoyer ſeparer. Mais les Cail-

On les faisoit iouster en Grece comme des Coqs

les qui s'estoient mises de la partie, estoient si acharnées au combat, qu'elles ne voulurent point obeïr; Si bien que pour conserver la majesté de l'Empire, & punir leur crime, il fit signe aux Espreviers, qui enleverent en un instant les plus opiniastres, & les allerent plumer hors de sa presence. Cependant, les Paons dansoient un Balet avec beaucoup d'art & de iustesse, mais encore plus de gravité, traçant diuerses figures selon les divers Airs que leur chantoient les oiseaux, & marquant la cadence d'une façon admirable; Mais les Coqs-d'Inde les ayant voulu imiter, se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleuë, entre-coupée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante sur le nez; ce qui fit bien voir la difference qu'il y a de la vaine gloire, avec la gloire veritable. Comme le Phenix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riviere, ne paroissoient point, un Perroquet prenant la parole, dit qu'il avoit charge de luy representer de leur part, que les premiers attendoient la nuit, pour luy venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiseaux de leur presence; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il devoit recevoir celuy des poissons, comme estant plus en leur lustre dans l'eau. Apres, vinrent les Animaux à quatre pieds, que le Lyon conduisoit avec une majeste & une contenance digne d'un Prince, & lors qu'ils furent tous passez devant le Phenix, ils se separerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut étrange, pour l'inegalité des combattans, car ceux qui vivent de proye, s'estoient mis tous d'un costé, & le reste de l'autre; dequoy le Phenix s'estonnant, un Sing

qui les avoit disposez, luy dit, Que c'estoit pour faire paroistre la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plûtost sonné la charge, qu'on vit les Chévres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lyons, & les choquer de leurs testes si rudement, qu'ils tomberent a la renverse, comme s'ils eussent esté morts; puis se relevant legerement, se jouërent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas jusqu'aux rats & aux souris, qui ne vouluſſent estre de la partie, & ne vinſſent affronter les chats, qui se couchoient par terre en les voyant; & de peur de les blesſer, faisoient la pate de velours. En suitte, les Ours se leverent seur leurs pieds de derriere; & se tenans tous par la main, commencerent à danser en rond fort gravement, ayant un Singeau milieu qui joüoit de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montez sur de grands Ours blancs, contrefaisoient les Bâteleurs, & faisoient cent tours de soupleſſe. Car les Singes en cette occasion faisoient milles singeries; Les uns joüoient à la boule, avec de Heriſſons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se battoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queuë aux arbres voisins, faisoient les Iuges du camp. Ceux-cy couroient la bague sur des chevaux de manége; ceux-là faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient auſſi, la lance baiſſée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant, on

voyoit des chevaux bondir tout-seuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, avec des caracols, où ils tournoient plus iuste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas jusqu'aux Elephans, qui pour mõtrer leur addresse, ne vouluſſent danſer ſur la corde, & faire admirer leur agilité dans une ſi grande maſſe de chair. De quelque part que le Phenix jettaſt la veuë, il ne voyoit que des objets divertiſſans. Il y avoit de petits animaux qui ſe tenoient ſur le dos de leur mere, ſoit qu'elle couruſt ou qu'elle joüaſt; D'autres eſtoient renfermez dans ſon ſein, comme dans une bourſe, d'où ils ſortoient & ſe promenoient; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faiſoit. Les Porcs-épics ſe laiſſoient pourſuivre par les chiens; & lors qu'ils eſtoient preſts de les attraper, ils leur lançoient de leurs dards, qui les faiſoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le ſifflement des Serpens, qui fit ceſſer tous les jeux; Ils ſe traiſnoient lentement, la teſte haute, pour témoigner plus de majeſté, & avoient quitté leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour ſe paroiſtre plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phenix, ſous la conduite du Baſilic, qui couvoit un dépit mortel en ſon ſein, & prétendoit devoir regner ſur les Animaux, à cauſe qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ſes regards ſur luy, au lieu de luy rendre ſon hommage. A cét aſpect, le divin Oiſeau panche la teſte mourante, comme une fleur que le coup de la charuë a renverſée; l'or, l'azur, & la pourpre de ſes plumes ſe terniſſent, & il alloit rendre l'ame, ſi au cry que jetterent les Animaux, la Licorne qui repoſoit à ſes pieds, ne l'eût tout-à-

On a vu cel autrefois à Rome.

Il tuë de ſa veuë.

de la corne, dont elle chasse les venins; & qu'en mesme temps l'ardente Belette n'eût sauté sur le Basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la place. Aussi-tost le Phenix redresse sa teste panchante, & reprend son vif éclat effacé par les ombres de la mort; & les Animaux iustement irritez, viennent fondre de toutes parts sur les Serpens, tandis que les Cicognes les attaquent d'enhaut, & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans les Dragons qui vouloient prendre l'éfor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis en pieces, & la Nature purgée de ces monstres. Cependant, l'vnique Oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté, voulut achever la ceremonie, & alla vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riviere. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pû montrer leur diligence accoûtumée, pour avoir attendu les fourmis qui ne vont pas si viste qu'elles, venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au Phenix, & luy apportoient du miel de leurs ruches, qu'elles luy presenterent sur les aisles des papillons, qui brilloiét d'autant d'yeux que la queuë des Pâons. A leur teste marchoient de petits oiseaux de differentes espeées, & de plumages divers, qui ne sont guetes plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'estoient assemblez dans une espece de Golfe, qui faisoit comme un Amphitheatre, sur lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oiseaux se percherent sur les Arbres, pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du

Elle est ennemie du Basilic.

costé qui regardoit la mer, faisoient un rond d'eau où l'on voyoit ialir cent fontaines par ces ouvertures qu'elles ont sur la teste, par lesquelles elles iettoient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur de demy pique; qui retõbant avec bruit sur leurs musles, couvroit toute la mer de boüillons d'écume. Mais avant que le Phenix arrivast au lieu du spectacle, les poissons l'envoyerent recevoir à deux cens pas de la mer, par de petits poissons volans, suivis d'Amphibies, pour montrer que leur iurisdiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Apres, venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les tresors de ce vaste & liquide Element. Les vnes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des ioyaux d'un prix & d'une valeur inestimable. C'estoient de grosses perles rondes, d'une blancheur nompareille, dont le vif éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huistres pour les presenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sepulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son trône. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'un costé, & les rochers de l'autre, parurent premierement tous les oiseaux de riviere, ayant le Cygne à leur teste, qui s'estoit ioint à eux, avec quelques autres oiseaux de la Cour du Phenix. Il paroissoit là en son lustre, haussant son cou voûté entre ses ailes à demy levées; ce qui faisoit un enfoncement qui luy donnoit plus de ma-

jesté. Aussi-tost qu'il vit arriver le Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la reveuë de ses suiets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phenicoptere aux aîles de pourpre, fut choisi pour aller rendre l'hommage au Phenix, comme luy devant estre plus agreable, à cause qu'il porte son nom. Au retour, ils se ioüerent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abattoient dans l'eau, du vent de leurs aîles; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbets se lancerent apres eux, & commencerent à les poursuivre: Ils les laissoient approcher fort pres; puis se plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se deroboient de même des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner dessus, & qui moüilloient les cerceaux bigarez de leurs aîles, sans avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulant sous les eaux, allerent reparoistre bien loin, & faire une triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du iour. Aussi tost on vit tout la mer couverte de monstres, differens de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phenix que les petits heriſſons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, qui sont tout semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu; & leurs œufs attachez à leur peau paroissent comme autant d'étoiles

brillantes. D'autre coſté voguoient de petites huiſtres d'uue nacre tranſparente & ciſelée; C'eſt un poiſſon qu'on voit le dos appuyé contre ſa coquille, qui luy ſert comme de proüe ; & la teſte qu'il leve, luy tient lieu de voile; Ses aîlerons ſont ſes rames ; ſa queuë luy ſert de gouvernail; enfin, c'eſt comme un vaiſſeau vivant & animé, qui ſemble n'avoir eſté fait par la Nature que pour inſtruire les hommes à la navigation.

III. Paſſage des Cuciens aux Antipodes.

Comme le ſpectacle ne faiſoit que de commencer, & que les Dauphins qui ſont les Singes de la mer, ſe plongeoient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis ſe lançoient en l'air avec une vigueur incroyable, pour montrer leur agilité : On vit arriver la babillarde Hirondelle, qui s'approchant du Phenix, commença à luy debiter ce qu'elle avoit appris dans les païs eſtrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle rapporta que les animaux des Antipodes s'eſtoiét revoltez contre les Sauvages, & qu'ils envoyoiét demander ſecours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand defaut venoit de leur mes-intelligence. On aſſemble donc ſur le champ le conſeil des animaux ruminans, où il fut arreſté qu'on feroit partir en diligence le premier Miniſtre du Phenix, qui eſtoit un vieux magot tres-ſçavant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit envie de l'accompagner, quoy que le Prince fit tout ce qu'il pût pour me divertir, me repreſentât le danger que ie courois avec tant d'animaux differens qui n'eſtoient pas policez, & n'avoient pas appris à obeïr comme les ſiens ; mais il n'en pût venir à bout. Cependant, on dreſſa le train de l'Ambaſſadeur, & l'on me

donna deux Dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dés la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les Barbares estoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obeïssance. Cependant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte; de peur qu'on ne nous vinst envelopper. Car une partie des Sauuages s'estoient sauvez sur les eaux, pour éviter la fureur des bestes farouches, qui battoient la campagne & dechiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant entre-deux, en renverserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cét endroit, ie ne puis taire la valeur & l'obstinatiõ des Barbares, qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines, apres avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissõs qui les attendoient dans l'eau pour les devorer; & montant sur la teste de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures, qui sont comme des soûpiraux par où elles jettent l'eau & elles respirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal, par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenant leur temps, gagnoient païs, & devançant la vitesse des Sauuages, par la leur, nous vinrent exposer sur le rivage, où les animaux avertis de nostre venuë, par les Hirondelles, nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la ioye avec laquelle il nous receurent, & les caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage

Requiem &c.

de moy, à cauſe qu'ils ſçavoient que ie n'eſtois pas là pour leur faire mal. Nous apprîmes en arivant, que la cauſe de leur revolte venoit d'un Perroquet, qui avant eſté emporté par un grand vent de l'Iſle des Animaux en leur païs, leur avoit appris comme des beſtes vivoient en paix dans cette Iſle, & les avoit encouragez à ſecoüer le ioug des hommes.

V Bataille des Animaux contre les Sauvages.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arrive que les Sauvages s'avançoient avec toutes leurs forces pour les attaquer. Auſſi-toſt nôtre vieux Singe qui eſtoit auſſi ſçavant dans la guerre que dans la politique, quoy que ſa force ne repondiſt pas à ſa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit au devant une grande plaine; & ſur les aîles, d'un coſté des rochers eſcarpez & inacceſſibles, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une riviere qui n'eſtoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'eſtoient pas propres au combat, de ſe retirer dans le fond du bois, pour ne point embaraſſer les autres; puis partageant le reſte en trois corps, les rangea en cette ſorte. Il mit à la droite une eſpece de Tigres tres-vaillans; car i'oubliois à dire qu'il n'y a preſque point d'animaux aux Antipodes, qui ſoiét tout à fait ſemblables à ceux de nôtre païs, ſi ce ne ſont des Perroquets ou des Singes. En ſuitte il rangea les Lions, qui ſont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres, puis les Ours; les Sangliers apres, qui ont une ouverture ſur le dos, & enfin une eſpece de Lynx ou de Loups-cerviers; qui faiſoient la pointe de l'aîle gauche: Car ils ſont ſi vaillans, qu'ils vont attaquer les Sauvages en plein iour, iuſques

dans leurs cabanes. Il avoit mis exprés les plus courageux sur les aîles, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermassent au milieu, & les empeschassét de prendre la fuitte. Chaque Corps en avoit un autre à ses épaules pour le soûtenir, en cas qu'il fût enfoncé ; & il estoit de la mesme espece, afin d'estre plus interessé à la deffense. Dans les intervales des bataillons, estoit comme l'Infanterie legere composée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laissent pas d'avoir du courage ; pour se mesler parmy les autres dans le combat, & mordre les iambes des Sauvages, ce qui fut de tres-grand service. De ce nombre estoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse a écaille. Le front de la bataille estoit couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne sçauroient voler, mais qui sont tres-vistes à la course ; du nombre desquels estoient les Austruches, qui sont plus petites que les nostres. Voila quelle estoit l'armée de terre : Mais il y en avoit encore deux autres ; l'une dans l'air, qui n'étoit pas moins effroyable que la premiere ; estant composée d'une espece de grands Vautours & d'autres Oiseaux de proye, pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la meslée. Et l'autre dans l'eau, toute d'animaux Amphibies comme des Hipopotâmes & des Crocodiles, pour prendre les Barbares en queuë & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses or-

dres par tout. Les autres eſtoient employez aux diverſes neceſſitez du Camp, parce qu'ils n'étoient pas aſſez forts ny aſſez vigoureux pour le combat. Pour moy, ie montay ſur un arbre pour voir la bataille tout à mon aiſe, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'avoir tenu le party des beſtes contre les hommes. L'armée eſtant ainſi rangée, on vit paroiſtre celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons eſtoient armez de maſſuës & de grandes epées de bois, qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de fléches pour les deffendre contre les Oiſeaux, afin qu'ils ne fuſſent point attaquez d'enhaut, pendant la meſlée. Ils eſtoient tout-nuds, avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayant la levre d'embas & les iouës percées, & remplies de pierres de diverſes couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient ſerrez dans un grand ſilence, mais lors qu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oubliois à dire que le frõt de leur bataille eſtoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui avoient ordre de ſe retirer dans les intervales des bataillons, apres avoir fait leur décharge. Ils écarterent d'abord à coups de fleches tous les animaux legers à la courſe, & ces grands oiſeaux qui ne volent point, leſquels marchoient à la teſte. Mais le corps de la bataille s'avança auſſi-toſt en diligence, pour n'eſtre point percé de leurs fléches, avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncez par la furie des animaux, & particulierement des Ti-

gres & des Loups cerviers, qui estoient rangez sur les ailes, & qui en firent un grand carnage; mais le Corps de reserve venant tout frais au cõbat, avec leurs arcs tendus & leurs flèches appreſtées, percerent les plus courageux qui étoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une ſi grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de maſſuës, de ſe rallier; de ſorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & aſſommé ſur la place. Le reſte prit la fuïte, & ſe ſauva dans le bois, où ils furent pourſuivis par les Sauvages. Pour les Oiſeaux, quoy que l'air fût obſcurcy de leur multitude, ils furent écartez en un tournemain par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute, que par leur bec & leurs griffes. Les Amphibies auſſi ne firent pas grand effet, parce que les Sauvages qui ſont agiles & vaillans, tournerent teſte à leur abord; & faiſant front de tous côtez, les reconnurent aiſément dans la riviere. Il ne reſtoit plus d'eſperance pour les pauvres animaux, ſi les Serpens qui n'avoient pû s'aſſembler, ny arriver ſi-toſt que les autres, ne fuſſent accourus à leur ſecours; Mais les Sauvages n'eurent pas plûtoſt entendu de loin leurs ſifflemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyant les uns ſur les arbres, preſts à ſe lancer ſur eux; & d'autres de vingt à trente pieds de long, qui ouvroient la gueule pour les devorer; ſans parler de ceux qui ont des ſonnettes à la queuë, & qui ſont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & ſe ſauverent à la courſe. Les animaux ſe ralierent, les pourſuivirent avec grande vigueur, & en-

V. firent un prodigieux carnage.

Pacification des animaux par l'entremise de Lusiin.

Apres la victoire, tout retentit de cris differens; & les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'Eco resonnoit de la musique des Oiseaux, qui chantoient un chant de triomphe; & rien n'eust esté égal à cette harmonie, si les animaux à quatre pieds en se voulant rejoüir, n'eussent fait un effroyable charivary. Sur ses entrefaites, on entendit un bruit sourd de Trompettes, & de Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en tres-bon ordre, ce qui fit cesser l'allegresse; mais comme elles furent proches, on apperçût que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la dépoüille des Sauvages. Ils frappoient sur des troncs d'arbres creusez & couverts de peaux, dont les Barbares se servent pour s'animer au combat; & sonnoient de Cornets marins qui font un bruit comme une Trompette enrolée; de sorte que la frayeur se changea en allegresse. Car on voyoit les uns se battre contre leurs compagnons avec des fleches; qui leur tenoient lieu d'espées, n'estant pas assez forts pour manier les massuës; les autres dansoient un Balet de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs funerailles. Là-dessus on oüit le cry de divers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand malheur; apres quoy l'on vit arriver quelques Singes de la suite du General, qui dirent qu'il avoit esté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que hurlemens, qui ne furent pas plustost finis que les animaux faillirent à s'entremanger pour

l'election d'un nouveau Roy ; Car les Serpens pretendoient à cet honneur, pour avoir eſté cauſe de la victoire; les beſtes à quatre pieds, pour leur grandeur & leur multitude ; & les oiſeaux, pour leur excellence; outre qu'il ſemble que la Nature leur ait donné le deſſus. Mais le Perroquet en qui ils avoient creance, & qui avoit eſté cauſe de leur revolte, appercevant ce deſordre, & craignant qu'on ne vint à la derniere extremité, dit qu'il eſtoit d'avis qu'on me fiſt venir, pour ſçavoir mon opinion. Je décendis donc de mon arbre, que ie n'avois pas voulu quitter pour la crainte des Serpens, dont j'avois veu un ſi grand exemple de cruauté en la perſonne du Phenix, & repreſentay aux animaux, par l'entremiſe du Perroquet. Que j'eſtois d'avis qu'ils fiſſent la paix avec les Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs diviſions, & de prendre cette occaſion pour les défaire; & en cas qu'ils vouluſſent ſonger à un accommodement, ie leur offris mon entremiſe. L'affaire ayant eſté miſe en deliberation, la choſe paſſa tout d'une voix, par la timidité des uns & la ſageſſe des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient jamais s'accorder, outre que les plus fiers & les plus vaillans avoient été tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet, & un autre qui ſçavoit la langue du païs, & fus trouver les Sauvages; qui ne furent pas difficiles à perſuader, apres une ſi grande defaite ; & en paſſerent par tout ce que ie voulus. A mon retour, ie rencontray mes camarades, que le regret de mon depart & la meſme curioſité que moy, avoient portez à me ſuivre ; de ſorte qu'ayant pacifié tous les differens qui reſtoient, & mis les hommes & les animaux bien enſemble

ie m'embarquay avec mes compagnons ; tres-aise d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir veu des choses si étranges & si merveilleuses.

SVPLE'MENT DE L'HISTOIRE VERITABLE.

LIVRE QUATRIESME.

I. Arrivée dans l'Iſle des Pyrandriens. II. Deſcription du païs des Aparctiens. III. Royaume de Numiſmacie. IV. Iſle des Poëtes. V. Celle des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grece, par l'Iſle des Magiciens.

I. Iſle des Pyrandriens, ou hommes de feu.

APRES avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauvages, nous nous embarquames mes compagnons & moy, pour voir le reſte des Iſles, dont on nous avoit dit tant de merveilles. La premiere où nous abordâmes, ſembloit eſtre toute de feu, ce qui fit que nous la decouvrîmes de fort loin ; & approchant nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le viſage long & étroit, & le haut de la teſte fait en forme d'alambic. Ils paroiſſoient fort dispos ; car ils voltigeoient ſans ceſſe, & changeoient à tous momens de poſture. Nous leur preſentâmes quelques parfums, qu'ils receurent avec joye ; & en revanche, ils nous donnerent à chacun une chemiſe de toile incombuſtible, & force pantarbes pour nous garantir des ardeurs de leur païs : Mais avant qu'elles fuſ-

Pierres precieuſes qui ont cette proprieté

sent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estant courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à une des barques que les Sauvages nous avoiẽt dõnées. Ceux qui estoient dedans, s'étant jettez aussi-tost à nage pour se sauver, firent par mal-heur rejallir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nõmoit; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissent lumineux & transparens, ils devinrent noirs & obcurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coûtume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçeurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chere & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prẽdre à manger; mais ils s'élevent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pied, comme les arbres; aussi ne rendent-ils point d'autres excremens, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche, ils se font jetter quelques goutes d'eau pour s'échauffer davantage, & lors qu'ils veulent paroistre plus beaux, ils se taupoudrent de soulphre & de camphre; ce qui leur fait faire du feu violent. Ils aiment sur tout l'eau de vie; & en approchant, ils l'allument, & l'avalent ainsi toute enflãmée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser; c'est pourquoy ils multiplient extrémement; car d'un seul baiser ils engendrẽt un enfant qui n'est

pas si-tost né, qu'il croist à veüe d'œil ; & après avoir éclaté plus ou moins de temps, il diminuë peu à peu, tant qu'à la fin il se couvre d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guerir, se servent perpetuellement d'éventail ; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort coleres & fort rigoureux, & il y a parmy eux des supliees pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils supportent si impatiemment, que cela leur fait jetter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils sont comme morts ; mais ils ressuscitent à l'approche de leurs camarades : & quand le crime est grand, on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussi-tost. Ils ne croyent pas comme nous, que l'ame soit renfermée dans le corps ; & soûtiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroist ; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils, tant qu'ils ont dequoy nourrir le feu ; mais lors qu'il n'y a plus de matiere, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se joüe long-temps par l'air, & se promene en divers païs, cherchant les eaux comme pour luy servir de rafraichissement ; & c'est ce que nous apellons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un & composent les Cometes, & ces petits Astres semblables aux Etoiles qui se precipitent du Ciel en terre, pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plus-part

ne vivent pas hors de leur païs, ni ceux des autres païs au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la nature n'avoit eu soin d'y faire croistre des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, toûjours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ny ne diminuë, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croyent qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vray-semblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Parens. Pour moy, ie croy qu'ils sont décendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur païs ne brûle que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échauffez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un deluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur a l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'evenement justifioit le contraire; parce qu'ils avoient toûjours reculé en combatant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns étoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut resolu qu'on deputeroit sur l'heure vers de certains Pirandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayant

Païs des Aparthiens Septentrionaux.

pas la force de b ûler les choſes les plus combuſtibles, ne laiſſent pas de nager ſur l'eau, & de la conſumer.

De cette Iſle de feu, nous paſſâmes en une autre de glace, tant ce païs des fables eſt plein de choſes contraires & extravagantes, dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'on tient qu'il eſt ſorty de la cervelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens tranſparens comme criſtal, qui alloient & venoient d'une viteſſe merveilleuſe: Comme ils nous apperçûrent, ils vinrent à nous en gliſſant. Ils avoient le pied fort étroit & trenchant par deſſous, ce qui les aidoit à gliſſer; leur barbe eſtoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guiſe de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont deux ratelliers de dents bien garnies qui frappent les unes contre les autres, quand ils veulent parler; comme celles des Feoricitans, dans le fruſion d'une grande fiévre; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire, d'où vient peut-eſtre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remuënt avec tant d'adreſſe, qu'on diroit qu'ils jouënt du clavecin. Ils portent pour ornement, de groſſes perles & des diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïſſent toutes ſortes de lumieres, hormis celle des Etoiles, & ne ſortent gueres qu'en Hyver, à cauſe que l'air froid & piquant ſert beaucoup à les fortifier. L'Eſté ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur; & c'eſt une choſe étrange, qu'étant ſi froids, ils ſuënt en moins de rien; mais de leur ſuëur, on en fait d'autre tout ſur l'heure, dont les plus accomplis ſe jettent en moule. Pour les faire

croistre par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la Lune; mais ils ne sont jamais plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plûtost que de plier; & ils ne sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent present de fruits glacez, & de grands plats de gelée; quoy que leur premier abord fut assez froid. Ils nous presserent fort de demeurer en leur païs; mais il y faisoit un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous cõtentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; ce qui a donné le nom au païs. Il y a une merveille dans ce temple, qui ne se trouve nulle part; c'est une glace de miroir qui a servy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estant approchez, ils animerent leur image; mais ils furent si fascheż de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la droitte, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy voulurent poin donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta deuant le même miroir, & anima sa resemblance, qui par un iuste chastiment, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cét esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont la leur. Au sortir de ce païs, nous entrâmes dans un autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numisimacie, apres avoir admiré

Arctos, *signifie Ours, en Grec.*

la diversité de la Nature, qui en un meſme endroit du monde, avoit placé deux Nations ſi contraires.

111. Royaume de Numiſmacie, ou de la Monoye. Or, Argent.

J'ay dit que nous abordâmes heureuſement au Royaume de Numiſmacie, parce que c'eſt un pays où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute ſa vie, qui ne l'a jamais pû trouver. Les habitans y parlent toute ſorte de Langues, c'eſt pourquoy ils ſont fort bons truchemens, ſur tout les Chryſandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils ſont ſujets à eſtre fourbes. Ces peuples, pour eſtre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, ſont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teſte: Quoy qu'ils ſoient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derriere eux leurs armes & leurs deviſes, & relevent de la Reyne Lydie, & non pas de l'Iſle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils ſont faits, ils ne croiſſent ni ne diminüent. Il eſt vray que les traits de leur viſage s'effacent peu à peu, & qu'ils ſont ſujets à une certaine hereſipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'eſt une choſe étrange, que de leur peau qu'on enleve, les fourbes dont j'ay parlé, ſe maſquent, & paſſent apres pour eux; de ſorte qu'on y eſt ſouvent trompé: mais ces gens-là n'aprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, ſelon la diverſité de leur crime; & auſſitoſt on les met en quatre quartiers, & on les jette dans le feu: Mais ils ne ſont pas entierement conſumez; car tout ce qu'ils avoient d'impur s'eſtant allé en fumée, on crée de nouveaux ſu-

Pierre de touche.

jets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulierement apres qu'on leur a imprimé le caractere du Prince, qui est comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous sellez. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent estre aneantis en quelque maniere que ce soit, non pas mesme par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traittez dans cette Isle: car encore que ce ne soit qu'un roc sterile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez: En effet, ce peuples sont si aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maistres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est une chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si differens de mœurs, de religion & de coûtumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature tres inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaues du monde, car ils sçavent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a applany les montagnes, comblé les valons, basty des villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, arrousé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abismes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout-vifs, & à demeurer long temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus

mal, & n'en font point plus mauvais visage; car ils sçavent que ce qu'on en fait, n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois il aiment fort les Dapsiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du païs, & qu'ils ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent-ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, ie fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, ie recouvray par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit necessaire, pour retourner en nostre pays.

dépenser.

IV. L'Isle des Poëtes.

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, nous fûmes surpris par une tempeste, qui apres nous avoir agitez long-temps, & consumé toutes nos provisions, nous jetta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est un païs fort éloigné du Royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fismes fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort venerable, mais il avoit le cervelle en écharpe, qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous luy demandions; il se contenta apres quelque grimaces de nous faire signe de la main, pour nous mõtrer le chemin par où nous devions aller. Nous montâmes par son ordre sur le faiste d'une haute montagne qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore, qui est la Deesse qu'on y revere avec le Soleil. Elle n'eut pas plûtost ouvert les yeux, qu'ils tirerent les rideaux chamarez de son lict; & apres luy avoir donné le bon jour en chantant (car ces peuples chantent, comme les autres parlent) ils la vestirent de pourpre & d'écarlate mêlant l'or & l'azur parmy les opales & les ru-

bit, ſans deſſein & ſans ordre, ils aſſuroient que cela ne laiſſoit pas de faire un bel effet de loin. En ſuitte, ils mirent dans ſes doigts de roſes, quantité de perles & de diamans, pour répandre ſur les herbes & ſur les fleurs : Mais à peine eut-elle achevé de ſe parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le ſouffle des chevaux du Soleil, qui la déroba à noſtre veuë. Cependan, les Poëtes s'empreſſoient plus que devant, pour celebrer auſſi la naiſſance de cét Aſtre, car il meurt & naiſt tous les jours en leur païs, & tandis que les Heures diligentes attelloient ſes chevaux à ſon Char, ils ceignirent les temples du jeune Phebus, d'une couronne de lumiére. Comme ie conſiderois ces choſes avec attention, m'eſtant écarté pour chercher l'Aurore, ie trouvay au retour que le Soleil s'eſtoit auſſi fort éloigné, & qu'il eſtoit deſia bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Meſſieurs ne répondoient à mes queſtions, qu'avec un accent grave, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne reſſemblent que par là : Car ils ſont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roſeaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne ſont couverts que de feüilles de laurier & de lierre, qui eſt un aſſez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de leurs Maîtreſſes ſont d'or, mais il n'y en a point ſur leurs jupes; & leurs dents ſont auſſi de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger eſt de fruits ſauvages & de miel ; & leur breuvage, d'eau & de laict : Neantmoins, ils ſont ſi glorieux, qu'ils diſputent de la felicité avec Jupiter. Du reſte, leur païs eſt tres-beau à la veuë, & ie m'étonne qu'ils ne ſont plus riches, veu les richeſſes dont ils diſent qu'ils abondent.

Car à les ouïr parler, leurs prez ne ſont que d'e-meraudes, leurs guerets ſont couverts d'eſpics dorez; leurs fleurs ſont de pourpre & d'azur; celles des arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le criſtal de leurs fontaines; les petits cailloux du rivage ſont autant de diamans & de pierreries; & chaque goutte de rocher eſt une perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs treſors. Auſſi tout ce qu'ils diſent ne paroiſt qu'à eux de la ſorte; j'avois beau ouvrir les yeux, ie ne voyois point tous ces treſors imaginaires. Ils ſont fort biſarres, & ſujets à une infinité de caprices & de fantaiſies, & quand leur verve les prend, on ne les ſçauroit gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & ſe cõtournent comme s'ils avoient des convulſions, particulierement quand ils enfantent; mais ce n'eſt pas de douleur, car ils prennent plaiſir à accoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, ſans avoir beſoin du ſecours d'autruy. Auſſi ſont-ils fort ſujets à faire des monſtres, que la pluſpart des peres trouvent neantmoins fort beaux, qui eſt une grande grace qu'ils ont receuë de Jupiter; car s'ils en reconnoiſſoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaiſe humeur, tant ils les aiment, & en ſont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'eſt pourquoy ils ne durent pas long-temps; car on n'éleve les enfans en ce païs-là que d'une viande fort delicate, qu'on appelle Eſtim. Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt la façon dont ils conçoivent, & dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur teſte, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, ſelon qu'ils ont pu

ou moins de chaleur : Si l'enfant eſt gros, ils s'en délivrent à pluſieurs repriſes; & quand il eſt tout ſorty, on le raſſemble en un Corps, ſans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a meſme qui ne ſont faits qu'à demy, dont le pere a avorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laiſſent pas de vivre, & d'eſtre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un pere qui en a fait d'autres qu'on eſtime. Ces peuples ne ſont pas fort devots, & ne reconnoiſſent gueres d'autres divinités, que les yeux de leur Maiſtreſſe : Que s'ils celebrent Apollon & les Muſes, c'eſt plutoſt par coûtume qu'autrement. Au commencement que ie fus en leur païs, ie ne pouvois aſſez m'étonner de les voir parler à des choſes inanimées, comme aux foreſts & aux rochers; mais apres leur avoir veu faire de plus grandes extravagances, ie leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous preparions au depart, le Heros qui les nourriſſoit, vint à mourir; car ils ſont ſi pareſſeux, qu'ils mourroient de faim, ſi quelqu'un ne prenoit ſoin de leur nourriture. Auſſi-toſt il fut ordonné, pour perpetuer ſa memoire, & faire vivre ſon nom apres ſa mort, qu'on l'embaûmeroit avec le ſel de l'Eſprit; & qu'apres l'avoir reveſtu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poëſie, on le mettroit en depoſt entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portaſt par toute la Terre. Le iour venu, qu'on avoit deſtiné pour ce haut myſtere, chacun ſe rendit au lieu aſſigné, dans un grand ſilence : Apres quelques ſanglots & quelques larmes, ſuivies d'élans douloureux, & de pitoyables helas ! le tout accompagné de cere-

monies muëttes, on découvrit avec une reſpectueuſe hardieſſe, ce grand & venerable Nom, qui repoſoit ſur une urne d'or, environné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cét invincible Heros. En meſme temps on l'arma de tout ce qu'on avoit pû trouver dans l'Univers de redoutable, de formidable, & d'intrepide : Puis on l'éleva au deſſus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majeſtueux, d'auguſte & de ſacré. Apres, l'environnant de lumiere, de ſplendeur & de gloire, on luy dreſſa des Autels, où tádis que les uns ſacrifioient à ſa magnanimité, à ſa generoſité & à ſa clemence, les autres erigeoient des vivantes ſtatuës, d'eternels trophées, & d'inebranlables monumens à ſa triomphante memoire. On entendoit d'autre part des concers où l'on celebroit ſes divines actions, ſes charmes inexplicables, & ſes vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à ſa gre-d'aiſte, qui oſta ce precieux nom de la veuë des hommes, & l'alla ſemer par l'Univers. Voila de quelle ſorte ils donnent l'immortalité aux grands Perſonnages.

V. L'Iſle des Pygmées.

Apres cette ceremonie, nous quittâmes cette Iſle, & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui eſt de ſon reſſort, auſſi bien que les premieres dont j'ay parlé. Mais elle eſt fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieuës de long, au lieu que celle des Geans en a plus de cinq ou ſix cens de tour. Cependant quoy que ces deux Iſles ſoient fort proches, elles ne laiſſent pas de vivre en bõne intelligence ſous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur plaiſt. Nous fûmes tout étonnez en arrivant, de voir que les plus grands hommes

ce païs-là n'avoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. Nous croiyons du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voiyons ramasser ensemble comme dans une garenne ; mais nous reconnûmes en approchant, que c'estoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Gruës, & avoient obtenu une grande victoire : de sorte que chacun rapportoit deux ou trois têtes de son ennemy, qu'ils portoiét sur l'épaule en guise de pique, & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs apres la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hotes, pour ayder à leur subsistance. C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grãdes cocques de noix : Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour supléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & qu'ils leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'effrayerent à nôtre abord, mais lors qu'ils eurent veu nos certificats, & que nous avions passé sans desordre à travers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande allegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs maitres. Les plus apparens estoient portez sur des Beliers & sur des Chevres, qui s'agenoüillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent mõter dessus. Nous les accompagnâmes iusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers ; mais ils vont fort

Le mot Grec signifie coudée.

PAGINATION INCORRECT

lentement & ne firent comme on dit qu'en 15. iours 14. lieuës, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-estre, que ie me méprens, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que 4. ou 5. lieuës de long à leur Isle ; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes ; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étenduë qu'il n'en paroist ; & l'on diroit que la Nature l'a fait expres, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des trous; outre que par ce moyẽ elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin ; & la ceremonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnettes de tambours; apres quoy ils tirerent à l'Oyseau, ainsi qu'ils ont accoûtume en une réjoüissance publique. Cét oyseau est une mouche prise dãs une toile d'araignée, qu'il faut ietter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec un chalumeau. La carriere où l'on s'exerce, a plus de deux cens pouces de long; car ils comptent de la sorte en ce païs-là, comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moy; & les femmes engendrent à cinq. Si-tost que leurs enfans sont nez, il les cachent dans des raboüilleres, ainsi que les lapins font leurs petits, de peur des Grues, qui les avallent tout d'un coup, comme des noyets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingenieux; & le soir pour nous regaler, ils nous donnerent les Marionnettes, à quoy ils se plaisent comme on fait parmy nous, à la Comedie, ils sont fort sobres ; & c'est un grand excés, quand ils mangent une cuisse d'alloüette; car pour les ordinaires, ils n'ont que deux ou trois mouches en

broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rotissent les allouëttes, sont de dars de Porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur breuvage sont deux ou trois goutes de rosée, qu'ils recueillent au Printemps, & conservent dans des œufs d'Autruche, qui leur servent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bassinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, ce que la Nature a fait expres, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort ; parce qu'ils croyent qu'elle rampe, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

VI. L'Isle des Magiciens.

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aller en celle des Souhaits : mais nous n'y pûmes iamais aborder, car en ce païs-là on n'arrive pas où l'on veut ; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Gyans, quoy que nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjamboient les rivieres, comme l'on fait un ruisseau, pesçhoient à la ligne aux baleines, avec de gros cables de navire, dont les anchres servoient d'hameçon, jouoient à la boule avec des montagnes, qu'ils

laiſſoient quelquefois dans le jeu ; ce qui eſtoit cauſe qu'õ en trouvoit de toutes ſeules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joüé. Comme nous eûmes mis pied à terre dans l'Iſle des Magiciens, un de nos Matelots qui avoit eſté autrefois en ces païs-là, nous avertit, pour éviter, cõme on dit, les fauſſes Propheties, de piſſer ſur nos pieds en nous levant, afin de nous precautionner contre toutes ſortes de charmes. Il nous dit auſſi, que ſi quelqu'un nous touchoit, nous luy rendiſſions le coup, afin que le ſort retournaſt ſur celuy qui l'avoit donné. Dans cét entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroaſtrie, qui prend ſon nom de la capitale du païs, laquelle eſt bâtie au milieu. La nuit nous ſurprit, avant que d'y pouvoir arriver ; de ſorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce païs-là, nous fûmes contraints de nous coucher ſur l'herbe, & de manger ce que nous avions apporté de nôtre barque. Mes compagnons dormoient déja, lors que j'oüis un grand miaulement de chats, dequoy m'eſtant ennuyé, je me levay pour les chaſſer, à cauſe qu'ils m'empeſchoient de dormir. Mais comme ie les pourſuivois aſſez loing, parce qu'ils ne vouloient pas ſe laiſſer aller, ie me trouvay engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A meſure que les chats entroient, ils ſe changeoient en autant de belles & de jeunes Demoiſelles, qui ſe mettoient à danſer toutes nuës à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un Bouc laſcif, qu'elles imitoient par des poſtures diſſoluës, ſe baiſãt de temps en temps pour le regarder par entre les jambes. Apres que cela eut duré aſſez long-temps, ce Bouc ſe mettre en un coin, où elles le vinrent toutes

ser au derriere;& ietterét sur luy des fleurs, comme on a coûtume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais ; & ils ne furent pas plûtost arrivez, qu'ils firent un sacrifice. Mais le Bouc reietta toutes leurs offrandes ; de sorte que croyant avoir manqué à quelque ceremonie, ils recommencerent tout de nouveau, & se tirerent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'aversion ; si bien que luy en ayant demandé la cause, ils sçeurent que c'estoit parce que i'estois là. Là-dessus ils me vinrent prendre, & ie crûs qu'ils m'alloient immoler ; mais j'en fus quitte pour estre mordu au derriere, & signer de mon sang un papier ; apres quoy le Boue me dit que i'estois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un sabat effroyable ; car on n'entendoit pas l'un l'autre ; & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Bouquin, qui caressoit les plus belles. Lors que cela fut fait, ie fus étonné que ie vis la nape mise; & sans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut couverte en un instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord un grand silence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue ; mais parce que ie trouvois les viandes un peu fades, ie ne pûs m'empescher de crier qu'on apportast du sel. A ce mot, tout disparut ; & ie me trouvay seul & sans lumiere, dans une carriere fort obscure, où ie fus contraint de demeurer iusqu'au point du iour. En suite, ie me rendis où estoient mes compagnons, sans leur oser rien dire de ce qui m'estoit arrivé ; parce qu'ils estoient si effrayez des contes qu'on leur

avoit fait du païs, que la moindre choſe eſtoit capable de leur troubler l'eſprit. Malgré ces terreurs, ie les amenay à Zoroaſtrie, où tous les logis nous paroiſſoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux feneſtres, les plus belles Dames du monde, qui nous iettoient en paſſant des œillades fort amoureuſes; ce qui m'euſt touché davantage, ſi ie ne les euſſe pas connuës; mais c'eſtoient les meſmes que i'avois veuës dans la carriere. Comme nous paſſions de cette ruë-là, à une autre, nous eûmes la teſte rompuë de cent valets de Marchands qui ſortant de leurs boutiques nous crioient: *Meſſieurs, voulez-vous qu'on tire voſtre Horoſcope, pour voir ſi vous ſerez heureux en ce monde-cy, ou en l'autre? Meſſieurs, c'eſt icy qu'on trouve toute ſorte d'eſprits familiers, & de caracteres pour faire mille lieuës en un iour. Meſſieurs, voulez-vous avoir la precieuſe racine que les Rois de Perſe donnent à leurs Ambaſſadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages? C'eſt icy*, diſoit un autre, *qu'eſt le veritable ſecret pour retrouver toutes les choſes perdës, & meſme ſon pucelage: C'eſt moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de ſa reuille, & qui le rend invulnerable. C'eſt icy, Meſſieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourſes inépuiſables, où l'on rencontre toûjours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette iamais. Meſſieurs*, diſoient d'autres, d'une voix toute enroüée à force de crier, *Voicy la veritable verveine cueillie avant iour, & ſechée à l'ombre, lors qu'il n'y avoit ny Lune ny Soleil ſur terre; Vous plaiſt-il d'en avoir, quand ce ne ſeroit que pour voir vos Maiſtreſſes en ſonge.* Enfin, delivrez de

ces importuns criailleurs, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais ie ne sçay par quel accident, un de mes compagnons tomba malade si dangereusemẽt, que nous croiyons à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'être ensorcelé; & pour en sçavoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste, & d'éguilles sans cul; puis le mettant boüillir dans un chauderõ, on accompagnoit chaque boüillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celuy qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, voicy venir une grande femme noire, avec les yeux égarez & étincelans, l'écume à la bouche, & la fureur sur le visage. Si-tost qu'elle fut entrée, on mit un manche de ballay derriere la porte, pour l'empêcher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au lict du malade; & tirant le rideau, luy dit d'une voix casse & enroüée, *Que me veux-tu?* A mesme temps, quatre grands coquins qu'on avoit loüez pour la froter avec des bâtons de sarment, sauterent en place, mais comme ils vouloient rabattre le bras qu'ils avoient levé, elle trousſa tout d'un coup sa robe, d'où sortit une si grande flâme, que ces galans furent tous grillez; & la Sorciere en mesme temps, se saisit du ballay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'envola par la fenestre, laissant dans

la chambre une puanteur effroyable. Cependant, nôtre pauvre malade estoit à l'extremité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant émeu nôtre hostesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magicienne, de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans un vilain trou qui n'estoit basty que de gibets & de potences. Mais derriere s'élevoit un Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques iouër de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire un bain de leur sang, afin de guerir un grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au milieu de la Cour estoit une fontaine grande comme un petit lac, où n'ageoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille decrepite, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouvoient au branle de sa teste, & se ioüoient sur son visage. D'une main elle tenoit une tasse, dans laquelle elle buvoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de soucoupe, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ses habits. Si-tost qu'elle nous apperceut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton, ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie; & pour me régaler, elle me sauta au cou & me baisa, à cause que ie luy paroissois assez agreable. Cela me fit une telle horreur, que ie courus aussi-tost à la fontaine pour me laver; mais ie n'eus pas plûtost pris de l'eau, que ie me trouvay enlevé par l'air dans une des chambres du Palais, où j'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës, en un endroit

cueillir des fleurs, en un autre se baigner, poursuivre une biche à la chasse ; Mais tout à coup, comme ie prenois plaisir à les contempler, tous ces personnages s'animerent; & se détachant des Tableaux, commencerent à danser autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquinole, & tous faisoient des postures extravagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pû venir à bout, ils disparurent en un instant & me laisserent parmy un tas de vilaines bestes qui me couroient par tout le corps. Comme i'estois au desespoir de me voir en cét estat, ie vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que ie luy avois temoignée aces de la fontaine; & me jura par l'ame des Conins de vieille de ses ancestres, que si ie ne luy voulois estre plus doux, elle s'alloit jetter dans un feu qui s'étoit allumé à la cheminée. A ces mots, ie courus pour l'embrasser, ne pouvant resister à ses charmes ; mais ie fus retenu par une main invisible ; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se jetta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut, & ie me retrouvay dans la ruë avec mes camarades, où de crainte de pires accidens, nous alâmes tout de ce pas acheter des caracteres, avec lesquels nous retournâmes en nôtre païs ; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans nôtre lict, comme si tout le voyage que nous avions fait, n'avoit esté qu'un long songe.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION de la seconde partie de Lucien.

Page 1. TOY *qui est épris d'un autre amour.* Je ne veux pas exprimer davantage l'amour des garçons, ny m'étendre en des saletez.

Sa gorge. Le devant du visage est déja exprimé.

La teste nuë. C'est à dire, *sans voile.*

Page 4. *Ce qui doit estre blanc.* La rougeur sera marquée en suite.

La noirceur des sourcils. J'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

Les paupieres de l'Aurore. Il y a au Grec, *qui Pindare luy fera les paupieres*; Mais cela ne dit
Sophocle. rien. C'est pourquoy j'ay trouvé à propos de mettre l'expression d'un autre Poëte Grec, qui se trouve aussi dans Job.

Page 5. *Ie commence à deviner qui c'est.* Il veut parler de l'Imperatrice, quoy que ie n'en connoisse point de ce nom en ces temps-là; car la description qu'il en fait, ne peut convenir à Faustine.

Page 6. *On croit entendre Apollon luy mesme.* Il seroit ridicule de comparer maintenant une belle voix, au chant des Cygnes & des Hirondelles; sans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal.

Page 7. Effacez ce qui est en marge, qui est corrompu & a esté transporté icy d'ailleurs.

Il ne faut pas faire d'autres de ses vertus. Il en falloit venir là, apres ses connoissances.

Page 11. *Il y a des Dames.* Il est mieux de le dire d'elles que des hommes, parce que cela leur est plus ordinaire.

Lamine. *Ayant un beau masque.* La chose est assez

claire, sans ajouster *Phaon & Nirée*, qui ne font pas grace maintenant.

La hauteur des Cedres. Le mot de *peupliers* n'y vient pas si bien.

Sa perruque d'or. Qu'il seroit beau voir maintenant de dire avec l'Auteur *des cheveux d'Hyacinthe*, & les compater à l'ache.

Mais ie me vis. Je ne suis pas icy comme Lucien, qui change deux ou trois fois la harangue directe en oblique. page 12.

Passer condamnation. Je ne dis pas *chanter la Palinodie*, qui seroit Pedentesque. page 14.

Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa ieuneſſe. C'est assez de ces deux exemples. page 16.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les choses à nostre air; car la façon Grecque ne revient pas à la nôtre.

Il y a encore cette difference. Le reste est déja dit, & n'a pas besoin d'estre ajouste.

L'image de l'homme à celle de Dieu. C'est ainsi qu'il l'appelle en suite. page 17.

Des Grecs. Je prends la liberté de tourner la pensée de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour trouver les graces que ie cherche. page 22.

C'eſt à toy de commencer. Le raisonnement vouloit qu'on ajoûtast cela. page 24.

Famille ancienne. La suite le declare.

D'une celebre coquette. La qualité de son mary sera exprimée plus bas. Du reste cecy est transposé. page 25.

Tous ces petits preſens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Il seroit ridicule de dire, *Des bouquets à demy ſecs, & des fruits qu'on a mordus.*

Des principaux de la ville d'Epheſe. Il n'y a page 26.

que le nom des deux amis, qui ſoit neceſſaire au conte.

Envoyoit tous les iours quelques-uns de ſes amis la viſiter. J'aime mieux dire cela, que de mettre qu'il les faiſoit venir chez luy.

Rendez vous. Il faut a ouſter *la nuit.*

page 27 *Avec l'échelle du vaiſſeau* Je n'ajouſte point
page 29 *des perches,* parce qu'ils ne s'en ſervirent pas.

page 31. *Car comme tu vois.* Le reſte eſt exprimé plus haut.

page 32. *En habit de deuil.* Ce qui ſuit, ne ſert de rien.

page 35. *Il les mit tous deux en liberté, apres avoir juſtifié leur innocence.* J'ay acourcy ou retranché ce dont on ſe pouvoit paſſer, afin d'eſtre plus court & plus net.

page 37. *Ie l'avoue.* On a oublié de mettre, *j'ay tort.*

page 39. *Les effuſions accouſtumées.* Cela fait voir que c'étoit la fin du repas.

page 41. *Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance* C'eſt aſſez de dire cela, ſans ajouſter ce que fait l'Auteur, qui n'eſt que trop long en cét endroit.

Revoltée, ou *Ennemie.*

page 43. *C'eſt une marque, &c.* Je ne fais pas dire à l'autre, qu'il ne ſera pas trop long, car j'en ay retranché ce qui l'eſtoit.

L'un des 5. Il faut 7.

page 45. *A Hypate.* C'eſt plûtoſt Lariſſe, où il alloit, &
en marge. il devoit paſſer par Hypate; mais il n'eſt pas
page 47. queſtion icy d'une verité hiſtorique. Du reſte, il ſera parlé en ſuite de ſon valet & de ſes hardes. Et il dit en quelque endroit, que ſon voyage de Lariſſe, n'eſtoit qu'une feinte.

Lors que te fus arrivé chez luy. Il ne ſert de rien de dire qu'il y avoit un iardin à la maiſon; mais il

dira en ſuite, que le logis eſtoit petit; & la chambre où l'on le mena, fort propre.

Petite Chambre Aſſez *petite.* Page 48.

Qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Page 49. J'ay changé la raillerie qui étoit ſale.

Comme je viens. J'ay rejetté plus bas ce qu'elle dit icy. *Que quand elle luy jetteroit, &c.*

Et vous acheray menu comme chair à paſté. Page 50. Cela a du rapport à ce qu'il dit, & ſent l'eſprit d'une ſervante.

Quelle eſtoit grande Magicienne. &c. J'ay agencé cela d'une autre ſorte que l'Auteur, comme je fais ſouvent, pour luy donner bonne grace.

Apres quelques ſantez. Il n'y a point d'apparence de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils reboivent encore apres; & qu'il n'eſt pas neceſſaire de tant boire, pour faire l'amour.

Le ſujet de mon voyage. Je ne dis pas *à Lariſſe,* parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins ſi-toſt. Je ne touche pas auſſi ſon averſion pour les femmes, qui n'eſt que trop exprimée dans ce livre. *Là même & 51.*

Se durcirent en corne. Je l'ay trouvé mieux de la ſorte, que comme il le dit. Page 52.

Qui me receurent à grands coups de pieds. Il eſt mieux, que de dire, *Ils s'y preparerent.*

Qu'il n'eſt rien qui puniſſe un homme vicieux, comme ſon propre vice. Je ne me ſers pas de cela, comme d'allegation, mais comme d'expreſſion, parce que ce Vers exprime ce que je veux dire.

Qu'on faiſoit combattre contre des Ours Il dit ſeulement, *Capables de combattre*; mais comme je le dis, cela fait plus d'effet.

Promener ſur mer Le Grec dit ſeulement, *ſur le bord de l'eau,* mais il ne faut point s'amuſer à faire Page 54.

PAGINATION INCORRECT

des évenemens extraordinaires, quand on peut faire les choſes regulierement.

page 60. *Muſnier.* Le Grec dit, *Boulanger*; mais il tenoit lieu de Muſnier, parce qu'on tient que les Anciens n'avoient point de moulins à vent ny à eau.

page 62. *Comme une girouëtte.* Le Grec dit, *Comme un ſabot*; mais la comparaiſon n'en eſt pas ſi belle en nôtre langue.

Laituës pourries. Il y a au Grec, *dures & ameres*; mais le mot de *dure* eſt ridicule en cet endroit, pour un aſne; & celuy de *pourries* donne ſujet à une galanterie qui ſuit.

Dequoy ſe nourrir. Il y a au Grec, *ſe couvrir*; mais un aſne n'a point beſoin de couverture.

page 63. *Enlevé par une poulie* Je me ſuis ſervy de cette expreſſion qui eſt plus gaye; outre que c'eſt ainſi qu'on charge les chevaux dans les Navires.

Pour moy, on me livra. Il y a icy un proverbe Grec, qui n'eſt pas à nôtre uſage.

page 64. *Commencerent à ſe regarder de mauvais œil.* C'eſt aſſez de cela, ſans leur faire dire d'injures.

page 65. *Le bruit court par tout de cette merveille.* Le reſte eſt exprimé en ſuite.

Et le mords de meſme. Il y a *d'or & d'argent*; mais ie ne pouvois pas commodément repeter le dernier mot.

page 67. *Mais il arriva le contraire.* Je paſſe icy pluſieurs ſaletez, le plus delicatement que ie puis.

page 68. *Et d'un Cynique.* L'Auteur en fait un homme nommé Cyniſcus; mais cela n'eſt pas neceſſaire.

page 69. *La fortune.* Je ne dis pas *le deſtin*, qui n'eſt autre choſe que l'ordre des Parques, comme ie l'ay dit à l'Argument.

Enlever des hommes & les élemens. Cette fable eſt expliquée plus au long ailleurs.

Tu vois la conſequence qu'on en peut tirer. Je retranche icy pluſieurs petites interrogations, dont le ſens eſt exprimé ailleurs. page 70.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exemples ſuffiſent ; outre que les autres n'eſtans pas aſſez connus parmy nous, ne feroient pas d'effet. page 73.

Nous le ſçaurons quand nous y ſerons. Ce qu'il ajoûte, eſt plûtoſt une boutade qu'une raiſon.

Triſte & réveur. J'exprime la pâleur plus bas. page 74.

Je t'en prie, pere des Dieux. Il n'eſt pas à propos qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'étonne de ce que Jupiter y parle. page 75.

Les ſanglots & les larmes. Il eſt plus honneſte de le mettre ainſi, que de dire tout crûment, que Jupiter pleuroit.

Les fers en ſont au feu. Je mets un proverbe François pour un Grec, ſelon ma coûtume. Le reſte eſt exprimé plus bas.

Nullement, tout va bien. Il n'eſt pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prie de parler en langage plus humain. page 76.

Dans une heure J'ajoûte ces mots, parce qu'ils arrivent auſſi toſt. page 77.

De m'exprimer à ſa façon. Je mets cela, pour n'eſtre point obligé à traduire des Vers.

Selon ſon merite & ſon rang. J'exprime en ſuitte l'art & la matiere. page 78.

Dorée Il y a au Grec, *d'or* ; mais cela ne revient pas à nôtre Langue. page 79.

Qu'il ſe mette ſur ſes genoux Cela eſt mieux, que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ſes feſſes.

Tout eſt perdu. Je ne parle point icy de la chaîne d'or de Jupiter, trop de fois repetée, & dont il pag. 80.

ſera fait mention encore dans noſtre Dialogue.

Apres m'eſtre enveloppé d'un nuage. Cela étant, il n'a point beſoin de prendre la figure d'un Philoſophe.

Qui diſputoit de la Providence. La choſe eſt expliquée plus au long en ſuite.

page 82. *I'etendis la nuë qui me couvroit.* Cela vient mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.

Puiſſiez-vous devenir muets. Je fais dire cela à Mercure, par forme de reſſentiment, plûtoſt qu'à Momus.

page 87 *Frotter d'huile.* Il y a au Grec, *de poix*; mais il n'en eſt pas beſoin pour ſervir de moule. Du reſte Hermagoras parle icy en vers; mais cela ne ſert de rien.

page 89. *Dy-moy. méchant.* Je reünis pluſieurs petites interrogations en une.

Tu poſe ce qui eſt en diſpute. Quand cela ne prouveroit pas directement la Providence; cela prouveroit toûjours un principe tout ſage & tout puiſſant; car ces choſes ne peuvent avoir eſté faites à l'avanture; & la ſageſſe du principe emporte avec ſoy la ſageſſe de la conduite & de la direction. Du reſte, cet Auteur a malicieuſement mis toutes les bonnes raiſons en trois mots; & pour rendre la choſe plus ridicule, il fait étendre celuy qui les allegue en des vers, ſans force ny authorité. C'eſt pourquoy ie les ay retranchez, parce que cela impoſe au lecteur qui voit paſſer legerement ſur ce qu'il y a de bon, & s'arreſte ſur des ſottiſes qui ne ſont qu'embaraſſer, & offuſquer la diſpute.

Mais il s'accorde. J'ajoûte cela, qu'il a oublié par malice, & qui ſert à montrer que la connoiſſance d'une divinité eſt comme un principe naturel dans l'homme.

Voilà nostre ennemy. L'Auteur se couronne icy luy-mesme, comme il fait souvent en d'autres lieux; mais j'ay touché la réponse de ces choses dans l'Argument du Dialogue. pag. 93.

Qui quitte la partie, la perd. Je retranche encore icy un méchant Argument du Stoïcien, qui insiste sur des choses qui n'ont point de force.

Couché avec ta sœur. Je mets cela au lieu d'autres injures, qui reviennent moins à nostre façon.

Je luy tordray le cou. Cette expression est plus naturelle, que celle dont il se sert. pag. 94.

Ou quelque chesne de la forest de Dodone. Nous irons accoûtumé de le dire ainsi. Il y a *bestre* au Grec. pag. 95.

Les éperons. J'ay ajoûsté ce mot, qui vient fort bien au sujet.

Qui deffendoit les viandes. C'est assez de cela en cet endroit. pag. 96.

D'un coq en un Philosophe. Il y a au Grec, *l'étrange chose d'un coq Philosophe.*

J'en ay l'esprit si plein. Il y a deux choses icy, dont j'exprime l'une dans la réponse; & l'autre n'est qu'une gentillesse, qui est alleguée ailleurs dans cet Ouvrage. pag. 97.

Que l'eau est veritablement excellente, &c. J'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'avoir point besoin de le repeter.

Tu tiendras la place d'un de mes amis. Le reste sera touché ailleurs; c'est assez de cela icy. pag. 98.

Jusqu'au souper. J'ay mis la chose à nostre air, sur de dire *jusqu'au bain*, cela eust esté obscur.

En attendant que l'heure sonnast. Il est indifferét qu'on en fasse une horloge au Soleil, ou à ressorts, pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le Grec marque que c'estoit une horloge solaire, pag. 99.

neantmoins j'ay mieux aymé l'exprimer à nôtre façon, uſant toûjours dans cette traduction de la liberté de me diſpenſer des circonſtances qui ne ſont pas abſolument neceſſaires.

Le Medecin du logis. Je l'ay trouvé mieux, que d'en faire un Medecin étranger, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maître.

page 101. *Avec des treſſes d'or.* C'eſt aſſez de cela pour le ſujet.

Vne écuelle de terre. Cela eſt plus aiſé à emporter qu'un pot.

S'eſtant enrichi depuis peu. Le reſte n'eſt pas de ce ſujet.

page 103. *Qui me prirent pour un Dieu.* Il n'eſt pas honneſte de luy faire dire qu'il n'eſt qu'un Charlatan; outre que moins on peut injurier ces grands hommes-là, eſt toûjours le meilleur.

page 108. *Des ſouris & des mouches.* Le Grec ajoûte, *des pieces de bois & des clous*; mais cela n'eſt pas ordinairement dans les ſtatuës.

page 111. *Ie ne vole pas les plats.* Le Grec le dit d'une autre façon; mais ie l'ay trouvé mieux de celle-cy.

page 112. *Voila la porte d'Eucrate.* J'ay reüny en un ſeul qu'il dit d'Eucrate, & de l'uſurier Gniſon, de que cela ne fuſt pas ſi long ny ſi ennuyeux.

Fourmy ou Corbeau. Le Grec met d'autres choſes; mais cecy convient mieux à un avare, car Corbeau cache & dérobe tout ce qu'il peut.

Sa fille entre les bras d'un Galant. Je mets cela, au lieu d'une ſaleté qui eſt dans l'Auteur.

page 113. *Courut.* Le Grec dit, *dormit.* Celuy-cy reſſemble mieux.

page 114. *Mais n'és-tu point.* Je retranche les paroles inutiles.

Vn chaſſeur, &c. Je mets en trois mots, ce

l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que cela de neceſſaire au ſujet, & il eſt mieux icy que plus bas.

Ie conſideray le Ciel & les Aſtres. J'ay rejetté à la fin une periode qui eſt icy. page 115.

S'il a eu commencement. Il ſera parlé de ſa fin en ſuite.

Mais ie m'eſtonne que faiſant un Dieu Auteur du Monde, &c. Cela ſemble avoir quelque apparence, & n'eſt qu'une fauſſe couleur; car le monde eſt un amas de pluſieurs eſtres & non pas un eſtre ſeul; mais un tout, compoſé de pieces differentes, les unes corruptibles & les autres incorruptibles; & partant, ce ne peut eſtre le premier principe. C'eſt pourquoy on en cherche un autre; & celuy-là n'en a point de beſoin, car cela iroit à l'infiny; & il faut s'arreſter quelque part. page 116.

De la forme & de la matiere. Ces choſes ſont plus haut dans l'Auteur.

Ces vieillards, &c. Le Grec dit, *les valets qu'on oſte du travail pour leur vieilleſſe*; mais mon exemple m'a ſemblé plus propre. page 117.

Par l'invention que j'ay dite. Je l'ay expliqué plus haut, autant qu'il eſtoit neceſſaire.

Qu'en recevant l'aile de l'Aigle. J'abrege ce qui eſt trop long. page 118.

Dequoy il me remercia, &. Cecy eſt plus haut mais il vient mieux en cet endroit. page 119.

Vn grain de blé. Il y a au Grec, *la moitié*; mais il vaut mieux mettre un grain, à cauſe qu'il y a en ſuite, un morceau de coſſe de feve. Voſſius.

Leur compagnon qui eſt mort. J'ay ajoûté cela, qui vient bien à une republique, & qui eſt vray; car elles nettoyent leur trou, quand il y a quelque ſaleté.

page 121. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'eſt un fer chaud.

Pour ne les point voir. Le Grec dit, *Pour cacher leurs débauches*; mais il eſt plus honneſte autrement.

page 123. *L'autre la ſanté.* Il y a au Grec, *de faire venir ſes oignons & ſes aulx*; c'eſt aſſez de ce qu'il a parlé du Jardinier; & *la ſanté* y vient fort bien.

De ſon frere. Il y a au Grec, *de ſon pere*, mais je ne m'attache pas à la lettre.

Le Vigneron. Il y a au Grec, *le Foulon*; mais l'autre y vient mieux, à cauſe de l'oppoſition qu'il fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier pour le Laboureur, parce que le Jardinier a preſque toûjours beſoin de pluye, & la Laboureur non; *ſemper ſitientibus hortis.*

page 124. *Dix mille muids.* Il y a au Grec, *mille boiſſeaux*; mais cela n'eſt pas ſi bien.

Venus les épices. Il y a au Grec *le myrte*; mais comme elle eſt Deeſſe de l'Arabie, cela y vient mieux.

Le Cordage. C'eſt une danſe de Satyres.

page 125. *Car ſi l'on demandoit.* J'ay tranſpoſé icy l'ordre, & n'ay pas mis tout ce qui eſt dans l'Auteur, mais ſeulement ce qui eſtoit plus propre au ſujet.

Qui vous ſoit utile & glorieuſe; Ou bien, *utile aux hommes, & glorieuſe aux Dieux*; mais comme il ne s'agit icy que de l'intereſt des Dieux, il n'eſt pas neceſſaire de parler des autres.

page 126. *Que veulent dire les Philoſophes.* En conſiderant Dieu comme un homme, il auroit bien des affaires, à ſe meſler ainſi de tout: mais en le contemplant comme une nature infinie, répandue par toute la Nature, & qui la meut, cette objection n'a point de force.

Sans ſe repoſer. Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le loiſir de ſe grater l'oreille* : mais cela ſeroit bas parmy nous.

Qui ont l'haleine mauvaiſe. J'ay mieux aimé mettre cela, que de parler des ordures du baſſin. page 127.

Où l'on rendoit la Juſtice. Ou bien, *Où le peuple s'aſſembloit.* page 130. en marge.

Vne flûte à la main, & des cornes à la teſte. Cela ſuffit pour le deſigner. page 131.

Qui a ajoûté, &c. Je fais dire le tout à Mercure, pour ne point faire d'interruption. page 136.

Comme un Trompette qui s'efforce de ſonner. Cet exemple eſt plus noble que celuy de la flûte; outre qu'il nous eſt plus connu.

Du reſte, &c. Le Grec ajoûte, *Que le peuple admire particulierement ceux qui n'ont point ſoin de leur vie* : mais cela n'eſt pas proprement du ſujet.

Tirer au ſort les Juges. Le nombre ſera aſſez expliqué en ſuite.

Pour cauſe d'injures. Il y a icy quelque diſtinction au Grec, qui eſt de leur chicane; mais cela ne s'entendroit pas parmy nous. page 137.

Trahir leur foy & leur conſcience. Il y a au Grec, *de crever à force de crier*; mais cecy eſt plus joly, & aſſez conforme à la verité, & à l'eſprit de l'Auteur.

Elle ne connoiſt point de plus grand mal, que de travailler. Il y a au Grec, *qu'elle ſe mocque de la Juſtice*; mais ce que ie dis, vient mieux à la ſuite; outre qu'il eſtoit permis à chacun, de prendre un Avocat, s'il vouloit. page 138

La moleſſe contre la vertu, &c. Je retranche quelques conteſtations inutiles : & j'ajoûte que cette affaire a déja eſté jugée en celle de Pole- page 140

mon ; parce qu'en effet, elle y a beaucoup de rapport.

La vertu a encore beaucoup de choſes à dire. Je l'ay mis ainſi, pour ne pas confondre la vie d'Epicure, qui vivoit tres-ſobrement, avec celle d'Ariſtipe.

page 141. *Qu'on appelle, &c.* Le reſte eſt déja dit.

page 142. *Qui eſt un coquin.* Le reſte eſt plus bas chez l'Auteur.

page 144. *Au lieu de Platon & d'Eſquinés.* J'ay mis ces mots, pour faire voir la raiſon pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reſte l'ortographe qui eſt au mot d'*Eſquinés*, eſt pour éviter le deffaut de la prononciation ; comme nous mettons *Chimene*, pour *Ximene* ; *Domquichote*, pour *Domquixote*, parce que c'eſt autre choſe d'écrire un mot en François & de l'écrire en ſa langue. Il faut prononcer les mots étrangers, comme ceux du païs : mais il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Eſpagnols en font autant, écrivant *Xatillon* & non pas *Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue, comme nous faiſons en la noſtre. D'ailleurs, cette ortographe eſt déja en uſage à la fin des mots ; car on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour éviter la mauvaiſe prononciation que font des mots Grecs, ceux qui ne les entendent pas. Il n'eſt donc pas neceſſaire de garder l'ancienne ortographe, ſinon aux mots où l'uſage l'a emporté, & la fait prononcer à la Françoiſe ; comme *Achile*, *Antioche*, &c.

page 145. *Qui faiſoit horreur par ſes frequentes découpures.* On voit par là, que ie ſuy le deſſein de mon Auteur, quand ie reünis en un, pluſieurs petits

interrogations & réponses ; & que ç'a esté son intention.

Pourquoy, puisque ie l'apelle par ton nom ? Il y a au Grec, *Pourquoy, puisque tu t'y appelles toy-meſme ?* mais ce que ie dis, donne lieu à la réponse, qui est assez vive. page 147

De Philosophe. Il y a au Grec, *de Phidias* ; mais il n'y vient pas si bien.

Ce n'est donc pas une faculté naturelle, &c. page 149. J'ay mis ces choses tout de suite, pour en faire mieux voir le raisonnement, & ie les ay agencées à ma façon.

L'art de vivre aux dépens d'autruy, &c. Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger* ; mais cela vient mieux à un Cuisinier ou à quelqu'autre, qu'à un Parasite. C'est pourquoy j'ay mis la definition comme elle devoit estre, plûtost que comme elle estoit ; & en use ainsi par tout où les choses ne sont pas à mon gré ; afin qu'on ne croye pas, quand ie quitte la pensée de l'Auteur, que ie l'ignore.

Lors qu'il viveit en Epicurien chez Calypso. page 150. J'ay osté ce qui n'estoit pas à nostre usage.

S'il est infini. Ou, *S'il y en a un ou plusieurs* ; mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles.

Il y a mille choses qui duy donnent de l'inquiétude. Le reste est expliqué plus bas.

S'en aller triste au festin. Il vaut mieux page 152. le dire ainsi, que de dire, d'en revenir ; & cela se rapporte mieux à la comparaison. Du reste, j'ay transposé & augmenté diverses choses dans la suitte.

Les gens de mestier, &c. Il y a au Grec, *ceux qui* page 153. *veulent exceller dans les autres Arts, mangent peu, le Parasite beaucoup.*

page 154. *C'eſt une maxime en Philoſophie.* J'ay redreſſé & racourcy tout ce raiſonnement ; car en l'étendant trop, il ne paroiſtroit pas bien juſte.

N'as-tu point d'autorité? Je ſuy le raiſonnement, ſans m'attacher aux paroles.

page 155. *Ariſtoxéme.* Je l'explique ainſi, parce que ſans cela, il ne repondroit pas à l'interrogation.

Ie pourrois alleguer, &c. J'ay déja dit, *qu'il n'y avoit point d'exemple de Paraſite, qui ſe fuſt fait Philoſophe.*

Comme pluſieurs d'entr'eux. J'ay ajoûté cela par reproche.

page 156. *Le Paraſite d'Armodius,* Je retranche ce qui va au ſale.

Auſſi ſont-ils les leurs, &c. Parce qu'ils les mangent.

page 163. *Ie t'ay déja dit, &c.* J'ay changé tout cecy parce que ce qui eſt au Grec n'auroit point de grace en François ; & ce que j'ay mis, vaut pour le moins ce que j'ay oſté.

page 167. *Ie te diray maintenant.* Ces choſes ſont explicquées davantage dans la ſuite.

page 169. *Que des baſtimens, &c.* Le raiſonnement veut qu'on donnaſt ce tour-là, à la penſée.

page 170. *La Geometrie.* Il n'y a au Grec que *l'Arithmetique,* mais on apprenoit auſſi aux jeunes gens la Geometrie.

La voix de l'Huiſſier. Cela ſe rapporte à la coûtume de l'Areopage.

Que ne feront-ils point, &c. Ce qui eſt icy, eſt expliqué plus bas, pour ne point retoucher deux fois une meſme choſe.

D'ailleurs, ces exercices. L'Auteur s'étend hors de propos, & eſt obſcur dans une compoſition, qui eſt un grand deffaut en ces matieres.

Ceux qui les consolent. Ie dis ailleurs, *qu'ils ne sçavent où* pag. 178.
la mort est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort. Ce qu'il dit plus bas de Pluton, est aussi expliqué en suite.

Un grand marais. Ie parleray ailleurs de Caron.

Minos & Radamante. Il n'est point necessaire d'ajoûter, pag. 179.
le fils de Iupiter.

Maistre de ceremonie. Cecy est plus bas chez l'Auteur pag. 180.
Du reste, ie touche ailleurs les plaintes des femmes.

Moins Ridicules. Le raisonnement veut cela, quoy que pag. 182.
le Grec dise le contraire.

Mais ce linge. Ie touche plus haut ce qui est icy. pag. 184.

Voilaune partie. I'ay dit plus haut, qu'ils craindroient pag. 184.
de passer pour des gens sans sentiment & sans affection pour leurs proches.

Mais pour en venir là. I'ay changé icy mon Auteur: car ce qu'il dit des deux chemins, est expliqué en suite: outre que ce que j'ay mis, lie mieux le discours.

Percer. Le raisonnement veut qu'on l'explique ainsi: pag. 185.
car s'il n'eust esté question que de traverser ces montagnes, sans faire un chemin à travers, avec beaucoup de travail & de dépense, il eust esté aisé de l'éprouver.

Ie te veux décrire. La comparaison de Cebés se trouve en d'autres lieux de ce livre.

Un homme de bonne mine. Il n'est pas besoin de mettre pag. 187.
plusieurs, parce qu'il n'en a mis qu'un plus haut, & n'en veut qu'à une personne.

Vestu à la mode. Cela explique ce qu'il dit en suite, en plus de paroles.

Tu regneras dans les assemblées. I'ay déja dit qu'il triomphera sur le char de l'Eloquence, pour faire allusion à cela.

Passant la main sur mon front. Ie le mets ainsi, pour pag. 188.
marquer la façon dont on caresse les jeunes gens: car il n'est pas necessaire de faire agencer deux fois ses cheveux, à cét Orateur.

Pour devenir donc. I'adoucis ces choses le plus delicatement que ie puis: car l'Auteur, à mon avis, fait dire des sottises à cét homme, trop grossierement.

Des fraises à la mode. L'Auteur dit, *de vieux mots*: mais cela ne s'acorde pas avec un Orateur parfumé, vestu à la mode, & galant comme celui cy.

Avec quelque ferment. Cela est plus bas chez l'Auteur. pag. 189.

pag 190. *Perdre creance.* I'ay ajoûté cela, comme ie fais pluſieurs autres choſes dans ce Traité, qui y viennent bien, & qui ſervent à l'agencement des matieres.

pag. 191. *Si vous vous appliquez.* Ie retranche icy des faletez, qui ne ſervent de rien au ſujet.

pag. 194. *Ie le pardonne aux villes.* Il a deſia dit plus haut, *paſſe pour les Poëtes.* C'eſt pourquoy ie ne le repete point: mais on peut ajoûter, *Qui auroit oſté les Fables de la Grece, ceux qui montrent les raretez dans les villes, mourroient de faim, parce que perſonne ne veut entendre la verité pour neant, mais cela interrompt le raiſonnement.* Du reſte, j'oſte pluſieurs interruptions, pour eſtre plus court.

pag 195. *Car le Philoſophe, &c.* Le Medecin ſera touché plus bas. Il n'eſt pas aſſez illuſtre, pour le mettre icy.

Dans celle d'une jeune biche. Ie n'inſiſte pas davantage ſur des fadaiſes.

pag 196. *Guerir un mal, de paroles.* Ie change la couleur de l'Auteur, qui n'eſt pas bien iuſte.

pag. 197. *Les maladies.* Il y a au Grec, *des bubons*, qui ſont des apoſtumes: mais il eſt plus beau, dit en general.

Fit un grand cerne. On a coûtume de le dire ainſi: outre qu'il reſulte en quelque ſorte du ſujet, puis qu'il fait trois tours.

pag. 198. *Marcher ſur les eaux.* Ie ne m'étens pas en des particularitez trop affectées & fabuleuſes.

Pour de l'argent. Le Grec dit, *beaucoup*, mais cela eſt mis malicieuſement, & pourroit bien eſtre une railletie contre les miracles des Chreſtiens.

pag. 200. *D'une croix.* Il y a au Grec, *des Croix*: mais il ne faut pas pluſieurs fers de Croix, pour faire un anneau. C'eſt aſſez qu'il veüille deſigner par là, toutes ſortes de Croix.

pag. 202. *Et que ie me promenois.* Ie diray plus bas, que ſes gens eſtoient en vendange.

pag. 203. *De la ceinture en bas, elle eſtoit faite comme un Dragon.* Or ſimplement, *Elle avoit les pieds de Dragon.*

pag 206. *S'il n'entend parler, &c.* Cela inſinuë aſſez, que les ames des autres peuvent revenir.

pag. 208. *Il coiffoit un baſton.* Ie parleray du pilon en ſuite.

pag 210. *Ceux qui ne l'ont pas fait.* Cela eſt tranſporté icy, de plus bas.

pag. 211. *C'eſt ai ſi que Thalés.* Ie ne parle point de l'Auteur du cheval de Troye, qui n'eſt qu'une fable.

Baſtiment. Les lumieres ſeront aſſez touchées plus bas. Cependãt, il faut remarquer que tous les appartemens dont il parle en ſuite, ſont comme des pieces detachées, & non pas comme des chambres d'un meſme corps de logis: ce qui ſe iuſtifie par les anciennes peintures. *pag.* 212.

Que perſonne ne s'imagine. Il a deſia dit, que ce qu'avoit fait cét Auteur n'eſtoit pas commun *pag.* 213.

L'utile, au delectable. La choſe eſtant déja aſſez expliquée, il la falloit reprendre en d'autres termes.

Cymbales. Ce mot n'eſt pas au Grec: mais il eſt exprimé plus bas. *pag.* 214

Panthere. Celui-cy n'y eſt pas non plus: mais il eſt de la Fable.

Une fluſte, Ou *chalumeau.* Mais on confond ſouvent ces deux choſes. *pag.* 215.

Car s'apprivoiſant. Ie le mets poſitivement: au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'apprivoiſent*: mais cela revient à un. *pag.* 216.

Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. I'ay ajoûté cela pour l'explication. Du reſte, quand on dit *plus vieux que Iapet*, on entend à mon avis, qu'il eſt le plus ancien dont il eſt parlé dans l'hiſtoire: qui n'eſt pas le ſens que l'Auteur luy donne icy. Car apparemment, ce Iapet eſt le fils de Noé, parce que le P, & l'F en Hebreu, ne ſont que la meſme choſe. *pag.* 217.

Ce Dieu. Ie retranche icy quelque choſe, qui n'eſt pas à noſtre uſage. *pag.* 218.

Ils ſe prirent à rire. La Fable de Phaëton eſt trop connuë, pour eſtre expliquée davantage. *pag.* 219.

Comme les Cygales. C'eſt aſſez de cét exemple & les mots *d'Abeille & de Sauterelle*, ſont exprimez devant ou apres. *pag.* 221.

Des oyſeaux. Ie ne dis pas *des chauve-ſouris.* Parce que c'eſt un oyſeau de mauvais augure: & par conſequent, qui vient mal à une loüange.

Haubois. I'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas ſi bien.

Dur & luiſant comme de la corne. On peut ſe paſſer de mettre cela: car ie croy que *gros mil*, exprime tout ce que veut dire Lucien: outre que ie ne ſçay ſi l'œil de la mouche eſt dur.

Mouche canine. I'ay ajoûté cela de plus bas: Le reſte de ce qui eſt icy, eſt rejetté en ſuite. *pag.* 222.

Lors qu'il parle de l'aſſiduité. Il n'y avoit que cela de la comparaiſon qu'on pût mettre delicatement. Le reſte ne luy eſt pas avantageux.

pag. 223. *On dit qu'elle a deux ſexes.* Cecy eſt tranſporté encore de plus bas.

pag. 224. *Ie ne parleray point.* Le reſte n'eſt pas aſſez conſiderable pour le mettre : & on a déja touché ſa valeur.

D'une mouche un Elefant. Il eſtoit mieux de finir par là, que de rien ajoûter. C'eſt pourquoy j'ay reietté plus haut, ce qui eſtoit icy.

pag. 225. *A coups de fourche.* I'ay mieux aimé mettre cela, que de dire qu'elles le foüetteroient de feüilles de mauves, ou de myrtes : dont l'un eſt ridicule, & l'autre trop delicat. Ie ne rends pas raiſon des autres changemens que j'ay faits, parce qu'ils ſont touchez en general dans l'Epiſtre, qui tient lieu de Preface.

Les Libraires. Cét exemple ſuffit, ſans alleguer celuy des riches. Il faut remarquer que les comparaiſons & les exemples, qui ne ſervent pas de preuves, mais ſeulement de beauté ou d'eclairciſſement, ne doivent point eſtre multipliez : car cela fait perdre le fil du diſcours, & l'alonge inutilement. C'eſt un des defauts de cét Auteur, qui abonde plus en comparaiſons qu'en raiſons : ce qui eſt ſupportable où il ne s'agit que de galanterie ; mais ſouvent où il devroit payer de raiſon, il paye de fleurettes & de bagatelles.

pag. 226. *Tu n'ayes Homere.* Il n'eſt pas neceſſaire de dire *pluſieurs fois* : Ce que j'obſerve preſque par tout, de me renfermer ſeulement dans ce qui eſt du ſujet, pour eſtre plus net & plus clair.

Sous le fais de ſon bouclier. Ie ne parle point de ſes boiteux. Ou ſi vous voulez de ſes greniers, parce que le reſte ſuffit.

pag. 228. *Une autre Hiſtoire.* Ie n'ay pas mis *Fable* ; car ce qu'il dit du fils de Pittacus, eſt hiſtorique.

Elle aborda en l'iſle de Lesbos. Cela dit aſſez, qu'elle paſſa de la riviere dans la mer.

pag. 229. *Peut eſtre auſſi que tes livres te gâtent la cervelle.* Ie retranche des allegations Grecques, qui ne feroient qu'embaraſſer le raiſonnement ; & qui ſont ſans grace en noſtre langue.

pag. 230. *Un ſeul, &c.* C'eſt bien honneſtement, de ces trois exéples.

A l'Empereur. C'eſt ce qu'il entend par le Roy, car encore qu'il die un Roy, il veut deſigner un certain homme: ſans quoy le raiſonnement ne vaudroit rien.

Archiloque. Il y a au Grec, *Antiloque*: mais on voit *pag.* 132. bien qu'il parle des Satyriques.

Aux paroles & aux actions Le Grec dit, *Poëſie & harangue*, mais mon expreſſion eſt plus forte.

Qui eſt cauſe de bien des maux. Ie dis auſſi-toſt, *dans les pag.* 234. *Eſtats & dans les Familles*

Ie veux faire icy la deſcription. Le reſte eſt expliqué en ſuite.

Coniuré contre le Roy Ptolomée. I'omets les circonſtances qui ne ſervent de rien icy.

A reconcilier les ennemis, plûtoſt qu'à ſemer de la diviſion *pag.* 236. *parmy les amis* Cela y vient mieux, que ce qui eſt au Grec. I'ay ajoûté ce qui ſuit, pour la meſme raiſon: & j'ay accourcy cét endroit, pour eſtre plus clair.

Il ne ſe contente pas d'accuſer à faux. L'Auteur ſe met en peine icy, de prouver une choſe toute commune.

On accuſa le Philoſophe, &c. I'ay deſia dit que la paſſion *pag.* 238. du Prince, fourniſſoit ſouvent de matiere, &c.

De pouvoir faire un Dieu, qui eſt encore plus que de l'eſtre. Il y a au Grec, *que d'en eſtre fils*: mais il n'eſt pas ſi fort.

Qu'il euſt pitié de l'infirmité humaine. C'eſt une couleur *pag.* 239. que j'aioûte.

Voilà les forces de la calomnie I'ay deſia dit qu'à la Cour, il ſe preſente mille occaſions de mentir & de fuſerice qui m'empeſche de m'étendre davantage là deſſus: outre que la plûpart eſt aſſez rebatu dans ce Traité.

Il faut que tu meures s'écrie Antia. Mettez, *Quelques-uns nous accuſent du crime dont ils ſont coupables. Il faut, &c.*

Aux entrées des villes. Cela y vient mieux, que *des mai-* *pag.* 241. *ſons.*

Le Poëte Archiloque. Ce n'eſt pas icy le lieu de l'expli- *pag.* 242. quer davantage: c'eſt aſſez de dire qu'il eſtoit porté de ſon naturel à la Satyre: Le reſte tomproit le fil du raiſonnement.

Pour venger le public. Il eſt mieux de le dire ainſi, que *pag.* 243. de dire que c'eſt par une vengeance particuliere.

Il fit tant par l'un de ſes amis. Il n'eſt pas neceſſaire d'en *pag.* 244. dire davantage.

Eſt-elle maſle ou femelle? I'exprime la choſe à noſtre *pag.* 245.

ſ'eon : ſans quoy cela n'auroit point de grace

En diverſes parties du monde Elles ſeront touchées en ſuite, & la comparaiſon de ceux de Troye, ſe trouve ailleurs chez cét Auteur.

pag. 246. *Comme l'on fait à Athenes* Ie le mets ainſi, parce qu'il a dit qu'il eſtoit particulier aux Atheniens.

Ie t'offre quelque honneſte preſent. Ie mets cela au lieu de ce qui eſt au Grec, qui n'eſt pas à noſtre uſage ; & j'aioûte les mots ſuivans, pour l'explication.

pag. 247. *Au ſens que ie l'ay pris* I'aioûte cela, pour aller à tout.

Les Anciens. Ie ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples, qu'il allegue, n'y vont pas ; & marquent ſeulement la legereté & l'extravagance.

Comme un Chaſtré, ou un Singe. On peut aioûter *un boiteux.*

pag. 248. *Comme on vous ſurprit tous deux* Ie n'exprime pas des ſaletez, qui ne ſeront que trop marquées en ſuite.

pag. 249. *Il vaudroit mieux.* Ce qui eſt icy, ſera touché plus bas.

pag. 251. *Lobin.* On ſe ſert encore de ce mot en Italie, pour dire *Bardache.*

Il y a cent autres choſes. I'en paſſe icy quelques unes qui ne s'entendroient point, ou qui ne peuvent pas s'expliquer en noſtre Langue.

pag. 252. *Si c'eſt pour la propreté* Ie l'ay mis ainſi, parce que ie ne voy pas à quoy cela peut ſeruir pour la ſanté: & ſi ie ne ſçay s'il n'entend point parler de la barbe ſimplement, à cauſe du peché dont il l'accuſe.

Le chat qui dort C'eſt un prouerbe François, pour un autre Grec, qui n'eſt pas à noſtre uſage.

pag. 263. *Enigme.* Quoy que dans le Grec cela ſe raporte aux mots que i'ay omis, cela ſe peut fort bien entendre de ce qu'il a déja dit.

Fut ſi tranſporté. Ie ne dis pas, *que quand il eut ſçu qu'il en euſt deu tomber malade, il n'euſt pas laiſſé de ſe baigner* car cela n'eſt pas l'Hiſtoire, & eſt ridicule.

Palais ſi beau. Ses beautez ſeront exprimées en ſuite.

pag. 264. *Si l'Eſ.* Il n'eſt pas neceſſaire de dire ce que c'eſt.

Entretenir Phedre. C'eſt aſſez de cela pour le ſujet ; le reſte ne ſervitoit qu'à l'embroüiller.

Diſcours d'amour. Ie ne marque pas l'amour des garçons, parce qu'il n'eſt pas neceſſaire ; & que ie veux éloigner la choſe du ſale.

Comme celuy du Roy de Perſe. Il n'eſt pas beſoin d'en dire davantage. *page* 255.

Toutes les proportions & les regles de l'art y ſont gardées I'ay aiouſté cela : car l'Auteur n'en dit pas aſſez.

Les ornemens. Ie diray les plafons en ſuite: Cecy eſt beau, dit en general.

Surmonté par la grandeur de la matiere. Le raiſonnement eſt plus beau de la ſorte, qu'autrement. *page* 256.

Les multiplie. Il n'en faut pas dire dauantange, pour une comparaiſon.

Dont la beauté m'enchante & me ravit. I'ay deſia dit, qu'elle pique, & qu'elle provoque, &c. *page* 257.

Mais ne me trompé je point? L'Auteur fait icy une harangue ſous le nom d'un autre, qui eſt un eſtrange caprice, & qui plus eſt, ſans neceſſité : car ie dis la choſe ſans tant de façons : & pour le moins auſſi bien.

Herodote dit. L'Auteur fait encore icy une fiction ridicule, pour une choſe que l'on peut dire en deux mots, & qui ne vaut pas la peine d'eſtre ornée. *page* 258.

Ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'en y voit. I'ay aiouſté cela, parce que cela fait la beauté.

Qui enleve Andromede. Ie ne dis pas qu'il l'épouſera, parce que cela n'eſt pas du tableau.

Comme hors d'œuvre. Le raiſonnement vouloit qu'on le miſt de la ſorte : car le tableau en eſt plus bas. *page* 259.

Aux chiens. Le Grec le dit au ſingulier: mais il eſt mieux à noſtre air, au plurier. *page* 260.

Avec leſquels il labeure le rivage. I'ay embelly la Fable, de ce que l'Auteur avoit oublié. *page* 261.

Ne ſçachant à qui l'adreſſer pour l'heure ; Ou bien, *ne ſçachant ce que les Dieux vouloient dire, & de qui ils vouloient parler ſous le nom de ceux qui avoient long-temps veſcu ;* mais ie n'y voy pas grand ſens.

Qui eſt le plus ancien Ecrivain qui nous reſte de l'antiquité. I'ay aiouſté ces mots ; car il eſt aſſez étrange de commencer une authorité, par un Poëte. *page* 262.

De Perſe. Ie comprens ſous ce mot, tous les peuples qui eſtoient contenus ſous cét Empire.

Venons maintenant aux particuliers. Il a deſia dit pourquoy les autres ont tant veſcu. *page* 263.

Convenable à la Nature. Ie l'ay mis de la ſorte, parce que c'eſt la regle qu'on doit ſuivre en ces matieres : & il y

peut avoir de l'excés en l'abſtinence, comme en la débauche.

Heureuſe & longue vie. I'omets ce qui n'eſt pas du ſujet; & ie ne repete point ce qu'il a deſia touché, *Que cela luy pourra donner, avec l'eſperance d'une longue vie, &c.*

page 264 *D'un autre Roy de Macedoine*, Ou bien *du meſme*.

Ptolomée fils de Lagus. I'ay reſtably cét endroit par l'hiſtoire Du reſte, il y a au Grec 84.

Comme il eſt gravé ſur les Colonnes, &c. Ou ſimplement, *comme dit l'Hiſtoire de Perſe & d'Aſſyrie.*

Ouſiecrite. Ie n'ajouſte point *l'Hiſtorien d'Alexandre*, car il eſt aſſez connu.

Un faux ordre. Ou bien, *par ſon ordre; mais dont il ne ſe*

page 265 *ſouvenoit plus*: Toutefois, il a dit d'abord qu'il ne donnoit la liſte que de ceux qui avoient long temps veſcu, ſains de corps & d'eſprit.

Quatre-vingts & dix. I'ay aioûte le reſte, tiré de Valere Maxime, parce que cela faiſoit au ſujet.

page 267 *Cent quatre ans.* Ie n'aiouſte point, *ſain de corps & d'eſprit*, parce qu'il a dit qu'il ne parloit que de ceux-là.

page 268 *Pour avoir veu.* Ie retranche quelque choſe, qui n'eſt pas neceſſaire en cét endroit.

Encore qu'ils ſçachent, &c. Ie le dis en general, pour ne

page 271 point deſcendre trop dans le particulier d'Vlyſſe, parce qu'il n'eſt pas aſſez connu de ce temps-cy.

Monter la fumée, &c. Le Grec dit, *que la fumée de leur patrie leur ſemble plus claire & plus éclatante que le feu d'ailleurs*; mais cela n'auroit point de grace à preſent.

page 274 *Les peuples voiſins recueillent ces ans.* Les Vers ne diſent preſque que la meſme choſe: c'eſt pourquoy ie les paſſe.

Pour piquer ceux qui en approchent. Ie ne repete pas ce que j'ay deſia exprimé.

page 277 Ie n'alegue point d'exemple à vne choſe trop claire & j'agence les comparaiſons à nôtre façon.

Un amoureux oublieroit plûtoſt le logis de ſa maiſtreſſe. Le Grec dit, *qu'une charogne ne ſeroit pas ſi toſt decouverte par des Vautours*; mais cette comparaiſon eſt trop ſale.

page 278 *S'eſt égaré dans la foule.* Il n'eſt pas neceſſaire d'en dire davantage; outre que le reſte ſera touché en ſuite.

D'autres beautez. I'altere la penſée: pour tirer la choſe du ſale.

En jeuneſſe. Il ſeroit étrange de dire *en vieilleſſe.* Et le

Grec peut souffrir l'un & l'autre ; mais il n'y a guere d'apparence que les vieillars retroussassent leurs chapeaux avec un crochet d'or. Du reste, il y a au Grec, *Cigale* pour *crochet* ; mais c'est que le crochet estoit fait en Cigale ; & cela eust fait icy quelque obscurité.

En empoignant les deux bouts. Ou quelques eminences qui estoient à l'antenne. *page* 279

Il sçait trop bien le chemin, pour s'égarer. Le Grec dit, *qu'il ne faut pas craindre qu'on le débauche* ; mais j'evite toutes les pensées sales, le plus que je puis.

Oyseau. Il y a au Grec, *Oyson* ; mais cela seroit ridicule.

Chauve & crepu. Cela n'est pas extraordinaire ; car on peut estre chauve, sans avoir perdu tous ses cheveux, & ordinairement on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la teste. *page* 280

Vous sçavez ce qui luy est arrivé en chemin. Il n'en faut pas dire là davantage.

Vent d'aval. Je ne dis pas *Zephire*, parce qu'il signifie en nostre langue, un doux vent.

Ils estoient abordez, en ce port. Il faut ajouster, 70. *jours* *page* 281 *après leur départ*

Comme à des Pirates. Je n'exprime dans ces gentilesses, *page* 282 que les choses qui m'agréent, & qui peuvent recevoir les graces de mon païs, & les miennes.

Quelques salines d'Egypte, & des parfums de Canope. Je *page* 283 n'ajoûte pas *une Ibis*. Car cela seroit sans grace.

Mais qui commencera ? Pour éviter les trop frequentes *page* 284 decoupures que Lucien condamne lui-meſme, je fais dire cela tout de suite à Lycinus.

Grains d'or. Cela est mieux, que de dire *des pieces d'or.*

Sous le Mercure de nostre sale. J'ay mieux aimé le mettre *page* 285 ainsi, que de dire, *sous un porche, ou dans une cour.*

Veritablement, &c. Je fais dire cela à Lycinus, afin de mieux fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'oppose toûjours à sa felicité.

Ou ce qui borde la mer. Les terres du rivage de la mer, ne valent rien ordinairement ; c'est pourquoy j'ay pris plûtost ce sens, que celuy de l'interprete Latin.

Ministres de l'Empereur. J'ay mis cela, au lieu des noms *page* 286 Grecs, qui ne disent rien ; mais je n'ay point particularisé les lieux d'où venoient les friandises, parce que cela ne feroit plus d'effet.

page 287 *Mais non* I'ay ajousté cela, à cause qu'il a changé so
souhait

page 288 *Monté par degrez à l'Empire.* Cela est bien mieux de
sorte, que de faire tout le circuit que fait l'Auteur,
souhaiter d'estre voleur, qui est une belle ambition.

Mais dites moy I'ajouste cela, qui fait la beauté.

page 289 *Leue la main.* Il n'est pas necessaire d'ajouster, *que*
le monde y consent: car ce qui suit le fait assez entendre

D'autre témoin que Xenophon I'ay aioustè cela, pû
que de dire, *quand ils veulent avoir quelqu'un auprés d'*
car c'est ignorer que celuy qui est au milieu, est b
éloigné de la pointe de l'aile droite & de l'aile gauch
où se mettent les Chefs qui les commandent.

page 290 *Avance toy, Adimante* Ie fais marcher la Cavaleri
premierte, parce que cela se suit toûjours dans les p
nes

S'est retiré à Ctesiphonte Ie l'ay mis de la sorte, à c
que l'autre fait marcher ses forces vers Ctesiphonte
qui n'auroit point de couleur autrement, parce que
ennemis estoient ailleurs

page 291 *Auprés de cette Colomne.* Il y a au Grec, *sur cette Colo*
mais ie ne traduis pas de mot à mot; & i'aime mie
faire reposer sous des Oliviers durant la chaleur du jo

page 293 *Mais premierement la santé* I'omets ces bagues, qui
tirées d'anciennes Fables, qui feroient maintenant
cules; & ie n'exprime icy que les particularitez n
faires

page 295 *D'Alexandre.* I'ay pris son exemple plûtost que
autre, parce qu'il l'a voulu imiter dans un de ses
hailts.

page 296 Quelques uns mettent icy une Tragedie en Vers
outre que ie ne traduis pas les Vers de l'Auteur,
mieux de la reietter auec ses autres poëſies à la fin

Isante Ie change les noms Grecs qui n'ont poi
grace parmy nous, parce que si l'Auteur eust écr
François, il en eust pris d'autres, outre que cela e
different. Mais ie n'en prens point que de Grecs, &
vent de ceux dont l'Auteur s'est servy en un autr
droit

page 297 *Toutes pendantes.* I'ajouste cela, pour remplir le s
Hieron. Ce mot vient mieux là que *Philon*
Qui est une chose fort avantageuse à nos Courtisans. I

pas voulu dire qu'elle seroit obligée de nourir son enfant, parce qu'elles ne l'estoient pas en Grece : & que ce qu'elle veut dire par là, est expliqué dans la periode suivante.

Ses yeux éteints. Le mot, *bleus*, ne diroit pas assez en cét endroit.

A Commandé, &c. Ce n'estoit que comme des Colonels, quoy qu'ils s'appelassent Generaux : car il y en avoit plusieurs. *page* 298

La porte couronnée. Le Grec marque que c'estoit les Portches, ou il y avoit plusieurs portes, comme la suite le fait voir. *page* 299

Beaucoup plus jeune que toy. I'ay aioufté cela, parce que cela fait au raisonnement.

Par le col. Le Grec dit, *par l'oreille* : mais cela est trop étrange à nos mœurs, pour estre mis ainsi : car ce n'est pas icy une histoire, mais une galanterie. I'exprime ces coûtumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace. *page* 300

Charmide. Ie change les noms, pour les raisons que I'ay alleguées cy-dessus. *page* 302

Cleonarium Il est plus beau que *Clonarium*. *page* 304

Toute nuë. Cela n'est pas au Grec, mais le raisonnement le veut ainsi. *page* 305

Alors, &c. Ie n'aioûte point, qu'elle a quelque chose qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. I'ay adoucy encore d'autres endroits qui estoient sales.

Elle n'entretenoit, &c. Ce que l'Auteur dit icy, est desia exprimé, *page* 307

Nous sommes trop heureuses. Cela dit assez, sans aioufter des ceremonies anciennes, qui n'auroient point de grace à present *page* 308

Il ne te donne pas seulement des parfums. Ie ne dis que cela, car d'aioufter *des habits & des souliers*, cela seroit bas, & ne diroit pas assez : Car il n'y a gueres de Galant qui ne donne des parfums à sa Maistresse, mais non pas des souliers. C'est pour la mesme raison, que ie n'aioûte pas en suite *son Ecot*, parce que c'est trop peu de chose qu'un écot, pour vendre des bagues & des brasselets, pour le payer. *page* 309

Tu te piques de chasteté Le Grec dit *fidelité* : mais il est *là mesme* plus joly comme ie le dis, parce qu'il est plus éloigné de l'humeur d'une Courtisane. *&* 310.

Noſtre voiſin l'aime mieux le mettre ainſi, qu'un mot qui ne dit rien.

page 313 *Plus morte que vive.* C'eſt trop de dire, qu'elle s'arachoit les cheveux, & qu'elle ſe frappoit l'eſtomac; cela ſeroit bon, s'il eſtoit bleſſé.

Un ruby taillé à facettes. Il y a au Grec, *Une pierre de trois couleurs, où le rouge éclate, taillée en triangles.* mais l'un n'auroit point de grace, & l'autre approche de mon expreſſion, ſi ce n'eſt le meſme choſe.

page 315 *Parmenon, &c.* Il eſt plus vif ainſi, que de faire dire cela *à Parmenon.*

page 316 *Dix iours* il n'y a que *trois* au Grec: mais c'eſt trop peu pour ſe plaindre tant, & pour faire dire à une voiſine, qu'on ne le voit plus.

Lis-le toy meſme. Ie ne dis pas: *car tu ſçais lire*, parce que cela a quelque choſe d'infame; & i'ajoûte. *N'y a-t'il rien de ſacré?* parce qu'on a coûtume de dire cela en ces rencontres.

Billet de Clinias. I'ay mis ces mots, pour faire voir ce dont on parloit: Du reſte, ie fais lire la lettre ſans interruption, parce que cela a plus de grace

Que la fin laiſſe quelque eſperance. Ie ne dis pas, que le reſte eſt Syrique, parce que cela ne paroiſt point. Il eſt vray que i'ay embelly quelques endroits; mais c'eſt que la lettre eſtoit trop plate, & Lucien faiſoit mal de Billets d'amour, comme il ſe voit encore en celuy d'Vlyſſe à Calypſo.

page 317 *Rever* Cela y vient mieux, que *pleurer.*

page 319 *Grand mere.* Il y vient mieux auſſi que *grandpere.*

page 320 *Comme un Adonis.* Il n'y auroit point de grace parmy nous, à dire *Phaon*: Il faut avoir égard à la diverſité des temps & des Langues

Deux de mes plus grandes ennemies Le Grec ne dit qu'une; mais c'eſt que l'autre eſtoit une Muſicienne, qui n'eſtoit là que pour chanter. Toutefois comme il met trois Galans à la debauche, i'ay trouvé à propos de mettre trois Courtiſanes

page 321 *Entre les bras d'un ieune garçon.* Ie toucheray en ſuite les autres particularitez neceſſaires.

page 322 *Vn iour.* Le Grec dit *ſix*, mais cela n'eſt pas important au ſujet, & il eſt mieux, de faire arriver la choſe dés le lendemain.

Superbe cheval. L'Epithete *de blanc*, n'eſt pas ſi fort. page 323

Ie me preſentay devant luy, &c. Le reſte n'a point beſoin maintenant d'eſtre exprimé.

Rompit ſa lance ſur mon écu. Ie l'ay mis le plus pathetiquement que i'ay pû, parce que c'eſt une rodomontade. page 324

Toute ſanglante. Ie ne dis pas *au bout de ma lance*, parce que cela ſeroit un mauvais ſon.

Danaïdes. C'eſt aſſez de cét exemple : Il ne faut point ſe piquer d'erudition dans les galanteries.

Lydé. Il y a au Grec, *Gramné* ; mais il n'eſt pas ſi agreable en noſtre Langue.

Ce marchand de Bithynie. C'eſt aſſez de cela en cét endroit page 325

Premierement l'oſte l'interruption, pour eſtre plus court.

Matelot. I'aime mieux mettre ainſi, que forçat : *Et Pilote*, qu'eſpalier de Galere, ou quelqu'autre mot ſemblable, parce que ce ſont pas choſes hiſtoriques ; & partant, il faut éviter ce qui eſt trop bas. page 326

Sicyone. C'eſt une faute de copiſte, pour *Samos*.

Ie t'ay rapporté. Ie n'aioûte pas *les ſalines*, *&c.* parce qu'il n'y a que trop de choſe icy, pour vingt cinq ſols.

Tes figues I'ay mis cela, au lieu du mot Grec, que ie n'ay pas exprimé plus haut.

La ſupe Le mot Grec ſignifie plûtoſt ce que nous appellons *bongreline*, mais comme cela eſt indifferent, ie prens le plus beau mot pour m'exprimer.

Il m'a donné. Ie n'aiouſte point, *qu'il a donné deux mines* ; car c'eſt aſſez de cela.

D'avoir de ſa race. Il y a au Grec, *de faire des enfans qui luy reſſemblent* : mais cette penſée eſt deſia ailleurs

S'en eſt allés en fumée. Il ſera marqué en ſuite pluſieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, & il n'eſtoit pas neceſſaire de le mettre icy. Du reſte, le Grec dit *en charbon* : mais mon expreſſion eſt plus belle de la ſorte. Les autres particularitez ſeront touchées en un autre endroit. page 329

Deux ou trois millions d'or. Le Grec dit 7. ou 8. mais la mentene ſeroit inſupportable : Toutefois, ie n'ay pas laiſſé de garder le nombre des talens, qui eſt exprimé plus bas, parce que cela ne fait pas tant d'effet en noſtre langue. page 330

Errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers. Ie mets la choſe d'une autre façon que l'Auteur, pour la rendre plus belle, qui eſt une liberté dont ie rens raiſon dans la Preface.

Brûler publiquement. La ſuite expliquera le temps, qui n'eſt pas neceſſaire icy.

p. 331 *La Raiſon.* Le Philoſophe eſt plûtoſt l'Ouvrage de la raiſon, que de la Nature.

Sept cens cinquante livres. L'Interprete Latin a pris icy des dragmes pour des teſterces, qui ſont gueres que la quatriéme partie d'une dragme.

p. 332 *Qu'ils adorent.* Cela marque aſſez *grand homme*, qui eſt dit par raillerie

Il y vint des Deputez. Le Grec dit qu'ils l'appelloient *le nouveau Socrate*, mais premierement cela eſt icy hors d'œuvre, & puis c'eſt trop peu de choſe, pour faire une interruption, particulierement apres avoir dit, qu'ils le prenoient pour un Dieu, qui eſt beaucoup plus: outre que les premiers Chreſtiens ne rendoient pas tant d'honneur à Socrate que les Grecs, & l'ont appellé *Scurra Atticus*.

p. 333 *Croyent que tout eſt commun.* Cela ſe rapporte, à mon avis, à ce qu'il a dit, qu'on luy apportoit de tous coſtez, pour montrer que les Chreſtiens s'aidoient l'un l'autre de ce qu'ils avoient, &c

p. 334 *Dont on accuſe Diogene.* C'eſt le peché d'Onam, dont parle la ſainte Eſcriture.

p. 337 *Car ils ne ſe iettent pas dans le feu.* Le Grec ajoûte, *avec eſperance peut-eſtre qu'on les en tirera*: mais cela n'eſt pas vray ſemblable, outre qu'il le détruit luy meſme, en diſant, que la foſſe eſtoit profonde.

p. 338 *Du mal des dents.* I'ay ajouſté cela par raillerie.

p. 346 *Sans témoigner la moindre apprehenſion.* I'ay dit plus haut, *ſans changer de poſture & de contenance.*

p. 347 *Sans en dire le ſuiet.* Liſez, *ſans dire le ſuiet qui l'amene icy.*

p. 348 *Ils ſe ſont contentez de prendre l'habit & la mine de Philoſophes.* Cela dit en deux mots, ce que l'Auteur explique plus au long en ſuite.

S'eleve en petites collines. Il y a au Grec, *trois.*

p. 351 *Poſidonius.* Ie n'ay pas gardé les termes Grecs, parce qu'ils n'euſſent point fait d'effet dans une Langue où ils ſont inconnus.

Nous les allons crier devant vous. Le Grec dit, *ſi vous voulez, nous les crierons enſemble*; mais cela n'eſt pas neceſſaire p. 352

Ie la reconnoiſtray bien. C'eſt aſſez de remarquer celuy-là, car c'eſt de celui-là dont il s'agit.

Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy. Ie les mets tous en general, parce qu'ils ſont enſemble, & qu'on les cherche tous. p. 353

Blanchiſſeur, Ou *laveur de draps.*

Lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. I'ay transporté icy de plus bas, le reſte ſera expliqué en ſuite p. 354 p. 355

Quand on iouë Ie marqueray en ſuite que c'eſt aux dez, qui n'eſtoient pas faits à noſtre façon; mais en eſpece de Toton.

Danser, ou chanter tout nuds. Il y a des choſes rejettées icy de plus haut

Ie ne boy ny ne iouë. Cela m'a ſemblé comme neceſſaire au raiſonnement. p. 356

Aſſeoir, Ou *Panthée.* C'eſt bien aſſez de cela, ſans ajouſter encore *Orthée* p. 359

Le Légiſlateur de Saturne. C'eſt comme l'interpretation du mot de *Chronoſolon.* p. 360

Loix des Saturnales I'ay mis pluſieurs choſes icy, en un autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient mieux. p. 361

Une douzaine, Il y a au Grec, *deux cens cinquante*, mais c'eſt aſſez de cela p. 364

Tandis que quelques uns ſe gorgent de biens, ſans rien faire I'abrége icy pluſieurs choſes, qui ſont aſſez ſouvent retouchées dans les autres Dialogues, & meſme dans ceux cy p. 366

Encore n'eſt-ce que l'eſpace d'une ſemaine. Le reſte eſt deſia expliqué p. 368

Qui vaut mieux que tous les ragoûts du monde. Il faut toûjours ſe ſouvenir de ce que i'ay dit d'abord, que i'évite de deſcendre dans le particulier, parce qu'il ne ſe rapporte pas à celuy de ce temps cy: Si bien que cela paroiſt ſans grace, & cela eſt cauſe auſſi que i'ajouſte d'autres choſes de ma façon, comme par forme de ſuplement. p. 369

Prenez, &c Ie ne repete pas les extravagances, qui ſont deſia exprimées. p. 372

p. 373 *On ne les sçauroit iamais contenter.* Ie touche plus bas les iniures & les reproches.

p. 375 *Leurs admirables entretiens.* I'entens par là, les choſes dont ils s'entretiennent ordinairement.

p. 376 *L'épée & le poignard.* Le Grec ne dit pas *le poignard*, mais cela y fait grace, car la perfection eſt à bien attaquer, & à bien deffendre.

Pour ne point parler des autres. Ces autres là eſtoient ſur un autre coſté de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne ſe mettoit que ſur trois coſtez, & on en laiſſoit un pour ſervir L'Auteur dit, qu'ils eſtoient vis à vis de la porte, mais cela ne fait rien au ſujet, & pour ne point embaraſſer ſon lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez neceſſaires.

p. 377 *Paiſtre deçà & delà.* Ie luy fais dire cela, parce qu'il eſt plus galant de la ſorte, que d'en faire une ſimple conſideration des conviez, & i'exprimeray plus bas ce qu'il dit icy.

Les santez couroient à la ronde Ie parle François ſans m'enquerir ſi les Anciens buvoient à la ſanté ou non: cela ſignifie icy ſeulement boire à quelqu'un

p. 379 *Hercule noſtre Patron.* Il y a au Grec, *Archegetes*, comme qui diroit, *qui conduit la Ceremonie*: mais cela ne peut pas s'expliquer aſſez bien icy, & Hercule eſtoit comme Patron des Cyniques, ainſi qu'il eſt marqué auſſi-toſt au Grec.

Si elle ne me fait raiſon. Le Grec dit ſimplement, *ſi elle prend le verre de ma main*: & quelques-uns croyent que celuy à qui l'on portoit une ſanté, buvoit le premier.

p. 380 *La teſte raſe.* Le Grec marque, *qu'il avoit quelques poils de reſte*: mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles, comme ie l'ay declaré dans la Preface.

Son petit chien. C'eſt une alluſion, au mot de Cynique. Le grec dit, *ſon petit chien de Malte*: mais cela n'auroit point de grace en noſtre Langue. C'eſt comme ſi nous disions *ſon petit bichon.*

Il ne lutoit. C'eſtoit au Pancrade, qui eſtoit une eſpece de lute à coups de pied & de poin.

Enfonçant la porte. Faute de changer une lettre au Grec, les interpretes font icy une extravagance

p. 381 *Tu n'as pas ſongé à moy.* Ajouſtez, *parmy le traitté de noces.*

Et comme elle s'en vengea cruellement Les vers qu'il allegue, ne disent presque que la mesme chose, & il n'est point à propos de les mettre icy.

Ils faisoient les fols. Il est assez exprimé ailleurs, qu'ils se crevoient de boire & de manger. p. 387

Pour le corps de Patrocle. Cecy estoit allegué plus haut; mais il venoit mieux icy. p. 387

Les plats & les assiettes. I'ajouste cela pour l'amplification, & j'ayme mieux dire, jetter les coupes à la teste, que de les faire tomber, puis que cela est vray. p. 388

Fort profonde. Cela est rejetté icy de plus haut.

Quoy que l'Egyptien. Cela n'est pas au Grec, mais il semble qu'il le faille ajouster. p. 389 p. 391

Ravy pour sa beauté. Le teste de la Fable est trop connu.

Auquel je suis initié. Sans cela, il ne les sçauroit pas.

Du bois qu'on nomme Papyrus. C'estoit une espece de roseau dont on enlevoit, comme de grandes lames, sur lesquelles on écrivoit. p. 392

Beau Le Grec dit *grand*, mais l'un & l'autre est vray par la description.

La plusspart fabuleuses. Le mot de *la plusspart* n'est pas au Grec, mais il resulte en quelque sorte de raisonnement. p. 393

Bastit un Temple. Il est dit d'abord, que c'estoit *Jupiter*.

Assez de gens. Le Grec dit *quelques uns*, mais le raisonnement demandoit cela, & il est vray. p. 394

Comme ce Prince. Toute cette narration est un peu grossiere au Grec, & à l'antiquité: je l'ay remise à nostre air, sans alterer de l'Histoire.

Une longue frequentation. Le Grec dit *de 3. ans*, mais cela n'est pas necessaire. p. 397

Comme Phedre fit Hipolite. Il n'est point necessaire d'ajouster *Stenobée* Du reste, ce qui suit, vient bien également à toutes trois. p. 398

Assuré sur sa vertu. I'exprimeray en suite qu'il avoit laissé chez luy les pieces justificatives de son innocence. p. 399

Alors le Roy. Je tranche court ces choses, qui n'ont point besoin de long discours.

Un parvis de cent toises. On verra en suite, que l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient, sans marquer icy de quel costé. p. 400

p. 401 *Sur les endroits*, Le Grec dit, *que c'eſtoient des pieces de bois qui debordoient, ſur leſquelles on pouvoit poſer le pied*

Le reſte de leurs commoditez, Ce qu'il a jouſte, eſt deſia dit

p. 402 *Ceinte d'une écharpe*, Le Grec ſemble dire *que c'eſtoit ſur la teſte*, mais ie penſe que la *Celeſte* de Venus ſe mettoit à la ceinture, ſinon il faut lire *voile*, au lieu *d'écharpe*, & dire qu'elle l'avoit ſur la teſte

A aucune ſtatuë des Dieux, I'ay mis en marge, ce qui eſt au grec, parce que cela n'eſt pas bien clair, & mon expreſſion, quoy qu'elle ſemble contraire, revient à ce qu'il veut dire, car il entend par là, qu'on ne ſçavoit à qui elle reſſembloit

Mercure &c. Cela eſt ailleurs ſur l'Auteur.

p. 403 *Et la mort meſme*, Ou bien, *quand il n'y en aura plus*. C'eſt à dire, *de temps & de ſaiſon*

Avec pluſieurs ſtatuës, Ajouſtez, *de meſme metal*

p. 404 *De grandes calamitez*. Mettez, *maladie & calamitez*

p. 406 *Encore faut-il qu'il ſe puriſie autrement*, Ie l'ay ſuplée à la ſuite

p. 408 *Dont le nom*, Ou *le viſage*, mais cela eſt indifferent

Ie viens, dit-il, Ie retranche en ce diſcours pluſieurs interrogations & réponſes, qui cauſent de l'obſcurité

p. 409 *I'entendray volontiers, &c*, I'oſte quelques particularitez deſia marquées ou inutiles

Plût à Dieu, &c. L'Auteur ſemble dire icy le contraire de ce que I'ay mis plus haut, *qu'il eſtoit venu pour faire des prieres, plûtoſt que des actions de graces*, car il dit, *qu'il attribue à l'inſpiration d'Homere, quantité de Vers qu'il a faits*. C'eſt pourquoy ie l'ay oſté, de peur que cela ne choquât. Du reſte, i'ay exprimé plus haut, *que s'il veut, il reconnoiſtra qu'il a fait*

p. 410 *Les plus beaux endroits d'Homere*, Les vertus ſeront marquées plus bas.

Ou l'on voit la meſme vigueur, &c. On pourroit rapporter cela à Demoſthene ſeul, mais il me ſemble qu'il eſt mieux de la façon. Du reſte, i'ay ajouſté quelque choſe icy, qui eſtoit touché ailleurs

p. 413 *La grote, le miroir, l'épée, la tonſure*, On dit qu'il deſcendoit en un lieu ſous terre, avec un miroir devant luy pour regler ſes geſtes & ſa contenance, une épée pendant en l'air, pour ne point hauſſer trop le bras, & qu'il s'eſtoit

fait taſer la moitié de la teſte, pour s'empeſcher de ſortir

Sa douceur, &c. Vne partie de ces choſes eſt tranſportée icy de plus bas

Car à te voir, I'oſte l'interruption qui rompt le fil du diſcours p. 414

Euboée. I'ay deſia exprimé *les loix,* &c.

Et les Troïtes, il n'eſt pas neceſſaire de dire icy qu'on ne peut pas comprendre en un, tous les bien faits des Dieux, car cela oſte la force à la comparaiſon p. 415

Il faut imiter, il vaut mieux que ce ſoit luy qui die cela parce que cela fait à ſon ſujet, que de le faire dire à l'autre p. 416

Si quelque Athenien Ie ne parle point de Parmenion, parce que cela ne fait rien au ſujet, & cauſeroit de l'obſcurité p. 418

Il m'eſt en grande veneration, I'ay eſté à la raiſon, plûtoſt qu'à ce qui eſt au texte

Cependant, &c. L'Auteur fait icy une interruption, comme s'il ne parloit pas par Dialogue, mais nous ne ſouffririons par ces libertez p. 419

En faiſant obſerver les loix. Ou, *en en faiſant de nouvelles*

La probité d'Ariſtide, I'ay tranſporté cecy de plus haut

Si nous avions, Ie ne repete point *Euboée, Megare, Beotie, l'Helleſpont* qu'il a deſia dit. Du reſte, en trouvant mauvais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées, il inſinuë aſſez qu'on le donne à des incapables, ou qu'ils s'agit icy de ſes loüanges, & non pas du blâme des autres

Comment euſſions-nous reſiſté à ſes actions? Ie mets en ſuite combien il ſeroit redoutable avec ſes forces, puiſque les foudres de ſon éloquence eſtoient tant à craindre

La beauté des penſées, &c. il faut remarquer que comme ces choſes ſont touchées en divers endroits, i'en change ou omets quelques-unes, pour éviter les repetitions p. 421

Officiers de ma maiſon, Il y a au grec, *Secretaire de Galere,* mais ie prens une choſe commune

Dont i'ay aquité les dettes. Ou, *à qui i'ay fait des diſtributions* p. 425

Perché juſques ſur ſon trône, Il y a au grec, *ſon Sceptre &* p. 430

qu'il fait presque ses petits sur sa teste, mais ie mets les choſes de la façon que ie trouve la meilleure à noſtre air

Ne ſçait que répondre, quand on boit à luy, I'ay mieux aimé le mettre de la ſorte, que de dire, qu'il ne ſçait quand on boit à luy, car il n'eſt pas neceſſaire de parler quand on boit à quelqu'un, le geſte ſeul le fait entendre.

p. 433 *Aſſiſté d'Apollon & de Neptune*, Le grec ſe ſert icy de termes qui n'ont point de raport aux nôtres

p. 434 *Leurs Autels profanez*, Cela eſt transporté icy de plus bas, & ce qui eſt au lieu, n'a point beſoin d'eſtre exprimé

I'ordonne par proviſion qu'il ſera executé, I'ajoûte cela parce qu'il l'execute en effet

p. 435 *Longs cheveux, & grande barbe*, Ses Epithetes ſont prouvez par la ſuite

Mal veſtu, Le grec dit *nu*, mais on voit par la ſuite qu'il avoit un manteau, quoy qu'il n'euſt point de ſaye

p. 437 *D'une grande partie*, Il a deſia parlé des beſtes ſauvages

La laine, j'agence cét endroit d'une autre façon que l'Auteur, mais le tout revient à un

Car vous reſſemblez, &c. Ie ne repete point ce qu'il vient de dire

Pieds nus. I'ay dit deſia d'Hercule, qu'il alloit pieds-nus

p. 440 & que celui-cy l'imitoit

Philopatris, &c. Ce Dialogue icy eſt aſſez mal digeré

p. 443 car Critias ne dit rien qui ſoit digne d'un commencement ſi tragique, & ce qu'il dit des Chreſtiens, eſt plûtoſt une marque de leur ſimplicité, qu'un crime. Triephe eſt celuy qui dit les choſes les plus extraordinaires, parce qu'il parle de myſteres où les Payens n'entendoient rien. Tant s'en faut donc, que ce Dialogue ſoit à reietter, qu'il ſert de quelque monument du Chriſtianiſme. Du reſte le mot de *Catecumene*, exprime bien ce qui eſt au grec & eſt allegué dans le Dialogue; ſans quoy ie ne m'en ſerois pas ſervy.

Cerbere t'a abboyé. Ie n'ajouſte pas, *ou quelque Dieu de la Providence*, parce que cela ne s'entendroit pas. C'eſt une railleriе contre ceux qui croyent un Dieu qui prend garde à tout; & par conſequent eſt à apprehender, qui ſuit l'opinion des Chreſtiens & des Stoïques.

Que ie te tire par l'oreille. C'eſt ainſi que Lucien s'exprime en d'autres lieux.

Que l'esprit ne t'enleve d'icy, & ne t'emporte par l'air. Il fait allusion à S. Paul, & en suite à Icare. p. 444

Quelque marbre ou quelque statue. Il y a au Grec *un pilon, une barre de porte*, pour faire allusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du menteur, mais cela n'eust point eu de grace icy. p. 445

Foudroyé Salmonée & les Titans. C'est assez de cela, sans ajoûter *precipiter tous les Dieux en bas du Ciel.* Ce qu'il ne me souvient point d'avoir lû, que dans Vulcain.

Les dangers qu'il a courus Comme ils ne font que d'estre exprimez dans le Dialogue de *l'assemblée des Dieux*, il eût pû estre ennuyeux de les repeter.

Qui mene plus de bruit luy seul. I'ay mieux aimé faire allusion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homere.

Par le Dieu inconnu des Atheniens. Il fait allusion à ce qui est dit de S. Paul, dans les *Actes des Apostres.* p. 447

Servir de retraite. Il vaut mieux le dire de luy que de la mere.

Le pere. Ce mot n'est pas au Grec, mais il est inferé de la suite, & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, i'ay mis *tout-puissant*, pour *souverain*, qui vient apres.

Le fils issu du pere. Il y a au Grec, *le fils du pere*, mais cela est fait de l'obscurité, & le mot *d'issu*, est infinué plus bas.

Tes trois d'un, & ton un de trois. Il le falloit repeter en mesmes termes qu'il avoit esté dit. Il y a icy *trois un, un trois.* p. 448

Ce Galiléen chauve au grand nez, &c. C'est S. Paul de qui il entend parler, & il peut avoir vû des gens baptisez de luy, mais il ne peut pas l'avoir esté.

Aux plaintes. Ces mots ne sont pas au Grec, mais ils semblent estre oubliez.

Homere dit, &c. Ie ne prens que le suc de toutes ces allegations qui sont ennuyeuses, pour ne point dire inutiles en cét endroit. p. 449

Christ. Il y a au Grec *Chreste*, comme Suetone aussi l'appelle, ce qu'ils faisoient, ou par abus, ou par quelque sorte de mépris, comme qui diroit *simple* ou *debonnaire*, ce que ce mot signifie en Grec. p. 450

Catecumene. C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruisoit au Christianisme.

Trouve-tu étrange, &c. l'agence ce raisonnement, pour le rendre un peu plus juste.

Pour des chimeres. Ou *pour rien.*

P. 451 *Commissaire des Tailles.* Le mot Grec signifie *qui égale les choses*, qui est le fait du Commissaire, de regler les impôts sur les particuliers également, & ce qui m'a donné lieu de l'interpreter des Tailles, c'est que le mot Grec est employé plus bas, dans le sujet des impôts.

Il payera, &c. Cela fait allusion à ce qui est dit de Jesus-Christ, mais on a pris des mysteres à la lettre : qui est ce qui a fait une partie des Fables de la Religion des Payens.

P. 452 *Non pas dans la sale, &c.* i'explique la chose d'une autre sorte que l'Auteur, pour en oster l'obscurité.

Chrétien. il y a au Grec le mot de *Chreste*, comme j'ay dit plus haut sur la Page 450. & il joue icy sur l'ambiguité du mot.

P. 453 *Orages.* il y a au Grec *brouys*, qui est une corruption de blé, qui le gaste & le noircit, *blé embruiné*, cela vient de certaines pluyes froides, quand il est en fleur.

L'eau qui boût. ie me sers d'une comparaison plus familiere que la sienne.

P. 454 *A telle raste.* il l'a falu dire ainsi, pour faire que la chose fust intelligible.

P. 455 *Beste venimeuse.* il y a au Grec, *chien enragé*, mais mon expression vient mieux au sujet. Du reste, cecy est mal digeré, car Critias debite ces choses à un homme qui sçait plus que luy, & qui se dit Chrétien, & paroist tel à ses discours, quoy qu'il le fasse par raillerie.

P. 457 *Philon, Aristipe, & moy.* il n'est pas honneste de dire qu'ils faisoient l'honneur du festin, puis que celuy qui parle est du nombre.

La victoire. Le Grec marque que les prix estoient des épics, mais cela n'est pas important icy.

La Hune. Le Grec dit, *le haut des voiles.*

Ce fut, &c. il dit icy quelque chose de l'Amitié, qui est desia plusieurs fois dans ces Dialogues.

P. 458 *Nous le dirions,* i'ay reüny en un, ce qui est plus étendu chez l'Auteur, & retranché en suite en deux mots, des fables ennuyeuses & expliquées ailleurs.

P. 459 *Qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon même, &c.* assez de cela, sans s'étendre davantage en des fables si

eules, & trop ſouvent repetées.

Poſſeder un ſi grand threſor. Ie paſſe cela delicatement, ſans dire *auoir affaire à de beaux hommes.* il s'étend en ſuite dans une fable trop connuë, que ie tranche court, comme i'ay fait les precedentes.

I'en choiſiray ſeulement un ou deux, Ie mets cela, pour donner quelque couleur à cette harangue, qui n'eſt pas grande choſe p. 460

Les Artiſans ne s'en propoſent point d'autres dans leurs ouvrages, C'eſt aſſez de cela, ſans rien ajoûter p. 463

Ce deſſein, Ie ne repete pas ce que le titre dit p. 464

Et euſt ſervy, Il eſt mieux, de faire dire cela à Muſonius, qu'à Menecrate

D'ailleurs, Ce qu'il dit icy de la deffenſe de la Grece, eſt exprimé au commencement

Qu'on luy preſenta, Le Grec marque que c'eſtoit le Gouverneur de la Grece, & qu'il en frappa trois coups

Tous les Mathematiciens du monde, Le Grec dit *Thales,* mais i'exprime la choſe à noſtre air p. 466

C'eſt une eſpece de fauſſet, Ie ne m'enfonce pas davantage dans la Muſique, parce qu'il faudroit pour cela, ſe ſervir de termes de l'art, qui ne ſeroient entendus que de ceux qui la ſçauroient: ce qui ne ſe doit pas faire que dans les ſujets où l'on entraite de deſſein formé

Non plus que de chanter aux ieux Olympiques, I'ay rejetté cela icy de plus haut, où il dit que les ieux Olympiques ſont les plus gymniques de tous les ieux, ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu: car c'eſt ſeulement à cauſe qu'on n'y repreſentoit que les ieux qui portent le nom de gymniques, comme la lute, &c. avec des courſes de chevaux p. 467

Trenchantes comme des raſoirs, I'ay ajouſté cecy pour l'explication. Car ſans cela, comment en euſſent-ils coupé la gorge à un homme? ſi ce n'eſt qu'il veüille dire ſeulement qu'ils l'étranglerent & le ſuffoquerent par là.

I'oubliois à dire qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui ayent. C'eſt la raiſon pourquoy on a diſtingué l'iſle des Antipodes, parce qu'on y met des beſtes de toute ſorte, & pour cela l'on feint que l'Auteur arriva là auparavant. p. 503

Fin des Remarques.

TABLE

DES MATIERES PLVS CONSIDERABLES DE LA II. PARTIE des Dialogues de Lucien.

A

Son invectiue contre l'E, à l'avantage des autres voyelles Page 473.479

Abaucas, Quel, & combien bon & fidelle amy. 41

Academie, Plaidoyer de l'Academie; pour la débauche & pour soy 134.135 *& suiu.*

Acheron, Quel est ce lieu, & où se void 179

Achille, Bouclier d'Achille, combien remply de figures 213

Adonis, En quel lieu du monde se celebrent ses mysteres 318

Merveille d'une riviere de ce nom 319

Adultere, Ancien opprobre des Adulteres 317

Agamemnon, Par qui comparé aux Dieux 18

Agamemnon & Achille, quels nous sont representez dans la Fable 211

Agathocles, Combien l'amitié d'Agothocles & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils vivoient. 25.28

Agathocles le Stoïcien, pourquoy plaidoit ses Heritiers 310

Agathocles, Roy de Sicile, combien vécut 26

Agathocles, Capitaine d'Alexandre, delivré des bestes par Perdicas, à quoy il alloit estre exposé, pour avoir pleuré devant le sepulchre d'Ephestion 258.259

Aias, Comment deffendoit Teucer 180

Alcidamas, Le Cinique, quel personnage 376.377

Alcmeon, Pourquoy tua son pere

Alexandre. Comme il s'eſt élevé une ſtatuë plus grande que le mont Athos. 12
Alexandre Tyran de Thebes, par qui tué. 119
Ce qui arriva au grand Alexandre, lors qu'il ſe vid maiſtre de l'Aſie, apres la iournée d'Arbelles. 185
Amaſtris. Ville, où ſituée. 43
Ambre. Ce qui s'eſt crû autrefois de l'Ambre. 220
Ambroſia. Le manger des Dieux. 134
Amy Quel threſor c'eſt qu'un bon amy, & combien eſtimé parmy les Scythes. 23
Amitié. Eſtrange façon de contracter amitié. 36
Entre combien de perſonnes elle ſe peut contracter de la ſorte. *là meſme*
Amour. De combien de ſortes 413
Ampelis. Dialogue d'Ampelis & de Chryſis, fameuſes Courtiſanes. 311
Amphiloque. Quelle eſtoit la renommée de cét Oracle. 209
Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui eſtoit fils. 311
Anacarſis. Pourquoy quita ſon païs, & traverſa tant de terres & tant de mers. 167
Anacreon. Quel eſtoit le Dieu d'Anacreon. 219
Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie. 318
Anaxarque. Paraſite d'Alexandre. 155
Animaux. Quelle eſt la condition des Animaux. 109
Deſcription de la Republique des animaux. 494
Hommage qu'ils viennent rendre au Phenix. 500
Bataille des Animaux contre les Sauvages. 510
Pacification des Animaux par l'entremiſe de Lucien. 513 *& ſuivantes.*
Anteas. Roy de Scythie, combien vécut, & où il mourut. 265
Antigenus. Par qui apperceu couché avec ſa belle fille. 9
Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du precedent, combien vécut. *là meſme*
Antigonus Roy de Macedoine, ſurnommé le Borgne, combien vécut, & où il mourut. 248
Antiochus. Fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stonice ſa belle-mere. 119

Antipater. Fils d'Iolas, quel, & combien vécut. 264
Antiphile Combien aimé de Demetrius. 34.35
Antipodes. Passage de Lucien aux Antipodes. 307. & suiu.
Anubis Quel Dieu, & de quelle figure. 78.79
Où s'est mis en credit. 123
Inuectiue de Momus contre Anubis dans le Ciel. 411
Aorne, Rocher, quel & combien dangereux. 186
Aparctiens. Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez. 510
Apelles. Par qui accusé d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée. 235
Quel tableau fit, apres avoir prouvé son innocence, pour faire voir la calomnie. *Là mesme.*
Apis. Quelle ceremonie les Egyptiens ont coûtume de faire à la mort du bœuf Apis. 391
Quelle divinité. 431
Apollodore de Pergame, Precepteur d'Auguste, combien vécut. 268
Apollon. A qui il rendit service. 71
Combien ses Oracles sont ambigus. 85
Où établit le bureau de ses Prophecties. 123
Son travail. 127
En quel endroit rend les Oracles luy-mesme. 401
Invective contre Apollon. 445
Apophrade. Quel terme, & ce qu'il signifie. 142. & suiu.
Archelaüs. Iusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite. 155
Archias. Poëte, quel personnage. 416.417
Archimede. Comment & où brûla les Galeres des Romains. 211
Arctos. Terme Grec, que signifie. 511
Areopagé. Lieu de Iustice chez les Atheniens. 133
Belle coûtume de l'Areopage. 169
Arete Quelle & si fille Nausicaë. 9
Aretas. Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixene. 30.31
Argantonius, Roy des Tartesiens, combien de temps vécut. 261
Argyrandriens. Quels peuples, & pourquoy ainsi appellez. 511

Ariadne. Par qui ſa couronne fut miſe parmy les Dieux. 230
Ariarathes. Roy de Capadoce, combien vécut, & comment mourut. 265
Ariſtide. Comment conſpira contre Themiſtocle & pourquoy. 241
Ariſtipe. Pour quel ſujet alla en Sicile. 156
Ariſtogiton. Liberateur des Atheniens, de qui eſtoit Paraſite. 160
Ariſtote. Ce qu'il a fait en l'art de Paraſite. 156
Ariſtoxene, Le Muſicien, Paraſite de Nelée. *là meſme.*
Arſaces. Par qui maſſacré, apres avoir égorgé ſa femme. 119
Arſacomas. Hiſtoire de ſon amitié avec Loncante & Maſente. 39 40. *& ſuiv.*
Aſpaſie. Pourquoy tant aimée de Pericles, de Socrate, & d'Eſquiſines. 8
D'où elle eſtoit. 97
Art. Ce que c'eſt proprement qu'vn Art. 147
Arthabaſe. Roy des Caraciens vers la mer rouge, combien vécut. 266
Artaxerxes Mnemon. A quel âge mourut. 265
Et un autre de meſme nom Roy de Perſe. *là meſme.*
Aſne. Comment Lucien fut metamorphoſé en Aſne. 52
Aſphodele. Pré, en quel endroit. 179
Aſſyriens. Quelle eſt leur principale divinité. 90
De qui apprirent les ceremonies de leur Religion. 391
Aſtarte. Quelle divinité, & où adorée. 391
Athenes. Combien differente de Rome 8
Loüange de cette ville, & ſes grands avantages. 412
Atheniens. Comment ſe treuvent tous menteurs. 194
Athlete. Comparaiſons de ſon corps à du blé bien criblé. 172
Athotes. De combien longue vie. 263
Atimarque. Explication de ce terme. 258
Atis. A quelle divinité conſacra le Temple qu'il bâtit. 394
Attalus. Par qui empoiſonné. 119
Attalus ſurnommé Philadelphe, quel & combien veſcut. 265

Avocat. Quel il faut estre pour estre bon Avocat. 188. 189. *& suiv.*

Austruches. En quel païs se rencontrent le plus, & combien leurs œufs sont vtiles. 116

Azandre. Roy du Bosphore, combien vescut, & comment il mourut. 265

B

Baccantes Quels furent leurs combats qu'ils entreprirent pour la conqueste des Indes, & leur équipage 216

Bacchis. Dialogue de Bacchis & de Melisse, fameuses Courtisanes. 301. 302

Bacchus. Qui doit passer le premier de Bacchus ou d'Hercule. 80

Comment fit l'entreprise des Indes. 214

Ses Lieutenans quels. 215. 216

De quelle naissance. 219

Bain Description d'un bain construit par Hippias d'un artifice admirable. 212. 213

Bardylis. Roy des Illyriens, combien vescut & où il mourut. 264

Barreau. Quel il faut estre pour hanter le Barreau. 188. 189 *& suiv.*

Basilic. Pourquoy il pretend devoir regner sur les Animaux. 305

Beatitude En quoy consiste. 252

Beauté Description d'une parfaite Beauté. 5

Sans-esprit, à qui semblable. 6

Loüange de la Beauté. 459. *& suiv.*

Belite. Histoire de l'amitié qu'il portoit à son amy Basthé. 38

Bellerophon. Pourquoy Antia le voulut faire perir. 241

Bendis Où se mit en credit. 123

Berenice Quelle ville, & où située. 60

Bien. En quoy consiste le souverain bien. 115

Bosphore. Par qui ses rivages furent joints d'une pont. 465

Brachmanes. Comment ils peuvent estre imitez, ou non 337

Comme receurent la Philosophie. 340

C

La plainte du C, & l'Arrest qui ensuivit. 476

Calamus. Quel, & de quelle façon est mort. 357

Caldéus De combien longue vie, & pourquoy. 291
Calendes sacrées, comment celebrées par les Romains. 245
Calomnie Comment dépeinte par Apelles 215
Sa definition. 236
Candiots Comment se trouvent tous menteurs. 194
Ce qu'ils disent de Iupiter. 410
Carixene. Amitié de Carixene, d'Eudomidas, & d'Artéas. 30 31
Cassandre. De Polignote, quelle. 5
Cassiopée Comment attira sur soy le courroux des Dieux. 12
Catecumene. Comment doit estre instruit. 451
Cedille. Ce que c'est proprement. 484
Cerbere Quel animal, & ce qu'il fait. 179
Cheveux noüez par derriere, quelle marque. 279
Chrestiens. Quelle estoit la doctrine des Chrestiens de la Iudée, selon les termes mesmes de l'Auteur. 312
Chrysandriens Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez. 522
Chrysipe. Quels estoient ses syllogismes. 123
Le Stoïcien combien vescut. 266
Chrysis Quelle, & ses amours avec Glaucias. p. 199. 200. *& suiv.*
Cleanthe Successeur de Zenon, comment mourut. 266
Cleodeme Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard. 376
Cleombrote d'Ambracie, pourquoy se precipita. 444
Clinias. Par qui veu pillant le temple d'Esculape. 120
Cochlys. Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes. 318
Colombe Par quels peuples adorée. 90
Colosse de Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux. 79 80
Combabe. Quel personnage, & comment s'exempta de la calomnie & du suplice. 308. *& suiv.*
Comedies. Quel doit estre l'usage des Comedies. 171
Comparaison. Comment elle se doit faire. 16
Coq Fils de Mars, pourquoy changé en Coq. 56
Corps Combien different d'un vaisseau. 97
Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, envers les corps des defunts, quelles. 180. 181

En quoy consiste la perfection du corps. 437
Cothurne. Ce que c'est, & à quel usage. 172
Courtisans. Comment ils sont tous Parasites 163
Pourquoy toûjours en garde. 237
Cratinus, Poëte Comique, de combien longue vie. 268
Crisus. En quelle extremité se trouva. 108
En combien peu de temps il fut dépoüillé. 287
Ctesias. Historien, en quelle estime chez nostre Auteur. 194
Cydne. Quelle est la beauté de cette riviere. 254
Cygnes En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnes, selon la Fable. 220.
Cyllaniens. Quelle est la principale divinité que ces peuples adorent. 90
Cynthus. Courtisan de Demetrius, dequoy le loüoit. 17
Cyniques. Quelle sorte de gens, & pourquoy ainsi appellez. 349
Leurs mœurs. 350
De la façon de vivre des Cyniques 435. *& suiv.*
Cyrus. Premier Roy de Perse, combien vescut. 165

D

LA plainte du D, & l'Arrest qui en ensuivit. 478, 479
Damis. Dispute de Damis l'Epicurien, contre le Stoïcien Timoclés, au sujet de la providence. 82. *& suiv.*
Damon. Histoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon. 29 30 *& suiv.*
Dandamis. Ce qu'il fit pour son amy Amizoque, qu'il voyoit emmener Captif. 37
Danthini. Combien amoureux des hommes. 275
Deffuncts. Jeux celebrez à la memoire des deffuncts, combien inutiles, aussi bien que les Oraisons funebres. 185
Demades. Orateur, combien timide de son naturel. 156
Demetrius. Combien aima Antiphile. 32
Demetrius Philosophe Cynique, pourquoy déchira un jour les Bacantes d'Euripide. 230
Dequoy accusé devant Ptolomée. 238
Democrite. Combien peu susceptible de la crainte. 203

Comment mourut, & à quel âge. 264
Demosthene. Pourquoy n'osa jamais sortir hors des portes de sa ville. 157
Quelle estime on fait à present de son éloquence, & dés le temps de l'Auteur. 189
Combien de fois avoit écrit de sa main l'histoire de Thucydide. 225
Loüange de Demosthene, & comparaison du mesme avec Homere. 411 *& suiv.*
Sa patrie & ses parens. 412 413
Denys le Tyran. A quelle extremité reduit. 108
Depilatoire. Ce que c'est, & à quoy bon. 253
Dercete. Mere de Semiramis, de quelle figure. 394
Destin. Si les ordres du Destin son inviolables. 68. *& suiv.*
Deucalion. Comment il repeupla le genre humain. 394
Deüil. Quelles extravagances se font dans le Deüil. 179
Dialogue. Plaidoyer du Dialogue contre Lucien. 144. 145. *& suiv.*
Repartie de Lucien à cette plainte. 145
Diane. Quels sacrifices font les Scythes à cette Deesse. 91
Où elle se mit premierement en credit 113
Sa feste en l'Isle d'Egine. 116
Dieux. S'ils sont sujets aux ordres des Parques. 69
S'ils se peuvent mettre en colere. 72
Decret des Dieux. 413
Dinias. Combien fut celebre l'amitié d'Agatocles & de Dinias & en quel païs ils vivoient. 25. *& suiv.*
Diogene Seleücien, combien vescut. 266
Dion. Combien excellent Philosophe. 335
Dionysius. Comment se laissa emporter à la volupté. 138 139
Diotime. Quelle Dame, & en quoy recommandable. 9
Dipsade Combien cruel animal, & combien douloureuses sont ses morsures. 275
Discoraux quel personnage. 251
Discorde. Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déesses. 419
Divinité. Quelle contrarieté parmy les Philosophes anciens, au sujet de la Divinité. 117 118

Par quelle Divinité quand il faut iurer, on le doit faire, & quelle est la veritable. 448
Ce que ce n'est pas. *là mesme.*
Dorcas. Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuses Courtisanes. 513

E

REplique de l'E, à la plainte que l'A avoit formée contre luy. 474
La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuivit. 479.480
Eaque Cousin de Pluton, de quelle charge pourveu. 179
Ecrimisteris Comment prouvée estre un Art, & le plus excellent de tous les autres. 83. *& suiv.*
Eau Par quels peuples adorée. 90
Egyptiens Combien superstitieux. 19
quelle divinité principalement adorée par ces peuples 90
Egyptiens, les premiers de tous les peuples qui ayent eu connoissance des choses divines. 390
Egyste. Quel estoit son destin. 410
Elencus Quel Dieu c'estoit. 243
Elephans, Où ont esté veus danser sur la corde. 504
Elisius. Champs Elisées, quel lieu. 180
Eloquence. Combien cét Art excelle par dessus tous les autres. 354
Eloquence combien difficile à acquerir; & combien demande de temps. 184
Où elle habite. 185
Empedocle Où porté par la fumée du mont Ethna. 118
Enomaüs A quel prix mit sa fille Hippodamie. 462
Envie Comment depeinte en compagnie de la Calomnie. 236
Eole. Pourquoy Eole qui avoit si bien receu Vlysse, ne le remena pas en sa maison. 449
Ephestion. Quel crime c'estoit devant Alexandre, de ne reconnoistre pas Ephestion pour un Dieu. 238
Merveilles qui se contoient de luy. 239
Epicarme Poëte Comique, combien vescut. 268
Epictete. Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes. 229
Combien excellent Philosophe. 335
Epicure. Son plaidoyer pour la volupté. 138.139
Epicuriens. Quels entre tous les Philosophes. 126

Combien differens des Stoïciens. 156
Eratosthene. Le Grammairien, de combien longue vie. 168
Erichthon. Comment nâquit selon l'opinion des Atheniens. 194
Erigone. Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux. 419
Esquines. Comment devenu le Parasite de Denis le Tyran. 155
Esquile. Par qui furent achetées les tablettes de ce Poëte, & à quel usage. 229
Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Esquile. 414
Esculape. Où estably une boutique d'Apoticaire. 123
Son travail.
Quel fut le destin d'Esculape. 127
Ethiopiens. Quelle est leur principale divinité. 337
Evangelus. Riche Tarentin, que fit aux jeux Pythiques. 90
Eudamidas. Amitié d'Eudamidas, de Carixene & d'Arretas. 217
Eumelo. Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux jeux Pythiques. 30 31
Eumenides. Quelles Déesses, & où estoit leur Autel. 228
Euphorbe. Quel, & où tué. 119
Eupatore. Quel & comment sçavoit son destin. 103
Europe. En quoy se changea Iupiter, pour la beauté d'Europe. 450
Euthydique. Histoire de l'extréme amitié d'Euthydique & de Damon. 459
Exercices. Traité des exercices du corps. 29.30 *& suiv. & suiv.* 164, 165
Pourquoy establis. 168

F

Plainte de l'F, & le jugement qui s'en ensuivit. 480
Felicité. En quoy consiste. 100.101
Felicité parfaite. 151.155
Femme. Combien il seroit à souhaiter que l'on se pût passer de femme. 386
Feu. Par quels peuples il est adoré. 90
Flaterie. Ce que c'est precisement, & comment distinguée de la loüange. 10.11.15.16

Flûtes de Timotée & d'Ismenias, &c. combien renommées. 226

Fourmillieres Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à celles des habitans 110

Fraude. Comment depeinte en la compagnie de l'Envie, & de la Calomnie. 235

G

Galans illustres. Combien accroissent la gloire d'une Dame. 412

Ganymede. Pour quel avantage ravy par Iupiter. 458

Garamantes Quelle nation, & en quel temps ils font leurs courses dans la Lybie. 272

Quels animaux ils y chassent particulierement, *là mesme.*

Garbatines. Especes de chaussures, de quoy se font. 198

Geryon. Comment un symbole de l'amitié 46

En quelle estime estoit son corps, chez les Thebains. 229

Glaucias Ses Amours avec Chrysis, & quel en fut le progrés & le succés. 198 199

Glycera. Dialogue de Glycera & de Thaïs, fameuses Courtisanes. 296 *& suiv.*

Gaze Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, combien vescut. 265

Gorgones. Description d'un tableau de l'entrepriſe des Gorgones & de la mort de Meduse. 260.446

Et quel mestier elles faisoient. *là mesme.*

Gorgias Rheteur, comment mourut, & à quel âge. 267

Grans. Quel besoin ils ont des parasites. 161

Quel honneur ils en tirent. *là mesme & suiv.*

Grecs Comment receurent la philosophie, & comment elle y gagna les sept Sages. 346.347

Gyges. Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gyges. 119

Gymnosophistes. De combien longue vie, & pourquoy. 262

H

Plainte de l'H, & ce qui s'en ensuivit. 481

Hebdomas Orateur, pourquoy ainsi appellé 247

Hellor En quel endroit avoit ses sacrifices. 432

Helene Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homere la

decrit. 103
par qui elle avoit eſté ravie pendant la premiere guerre de Troye. *là meſme*
pourquoy enlevée par Theſée, & depuis aimée par tous les Princes Grecs. 460.461
Hemus. Mont, où placé. 352
Hercule. En quoy particulierement loüable. 16
Qui doit paſſer le premier de Baccus ou d'Hercule & ſes travaux. 79 83
Comment a paſſé toute ſa vie. 138
Hercule, comment ſurnommé & dépeint par les Gaulois. 217 218
Et pourquoy ſous la figure d'un vieillard. *là meſme*
Hercule pourquoy ſe fit brûler, 317
Hermocles le Rhodien, renommé Statuaire. 399
Hermodore l'Epicurien, pourquoy ſe parjura. 119
Et par qui foudroyé. 123
Hermon l'Epicurien pourquoy regardé de travers par les Stoïques. 376
Hermotime. Que faiſoit l'ame d'Hermotime Clazomenien. 123
Herodote. Comment a voulu conſigner ſes Fables à la poſterité. 124
Herophile le Cynique, par qui vû entre les bras d'une Courtiſane. 110
Heſiode. Comment devint grand poëte. 184
Quelles ſont ſes œuvres. 276
Hieron. Roy de Syracuſe, combien veſcut. 264
Hieron Pilote, combien expert. 279
Hippias. Combien excellent Artiſan. 211
Hippocrate. Statuë d'Hippocrate courant toute la nuit. 101
Hippodamie. A quel prix miſe par ſon pere Enomaüs. 461
Hipponax, Ancien Satyrique. 241
Hiſtorien. En quoy diſtingué de l'Orateur 17
Homere. Comment excellent peintre. 4
Quel en ſes comparaiſons. 19
Loüange d'Homere, ſa comparaiſon avec pluſieurs Orateurs, & de ſon pays. 410 411
Homme. Quelle eſt la condition la plus heureuſe de l'homme ou de la femme. 106

Flymette. Forteresse, ou pointe de rocher, en quelle contrée. 150
Hipate. Ville, où située. 47
Hyperide. Combien timide de son naturel. 156.157
Hypsicrate. Amisenien, à quel âge mourut. 167
Hispasine. Roy des Cataciens, à quel âge mourut. 165

I

SA demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné 483
Idée. De quelle nature, & par qui veuë. 199 200
Idole. Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles. 390
Idomenée. Fils de Iupiter, au rapport de qui estoit parasite. 158
Ierapolis. Pourquoy ainsi appellée, & où située. 350
Ieunesse. Comment doivent estre instruits les jeunes gens. 170
Ignorance. Combien dangereuse, & combien de maux elle cause. 234
Immortalité des Dieux. A quoy leur sert. 70
Inconnu. Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui découvert 456
Indes. Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes. 214
De quelles gens son armée estoit compotée. *là mesme*
Et de quelles armes *là mesme & 215*
Dédain qu'en conceurent les Indiens. 215
Mot de la bataille. *là mesme*
Ioüeffe. Dialogue de Ioëïse & de Pythie, fameuses Courtisanes. 319
Ion Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens. 195
Iour. Quels sont les peuples qui adorent jour. 90
Iphigenie Prestresse de Diane, comment enlevée. 22
Isis. Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux. 229
Isocrate. Combien timide de son naturel. 156
Quelle est à present estimée son Eloquence. 189
A quel âge il fit son panegyrique, & à quel âge il mourut. 167
Isthme. Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'Isthme. 464.465. *& suiv.*
Isthmique. Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux

Iſthmiques, 165
Iunon d'Euphranor, quelle. 4
Statuë de Iunon admirable. 402
Invective contre Iunon. 447
Iupiter. Ce que l'on croit de luy en Candie. 91
Combien a plus de peine que les autres Dieux. 127. 128
Invective de Momus, contre Iupiter meſme. 430
Ses avantages & ſes vices. 445
Iuſtice Par qui loüée, juſqu'à eſtre eſtimée le ſouverain bien. 119
Ixion Quelle fut ſon ingratitude. 373

K

PLainte du K, & ce qui s'en enſuivit 481
Où particulierement neceſſaire. *là meſme*

L

PLainte de l'L, principalement contre l'I, & ce qui s'en enſuivit. 483
Lapithes. Deſcription d'vn combat ſemblable à celuy des Lapithes & des Centaures. 387 388 *& ſuiv.*
Leda. En quoy ſe changea Iupiter pour la beauté de Leda. 458 459
Lettres. Quel mal-heur eſt commun aux Gens de Lettres. 461
Origine des lettres Françoiſes. 471 472
Eloge de toutes les lettres, 493
Licurgue Combien timide de ſon naturel. 156. 157
En quel temps eſtablit ſes Loix. 178
Quel en l'eſprit d'Anacarſis. *là meſme.*
A quel âge mourut. 168
Louanges Quand c'eſt qu'elles ſont bonnes, & ce que c'eſt. 10. 11
Comment diſtinguées de la flaterie. 16. 17
Luite quel exercice, & comment ſe faiſoit. 165
Luiteurs. Pourquoy les Luiteurs ſe frottent de ſable & de pouſſiere, apres s'eſtre frotez d'huile. 173
Lune. Quels peuples adorent la Lune. 90
Ses plaintes contre la curioſité des Philoſophes. 120. 121
Libye. Coſté Meridional de la Lybie, quel. 272
Lycie En quel endroit eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie. 279

Lypayé. Orateur, pourquoy ainſi appellé 217
Lyſimacus Roy de Macedoine, juſqu'à quel âge veſcut. 264

M

DEmande de l'M, contre les abreviations, & quel iugement s'en enſuivit 484 485
Maclyans Quels peuples, & où ils habitent. 216
Mages de Perſe, pourquoy de ſi longue vie. 262
Magicien. Deſcription de l'iſle des Magiciens. 551 *& ſuiv.*
Maiſon. Loüange d'une maiſon de plaiſance. 253 254
Marc Aurele. De combien longue vie, & pourquoy. 263
Mars. Comment ſurpris avec Venus par Vulcain 95
Maſiniſſa A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut. 265
Medecins. Du temps de l'Autheur faiſoient eux-meſmes les remedes. 202
Medée. Deſcription d'un tableau de Medée tranſportée de rage & de jalouſie. 161
Meliſſe. Courtiſane, quelle. 306
Memnon. Quelle eſt ſa ſtatuë, & en quelle contrée. 208
Memphis Comment cette ville fut priſe & par qui. 211
Menecrate. Pourquoy declaré infame, & tous ſes biens confiſquez. 56
Menippe Pourquoy vola dans le Ciel 114.115
Menſonge. D'où vient que les hommes ne ſe contentent pas de debiter des menſonges, mais ſont bien aiſes d'entendre. 192.193
Mer Quand ſe peut appeller le miroir des Cieux. 256
Mercure. Invective contre Mercure. 456
Merioné De qui eſtoit le Courtiſan & le Paraſite. 155
Metempſycoſe Ce que c'eſt, & quelques exemples memorables d'icelle 122
Meſtier Quel eſt le meſtier qui ne couſte rien à apprendre, mais bien à enſeigner. 152
Miltiade. De quoy accuſé. 241
Minerve. De cription d'un tableau du Temple de Minerve. 262
Minos Quel honneur il receut des Dieux. 166
Où veſcut, & quelles furent les Loix qu'il établit 176.177

Mitridate, Roy de Pont, surnommé le Batisseur, combien vescut.
Muasseirer Roy des Parthes, combien vescut. 264
Musitibie. Quel sacrifice il fit à Iupiter & autres Dieux, aprés estre eschappé du naufrage. 165
Monnoye. Distinction de plusieurs sortes de monnoyes. 81
522 523
Morts Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts. 181
Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts. 182
Combien differentes sortes de sepultures. 183
Mouche. Description agreable de la mouche. 221
En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe. *là mesme*
Comme elle est compagne de l'homme, durant toute la vie. 222
Quelle sorte de mouche est de longue vie. *là mesme*.
Sa métamorphose. 223
Moyse Comment appellé par l'Auteur. 448
Muses. Quelle promesse firent à Hesiode, & quels sont leurs principaux talens 276
Musique Combien puissante sur l'esprit humain 372
Musonius. Combien excellent Philosophe. 335
Myrmidons Quelle nation, & d'où venuë. 220
Myrtale, Courtisane, quelle. 323
Myrtium. Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, fameuses Courtisanes. 297.298
Mythrés. Invéctive de Momus contre ce Dieu. 430

N

Accusation de l'M par elle, & de ce qui s'en ensuivit. 485
Réponse de l'M. *là mesme*.
Réplique de l'N. 486
Nature. Pourquoy la Nature a donné les biens aux hommes. 437
Navire. Description d'un Navire, avec tout son équipage. 279
Nauficaé. Quelle Dame, & en quoy particulierement recommandable. 9
Nectar. Breuvage des Dieux. 114
Negrepont, Isle, par qui retranchée de la Beocie. 465

Neptune. Quelle fut son avanture
Invective contre Neptune
Neron Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'Isthme 464. *& suiv.*
A quel dessein il alla en Grece
Ses folez imaginations, & sa presomption *là mesme*
Nestor. Quel, & de qui il estoit Parasite.
Combien de temps a vescu
Niobe Par qui & pourquoy changée en rocher
Numa-Pompilius, Combien de temps vescut
Numismacis, Royaume, en quel endroit, & que signifie ce terme

O

SEs pretentions contre les autres voyelles 486.487
Réponse que luy fait l'A *là mesme*
Replique qu'elle va plus rondement en besogne *là mesme*
Obole Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur
Offence Belle coustume des Scythes, lors que quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offence
Olympique Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques
Or Quelle description en fait Pindare
Par qui comparé aux Graces
Ses beaux effets *là mesme*
Comment il est la source de tous maux
Oracles Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy semblables
Orateur Distinction entre l'Orateur & l'Historien 16.17
Combien sujets à l'avarice sont les Orateurs
Le moyen de se rendre en peu de temps grand Orateur & leurs deux chemins 186.187. *& suiv.*
Oreste & Pilade, de quels sacrifices honorez, & quelle qualité
Leurs belles actions *là mesme*
Pourquoy Oreste tua son pere
Orion Histoire ancienne d'Orion
Orphée Comment sa teste aborda en l'Isle de Lesbe 118
Sa lyre par qui achetée; & ce qui en arriva *là mesme*

Le Patron des Musiciens
Ortolans Quels sont les meilleurs 391
Osyris Quelles ceremonies se font pour sa feste 391
Oüye Au rapport de qui est plus infidele que la veuë 378

P

DIspute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'F 480
Le jugement ensuivy *là mesme* & 481
Plainte du P, contre l'usage d'à present 488
Et son Arrest *là mesme*
Pasats d'Appelles, quelle 4
Palais Description & loüange d'un Palais magnifique 253.254. *& suiv*
Palay Ce que c'est proprement 173
Phamphile Dialogue de Phamphile avec Myrtium & autres fameuses Courtisanes 207.208
Pamphylie En quel endroit est la separation de la mer Lycie & de Pamphylie 279
Pan, Compagnon de Bacchus, où logé 131
Ses plaintes *là mesme*
Son invective contre les philosophes *là mesme*, & 132
Pancrate Pythagoricien, quel personnage 208
Pantarbes Pierres precieuses de quelle proprieté 517
Paon En quel temps il estale plus magnifiquement ses plumes 256
Paradis Description des oiseaux de paradis, & pourquoy ils sont ainsi appellez 498.499
Parasite Si l'exercice de parasite peut-estre appellé un mestier 146.147
Si ce peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmy les arts *là mesme*
Sa definition & preuve 149
Paris par qui comparé à Achille 18
A quoy preferá Helene, & pourquoy 461
Parnes Mont, en quelle contrée 130
Parques quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets 69.70.71
Patras Ville, où située 67
Patrie Combien douce & aimable, & pourquoy 269
Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie, & quelle elle est 270
Recommandation & loüanges de la Patrie *ibid*

Patrocle. Quel, & de qui eſtoit le Paraſite.
Pauureté Des avantages de la Pauureté.
Peintres. D'où vient que les Peintres ne ſont pas r
ponſables en Iuſtice de leurs imaginations.
Peinture Combien differente de la parole.
Pelops Pour quelle raiſon admis à la table des Dieux
Pelops comment vainquit Hippodamie. 461.
Penelope Dequoy peut ſervir d'exemple.
Penthée. Fe me d'Abradate, quelle.
Peregrinus. Combien le bâton de ce Philoſophe
eſtimé & acheté.
Quel, & ſa mort.
En quoy comparé à Empedocle. *là meſme & ſ*
juſqu'à 144.
Perſes. Deſcription de la peinture de Perſée & d'
dromede.
Perſes. Quelle eſt la principale divinité qu'ils adore
Phalés. Par quels peuples adoré. *là me*
Phedre Comment perdit Hypolite.
Phidias. Quel eſtoit le plus excellent de ſes ouvrages
Philetere premier Roy de Pergame, combien vécut.
Philins. Courtiſane, quelle. 295
Philocrate. Combien timide de ſon naturel.
Philoſophes. Combien incertains.
Leur impudence & leur curioſité.
Quelle ſorte de gens, & leur grand nombre. 12
Si l'on peut donner exemple de quelque philo
qui ſoit mort les armes à la main.
Combien ſujets à l'avarice.
Philoſophie. Combien cét Art excelle par deſſ
autres.
Ses plaintes à Iupiter, touchant les faux philoſ
344.345
Philoxene. pourquoy puny tres ſeverement par
le Tyran
Phenix. pour quelle particuliere conſideratio
Roy par les Animaux.
Phrygiens. Quelle eſt leur principale divinité.
Pilade. En quelle qualité on ſacrifioit à Pila
Oreſte, & leurs actions heroïques.
Deſcription d'un tableau de Pilade & Oreſte,
derriere le Palais d'Agamemnon.

Pilote. Comparaiſon du Pilote & de la Providence. 91
Pindare Quelle deſcription il fait de l'or. 97
Pirithous. Par qui aidé à l'enlevement de Proſerpine. 461
Pittacus l'un des ſept Sages, combien vécut. 266
Platon. Quelles eſtoient ſes loix. 123
S'il s'eſt mélé du métier de paraſite. 155
En quoy comparé à Nicias. *là meſme.*
En quelle eſtime eſtoit ſon Eloquence du temps de l'auteur. 189
Pluton. Quelle eſtoit la vertu de ſon caſque. 139
Pourquoy ainſi appellé, & que ſignifie ce nom. 179
Poecile Place d'Athenes, à quoy deſtinée. 138
Poëſie. Quels ſõt les charmes particuliers de la poëſie. 170
Poëtes. Pourquoy ils ne ſont pas reſponſables en Iuſtice de leurs imaginations. 19
Quand ſujets à faillir. 68
Elles des poëtes en quelle contrée. 524
Diverſes manieres d'agir de ſes habitans. *ibid.*
Polemon. Quel perſonnage & pourquoy quitta l'Academie. 135.136
Comment & à quel âge mourut. 268
Pollux. En quoy nommement eſtimable. 16
Polycrate. En combien peu de temps dépoüillé. 263
Polydamas. En quel endroit la ſtatuë de cét Athléte triſſoit de la fiévre. 432
Polygrate. quel & combien grand Orateur. 141
Portique Plaidoyer du portique cõtre la volupté. 137.138
Poſidonius. Philoſophe & Hiſtorien d'Apamée, combien vêcut. 266.267
Protagoras. Orateur, de combien longue vie. 268
Profeſſions Où l'on vit long-temps, quelles ſont particulierement. 262
Promethée. Quelle eſt ſa condition. 71
Proſe. quel eſt le plus recommandable de la proſe ou Vers. 410.411
Proſerpine fille de Cerés, comment enlevée. 179
Par qui recherchée juſques dans les Enfers. 461
Providence Quelle eſtoit la providence des Dieux, & ſi nous ſommes ou eſclave du deſtin. 71
Queſtion de la providence. 74. *& ſuiv.*
Protefilas. En quel endroit avoit ſes ſacrifices. 432
Ptolomée fils de Lagus, combien heureux, & combien

veſcut
Pugilat Quelle ſorte d'exercice
Pygmées. Deſcription de l'iſle des Pygmées, & que ſi
fie proprement ce mot, ſelon ſon étymologie 258.
Leur guerre contre les Gruës. *là m*
Leurs mœurs & leurs exercices. *là meſme &*
Pyrandriens. Quelle ſorte de peuples.
Pyrrhon. Pourquoy ne ſe voulut point preſenter
jugement
Pyrrhus & Alexandre, quels nous ſont repreſe
dans l'Hiſtoire
Pytagore Quel perſonnage, & ce qu'il avoit eſté aup
vant
Pourquoy deffendit les viandes & les féves. *là m*
Pythiques Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux
thiques
Python Comparé à Demoſthene

Q

PLainte du Q, & ſa demande
Sa Sentence *là m*
Quelidonium Dialogue de Quelidonium & de D
fameuſes Courtiſanes 266. &

R

PLainte de l'R, contre l'I & l'E
Ordonnance de l'Vſage contr'elle
Radamanthe De quel païs, & combien ſevere Ju
179
Republique. Diſcours de l'Eſtat d'une bonne Repub
170
Repentir Comment dépeint en la compagnie de
vie & de la Calomnie
Rhea Qui le premier enſeigna ſes myſteres aux
mes
Rhetorique Plaidoyer de la Rhetorique contre l
141. 142
Rhododaphné Explication de ce terme
Rhodope Montagne, où placée
Riche Quelles ſont les craintes & les ſoins qu'
riches 361
Combien ceux-là ſe trompent, qui croyent que
cité conſiſte dans les richeſſes *là*
Saturne aux riches 380 38

Reponſe des Riches
Richeſſes Deſcription des incommoditez des richeſſes 372
p. 106. *& ſuiv.*
Rois Quelle eſt la felicité des Rois 106
pourquoy comparez aux ſtatuës d'or
Quelle eſt leur infortune 108
Rouans, d'Aëtion, quelle *là meſme*
Royauté A combien de maux ſujette 4
S 293
Plainte de l'S, contre les Auteurs Modernes 450
Plainte du Z, contr'elle 451
Ordonnance de l'Vſage ſur leurs plaintes *là meſme*
Sanglier Calydonien, en quelle eſtime chez les Tegeates
Effet de la colere de Diane 219
Sapho Quelle Dame, & en quoy recommandable 483
Sarpedon fils de Iupiter, par qui tué 9
pourquoy Iupiter ne pût empeſcher ſa mort, & comment il pleura ſa perte 158
Saturne S'il devoroit ſes enfans, & ce qui le mût de ſe faire de ſon Empire 449
Saturnales Leur deſcription, & de ce qui s'y paſſe 357
Les Saturnales 356
Et les loix du Deſtin 362
Epiſtres Saturnales 363. *& ſuiv.*
Reponſe de Saturne 364
Saturne aux Riches 368. *& ſuiv.*
Satyrions De combien de ſortes en Lydie 391. *& ſuiv.*
Scribes Ou Interpretes des myſteres des Dieux chez les Aſſyriens & les Arabes, pourquoy de ſi longue vie 273
Scythes, Quelle eſtime ils font d'un bon amy, & comment ils abhorrent la trahiſon 261
Comment ſeruent leurs amis 25
Quelle eſt leur principale divinité p. 39. juſqu'à la p. 43
Semiramis En quoy changée 90
Et comment devenuë ſage 394
Serez De combien longue vie, & pourquoy 404
Servius-Tullius Combien de temps vécut 262
Sidoniens peuples en quelle province 263
Simonide Ancien Satyrique 391
De Cée combien vécut 241
Sinatbocle Roy des Perſes, à quel âge commença à 268

regner.
Sifannes & Toxaris, combien grans amis.
Smirne. Où ſituée, & quelle ville.
Socrate. Comment ſe porta contre les Lacedemoniens. 157
En Quelle eſtime entre les philoſophes, & comment Cherephon luy fut envoyé.
De quoy accuſé.
A quoy ſe plaiſoit particulierement.
Solon. Entretien d'Anacharis avec Solon.
L'un des ſept Sages, combien vécut.
Sommeil. Combien le Dieu du Sommeil a de pere. 127
Songes. De combien de ſortes ſelon Homere.
De quoy ils ſe forment. *là meſme*
Sophocle. Comment mourut & à quel âge.
Sofandre de Calamis, quelle & en quel endroit.
Soſtrate. Comment deffit Ptolomée, & prit la ville Memphis.
Souhaits. Combien bigearres & inutiles parmy les hommes.
Et ſans fin.
Spartiate. Comment tué en un feſtin.
Spectacles. Combien celebres en Grece.
Equales. Ce que c'eſt proprement.
Statue. Apparoiſſant toutes les nuits, quelle.
Stoïciens. Combien differens des Epicuriens.
Stheſicore. Poëte Lyrique de combien longue vie.
Stratonice. quelle, & quel Temple elle fit bâtir.
Sunion. Quelle place, & en quelle contrée.
Superfluitez. Combien fâcheuſes.
Syrie Deſcription du Temple de la Déeſſe de Syrie ſon origine & de ſes ceremonies. 390. & ſ.

T

PLainte du T contre l'S & leur reglement.
Tale. Intendant de Minos, que faiſoit en l'Iſle Crete.
Tantale. Quel honneur il receut des Dieux.
Tarquin le Superbe combien de temps vécut.
Temple. Deſcription du Temple de la Déeſſe de Syrie 399
Temples Anciens de quel coſté tournez.

Terée. Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut. 265
Teres. Roy des Odryſiens, combien vécut. 263
Terſagore. Poëte, quel perſonnage. 408
Thaïs. Dialogue de Thaïs & de Glycera, fameuſes Courtiſanes. 146
Thales. Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie. 211
Combien vécut. 266
Theagene. En quel endroit ſa ſtatuë gueriſſoit de la fiévre. 432
Theano. Quelle Dame en quoy recommandable. 9
Thebains. Combien extravagans au ſujet de leur origine. 193
Themiſtocles. Dequoy accuſé. 241
Therſite. Comment décrit par Homere, 226
Theſée. Comment a paſſé toute ſa vie. 138
Pourquoy enleva Helene. 460
Thraces. Quelle divinité ils adorent. 90
Thucydide. Combien de fois Demoſthene avoit écrit de ſa main ſon hiſtoire. 225
Thieſte. Combien ſon crime fait d'horreur ſur les Theatres. 317
Tigrane. Roy d'Armenie, à quel âge mourut. 265
Timoclés. Diſpute de Timocles le Stoïcien contre Damis l'Epicurien, au ſujet de la Providence. 81. 89. *& ſuiv.*
Tireſias. Combien on luy donne de temps de vie. 262
Toxaris & Sifinnes, combien grands amis. 43. 44
Tragedies. Quel doit eſtre l'uſage des Tragedies. 171
Tribades. Quelle ſortes de perſonnes. 204
Triphene. Dialogue de Triphene & de Charmide, fameuſes Courtiſanes. 317. *& ſuiv.*
Trophonius. Invective de Momus contre ſes Oracles. 431
Troye. Si la guerre de Troye ſe paſſa comme Homere la décrit. 102

V

EN quel endroits il ſemble exclure l'L. 424
Plainte de l'V, ſur la miſere de ſa condition. 491
Vents. Quel eſt leur travail. 127
Venus de Cnide quelle, & celle d'Alcame. 409

Comment ſurpriſe avec Mars par Vulcain 91
Vers Si les Vers ſont plus eſtimables que la proſe 410
Veüe Les avantages de la veuë ſur l'oüie 258
Villes Comparées aux fourmillieres 120
En quoy principalement conſiſte une ville 169
Vlyſſe pourquoy ſes menſonges furent excuſables 191
Deſcription d'un tableau d'Vlyſſe 260.261
Univers Diverſes opinions des philoſophes, touchant l'eſtat de l'Univers 115.116
Vulcain Quelle eſt ſa felicité 70

X

Remonſtrance de l'X, contre l'S 49
Arreſt de la Gammaire ſur ce ſujet *là meſme*
Xenocrate Diſciple de Platon, de combien longue vie 166
Xenophante fils de Dexine, & diſciple d'Archelaüs combien vécut. *là meſme*
Xenophile le Muſicien, qui faiſoit profeſſion de la Philoſophie de Pythagore, à quel âge mourut *là meſme*

Y

Comment ſe ſauve de la demande de l'I 48

Z

Zamolxis quel, & par quels peuples adoré
Le Zanthomis De quelle façon témoigna ſon amitié Menecrate
Combien il ſe glorifioit de ſon amitié
Zanthomis Surnommé le labyrinthe, quel
Zenon Chef de la ſecte Stoïque, combien vécut
Zoroaſtre Plainte de Zoroaſtre quelle, ſa ville & ſon logis

FIN.